

LES GUERRES MÉDIQUES

LA

BATAILLE DE SALAMINE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

CONSTANTIN N. RADOS

ANCIEN PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'ÉCOLE NAVALE DE GRÈCE
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Ouvrage orné de cartes et gravures et suivi d'un glossaire



PARIS

FONTEMOING & C^{ie}, ÉDITEURS

LIBRAIRES DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
DU CAIRE, DU COLLÈGE DE FRANCE ET DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

4, RUE LE GOFF, V^e

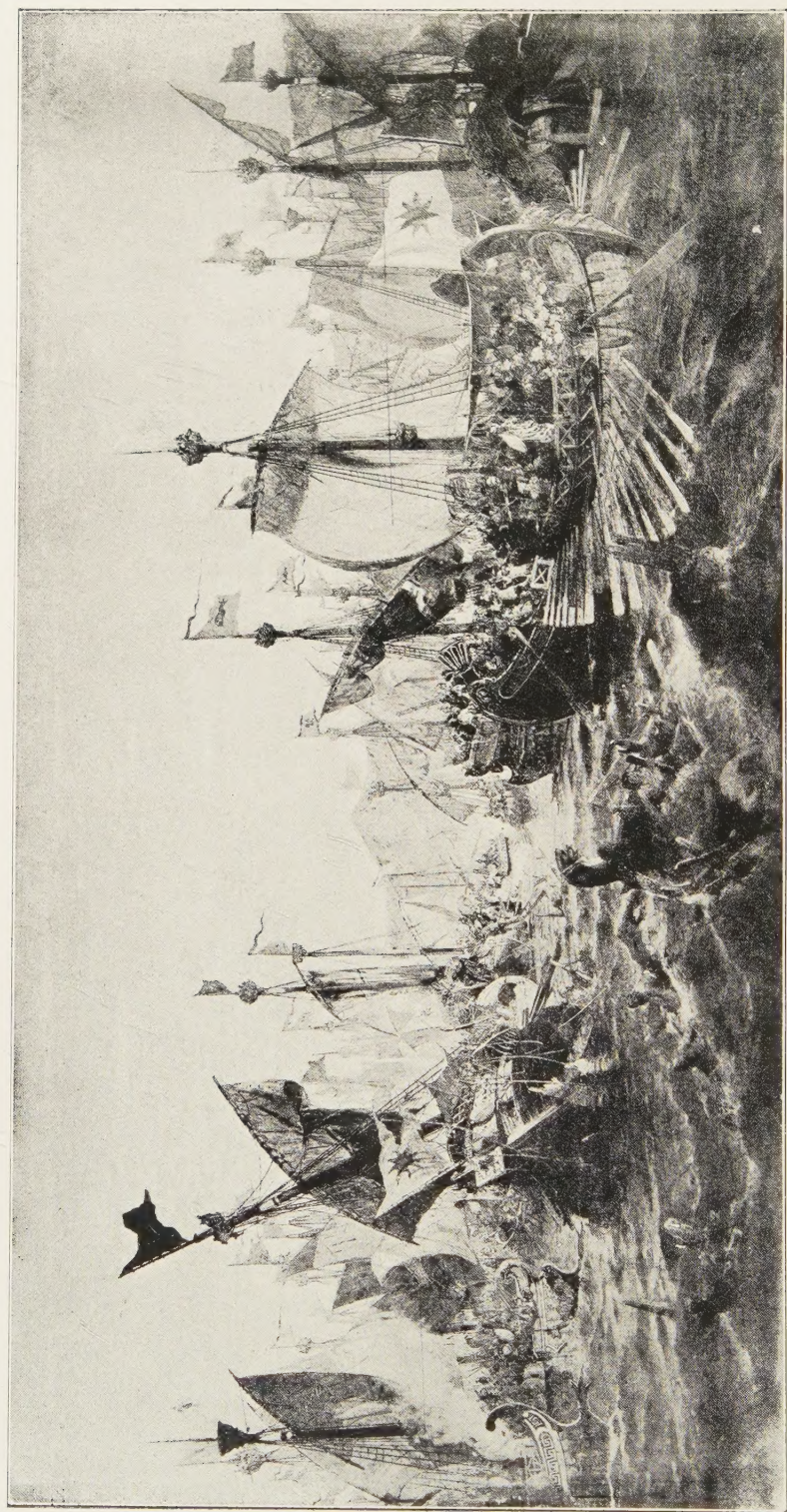
1915

LES GUERRES MÉDIQUES

LA BATAILLE DE SALAMINE



Digitized by the Internet Archive
in 2026



LES GUERRES MÉDIQUES

LA

BATAILLE DE SALAMINE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

CONSTANTIN N. RADOS

ANCIEN PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'ÉCOLE NAVALE DE GRÈCE
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Ouvrage orné de cartes et gravures et suivi d'un glossaire



PARIS

FONTEMOING & C^{ie}, ÉDITEURS.

LIBRAIRES DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
DU CAIRE, DU COLLÈGE DE FRANCE ET DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

4, RUE LE GOFF, V^o

1915

DÉDICACE

A LA MARINE FRANÇAISE,

A la marine de Duquesne, de Tourville, de Suffren; celle encore de Magon, de Roussin, de Courbet, de Boué de Lapeyrière; à la marine qui, à travers les âges, blancs ou tricolores, fut toujours héroïque, toujours sublime de valeur, d'abnégation, d'attachement au devoir, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune,

A la marine qui fut aussi la marine de Sané, de Forfait, de Dupuy de Lôme, de Bertin, laquelle depuis les maîtres de hache qui ont construit le « Soleil-Royal » jusqu'à ces admirables architectes contemporains, constructeurs des colosses à la fois élégants et redoutables, fit toujours l'admiration des marins et des savants,

A la marine enfin, qui fut la marine de l'amiral de Rigny, dont le canon tonna à Navarin, avec celui de Codrington et de Heiden, contre Tahir et Moharem et fit à jamais tomber les chaînes de ma patrie,

Je dédie ce livre, qui traite du premier et du plus grand exploit naval des Hellènes, les ancêtres, dont la France fit reflourir la civilisation dans la Méditerranée,

En témoignage de l'admiration et de la reconnaissance

D'UN ENFANT DE LA GRÈCE.

INTRODUCTION

OBJET DE CE TRAVAIL. — DIFFICULTÉS TECHNIQUES

L'objet de ce travail est de reconstituer la bataille de Salamine telle qu'elle a été livrée, dans les eaux qui séparent cette île de l'Attique, avant d'aller, poussées par l'âpre Notos, se mêler à celles de la baie d'Eleusis pour s'étendre en une nappe d'azur resplendissante. De toute nécessité, les faits navals de la seconde guerre médique, qui ont précédé et amené la grande bataille de l'an 480 avant notre ère, feront partie de cette étude. La tâche est ardue, mais ne saurait plus être téméraire, ni prématurée, après les découvertes effectuées, depuis un demi-siècle, dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie navales. Elles nous permettent aujourd'hui de nous faire une idée assez complète de ce que fut, au ^v^e siècle, la marine des anciens. Ces notions, laborieusement acquises par de patientes recherches, projettent une nouvelle lumière sur les documents qui constituent les sources de notre sujet, et rendent possible l'intelligence des textes. La difficulté de tirer un récit clair, bien enchaîné et complet, des écrivains anciens qui se sont occupés de cet événement mémorable, provient en grande partie de ce que ces

auteurs supposent au lecteur, leur contemporain, une connaissance suffisante des engins et de la tactique de guerre de cette époque lointaine. Cela les dispense de faire des descriptions, de donner des renseignements qui seraient pourtant précieux pour les modernes. Deux siècles déjà après les guerres médiques, la marine militaire avait commencé de subir une évolution qui l'a éloignée peu à peu des constructions navales en usage dans les guerres maritimes, de la révolte de l'Ionie aux campagnes d'Alexandre. Le temps d'Auguste n'a plus qu'un vague souvenir du type des navires qui se sont couverts de gloire dans les mers grecques sous Thémistocle, sous Cimon ou sous les navarques habiles de la guerre du Péloponèse. Plus tard la notion du type triéristique, *τριηρικὸς τύπος*, disparaît complètement.

Aussi, tous les documents rattachés aux faits maritimes de la guerre médique perdent-ils quelque chose de leur autorité s'ils dépassent en date une certaine époque; s'ils sont relativement modernes. Au début du iv^e siècle déjà, Denys l'Ancien donnait le signal des constructions navales d'un tonnage plus important que les trières, et, à ce qu'il paraît, assez éloignées du type triéristique. Denys n'est pas allé, il est vrai, au delà des pentères. Les successeurs d'Alexandre, et notamment Démétrios Poliorcète, ont poussé jusqu'aux décères. Pendant les guerres puniques, on ne voit que quelques exères dans les marines de Rome et de Carthage, mais la marine d'Antoine et de Cléopâtre n'est composée que d'octères et de décères, hautes, d'un tirant d'eau considérable, portant tours et catapultes. Ces colosses furent battus par la nuée des liburnes, véritables guêpes, effilées et légères; elles non plus ne rappelaient guère le type de trière ¹. Mais ce n'est pas tout;

1. Appien, *Guer. Civ.*, V. 106. — Suidas, *Λιβυρνικά* : νῆες ἦσαν οὐ κατὰ τὸν τριηρικὸν ἐσχηματισμένα: τύπον.

après la victoire d'Auguste, de longues années de paix se succédant, les superbes stations navales de Misène et de Ravenne arrivent peu à peu à n'abriter que de misérables escadrilles de police ¹. Plutarque et Diodore n'ont jamais vu une escadre de trières. Les lexicographes, auxquels nous sommes obligés de recourir à chaque pas, sont dans le même cas, et puisent bien souvent leurs connaissances dans la marine de leur époque. Or, celle-ci diffère essentiellement de la marine dont les exploits nous sont racontés par Hérodote ou célébrés par Eschyle, ou encore de celle dont les faits sont, avec tant d'art, relatés par Thucydide et Xénophon, et à laquelle les allusions sont si fréquentes chez les orateurs ou les tragiques, mais surtout chez Aristophane. Le grand comique aime à amuser ou châtier ses concitoyens dans le langage imagé de la tourbe maritime, qui lui rappelle pourtant les plus grands jours de gloire d'Athènes. Les scolies et les gloses des plus illustres des commentateurs d'Alexandrie, de même que les travaux inappréciables des philologues modernes, ne sauraient combler suffisamment cette lacune. Malgré l'immense labeur de création de l'appareil critique, de collation et de recension des textes, qui les a mis à la portée de tout le monde, on se sent encore plus d'une fois déconcerté devant des passages d'auteurs anciens exposant les hauts faits de la marine des trières. Quant au sujet qui va nous occuper particulièrement, il est nécessaire de déterminer, avant toute autre besogne, la physionomie du navire de combat à bord duquel se sont mesurés à Salamine Grecs et Barbares. Il faut tâcher de voir de près la forme de ce navire, préciser les chiffres de son déplacement, son tirant d'eau, sa force offensive et défensive, ses facultés nautiques, sa manière d'évoluer et de combattre, ses habi-

1. Voir Végèce, V, Prol. et ch. I.

tudes; évoquer l'image des flottes des Grecs et du grand roi, composées de pareilles unités; se rendre compte de leurs méthodes, de leur tactique, de leur mode de coopération avec les armées de terre, dont si souvent il est question chez les historiens grecs; de la stratégie enfin, qui mena les adversaires à cette suprême rencontre dans les eaux de l'île de Télamon et d'Ajax.

Cette manière de voir, il est vrai, contribuera à étendre le cadre d'un travail déjà assez large de lui-même; mais c'est indispensable. En effet, on ne saurait comprendre grand chose de ce drame militaire, si on ne le faisait pas précéder des éclaircissements nécessaires sur ce que furent la guerre maritime et les armées navales à l'époque de la bataille de Salamine.

La solution préalable de ces questions nous permettra de classer, par ordre de valeur ¹, nos sources si différemment jugées. Cela nous paraît indispensable pour asseoir notre étude sur des fondements solides; et il n'y en a pas d'autres que les témoignages écrits, légués par l'antiquité. En s'éloignant d'eux on risque fort de tomber dans des errements susceptibles de porter le plus sensible préjudice à la vérité historique. C'est souvent le point faible des techniciens qui se font forts de résoudre, par leurs propres moyens, quelques-uns des problèmes qui occupent les historiens désireux de faire la lumière sur ce lointain passé et d'en rectifier les images en remplaçant les traits faux par des traits exacts. Le mépris des textes peut mener loin. Toutefois il est possible de profiter largement de l'expérience professionnelle en ce qui concerne les lois immuables qui régissent l'action sur mer et dans une ambiance aussi spéciale que celle de la vie maritime. Il faut

1. C'est la méthode que nous avons, dans l'exposé qu'on verra plus loin, préférée à l'ordre chronologique, pour l'examen des documents relatifs à notre sujet.

seulement procéder avec prudence, car en fait de marine militaire la différence est énorme entre ce qui existait autrefois et ce qui existe aujourd'hui. Comparons sans confondre. La marine moderne, d'un tirant d'eau considérable, fuit constamment la côte. Dotée d'armes de jet puissantes, elle est tenue à la tactique des grandes distances. Constituée d'unités colossales, elle n'aime pourtant pas les trop nombreux équipages et elle se contente de contingents relativement faibles, mais longuement et patiemment instruits. Ses états-majors ont une préparation toute scientifique. Par contre, la marine à rames des anciens ne se détache pas, pour ainsi dire, de la côte, sur laquelle à chaque moment elle est hissée; formée d'unités innombrables mais fragiles, d'un tonnage insignifiant, elle regorge d'équipages, dont une partie seule, la plus faible, est réellement composée de gens de métier. Ses états-majors ne possèdent qu'une science nautique élémentaire, mais, vu la masse de ses équipages, ses chefs doivent être de véritables conducteurs d'hommes, savoir manier les masses comme un divisionnaire de cavalerie ou d'infanterie; et c'est là le secret du succès d'hommes placés à la tête des grandes escadres et qui pourtant n'avaient jamais, pour ainsi dire, quitté leurs éperons; tels don Juan ou Cimon, Attilius Regulus ou l'impétueux empereur de Byzance, Léon III l'Isaurien.

Les navires de la marine des anciens, privés d'armes de jet importantes, mais armés d'éperons redoutables, — on dirait autant de béliers flottants, — étaient aptes à mener des corps à corps, à se jeter dans la mêlée et à porter des coups furieux. De plus, ayant la faculté d'aborder aisément la côte, ils pouvaient jeter rapidement sur la terre ennemie leurs innombrables équipages, transformés du coup en colonnes d'infanterie. Très souvent, pressés par l'adversaire, ils opposent une résistance irréductible, en s'appuyant sur le rivage bordé de troupes amies.

On a vu cependant la marine moderne, en 1862 à Pillow, à Memphis sur le Mississipi, à Hampton-Roads sur le James-River, en 1866 à Lissa, échanger des coups d'éperon ou d'étrave comme à Ladé ou à Salamine. Il y eut même un moment où elle faisait mine de revenir à la tactique des vieilles marines à rames, préconisée par l'amiral Labrousse ¹, ce qui amenait l'amiral Jurien de la Gravière à dire : « Pour peu que les progrès de la science continuent d'y aider, la marine de l'avenir sera très probablement un retour assez étrange à la marine des anciens ² ». Il y a là vraiment des pages d'histoire qui peuvent servir jusqu'à un certain point à l'intelligence des allures de la marine de trières.

La marine militaire à voiles, dont l'avènement est dû à la conquête de l'Océan, offre une toute autre physionomie, et elle n'a rien de commun avec la marine antique phénicienne, grecque ou romaine; ni même avec cette grande marine des galères, beaucoup plus récente, qui se couvrit de gloire à Lépante. Cette dernière est aussi une marine à rames comme la marine des guerres médiques. Raison de plus pour se méfier d'elle; il existe de profondes dissemblances entre les deux marines malgré quelques analogies dont on peut tirer profit, ce que nous ne négligerons pas de faire. Elle ne peut réduire l'adversaire par l'étrave, — ni même par les bouches à feu qu'elle porte, — et cherche toujours l'issue de la bataille dans la prise du vaisseau ennemi à l'abordage, par sa nombreuse infanterie. Elle cale plus d'eau que la trière et on ne peut pas la tirer à tout moment sur la plage ³. Sa chiourme enchaînée

1. Contre-amiral Labrousse, *Les navires à éperons*, Paris, 1861.

2. Jurien de la Gravière, *La marine des Anciens*, Paris, 1880, t. I, p. 1.

3. Le lest seul d'une galère montait à 15 tonneaux; de plus, celle-ci portait 620 boulets du calibre de 36, et force munitions d'artillerie légère. En réalité, son poids était beaucoup plus considérable que celui de la trière.

manie des rames dix fois plus lourdes que les avirons d'une trière; cinq, six et quelquefois sept forçats sont assis sur le même banc, manœuvrant la même rame. Elle n'a jamais connu les trois rangs de rameurs superposés. Ce n'est donc pas un axiome, ce qu'un éminent historien naval dit : « Il n'y a eu qu'une marine à rames; cette marine a duré quatre ou cinq mille ans. » ¹ A la vérité, il y en a eu plusieurs et bien distinctes, comportant des tactiques différentes. Le propulseur ne pourrait déterminer seul la forme et les méthodes d'action résultant de plusieurs facteurs. Depuis que le génie de Dupuy de Lôme a mis sur cale le premier grand bâtiment de guerre à hélice, le propulseur est le même; cependant cinq ou six périodes d'architecture navale profondément différentes se sont rapidement succédées, vaisseau blindé, cuirassé à réduit central, vaisseau à tourelles, pour ne pas parler des monitors, des *rams* ou des batteries flottantes. De même la galère, que nous connaissons jusqu'en ses moindres détails, offre très peu l'image du navire de combat des guerres du v^e siècle. De patientes recherches, auxquelles l'érudition française ne fut pas étrangère, restituant à peu près la trière antique, ont fait justice des graves erreurs de ceux qui ont confondu les deux marines et nous ont donné l'exacte notion de la marine des temps classiques ².

1. Jurien de la Gravière, *op. cit.*, t. I, p. 3.

2. A citer : le beau travail de M. Cartault, *La trière athénienne*, Paris, 1881, qui a si bien confirmé et complété les recherches de Graser (B. Graser, *De re navali*, et *Das Model eines athenischen Fünfreihenschiffs Pentere aus der Zeit Alexanders des Grossen im Königlichen Museum zu Berlin*, Berlin, 1866. *Die Gemmen des Königlichen Museums zu Berlin mit Darstellungen antiker Schiffe*, Berlin, 1867. *Die ältesten Schiffsdarstellungen auf antiken Münzen, namentlich die altpersischen und die phönizischen im Vergleich mit den griechischen und den römischen Darstellungen*, Berlin, 1870). A. Boeckh, *Urkunden über das Seewesen des Attischen Staates*, Berlin, 1840. Raoul Lemaitre, *De la disposition des rameurs sur la trière antique* (Revue archéologique, 3^{me} série, T. 4^{er}, 1883). A.

Cependant ces travaux de recherche et de restitution portent nécessairement sur une marine postérieure au temps des guerres médiques ; la pénurie des documents est extrême, en ce qui concerne le navire de combat de Salamine. Les monuments figurés, les inscriptions, les notions dispersées dans les écrits des anciens, tout cela, ou à peu près tout, n'a rapport qu'à une marine de trières relativement plus moderne, à unités pontées, cataphractes, armées de *dauphins* et de mains de fer. Ce n'est pas dans ses rangs qu'on pourrait reconnaître le profil du navire de combat de la seconde guerre médique. Toutefois les dissemblances entre les types des différentes périodes de l'architecture navale militaire de l'époque classique sont beaucoup moins profondes qu'entre trières et liburnes, dromons et galères ou drakars de vikings. Trière des guerres médiques, de la guerre du Péloponèse, des audacieuses entreprises d'Agathocle contre Carthage, et encore, trière phénicienne, trière samienne ou athénienne, sont toujours des vaisseaux de la même race, évolution du même type de navire à rames, profondément différent de tout le reste des vaisseaux dans l'histoire. Sa tactique, de ce chef, n'a pas de variations que nous ne puissions établir, aidés des renseignements que nous ont transmis les

Guglielmotti, *Delle due navi romane scolpite sul Bassorelievo Portuense del principe Torlonia*, Rome, 1866. L. Fincati, *Le triremi*, Rome, 1881. Francesco Corazzini di Bulciano, *Storia della Marina militare antica. Documenti*, T. I. *Sulla ricostruzione delle antiche poliremi*, Catane, 1892. Amiral Serre, *Les marines de guerre de l'Antiquité et du Moyen-Age*, Paris, 1885. J. Kopecky, *Die Attischen Trieren*, Leipzig, 1890. A. Breusing, *Die Nautik der Alten (L'art nautique dans l'antiquité, tr. fr. Jules Vars, Paris, 1891)*. Cecil Torr, dans le Dict. des Antiquités, Saglio-Daremborg-Pottier, art. *Navis*, et « *Ancient Ships* », Cambridge, 1894. L'œuvre d'Auguste Jal (*Glossaire Nautique, Archéologie Navale, La flotte de César*) nécessite un triage. On la consulte avec profit en ce qui concerne la marine médiévale. Nous ne mentionnons pas ici des travaux plus anciens comme ceux de Baif ou de Scheffer, dont les considérations, pour la plupart surannées, sont discutées ou réfutées dans les œuvres précédentes.

auteurs. Quant au navire de la guerre médique, ses modes d'action seront mieux précisés à l'aide des descriptions contenues dans nos sources et rendant compte de la partie navale de cette guerre. Cette recherche aura un avantage de plus ; tactique et habitudes de la marine ancienne de ce temps une fois établies, nous n'aurons qu'à les rapprocher des détails de la lutte sur mer au cours des guerres médiques. De la sorte, nous pourrons nous rendre compte de ce qui est fondé et conforme à la vérité ou controuvé et absurde dans les multiples traditions, mises à profit par les auteurs rapportant ce haut fait d'armes de la marine hellénique, qu'a été la bataille de Salamine, et les autres faits navals qui l'ont encadrée.

-

.

LES GUERRES MÉDIQUES

LA BATAILLE DE SALAMINE

LES SOURCES

I

*DOCUMENTS ANCIENS : Hérodote, Eschyle, Ctésias
Plutarque, Thucydide, Diodore.*

HÉRODOTE

Pour les guerres médiques, tant lutte sur mer qu'action sur terre, Hérodote est la principale de nos sources et la meilleure. Sans lui, nous ne saurions que fort peu de chose sur les événements qui constituent ce grand conflit, « qu'il a voulu sauver de l'oubli » ¹. Hérodote se donne une tâche; il se sent une mission. Il veut être l'historien des guerres médiques et il en assume la responsabilité. Ni avant lui, ni après lui, dans toute l'antiquité grecque, aucun autre auteur ne vise au même but : peindre et faire revivre la guerre de l'indépendance nationale. Éphore écrivit une Histoire universelle depuis l'invasion des Héraclides jusqu'à son temps, iv^e siècle avant J.-C. Son plan est tout autre ². Les logographes qui ont pré-

1. Hérodote, I, 1.

2. Ephorus Cumaeus, *Fragmenta*, éd. Meier, Marx. Carlsruhe, 1815.

cédé Hérodote ne paraissent pas s'occuper des guerres médiques, et parmi leurs nombreux fragments qui nous sont parvenus ¹, aucun ne contient la moindre allusion à cette lutte entre Grecs et Barbares. Hécátée de Milet, le plus important de tous ², homme politique qui se mêla aux événements de la révolte d'Ionie, dans le peu qui subsiste de son œuvre, est muet à ce sujet. L'opinion de Busolt ³ que le récit de la révolte ionienne chez Hérodote dérive en grande partie d'Hécátée ne paraît pas soutenable ⁴. Il y aurait une exception à faire pour Charon de Lampsaque, antérieur à Hérodote, et dont sont conservés des fragments sur Darius et les Grecs. De ce que pourrait contenir de relatif aux guerres médiques son ouvrage sur Lampsaque, et ses ὥραι Λαμψακηνῶν, rien ne nous est parvenu ⁵. Des fragments conservés, deux ont trait à la révolte d'Ionie et à l'expédition contre Sardes ⁶, un autre à la première campagne de Mardonius et au naufrage d'Athos ⁷, événements formant le prélude des guerres médiques ⁸. En ce qui concerne Eschyle, ainsi que les auteurs postérieurs à Hérodote, nous aurons à voir leur valeur relative comme interprètes des traditions sur les guerres médiques.

La véracité d'Hérodote et la valeur historique de son récit furent vivement attaquées par les anciens et les modernes. Des anciens comme Harpocraton, ont écrit des ouvrages

1. *Histor. graec. fragmenta*, C. Muller (Bibl. gr. Didot).

2. Id. ibidem, *De vita et scriptis Hecataei*, t. I, p. ix.

3. Busolt, *Griechische Geschichte*, t. II, p. i.

4. Cobet considère comme apocryphes et empruntés tous les écrits du temps des rois d'Alexandrie et de Pergame, portant le nom d'Hécátée (*Hecataei Milesii scripta Ψευδεπιγραφα*, dans *Mnemosyne*, nouvelle série, t. XI, 1883, p. 1-7).

5. Notice sur Charon de Lampsaque, *Frag. histor. graec.*, t. I, et dissertation de M. B. Heil.

6. *Histor. Graec.*, frag. t. I, p. 30, frag. 2.

7. *Ibid.*, frag. 3.

8. Les Περσικά d'Hellanicus, auteur de l'*Atthide*, qui auraient dû contenir des faits relatifs aux guerres médiques, sont très probablement, et de l'avis de tous, postérieurs à Hérodote.

entiers pour réfuter ce qu'ils appellent les mensonges d'Hérodote : περὶ τοῦ καταψεῦσθαι τὴν Ἡροδότου ἱστορίαν ¹. Panofsky, parmi les modernes ², découvre partout chez Hérodote des sources écrites que celui-ci dissimule ou invente d'après de prétendues traditions orales qui n'ont jamais existé. Nul auteur ne fut plus rudoyé qu'Hérodote, mais aussi nul ne résista mieux aux attaques. De toutes ces épreuves, il sortit victorieux. Très juste est le mot de l'historien Josèphe qu'« Hérodote a été attaqué par tout le monde sans exception » ³. Depuis le IV^e siècle le « Père de l'Histoire » est en butte à la malveillance d'une foule d'écrivains, historiens, philosophes, érudits, et dans les temps modernes la critique fut quelquefois plus dure que le méchant pamphlet de Plutarque ⁴. Malgré tout, le temps et le progrès de la critique historique finirent par le réhabiliter presque complètement et rétablir ses droits à notre reconnaissance. Nous n'avons pas à rapporter ici tout ce qui a été dit et écrit sur ce sujet. Il suffit de lire les savantes dissertations d'Amédée Hauvette ⁵ et de MM. A. et M. Croiset dans leur histoire de la littérature grecque ⁶.

Parmi les détracteurs anciens et les critiques modernes, les premiers s'attachent obstinément à la personne de l'auteur, à son caractère et à sa véracité ; les seconds, surtout à l'examen des sources où Hérodote aurait puisé, et ils s'efforcent d'apprécier la valeur de la tradition que l'auteur présente. A les entendre, tout chez Hérodote, tout ce que nous savons des

1. V. Suidas au mot Ἀποκρατίων. Le livre d'Harpocraton, que nous n'avons plus, n'ajoutait pas beaucoup, paraît-il, au livre du même genre de Plutarque.

2. H. Panofsky, *Questionum de historiae Herodotae fontibus pars prima*. Disc. inaug. Berlin, 1885.

3. Josèphe, *Contra Apionem*, I, 3.

4. Plutarque, *La malignité d'Hérodote*.

5. Hauvette, *Hérodote historien des guerres médiques*, Paris, 1894.

6. A. et M. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, Paris, tome II. Premiers prosateurs, Hérodote. Voir aussi A. Croiset, *La véracité d'Hérodote*, dans la *Revue des Études grecques* (1888, p. 156). M. G. Fougères, dans une série de leçons faites à la Sorbonne, 1912-1913, a traité de façon concluante nombre de questions relatives à l'œuvre d'Hérodote.

guerres médiques n'est qu'une tradition poétique et populaire, avec tous les défauts de mobilité et d'instabilité d'une tradition orale exposée à toutes les transformations d'une légende. C'est l'école de Niebuhr¹. Il faut retenir toutefois que cette critique exagérée ne nie pas les grandes lignes des faits. Il y a, suivant elle, débarquement des Perses à Marathon, victoire des Athéniens, invasion de Xerxès, défaite à Salamine, défaite à Platées, mais aucun détail n'offre de garantie². Cependant, il faut bien le noter aussi, tout ce qui paraît exagéré et fabuleux dans les traditions des guerres médiques vit hors du texte d'Hérodote. D'ailleurs cet écrivain sait bien trier les traditions et il ne paraît pas uniquement inspiré des légendes et des poésies, quand il décrit d'une main sûre et savante les combinaisons stratégiques, les formations tactiques, l'ordre de bataille des armées avec une précision qu'un état-major général aurait enviée. A coup sûr ce n'est pas là l'œuvre d'un compilateur des logographes antérieurs, comme le veut Seyce³, ou des traditions orales, comme le veut Nitzsch⁴ ou Delbrück⁵, mais un véritable historien et un écrivain génial qui vient le premier peindre l'action militaire et navale, dans une lutte des races, avec une unité de vue parfaite, malgré les digressions, les notes explicatives et les renseignements divers, qui d'ailleurs sont le complément d'un système dans lequel il cherche d'abord à établir le caractère, les lois, les mœurs, l'état d'âme des peuples, qui vont fondre sur la Grèce, et à nous montrer, dans un vaste exposé de recherches historiques et géographiques, ce qu'était le monde grec et barbare à la veille de la lutte⁶. Il s'efforce ensuite de nous donner l'image complète

1. Niebuhr, *Historische und philologische Vorträge*, II, Abtheilung, *Vorträge über alte Geschichte*, t. I, 1847.

2. Niebuhr, *ibidem*, p. 385 et s.

3. Seyce, *The ancient empires of the East, Hérodotos*, v. I-III, London, 1883.

4. Nitzsch, *Ueber Herodots Quellen für die Geschichte der Perserkriege*. *Reinisches Museum* V. XXVII, 1872, p. 226 et s.

5. Delbrück, *Die Perserkriege und die Burgunderkriege*, Berlin, 1887.

6. A ce propos il faut noter que ce n'est pas à Hérodote qu'on pourrait dire qu'il était « un homme qui n'est jamais sorti de chez lui et qui s'en rapportait

des forces de l'empire perse ; il fait l'exposé des préparatifs du grand roi, il suit la marche de ses armées d'étape en étape, la route de sa flotte le long du littoral asiatique et européen ; il détaille la conception stratégique du commandement perse ; il étudie l'organisation de la défensive grecque, la manière dont elle a été conçue, développée, modifiée. Il fait ressortir les physionomies saillantes des grands chefs des deux parties adverses, et il détermine la supériorité de l'action navale sur un théâtre de guerre où presque toutes les grandes voies stratégiques étaient maritimes ou commandées par la mer.

Hérodote a écrit un livre étonnamment amusant, mais celui qui ne saurait y trouver que des anecdotes étonnantes, se ferait un grand tort, car des pages de son œuvre se dégagent une foule d'enseignements. Il nous fait connaître, et c'est là son grand mérite, un monde que, malgré les sources secondaires, malgré les fouilles, malgré les recherches des savants, nous aurions très peu connu sans lui. Tâchons donc de pénétrer chaque fait qu'il nous décrit et pesons bien nos termes avant d'émettre un avis.

Certes, Hérodote, sur certains points, ne satisfait pas pleinement la curiosité moderne, mais quoi qu'il en soit, il lève le rideau sur un monde militaire et naval duquel, sans lui, nous ne saurions rien de précis. C'est lui qui, le premier, nous montre le tableau merveilleux des exploits de ces phalanges et de ces escadres et nous fait sentir l'effet des sages institutions militaires d'une législation prévoyante, le résultat du travail incessant des cités grecques. Tout y était organisé d'après une science de la guerre qui établit des méthodes et des règles. Rien n'était laissé au hasard. C'est l'organisation de la force. Elle constitue le rempart derrière lequel la civilisation pourra se développer à son aise, à l'abri de l'assaut de la barbarie asiatique.

L'écrit d'Hérodote est le premier chapitre de l'histoire militaire et navale, et il est curieux que ces pages qui nous

au témoignage des autres » (Lucien, *De la manière d'écrire l'histoire*, 37) : οὐ τῶν κατοικιδίων τις, οὐδ' οἷος πιστεύειν μόνον τοῖς ἀπαγγέλουσι.

parlent, les premières, de ces faits, nous montrent la stratégie, la tactique, l'organisation des troupes, les constructions navales, que nous savions dans un état embryonnaire aux temps homériques, comme ayant déjà fait un pas de géant ¹.

Hérodote, traitant les choses militaires et navales, n'est pas prodigue d'explications techniques. Le citoyen grec, son contemporain et son lecteur, est très familiarisé avec le glossaire nautique et la technologie militaire de son temps. Il ne tient qu'à le renseigner sur ce qu'il ne connaît pas. Il décrit l'équipement des contingents barbares et il se contente de signaler, par un *κατὰ τὸν τρόπον τὸν Ἑλληνικόν*, toute partie de leur armement faite à la manière grecque. En général, d'ailleurs, chez les anciens, l'exposé des campagnes est suc-

1. Dans une récente étude sur la tactique grecque à l'origine de l'histoire militaire, publiée dans la *Revue des Études Grecques* (tom. XXV, n° 113-114), le colonel Arthur Boucher, l'auteur du très intéressant ouvrage *L'Anabase commentée par un soldat* (Berger-Levrault, 1913), émet l'avis que l'histoire militaire ne commence réellement qu'à la guerre du Péloponèse. Cependant les armes et la tactique grecques au début du v^e siècle ne diffèrent pas de celles de la fin du même siècle. Lance, casque, bouclier, cuirasse, comme la massive et homogène phalange, sont en plein usage tant à Platées qu'à Sphactérie, Syracuse ou Cyzique. C'est avec Epaminondas seulement et surtout avec Philippe et Alexandre que la tactique entre dans une nouvelle ère. Mais déjà elle avait fait un pas de géant avec Miltiade et les stratèges d'Hérodote. Le père de l'histoire nous donne un tableau très net de ce qu'avaient produit les institutions militaires des cités helléniques, qui dataient du v^e siècle, et montre comment la nation était en état de repousser l'envahisseur, en Grèce et en Sicile. Ce sont les guerres médiques et les guerres de Gélon et de Théron contre les Carthaginois qui ont consacré le triomphe de la phalange et lui ont assuré un long avenir. La guerre du Péloponèse a été précédée de tout un siècle de l'histoire militaire la plus remplie de grands faits accomplis par des armées minutieusement organisées, comme nous le démontre en particulier la promptitude de la mobilisation de l'armée spartiate à la veille de sa rencontre avec Mardonius (Hérodote, IX, 10-11). L'aperçu, en fait, ne diffère pas de ce que Xénophon relate dans sa « République des Lacédémoniens » sur l'organisation de cette armée.

Ajoutons encore : au moment où en 479, les Lacédémoniens, ne parvenant pas à enlever le camp retranché des Perses en Béotie (Hérodote, IX, 70), invoquaient le secours des Athéniens, passés maîtres dans l'art poliorcétique, ceux-ci avaient déjà une vieille réputation dans la tactique des sièges (Thucydide, I, 102, 2). C'est par les guerres médiques que s'ouvre réellement pour nous l'histoire militaire.

cinct. Thucydide lui-même, incomparable narrateur des choses de guerre, ne s'étend pas trop en détails, et on ne pourrait guère citer, en somme, que l'*Anabase*, — journal de marche et de combat, — qui soit une page d'histoire militaire comme nous la concevons aujourd'hui. En tout cas, chez Hérodote, à côté des considérations psychologiques, les questions d'armements, la nature et la perfection des instruments, les engins employés, la technique des évolutions, les circonstances physiques le préoccupent constamment. Avec une véritable maîtrise il nous fait comprendre la raison profonde de la victoire des Grecs, qu'une longue éducation nationale a préparés à affronter les plus grands périls pour la cité. Malgré son esprit profondément religieux, qui à chaque événement veut voir la volonté divine prédisposant des choses humaines, il n'omet pas de signaler l'infériorité de l'armement perse et sait faire comprendre que la victoire a sa cause dans la bonne organisation, l'entraînement, le moral rehaussé des troupes.

L'étude des faits navals de la seconde guerre médique aide efficacement à la tâche de la critique qui se propose de donner une idée exacte de la valeur de cet écrivain. Elle prouve qu'Hérodote dépeint les événements comme ils devaient se passer, d'après les règles imposées à l'action militaire sur mer par la nature même des constructions navales des anciens et par la tactique qui en découlait.

Cependant, plus d'un, dans nos temps de recherche et de critique, a formulé la question : Hérodote connaît-il bien les choses militaires et navales qu'il décrit ? On lui a imputé le défaut d'intelligence dans les choses militaires ; on a dit qu'il n'a pas le goût des batailles, qu'il n'a pas l'expérience personnelle de la guerre ¹, qu'il n'éprouve jamais comme historien l'enthousiasme belliqueux d'un Froissart ².

1. Hauvette, *Hérodote, historien des guerres médiques*, p. 499.

2. Munro (*Journ. of Hell. St.* V, XXII, 1902) va jusqu'à dire : « Hérodote a compilé pêle-mêle une masse d'anecdotes, mais tout lecteur attentif doit voir qu'il a peu d'idée des opérations dans leur ensemble. » L'auteur des disserta-

Quant à l'expérience personnelle, nous n'avons pas à insister. Nous savons qu'Hérodote, qui appartenait à une famille noble et riche ¹, a joué un rôle politique dans les dissensions intestines de sa ville natale Halicarnasse, qu'il a pris une part active à l'œuvre politique poursuivie par son oncle, le poète Panyasis, qu'il a été banni et s'est réfugié à Samos, jusqu'à sa rentrée à Halicarnasse; qu'il a séjourné à Athènes, et participé à la colonisation de Thurii en Grande Grèce. Il a ceint peut-être l'épée contre le tyran Lygdamis ², troisième successeur de la reine Artémise.

Le renversement de Lygdamis fut violent; il est tombé sous les coups de tyrannicides, à ce qu'on peut déduire d'une inscription d'Halicarnasse ³. Si ce que Suidas avance ⁴ est vrai, Hérodote a présidé une révolte à main armée et fut un homme d'action avant d'être un écrivain. L'expulsion violente de Lygdamis est en tout cas aussi authentique que la participation d'Eschyle à la bataille de Salamine. Quoi qu'il en soit, Hérodote, vivant à une époque agitée, pendant laquelle les cités se transforment en forteresses et les plages avoisinantes se couvrent de trières, cet esprit curieux et sagace, qui parcourt le monde pour apprendre du nouveau, serait-il ignorant des choses militaires et navales de son temps? Il a l'œil averti et minutieux du militaire, et il va jusqu'à signaler de quel côté les soldats de tel contingent portent l'épée, et si c'est un sabre, un coutelas ou un acinaque. Aucun détail n'échappe à son coup d'œil exercé. D'après ce que nous savons, Hérodote est le premier prosateur qui nous donne une terminologie technique, les éléments d'un vocabulaire militaire et naval que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici. Bornons-nous à quelques exemples qui dénotent une connaissance exacte des expressions du langage

tions sur la bataille de Salamine, publiées dans l'*Harmonie* d'Athènes, 1902, p. 442 et s., refuse à Hérodote l'intelligence des choses militaires.

1. Τῶν ἐπιφανῶν, dit Suidas (γ. Ἡρόδοτος).

2. Voy. Suidas et Eusèbe.

3. Le Bas et Waddington, *Inscriptions d'Asie Mineure*, n° 505.

4. Suidas, Ἡρόδοτος. « Ἐλθὼν δὲ εἰς Ἀλικαρνασσὸν καὶ τὸν τύραννον ἐξελίσσας ».

des armées : προσβαλούσης τῆς ἵππου κατὰ τέλεα (IX, 22) : ἀναλαβόντα τὸν λόχον τὰ ὄπλα ἤγε βάδην (IX, 57) : οἱ τῶν βαρβαρικῶν τελέων ἄρχοντες αὐτίκα πάντες ἦσαν τὰ σημήϊα καὶ ἐδίωκον (IX, 59) : ἀνάγων ἐπὶ κέρας τὰς νέας (VI, 12) : ἀειράμενοι τὰ ἱστία ἀποπλῶσαι ἐκ τῆς τάξις (VI, 14) : τοῖσι δὲ τὸ μέσον ρήξασιν αὐτῶν συναγαγόντες τὰ κέρα ἀμφοτέρα ἐμάχοντο (VI, 113) : τὰς πρῶρας ἐς γῆν τρέψαντες πάντες μετωπηδόν (VII, 400) : πρόκροσσοι ὠρμέοντο ἐς πόντον καὶ ἐπὶ ὀκτώ (VII, 188) : τοῖσι... ὡς ἐσήμηνε, πρῶτα μὲν ἀντίπρωροι... δεύτερα δὲ σημῆναντος ἔργου ἔιχοντο (VIII, 11) : μηχανοειδὲς ποιήσαντες ἐκυκλέοντο (VIII, 16) : παρήγγελε... ἀναλαβόντας τὰ ὄπλα ἰέναι (IX, 30)... On dirait le langage d'un manuel officiel de tactique.

L'attaque de cavalerie de Massistès (IX, 20-24), la mort de ce Murat perse, la retraite de ses escadrons, le beau fait d'armes de la compagnie d'élite d'Olympiodore, de même que le combat du roi de Chypre Onésile contre le général perse Artyvios, et de l'aide de camp du roi contre le cheval de bataille du général (V, 111), sont des récits qu'envieraient un Marbot ou un Ségur. Tous les mouvements préliminaires de la bataille de Platées sont du pinceau d'un maître, d'un homme qui a vu et qui sait la manœuvre, qui aime la poésie des phalanges évoluant au pas rythmé, et les brusques échauffourées de cavalerie. Et la vie des camps, comme il la connaît profondément ! La chevauchée nocturne du roi de Macédoine vers les avant-postes grecs lui offre l'occasion de tracer un tableau plein de vie et de charme d'une scène militaire (IX, 44 et 45). C'est le soir où Mardonius se prépare à se porter contre Pausanias. Il a parlé à ses généraux ; Alexandre, roi de Macédoine, qui malgré lui suivait les Perses, se décide à sauver l'armée grecque. Suit une scène pleine de vérité devant les avant-postes athéniens où, la nuit tombée sur les camps, le roi Alexandre va conférer avec les généraux grecs.

Le tracé des dispositions stratégiques est d'une intelligence profonde, et grâce à Hérodote nous savons ce que le grand roi projetait pour attaquer les Grecs et ce que les coalisés combinaient pour le repousser.

Le récit d'Hérodote n'est nullement en désaccord avec les connaissances que nous avons sur l'art militaire et naval de l'antiquité et rien ne nous autorise à renoncer à son témoignage pour construire sur une base nouvelle la bataille de Salamine et les autres faits de la guerre médique. S'il n'est pas très riche en explications, pour les raisons que nous avons mentionnées, il ne dit pas toutefois une seule chose qui ne soit à sa place ; il ne commet pas une seule erreur dans ses considérations militaires ou navales. Grâce à lui, nous finissons par comprendre la manière d'après laquelle se sont passés des événements si éloignés de nous, une grande bataille du v^e siècle avec des moyens si différents des moyens actuels. Si l'on éprouve les récits d'Eschyle, de Diodore ou de Plutarque, sur la pierre de touche de la science navale de l'antiquité, ils ne peuvent pas toujours résister. Tel n'est pas le cas d'Hérodote. Tout ce qu'il dit sur les mouvements, la tactique, la stratégie des flottes dont il décrit l'action, est conforme à tout ce que nous savons de certain sur la science militaire ou navale des anciens. On peut voir assez clairement par ses yeux ce qui s'est passé sur mer pendant cette guerre, du jour où les flottes du grand roi appareillèrent des bords du golfe de l'Hermos jusqu'au jour où elles sombrèrent dans le détroit de Salamine.

Les qualités ou les défauts du haut commandement sont invariablement signalés. De toutes les pages de son ouvrage se dégage un même esprit d'amour de discipline et d'ordre dans les choses militaires. Il se rend complètement compte des bienfaits d'une bonne organisation et de l'entraînement des troupes. Les causes de la défaite, il les fait adroitement voir dans le désordre et la négligence. Dans le chapitre VI, 93, les Athéniens sont battus par les Eginètes, faute d'ordre et de bonne formation ¹. Il fait la même remarque pour les Perses à Salamine ², et il appuie : « Après cela, il fallait

1. Hérodote, VI, 93 : Αἰγινῆται, ἐοῦσι ἀτάκτοισι Ἀθηναίοισι, συμβαλόντες τῇσι περὶ ἐνίκησαν.

2. Id. : VIII, 76 : τῶν μὲν Ἑλλήνων σὺν κόσμῳ ναυμαχεόντων κατὰ τάξιν, τῶν δὲ βαρβάρων οὐ τεταγμένων ἔτι σὺν νόμῳ ποιούντων οὐδέν.

s'attendre à pareil résultat ¹ ». A Platées, la destruction presque complète de deux bataillons de Mégariens et de Phliasiens par la cavalerie thébaine n'est due également qu'à la précipitation et au désordre ². A Ladé, lors de la révolte d'Ionie, il se montre plus explicite encore, et il fait apprécier le chef rigide et tenace dans la personne de Denys de Phocée ³.

Sous tous les points de vue, Hérodote fut préparé à l'œuvre qu'il entreprit, et il nous fait l'impression d'un homme qui voulut couper court aux ravages de la propagation orale de traditions qui défigurait le grand drame national. Grandissant au milieu des souvenirs récents de la guerre, il entendait de tous les côtés des légendes nées d'une époque et d'événements à jamais mémorables, des récits plus ou moins authentiques, le beau drame même d'Eschyle, et épris d'un sujet si vaste; si beau, ayant senti profondément le bienfait de l'unité hellénique et beaucoup plus la passion de la vérité, il se décida à mettre de l'ordre dans ce chaos de traditions et à en tirer le récit véridique d'une époque glorieuse, « ὥς μήτε τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων τῷ χρόνῳ ἐξίτηλα γένηται, μήτε ἔργα μεγάλα τε καὶ θωμαστά, τὰ μὲν Ἕλλησι, τὰ δὲ βαρβάροισι ἀποδεχθέντα ἀκλεῖα γένηται ».

Dans ce récit, il sait dégager le rôle immense d'Athènes, partant de la marine, dans cette guerre, et laisse percer la volonté dirigeante de Thémistocle, malgré l'amiralissime spartiate. Il est impartial; il donne au grand roi ce qui lui appartient, l'éloge qu'on lui doit pour la manière dont il conduit son armée immense, composée de tant d'éléments hétérogènes, si loin de leurs foyers, pour ses préparatifs grandioses, dignes d'un meilleur sort. Il nous fait comprendre le malheur de cette vaillante noblesse de Suse et d'Ecbatane, de ces grands seigneurs et frères du roi, qui sont venus sacrifier leur vie pour l'honneur

1. Hérodote, VIII. 76 : ἐμελλε τοιοῦτο σφι συνοίσεσθαι οἷόν περ ἀπέβη.

2. Id., IX. 59.

3. Id., VI. 41, 42.

perse. Il reconnaît l'habileté et la science des Phéniciens ¹.

Quant au reste des qualités d'Hérodote, en ce qui intéresse notre travail, sa technique, malgré ses défauts de façade, excelle par la méthode et par une unité profonde du sujet; il prend les faits à leur origine, et il nous donne des descriptions détaillées qui nous aident à nous faire une idée nette de la nature des hommes et des actions accomplies.

ESCHYLE

Les « Perses » d'Eschyle, dont le sujet a été fourni par le désastre même de Xerxès, comme celui des « Phéniciennes » de Phrynichos ² que nous n'avons plus, constituent, par le récit du courrier, ἄγγελος, qui porte à la mère du grand roi la funeste nouvelle de la défaite de Salamine, un de nos plus précieux documents, le poète étant contemporain des événements, voire même témoin oculaire de la bataille. Suivant son scoliaste, Eschyle participa presque à tous les combats des deux guerres médiques; il a été à Marathon, avec son frère Cynégire; avec le plus jeune de ses frères, Aminias, il était à Platées et, suivant Pausanias ³, aux combats d'Artémision. D'après Ion de Chios ⁴, un ami d'Eschyle, Pausanias ⁵ et

1. Hérodote, VII, 22 : Οἱ δὲ Φοίνικες σοφίαν ἐν τε τοῖσι ἄλλοισι ἔργοισι ἀποδείκνυνται καὶ δὴ καὶ ἐν ἐκείνῳ.

2. D'après les témoignages anciens, ce sont les *Phéniciennes* qui ont inspiré les *Perses* : Γλαῦκος ἐν τοῖς περὶ Αἰσχύλου μύθων ἐκ τῶν Φοινισσῶν φασὶ Φρυνίχου τοὺς Πέρσας παραπειποιῆσθαι (Hypothesis des Perses d'Eschyle).

3. Pausanias, I, 14, 5.

4. Scol. Eschyle, *Pers.* 429 : Ἴων παρῆναι Αἰσχύλον ἐν τοῖς Σαλαμινιακοῖς φησι. Plutarque, *de Prof. in Virt.* 8, raconte qu'Eschyle parlait familièrement avec Ion aux jeux isthmiques.

5. Pausanias, I, 14, 5 : καὶ πρὸ Ἀρτεμισίου καὶ ἐν Σαλαμῖνι ναυμαχίας.

la *Vie Médicienne* d'Eschyle ¹, le poète combattit sur un des vaisseaux athéniens à Salamine.

Il n'y a pas moyen d'affirmer ni de rejeter ces témoignages. Quoi qu'il en soit, Eschyle fait représenter son drame à un moment où les souvenirs sont encore vivaces et les événements encore présents à tous les esprits, huit ans seulement après la bataille ². Dans son drame célèbre, ce grand poète met dans la bouche du courrier ³, qui haletant, plus brisé encore d'émotion que de fatigue, arrive à Suse pour raconter aux vieillards inquiets le désastre, tout ce qu'il fallait pour satisfaire l'orgueil et exciter l'enthousiasme de ses concitoyens vainqueurs. Mais il n'était pas dans les intentions du poète de donner *in extenso* l'historique de l'action dont ils étaient les véritables personnages. Il est aisé de s'apercevoir qu'Eschyle suppose le drame, qui s'était passé dans les eaux de Salamine, connu de tout son auditoire, contemporain des événements, auquel suffisait une simple allusion à l'inoubliable et glorieuse journée. C'est assez d'une rapide esquisse du tableau, et il a soin de ne pas briser l'émouvant récit du courrier par une excessive profusion de détails. Il n'a voulu que peindre une toile d'ensemble dont on admire la merveilleuse harmonie. Sans nuire à la vérité, il surpasse la réalité, ce qui fait le génie de son art. Convaincu de la puissance militaire des mouvements coordonnés, passionné des mouvements harmonieux d'une armée savante, il a voulu en offrir à ses concitoyens un tableau instructif, et leur dire que de l'ordre sort le succès. On ne dirait pas qu'il ment; toutefois il est poète et diffère d'Hérodote, qui, dans ses scrupules d'historien, cherche à rétablir les faits dans leur rigoureuse exactitude. Il n'est pas vrai par exemple que la droite se soit portée la première à la rencontre de l'ennemi, ni que la

1. V. p. 2 (Dind.) : γεναῖον δὲ αὐτὸν φασὶ καὶ μετασχεῖν τῆς ἐν Μαραθῶνι μάχης σὺν τῷ ἀδελφῷ Κυνεγερίῳ, τῆς τε ἐν Σαλαμῖνι ναυμαχίας σὺν τῷ νεωτάτῳ τῶν ἀδελφῶν Ἀμεινίᾳ, καὶ τῆς ἐν Πλαταιαῖς πεζομαχίας.

2. Les *Phéniciennes* de Phrynichos furent montées à la scène quatre ans avant.

3. Le courrier paraît de l'invention d'Eschyle. Phrynichos fait paraître sur la scène un eunuque, qui, tout en disposant les sièges destinés aux vieux conseillers du roi, monologue le récit de la bataille.

gauche, composée des trières athéniennes, conduite par Thémistocle et où combattait Aminias de Pallène, ait été la dernière ; ni que les Grecs, ayant cerné l'adversaire, l'aient frappé en tournoyant autour de lui, ce qui a fait dire à Jurien de la Gravière que le poète a fait de la tactique après coup ¹. Le récit du courrier est court et entrecoupé ; tout cela d'ailleurs concorde à merveille avec l'état d'âme supposé de cet infortuné courrier qui déplore son sort de héraut du malheur ². Il est donc naturel que ce récit soit succinct et même un peu vague. Dépouillé de tout ornement poétique, voici à quoi il se réduit à peu près : « Xerxès, abusé, fait fermer nuitamment les passes et bloque l'île. Mais l'aurore pointe, et les Grecs ne s'enfuient pas. Soudain s'élèvent leurs cris de guerre. Les Barbares, trompés dans leur attente, sont saisis d'effroi. Les Grecs apparaissent au son des trompettes ; voguant en cadence, ils apparaissent en ordre parfait, la droite en tête, le reste suivant. Les équipages alors entonnent le péan ; les Barbares répondent de leur clameurs. Le combat s'engage ; une trière attaque une galère phénicienne dont les aplustres volent en éclats. D'abord le courant des Perses résiste, mais l'action se passant dans le détroit, les navires perses s'entrechoquent et entrebrisent leurs rames, tandis que les Grecs les frappent tout autour. Les coques se renversent et la mer se couvre d'épaves ; les morts sont rejetés par la vague sur la côte. Les barbares fuient à toutes rames et la nuit seule met fin au carnage. Entre temps les Grecs parquent et exterminent les Perses débarqués de la veille sur la petite île située à l'issue du détroit. Xerxès, suivant la bataille du haut d'un tertre au bord de la mer, est brisé de douleur, déchire sa pelisse, et, avec l'armée de terre, se sauve honteusement en Asie. »

Nous n'en saurions pas long sur les péripéties de cette action sans Hérodote, qui s'est chargé de compléter ce récit. Sihler a raison de dire qu'Hérodote, en composant son œuvre, avait sous

1. Jurien de la Gravière, *La Marine des Anciens*, p. 53.

2. Eschyle, *Perses*, 253.

les yeux le texte d'Eschyle ¹. Il l'a eu sans doute pour en combler les lacunes et même pour le corriger sur plus d'un point, les chiffres ou les dispositions de combat par exemple. Mais ce texte trop court, ne touchant que les lignes générales de l'action navale, prête aux explications les plus diverses. Aux yeux de maints critiques, il passe pour ne s'opposer ni aux traditions recueillies par Hérodote, ni à celles, si différentes pourtant, suivies par Diodore, — Ephore —. Breitung tâche de concilier ² les témoignages d'Eschyle, d'Hérodote et de Diodore de la manière suivante : La disposition des deux flottes au début de la journée était telle que l'indique Diodore ; la flotte grecque occupait toute la largeur du détroit, la flotte perse rangée en bataille en dehors de la passe ; puis les Perses font irruption dans le détroit, mouvement que Breitung croit trouver dans le texte d'Eschyle : « ὥς δ' ἐν στενῷ πλῆθος νεῶν ἤθροιστ'.. » ³, et qui porta les Phéniciens vers l'ouest, ce qui coïncide avec le témoignage d'Hérodote. On verra plus loin qu'une autre école a fini par concilier ces textes d'une autre manière. La disposition des deux flottes, le matin avant le combat, était telle que l'indique Hérodote, savoir, les navires grecs ancrés le long de la côte de Salamine. Ainsi, selon cette opinion, Hérodote est censé parler seulement d'une formation, si c'en est une, prise la flotte étant encore au mouillage, et il ne parla pas du tout de l'engagement ; Diodore s'en charge et décrit par conséquent la disposition des escadres au moment du combat. Mais il manque un trait d'union : le mouvement qui porte l'armée grecque à la rencontre de l'armée perse, et c'est Eschyle qui l'a décrit. On dirait que les trois auteurs se sont concertés pour la composition du récit.

Quoi qu'il en soit, Hérodote n'étant pas trop favorisé, pendant longtemps, par la critique, le texte d'Eschyle a passé pour contenir la vérité sur la bataille de Salamine, le poète ayant été témoin oculaire des événements. Mais il me semble qu'une fois

1. Eschyle, *Perses*, 249 et s.

2. Breitung, *Zur Schlacht bei Salamis*, Neue Jahrb., t. CXXIX (1884).

3. Eschyle, *Perses*, 413.

pour toutes il faut s'entendre sur la valeur réelle du « témoin oculaire », en fait de batailles et d'opérations militaires, et réduire l'expression à son sens strict. Des écrivains fort compétents, anciens officiers et anciens combattants, ont raconté le peu qu'ils ont vu des batailles auxquelles ils ont pris part. A la vérité que peut-on voir sur un champ de bataille où un pli de terrain couvre souvent des divisions entières? Que peut-on voir dans un combat naval, où un beaupré suffit à intercepter la vue des plus grosses unités?

« Il y était. » Mais qu'a-t-il pu voir, l'hoplite qui défendait la proue d'un navire? Il ignore ce qui se passe en poupe de son propre bâtiment, et ne voit devant lui que le vaisseau ennemi qui fonce. Même avant le combat, son regard ne peut pas embrasser l'ensemble des dispositions d'une armée navale ou d'une armée de terre. L'amiral Jurien de la Gravière, très compétent aussi en pareille matière, écrit avec raison quelque part : « Ce n'est pas toujours, — je tiens à le répéter, — des acteurs d'un drame qu'il faut attendre le récit le plus exact et le plus complet de l'événement auquel ils ont été mêlés. M. Thiers prétendait connaître beaucoup mieux que le maréchal Soult le siège de Gènes, où le maréchal cependant eut un rôle si glorieux. La Chambre, s'il m'en souvient bien, sembla lui donner raison. » Nous-mêmes aujourd'hui, nous connaissons mieux la bataille de Lépante que ne l'a connue Miguel Cervantès, le glorieux mutilé de la « Marqueza », et la bataille de Waterloo avec Henry Houssaye mieux que l'empereur lui-même.

D'ailleurs le témoin oculaire raconte les choses comme il les a vues. L'historien les rétablit telles qu'elles se sont passées, et cela se fait seulement après de longues recherches, avec la volonté de découvrir la vérité, et de décrire les faits avec exactitude. Les récits des témoins oculaires ne valent qu'après le triage de l'historien.

D'après l'amiral Borckenhagen ¹, « Eschyle soldat de Salamine fut, comme combattant, partout et prétend à juste titre à la

1. Adm. Borckenhagen, *Salamis, Eine seekriegsgeschichtliche Studie*, p. 3 (Beilage zur Marine-Rundschau, December-Heft, 1910).

première place. Là où la liberté poétique n'entraîne pas trop sa plume, le tableau de la bataille porte l'empreinte de la vérité historique; mais il ne faut pas attendre de lui dans les détails une exacte description du combat. Toutefois, il faut admettre qu'aucun récit de cette bataille n'est acceptable, s'il ne s'accorde pas avec les grands traits donnés par Eschyle ». Mais, à la vérité, ses traits sont si généraux et si vagues, et son récit si court qu'ils ne contredisent trop ni Hérodote, ni Ephore. Quant à l'opinion d'après laquelle le poète fut partout présent, dans la journée de la bataille, nous sommes trop sceptiques pour être du même avis, avec l'amiral, quand il s'agit d'un engagement de plus de mille navires, de la durée d'un jour entier, dans un détroit sinueux, avec un front de bataille de cinq kilomètres.

En somme, Eschyle a plus de valeur en répétant *grosso modo* tout ce que son époque savait et disait de la bataille de Salamine, que par ce qu'il savait comme témoin oculaire, si vraiment il le fut.

CTÉSIAS

Il est plus qu'improbable que Ctésias de Cnide nous ait conservé la tradition perse des guerres médiques.

Ctésias écrivit d'ailleurs un ouvrage dont il ne nous reste que très peu de chose. Dans l'édition de Charles Müller on a tout ce qu'il en subsiste ¹. Diodore ², Suidas ³, Strabon ⁴, Galien ⁵, Tzetzés ⁶, Photius ⁷, ont pris soin de nous

1. *Ctesiae Cnidii Fragmenta* dissertatione et notis illustrata a Carolo Müllero.
A. Firmin-Didot. MDCCCLXXVII.

2. Diod. II, 32, 4.

3. Suidas : Κτησίας Κτησιάρχου Κνίδιος.

4. Strabon, XIV, p. 614 (Tauchn).

5. Galennus, tom. V, p. 652, livr. 51, éd. Basil.

6. Tzetzés, *Hist.* I, 82.

7. Photius, fr. 29, 1.

apprendre ce qu'était cet écrivain. Ctésias participa à la campagne de Cyrus le jeune contre Artaxerxès et il fut fait prisonnier à la bataille de Cunaxa (401 av. J.-C.). Médecin, son savoir le sauva ; il fut attaché à la personne même du roi, Artaxerxès le Mnémon, comblé d'honneurs et de bienfaits. Vivant à la cour de Perse, ce fut lui qui décida Conon, lequel se trouvait depuis sa défaite d'Aegos Potamos à la cour d'Evagoras, roi de Salamine de Chypre, à se mettre à la tête de la flotte phénicienne en 397. On a dit de Ctésias qu'il a composé son ouvrage d'après les archives royales, les Perses conservant les documents des actes historiques sur parchemin, ou simplement sur des peaux, *διφθέρα*. Il n'en est rien, Ctésias lui-même ne le dit pas ; c'est Diodore qui l'avance, et encore pour les temps qui ont précédé l'histoire perse proprement dite¹. Ctésias, d'après Photius², a été témoin des faits qu'il raconte ou tout au moins il les tient de la bouche des acteurs eux-mêmes. Ainsi il a été considéré comme rapportant une tradition perse orale. Ses *Περσικά* sont rédigés en vingt-trois livres dont les six premiers comprennent l'histoire des Assyriens, des Mèdes et de tout ce qui a été fait avant la domination perse. Suit un livre sur les Indes³. On a dit de lui que, médecin à la cour de Suse, sous le coup de la peur ou de la flatterie, son ouvrage ne saurait constituer un document imprégné d'une forte véracité ou d'impartialité. C'est en songeant à Ctésias que Lucien⁴, dans sa « Manière d'écrire l'histoire », a dit : « L'unique devoir de l'historien, c'est de dire ce qui s'est fait. Mais il ne le pourra pas, s'il a peur d'Artaxerxès dont il est médecin ; s'il attend une robe de pourpre, un collier d'or, un cheval de Nisée⁵ (c'est-à-dire une monture royale), salaire des éloges prodigués dans son histoire. »

1. Diodore, II, 32.

2. Ctésias, *Pers.* 1 : *φησὶ δὲ αὐτὸν τῶν πλειόνων, ἃ ἱστορεῖ, αὐτόπτην γινόμενον ἢ παρ' αὐτῶν Περσῶν (ἐνθα τὸ ὄρξιν μὴ ἐνεχῶρει) αὐτήκοον καταστάντα.*

3. Ctésias *Frag.* (C. Müller).

4. Lucien, *de la Manière d'écrire l'Histoire*, 39.

5. Plaine de Nisée, près de Kermanschach (Kourdistan) ; on y élève encore une belle race de chevaux, d'où proviennent les attelages du schah.

Malgré tout, les dix chapitres du résumé de Photius avouent amplement la défaite des Perses. Datis, débarqué à Marathon, y est battu par les Athéniens ¹. A Platées, Mardonius est également vaincu ². A Salamine, Xerxès perd cinq cents vaisseaux ³. Ce qu'on pourrait cependant observer avec plus de justesse, c'est peut-être une tendance chez lui en faveur des Lacédémoniens au détriment des Athéniens. Il sait tout de même distinguer Thémistocle et Aristide pour leurs sages conseils et leur habileté ⁴. Quoique sa contribution au récit de la bataille de Salamine soit des plus modestes, il nous apporte pourtant des renseignements qui ne sont pas dénués de toute valeur. Il confirme le dire d'Hérodote sur la digue que Xerxès entreprit pour faire passer son armée d'Aegaléos à Salamine, afin de prendre le camp ennemi. Mais il place cette tentative avant la bataille de Salamine et il commet encore chronologiquement une grosse erreur en transférant la bataille sur terre à une époque antérieure au combat naval, croyant d'ailleurs que Platées eut lieu aussitôt après les Thermopyles et avant la prise d'Athènes par Xerxès, d'où une confusion complète entre la campagne de Xerxès, en 480, et celle de Mardonius, en 479 av. J.-C. Il est le seul à nous apprendre que les Athéniens avaient fait venir de Crète à temps, c'est-à-dire avant la bataille, des archers ⁵, et comme avant la seconde guerre médique les Athéniens n'avaient pas sérieusement organisé cette arme ⁶, c'était probablement là le premier corps d'archers militaires constitué dans l'armée athénienne. Ces *toxotai*, que les Athéniens auraient fait venir sur le conseil de

1. Ctésias, *Persica*, 16.

2. Id. *Ibidem*, 25.

3. Id. *ibidem*, 26.

4. Id. *ibidem*, 26.

5. Ctésias, *Persica*, 29 : Βουλῇ δὲ Θεμιστοκλέους Ἀθηναίων καὶ Ἀριστείδου τοξόται μὲν ἀπὸ Κρήτης προσκαλοῦνται καὶ παραγίνονται.

6. Hérodote, VI, 112 : οὔτε ἵππου ὑπαρχούσης σφί οὔτε τοξομαζών. L'arc pourtant n'était pas tout à fait négligé en Grèce même avant cette époque. Voir l'intéressante étude de M. A. Plassart sur les archers d'Athènes, avec recours aux monuments figurés, *Revue des Etudes grecques*, t. XXVI, n° 117, p. 151.

Thémistocle et d'Aristide, et qui étaient à leur solde, la Crète n'étant pas entrée dans la confédération contre les Perses ¹, furent répartis sans aucun doute sur les navires athéniens. Ce sont ceux dont parle Plutarque ². Mention est faite également des archers grecs chez Eschyle dans l'attaque de l'île de Psyttalie ³.

Quant au nombre de navires, Ctésias fait attaquer les Grecs à Salamine par mille trières perses sous le général Onophas, nom que nul autre auteur ne nous donne. Cinq cents trières perses périrent. Les confédérés avaient mis en ligne sept cents navires ⁴.

Ctésias se faisant l'historien des actes des Perses sous Cyrus, Cambyse le Mage, Darius et Xerxès, contredit presque en tout, d'après Photius ⁵, Hérodote, qu'il qualifie de menteur et de hâbleur, λογοποιός. Il n'est pas toujours d'accord non plus avec Xénophon en ce qui concerne les événements de l'Anabase. En général, il faut le dire, Ctésias n'inspire qu'une confiance médiocre; que penser de l'historien qui prétend avoir vu de ses propres yeux, à la cour d'Artaxerxès, le *martichora*, animal monstrueux à la tête d'homme, au corps de lion et à la queue de scorpion ⁶ ?

PLUTARQUE

Plutarque raconte les guerres médiques et la bataille de Salamine dans les vies de Thémistocle et d'Aristide. A la

1. Hérodote, VII, 169.

2. Plutarque, *Thémist.*, 14.

3. Eschyle, *Perses*, 461-462.

4. Ctésias, *Persica*, 29.

5. Ctésias. *Indica*, 5.

6. Ctésias, *Indica*, 67. Aelian. NA, IV, 21 : Περὶ τοῦ Ἰνδοικοῦ Μαρτιχόρα.... λέγει δὲ καὶ ἑωρακέναι τότε τὸ ζῷον ἐν Πέρσας Κτησίας, ἐξ Ἰνδῶν κομισθέν ὄνρον τῷ Περσῶν βασιλεῖ.

version traditionnelle de ces importants événements, il a su ajouter une foule de détails piquants et d'anecdotes qui sont restées. D'où sait-il tout cela ? On soupçonne généralement ¹ que Plutarque a largement puisé dans l'œuvre d'historiens qui vivaient au ⁱⁱⁱ^e siècle avant notre ère. Mais nous ne possédons plus rien de ces historiens. Nous ne possédons pas davantage des écrivains antérieurs dont ils dépendaient. Les histoires d'Hérodote, il les connaît bien aussi et il les a sciemment pillées ; ce qui ne l'a pas empêché, mû par un patriotisme étroit de citoyen de Chéronée et un amour-propre civique, faux et puéril, de critiquer ensuite avec la plus insigne malveillance le père de l'histoire.

On sait combien il fut sévère pour l'historien des guerres médiques dans son traité sur la « malignité d'Hérodote », généralement admis aujourd'hui comme réellement écrit par Plutarque ². Il est vrai qu'Hérodote et Plutarque conçoivent le devoir de l'historien d'une manière différente, et Plutarque critiquant et condamnant Hérodote, ne prouve que trop qu'il ne sait pas apprécier l'intention de l'historien de dire toute la vérité et rien que la vérité, d'après les moyens dont il dispose, à savoir d'après les traditions qui lui paraissent dignes de foi. Hérodote rapporte les faits comme il lui semble probable qu'ils se sont passés ; Plutarque se préoccupe de les concilier avec l'idéal qu'il s'est formé d'une époque héroïque ³. C'est dans cet ordre d'idées qu'il s' imagine les Perses aussi pesamment armés que les Grecs, ce qui est absolument faux et erroné ⁴. Désireux d'exalter et d'embellir la victoire de Platées, il prétend que les Perses, comme les Grecs, étaient pesamment armés. Il a oublié un fait, c'est qu'à l'époque de Cyrus le jeune, et même de Darius Codoman, l'adversaire

1. Hauvette, *Hérodote historien des guerres médiques*, p. VII.

2. *Philologus*, t. LII, 1884, p. 23 et suiv. M. L. Holzapfel par une série d'arguments vigoureux y démontra que le traité sur la *Malignité d'Hérodote* ne peut avoir été écrit que par l'auteur des *Vies Parallèles*. Cf. Hauvette *op. cit.* p. 98-99.

3. Hauvette, *op. cit.*, p. 111.

4. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 43, 2.

d'Alexandre, les rois perses, ne parvenant pas à former une phalange, empruntaient aux Grecs des hoplites mercenaires. De même pour les flottes perses, qu'il s'imagine composées d'unités grosses et pesantes et autrement puissantes que celles des escadres grecques. Il est vrai aussi qu'il ne connaît pas la technique de la marine qui a livré le combat de Salamine, et il suppose les vaisseaux perses hauts et lourds, de véritables forteresses flottantes qui dominaient de leur hauteur les trières basses des Hellènes, à peu près comme les vaisseaux de Cléopâtre et d'Antoine les liburnes d'Auguste et d'Agrippa, et qui avaient un tirant d'eau tel qu'ils ne pouvaient se mouvoir aisément dans les eaux peu profondes du détroit. Plutarque, comme tous ses contemporains, n'avait aucune idée concrète de la trière, qui disparut de bonne heure.

Mais s'il ne peut pas nous renseigner sur le matériel naval qui fit ses preuves à Salamine, il nous donne en revanche un ensemble net de la situation stratégique et il nous aide beaucoup à comprendre les mouvements des Perses avant la bataille, et à préciser le lieu du combat, en confirmant les données d'Hérodote.

Plutarque est venu six cents ans après la bataille; d'in-vraisemblables détails¹ diminuent le mérite de son récit; mais malgré tout, celui-ci contient beaucoup de renseignements utiles. Nous lui devons surtout un magistral portrait du grand chef qui joua le premier rôle dans les événements qui nous occupent. Mais est-ce bien le profil du véritable Thémistocle qu'il nous donne? On ne saurait aisément contrôler ses sources, et s'il réussit à jeter un peu de clarté sur l'homme politique, il nous renseigne très peu sur l'homme militaire.

1. Plutarque se fait un plaisir de recueillir avec soin toutes les fables nées autour des grands événements qu'il raconte. Si Phanias de Lesbos s'imagine qu'un moment *avant la bataille* de Salamine les trois fils de la sœur du grand roi, Sandauké, ont été sacrifiées sous la poupe de la trière capitane d'Athènes, ce n'est pas Plutarque qui aurait omis de le mentionner, et ceci après l'information qu'il donne dans son Aristide (§. 9) que les trois princes avaient été capturés à la prise de Psytalie, c'est-à-dire *à la fin de la bataille*.

Malgré tous ses défauts, Plutarque, avec ses qualités solides d'agréable narrateur et d'admirable éducateur, sut glorifier cette grande époque et ses hommes et en fit l'enseignement de plusieurs générations belliqueuses. Si l'on a dit que les « Vies parallèles » de Plutarque furent le livre de chevet des jeunes chefs des armées de la Révolution, c'est à son Aristide et à son Thémistocle qu'on a surtout songé.

THUCYDIDE

Dans la très rapide mention des guerres médiques que le grand historien de la guerre du Péloponèse fait dans son ouvrage, il ne donne pas de détails sur les événements qui nous intéressent directement ; néanmoins il nous fournit des chiffres et des renseignements sur la marine de cette guerre, et il dessine de main de maître la puissante figure de Thémistocle ¹. Le plus important pour nous, c'est que, chez Thucydide, il n'y a rien qui contredise formellement le témoignage d'Hérodote, en ce qui concerne les faits des guerres médiques.

En vérité, les différences existant entre les deux auteurs sont insignifiantes, comme il est facile de le constater ², et elles confirment plutôt et complètent qu'elles ne nient les faits avancés par Hérodote.

Malheureusement les choses ne se bornent pas là. Le grand historien, qui fera toujours naître l'enthousiasme pour sa méthode rigoureuse, son amour de la vérité, l'exposé admirable des faits, sa grâce de grand peintre, émet également son opinion sur les guerres médiques, et aussi sur leur historien, et son jugement n'est pas très favorable. On dirait que le témoignage de ce grave historien, si préoccupé d'exactitude, a

1. Thucydide, I, 138, 3.

2. Cf. Hérodote, VII, 144, IX, 43 et IX, 114. Thucydide, I, 44, 2, 1, 89, 3 et I, 89, 2.

été fait pour ébranler les convictions les mieux fondées sur la grandeur des événements de guerres glorieuses qui avaient délivré la Grèce de l'invasion barbare, et sur la valeur de l'auteur de génie qui les a racontées ¹.

Les traits de l'exposé de Thucydide étant, toutefois, très généraux, et l'auteur visé n'étant pas nommé, il y a eu à ce sujet beaucoup de discussions et de controverses entre critiques. Certains sont allés jusqu'à y voir un avis formel de la part de Thucydide, un arrêt sans appel contre Hérodote comme ayant faussé l'histoire ; d'autres n'ont pas craint de nier que Thucydide ait eu connaissance de l'écrit de son prédécesseur. Il est douteux selon une troisième opinion que chez Thucydide existe une allusion concernant Hérodote ². Le cadre de notre ouvrage nous préserve du labeur ingrat que constituerait l'examen de la question, qui d'ailleurs nous paraît insoluble. Quoiqu'il en soit, faut-il faire dépendre notre jugement sur l'historien des guerres médiques d'une opinion personnelle, fût-elle la plus autorisée, fût-elle de Thucydide lui-même, alors que nous avons les moyens de juger l'œuvre d'Hérodote dans son texte même et d'en apprécier la valeur ?

Quant à ce qui concerne les faits historiques eux-mêmes, il est évident, — et ici encore les avis des critiques modernes diffèrent ³, — que Thucydide n'accorde pas à Marathon, à Salamine et à Platées la même importance qu'Hérodote. Suivant Thucydide, les guerres médiques n'ont pas eu au point de vue militaire la même importance que la guerre du Péloponèse, telle est la pensée qui se dégage de sa pré-

1. Thucydide, I, 1, 5 : Τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν καὶ τὰ ἔτι παλαιότερα σαφῶς μὲν εὐρεῖν διὰ χρόνου πλῆθος ἀδύνατα ἦν, ἐκ δὲ τεκμηρίων ὧν ἐπὶ μακρότερον σκοποῦντι μοι πιστεῦσαι ζυμβαίνει, οὐ μεγάλα νομίζω γενέσθαι οὔτε κατὰ τοὺς πολέμους οὔτε ἐς τὰ ἄλλα. La question est longuement discutée par Hauvette (p. 69 et s.) ; cf. Ad. Bauer, *Themistokles*, Merseburg, 1881.

2. Hauvette, *op. cit.*, p. 66.

3. M. L. Herbst (*Zu Thukydidis Erklärungen und Wiederstellungen*, 1^{re} série, I-IV, Leipzig, 1892, p. 5-8) croit que le « οὐ μεγάλα νομίζω γενέσθαι » (Thuc., I, 1, 2) ne se rapporte pas aux guerres médiques, l'événement n'étant pas encore perdu dans la nuit des temps. C'est un ingénieux palliatif.

face ¹. Il dit ² bien nettement : « De toutes les guerres précédentes, la plus considérable fut la guerre médique, et pourtant deux combats sur terre et autant sur mer en décidèrent promptement l'issue. » Il a de plus la conviction intime que la guerre du Péloponèse pèse sur l'histoire de l'humanité d'un poids beaucoup plus considérable que les guerres médiques. Le grand historien, tout épris de son sujet ³, méconnaît la portée et la grandeur de ce drame qui s'appelle « les Guerres médiques » et qui, vingt-quatre siècles durant, a retenu les regards de l'humanité. Aucun fait historique jusqu'à présent n'a eu le don de dominer ou d'amoindrir le prestige de ces événements qui sauvaient, il y a plus de deux mille ans, l'indépendance hellénique, de ternir l'éclat de cette grande victoire sur mer, point de départ de l'essor magnifique qui a fait d'Athènes la grande puissance maritime du v^e siècle. Cette impression des siècles, Plutarque, dernier venu des anciens, cinq cents ans après Thucydide, sut vraiment la dépeindre avec une exquise éloquence : « Cette victoire si belle et si renommée, le plus grand et le plus glorieux exploit naval qu'aient accompli Grecs ou Barbares : œuvre de la valeur et du courage de tous les combattants, mais aussi de la prudence et de l'habileté de Thémistocle ⁴. » L'écho des beaux exploits des guerres médiques se répète de génération en génération dans l'Hellade, et ils sont dans toutes les bouches, jusqu'à exaspérer Lucien par l'abus qu'en font les rhéteurs. Toutes les générations postérieures vivent pour ainsi dire sur la gloire de ces grands jours. Les traces sont très visibles, entre autres, chez les auteurs de l'ancienne comédie, qui cherchent l'occasion de

1. La grande guerre de Cimon avec ses éclatantes victoires paraît également enveloppée dans la disgrâce.

2. Thucydide, I, 23.

3. Id., 21. Thucydide dit lui-même : « Les hommes ont une tendance constante à regarder la guerre dans laquelle ils sont engagés comme la plus importante de toutes, » et on sait qu'il fut un des généraux de la guerre du Péloponèse.

4. Plutarque, *Thémist.*, 15 : Την καλήν εκείνην και περιβόητον ἀράμενοι νίκην, ἥς οὐθ' Ἑλλήσιν, οὔτε βαρβάρους ἐνάλιον ἔργον εἴργαται λαμπρότερον, ἀνδρῶν μὲν καὶ προθυμίας κοινῇ τῶν ναυμαχησάντων, γνώμη δὲ καὶ δεινότητι Θεμιστοκλέους.

célébrer le beau vieux temps des victoires et des grands hommes pour relever le sentiment national ou flatter l'orgueil et flétrir les mauvais jours de la guerre du Péloponèse. Dans *Lysistrata*, le chœur des Lacédémoniens chante la louange d'Artémision et des Thermopyles ¹; dans les *Chevaliers* ², Aristophane parle de la « muraille de bois » qui sauva Athènes, et il glorifie ceux qui ont usé leurs membres sur les bancs de rameurs à Salamine ³. Dans les *Guêpes*, il a les plus belles paroles pour les gloires des guerres médiques ⁴.

Le monde moderne lui-même reconnaît dans ces lointains événements le salut de la civilisation, qu'il a héritée et qu'il a faite sienne. C'est vraiment un fait d'importance capitale dans l'histoire de la civilisation. Mais aussi, en dehors de ses résultats historiques, la grandeur de l'action militaire n'est pas à méconnaître. Les faits de la guerre du Péloponèse sont à la vérité beaucoup plus nombreux, la lutte âpre et prolongée, mais les faits militaires ou maritimes, fut-ce Arginuses ou Aegos-Potamos, pris isolément, sont moins importants qu'une bataille de Platées ou une bataille de Salamine.

On ne saurait donc être assez sceptique devant l'opinion de l'historien de la guerre du Péloponèse qui, témoin et acteur de ce déchirant mais grandiose spectacle d'une lutte interminable, subit l'impression de son temps, et mit l'agitation destructive de la guerre fratricide au-dessus de l'élan créateur des guerres héroïques contre l'invasion barbare.

1. Aristophane, *Lys.*, 1247 et s.

2. Id., *Chev.*, 1040.

3. Id., 792.

4. *Guép.*, 1078-1085. Dans les *Grenouilles* (204) l'ignorant des choses de la mer est appelé ἀσχαμέντος.

DIODORE

Une lacune dans les manuscrits qui nous ont transmis l'œuvre de Diodore de Sicile nous prive de son exposé des événements qui précédèrent l'irruption de la flotte perse dans les eaux helléniques, et nous enlève une bonne partie du tableau des guerres médiques que l'auteur a voulu nous donner. Néanmoins la description de la bataille de Salamine y subsiste tout entière. Elle n'est pas de Diodore, qui l'a compilée d'Ephore, historien du iv^e siècle ¹, élève d'Isocrate. Ephore ne paraît pas puiser toujours aux mêmes sources qu'Hérodote; quoiqu'il y ait des soupçons très fondés qu'Ephore se servit en général du récit des guerres médiques de cet historien ². Cela ne l'a pas empêché, étant un des historiens venus après Thucydide, d'imiter ce dernier et d'exclure de l'histoire les causes surnaturelles ³. On trouve ainsi à juste titre, chez Ephore, un système fort louable et supérieur à celui d'Hérodote qui ne pouvait être que de son temps; mais son intelligence est bien médiocre et souvent dénature les faits rapportés intacts et clairs par le père de l'histoire, malgré sa scrupuleuse piété qui voit à chaque instant l'intervention divine. Car, si Hérodote voit toujours la divinité présider aux destinées humaines et explique les événements par cette action, il se croit, d'autre part, la tâche de transmettre scrupuleusement, après des recherches persévérantes, la vérité sur ces mêmes

1. Ephore, fils de Démophile, de Kymé en Eolide (400-334 avant notre ère), Son histoire universelle comprenait trente livres (Hist. grec. fr. C. Müller, et *Ephorus Cumaeus*, fr. éd. Meier).

2. A. Bauer (*Die Benützung bei Diodor*, Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik Supplément, Band X, 1879, p. 281 et s.), a démontré qu'Ephore dépend d'Hérodote et n'a pas comme source une valeur particulière.

3. F. 70 d'Ephore, dans les Frag. histor. graec., t. I, p. 255.

événements. Pourvu qu'il nous donne les faits tels qu'ils se sont passés, peu nous importe s'il voit la main d'une puissance supérieure, qui de loin dirige tout, et s'il admet la manifestation de cette volonté par des signes, des prodiges ou des oracles.

Ainsi, Ephore, la tournure quasi moderne de son esprit mise à part, ne paraît pas avoir, si nous en jugeons d'après ses fragments qui nous sont parvenus, beaucoup de qualités. Il ne se soucie pas trop d'aller vérifier dans les sources les faits qu'il raconte, de trier les traditions, d'étudier avec soin les événements militaires, qui souvent paraissent copiés et mal copiés sur Hérodote; pour s'en convaincre il suffit de relire le livre XII de Diodore ¹. Effrayé des chiffres formidables des guerres médiques, et ne comprenant pas le dogme résumant la tactique de la phalange grecque qui consistait à briser la résistance du front ennemi, Ephore invente. Il croit expliquer les avantages grecs en imaginant des méthodes qui n'ont jamais peut-être hanté l'esprit des stratèges. Il suppose que leur système consiste à chercher, toujours à l'aide de la configuration du champ de bataille, à rétrécir le front ennemi, pour l'empêcher de se déployer et d'utiliser sa supériorité numérique; car ce n'est pas seulement à Salamine qu'il fait appuyer la flotte grecque sur les deux côtés opposées, et ainsi, à ce qu'il croit, empêcher la flotte perse de déborder ses ailes; mais aussi à Platées il se représente l'armée grecque livrant bataille entre deux monticules, sur lesquels, ses deux ailes appuyées, elle défie toute menace de débordement. Or, à Platées, les Spartiates ont combattu à Argiopion, les Athéniens bien loin dans la plaine, et le reste des alliés, savoir le centre, tout contact rompu avec les premiers à cause de son mouvement rétrograde préalable, a combattu devant la ville même de Platées ².

Est-ce qu'il invente encore quand il parle ³ d'une alliance

1. La plupart des récits compilés par Diodore n'inspirent pas grande confiance. Ainsi la description du deuxième combat de Phormion à Naupacte est singulièrement incohérente (Diod. XII, 48).

2. Hérodote, IX, 51-54.

3. Diodore, XI, 4.

de Xerxès avec les Carthaginois, pour empêcher Gélon de Syracuse de venir au secours de la Grèce; quand il parle de deux cents vaisseaux perses bloquant les passes de Mégare¹ ou de deux cents trières barbares et quarante grecques coulées pendant le combat²? Ces renseignements, exacts ou non, lui appartiennent en propre. On ne les trouve ni chez Hérodote, ni chez Eschyle, ni chez Plutarque. Quant à ce qui concerne les dispositions de combat prises à Salamine, nous verrons combien sa conception est absurde et opposée à la tactique des trières.

Quoi qu'il en soit, le récit de Diodore diffère essentiellement du récit d'Hérodote. Il faut admettre le fait qu'il y a divergence entre les auteurs dans la manière de traiter les guerres médiques. Josèphe ne dit pas sans raison que les meilleurs historiens ne sont pas d'accord sur cette partie de l'histoire grecque³. Hauvette⁴ croit à la supériorité d'Ephore quant à l'ordonnance de son récit de la seconde guerre médique. « Tandis qu'Hérodote, dit-il, raconte le naufrage de la flotte perse au cap Sépias, puis la bataille des Thermopyles et ensuite seulement les combats d'Artémision, Ephore plus logique, rattache le naufrage à l'histoire de la flotte, et n'en sépare pas le récit d'Artémision. » Je doute fort que ce soit plus logique. Hérodote a devant lui l'ensemble stratégique de cette campagne, il fait marcher de front les événements de terre et de mer et il les enchaîne. Les deux armées, de Léonidas aux Thermopyles, d'Eurybiade à Artémision, agissent de concert. Deux navires légers assurent les communications des deux camps, et se tiennent prêts à se signaler réciproquement tout mouvement rétrograde de l'armée ou de la flotte pour qu'elles combinent leurs mouvements en conséquence. Si Hérodote avait divisé son récit, s'il avait suivi de près, d'abord et séparément l'action navale, ensuite les opérations sur terre,

1. Diodore, XI, 17.

2. Id., ibidem.

3. Josèphe, *Contra Apionem*, I, 3.

4. Hauvette, *Hérodote historien des guerres médiques*, p. 95.

il aurait détruit cet ensemble de la double action commune des forces de terre et de mer, caractéristique de cette guerre mémorable. Car il ne s'agit pas de deux campagnes, mais d'une seule, menée simultanément sur terre et sur mer, et ici encore Hérodote voit juste et il sait faire voir.

D'ailleurs, non seulement Diodore et Ephore séparent en deux récits les événements, mais encore ils précisent que Xerxès n'appela l'amiralissime Mégabate, — nom fantaisiste comme on le verra, — qu'après la prise des Thermopyles, pour lui donner l'ordre de se porter contre la flotte hellénique ¹. Si cela était vrai, il n'y aurait pas de batailles d'Artémision, parce que la chute des Thermopyles détermina la retraite immédiate de la flotte des confédérés.

Il est évident que parmi les documents légués par l'antiquité sur ces événements, celui de Diodore est le moins digne de confiance ².

En dehors de ces documents que nous avons rapidement passés en revue, il en existe quelques autres, fort secondaires, comme Cornelius Nepos, ou les quelques mots d'Isocrate. Il y a aussi des poésies nées au lendemain de la victoire, sous l'influence de l'enthousiasme; dithyrambes, élégies ou épigrammes, et toutes sortes d'éloges ³, composés pour hono-

1. Diod. XI, 12 : ἐπεὶ δὲ περὶ τῶν παρόδων ἐκυρίευσεν, τῶν κατὰ θάλασσαν ἀγώνων ἔχρινε λαμβάνειν πείραν. εὐθύς οὖν τὸν ἀφηγούμενον τοῦ στόλου Μεγαβήτην προσκαλεσάμενος διεκελεύσατο πλεῖν ἐπὶ τὸ τῶν Ἑλλήνων ναυτικόν.

2. Endemman, dans son programme du gymnase de Cobourg en 1881, *Contribution à la critique d'Ephore*, finit par conclure qu'Ephore n'est pas digne de confiance, ni là où il se sépare d'Hérodote, ni là où il est d'accord avec lui. Là où l'œuvre d'Ephore s'éloigne des sources conservées, ou c'est une conception arbitraire, ou une copie des auteurs qui sont tombés sous sa main.

3. Des hymnes dont parle Isocrate dans son panégyrique (Is., *Pan.*, 158) et qu'on chantait de son temps dans les grandes fêtes de la cité, rien n'a été sauvé. De la *Perséide*, Περσηΐς, de Choerilos de Samos, poème épique, voir ce qui reste dans Kinkel, *Epicorum græcorum fragmenta*, t. I. Nous ne possédons rien du poème d'Empédocle, Ἐμπεδοκλέης διαβάσις (Diogène Laërce, VIII, 96).

rer les armées et les généraux, et dont il ne nous reste que des fragments. Deux noms sont à retenir entre tous, celui de Simonide de Céos ¹, et celui de Pindare qui, Thébain, mais Grec avant tout, frémissant, malgré le médisme de sa ville, de patriotisme hellénique, chanta les gloires d'Artemision et de Salamine ².

1. Bergk en a réuni et étudié les fragments : (Poetae Lyrici graeci, t. III page 382 et s.).

2. Voir dans A. Croiset, *La Poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec*, Paris, 1886, ses considérations sur ce poète par rapport aux guerres médiques.

II

LES INTERPRÊTES MODERNES. — *Les Deux Écoles.*

C'est sur ce petit nombre de documents dont nous venons de parler, que, depuis longtemps, érudits et historiens s'acharnent pour en extraire la vérité concernant ces hauts faits d'histoire.

Parmi les modernes, innombrables sont les historiens qui dans toutes les langues et dans tous les pays ont écrit l'histoire des guerres médiques, et le récit de l'événement principal et décisif, la bataille de Salamine, en puisant, avec plus ou moins de compétence, aux sources, dont nous venons de donner l'exposé. Dans leurs ouvrages, des générations entières ont lu l'attrayant récit de ces événements à jamais mémorables. En tête vient l'historien anglais des temps anciens, Grote, qui fait preuve du meilleur et du plus rationnel esprit de méthode, s'attachant fidèlement au récit des anciens, et qui utilise très judicieusement les sources ¹, puis Thirlwall ², Duncker ³, Curtius ⁴ et après lui Beloch ⁵, Busolt ⁶, Victor Duruy ⁷ et enfin de Gobineau ⁸.

Il en est d'autres encore dont nous aurons l'occasion de parler au cours de cet ouvrage, ainsi que des auteurs de mono-

1. Grote, *History of Greece*, New-York, 1857.

2. Thirlwall's, *Geschichte von Griechenland*, übersetzt von Schmitz, Bon, 1840.

3. Duncker, *Geschichte des Altertums*, Leipzig, 1882.

4. Curtius, *Griechische Geschichte*, Berlin, 1888, Trad. fr. Bouché-Leclercq.

5. Beloch, *Griechische Geschichte*, Strasbourg, 1893.

6. Busolt, *Griechische Geschichte*, Gotha, 1895.

7. Victor Duruy, *Histoire des Grecs*, Paris, 1862, et plus. nouv. éditions.

8. Gobineau (de), *Histoire des Perses*, Paris, 1869.

graphies qui se sont occupés exclusivement de la bataille de Salamine, entre autres des techniciens qui ont apporté utilement leur avis et dont nous aurons à parler en temps et lieu opportuns.

Tous ceux qui au dernier siècle ont écrit une histoire générale de la marine militaire ne pouvaient s'abstenir de parler de l'action navale pendant les guerres médiques. Ordinairement ils n'ajoutent rien à ce qu'apportent les historiens ci-dessus mentionnés et ils n'ont écrit, pour la plupart, que des résumés de ce qu'Hérodote rapporte. Toutefois, parmi eux il faut faire une place à part à Francesco Corazzini, historien naval d'aptitudes remarquables ¹, et à l'amiral Jurien de la Gravière, de l'Académie française, qui s'est fait une haute compétence en matière d'histoire navale et qui a écrit des pages lumineuses sur la marine des anciens ². Augusto Vecchi ³ et Du Sein ⁴ sont moins utiles à consulter. Amédée Hauvette a donné dans son étude magistrale sur Hérodote, considéré comme historien des guerres médiques ⁵, des pages très intéressantes, et il a réussi à éclaircir beaucoup de points concernant la bataille de Salamine, dont les phases ont fait l'objet d'interprétations si divergentes de la part des écrivains qui s'en sont occupés. En réalité, ce sont les textes eux-mêmes qui suscitent cette divergence d'opinions.

Hérodote paraît avoir l'impression que les Perses, à la faveur de la nuit, pénètrent dans le détroit, avec l'intention de cerner et de serrer de près, par leurs navires, le camp maritime des Grecs qui s'étendait sur la côte orientale de l'île. Le point de vue de Plutarque, dans les vies d'Aristide et de Thémistocle, ne paraît pas différent. Mais Eschyle, d'accord à peu près avec les précédents pour ce qui concerne le blocus des

1. Fr. Corazzini di Bulciano, *Marina Orientale ed Ellenica*, Firenze, 1896.

2. Jurien de la Gravière, *La Marine des Anciens*, 2. v. Paris, 1880.

3. Augusto Vecchi (Jacques la Bolina), *Storia Generale de la marina militare*, Livorno, 1895.

4. Du Sein, *Histoire de la Marine de tous les Peuples*, Paris, 1879.

5. Hauvette, *Hérodote, historien des guerres Médiques*, Paris, 1894.

positions grecques, ne raconte pas l'attaque de la même façon qu'Hérodote. Toute autre est l'impression produite par le récit de Diodore de Sicile.

« L'importance, — dit une étude fort soignée sur la bataille de Salamine, parue, il y a quelques années, en Allemagne, — ¹ l'importance qu'elle a dans l'histoire, fait souhaiter l'image claire et stable de cet événement. Mais nous n'y arrivons pas, puisque la diversité d'opinions la plus étonnante règne parmi les savants en ce qui concerne le point principal de ce fait maritime, à savoir les positions respectives des flottes perse et grecque au début de la bataille, et ultérieurement dans les phases du combat ». Bien que tous prennent comme base les mêmes textes anciens, ils ne diffèrent pas moins sensiblement dans leur interprétation. La divergence de vues sur les dispositions prises avant et pendant la bataille porte naturellement aussi sur le lieu de l'action, sur la tactique suivie de part et d'autre, sur nombre d'autres questions secondaires ; nous ne manquerons pas d'en rendre compte et de chercher à dégager le terrain de cette obstruction d'antinomies. Les textes, sans doute, on les interprète comme on peut, et comme on les voit. Ceci est moins dangereux encore que de les remanier de façon cavalière ou de les oublier complètement. Notre ambition se borne à déblayer cette page d'histoire des raisonnements qui l'encombrent et à présenter les faits tels qu'ils se sont passés ; tels que les moyens d'action dont la marine d'alors disposait, leur permettaient de se produire. Certes, il est aisé de nier l'autorité d'un raisonnement, mais rien ne prévaut contre l'autorité d'un fait.

Les questions secondaires étant subordonnées de fait à la question principale, à savoir la position des deux partis dans les détroits au moment d'engager la bataille, on pourrait, à quelques variations près, distinguer deux écoles parmi les modernes : ceux qui admettent les Grecs rangés en bataille le long du détroit du sud-est au nord-est, avec la côte de Salamine derrière eux, les Perses en face sur une ligne parallèle à la

1. Hans Raase, *Die Schlacht bei Salamis*, Rostock, 1904, p. 1.

leur, — et ceux qui pensent que les Perses avaient barré au sud l'entrée du détroit, sans s'y engager, avant l'action, et que les Grecs leur offrirent le combat, leur front tourné au sud, sinon vers l'est, leurs ailes appuyées, d'une part, à Salamine de l'autre, à la côte de l'Attique.

La plupart des historiens modernes, Grote ¹ en tête, se rangent à la première opinion, qui paraît découler du témoignage d'Hérodote. Curtius ², Duncker ³, Busolt ⁴, à part quelques variations de détail, donnent le même récit. Il est à noter que l'amiral Jurien de la Gravière dans son livre sur la marine des anciens ⁵, l'amiral Gavotti ⁶ dans son histoire de la tactique des grandes batailles navales, sont du même avis. Cette même opinion subit chez l'amiral Borkenhagen ⁷ des modifications notables. Stenzel et Usslar, le premier dans son « Histoire de la marine militaire » ⁸, le second dans son étude « La bataille de Salamine » ⁹ admettent aussi la disposition des deux adversaires le long des côtes du détroit.

Le colonel Leake, examinant de près la question, émet l'avis que la flotte perse dût se ranger dans le détroit, du S.-E. au N.-O., entre Salamine et l'Attique, de Munychie à la baie d'Eleusis, tandis que la flotte grecque s'étendait depuis les abords de l'îlot d'Arpedoni ¹⁰ jusqu'au cap de Kynosoura et avait l'avantage d'avoir ses flancs couverts par la côte. « C'est ainsi qu'ils avaient la certitude de n'être attaqués qu'à front égal » ¹¹.

1. Grote, *History of Greece*, New-York, 1857.

2. Curtius, *Griech. Geschichte*, Berlin 1888. Trad. Bouché-Leclercq.

3. Duncker, *Geschichte des Altertums*, Leipzig, 1882.

4. Busolt, *Griechische Geschichte*, Gotha, 1895.

5. Page 43, note 2.

6. Gavotti, *Da Themistocle a Ito. La Tattica nelle grandi Battaglie Navali*, Roma.

7. Admiral Z. D. Borkenhagen, *Salamis, Eine seekriegsgeschichtliche Studie*, Berlin, 1910.

8. Alfred Stenzel, Weiland Kapitän zur See à la suite der Marine, *Seekriegsgeschichte*, Bd. I, Hannover, 1907.

9. Kapitän von Usslar, *Die Schlacht bei Salamis* (« Marine Rundschau », 1900).

10. Voy. plus loin la carte de Salamine, livr. III, ch. iv.

11. Leake, *The Topography of Athens and the Demi*, t. II, p. 228-272, *Appendix* sur la bataille de Salamine.

La seconde école, plus moderne, est fort influencée par le récit de Diodore de Sicile qui expose les faits d'une manière manifestement opposée à celle d'Hérodote et que Löschke ¹ croit confirmée par Eschyle. Löschke et ceux qui se rangent à son opinion, n'admettent d'aucune façon un mouvement de la flotte barbare dans le détroit, avant la bataille. Les confédérés, mouillés ou amarrés à moins de deux mille mètres, se seraient facilement aperçus du passage des Perses. William Goodwin, professeur de littérature grecque à l'Université de Harvard, ancien directeur de l'institut archéologique américain d'Athènes, paraît persuadé que la manière de voir de Löschke n'est pas la plus mauvaise. Il ne faut pas omettre cependant de noter ici que Du Sein, — compilateur point banal, — fut le premier à préconiser cette opinion.

La thèse de M. Goodwin, dans son étude parue en 1885, consiste à démontrer que l'acception ordinaire de la bataille de Salamine, fondée sur Hérodote, et d'après laquelle la majeure partie de la flotte perse pénétra dans le détroit durant la nuit qui précéda la bataille, et s'aligna le long de la côte d'Attique avant l'aube, est tout à fait erronée, et que la flotte perse n'entra pas dans le détroit avant le matin au moment où la bataille allait s'engager ². Cependant à l'encontre de ce point de vue la plupart des écrivains modernes supposent que les vaisseaux perses furent rangés en face des Grecs, s'étendant sur une ligne, — quelques-uns pensent sur trois, — de l'entrée du golfe d'Eleusis aux bords de l'entrée du Pirée. Il est même généralement admis que le principal mouvement par lequel les Perses, trompés par le rusé message de Thémistocle, espéraient couper la retraite aux Grecs et les capturer, consistait à amener dans le détroit une grande partie de leur flotte. A l'abri de la nuit les barbares ramèrent sans bruit à travers le passage étroit et formèrent leur ligne le long du continent jusqu'à

1. Löschke, *Die Schlacht bei Salamis*, 1877.

2. Harvard Studies in class. Philol. Vol. XVII, Goodwin, *The Battle of Salamis*, 1885. Bonne traduction en grec de cette étude par le docteur ès-lettres D. Zombolidès, dans « Apollon », Le Pirée, 1894.

ce que leur aile du nord fût prolongée au delà du mont Aegaléos de façon à fermer l'entrée du golfe d'Eleusis. Voici ce que dit Grote le chef de cette école ¹. « Pendant la nuit une portion de la flotte perse voguant du Pirée vers le nord, le long de la côte occidentale d'Attique, se déploya autour et au nord de la ville et du port de Salamine, de manière à fermer l'issue septentrionale du détroit du côté d'Eleusis ». Il ajoute une carte avec la flotte perse sur trois lignes. Curtius ² quoique moins clair, paraît être du même avis. Si ce mouvement, habituellement regardé comme un trait essentiel du récit d'Hérodote, est admis, le plan de la bataille du lendemain devient simple. Les Grecs, qui avaient passé la nuit à terre, se seraient embarqués au point du jour et auraient formé leurs lignes dans la baie de Salamine en face de l'ennemi. Il n'aurait donc resté qu'à parcourir quelques centaines de mètres pour l'aborder. La question fondamentale se ramène ainsi à voir si ce mouvement nocturne des Perses eut vraiment lieu, si la flotte barbare entra dans le détroit avant l'aube.

M. Goodwin, chef de la seconde école, se vit promptement entouré de fervents adeptes. Percy Gardner d'Oxford ³ dans ses nouvelles pages d'histoire grecque fait une place à part aux arguments du savant de Harvard, en ce qui concerne le lieu de la bataille. Le D^r G. B. Grundy, d'Oxford ⁴, approuve chaleureusement son opinion ; mais il pense qu'Hérodote fait un récit erroné de la bataille, tandis que M. Goodwin réconcilie toutes les sources. Le D^r A.-R. Munro, d'Oxford également ⁵, admet les conclusions générales de M. Goodwin, et il repousse l'opinion contraire qu'il considère comme préconisée par Hérodote lui-même. Sur ce dernier point, il n'a pas entièrement tort. Ensuite c'est M. Milchhöfer ⁶, qui non

1. Grote, *op. cit.* p. 172.

2. Curtius, *Griech. Geschichte*, II, p. 69.

3. Percy Gardner, *New Chapters of Greek History*, Clarendon press, 1892.

4. *Journal of Hellenic Studies*, XVII, 230-240.

5. Id. *ibid.* XXII, 325-332.

6. *Erläuternder Text zu Curtius u. Kaupert's Karten von Attika*, Berlin, 1895, VII-VIII, p. 26, 27.

seulement admet le nouveau dogme, mais pense aussi que l'on peut tout aisément réconcilier Hérodote avec Eschyle. Evelyn Abbott ¹ place l'aile droite des barbares, c'est-à-dire les Phéniciens, seulement au début de la bataille, en dehors des passages, entre Salamine et l'Attique. Thirlwall ², n'admet même pas une bataille dans le détroit, et il pense que les Perses n'y sont jamais entrés. « Une ligne, dit-il, s'étendait de Kynosoura au port attique de Munychie ». Holm ne paraît pas éloigné non plus de cette acception, quoiqu'il maintienne encore dans son texte l'opinion courante ³. Dans des dissertations sur la même bataille parues, il y a une dizaine d'années, dans une revue littéraire d'Athènes ⁴, la manière de voir de M. Goodwin est chaleureusement appuyée, un peu modifiée toutefois en ce qui concerne le lieu de la bataille. En effet, ces dissertations transportent la ligne perse de l'endroit où la plaçait M. Goodwin entre Kynosoura et Perama, à un autre point, c'est-à-dire sur l'issue même du détroit entre Keramos et Kynosoura devant Psyttalie, opinion vers laquelle M. Goodwin, lui-même, semble avoir glissé dans sa dernière publication ⁵. Il y a là de quoi ruiner entièrement sa théorie, comme nous le verrons dans la suite.

M. Benjamin Ide Wheeler, « président » de l'Université de Californie, a fait une véhémence sortie contre le nouveau dogme ⁶, dans son article sur le récit de la bataille de Salamine par Hérodote, mais avec peu de succès dans son argumentation. M. Goodwin le malmena sans pitié et le renvoya à ses écoliers pour qu'on lui apprît son Eschyle. Mais il me paraît se laisser ⁷ entraîner très loin, quand il dit qu'il n'a

1. Evelyn Abbott, *History of Greece*, London, 1892, Part. II, p. 184.

2. Thirlwall, *op. cit.* II, 301.

3. Holm, *Griech. Gesch.* II.

4. *Harmonie*, Athènes, 1902, p. 449 et s. *La bataille de Salamine*, étude historique et navale par le lieutenant de vaisseau P. Radiadès.

5. *Harvard Studies in class Philol.* Vol. XVII.

6. *Transactions of the American Philological Association*, Vol. XXXIII (1902) p. 127-138, *Herodotus's Account of the Battle of Salamis*,

7. Goodwin, *Harvard Studies*, vol. XVII, p. 88.

pu voir, dans ce récit décousu d'Hérodote, rien qui ressemble au récit « continu, consistant et méritoire » ¹ de la bataille de Wheeler; quand il dit qu'à l'encontre de tout cela il n'a pu trouver un passage qui, exactement interprété, à l'aide d'autres récits, pourrait offrir une base à l'acception ordinaire d'après laquelle Hérodote désirait représenter la flotte perse alignée le long de la côte d'Attique, le matin de la bataille. Moins heureuse encore fut son inspiration d'appeler à la rescousse Munro, qui qualifie Hérodote de compilateur, incapable de concevoir des opérations militaires dans leur ensemble ².

Le Dr Raase ³ paraît influencé par Diodore. Enfin Breitung ⁴ suppose que la flotte grecque occupait toute la largeur du détroit, la flotte perse rangée en bataille hors de la passe et au sud de Psyttalie. A la première attaque de l'ennemi, les Grecs firent un mouvement de recul pour l'attirer dans le détroit. La conséquence fut que les Phéniciens, serrant de près les Athéniens, s'engagèrent à fond dans le détroit vers l'ouest et que toute la flotte barbare suivit.

Comme on le voit, les appréciations sont diverses et, qui plus est, opposées. On peut aisément se rendre compte par là de l'erreur que commit Sihler ⁵ en émettant l'avis que les guerres médiques et la bataille de Salamine appartiennent à des sujets classiques à propos desquels le dernier mot est dit. Sur quoi l'amiral Borkenhagen ⁶ observe avec quelque raison que le savant américain s'est trompé, le débat sur les guerres perses n'ayant nullement pris fin, comme l'atteste le nombre considérable de ceux qui ont écrit depuis sur cette matière, et qu'aucune solution satisfaisante n'a été encore donnée des multiples problèmes que soulève la bataille de Salamine au point de vue naval et militaire.

1. « Continuous, consistent and welconsidered account ». V. id. ib.

2. *Journal of Hellenic Studies*, XVII, p. 326.

3. Hans Raase, *Die Schlacht bei Salamis*, Rostock, 1904.

4. Breitung, *Zur Schlacht bei Salamis*, Neue Jahrbücher, t. CXXIX, 1884.

5. On the battle of Salamis Transactions of the American Philological Association, IX, 1877, p. 115.

6. *Salamis*, Eine See Kriegsgeschichte Studie, p. 3 (*Marine-Rundschau*, 1910).

LIVRE I

LA SECONDE GUERRE MÉDIQUE

CHAPITRE I

LA LUTTE SUR MER

Le rôle de la marine dans les conflits entre Grecs et Asiatiques. — Les arsenaux phéniciens fournissent au grand roi les moyens de la suprématie maritime. — Importance des armements des cités helléniques. — L'offensive perse. — Les plans de défense des confédérés grecs. — Le point de vue athénien ; celui du Péloponèse.

La bataille de Salamine, fait capital de la seconde guerre médique, marque dans l'histoire, d'une façon particulière, par ses conséquences. Pour peu qu'on aime les phrases ronflantes, on dirait que cette bataille, au v^e siècle avant notre ère, a sauvé la civilisation, comme on dit couramment de la bataille de Lépante qu'au xvi^e siècle elle a sauvé la chrétienté. Certes, un fait militaire n'aurait pas suffi à lui seul pour changer la face du monde méditerranéen ; beaucoup d'autres facteurs y contribuèrent. Mais, quoi qu'il en soit, la bataille de Salamine, — par le nombre des vaisseaux et des combattants, par l'acharnement de la lutte, par les circonstances dramatiques dans lesquelles elle se déroula sur un fond encadré par les deux armées et par la foule de femmes, de vieillards et d'enfants réfugiés sur l'île, tous, la mort dans l'âme, suivant du rivage,

d'un œil anxieux, l'action sanglante, — est une des plus émouvantes scènes que l'histoire de l'humanité ait jamais eu à enregistrer. Du reste, la rencontre finale, quelques mois plus tard, des deux flottes à Mykale, ayant dégénéré en un débarquement et une action sur terre, la bataille de Salamine peut être considérée comme la véritable conclusion navale de la grande guerre médique, conclusion à la suite de laquelle l'empire de la mer passa des mains de Xerxès et des Phéniciens aux mains des Grecs.

Dans les grands conflits entre Grecs et Asiatiques, l'action de la marine fut toujours prépondérante. La raison en est simple ; les voies de communication entre la Grèce et l'Asie Mineure étant maritimes, il n'y aurait pas de prise sérieuse sur l'une ou sur l'autre de ces grandes presqu'îles projetées sur la même mer, sans la maîtrise de cette eau qui les relie et les entoure. Le coup d'audace de l'empereur Héraclius, débarquant dans le golfe d'Alexandrette, en 622, pour prendre en écharpe les armées de la Perse des Sassanides campées en face de Constantinople, et les forcer ainsi à évacuer précipitamment l'Asie Mineure, est un fait concluant à cet égard¹. La nécessité de la maîtrise sur mer, Xerxès, tout en méditant de réduire la Grèce par une vigoureuse action sur terre, l'a bien comprise, et sut organiser, d'un gigantesque effort, sa puissance navale, dans les vastes arsenaux du littoral asiatique que ses précédentes conquêtes lui avaient assurés. Tant que la supériorité navale des Perses est incontestable, l'indépendance grecque semble perdue, et, après l'occupation d'Athènes par eux, l'invasion du Péloponèse ne paraît qu'une question de jours. Mais cette puissance maritime une fois effondrée à Salamine, tout change d'aspect le lendemain même de la défaite sur mer. Certes, Alexandre, marchant contre les Achéménides, ne l'a pas eue d'abord, cette suprématie maritime. Il

1. Georges Pisidès, *De Exped. Pers.* Acroas. II., 40, et *Heracliade*, Acr. II, 452 (Cor. Script. Histor. Byz.). — Voir dans L. Drapeyron, *L'empereur Héraclius et l'empire byzantin au VIII^e siècle* (Paris, 1869), un exposé clair de cette admirable stratégie.

y remédia par un trait de génie, arrivant au même but par un autre chemin. Dispersant sa petite marine pour ne pas offrir à l'ennemi l'occasion d'un succès facile, il enlève avec ses cavaliers et sa phalange, dans une campagne extraordinaire, tous les ports d'attache de la flotte perse. Etonnant le monde par cette stratégie nouvelle, au lieu de poursuivre l'ennemi défait à Issus, il préfère la conquête du littoral de Phénicie et d'Egypte pour enlever aux escadres ennemies toutes les bases indispensables à leur existence. Avant tout, il ne veut pas être coupé de la Grèce, et il ne s'enfonce en Mésopotamie que quand la mer est définitivement à lui. C'était justement, en sens inverse, le cas de Xerxès qui savait qu'il ne pouvait pas se maintenir en Grèce sans anéantir la flotte hellénique. C'est dans cet effort qu'il sombra. On pourrait lui objecter qu'il devait préluder par une action maritime et, après avoir assuré l'empire des mers, faire marcher son immense armée vers une conquête relativement facile ; mais les flottilles des trières n'opéraient pas sérieusement sans l'appui d'une forte armée de terre et l'échec de Datis et d'Arthapherne lui enseignait que la réduction de Sparte et d'Athènes, à la fois, nécessitait une armée nombreuse qu'il ne pouvait pas conduire en Grèce par mer. C'est la raison de cette marche en double front, dont Eschyle fait un des actes de folie du malheureux monarque perse ¹.

La conquête de l'Asie Mineure en face de la Grèce de Miltiade et de Thémistocle, a été pour les Achéménides ce que, vingt siècles plus tard, fut pour la monarchie espagnole l'occupation des Pays-Bas, en face de l'Angleterre d'Elisabeth et de Drake, ce que de nos temps l'occupation de Port-Arthur, en face du Japon du mikado, fut pour l'empire des czars. Le jour où les superbes cavaliers d'Iran sont venus caracoler sur les plages d'Ionie, le conflit du grand roi et des cités helléniques groupées autour d'Athènes et de Sparte devient inévitable. Les Perses eurent donc à préparer l'instrument de leur domina-

1. Eschyle, *Perses*, vers 719 : ΔΑΡ. πεζὸς ἢ ναύτης δὲ πείρων τὴν δ' ἐμώρανεν τάλας ;
ΑΤ. Ἀμρότερα · διπλοῦν μέτωπον ἦν δυοῖν στρατευμάτων.

tion sur la mer Egée. Ce fut chez les marins de Phénicie qu'ils trouvaient le meilleur appui de leurs projets, grâce à la haine que ces Chananéens maritimes ressentaient pour leurs rivaux de métier, pour ceux qu'ils soupçonnaient de s'apprêter à leur ravir le sceptre de l'industrie maritime. De cette haine implacable entre populations côtières rivales, maintes chroniques des ports des deux côtés de la Manche, aussi bien que les sanglantes querelles des Génois et des Vénitiens, peuvent seules nous donner l'image. Les escadres auxiliaires qu'offraient aux Perses l'Asie Mineure et l'Egypte, n'étaient pas aussi fidèles que celles de la Phénicie. Le grand roi comptait les tenir en respect par la présence des garnisons d'épibates perses à bord de leurs navires.

Les préparatifs de la guerre, Darius d'abord, ensuite Xerxès, les ont menés avec vigueur. Parallèlement, en Grèce, depuis les jours de Marathon, la marine s'était rapidement développée; l'effort d'Athènes surtout fut considérable. Le temps des coups de main, comme celui de Datis, était bien passé, et la marine du grand roi devait s'attendre à une vigoureuse résistance dans les eaux helléniques. En cas de coalition générale des Grecs, la marine de Syracuse pouvait ménager des surprises, et l'ensemble des flottes helléniques aurait égalé en nombre de navires les escadres barbares. Mais la vigilance diplomatique de la cour de Suse ou le hasard conjura ce danger. La Sicile menacée de l'invasion carthaginoise s'abstenait. Virtuellement, le sceptre de Neptune restait entre les mains de Xerxès.

Grâce à la curiosité d'Hérodote, nous avons une description assez détaillée de ces grands armements, et des chiffres très précis. Ces chiffres, — nous parlons des chiffres concernant la marine, — de prime abord invraisemblables, ne le sont pas au fond. Nous les analyserons en temps opportun. On est vivement surpris du nombre des unités qui constituent ces flottes de plus de mille vaisseaux, de ces naufrages qui engloutissent des navires par centaines. On dirait des fables. Mais il ne faut pas oublier que ces gros chiffres sont la caractéristique

des marines à rames obligées de suppléer par le nombre à la force des unités qui leur faisait défaut.

Plus formidables encore paraissent les chiffres concernant l'armée de terre du grand roi, et leur exagération nuit aux chiffres de la marine beaucoup plus modestes pourtant et n'ayant rien d'excessif. Nous n'aurons pas à discuter, dans ce travail, les chiffres des troupes conduites en Europe par Tritantechme, Mardonius ou Masiste, lieutenants magnifiques du grand roi. Là dessus d'ailleurs la perspicacité critique a fait dégager la responsabilité d'Hérodote ou l'a réduite à ses justes proportions. Toutefois il importe de faire remarquer combien moins sont taxés de fables les témoignages des anciens sur ces levées en masses des peuples belliqueux et conquérants de l'antiquité, depuis que l'on a sous les yeux ce colossal spectacle des nations armées actuelles. Evidemment on n'est plus aux temps où une armée de cinquante mille hommes était amplement suffisante pour les opérations d'un Turenne ou d'un Montecuculli ; tout le monde à cette époque trouvait que c'était là une grande armée. Dès lors on ne pouvait que faire de larges réserves sur les chiffres des traditions recueillies par Hérodote, Arien ou Quinte-Curce.

Quant aux chiffres attribués à la marine de Xerxès, quatre siècles déjà avant lui, Ramsès II armait des flottilles aussi considérables, et dans les derniers jours de la marine à rames, les peuples maritimes de l'Italie nous étonnent par la quantité de galères qu'ils rangent en bataille, quoique le déplacement de ces navires fût plus que le triple de celui d'une trière. Le grand roi disposait pour armer une flotte des moyens les plus riches et les plus vastes de son temps. Quelque considérables que fussent les armements des républiques de la Grèce coalisée, la flotte grecque, ni comme nombre, ni comme qualité de construction, n'égalait celle des Barbares, qui datait de plus loin, notamment celle des Phéniciens, encadrée par une grande marine marchande merveilleusement outillée. A cette époque là, les Phéniciens sont encore les premiers marins du monde. Et après eux, avant les marines de la Grèce proprement dite,

il y a encore les Ioniens, sujets du grand roi, meilleurs marins que les Athéniens, les Mégariens ou les Corinthiens. La marine hellénique n'est pas encore ce qu'elle est devenue plus tard. Hérodote n'en fait pas mystère, narrant, avec sa bonhomie coutumière, comment, quelques mois après Salamine, la flotte du roi Léotychide s'étant avancée jusqu'à Délos hésitait à aller plus loin, non seulement parce qu'elle croyait les îles et les côtes de l'Asie Mineure couvertes de troupes ennemies, mais aussi un peu parce qu'elle estimait que la distance entre Délos et Samos comparée à celle de Délos aux colonnes d'Hercule ne présentait pas de trop sensible différence. De leur côté, les Barbares fort impressionnés de leur défaite n'osaient pas paraître à l'ouest de Samos. Ainsi, ajoute-t-il, tout l'espace intermédiaire n'était gardé que par la crainte ¹.

Qu'est-ce donc qui donna la victoire à cette marine nouvelle, celle d'Athènes surtout, née avec la même rapidité que plus tard la marine de Rome en face de celle de Carthage ? C'est que la marine des Asiatiques était non seulement moins homogène, mais surtout moins militaire que la marine grecque. Malgré l'absence d'unité dans le haut commandement, la discipline est parfaite dans les flottes grecques, et l'attachement aux chefs que la ville leur a donnés est réel. Les citoyens de Sparte, d'Athènes, de Corinthe ou d'Egine paraissent avoir profondément gravé dans leurs cœurs le dicton militaire : « Lorsque votre général vous commande, c'est la voix de la Patrie qui vous commande. »

La loi, dans chaque escadre, est rigoureusement appliquée. Le défaut d'harmonie, en effet, ne règne que dans les hautes sphères du commandement, résultat naturel des rivalités entre cités coalisées, du choc d'intérêts parfois fatalement incompatibles, ce qui crée la faiblesse du quartier général et enlève aux confédérés l'initiative stratégique qui, dans la seconde guerre médique, est toute du côté des Perses. Les Grecs se tiennent constamment sur la défensive, malgré les efforts de Thémistocle

1. Hérodote, VIII, 132.

qui, pour les en faire sortir, propose l'attaque de la flotte perse dans les bases mêmes de son action ¹. Et il y a pis encore. Tandis que les Perses se préparent à passer en Europe et que le grand roi est à Abydos, les *probules* de la Grèce réunis à l'Isthme forcent Thémistocle à sortir de la flotte, à se mettre à la tête d'une forte armée d'hoplites et à se porter, avec le général spartiate Evenetos, dans la vallée de Tempé pour fermer, croyait-on, aux Perses, la porte de la Thessalie. On s'aperçoit heureusement à temps, — et le roi de Macédoine Alexandre, fils d'Amyntas ², n'est pas un des derniers à le signaler aux alliés, — du caractère précaire de cette disposition; car non seulement il y a d'autres entrées en Thessalie, à l'ouest de l'Olympe, dans la vallée du Titarésios, en amont du Pénée, mais encore l'adversaire, maître de la mer, pourrait, par un débarquement à Pagasæ, prendre à revers les gardiens du pas de Tempé. Thémistocle et Evenetos se retirent donc en hâte, et désormais le théâtre des opérations de la seconde guerre médique se trouve confiné entre l'Isthme et le golfe Saronique au sud, les Thermopyles et l'Artémision au nord, ces quatre points reliés entre eux par une double voie maritime et terrestre. C'est d'un côté le long couloir d'Euripe et de Maliaque, de l'autre, la route stratégique qui longe le pied des monts Géraniens pour aller, par Mégare et le col du Cithéron, aboutir au lac Copaïs, en pleine Grèce continentale, et de là à la corniche Est du mont Oeta, laquelle devait rendre à jamais célèbre l'héroïsme spartiate. La mer reprend ainsi ses droits dans les conciliabules des stratèges de la ligue et les trières aux becs d'airain volent vers le cap Artémision. Mais, répétons-le encore, ce qui peut compenser le désarroi dans le haut commandement, c'est la qualité de la troupe, de longue main entraînée. L'âme de la trière est une élite d'épibates, rompus au métier des armes, d'une parfaite éducation militaire et civile, formés dans ces admirables gymnases qui avaient pour mission

1. Plutarque, *Thémist.*, 7 : ὡς προσωτάτω τῆς Ἑλλάδος ἀπαντᾶν τῷ βαρβάρῳ κατὰ θάλασσαν.

2. Hérodote, VII, 173.

de préparer des chefs et des défenseurs à la ville. Le triérarque qui les guidait était un citoyen connu; il portait un nom, il s'appelait Clinias, fils d'Alcibiade, Phaylos de Crotone ou Polykritos, fils de Crios. Le niveau moral était à coup sûr fort élevé; tout le prouve. Si donc il est vrai que ce soient les âmes bien plus que les armes qui gagnent les batailles, la véritable force de la marine grecque était dans son personnel tout d'élite, et dans ce cas le nombre n'était plus le seul facteur de la victoire. Sur mer plus encore que sur terre, tant vaut le personnel, tant vaut le matériel; maintes batailles ont prouvé que les bons marins valent mieux que les bons navires, et les meilleurs équipages l'ont presque toujours emporté sur les meilleures coques.

Après avoir occupé l'ennemi quelques jours par une avant-garde de l'armée et par la flotte, devant Artémision et le défilé des Thermopyles, les confédérés se flattaient de parvenir à lui résister plus sérieusement dans leurs retranchements de l'Isthme et même de le défaire. La flotte, entre temps, aurait accepté la bataille à Kenchrées, près de l'Isthme, appuyée sur l'armée, vers laquelle elle se sauverait en cas de défaite, après avoir retiré sur la grève ses vaisseaux ou les avoir brûlés, grossissant de la sorte le nombre des défenseurs des retranchements. C'était le plan des Péloponésiens; on abandonnait Mégare, Egine, Athènes. Déjouant ce plan, les Athéniens obligèrent leurs alliés à se battre dans les eaux athéniennes, à Salamine. Cette bataille décida du sort de la guerre. Toute la gloire fut pour la marine. La grande armée de l'Isthme resta inactive, et le roi Cléombrote rentra à Sparte un peu déconcerté.

Lorsque les armées perses, ayant débouché en Béotie, marchaient sur Athènes, et que le roi Cléombrote, généralissime de la coalition, se retranchait fiévreusement dans l'Isthme, se gardant prudemment de prendre l'offensive, Athènes presque entière, troupe et population, s'évacuait sur Salamine, désormais seul réduit maritime de la ville, où toute la flotte grecque est venue s'amarrer jusqu'à nouvel ordre.

Arrivé sur le bord du détroit qui sépare cette île de l'Attique,

le grand roi ne paraît pas se trouver devant un problème trop différent de celui qui se présenta à Alexandre, un siècle et demi plus tard, lorsqu'il découvrait, du rivage de Phénicie, Tyr surgissant du milieu des flots, à Denys l'Ancien arrivant en face de Motyé, sur la côte occidentale de Sicile, ou au grand cardinal lorsqu'il vint, un Quinte-Curce à la main, au bord de l'Océan méditer la prise de la Rochelle. Prendre Salamine était pour Xerxès une inéluctable nécessité ; sans cela il n'aurait pas eu ses coudées franches pour attaquer les lignes de l'Isthme et s'enfoncer dans le Péloponèse. Le camp naval de Salamine, avec quatre-vingt mille matelots, vingt mille fantassins, quatre cents trières, eût été une épine au flanc de son armée marchant vers le sud. On ne sait si l'on doit croire à la vérité de ce que Ctésias avance, à savoir que le grand roi, dès qu'il fut venu aux bords de l'Attique, voulut combler le détroit, au nord de la ville de Salamine, pour y faire passer son armée et prendre l'île, mais le combat naval survenu déjoua ses plans ; ce qui est certain, c'est qu'il fit semblant de le tenter après la bataille, et que cette idée hantait son esprit pendant tout le temps de son séjour en Attique. Ceci était très naturel ; c'est Salamine qu'il voulait cerner et prendre avec ses vaisseaux et ses hoplites, avant de s'engager à fond avec l'armée de Cléombrote. C'est également devant le rivage oriental de l'île que les Grecs, de leur côté, se déployèrent, tandis que sur la plage se rangeait en bataille l'infanterie athénienne¹. Ils ne se concentrèrent pas devant l'issue méridionale du détroit, comme pour s'opposer à un passage de vive force, manœuvre susceptible de les exposer en même temps à être pris à revers par l'ennemi qui pourrait pénétrer par la passe de Mégare ; ils ne se divisèrent pas davantage en deux fronts pour fermer simultanément les deux issues du golfe d'Éleusis.

On verra dans la suite de cet ouvrage que c'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour se rendre compte de la manière dont se sont passés les événements militaires sur la côte orien-

1. Hérodote, VIII, 95.

tales de l'île, la nuit qui précéda la bataille et le jour même de la bataille, et qu'une seule disposition des forces adverses était possible pour les marines qui combattirent dans le détroit : se déployer le long des côtes opposées, la ligne perse serrant de près la ligne grecque et prête à fondre sur elle pour l'écraser sur la côte et lui enlever les vaisseaux, puis, faisant débarquer, prendre l'île elle-même. La victoire serait suivie, il ne faut pas en douter, d'une descente sur l'île pour châtier sévèrement les Grecs de leurs exploits à Artémision ¹.

Pour se donner une idée exacte de ce drame, il faut avant tout se porter sur les lieux. Du haut de l'admirable observatoire qu'est le mont Aegaléos, surplombant le détroit et projetant son ombre sur l'île même de Salamine, on peut procéder avec fruit à l'examen des lieux, essentiellement les mêmes, malgré ce qu'on a dit des méfaits de la transgression de la mer dans le détroit ² où s'est déroulé ce drame, et se représenter la physionomie de la bataille, se faire une idée des problèmes qui se sont posés aux deux adversaires, ainsi que des procédés qu'ils ont mis en œuvre pour les résoudre, ce matin plein d'événements qui décidèrent du sort de la Grèce.

De ce lieu élevé on peut promener librement le regard sur les environs, et, par-dessus la presqu'île du Pirée, atteindre la baie de Phalère, admirable station de flotte à rames où Xerxès fit hisser ses trières et camper son armée navale pendant que son armée de terre attaquait l'Acropole. En face d'Aegaléos se dresse la colline sur laquelle se trouvait la ville de Salamine, sur une position dominante, avançant hardiment vers la baie, et c'est là que s'étend en demi-cercle, du sud au nord, de la pointe de Kynosoura à l'arsenal actuel, le rivage qui fut occupé par les hoplites athéniens et où la flotte grecque se trouvait hissée ou amarrée. A vos pieds s'étend la côte d'Attique, où Xerxès est venu, en personne, après la prise d'Athènes, déployer une partie de son armée de terre et présider à l'action

1. Hérodote, VIII, 76 : ἀπολαμφθέντες ἐν τῇ Σαλαμῖνι δοῖεν τίσιν τῶν ἐπ' Ἀρτεμισίῳ ἰγωνισμάτων.

2. Nous aurons à en parler dans le chapitre des questions topographiques.

navale du haut d'un monticule battu par les flots. De ce tertre peu élevé sur la pointe extrême S.-O. du mont Aegaleos, il apercevait à gauche et hors de l'entrée méridionale du détroit l'aride Psytthalie, coupant en deux le goulet qui mène à la passe célèbre; à droite et vers le nord-ouest, au fond du golfe d'Éleusis, le détroit de Mégare, perdu dans le lointain et comme hors de cause. C'est de là que l'infortuné monarque suivit plein de préoccupation d'abord, dans les affres de l'angoisse ensuite, les péripéties de la journée terrible qui s'acheva par la défaite de sa flotte, et décida du sort de son armée elle-même. Il se vit alors obligé de lâcher prise, et plein de noirs pressentiments reprit le chemin de l'Asie.

On verra, plus d'une fois, au cours des siècles, le vautour de la conquête planer sur la Grèce, et la tenir même sous sa serre; mais plus d'une fois aussi on verra la gracieuse et puissante Amphitrite surgir des ondes, et écarter à coups de trident le sinistre oiseau de proie. L'un après l'autre, les conquérants de la Grèce partiront, et tout, jusqu'à leur ombre, s'évanouira dans les gazes transparentes dont se couvrent au lever du soleil les hauts plateaux d'Orient. Jamais cependant le dicton : « Qui commande sur mer, commande sur terre », ne reçut plus éclatante confirmation que dans cet effondrement de la puissance maritime du grand roi. « L'armée navale détruite, a perdu l'armée de terre » ¹, dit Eschyle, et dans des vers admirables il fait glorifier, par la bouche même d'un Perse, le salut et la victoire de l'Hellénie : « Fantassins et matelots, hélas! de bleus vaisseaux ailés les ont emmenés! Des vaisseaux les ont perdus. Des vaisseaux les ont trahis à l'abordage! ² ». Ces

1. Eschyle, *Perse*, 728 : ναυτικὸς στρατὸς κακῶθεις πεζὸν ὤλεσε στρατόν.

2. Id., *Perse*, 558 et s. :

πεζοὺς τε καὶ θαλασσίους
[αἵδ'] ὑμόπτεροι κυανώπιδες
νᾶες μὲν ἄγαγον, ποποῖ,
νᾶες δ' ἀπώλεσαν, τοτοῖ,
νᾶες πανωλέθροισιν ἐμβολαῖς, ..

vaisseaux « que le partial Arès fit périr » ¹, ainsi que les navires vainqueurs, tous champions agiles et terribles de la lutte que nous avons esquissée, nous allons, avant de les voir à l'œuvre, essayer d'en reconstituer la maquette, si nécessaire à l'intelligence des faits.

1. Eschyle, *Perses*, 950 : Ἰάων γὰρ ἀπηύρα
 Ἰάων ναύφαρκτος
 Ἄρης ἐτεράλκῃς

CHAPITRE II

LE NAVIRE DE COMBAT DES GUERRES MÉDIQUES

La marine à rames. — Les variations de types de ses constructions. — Τύπος et ἑρέπαι. — La reconstitution du navire de combat du commencement du v^e siècle est possible. — Les sources d'information. — Sa capacité militaire, les traits essentiels de ce navire, servent à expliquer ses exploits à Salamine. — L'organisation de la vogue. — Les armes. — Les dimensions. — La partie esthétique. — L'équipage.

A l'encontre d'Eschyle, qui se sert constamment du terme général πλοῦς, Hérodote nous indique le type du navire de combat des guerres médiques. C'est la trière. Il suffit de cette dénomination pour comprendre que ce fut un navire long, effilé, d'un faible tirant d'eau, armé de l'éperon, mû par un triple armement de rames. Mais, malgré tout, la simple définition de la *trière* ne suffit pas à nous rendre compte de ce que fut au juste le navire de combat, au commencement du v^e siècle avant notre ère.

Il s'agit toujours, sans doute, d'un vaisseau étroit et long, presque ras sur l'eau, à trois rangs de rames superposés ; mais, depuis le temps où Aminoclès de Corinthe soumettait au tyran de Samos ses plans de constructions navales, jusqu'aux jours où des unités plus massives et plus lourdes firent disparaître, des flottes à rames, les alertes trières, c'est-à-dire quelques siècles durant, il y a une succession ininterrompue des variations du type triérique. Ces variations, on le conçoit aisément, déterminèrent des changements parfois assez profonds de

tactique, et bouleversèrent les règles d'après lesquelles les navires évoluent et combattent. A engins nouveaux, tactique nouvelle. Déjà les trières de Cimon diffèrent des trières des guerres médiques ¹, mais aussi de celle, de la guerre du Péloponèse, qui furent les plus grandes, les plus perfectionnées, les plus agiles et les plus rapides des trières, pontées d'ailleurs et cataphractes. Entre les trières même d'une époque donnée, mais appartenant à des marines diverses, il y a eu souvent des différences notoires, déterminant pour chaque marine une tactique différente. Ainsi les trières ioniennes et phéniciennes de 480 avant J.-C., plus légères, avec des qualités de giration et en général d'agilité supérieures ², d'une vitesse beaucoup plus grande, ἀμεινον πλέουσai, que les trières grecques du même temps, cherchent de vastes champs d'action pour appliquer leur dogme tactique, qu'elles avaient déjà inauguré à la bataille de Ladé vingt ans auparavant. Cette tactique était contraire au système suivi par les flottes grecques, qui, privées de ces qualités, se ménagent des palestres peu spacieuses, des enclos resserrés, paralysant l'élan de l'adversaire et permettant de mettre en valeur les qualités militaires des équipages et d'utiliser l'épaisseur des murailles du navire. Trière est donc un terme par trop vague pour satisfaire notre curiosité scientifique et nous donner la notion exacte de l'instrument de bataille qui a servi aux combattants de Salamine ; faute de le préciser, on ne saurait rien comprendre de ce haut fait d'armes. Le mot de *trière*, suffisamment explicite pour les contemporains d'Hérodote, qui avaient sous les yeux le navire lui-même, ne saurait l'être pour nous, qui sommes placés en face d'une succession de modèles, mal définis, appartenant à un type général.

Si nous jetons un coup d'œil sur les monuments figurés qui nous ont conservé la silhouette de la trière, nous nous ren-

1. Plutarque, *Cimon*, 12 : πλατυτέρας καὶ διέχασιν τοῖς καταστροφώμασιν ἔδωκαν. Pour l'amélioration des trières au temps de Cimon et après, voir Böckh, *Staats-haushaltung*, I, p. 208.

2. Hérodote, VIII, 60 et passim.

drons compte des variétés multiples qui concernent les parties du navire, comme les agrès, les épotides, l'éperon, la coque elle-même. Les escadres des puissances navales dans l'antiquité variaient d'aspect. Le vaisseau primitif de Samos avait la proue semblable à une hure de sanglier, et ses trières avaient la panse large et l'éperon obtus¹; tandis que celles de Cnide avaient à peu près la proue d'un cuirassé à la Dupuy de Lôme. D'un autre côté, beaucoup de modifications et de progrès ont été réalisés entre les guerres médiques et la guerre du Péloponèse. Ainsi, tout ce que nous voyons sur les monuments figurés, tout ce que nous lisons sur les inscriptions navales, dans les lexicographes, dans les scoliastes ou chez les auteurs postérieurs, ne se rapporte pas à la marine de la seconde guerre médique. Il faut avant tout distinguer soigneusement les époques. Les birèmes de la colonne Trajane ne pourraient servir à grand'chose pour la reconstitution de la trière de Salamine. Toutefois, puisque les parties essentielles de la trière furent toujours les mêmes, on pourrait tirer parti des informations que fournissent les auteurs postérieurs aux guerres médiques, comme Sophocle, Euripide, Aristophane, et beaucoup plus encore Thucydide ou Xénophon. Certes, les trières d'une même période se ressemblent tant bien que mal et présentent les mêmes formes et les mêmes dimensions; encore faut-il distinguer là entre trières grecques et trières asiatiques.

Les changements survenus dans les constructions navales furent assez sensibles pour rendre très diverses deux trières, non seulement d'époque, mais aussi de nationalité différente; car il y avait un type générique de la trière, le *τριηρικὸς τύπος*, mais plusieurs *τρόποι*, c'est-à-dire différents aspects du même type. Cependant, malgré les différences de détail, toutes les trières furent l'évolution du même principe de construction.

1. Hésychius, Σχμαίνα : Δίδυμος δὲ τὰς Σχμαίνας ἰδιαιτέραν παρὰ τὰς ἄλλας ναῦς τὴν κατασκευὴν ἔχειν· εὐρύτεραι μὲν γὰρ εἰσι τὰς γαστέρας, ὥς δοκεῖν ρύγχεσιν ὤν ὁμοίως κατασκευάσθαι (καὶ) ὅλον ὑποπῶρους εἶναι.

Mais il ne faut pas se laisser aller à croire que les différences entre trières grecques et trières provenant de l'Égypte ou de la Phénicie étaient telles qu'elles créaient un système tout différent. M. Cecil Torr, dans un admirable mémoire sur le navire antique ¹, définit d'une manière très judicieuse cette affinité sans confusion. « Les grands peuples de l'antiquité ont tous connu la navigation dans la Méditerranée, et, bien qu'ils diffèrent beaucoup les uns des autres en leur manière de vivre, ils forment cependant comme une même race en ce qui concerne les choses de la mer. Sans doute il y a eu, là aussi, des divergences de détail, mais en tous les points importants, un navire étrusque ou un navire romain d'une période quelconque devait être à peu près semblable à un bateau phénicien ou un bateau grec de la même période. » Et M. Cecil Torr n'admet même pas dans son article la division ordinaire : Grèce, Etrurie, Rome.

Est-il besoin d'ajouter qu'il en fut ainsi à toute époque et qu'aujourd'hui la même chose se répète ? Et pourtant il suffit d'une simple différence de tonnage pour imposer souvent une tactique différente. Du reste, il faut bien noter que la diversité des détails et de l'aspect général des trières d'une même époque était si prononcée qu'elle inspirait à Cimon le stratagème par lequel il trompa facilement les Barbares à Eurymédon, en faisant pénétrer dans leurs rangs des trières perses prisonnières, remplies de ses propres équipages ².

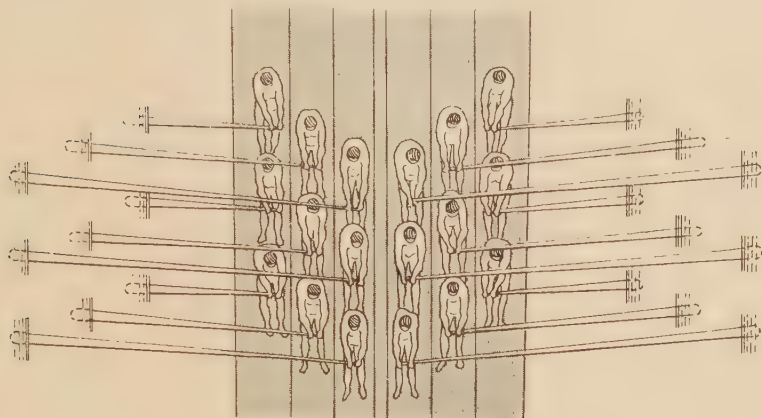
Quant aux traits caractéristiques de la marine des guerres médiques, nous avons, grâce à Thucydide, une notion certaine, et qui est déjà d'une grande importance ; la trière ayant combattu à Salamine fut un navire *non ponté* ³, par conséquent un navire de dimensions plus faibles que les trières pontées, et avec des chiourmes insuffisamment protégées contre les traits, surtout ceux de l'infanterie ennemie occupant une côte voisine. Il est aisé de se représenter le degré de vulnérabilité que

1. Saglio-Daremberg-Pottier, *Dict. Ant.* T. IV, art. Navis.

2. Diodore, XI, 61.

3. Thucydide, I, 14 : καὶ αὗται οὕτω εἶχον διὰ πάσης καταστροφάματα.

peuvent offrir six rangs de rameurs juxtaposés, présentant leur dos sans la moindre défense aux coups de l'ennemi.



LES RAMEURS DANS LA TRIÈRE NON PONTÉE
(vue perpendiculaire).

Ce renseignement complété par ce que nous dit Hérodote ¹ des trières grecques, plus lourdes et moins agiles que celles des Perses, nous donne une base de reconstitution approximative des navires de combat des guerres médiques, nécessaire pour avoir l'idée des conditions de la lutte engagée dans les eaux resserrées de Salamine, peu différentes des *inlet* des lagunes des côtes américaines qui furent, pendant la guerre de Sécession, le théâtre de plus d'un combat entre navires confédérés et fédéraux.

Pontées ou non pontées, ces unités de combat, si différentes de tout autre instrument de lutte maritime à travers les âges, formaient d'innombrables flottilles, qui, pareilles à des essaims de guêpes, fondaient sur l'ennemi, livraient des batailles, tourbillonnaient dans des espaces d'une étroitesse inouïe, manœuvrant presque sur des bas-fonds, qu'elles ne craignaient pas trop, par temps calme, et souvent combinaient leur action à l'action des armées de terre, accourues sur le littoral, que les trières, grâce à leur conformation, accostaient avec un laisser-

1. Hérodote, VIII, 60 et passim.

aller que n'auraient jamais risqué les plus humbles chaloupes d'aujourd'hui.

Des reconstitutions de ce navire que l'érudition a tentées jusqu'à présent, ni celle de Graser, ni celle de Jal, ne s'adaptent d'aucune façon au genre de services rendus par la trière à Salamine ou à Artémision, à la manière d'être, en général, de ce léger et puissant navire, qui pouvait, à chaque moment, être facilement tiré sur la grève par son propre équipage sans le secours de machines. Les maquettes résumant ces reconstitutions sont lourdes et massives, d'une instabilité encore plus grande que celle des trières véritables.

Depuis Ramsès, — pour ne parler que des temps dont les monuments écrits ou gravés nous ont, tant bien que mal, conservé la mémoire, — jusqu'à l'avènement du vaisseau de guerre à voiles, l'humanité n'a connu qu'une seule marine militaire, la marine de guerre à rames. Navire des Pélasges ou des pharaons; triacontères ou trières des Hellènes, exères ou libyrnides des Romains, dromons ou pamphytes des Byzantins, galères vénitiennes ou génoises, même les remberges britanniques ne sont que des bâtiments mûs par la rame. La voile n'était qu'auxiliaire, même dans les navires des *vikings*.

Parmi tous ces types de navire de guerre à rames, la trière, par sa force, son agilité, sa beauté, occupe sans contredit le premier rang. Les *maîtres de hache* des constructions navales des arsenaux antiques résolvaient triomphalement vingt-cinq siècles avant leurs collègues, les architectes navals des Etats-Unis, le problème qui se posait à ces derniers lors de la guerre de Sécession, d'un navire combinant le plus faible tirant d'eau et le moins d'œuvres mortes, avec le plus puissant propulseur possible, les plus grandes qualités offensives, problème dont la solution fut donnée de notre temps par l'ingénieur Eads, lorsque le premier, il lança ses admirables *rams* sur les eaux du Mississipi.

En vérité, dans le long règne de la marine à rames, la trière apparaît comme le navire de combat qui résume les

combinaisons les plus rationnelles et constitue un instrument de domination maritime merveilleux pour son temps, eu égard surtout à ses dimensions modestes et à son faible prix de revient.

La pentécontère, avec son unique rang de rames, était déjà un très long navire d'une capacité de navigation égale, si non supérieure, à celle de la trière ¹. On a songé à tripler sa force motrice sans augmenter sensiblement ni la longueur ni le poids de sa coque. Devenue trière, elle continue à être hissée le plus facilement du monde sur la plage ; mais son propulseur renforcé, son éperon perfectionné donnent des résultats terribles et foudroyants. Si l'on songe de quelles transformations furent capables les plus légères innovations introduites dans la marine, voire même le remplacement de la pagaie par l'aviron, ou l'idée qu'eût Décharge, en 1416, de scier la muraille du navire pour pratiquer le sabord, on peut s'imaginer la révolution amenée dans les constructions navales par l'œuvre géniale d'Aminoclès de Corinthe ou des architectes phéniciens dont il a imité les procédés.

La trière, comme l'examen des monuments figurés le démontre, dérive du vaisseau long phénicien, quoique son invention soit rapportée par Thucydide aux Corinthiens ². « Les premiers, d'après la tradition, les Corinthiens se rapprochèrent, dans les constructions navales, du système actuel, et c'est à Corinthe que furent bâties les premières trières ; il semble prouvé que le constructeur Aminoclès de Corinthe édifia pour le compte des Samiens quatre trières, il y a de cela environ trois cents ans. » D'après Thucydide ³, ce n'est que peu de temps avant les guerres médiques qu'on rencontre des trières en grande quantité dans les deux marines les plus con-

1. Hérodote, I, 163, dit que les Phocéens utilisèrent de bonne heure dans leurs lointains voyages de longs bâtiments de guerre à un simple rang et à cinquante rames : Οἱ δὲ Φωκαεῖς οὗτοι ναυτιλίῃσι μακροῖσι πρῶτοι. Ἕλληνες ἐχρήσαντο καὶ τὸν τε Ἀδρίαν καὶ τὴν Τυρσηνίην καὶ τὴν Ἰόνιον καὶ τὸν Ταρτησόν οὗτοι εἰσὶ οἱ καταδέξαντες ἐναυτίλουντο δὲ οὐ στρογγύλῃσι νηυσί, ἀλλὰ πεντηκοντέροισι.

2. Thucydide, I, 13.

3. Id. *ibid.*, 14.

sidérables de l'époque, celle des tyrans de Sicile et celle des Corcyréens ¹. Les puissances maritimes antérieures ne possédaient que des pentécontères et d'autres vaisseaux longs construits d'après le même système. Quant aux Athéniens, c'est Thémistocle qui leur persuada de construire des trières dans leurs guerres contre les Éginètes; ce furent celles qui combattirent pendant les guerres médiques. Toutefois, pendant la révolte de l'Ionie, nous voyons plus d'une trière dans les flottes grecques. Le général athénien Melanthios, accouru au secours des Ioniens, amène avec lui, en dehors de ses vingt navires, cinq trières érétriennes ². Les vaisseaux des Érétriens étant des trières, on ne voit pas pourquoi les vaisseaux propres de Melanthios ne seraient que des pentécontères ou des triacontères. Le livre VI, 8, d'Hérodote nous démontre que celui-ci se sert indifféremment du mot *ναῦς* et du mot *τρίηρης*, mais il précise toujours pentécontère ou triacontère. Dans ce même récit de la révolte ionienne, on voit encore huit trières accompagner Histiée à Byzance ³. Finalement à la grande bataille de Ladé tout est trières, comme le nombre de quarante épibates par vaisseau le démontre ⁴. Les birèmes étaient certainement connues en Phénicie huit siècles avant notre ère, car un pareil navire est représenté dans une sculpture de cette époque dont le sujet est un navire phénicien ou construit par des Phéniciens. La sculpture est un bas-relief assyrien du palais de Sennacherib. Ce bas-relief se trouve au Musée Britannique. Probablement, de l'avis de Cecil Torr, c'est un des vaisseaux construits par des Phéniciens pour la sixième campagne de Sennacherib, une expédition à travers le golfe Persique. Ce navire a un tillac haut. Les birèmes étaient-elles donc si anciennes? Des vaisseaux à 118 rameurs figurent au catalogue des navires dans l'*Iliade*, II, 509-510, et, par conséquent, doivent appartenir à une période plus récente que les

1. Thucydide, I, 13, 14. Diodore, XIV, 42.

2. Hérodote, V, 99.

3. Id., VI, 5.

4. Id. ib. 15.

vaisseaux à 20 et à 50 rames qui apparaissent ailleurs dans les poèmes homériques. Comme il y avait 116 rames dans les deux rangs supérieurs des trières, on peut supposer que les vaisseaux à 118 rames étaient également des birèmes. La tradition voulait que les trirèmes eussent été construites d'abord à Sidon, et si on en trouve en Égypte, environ six cents ans avant J.-C., comme le raconte Hérodote ¹, elles furent probablement en usage chez les Phéniciens à une date plus ancienne. Pline cite Damaste de Sigée, contemporain d'Hérodote, comme disant que les Erythréens inventèrent la birème ². On place ordinairement au ^{viii}^e siècle l'introduction de l'alphabet phénicien en Grèce. A la même époque, comme le montrent les découvertes archéologiques, la Phénicie a exercé une grande influence sur l'art grec naissant. Tout cela est venu en Grèce par mer. L'art nautique, les constructions navales ne sauraient se soustraire à l'influence phénicienne. Quoi qu'il en soit, quand les Grecs font leur première apparition dans l'histoire, l'art de la navigation était déjà avancé. Il ne faut pas exagérer la science maritime des Hellènes primitifs. Cependant les vases de Dipylon ³ nous révèlent un fait important. La marine athénienne avait pris son grand essor à partir de l'an 483, grâce au génie politique de Thémistocle. Mais ces peintures attestent les premiers germes d'où devaient sortir un jour la grandeur d'Athènes et que, dès le ^{viii}^e siècle, les Athéniens s'essayaient à leur futur rôle maritime ⁴. Tout cela n'empêche pas que la supériorité des constructions navales phéniciennes et d'Asie Mineure soit très naturelle en face de l'architecture navale hellénique à la veille de la seconde guerre médique.

Graser dans ses recherches infatigables pour retrouver la

1. Hérodote, II, 157.

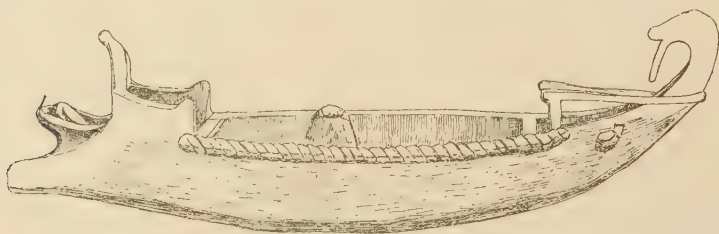
2. Pline, VII, 56 (57), 207.

3. Les plus anciennes représentations de navires en Grèce se trouvent sur les fibules et les vases peints de Dipylon, que l'on peut voir au Musée d'Athènes, au Musée Britannique et au Louvre. Nous ne parlons pas des représentations de style géométrique.

4. Cf. M. W. Helbig, *Les vases de Dipylon et les naucreries*.

physionomie de la trière nous a donné plus de deux mille représentations de navires après l'effort gigantesque d'un examen de 43.000 monnaies grecques. Il publia aussi les pierres gravées du cabinet de Berlin, portant plusieurs représentations de navires ¹. Il a donc recueilli sur les monuments les types les plus anciens de vaisseaux grecs. Mais, vu les défauts des représentations sur monnaies, on ne saurait faire mieux que de recourir aussi à d'autres vestiges pour compléter le profil de la trière antique.

Dans cet ordre d'idées, il convient de consulter tout d'abord le bas-relief déjà célèbre trouvé par Lenormant sur l'Acropole en 1852, sous la réserve toutefois que cette image de trière,



COQUE DE NAVIRE EN BRONZE, DE 0,30 DE LONGUEUR

Découverte parmi les ruines de l'Erechtheion par Boetticher le 10 février 1862
(Publ. *Εφ. Ἀρχ.* d'Athènes, avril 1862).

bien qu'aidant à éclaircir la question de la position des rames, qui fut toujours la même dans le type triérique, ne saurait représenter convenablement la trière de Salamine, puisqu'elle offre le profil d'une trière pontée.

La base de la Victoire de Samothrace donne l'idée de ce qu'était l'avant effilé de la trière, comme le navire de Lindos, celle de la poupe. Ce dernier, découvert il y a quelques années à Rhodes, haut relief immense sculpté dans le roc, représente l'arrière et l'aplaste d'un vaisseau de guerre antique. Une

1. B. Graser, *Die Gemmen des Königlichen Museums zu Berlin mit Darstellungen antiker Schiffe*, Berlin 1867, et *Die ältesten Schiffsdarstellungen auf antiken Münzen, namentlich die altpersischen und die phönizischen im Vergleich mit den griechischen und den römischen Darstellungen*, Berlin, 1870.

petite lampe de bronze en forme de navire, trouvée à l'Erechtheion, présente l'ensemble du type général du vaisseau de guerre des anciens. D'autres découvertes, les deux navires du bas-relief Torlonia ¹, le bas-relief du lac Fucin ², les



BEL APHLASTE DU NAVIRE DE LINDOS ³.

navires représentés sur les vases grecs primitifs ⁴, nous fournissent toutes sortes de profils de navires longs.

La précieuse découverte des inscriptions navales du Pirée

1. A. Guglielmotti, *Delle due navi Romane scolpite sul bassorelievo Portuense del principe Torlonia*, Rome, 1866.

2. Revue Archéologique, tom. 35, livr. de juillet, pl. XIII.

3. Ce profil de navire, haut-relief retrouvé à Rhodes (fouilles danoises de M. Kingh), combiné avec le bronze de l'Erechtheion et la proue de Samothrace (musée du Louvre), donne une idée assez complète de la physionomie générale des navires de combat des temps classiques, pour la forme de la coque tout au moins.

4. Annales de l'Institut de correspondance archéologique. Tom. XLIV, 1872. *Vasi arcaici ateniesi*. tav. d'aggiunta I. K, et *Monuments*, t. II, pl. 40, 3 et 4.

copiées par Ross, commentées avec sagacité par A. Boeckh ¹, publiées de nouveau par le *Journal archéologique* d'Athènes ², complétées encore plus tard par d'autres fragments ³, a jeté beaucoup de lumière sur la question de la trière.

Dans ces dernières années, une autre découverte est venue enrichir le domaine de nos connaissances sur les constructions navales antiques. Les débris de quelques planches du vaisseau d'Antikythera nous éclairent d'une manière satisfaisante sur le système de clouage en usage dans les constructions navales des anciens.

Cependant les inscriptions navales du Pirée, comme tout ce qui précède, n'appartiennent pas à l'époque de la seconde guerre médique et ne peuvent que relativement servir à reconstituer la marine d'Hérodote. Le modèle construit par Graser ⁴ pour le musée de Berlin ne nous sert que jusqu'à un certain point, tout d'abord parce qu'il est le modèle d'une pentère, et nous n'avons pas la certitude de voir dans les pentères l'évolution du type triérique ⁵.

Il est à remarquer que les écrivains grecs, qui nous ont soigneusement conservé les noms de thranites, de zygités et de thalamites, ne nous ont transmis aucun mot pour désigner un quatrième et un cinquième ordre de rameurs.

Après Graser, l'amiral Serre, auteur de la « *Marine dans l'antiquité et le moyen âge* », offrait un modèle de trière, dont l'intéressante maquette se trouve au musée de la marine au Louvre. Il nous donne une idée nette du type triérique, et fait

1. A. Boeckh, *Urkunden über das Seewesen des Attischen Staates*, Berlin, 1840.

2. 'Εφην. Ἀρχ. Année 1857, n° 48 et suite.

3. 'Εφην. Ἀρχ., nos 109 et 134. — Mittheilungen des Deutschen archäologischen Institutes in Athen, 1879, 4ter Jahrgang, 1stes Heft, et 5ter Jahrgang, 1stes Heft.

4. Voy. *Das Model eines athenischen Fünfreienschiffs Pentere aus der Zeit Alexanders des Grossen im Königlichen Museum zu Berlin*, Berlin, 1866.

5. A. Jal (*Archéol. Navale et Gloss. Nautique*) insiste sur cette observation que les monuments font voir des unirèmes, des birèmes, des trirèmes, bien clairement dessinées, bien évidentes, mais qu'aucun ne montre de navire à quatre ou cinq étages de rames l'un au-dessus de l'autre.

revivre les lignes élégantes du vaisseau de guerre des anciens, mais c'est une trière de Phormion et non de Thémistocle ¹ qu'il nous donne. En effet, la période de 431 à 404 est la seule qui nous offre assez de données certaines pour une reconstitution, et chacun conçoit que de pareilles études peuvent servir jusqu'à un certain point à donner l'idée du navire de combat de la guerre qui nous occupe, en raison des affinités multiples qui existent entre ces deux aspects, *τρόποι*, d'un même type général. De ces traits communs à toutes les variations du type triéristique, nous n'allons, bien entendu, rapporter ici que ceux qui ont une étroite relation avec la capacité militaire de ces navires et qui servent à expliquer les faits accomplis par eux à Salamine et à rendre intelligibles et croyables les récits qui les concernent.

Cartault a, de main de maître, tracé le tableau des traits principaux de ces navires. « La trière, dit-il, était avant tout un instrument de combat; c'est pour cela qu'elle était construite, plus que pour faire de longues navigations et pour tenir la mer par tous les temps. Les Athéniens donnaient parfois des noms d'armes à leurs navires; ils les appelaient : la *lance*, le *javelot*, la *flèche*. La trière agissait, en effet, presque comme une arme de jet; grâce aux avirons qui garnissaient des deux côtés l'*ἐγχωπον*, quand tous les rameurs étaient à leur poste, on pouvait à volonté et par un simple commandement la lancer en avant, l'arrêter, la rejeter en arrière, la faire tourner à droite ou à gauche dans un cercle d'un très petit rayon. Aussi la direction du vent, qui a joué un si grand rôle dans les batailles navales des temps modernes, n'en joue-t-elle pour ainsi dire aucun dans les batailles de l'antiquité. Quand on voulait être prêt pour le combat, on laissait à terre les grandes voiles comme un poids encombrant et inutile; on ne conservait que les voiles *ἀκάτια*, pour ne pas

1. Nous-même nous avons donné deux modèles de trière cataphracte pour servir à l'intelligence des batailles navales de Naupacte et du port de Syracuse. Les maquettes se trouvent : l'une à l'Ecole navale du Pirée, l'autre dans le département de la marine à Athènes.

être absolument à la merci de l'ennemi, si l'on recevait quelque avarie dans ses avirons. »

Avec des flottes de trières on ne pouvait hasarder des opérations de guerre ni par mauvais temps, ni par vents contraires; la bonne saison et le calme leur sont des conditions indispensables pour mener à bien une entreprise. La houle créait des difficultés sérieuses à la voguer. Les rameurs ne parvenaient pas à soulever les rames hors de l'eau ¹ ἀναφέρειν τὰς κώπας, et la trière devenait ingouvernable. Dans les trières non pontées, comme celles de Salamine, surprises par la pluie ou le gros temps, la chiourme souffrait cruellement, et souvent la situation devenait critique. En cas de pluie, la poignée de l'aviron mouillée glissait entre les mains, et la nage se trouvait paralysée; en cas de houle, la pale étant frappée par les gros paquets de mer, la poignée était arrachée des mains du rameur ou le rameur lui-même était renversé; parfois des avirons étaient brisés comme verre ². Philippe de Macédoine attend pour ses opérations les étésiens ou l'hiver, les Athéniens alors ne pouvant l'atteindre ³.

Ils sont très instructifs, les renseignements de Démosthène qui démontrent combien vite décroissait le champ d'action de la trière, bâtiment qui ne pouvait pas courir au plus près, et très fragile. Démosthène regardait comme indispensable l'établissement d'une station navale sur le Bosphore, Philippe profitant, pour attaquer Byzance, de la saison des étésiens, pendant laquelle les Athéniens ne pouvaient pas y accourir ⁴.

La trière était sans doute un bateau mixte, pouvant à volonté naviguer à la voile ou à l'aviron, mais on comprend aisément qu'il n'était pas bon voilier et sûrement l'était beaucoup moins que la galère vénitienne ou génoise. La conformation de sa coque, son instabilité relative en étaient les causes. Néanmoins, la voile devait être d'un certain concours, et on en profitait

1. Thucydide, II, 84.

2. Pollux, I, 116. Apoll. Rhod. I, vers 1167.

3. Démosthène, *Philipp.* I, 48. Il indique pour cela Lemnos et Thasos comme bases d'opérations.

4. Démosthène, *Discours sur la Chersonèse*, 93.

dans les flottes de bâtiments à rames, par un vent faible, la nage devenant très fatigante dans les longues traversées ¹. Il faut prendre bonne note de la crainte qu'inspiraient à la trière les grands vents, ainsi que de la manière très exclusive avec laquelle elle se fiait à la rame, dans les combats.

Nous n'avons pas à reprendre ici les discussions sur l'organisation de la vogue dans les trières. Les preuves de la superposition des rangs de rameurs dans la marine militaire des anciens sont nombreuses et très concluantes.

On admet généralement ² que les rameurs d'une trière, — sous leur dénomination collective τὸ ἐρετικόν, la chiourme ³, — étaient placés sur trois rangs, que ces trois rangs s'étagaient à des hauteurs différentes et que ces rangs n'étaient pas séparés par un plancher horizontal, car il était indispensable aux rameurs de voir le kéleuste, κελευστής, le chef de la vogue. S'il en est ainsi pour les cataphractes, il en est de même; à plus forte raison, pour les trières non pontées. Cette disposition peut se concilier avec ce que nous connaissons de la structure et de l'aménagement de la trière, qui, mûe par des rameurs ainsi placés, est capable de se comporter comme celles que les historiens grecs nous font voir en activité. Le bas-relief de l'Acropole peut nous aider à comprendre la disposition des rameurs n'importe dans quelle sorte de trière. Le soin avec lequel l'artiste a reproduit sur le marbre les détails de la charpente, démontre ses connaissances exactes dans la matière.

M. Raoul Lemaitre, dans une étude parue il y a quelques années ⁴, réussit à en déduire des données très concluantes

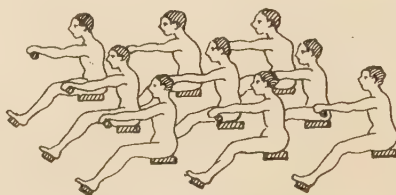
1. Pollux, I, 103.

2. Voir la liste complète des auteurs qui se sont occupés de la question de la disposition des rameurs dans les trières dans Hermann, *Lehrbuch der griechischen Privata allertümmer*, Auflage von Stark 1870, et dans Heller, *Philologus*, t. XIX. Il faut y ajouter encore Cartault, Lemaitre, amiral Serre, Glottin, Copecky.

3. Disons chiourme, le terme consacré pour la compagnie de rameurs d'une galère, comme équivalent du mot ἐρετικόν, bien que ce dernier ne fût pas composé de forçats.

4. Raoul Lemaitre, *De la disposition des rameurs sur la trière antique*. Rev. archéologique, 3^e sér., an. 1883.

sur la disposition des rameurs dans les trières; mesurant sur le bas-relief, à la taille des rameurs, l'intervalle qui les sépare, il trouve qu'il est de trois pieds. C'est précisément la distance indiquée par Vitruve ¹. Les rameurs s'alignent sur trois rangées horizontales. Dans le sens de la hauteur, ils sont groupés par trois sur des lignes obliques. La rame supérieure est un peu en avant et la rame inférieure un peu en arrière de l'aviron central. Il est clair que les rameurs étaient assis à des hauteurs différentes, mais ils n'étaient pas placés directement les uns au-dessus des autres. Ils étaient assis sur trois rangs de plus en plus éloignés du bord, de sorte que chaque rang avait pour ses avirons un bras de levier d'autant plus long qu'il est plus élevé au-dessus de la mer ². Les thranites



DISPOSITION DE L'ἐπιτιζὼν EN RANGS SUPERPOSÉS

occupent le gradin le plus élevé et le plus éloigné du bord. A la hauteur où ils sont assis, rien ne gêne leurs mouvements, ni à droite, ni à gauche; une largeur de siège de 40 centimètres est bien suffisante pour eux. Les zygites sont dégagés du côté du bord, de l'autre côté ils sont bornés par le gradin des thranites. Le zygite était assis à 80 centimètres au-dessus du plan de flottaison, à 60 cent. au-dessous du thranite, à 30 cent. de distance du gradin qui portait ce dernier.

Suivant Aristote, plus un rameur s'asseyait près du milieu du navire, plus son effort devait être grand; car il avait une plus grande longueur de rame à manœuvrer dans l'intérieur,

1. Vitruve, I, 2.

2. Le bras de levier intérieur de rame de thranite serait de 1 m. 60, c'est à peine la moitié du bras de levier extérieur, qui a 3 m. 40 de longueur.

en raison de la largeur plus grande du navire ¹. Ainsi les lignes des rameurs assis ne suivaient pas la courbe extérieure du navire, et si les rames étaient plus longues vers le milieu de chaque rang ², cette longueur était relativement plus grande à l'intérieur qu'à l'extérieur. De plus, les lignes de rameurs ne suivaient pas davantage la courbe descendante du navire, car dans ce cas les rames placées au centre auraient eu une position presque horizontale et par suite auraient perdu leur prise sur l'eau. Donc, ces lignes de rameurs ne suivaient ni la courbe extérieure, ni la courbe descendante; il est vraisemblable qu'elles étaient droites. Dans les galères, pour atteindre le même résultat, on se servait de ce qu'on appelait *talar*, sorte de cadre rectangulaire posé à plat sur la galère et servant de support aux rames, lequel *talar* ³, rectifiant les effets des courbes latérales du navire, permettait aux avirons de frapper l'eau à une égale distance du flanc du bâtiment. M. Lemaître estime que pour laisser assez d'aisance aux zygites, on doit placer le centre de leur siège à une distance de 30 c. du gradin thranite, 20 cent. suffisent du côté resté libre; il leur faut en tout 50 cent. Une largeur de 60 cent. est nécessaire aux thalamites enfermés entre le bord et le gradin des zygites; ajoutons-y 40 cent. afin qu'ils aient, pour leur aviron, un bras de levier plus long; ils prendront ainsi un espace de 70 cent. Dans une même rangée, il y avait un espace de 3 pieds d'un rameur à l'autre. Il y a là des données expérimentales faciles à vérifier. Les trois rangs de rameurs occupaient ensemble une largeur de 4 m. 60. La hauteur totale de la trière était de plus de 3 mètres, dont moins d'un mètre au dessous, et un peu plus de deux mètres au-dessus du niveau de la mer. Il va sans dire que la hauteur varie selon les époques et qu'une trière non pontée est plus basse qu'une pontée. En tout cas, la trière de Salamine, de la quille au plat-bord, ne devait pas mesurer plus de trois mètres.

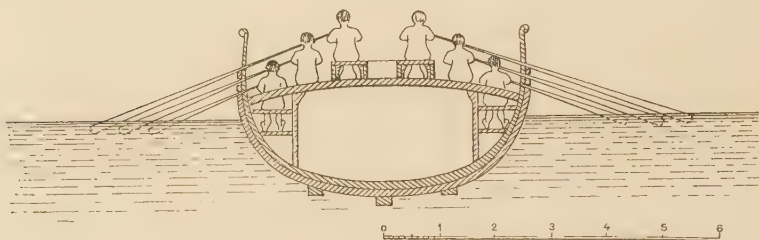
1 Aristote, *Mech.*, 5.

2. Aristote, *De part. anim.* IV, 10.

3. Voy. le Lexique à la fin de ce volume.

C'est dans cet espace restreint qu'il faut faire entrer toute la chiourme, trois rangs de chaque côté, six rangs de rameurs en tout. La trière n'était que muscles.

Les avirons sortaient du navire par des sabords qu'à tort M. Lemaître qualifie de larges, entraîné par le scoliaste d'Aristophane qui s'imaginait de grandes ouvertures par lesquelles on passait les rames pour nager. Les dimensions de ces trous, au contraire, étaient telles qu'elles permettaient juste à la rame de passer. Ces trous étaient ingénieusement protégés par les ἀσχώματα, sacs de cuir adaptés par une extrémité au sabord, et de l'autre serrant la hampe de l'aviron, empêchant ainsi la lame de pénétrer dans le navire ¹; les avirons thranites passaient au-dessus du plat-bord.



COUPE VERTICALE D'UNE TRIÈRE

Ainsi, l'équipage était un peu à l'étroit dans ce navire. Xénophon nous l'affirme : « Pourquoi, dans une trière chargée d'hommes, les matelots ne se gênent-ils pas les uns les autres, si ce n'est parce que chacun d'eux est assis en ordre, se couche en ordre sur sa rame, la tire en ordre, s'embarque et débarque avec ordre ? » ² Mais de quelle manière cette chiourme disposée en rangs serrés et superposés dans la trière voguait-elle ? La restitution de la vogue, grâce aux documents, n'est pas impossible. Moins dure sans doute que celle des galères, cette vogue ne laisse pas toutefois d'être une besogne assez rude. Aristophane dans les *Grenouilles* (3) nous en donne

1. Voy. ἀσχώματα, dans notre Lexique à la fin du volume.

2. Xénophon, *Econom.*, VIII, 8. Cf. Cicéron, *Verrin.*, V, 5, 133.

3. *Grenouilles*, 480, 497, 201 et suiv., 211, 221.

l'image d'une manière plaisante, mais exacte. Bien que les personnages se trouvent sur une simple barque, c'est la vogue des trières qu'Aristophane veut représenter, comme Cartault le pense bien ¹. Les rameurs assis, les pieds arc-boutés, les bras étendus en avant, l'extrémité inférieure de la rame ramenée en arrière, attendaient le commandement pour la plonger dans l'eau. Le kéleuste alors commande : *ἀθίζ' ἐπὶ κώπῃν* ! aux avirons ! Mains en avant, et étends les bras ! Silence, et rame fort ! Puis il fait signe aux flûtes, aux *τριηράδαις*, d'entonner la cadence, et met en branle le *tarros*, l'ensemble des rames, la palamante, comme on disait dans les galères, par le cri « Oh, hop ! hop ! » Il fait arrêter la vogue par le cri ὦ παῦε, stop ! ou tout simplement ὦ, ὦπ !

Pour accélérer, le *κελευστής* commande ἔρειδε ! ² appuie, l'*arranca* ! du *comite-réal* dans les galères. Alors les rameurs labourent plus profondément la mer, ou battent à coups précipités les flots en faisant jaillir bruyamment des gerbes d'écume ; c'était ce qu'on appelait le *ρόθιον*, nage bruyante et pressée, par laquelle on cherchait à *s'imposer à l'ennemi*, surtout quand celui-ci occupait une côte pour s'opposer à un débarquement. On en voit un tableau saisissant chez Thucydide ³ qui, en même temps, reproduit les paroles du stratège Démosthène aux soldats athéniens, rompus aux choses de la mer, et que le *ρόθιον* n'aurait pu effrayer. C'est pendant cette vogue accélérée que la chiourme criait le *ρυπαπαῖ* et le *ἄρρυ* ⁴ cris propres à exciter, *ἐπιφθέγματα κωπηλατικὰ*, et rythmer la cadence. L'air de flûte joué par les *τριηράδαις* s'appelait τὸ *τριηρικόν* ⁵.

Le propulseur puissant, que constituaient 174 rames, imprimait à la trière une vitesse considérable. Mais il faut nettement distinguer, comme dans la marine des galères, entre vogue de

1. Cartault, *La Trière athénienne*, p. 162.

2. Voy. Suidas.

3. Thucydide, IV, 8. Voy. Lexique m. *ρόθιον*.

4. Aristophane, *Grenouilles*, 1073, et *Guêpes*, 908. Cf. Suidas, I. Bekk, Anecd., p. 446, 32, Synagog. Lex.

5. Athénée, XII, 49.

combat et vogue de marche, car tout autrement on nageait pendant quelques minutes seulement pour porter le coup terrible de l'éperon, et tout autrement on ramait pendant des heures entières en voyage, où les bordées des rameurs se succédaient à tour de rôle. La vogue de combat peut être évaluée à neuf milles par heure, puisque les galères, dites *sensiles*, du moyen âge qui n'avaient ni les façons fines ni l'agilité de la trière, alourdies d'ailleurs de sept pièces d'artillerie, réalisaient huit milles par heure. Nous préférons arriver à une solution par cette simple comparaison, au lieu de recourir aux calculs usités pour obtenir la vitesse d'un navire mû par des rameurs, la base nécessaire, c'est-à-dire la connaissance très exacte des dimensions et des formes de la coque et surtout de la courbe de la paroi immergée, faisant absolument défaut. Quant aux témoignages des anciens, ils portent plutôt sur leurs bateaux ronds et à voiles ou sur des traversées réalisées par des trières, mais à l'aide de la voile ¹. La vitesse de neuf milles au moins que nous donnons à la vogue de combat, semble confirmée par Xénophon, exaltant la trière qui cause « de l'effroi à l'ennemi par sa vitesse » ². Mais quelque bonne marcheuse que fût la trière, une vitesse dépassant les neuf milles à l'heure n'est pas admissible, puisque sa force motrice, 174 rames, n'atteint même pas une trentaine de chevaux-vapeur.

C'est à tort que Graser suppose qu'au milieu de la trière il y avait des chambres pour loger les rameurs ³. Toute charge supplémentaire aurait compromis la sécurité de ces navires si légers, que pour le combat il importait de les débarrasser de leurs grandes voiles et de leurs gros bagages.

Dans le même ordre d'idées, la trière, capable d'escalader facilement la grève, en profitait pour se passer d'ancres lourdes. Ainsi ses moyens d'ancrage étaient réellement trop faibles. Ordinairement la trière, s'amarrant par la poupe sur une

1. Thucydide, II, 97. Lycurgue, c. *Léokr.*, 70.

2. Xénophon, *Econom.*, 8, 8. *Anab.*, 6, 4, 2.

3. Graser, *Das model*, voy. planche représentant le modèle.

côte, mouillait une ou deux ancrés de l'avant pour rectifier sa position. L'ancre de la trière serait peut-être le plus anciennement une *εὐνή*, pierre de fond ou pierre-amarre, mais de bonne heure aussi une *χραῦσις*, la première ancre véritable présentant quatre bras verticillés autour de la verge ¹, le tout semblable aux grappins d'aujourd'hui. Cependant l'ancre à *jas* ne paraît pas inconnue. Les ancrés que nous voyons sur les monuments figurés ont une grande analogie avec l'ancre moderne, toutefois le *jas* y est représenté dans le même plan que les bras. Il ne suffit pas qu'une ancre soit pourvue de *jas*; si le *jas* n'est pas dans un plan perpendiculaire à celui des bras, il perd toute utilité, et il ne peut contraindre l'ancre à mordre le fond par un de ses becs. Mais on pourrait objecter peut-être que le graveur, soit par ignorance, soit pour des raisons artistiques a représenté ainsi l'ancre; car en réalité il n'y aurait pas lieu d'ajouter à l'ancre un *jas*, si cette barre ne devait pas avoir un but pratique.

Pendant une campagne, guidés par des routiers rédigés *ad hoc*, qui s'appelaient *σταδισμός* et *περίπλους*, les navarques assignaient les endroits propices pour tirer à sec les vaisseaux sur un rivage à pente douce et sablée, et à proximité d'une source d'eau potable ²; cela une fois au moins par jour. Quelquefois on amarrait, mais très rarement on mouillait au large. C'était là une exception que les auteurs n'oublient pas de mentionner ³. Ce mode de mouillage d'ailleurs créait trop d'embarras à des navires qui ne possédaient pas d'embarcation, et de gêne à des équipages immobilisés, faute d'espace, durant de longues heures sur leurs bancs ⁴.

1. *Χραῦσις*, de *χράω*, j'effleure, de ce que le grappin ne fait qu'effleurer.

2. A consulter sur ces intéressants sujets le précis de Breusing, *l'Art nautique dans l'Antiquité*, trad. fr. J. Vars, solidement basé sur les documents anciens.

3. Dem., c. *Polycl.*, p. 1213 : ἀναγκαῖον ἦν ἐπ' ἀγκύρας ἀποσαλεύειν τὴν νύκτα μετεώρους, Héród., VII, 188, à propos du naufrage de Sérias : αἱ μὲν δὲ πρῶται τῶν νεῶν ὥρμεον πρὸς γῆν, ἀλλὰ δὲ ἐπ' ἀγκυρῶν · ἅ τε γὰρ τοῦ αἰγυαλοῦ ἐόντος οὐ μεγάλοῦ. Également VI 12, τὸ λοιπὸν τῆς ἡμέρης τὰς νέας ἔχεσκε ἐπ' ἀγκυρῶν.

4. Un petit canot, un *you-you*, était remorqué par chaque grand navire marchand (v. *Act. Apost.*, XXVIII, 16, 30, 32), comme on peut le voir sur des bas-

D'après les *Inscriptions Navales* ¹ le poids d'une ancre de trière était seulement de 45 mines, soit 19 kgs 647 gr. ². Ce poids insignifiant montre assez combien ce navire était peu fait pour mouiller autrement qu'en touchant la côte. La prudence recommandait, au cas où la trière ne serait pas trainée à sec sur le sable, qu'elle fût du moins amarrée de manière à y être vivement hissée en cas d'alerte, ou si la mer venait à se démonter. « On a prévenu la tempête en tirant à sec les navires » : « Ἐφθισαν τὸν χειμῶνα ἀνασπᾶσαντες τὰς νέας » ³. Le mot *πρυμνήσις*, amarres, retenant le vaisseau par la poupe ⁴, indique que les anciens attachaient le navire par l'arrière ⁵. En accostant de la sorte, les trières d'abord pouvaient amarrer à n'importe quel rivage, la poupe étant relevée et effleurant à peine l'eau, tandis que la proue à éperon plongeait un peu plus. Disposées d'ailleurs de cette manière, elles pouvaient appareiller immédiatement et fondre sur l'ennemi. A l'ordinaire, l'équipage débarquait pour manger et dormir. « On prit le repas du matin à Carteries et on alla souper aux Arginuses » ⁶. Une fois la chiourme assise sur les bancs, et le reste de l'équipage ayant occupé son poste, il n'y avait pas place pour un seul homme de plus. En un mot, la trière n'était

reliefs qui nous ont été conservés, et aussi par les navires de guerre dans la marine romaine, marine de pentères ; mais dans la marine grecque il ne paraît pas y avoir des embarcations à cet effet. La trière, en navire subtil qu'il était, n'aurait pu emporter sur des porte-manteaux, ni même à la remorque, d'assez grandes chaloupes pour débarquer et rembarquer en peu de temps ses deux cents hommes d'équipage. On attachait aux escadres une sorte de pinasse, servant aux généraux et qu'on appelait *ὑπηρετικός κέλης* (Xénoph., *Hellen.*), comme si nous disions *yole de service*. C'est le seul genre de forte embarcation que nous voyons accompagner les flottes de trières.

1. Ἐφ. Ἀρχ. *Inscr.*, 3122, col. 2, I, 83 : ἀγκύρας σιδηρᾶς σταθμὸν μναῖ ΔΔ...

2. Cartault, *op. cit.*, p. 90.

3. Hérodote, VII, 188.

4. Cartault, *op. cit.*, page 90.

5. Les trières étaient armées de plusieurs amarres, ordinairement quatre. Ἐφθισμ. Ἀρχ. *Inscr.*, 3145, col. 6, I, 21 : Σχοινία Ἀκροτέρας ἐπίγυα IIII... Ναυκράτιδς ἐπίγυα IIII.

6. Thucydide, VIII, 101 ; autres expressions analogues, Xénophon, *Hell.*, I, 6, Thucydide, VIII, 26.

pas assez vaste pour qu'on pût y vivre à l'aise. Même en présence d'adversaires dangereux, les vaisseaux restaient vides. A la première alerte, ils se remplissaient ; mais à peine le danger semblait-il écarté, tout le monde sautait à terre. C'est ainsi que les choses se passaient au siège de Syracuse, où l'on était bien près de l'adversaire ; pourquoi dès lors se seraient-elles passées différemment à Salamine ?

La faiblesse des appareils de mouillage de la trière et ses habitudes de phoque, nous voulons dire ses fréquentes escalades de la grève pour se reposer sur la côte, sont la cause de ce paradoxe que nous rencontrons si souvent chez Hérodote, l'emploi de termes empruntés au vocabulaire de l'armée de terre, pour désigner certaines actions de la flotte. Ainsi grand usage de « camper » là où l'on s'attendait à voir « mouiller » ; c'est que la flotte réellement campait sur le rivage. L'armée navale perse, attendant le roi en marche vers la Grèce, campe entre Axios et Therma ¹. L'armée navale grecque bivouaque et campe à Artemision ².

Le Corinthien Ariston, fils de Pyrichos, marin consommé, sut tirer de cette dépendance quasi absolue de la terre, où se trouvait le navire de guerre ancien, tout le profit possible. Comme les équipages étaient obligés de débarquer pour dîner en face même de l'ennemi, malgré les alertes de tous les instants, il fait descendre toutes les cantines, tout le marché de Syracuse au bord de la mer. Épipates et rameurs sautant à terre, dînent près de leurs trières ; ils embarquent de suite et vont attaquer les Athéniens qui, dispersés déjà loin de leurs navires, s'occupent de la préparation du repas. Surpris de la sorte, ils courent vers les navires et combattent, à jeun et de mauvaise humeur ³, dans un combat que les Syracusains tâchent

1. Hérodote, VII, 124 : Ὁ μὲν δὲ ναυτικός στρατὸς αὐτοῦ περὶ Ἀξιὸν ποταμὸν καὶ πόλιν Θέρμην καὶ τὰς μεταξὺ πόλεις τούτων περιμένων τὸν βασιλέα ἑστρατοπεδεύετο.

2. Hérodote, VIII, 9 : αὐτοῦ (à Artemision) μέναντας καὶ αὐλισθέντας, et VII 182 : Ταῦτα οἱ Ἕλληνες οἱ ἐπ' Ἀρτεμισίῳ στρατοπεδευόμενοι.

3. Thucydide, VII, 39, 40.

de prolonger par de feintes retraites, pour abattre les Athéniens par la faim. Nous savons par Hérodote que quelques instants encore avant l'engagement de Salamine, Thémistocle harangue les épibates à terre, puis leur ordonne d'embarquer. Ce n'est pas là une exception, mais une règle qui n'est pas omise par l'auteur d'un écrit de la bibliothèque Ambrosienne sur la tactique navale. On dirait une copie du geste de Thémistocle à Salamine : « ... et terminant le discours par une suprême exhortation, il (le général) ordonne l'embarquement et le branle-bas de combat » ¹.

Toute la force de la trière était concentrée dans son éperon. Les monuments figurés, ainsi que Pollux ², nous aident à nous faire une idée exacte de l'éperon et de la proembolis, προεμβολῆς ou προεμβόλιον, petit éperon qui se trouvait en haut de l'étrave, comme l'éperon à sa base. Toute la structure de l'avant concourait à la solidité de l'éperon, qui faisait tellement corps avec le bâtiment, qu'on ne l'en détachait que quand le navire était démoli ³. De grandes variétés pourtant existent à ce sujet. Il ne faut pas perdre de vue que l'éperon n'est pas toujours établi à la même hauteur, ni supporté en arrière de la même façon. Déjà les navires phéniciens et ceux d'Ionie, comme les représentations sur monnaies le démontrent ⁴, portaient un éperon qui n'était que l'extrémité de la série horizontale des poutres qui formaient la base du navire. Dans ce cas, l'éperon plongeait dans l'eau presque tout entier. Un autre système consistait en ce que l'éperon était placé au sommet d'un angle aigu formé par la quille relevée et l'étrave inclinée en arrière, et alors quelquefois il se trouvait presque hors de l'eau. Nous avons des navires phéniciens ainsi construits ⁵. Cet angle était encore fortifié par des préceintes qui couraient le long des flancs du

1. Müller, *Eine Griech. Schrift über Seekrieg*, p. 11 : εὐχῇ δὲ τελευταῖον τὸν λόγον σφραγίσαντα τῶν νηῶν ἐπιθῆναι προτρέπειν καὶ εἰς τάξιν πολέμου καθίστασθαι.

2. Pollux, I, 85.

3. *Beilage zu Mittheilungen d. arch. Inst.*, IV, p. 79 A, col. 1.

4. Graser, *Die ältesten...* pl. A, 384 b, et pl. B 386 b.

5. Graser, *Die ältesten...* pl. A, 597 b.

bâtiment ¹. Les navires primitifs aussi, empruntés à des vases grecs archaïques d'Athènes, ² offrent un mode de montage d'éperon à peu près semblable aux précédents, et un avant qui ressemble beaucoup à celui des cuirassés à proue formidable, terminée en angle aigu, qui était à la mode il y a quelque quinze ans.

Donc, cette sorte d'avant solide étant connu et en usage chez les Phéniciens et chez les Grecs très anciennement, il n'y a pas de doute que tel était le redoutable engin qui décida de la victoire de Salamine.

Mais ce type d'éperon n'était pas toujours en usage, tant avant l'époque classique qu'après, au temps de la marine des galères ³. Nous lisons chez Hérodote pour les navires des Phocéens après la bataille de Zangle ⁴ : « Ils étaient hors de combat, car leurs éperons se trouvaient faussés ». Et s'il y a une véritable différence entre la galère et la trière, c'est l'éperon, insignifiant et faible dans celle-là, formidable engin de guerre dans celle-ci. Au commencement sans doute, même chez les vaisseaux longs des anciens, l'éperon n'était qu'un assemblage de poutres ⁵, le plus souvent trois, qui étaient munies de fortes pointes métalliques, lesquelles parfois se détachaient et restaient dans l'ouverture faite au flanc du vaisseau ennemi, inconvénient qui inspira l'invention de la proembolis. M. Raoul Lemaître a réussi à donner une description parfaite de la puissante proue d'une trière.

L'éperon, destiné à porter des coups mortels, sans dommage pour lui-même ni pour le navire, devait faire corps avec

1. Graser, *op. c.*, *Ancien navire de Samos*, pl. A, 401 b, et de *Mégare*, pl. A. 265 b.

2. *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*, Fascicule XX, planches I et II.

3. Voy. *Lexique*, art. *Éperon*.

4. Hérodote, I, 166 : ἔσαν ἄχρηστοι ἁπεστράφατο γὰρ τοὺς ἐμβόλους. La manière dont Hérodote parle de la défectuosité du mode de fixation de l'éperon, aux navires phocéens qui prirent part à la bataille de Zangle, indique assez que ce système fut de bonne heure abandonné ; il n'en pourrait plus être question au temps de la bataille de Salamine.

5. Graser, *op. cit.* Pl. C. 208 b.

l'ensemble de la charpente et offrir une solidité à toute épreuve. Voici comment il était constitué : deux pièces de bois prolongeant les préceintes inférieures de la trière se réunissaient sous un angle très aigu ; la quille se relevant insensiblement, pénétrait à l'intérieur de l'angle et en renforçait la pointe ; celle-ci recevait un surcroît de solidité de deux étais appuyés de chaque côté de la proue à la hauteur du plat-bord, et placés de manière à résister de haut en bas. En outre une garniture d'airain rassemblait et recouvrait ces pièces de bois convergentes. L'éperon ainsi constitué ne pouvait se rompre. Fortement étayé de tous les côtés, il subissait sans fléchir le contre-coup du choc qu'il donnait. Les réactions produites par ce choc se répartissaient en éventail sur des pièces de bois qui toutes résistaient dans le sens de leur longueur ; la charpente du navire n'avait pas à en souffrir.

L'éperon était quelquefois, en guerre, une arme traîtresse, car il pouvait être arraché du navire par la force du coup, et laisser la membrure ouverte et déchirée ¹. Pour supporter le choc, l'étrave, la quille et la paire inférieure de préceintes étaient construites de façon à converger vers l'éperon.

Le plus mauvais système sans doute était celui que nous fait connaître une monnaie de Corcyre, publiée par Graser ², et qui consistait dans un éperon adapté à l'étrave et simplement soutenu en arrière par des préceintes horizontales. L'éperon ne fait pas ainsi corps avec les parties essentielles du navire. Les préceintes étaient fixées sur le bordage du bâtiment par des clous. C'était le cas du fameux *ram* américain « Mérimak », lors du combat de Hampton-Road. Le « Mérimak » portant un pareil éperon attaque devant les batteries du New-Port-News, la grosse frégate fédérale « Cumberland », mais son éperon reste dans la plaie ³.

1. Hérodote, I, 166. Dion Cass., XLIX, 1. Plutarque, *Anton.* 66. Polybe, XVI, 3. J. César, *De bell. civ.* II, 6. Hirtius, *De bell. Alex.* 46.

2. Graser, *Die ältesten...* pl. D, 227 b.

3. La marine de guerre actuelle ne nous apprend plus rien sur l'éperon. Depuis l'invention de la marine à vapeur, cette arme a repris, dans les constructions navales, l'importance qu'elle avait dans l'antiquité. Mais c'était pour un mo-

Dans la mêlée, en dehors de la lutte à l'éperon, c'était encore l'avant du navire qui jouait le plus grand rôle aux abordages, par les superstructures qui s'y trouvaient. Sur l'avant de la trière, sur ce qu'on appelait *παρεξέσπεια*, il y avait un poste de combat qui correspond en quelque manière à la *rambate* des galères, où une partie de l'infanterie se tenait. Cette sorte de plate-forme porte chez les lexicographes la dénomination *ἔκρια πρόρας*. Ce n'est autre chose que le gaillard d'avant ou plutôt ce qu'on appelait dans la marine d'autrefois « château d'avant ». Le gaillard d'avant, comme on peut le voir dans la plupart des monuments figurés publiés jusqu'à présent, était plus élevé que le gaillard d'arrière. Quelquefois, il était entouré d'une balustrade, et formait une sorte de fortin. Comme nous le montrent les navires primitifs représentés sur des vases grecs archaïques ¹, il est à supposer que de tels gaillards-d'avant étaient en usage aux guerres médiques, et c'est de là que combattaient les épibates. Mais en réalité, ce poste de combat était de dimensions restreintes, et les Grecs ont bien fait de ne pas surcharger de fantassins leurs *παρεξέσπειαι*, inconvénient auquel les Perses n'ont pas pu échapper dans leur désir de contre-balancer la supériorité des hoplites grecs par le nombre. Cette disposition, non seulement encombra le poste au point de gêner les mouvements des combattants, mais aussi augmentait le tirant d'eau de l'avant.

La poupe de la trière était mince et fine comme l'avant. Le bateau pouvait ainsi manœuvrer promptement et marcher en arrière sans difficulté. Notons toutefois que proue et poupe n'étaient pas identiques. Les monuments figurés représentent toujours la proue plus puissante et plus robuste que l'arrière. C'est naturel, puisque toute la force du navire est concentrée dans la proue. Ainsi, tandis que le poids de l'éperon fait plon-

ment. La puissance des bouches à feu actuelles, si formidable, a rendu tout-à-fait impossible la tactique par éperon, et l'architecture navale de guerre l'a définitivement abandonné.

1. *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*. Fasc. XX, Planches I et II.

ger un peu plus profondément la proue dans l'eau, il allège de l'autre côté, sensiblement la poupe, qui s'élève et dont l'étambot se recourbe et s'arrondit pour permettre à la trière de s'asseoir facilement sur le sable, car ces vaisseaux atterrissent par la poupe, et hissés sur la grève, ont leur avant toujours tourné vers la mer dans laquelle ils sont prêts à sauter au premier signal d'alarme.

Pour compléter la physionomie des trières, il faut dire un mot des aphlastes. L'aphlaste n'était que l'étambot qui, se prolongeant, se courbait vers l'intérieur du navire. Il portait ordinairement quelques légers ornements. Les planches recourbées constituant l'aphlaste croisaient le bâton, *στυλὶς*, portant la flamme, au lieu du pavillon d'aujourd'hui ¹. C'est un mode d'ornement très ancien, d'origine phénicienne ². De nombreux monuments constatent l'usage ancien et général de cette conformation de poupe. Donc, toutes les marines qui ont concouru à la seconde guerre médique suivaient cette mode, et à Artémision comme à Salamine, les aphlastes devaient briller de tous les côtés. L'arrière était l'endroit du navire le plus honorable, le poste du pilote, *κυβερνήτης*, du triérarque et même de l'amiral ³. Le double gouvernail en forme de grande rame, l'une des deux moitiés de la pale, la partie antérieure, moins large que l'autre, afin que la résistance de la masse liquide maintienne la pale parallèle à l'axe du navire, pendant que le timonier ne la manie pas, c'est le gouvernail du navire de la guerre médique ⁴.

En dehors de l'arme principale, l'éperon, n'y en avait-il pas d'autres sur la trière, comme les *dauphins* des navires de Nicias ou le *xyston naumachon* de la marine d'Homère ?

1. Comparer la description d'Eustathe (1039-37) aux monuments figurés représentant des aphlastes, notamment celui du navire de Lindos de Rhodes.

2. Graser (*Die ältesten*, pl. A. 100), publie une monnaie phénicienne représentant l'aphlaste, et une longue série de gemmes et des monnaies aux poupes des bateaux à rames.

3. Pollux, I, 89.

4. Les monuments figurés nous renseignent mieux que Pollux, Eustathe, Polyen, Zonaras ou les *Inscriptions Navales* sur la généralité et l'ancienneté de cette conformation du gouvernail de trière.

Ces dauphins en fer et en plomb, mentionnés par Thucydide et en usage pendant la guerre du Péloponèse, sur lesquels pourtant, en ce qui concerne la manière de les lancer avec efficacité contre l'ennemi, nous ne savons guère, ne paraissent pas dans les récits des historiens des guerres médiques. Quant au ξυστόν ναύμαχον de l'Iliade, que portaient les monères, aussi peut-être les dières et qui était un puissant bélier utilisé dans les corps à corps pour briser les flancs des navires ennemis, il paraît que, dès le temps de la révolte de l'Ionie, il était démodé après le renforcement des proues par l'éperon.

Quel était au juste le tonnage, quelles étaient les dimensions de ces vaisseaux de guerre ? Ils devaient à coup sûr être de très faible tonnage, puisque, simples engins de combat, où tout était disposé pour les rendre capables de répondre le plus exactement possible à leur destination, ils avaient peu de chose à porter en dehors de leurs équipages. Ainsi le Tibre était navigable jusqu'à Rome pour des vaisseaux de guerre qui ne différaient pas trop des trières de Salamine à un moment où les bateaux marchands de plus de 3.000 talents étaient obligés de jeter l'ancre à l'embouchure ¹. Mais ce faible déplacement d'eau, comment le préciser ?

Les *Inscriptions Navales* nous apprennent que les grosses amarres des vaisseaux athéniens avaient 0^m1544 de tour. M. Bertin, de l'Institut, ingénieur en chef des constructions navales, consulté par M. Cartault, estime que cela correspond à un navire de 60 à 70 tonneaux de déplacement, et il ajoute : « Je prendrais le dernier chiffre, les anciens marins s'exposant moins que nous au gros temps sur leurs ancres ». Les marins grecs en effet ne mouillaient pas en pleine mer ; ils s'arrêtaient dans toutes les anses abritées, à proximité immédiate de la terre, débarquaient et amarraient leurs navires vides au rivage ; si la mer était menaçante, ils les tiraient à sec. Mais cette évaluation vise les cataphractes ; les trières de Salamine, débarrassées du tillac et de la superstructure en général, devaient avoir un déplacement sensiblement inférieur. Quant

1. Denys d'Halicarnasse, III, 44.

aux dimensions du navire de combat des guerres médiques, question très importante pour ce qui concerne les dispositions prises par les adversaires dans le détroit de Salamine, et les conditions de la lutte, nous serions très embarrassés pour donner des chiffres exacts. En tous cas, les calculs approximatifs qui ont été faits pour retrouver la longueur, la largeur et la hauteur des trières cataphractes, peuvent s'appliquer aux trières des guerres médiques, puisque le nombre égal d'hommes d'équipage indique à peu près les mêmes dimensions. Dans les deux nuances du même type, la différence aurait porté sur ce que les trières, pontées et cataphractes, chargées du tillac, auraient dû avoir non seulement un plus grand tirant d'eau que celui des trières de Salamine, mais encore que pour les mêmes causes, leur hauteur depuis la ligne de flottaison serait plus considérable. En outre, des lignes peut-être plus hardies étant l'effet d'une architecture navale perfectionnée, il est évident que la trière du temps de Périclès devait être un peu plus longue que la trière contemporaine de Thémistocle.

Les restes des docks athéniens, c'est-à-dire des νεώτοικοι, dans le port de Zea, montrent qu'à l'origine ceux-ci avaient jusqu'à cent cinquante pieds de long sur vingt pieds de large. Mais l'incertitude que présentent les mesures relevées sur des débris totalement dégradés, ne laisse qu'un moyen d'établir approximativement les dimensions de la trière, mesurer l'espace occupé par les rameurs, dont le nombre nous est connu, et ensuite chercher à établir l'étendue des *parexeiresies*. Graser, voyant toujours dans la trière un gros bâtiment de guerre, assigne à chaque rameur un espace de quatre pieds en longueur, ce qui fait, en ajoutant un sixième de la longueur totale pour la *parexeiresie*, cent cinquante pieds pour la longueur de la trière ¹. Heureusement, grâce à Vitruve ², nous avons les distances entre rameurs du rang supérieur d'une trière apheronte. Il mesure de tolet en tolet. Ainsi trente et un tolets thranites donnent trente interscalmes, et trente inters-

1. Graser, *De Re Navali*, 30.

2. Vitr., 1, 2.

calmes quatre-vingt-dix pieds. Si l'on donne à présent une vingtaine de pieds à la parexeiresie, voilà cent dix pieds de longueur pour la trière non pontée, trente-cinq mètres environ. La largeur est évaluée au huitième de la longueur ¹. Graser lui donne un peu plus de quatre mètres ². Cartault, mesurant la trière de l'Acropole, tend à admettre seize pieds de hauteur totale (le pied grec évalué à 0^m3083), pour la trière pontée, dont dix de la ligne de flottaison au pont ³. Cette hauteur au-dessus de l'eau, il faut la réduire d'un tiers pour les trières non pontées, privées du tillac et de ses supports. Pour ce qui reste, on est tenté de le réduire encore, non seulement parce que ce relief même de l'Acropole indique des distances entre les rangées des rames tout autres que ce qu'on imagine ordinairement, mais aussi par l'impression que suggère l'image toute vivante de la trirème vénitienne dont le profil a été retracé dans les admirables planches de l'amiral Pâris ⁴. En obliquant les bancs sur lesquels ils faisaient asseoir trois rameurs, les Vénitiens parvenaient à grouper leurs rames par trois. Pour arriver à la véritable trière, il ne leur manquait que de diviser ce banc oblique en trois gradins ⁵. Quoi qu'il

1. Cartault, *La trière athénienne*, p. 246.

2. Graser, *De Re Navali*, 31. Évaluations d'après Hulsch, *Métrologie*, 298.

3. Cartault, *op. cit.*, p. 247.

4. *Souvenirs de la Marine* (Planch. du Musée du Louvre), par amiral Pâris, 3 vol. in-f^o.

5. Sans se ranger à l'avis de ceux qui supposent, (L. Fincati, d'après Cristoforo Canale, dans ses dissertations sur la « pugna navale antica » et « le triremi » ; abbé Guglielmotti, dans sa *Marina pontificia*), que les trois rameurs étaient assis, sur un seul et même banc, placé de biais, dans la trière, il faut reconnaître que ce mode, pratiqué encore au xvi^e siècle en Italie, aide beaucoup à comprendre comment, dans les galères antiques, par une légère gradation des trois bancs de rameur, l'un près de l'autre, on parvenait à obtenir le même effet avec une aisance plus grande dans la manœuvre. On pourrait mieux s'en rendre compte si l'on parvenait à retrouver une estampe ou un autre monument figuré quelconque représentant le fait. L'éminent historien de la marine papale (Guglielmotti, *Storia della Marina Pontificia nel Medio Evo*, Rome, 1880) dit textuellement : « Nel Museo di Cluny à Parigi si conserva una pittura in tavola che rappresenta queste nave anconitane, lequale fa mostra di bellissime forme ed è notevole per avere tre remi per banco ». Vaines furent nos recherches les plus persévérantes, secondées par la compétence et l'activité de l'aimable conserva-

en soit, en rasant le pont et ses supports, il reste moins de deux mètres de hauteur depuis la ligne de flottaison. Ainsi une stabilité relative est assurée au navire. Voilà ce qu'on peut avoir à peu près pour les dimensions de la trière non pontée, mais pour la trière de Salamine, encore une question assez intéressante reste à examiner : quelle est la largeur du bâtiment présenté de front, les rames hors de l'eau, et perpendiculaires à ses flancs. On trace des lignes en long et en large sur la carte du détroit de Salamine, mais il reste à savoir si l'on peut y faire entrer et y faire mouvoir convenablement plus de mille trières. Les rameurs de la rangée supérieure manœuvraient, d'après les *Inscriptions Navales* ¹, des rames de neuf coudées et demie, ἐννέα πηγεις καὶ σπιθαμῆς, c'est-à-dire 14 pieds 1/4, qui nous donnent 4 m. 393. La largeur du navire dépassant au maître couple les quatre mètres, un peu plus avec le περίθρανος, chaque aviron de la dite rangée se projetait au dehors de trois mètres à peu près; voilà une largeur de dix mètres au moins pour chaque navire venant de front sur nous.

Dans les trières non pontées, la chiourme, qui était visible, mal protégée par les parois, et dominée tout à fait par les hauteurs du littoral occupées par les archers ennemis, dormait le soir à la belle étoile comme dans les galères du moyen âge, toutes les fois qu'elle était obligée de garder le bord. Les rameurs, dans les navires non pontés comme ceux de Salamine, avaient besoin, pendant le combat, d'être protégés au moyen de boucliers contre les traits de l'ennemi, surtout quant à la partie du corps dépassant le plat bord ². Un joli modèle de navire en terre cuite de style italo-grec, trouvé à Ardée, et exposé au Musée du Louvre, nous montre les boucliers rangés le long du bord de façon à préserver l'équipage. Les pavesades faisant le même office dans les galères n'étaient primitivement qu'une rangée de boucliers.

teur du Musée de Cluny, pour retrouver ces figures. Les intéressants et précieux panneaux ne sont plus là; — ou n'y ont-ils jamais été, et l'éminent auteur se trompe-t-il?

1. Έφ. Ἀρχ., *Inscr. Navales*.

2. Apol. de Rhod. *Argon.*, 4, 199.

M. Raoul Lemaître parlant du bas-relief de l'Acropole ¹ dit : « Cette trière est basse et effilée comme celles qui combattent à Salamine... Elle est aphaete, c'est-à-dire ouverte sur les côtés, telle qu'on les construisait au début ». Il commet une double erreur. Les rameurs à Salamine n'ont pas figuré sous un tillac et entre des supports, tels que nous les voyons sur le bas-relief de l'Acropole, car les navires n'étaient pas pontés. Il est vrai que plus tard un vaisseau était classé comme *κατάφρακτος* ou *ἄφρακτος*, suivant qu'il possédait ou non les moyens de clore les espaces ouverts des côtés, c'est-à-dire les sabords ou fenêtres formées par les supports du tillac. Mais comme de tels espaces ne pouvaient exister à moins qu'il n'y eût un tillac, un pont, il s'en suit qu'un vaisseau ne pouvait pas être *κατάφρακτος*, à moins d'avoir un *κατάστρωμα*, un pont. Ainsi tout *navis tecta*, comme on l'appelait dans la marine romaine, devait être *constrata* et aucun *navis aperta* ne pouvait être *tecta*. Ainsi la trière du bas-relief de l'Acropole n'est pas aphaete pour la simple raison qu'elle est *tecta*. L'artiste, pour nous montrer les rameurs, a enlevé les *παρρηρύματα*, qui couvraient ordinairement les espaces entre les supports, et toujours en cas de combat. Il existe une terre cuite chypriote au Musée du Corpus Christi College à Cambridge, dont une gravure a été publiée par C. Torr, dans Saglio et Darenberg (*Dict. des Antiq.* mot *Navis*), petit modèle qui rend clairement la structure du tillac avec ses supports et les interstices formant sabords.

Combien de mâts la trière avait-elle ?

Dans les sources et les monuments, tout ce qui se rapporte à la mâture de la trière est de beaucoup postérieur aux guerres médiques. Les *Inscriptions* font mention de deux mâts, l'*ἱστός μέγας* et l'*ἱστός ἀκάτειος* ². Cependant dans les *Inscr.* X, c. I, 88 et s., nous lisons « *ἱστόν μέγαν, κε[ραίας μεγάλας], ἱστο[ύς] ἀκατείου* » d'où Cartault (*La trière Athénienne*, page 180) est conduit à admettre que la trière avait vraisemblablement non

1. R. Lemaître, *Revue archéologique*, 3^e sér., 1883, p. 89.

2. *Ἐφ. Ἀρχ. Inscr.* 3176, col. 1, I, 83 et 3175, col. 7, I, 8.

pas deux, mais trois mâts, un grand mât et deux petits, comme le nom même ἀνάττειοι de l'ἄκατος, barque, l'indique. Les monnaies portent souvent un seul mât. Mais un point est à éclaircir. Les trières ont-elles combattu à Salamine les mâts hauts?

Selon Cartault ¹, les mâts des trières restaient debout pendant le combat, et il n'en était pas de la trière comme de la barque primitive où on abaissait le mât à volonté. Nous ne voyons pas trop sur quoi on pourrait fonder une pareille opinion.

Dans la marine de guerre antique, on dressait ou on abaissait le mât à volonté. A cet effet, on pratiquait une ouverture qui traversait les baux et le pont, situés à l'arrière du navire. Des madriers, qu'on appelle aujourd'hui épontilles, devaient soutenir, par dessous, les baux ainsi tranchés. Cette sorte de fosse ou de cage pour le mât se nommait ἡ μεσόδμη ² ou ἱστοθήκη ³, la fosse du mât, parfois ἱστοδόκη ⁴. On voit en outre ⁵ qu'avant d'incliner le mât, la voile et la vergue étaient amenées dans la μεσόδμη. Le mât une fois abaissé devait avoir la tête appuyée sur un billot ou madrier muni d'une fourche à son extrémité. La position et le rôle de ce madrier lui valurent également le nom d'ἱστοδόκη ⁶.

Comme les anciens vaisseaux étaient armés d'éperon, ils éprouvaient à chaque rencontre, en attaquant de l'étrave, un choc formidable. La force de ce choc sur chaque navire, aussi bien sur l'attaqué que sur l'attaquant, était égale à la somme des forces exercées par les deux vaisseaux venant en sens contraire. Une telle collision devait être suivie de la chute du mât, ou tout au moins de la vergue. De là un danger sérieux pour l'équipage posté sur le pont. La manœuvre la plus impor-

1. Cartault, *La trière athénienne*, p. 188.

2. Apollonius de Rhodes, L, 563, scolie.

3. Hésychius.

4. Apollonius de Rhodes, II, 4262.

5. Id., Ibidem.

6. Homère, *Il.*, I, 434, scolie. Breusing traite cette question dans son art nautique. V. A. Breusing, *Die Nautik der Alten*, trad. fr. par Jules Vars, p. 63.

tante avant le combat, consistait donc à amener les voiles, les vergues ¹ et même le mât.

Dresser le mât s'exprimait par τὸν ἰστὸν αἵρεσθαι ² ἐπαίρεσθαι ³, ὀρθοῦν ⁴. Abattre le mât, χαλᾶν ⁵ κλίνειν ⁶. L'amiral Fincati ⁷ est du même avis, et cite l'exemple suivant : « Livius rapporte qu'à l'attaque de Polyxenidas, les Romains ont fermé les voiles et baissé les mâts, *vela contrahit, malosque melinat* ». Boeckh ⁸ affirme que dans les combats navals, on n'employait pas la voile. Graser cependant a adopté l'opinion contraire.

Si un vaisseau ne se sert pas d'avirons, il est clair qu'il ne peut se passer de voiles. C'est ce qui explique la défaite des Vénètes, battus par César dans les eaux de Morbihan ⁹. Mais pour un vaisseau muni de rames, dont les virements de bord doivent être rapides, point d'obstacle plus grand que la voilure. S'il n'y a pas de vent, les voiles, loin d'être utiles, sont nuisibles, car les mouvements du navire, soit en avant, soit en arrière, occasionnent sur ces voiles une pression de l'air qui doit être surmontée par la force des rames. S'il y a brise, une pression contraire à tous les mouvements du navire en face du vent s'exerce sur l'étendue d'une demi-circonférence environ. Si d'autre part, il y a vent arrière, et qu'on soit forcé de ramer à rebours (nager en culant, scier partout, πρύμνην ἀνακρούειν) que de force gaspillée, et s'il vente grand frais, est-il possible de faire reculer le navire? En outre, abstraction faite de tous ces inconvénients, les voiles ne peuvent être manœu-

1. Hirtius, *De bello Alex.*, 45. T. Liv. XXXVI, XLIV. En tout cas il faut faire une exception pour la ναῦς δελφινόφορος, les dauphins de fer ou de plomb étant ordinairement suspendus aux vergues. Toutefois Pollux (I, 84) les place sur le beaupré du navire.

2. Xenophon, *Helléniques*. VI, 29.

3. Polybe, I, LXI, 7.

4. Lucien, *Catapl.* I, 14, 64.

5. Apollonius de Rhodes, II, sqq.

6. *Id.*, IV, 1632.

7. L. Fincati, *Pugna navale antica*, p. 7.

8. Boeckh, *Urkunden*, p. 131.

9. J. César, *De Bel. Gal.*, III. Voir A. Blanche, *Guerre maritime de César contre les Venètes*, Sarzeau, 1899.

G. N. RADOS, *La Bataille de Salumine*.

vrées que sur le pont ; les soldats sont ainsi entassés et les matelots gênés de partout. On peut s'imaginer ce qui se serait passé sur les trières de Salamine, non pontées, où les matelots n'auraient eu pour se mouvoir que la *coursie* étroite qui se trouvait entre les deux rangées des thranites. N'y eût-il aucun renseignement légué par l'antiquité à cet égard, le doute ne serait pas permis ; mais les témoignages sont nombreux ¹.

Ces batailles, remarque Végèce avec raison, se livrent généralement par temps calme ; les navires n'y déploient pas leurs voiles ; ce sont les bras des rameurs qui mettent la masse en mouvement, c'est l'impulsion des rames qui enfonce le rostre dans le flanc du navire ennemi, c'est encore elle qui soustrait la coque au choc dont on la menace ².

Très souvent les monuments figurés représentent la trière non seulement sans voile, mais aussi sans mât. Sans doute le mât existe, mais il est abaissé et repose dans la *mesodme*. Cette *mesodme* a été inventée, on peut en être certain, pour le combat. Tous ces monuments se rapportent à une époque postérieure aux guerres médiques ³, et même aux campagnes d'Alexandre. Si donc aux guerres des successeurs d'Alexandre on ne se battait pas les mâts hauts, pourquoi se serait-on battu ainsi aux guerres médiques, où l'éperon joue un grand rôle, où par suite, l'agilité du navire doit être plus grande, à quoi contribuerait le couchage du mât dans la cale.

Il faut dire un mot de la peinture des flottilles de trières pour compléter leur physionomie.

Hérodote dit ⁴ qu'à l'origine, les navires étaient enduits

1. T. Live XXVI, 39. Dion Cassius, XXXV, 44. Breusing, *op. cit.*, trad. fr. de Jules Vars, p. 97.

2. Végèce, V, 13. Cf. Jurien de la Gravière, *La Marine des Empereurs et les flottilles des Goths*.

3. Cependant sur les bas-reliefs égyptiens, rendus dernièrement à la lumière par les fouilles de M. Ludwig Borchardt dans la pyramide de Sahouri, les navires de guerre de pharaon sont figurés les mâts abaissés au moment où ils reviennent du combat chargés de prisonniers et de butin. Ces représentations se rapportent à une époque antérieure à la bataille de Salamine.

4. Hérodote, III, 58 : τὸ δὲ παλαιὸν ἄπασαι αἱ νῆες ἔσαν μηλτιλιφῆες.

de minium. Il s'en suit qu'aux guerres médiques, ils n'étaient plus comme aux temps homériques *μυλτοπάρηοι*.

Chez Homère, les épithètes *μυλτοπάρηος*, *φοινικοπάρηος*, galère aux joues rouges, et *μέλαινα*, noire, — dans l'Odyssée le même vaisseau est appelé noir et a la proue bleue, *κυανόπρωρος*, — prouvent que la couleur doit avoir été limitée aux *παρήια* ou l'avant; c'est-à-dire que les plus anciens vaisseaux grecs n'avaient des touches de couleur qu'à la proue. Le reste de la coque était très probablement noirci au goudron. Eschyle appelle les trières perses qui combattirent et périrent à Salamine, *κυανώπιδας*; étaient-elles bleues, étaient-elles noires?

Cependant la trière de Salamine ne paraît pas encore être cette superbe trière du temps de Périclès, véritable objet d'art, en harmonie avec l'ambiance esthétique dans laquelle elle vivait. Ce n'était que le commencement. La Grèce venait à peine de recevoir des mains barbares les constructions navales, comme elle en avait reçu l'architecture et l'art pour les améliorer et les embellir. Le génie attique n'avait pas encore donné au long navire à rames son empreinte, ne l'avait pas encore transformé en cette coquette, subtile et puissante galère qu'elle a été depuis. Des métopes du vieux Parthénon, incendié par le *Θούριος* Xerxès, aux beaux dieux arrachés et mutilés par le sacrilège Elgin, il y a un abîme. Au moment de la bataille de Salamine, l'architecture navale phénicienne surpassait de beaucoup encore les constructions grecques et le jour n'était pas encore venu où, avec un légitime orgueil, l'Athénien pouvait répondre à celui qui lui demandait : « Quel est votre pays ? ». « Le pays d'où viennent les belles trières » ¹.

Le vaisseau de ligne des guerres médiques est sous tous les rapports inférieur au vaisseau de ligne de la guerre du Péloponèse et à celui du temps de Philippe. Toutefois le spectacle de ces nombreuses flottilles, tant grecques que barbares, était beau. De tout temps la trière fut coquette et aima la parure. Il faut remonter jusqu'au temps de Pierre Puget, « décorateur

1. Aristophane, *Oiseaux*, 108 : Ποδαπὸ πὸ γένος; — Ὅθεν αἱ τριήρεις αἱ καλαί.

naval », du génial Puget du Milon de Crotone, qui fut une des gloires du siècle de Louis XIV, pour avoir l'idée de cette esthétique sur laquelle la marine actuelle ne peut plus nous renseigner. L'artiste français n'aurait pas été un grand sculpteur de statues, qu'il serait déjà glorieux par les figures mises par lui à l'avant des vaisseaux. Il nous semble que les artistes grecs qui décoraient les trières, étaient aussi peintres et poètes, aussi admirables dans la composition des bois sculptés que Pierre Puget ¹.

Cet agile et brillant navire était monté, d'après Hérodote, par deux cents hommes d'équipage ². Pour reconstituer les éléments de cet équipage, forcé est de recueillir çà et là les notions éparses dans les pages d'une grande partie de la littérature antique.

L'état-major de la trière comprenait cinq officiers : un triérarque, commandant en chef et spécialement chef militaire, maintenant la discipline par les soldats marins, les épibates, et dirigeant le combat ; un capitaine, chef des timoniers et des matelots, homme de métier, commandant les manœuvres, exécutant les ordres du triérarque. Cet officier était appelé κυβερνήτης, littéralement le gouvernant du navire. Le troisième officier supérieur était le kéleuste, κελυστής, chef de la chiourme, le directeur de la vogue, le terme signifiant l'homme

1. M. Auquier, conservateur du Musée des Beaux-Arts de Marseille, a donné, il y a quelques années, sous le titre de *Pierre Puget, décorateur naval*, une étude très complète sur les travaux du grand artiste à l'arsenal de Toulon avec une série de dessins de décoration et cinquante-six planches. Le dessin du vaisseau « Monarque » est d'une richesse extraordinaire avec ses chevaux marins, ses sirènes, ses divinités, ses cariatides, ses figures allégoriques. Celui du « Royale-Thérèse » est d'un mouvement splendide avec ses tritons, ses amours, ses palmiers, ses lanternes. Quant à la marine à rames, à toute époque elle aime le luxe (voir l'arrière des navires publiés dans l'*Archaeol. Zeitung*, année XXIV, oct. et nov. 1866, *Schiffskämpfe auf Reliefs*, par Otto Jahn, pl. CCXIV. Cf. Athén., V, 37. Ovid. *Fast.*, IV, 273. Valér. Fl. I, 129 et suiv.). Une visite aux superbes collections de Venise, qui nous montrent ce qu'était une poupe de galère avec ses lions d'or, son fanal de commandement, ses ornements variés, peut seule donner une idée de la magnificence et du goût artistique d'une marine à rames.

2. Hérodote VIII, 17 : Κλεινὸς ὁ Ἀλκιβιάδης... ἐστρατεύετο ἀνδράσι τε διηκοσί-οισι καὶ οἰκητῇ νηϊ.

qui crie le κέλευσμα, les commandements selon lesquels les rameurs manœuvraient. Le kéleuste qui se tenait vers l'arrière du navire, en bas et en avant de la παρεξαιρεσία, au niveau des rameurs et face à eux, recevait les ordres du triérarque par l'intermédiaire du κυβερνήτης. Le triérarque donnait des ordres généraux, d'après lesquels le κυβερνήτης faisait travailler tout le monde. Le πρωράτης, l'officier de la proue commandait spécialement les matelots et faisait fonction de second; enfin, un officier d'intendance complétait l'état-major de la trière. Il paraît certain que telle fut l'organisation du commandement à toutes les époques de l'histoire des trières.

Il y avait encore les τοίχαρχοι, sous-officiers surveillant les rameurs de deux bordées, rameurs eux-mêmes comme les *bonevoglies* ou les *espaliers* dans les galères. Au temps des guerres médiques comme après et pendant toute la durée de l'existence de la marine à rames, l'équipage d'un navire de guerre se divisait en trois catégories : les rameurs, les matelots et les épibates. L'équipage se composait de 174 rameurs divisés en babordais et en tribordais δεξιότοιχοι et ἀριστερότοιχοι¹. Quant au nombre de rameurs composant chaque file horizontale, il faut, pour l'établir, avoir recours aux *Inscriptions Navales*, à défaut de sources plus anciennes. Elles nous donnent à ce sujet des renseignements précieux²; Cartault en conclut qu'il y avait de chaque côté de la trière 31 rameurs thranites, 29 zygites, et 27 thalamites.

Il y avait aussi un petit nombre de matelots pour manœuvrer les voiles, les ancres et les gouvernails. Les chiffres de 20 et de 17 qu'on leur donne nous paraissent exagérés, l'équipage ne comptant en tout que 200 hommes. Le nombre d'épibates, qui, en cas d'abordage, défendaient le pont ou sautaient sur celui de l'ennemi pour s'en emparer, flottait entre 10 et 40 soldats, qui formaient aussi la garnison du navire et la compagnie de débarquement, comme plus tard dans les flottes

1. Et. M. S. v. et Antiatt., I. Bekk., Anecd., p. 91, 2.

2. Boeckh, *Urkunden*, p. 117 à 121.

romaines les *Classarii milites*. Déjà Hérodote a bien soin de distinguer les épibates des matelots et du reste de l'équipage ¹. Eustathe, Hésychius, Harpocracion ² nous donnent la définition exacte de l'épibate. Sur les trières athéniennes, les épibates étaient des hoplites levés régulièrement ³. Il en était de même pour toute la Grèce. Il y a beaucoup d'analogie entre ces ἐπινήϊοι στρατιῶται et les garnisons de vaisseaux de ligne anglais du XVIII^e et du XIX^e siècles. Les épibates de renfort dans les trières barbares, mentionnés par Hérodote, n'avaient leur raison que dans l'infériorité du guerrier asiatique, en face de l'hoplite. On a voulu y remédier par le nombre et ils ont créé une difficulté pour la manœuvre.

Boeckh fait remarquer ⁴ que plus l'art nautique se perfectionnait, plus le nombre des soldats marins diminuait. Cependant, malgré ce que dit Thucydide ⁵ qui, à propos du combat de Sybota, où les ponts étaient chargés de combattants, qualifie de vieillie cette tactique, il paraît qu'on ne peut pas établir une règle fixe à cet égard. La bataille même de Sybota, où Corinthiens et Corcyréens se servirent d'un grand nombre d'hoplites, d'archers et d'akontistes, et cherchèrent à transformer le combat naval en quasi bataille de terre, est plus récente que la bataille de Salamine, où pourtant les Grecs avaient limité le nombre des épibates à dix-huit. Plus tard, par contre, nous en voyons souvent augmenter le nombre. C'était plutôt la nature des opérations projetées qui dictait les mesures à prendre.

Si nous admettons le chiffre de 174 pour l'ἑρετικόν et celui de 18 pour les épibates, il ne reste plus que le chiffre de 8 pour les matelots, même si nous ne comptons pas l'état-major. C'est admissible ; car en cas de navigation à la voile, la chiourme ne voguant pas, une partie des rameurs prêtait la main aux matelots pour le service des voiles.

1. Hérodote, VI, 15.

2. V. Cartault, *op. cit.*, 236.

3. Thucydide, VIII, 24 : εἶχον δὲ ἐπιβάτας τῶν ὀπλιτῶν ἐκ κατὰ λόγου ἀναγκαστούς.

4. Boeckh, *Staatshauschallung*... II, 22.

5. Thucydide, I, 49. Cf. Appien, *Syr.* 27, à propos du combat de Myonnesos.

Hérodote ¹ porte l'armée de mer de Xerxès à 244,400 hommes pour 1,207 navires, ce qui fait également 200 hommes par navire. De plus, il y avait une garnison de trente soldats Perses, Mèdes ou Saces par trière; mais c'était en dehors du nombre réglementaire des épibates indigènes qui existaient déjà sur chaque navire barbare. Deux cents était donc le nombre réglementaire pour toutes les marines à trières, puisque Platon, presque un siècle après Salamine, le donne même pour la flotte fantastique de l'Atlantide ².

En résumé, le navire de combat des guerres médiques est un bâtiment à rames du type triérique, long, étroit, mince, avec des façons fines, bas sur l'eau, — à peine 2 mètres, — d'un faible tirant d'un mètre environ, d'un déplacement d'à peu près 50 tonnes. Sa longueur est tout au plus de 35 mètres, sa largeur au maître couple ne dépasse pas les quatre. Sa carène presque plate, sa puissante quille effacée extérieurement, lui permettent de se hisser sans trébucher sur la grève, où il aime à sortir si souvent. Sa poupe, aussi effilée que l'avant, lui permet de scier facilement, de se mouvoir sans encombre dans les pertuis, comme les *double-enders* américains, et, sans pivoter sur lui-même, de se retirer au besoin aussi vite qu'il se porte en avant; d'atterrir mollement, grâce aux formes fuyantes de son étambot, par lequel il accoste toujours ³. Grâce à ses deux gouvernails latéraux, il peut, aidé

1. Hérodote, VIII, 17. Cf. id. VII, 184 : ἀνὰ διακοσίους ἄνδρας... ἐν ἑκάστῃ νηϊ.

2. Voy. Platon, *Critias* ou *l'Atlantide*.

3. Graser alla chercher dans les mers du Levant et dans les caïques du Bosphore et de la mer Égée, un type de navire qu'on puisse comparer à celui de la trière. Il voulut retrouver une espèce qui pût nous donner une idée approximative de ce bâtiment. Mais, en réalité, il a fait fausse route. Que peut-on retrouver d'un grand navire à rames dans les *beyadés* de Constantinople, mûs par un ou deux Lazi, maniant, dans la posture la moins élégante du monde, de courts avirons grossiers, véritables élytres d'hémiptères, ou dans ces hardis voiliers de l'Archipel, la *belue*, la *bombarde*, la *sacolève*, le *trechantir*, qui n'ont pas le moindre trait de ressemblance avec un navire polyrème? On dit encore, plaisamment, dans les îles grecques : « Coque de galère, proue de bombarde » (κάτεργου σκαρι, βομβάρδας πλώρη), pour désigner deux choses absolument incompatibles, un type de navire impossible, et c'est bien le cas ici de rappeler l'expres-

de ses rames, virer rapidement, en décrivant de petits arcs, et tourner presque sur place. A peine lesté, il n'excelle pas par la stabilité, mais ses longues rames étendues contribuent au maintien de l'équilibre. Monté par deux cents hommes, combattants, matelots et rameurs, entassés dans un étroit espace, ce navire, tout en muscles, a un propulseur qui, constitué par 174 rames sur trois rangs, légèrement superposés en plan incliné de l'axe du navire à la ligne de flottaison, et suivant des lignes obliques dirigées de la poupe vers la proue, était à découvert, car le bâtiment n'avait pas de pont en dehors du gaillard d'arrière, poste de l'état-major et des timoniers, et de celui d'avant où se tenaient les soldats mariniens. Les veilles de combat, il déposait à terre ses plus grandes voiles et, au moment de l'action, il baissait le mât dans la mésodme. Toutes les rames mises en œuvre, lui ayant fourni pour quelques moments une vitesse soutenue de 9 à 10 milles, il s'élançait, comme bondit un taureau de corrida, contre son adversaire, dans les étroites arènes où il combattait ordinairement, et lui transperçait les flancs d'un coup formidable de son éperon d'airain. Cet *embolon* solidement constitué fait corps avec la membrure du vaisseau dont la quille renforcée résiste victorieusement à la secousse produite par le choc.

Tel était à peu près le navire de combat destiné à s'immortaliser dans les eaux de Salamine.

sion. Cependant, il existe dans les mers de la Grèce un type de grande barque de pêche qui, réellement, par sa conformation et son armement, évoque en miniature l'image des anciens navires à rames. C'est la *trata* à rames de Zante et celle de Vatica sur le golfe de Laconie. Longue et mince, elle a un nombreux équipage, baisse ses mâts à volonté ; ses rameurs, assis sur deux files, manient en cadence leurs longues rames, et c'est le chant qui rythme la vogue. Le patron, comme autrefois le kéleuste, chante le premier couplet que tous répètent en chœur. Il n'est pas de plus émouvant spectacle que celui de ces rudes travailleurs de la mer à la besogne, disciplinés et vigoureux, faisant gaiement fendre les flots à la *trata* dont les flancs bleus luisent sous le soleil. À voir, au printemps, leurs flottilles sortir du port, on dirait que les Atrides ont de nouveau mis le cap vers la Troade. La pêche finie, c'est encore au commandement que l'équipage tire à sec sur la grève la *trata* et campe auprès.

CHAPITRE III

LA TACTIQUE NAVALE AU V^e SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE

La tactique navale à la seconde guerre médique n'est plus dans l'enfance.

— Un *traité* ancien de tactique des marines à rames. — Le livre des signaux. — L'exploration. — Les manœuvres en escadre. — Les formations de marche et de combat. — L'attaque. — Le *combat au rivage*.

Toute armée navale organisée a nécessairement une tactique. Il faut qu'elle évolue et marche au signal pour se grouper et combattre, et pour cela, elle a besoin de quelques règles posées d'avance et connues de tous les conducteurs de file. Même un navire isolé a sa tactique pour marcher et pour combattre. La tactique s'inspire des armes que nous avons en mains, des instruments de combat dont nous disposons. La tactique change; elle tient compte de l'organisation, qui se modifie souvent, mais surtout de la nature des armes, qui se perfectionnent sans cesse. C'est pourquoi les différences, parfois les plus légères, entre le matériel de deux armées, imposent à telle flotte une tactique, et à telle autre une tactique différente. Quand on se propose de décrire la tactique d'une époque, il ne faut pas faire un tout de renseignements s'appliquant soit à un même peuple, considéré à des périodes différentes, soit à des peuples différents; car c'est alors la confusion et l'erreur.

La même raison dicte l'homogénéité des armées, et fait leur force. A deux navires doués d'aptitudes différentes, la même tactique crée pour l'un la victoire, et pour l'autre le désastre. Les faits parlent bien haut. A Punta Gruesa, lors de la guerre du Pacifique en 1881, la « Covadonga », sous l'intrépide capi-

tain Carlos Kondell, rencontre la gloire sur les mêmes bas-fonds où le cuirassé « Independencia », entraîné par l'astucieux chilien, trouve sa fin. La différence du tirant d'eau des deux navires inspire au commandant Kondell la saine tactique. A la bataille de Lépante, l'héroïque Agostino Barbarigo n'a pas fait preuve du même coup d'œil. Commandant l'aile gauche chrétienne, il se laisse cerner par la droite des Turcs qui, ayant des navires d'un plus faible tirant d'eau, rendent inutile l'effort de Barbarigo, cherchant à s'appuyer sur la côte pour leur interdire le passage. L'exemple de Lissa est plus frappant encore. Teghetoff, peu confiant dans son artillerie d'un calibre inférieur, fonce sur les Italiens par l'étrave ; par contre, les Japonais, en 1894 et 1904, inaugurent la tactique des grandes distances et de l'intensité de feux qu'avec autant d'adresse les Grecs de nos jours ont appliquée deux fois devant les Dardanelles contre une escadre de beaucoup supérieure en déplacement et en nombre de bouches à feu.

La tactique navale à la seconde guerre médique n'est plus dans l'enfance ; c'est que le matériel de guerre était déjà assez perfectionné. Il ne faut pas oublier que la trière, même la trière non pontée, est l'apogée de l'architecture navale antique, l'idéal du bâtiment de guerre à rames. L'esprit humain, une fois engagé dans cette voie, ne pouvait pas, à la vérité, faire mieux.

Les tacticiens grecs et barbares paraissent en possession d'une science et d'une habileté presque égales. C'est que, dans la marine, ce n'était pas comme dans l'armée de terre. Sur terre, la supériorité des Grecs est incontestable. Elle est même telle que plus tard le grand roi mettra une bonne partie de ses espoirs dans les mercenaires grecs, dont l'intelligence du commandement, l'armement, la tactique, et même la discipline, sont supérieurs à ceux des Barbares. Pendant plus d'un siècle, la Perse empruntera à la Grèce son infanterie, et ce n'est pas seulement à la bataille de Cunaxa que la phalange grecque marche au service d'un prince perse ¹. Sur mer cependant,

1. L'inscription d'ailleurs que les mercenaires grecs de Psametik gravaient sur le colosse d'Abou Simboul en Nubie, sept siècles avant notre ère, prouve que déjà

les choses diffèrent essentiellement, pour la simple raison que l'armement est le même des deux côtés; les marines militaires asiatiques ont presque toutes précédé les marines grecques, et les Phéniciens furent les maîtres de l'art nautique dans la Méditerranée.

Les arsenaux asiatiques excellent dans la construction de navires rapides, et cette supériorité, ils la conserveront encore aux jours de la guerre du Péloponèse et de la bataille des Arginuses, où les navires montés par les Lacédémoniens, construits sur le littoral de l'Asie Mineure, sont plus rapides que les trières athéniennes bâties un peu à la hâte, il est vrai, cette fois ¹. La conséquence naturelle en est que la tactique des barbares sur mer n'est pas aussi élémentaire et pauvre que celle de leur armée de terre, dénuée de toute qualité offensive, à cause de ses grandes masses, et de la cohue des milices nationales, souverainement incapables d'évoluer avec rapidité. La flotte de Xerxès, en revanche, composée d'escadres phéniciennes, ioniennes ou cariennes, représentait tout le progrès de l'art nautique, des constructions navales et de l'organisation, réalisé jusqu'alors. Les armées de terre barbares, c'est le passé, la stagnation; par contre, les escadres du grand roi ne proviennent pas de la côte des Aromes ou de Penjab, mais de Tyr, de Sidon, d'Halicarnasse ou de Kymé, et leur tactique est un progrès.

Par ce que nous savons de la trière, par ce que nous pouvons recueillir de notions chez les anciens, on obtiendrait une idée assez claire de la tactique navale du v^e siècle. Hérodote, dans ses histoires, est suffisamment explicite en fait de formations de combat. Ce que nous trouvons chez lui, joint aux indications qu'on peut tirer de Thucydide, Xénophon et Polybe, suffit à combler jusqu'à un certain point la lacune qui existe par le

à une époque plus reculée encore les services de l'infanterie grecque étaient recherchés chez les Barbares. C'est que les armées grecques avaient, pour faire la guerre, une manière assez méthodique et savante, qui était totalement étrangère aux peuples orientaux.

1. Xénophon, *Helléniques*, I, 6, 29 et s.

fait de l'absence d'un traité de tactique navale à cette époque lointaine. Cependant un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne, malgré qu'il date d'une époque relativement récente, paraît inspiré des théories anciennes. Ce manuscrit, *Traité de tactique des bâtiments de guerre à rames*, paraît être un recueil d'instructions en usage dans les flottes anciennes, et résumer l'expérience grecque sur la conduite des flottes à rames. Il est assez mutilé, mais tel quel, offre une grande utilité¹; toutefois, notre grande source sera toujours Hérodote, dans ces admirables récits de la grande crise historique dont son livre immortel nous a conservé le souvenir. Prenons les armées de trières au moment où elles glissent de la grève à l'eau, et côtoyant ordinairement la terre, s'avancent explorant l'espace. Dès qu'elles appareillent, les flottes adverses se cherchent. Le service de l'exploration, bien organisé, marque un progrès et ne saurait pas être négligé sans nuire. Les guerres médiques n'ignorent pas ce chapitre de tactique, comme la rencontre des éclaireurs des deux marines dans les Sporades septentrionales le démontre. L'anonyme tacticien du manuscrit Ambrosien en expose le principe : « Souvent, ignorant où se trouve l'ennemi, nous le rencontrons inopinément et sans être prêts au combat. Il en résulte la nécessité d'être vigilants, et d'envoyer devant nous des navires pour explorer la route et signaler l'apparition de l'adversaire. » Le manuscrit contient ensuite une série d'instructions relatives au service d'exploration en usage chez les anciens. Il parle ensuite des éclaireurs débarqués qui, du haut des sommets voisins, suivent les mouvements de l'ennemi, sage et prudente mesure pour une marine qui disposait de navires à mâts peu élevés. Nous en trouvons des exemples chez Hérodote, comme ces hémérosopes qui, du haut des monts de l'Eubée, se rendent compte du naufrage terrible de Sépias ou de l'approche de la

1. Ce manuscrit a été pour la première fois publié par M. K. K. Müller, *Eine Griechische Schrift über Seekrieg*, Würzburg, 1882. Francesco Corazzini a publié une traduction en italien. Une édition, suivie d'une étude, a paru à Athènes par nos soins : *Ναυτική Τακτική τῶν Ἀρχαίων. Ἐν Ἀθήναις*, 1899.

flotte d'Aphètes¹ et en informent les stratèges. Il paraît même qu'ils ont déjà entre les mains un livre de signaux assez perfectionné, à juger par le rapport assez détaillé qui, d'après Hérodote, a été transmis à la flotte d'Artemision² au moyen de signaux à feu par les vigies de l'île de Skiathos sur le sort des bâtiments en observation de la grande garde grecque dans les eaux des Sporades septentrionales.

Don Juan Cardona, envoyé en exploration avant la bataille de Lépante, découvre toute la flotte turque du haut d'un îlot, tandis que le pirate Caracodja, qui précède en éclaireur la flotte ottomane et s'est contenté d'explorer l'horizon du calcat de sa galère, ne prend qu'une idée confuse des forces ennemies. Les signaux, en pareille occurrence étaient, chez les anciens, le jour, la toile blanche, la fumée épaisse et noire, les reflets d'un miroir ou d'une lame de sabre, — déjà le langage par signaux commençait à se former, — enfin, le clairon³, — la nuit, les feux, πυρσεῖαι⁴. Des avisos rapides servaient aussi à renseigner le chef. Le procédé était anciennement en usage, et déjà Agamemnon promettait à Clytemnestre de l'avertir de la prise d'Ilion au moyen de signaux de feu⁵.

1. Hérodote, VIII, 182.

2. Id., ibidem. Cf. VIII, 7, sur les signaux qui devaient annoncer à Aphètes l'entrée dans l'Euriepe de la division détachée autour de l'Eubée.

3. Muller, *Griech. Schrift über See-Krieg*, p. 6. L'amiral Jurien de la Gravière ne voit pas « par quels procédés d'entente inconnus, à l'aide de quelle langue télégraphique, ou de quels signaux généraux la flotte d'Eurybiade et de Thémistocle réussit à former un ordre », (*La marine des Anciens*, p. 53). Après les témoignages ci-dessus on ne saurait souscrire à cette appréhension.

4. Hérodote, VII, 182 : Ταῦτα οἱ Ἕλληνες οἱ ἐπ' Ἀρτεμισίῳ στρατοπεδεύόμενοι ποιήσονται παρὰ πυρσῶν ἐκ Σκιάθου.

5. Voy. Eschyle, *Agamemnon*, vers 1 et suiv., où le guetteur placé au haut du palais, attend les signaux de feu qui devaient annoncer la prise de Troie. Clytemnestre donne une description magnifique du procédé par lequel son époux lui annonça la prise de la ville de Priam. De fanal en fanal la flamme messagère est allée jusqu'à Argos ; de l'Ida à Lemnos, du sommet de cette île au mont Athos. De là la lumière, voyageant sur la surface des eaux, alla jusqu'aux montagnes de l'Eubée, où les gardiens ont répondu en allumant un monceau de bruyère sèche, dont la forte clarté transmet le signal au mont Cithéron. La vigie, veillant à son poste, alluma alors un fanal plus grand encore que les autres, qui, perçant les ténèbres, lança ses éclairs jusqu'au golfe Saronique, et de cap en cap les tour-

Aussitôt les flottes ennemies en vue, on sonne le branle-bas de combat. Tous les rameurs sans exception reprennent les rames, les mâts sont baissés dans la mésodmie, les épibates aidés de leurs servants, qui figuraient très probablement au nombre des rameurs, endossent leur cuirasse et saisissent les piques et les boucliers ¹. De l'ordre de marche, l'armée passe à l'ordre de combat, ordinairement de l'ordre de file à l'ordre de front. La ligne de file n'était pas la seule formation de marche dans les escadrilles de trières. Il y en avait sur plusieurs colonnes ou par pelotons. Thucydide ² offre des exemples d'ordres de marche sur quatre colonnes.

Nous avons toutes sortes de formations en tactique ancienne, mais dans toutes ces formations, l'élément essentiel, le principe immuable, c'est de présenter toujours la proue à l'ennemi, pour la simple raison que toute la puissance de la trière réside dans la proue, toute la faiblesse dans les flancs, où il n'y avait ni arme, ni défense, et que le propulseur fragile du navire était exposé aux attaques. Le but suprême de la tactique navale des anciens était de faire produire à l'éperon ses redoutables effets. Hirtius ³ rapporte comment quatre seuls vaisseaux rhodiens purent affronter toute une division alexandrine en présentant toujours leur proue à l'ennemi. Et il en fut ainsi de tout temps avec le bâtiment à rames. Ἀνάγειν τὰς νέας ἐπὶ κέρας ⁴, c'est l'expression d'Hérodote pour désigner l'ordre de front constitué de la manière précédente. Un marin beaucoup plus récent, mais toujours tacticien de la marine à rames, le capitaine Pantéro-Pantéra, en son ouvrage *Armata Navale* ⁵ donne les

billons de flamme luirent enfin sur le sommet du mont Arachné pour avertir la tour du palais des Atrides et annoncer à la reine que les Grecs étaient maîtres de Troie.

1. Hérodote, VII, 100 : Τὰς δὲ νέας οἱ ναύαρχοι ἀναγαγόντες... ἀνεκώχευον, τὰς πρόρας ἐς γῆν τρέψαντες.. μετωπηδόν, καὶ ἐξοπλίσαντες τοὺς ἐπιβάτας ὥς ἐς πόλεμον.

2. Thucydide, II, 90 : ἐπὶ τεσσάρων ταξάμενοι τὰς ναῦς.

3. J. César, *De bello Alex.*, XIII et s.

4. Hérodote, VI, 12, 14.

5. Je ne connais l'auteur que d'après les nombreuses citations de l'amiral Fincati. Voir Luigi Fincati, *La pugna Navale antica*.

lignes principales des formations tactiques de son temps très analogues à celles des trières. « Il faut, dit-il, répartir la flotte en : avant-garde, bataille, arrière-garde, réserve. L'amiral doit choisir des navires de vitesse pour les envoyer en éclaireurs ». Toutefois il serait à observer que cette réserve, qui réellement constitue un progrès, nous ne la rencontrons pas dans la marine antique. C'est à peine si la marine de César ¹ fait une exception.

La seule différence d'agilité entre trières, crée déjà deux tactiques différentes. Avec la subtile et meilleure marcheuse, ἄμεινον πλέουσα, c'est le dogme du brusque passage à travers la ligne ennemie, le virement lof pour lof et l'attaque de l'adversaire choisi ; c'est ce qu'on appelait dans la marine grecque διέκπλους καὶ ἀναστροφή ². L'emploi de cette tactique supposait l'εὐρυχωρία, la haute mer. Toute contraire est la tactique des trières, plus lourdes et moins agiles, qui recherchent les détroits, les criques, les bassins fermés, où le manque d'espace, la στενοχωρία, empêche l'ennemi de profiter de son agilité, de sa rapidité, de ses qualités supérieures de giration. Toute flotte de trières qui méconnaît ses principes, expie cruellement sa faute. Les deux tactiques sont de bonne heure en usage. Les trières chiotes à Lado, souples et rapides, combattent par le διέκπλους καὶ ἀναστροφή, comme à Rion et à Naupacte où Phormion ne voit le salut de sa flotte manœuvrière que dans la haute mer ; — *ars Pelagi*, aurait dit Lucain. Par contre, à Salamine, Phéniciens et Ioniens ayant les trières, τὰς ἄριστα πλούσας, les meilleures marcheuses, devaient dans leur intérêt chercher un champ d'action suffisamment vaste. Mais ils donnent dans le piège qui leur était habilement tendu, et se battent dans une arène étroite. A cette règle, il y a cependant des exceptions ; au premier combat d'Artemision, les Hellènes s'en éloignent et sortent de leur prudence habituelle ³. Thé-

1. J. César, *De bello Alex.*, XIII, XIV et s.

(2) C'est la manœuvre employée par le commandant du « Ferdinand Max » Stoerneck à Lissa, fonçant sur le « Re d'Italia », et qui lui a bien réussi.

(3) Hérodote, VIII, 9.

mistocle, en habile tacticien, après le terrible désastre de Sépias, dont le plongeur Skylliès lui rapporte les détails, et après le détachement de 200 trières ennemies autour de l'Eubée, se décide à prendre l'offensive, se portant même au large, contre des navires éprouvés, désemparés, dont les chiourmes se trouvaient accablées et décimées, par conséquent, privés de leur rapidité coutumière. D'ailleurs il devait, de toute manière, attaquer avant l'apparition, sur ses derrières, des navires perses détachés pour contourner l'Eubée. Il faut néanmoins faire observer ici que quand nous disons trières lourdes, la dénomination est tout à fait relative et que toute trière admise dans la ligne de combat était suffisamment agile pour remplir sa tâche. Armée d'un éperon, elle se jetait comme un javelot sur ses adversaires, pour les frapper d'un coup mortel ; menacée à son tour, légère et rapide, elle échappait à leur étreinte par la vivacité de ses évolutions. De même l'étendue du champ d'opérations, l'ἐὐρυχωρία était quelque chose de relatif et nous n'avons guère de combat en haute mer proprement dite comme du temps des voiles ou de la vapeur. Presque toutes les batailles de la marine à rames, en particulier des trières, eurent lieu dans des ports, des baies, des détroits et toujours très près des côtes : Ladé, Salamine, Eurymédon, Naupacte, Erinéos, Syracuse, Cyzique, Kynos-Sema, Arginuses, Aegos Potamos, Tyr, Alexandrie, Actium.

La formation de combat la plus usitée dans la marine de la seconde guerre médique ¹ est la ligne de front, en deux ailes et un corps de bataille, le cap toujours vers l'ennemi, la ligne mince et sans profondeur en une seule trière, les distances toujours bien gardées entre navires. Cette question des distances est vraiment très importante dans ces groupements de bâtiments à rames et à éperon. L'amiral Serre ² exige pour une escadre de trières, franchissant sur neuf colonnes un détroit, 700 mètres, et entre chacune de ses ailes et la côte voisine, une encâblure, marge à peine suffisante pour parer aux irrég-

1. Hérodote, VII et VIII passim,

2. Amiral Serre, *Le Siège de Pylos*. Paris, 1891, p. 12.

gularités de la formation et aux circonstances imprévues. En ordre serré, la distance est souvent réduite à deux longueurs de trière. Près de l'ennemi, au moment d'entrer dans une passe étroite, on peut, sur une flottille à rames, adopter ce chiffre, c'est-à-dire deux fois la longueur du vaisseau, sans courir le risque d'engager les avirons. Les trières athéniennes ayant à peu près 40 mètres, celles des guerres médiques 35, une escadre, par application de ces principes, serait entrée dans une passe ayant 80 mètres de distance entre les colonnes. L'amiral croit que la largeur du chenal doit être de 40 à 50 mètres pour que deux trières à l'aviron puissent s'y croiser ¹; ce qu'il ne faut pas perdre de vue au moment de discuter la tactique employée à Salamine. Hérodote ne manque pas de signaler de pareilles erreurs de tactique et leurs résultats funestes. Ainsi il fait remarquer la bousculade et la confusion produites dans les rangs perses lors des combats d'Artémision ². Il ne faut pas oublier avant tout, que les trières étaient des navires armés d'éperon et que la distance d'un navire à l'autre devait être une des premières conditions d'une bonne formation tactique, afin de prévenir des abordages dangereux. Toute tactique règle d'abord des ordres de marche ayant pour but de grouper les navires sans les exposer à des abordages, de leur permettre de se déplacer ou de modifier leur position sans retard et sans confusion.

Le capitaine des galères Pantéro-Pantéra, si plein d'expérience en fait de navires de guerre à rames, dans son *Armata Navate* discute la question des distances, tant entre galères qu'entre navires à rames grecs ou romains. Il s'oppose aux très grands intervalles pour ne pas permettre à l'ennemi de traverser et de couper la ligne, et il finit par recommander ce qu'il appelle *distance de rame*, c'est-à-dire l'espace nécessaire à ce que les rames puissent manœuvrer sans crainte de toucher celles des navires voisins, ramer pour faire avancer la trière en toute

1. Amiral Serre, *Le siège de Pylos*, p. 10.

2. Hérodote, VIII, 46 : ὁ γὰρ Ξέρξης στρατὸς ὑπὸ μεγάλῃς τε καὶ πλήθους αὐτὸς ὑπ' ἑωυτοῦ ἐπιπτε, ταρασσομένων τε τῶν νεῶν καὶ περιπιπτουσέων περὶ ἀλλήλας.

liberté, scier pour la faire reculer. Dans la première des deux batailles livrées contre Phormion la formation adoptée par les Péloponésiens démontre bien le danger d'un ordre trop compact, aux files très serrées ¹. Le tacticien de la Bibliothèque Ambrosienne est très précis là dessus. Dans l'ordre de bataille en rangs serrés, il ordonne formellement : les navires de l'armée rangés de front l'un près de l'autre, il est indispensable que chacun soit distant de son voisin, pour ne pas se gêner mutuellement pendant la lutte, ni se heurter l'un l'autre ².

Les paroles de Thémistocle, se déclarant pour un champ de bataille resserré, n'ont qu'un sens : celui de rendre inutile la supériorité des trières ennemies plus agiles, et en possession de meilleures qualités de giration, car il n'y avait qu'une bonne tactique pour les trières subtiles et rapides : éviter le choc brutal proue contre proue, et chercher à aborder toujours l'ennemi par le flanc, en évoluant autour de lui, d'où le besoin d'espace. Les combats du grand port de Syracuse sont assez instructifs à ce point de vue ³. De même que la rapidité et l'agilité de la trière athénienne sombrèrent dans l'étroit champ clos du port de Syracuse, de même les eaux resserrées de Salamine eurent raison des capacités des trières phéniennes.

Il est très rare que la ligne formée en vue de l'attaque se range sur deux navires de profondeur. Une escadre de trières n'adopterait cette formation qu'en cas d'infériorité d'agilité pour empêcher l'ennemi d'employer la tactique de *διέκπλους* et d'*ἀναστροφή*. Ainsi, à la bataille des Arginuses, les trières athéniennes étaient les plus lourdes, les lacédémoniennes les plus rapides. Pour parer au danger, les stratèges athéniens forment une deuxième ligne pour s'y appuyer, et par là rendre

1. Thucydide, II, 83-84.

2. Müller, *Griech. Schrift über Seekrieg*, p. 7, chap. ix, intitulé « Πῶς δεῖ συντάττειν τὰς ναῦς πολεμεῖν μέλλοντας » : ...κατὰ πλευρὰν συνταττομένας ἀλλήλαις · ἀφίστασθαι δὲ τοσοῦτον ἐτέρᾳ τῆς ἐτέρας, ὅσον μὴ ὕπ' ἀλλήλων τὸν ἀγῶνα κωλύεσθαι μήτε συμψύρεσθαι πρὸς ἐχυτάς.

3. Thucydide, VII, 36 et passim.

difficile l'attaque de l'adversaire à travers les intervalles, — réglementaires et inévitables, — entre les navires de la première ligne. En effet pour des navires combattant par l'étrave, la formation d'une seconde ligne ne paraît pas inutile. L'amiral Fincati fait observer¹ que si à la bataille de Lissa le « *Re d'Italia* » avait eu sous sa poupe un navire soutien, il n'aurait pas été immédiatement coulé, ou le « *Ferdinand-Max* » n'aurait pas osé l'attaquer.

La même idée pousse souvent la flotte composée des trières les moins agiles et rapides à s'appuyer sur la côte. Les plages occupées par des troupes jouent un grand rôle dans l'action navale des anciens. C'est à tort qu'on a pensé que c'est là une invention des historiens modernes pour expliquer la disposition des flottes le long des bords du détroit de Salamine², le jour de la bataille. On verra que les textes ne laissent pas subsister d'équivoque à cet égard. La trière a l'haleine courte, son propulseur n'est pas une machine de fer et d'acier ; les rameurs s'épuisent vite. Elle ne pouvait donc en cas d'insuccès fuir bien loin, et se trouvait dans la nécessité de se réfugier sous la protection de l'armée, ὑπὸ τὸν πεζὸν στρατόν³.

Presque toujours, une flotte trahie par la victoire cherche un refuge vers une plage amie⁴. On sait la facilité avec laquelle la trière était halée à terre par ses propres moyens. Chassée et poursuivie, elle fuyait donc sur la côte occupée par les troupes amies. C'était la règle⁵. A maintes batailles, l'infanterie occupe la côte et soutient la flotte qui recule dans la direction de l'armée prête à agir. A Salamine, à Eurymedon, à Naupacte, à Erinéos, à Kynos-Sema, à Cyzique, à Syracuse, à Milet, l'infanterie est présente sur la côte. Il est rare à l'époque des trières qu'on trouve un grand combat naval, sans que, de la côte, l'infanterie y prenne une part plus ou moins active.

1. Fincati, *Pugna Navale Antica*, 10.

2. Revue « *Harmonie* », Athènes, 1902. *La bataille de Salamine*, p. 602.

3. Hérodote, VIII, 93.

4. Diodore, XI, 12, 6 : φυγεῖν ἀνὰ γῆν ἄχρι τῆς γῆς κατεδιώξαν.

5. Xénophon, *Hellén.*, I, 1-3 : πρὸς τὴν γῆν ἀνεβίβαζον τὰς τριήρεις.

Un exemple de la manière dont une flotte se range en bataille, appuyée sur une côte, est le combat naval d'Erinéos d'Achaïe, au cours de la guerre du Péloponèse, où l'Athénien Diiphile attaque le Corinthien Polyanthe. Érinéos est un port en forme de croissant, et l'infanterie péloponésienne se développe tout autour, et sur les deux pointes qui ferment la baie, entre lesquelles les navires de Polyanthe étaient rangés en bataille ¹. La situation de la flotte appuyée de la sorte sur une côte occupée par des soldats est considérée comme sûre et même inexpugnable. C'est dans ce sens que la reine Artémise conseille à Xerxès de ne pas se détacher de la côte de Phalère ². Conon n'ose pas aller attaquer à Lampsaque Lysandre, appuyé sur son camp, et chaque fois retourne à Ægos sans rien tenter. Lysandre, il est vrai, attaque les Athéniens sur la côte, mais il les prend au dépourvu. Non seulement ceux-ci n'ont pas une forte infanterie, mais même leurs équipages sont dispersés dans l'intérieur du pays, et les navires sont en partie vides. C'est la même conception tactique qui amena l'infanterie perse au pied de l'Aegaléos, sur la côte opposée au rivage Est de Salamine, pour soutenir, le cas échéant, l'effort de leur marine contre les Grecs ; mais l'effroi causé à la flotte par l'attaque soudaine et inattendue de l'ennemi fut tel, qu'elle bondit vers l'issue du détroit, et fuit vers l'armée de Phalère, au lieu de soutenir un combat en règle, appuyée sur les troupes rangées près de la mer au pied de l'Aegaléos ³. Le procédé était en usage même pour les trières les plus agiles, dont la tactique habituelle était de chercher le large, quand elles se voyaient très inférieures en nombre. Ainsi Phormion attendant, devant Antirrhion où il a déployé sa division, lors de la deuxième bataille qu'il a livrée à Naupacte ⁴, l'attaque des Péloponésiens, fait venir la troupe messénienne en garnison à Naupacte et la dispose sur la côte derrière son escadre rangée en bataille ⁵. Mais, trompé dans

1. Thucydide, VII, 34.

2. Hérodote, VIII : ἀλλὰ τὰς νέας αὐτοῦ ἔχῃς πρὸς γῆ μένων.

3. Hérodote, VIII, 93 : ψεύγοντες ἀπίκοντο ἐς Φάληρον ὑπὸ τὸν πεζόν.

4. Thucydide, II, 83-84.

5. La même précaution a été prise en face par l'ennemi, sur la côte du Pélo-

son attente, et les Péloponésiens s'efforçant de lui couper la retraite, il court avec ses trières vers le port de Naupacte. Les hoplites messéniens s'ébranlent en même temps ; ils suivent par la côte la même direction que la flotte dont ils sont le soutien. Ils n'étaient qu'à moitié chemin quand l'ennemi attaqua la flotte. Des vingt trières de Phormion, neuf sont coupées et enveloppées ; elles reculent vers la phalange des hoplites qui s'arrête. Les navires, envahis par les épibates péloponésiens qui, plus nombreux que les Athéniens, vont s'en emparer, s'adossent au rivage. Alors les hoplites messéniens, à un signal donné, marchent, se précipitent dans l'eau jusqu'à la cuirasse, et escaladent les poupes et les flancs d'arrière des trières athéniennes ; d'un bond ils sont sur le tillac et chassent les assaillants. Dans le grand port de Syracuse, Gylippe, occupant Plemmyrion, seconde l'action navale ¹. Cette double action est la chose la plus simple pour les anciens. Dans la première page des Helléniques nous lisons que les adversaires combattaient et des navires, et de la terre ². Duncker fait remarquer, par rapport aux dispositions de la bataille de Salamine, que les grandes batailles livrées dans l'Hellespont l'ont été invariablement d'une rive à l'autre, et cela dans la passe la plus étroite du détroit, l'armée de terre soutenant toujours l'un des deux partis ³. Hauvette, lui aussi, dans son ouvrage « Hérodote historien des Guerres médiques » ⁴, fait ressortir l'avantage du déploiement d'une flotte le long d'une côte défendue par des hoplites. L'amiral Borekenhagen ⁵ et Stenzel ⁶ ont la même impression sur l'avantage que la marine à rames pouvait tirer du voisinage de la côte. « Les Grecs auraient pu parer une sur-

ponèse, à Rion ; εἰς τὸν αὐτὸν δὲ τόπον καὶ τὸ πεζὸν στρατόπεδον τῶν Πελοποννησίων κατήντησε καὶ πλησίον τοῦ στόλου κατεστρατοπέδευσε (Diodore, XII, 48, 2).

1. Thucydide, VII, 23. Πλημμύριον, la *Punta di Gigante* actuelle.

2. Xénophon, *Hellen.*, I, 1, 3 : ἐμάχοντο ἅπὸ τε τῶν νεῶν καὶ τῆς γῆς. C'était à Roiteion de l'Hellespont.

3. Duncker, *Gesch. des Allerth.*, t. VII, 283.

4. Hauvette, *op. cit.* p. 415.

5. *Marine-Rundschau*, Dezember-heft (1910) *Salamis*, Berlin.

6. A. Stenzel, *Seekriegsgeschichte* Ba, I.

prise, » disent-ils à propos des batailles d'Artémision, qu'ils supposent engagées dans un lieu situé plutôt vers le canal d'Oréos que vers le cap Artémision, le camp des vaisseaux grecs se trouvant à Histiée, en face d'Aphètes.

Cette sorte de combat, imposée d'ailleurs par la nature du navire à rames, était dans les traditions les plus anciennes de la marine méditerranéenne avant la naissance même des marines de guerre helléniques. Les faits nous sont connus grâce aux recherches des égyptologues. M. Maspero ¹ nous donne, d'après un relief, la description d'une bataille entre la flotte égyptienne de Ramsès et les navires des « peuples de la mer ». Ces peuples, *Poulasati* et *Zakkala*, sont identifiés par lui aux Pélasges-Sicules de la mer Egée ². La flotte est représentée filant le long de la côte, — syrienne très probablement, — et réglant sa vitesse sur celle de la horde qui l'accompagne ; ce qui est le plus intéressant, c'est que la flotte égyptienne est soutenue par le roi Ramsès en personne, à la tête des archers de sa garde qui, de la côte, criblent l'ennemi de leurs flèches.

Très caractéristique est le passage de Plutarque, suivant lequel Eurybiade, effrayé du nombre des vaisseaux ennemis, et apprenant que deux cents navires détachés de l'armée principale doublent l'île d'Eubée, veut regagner au plus tôt l'intérieur de la Grèce et aller se poster devant les côtes du Péloponèse, afin que l'armée de terre soit à portée pour soutenir de la côte l'armée de mer, convaincu qu'il était de l'impossibilité de résister aux forces navales du roi ³.

Cette tactique n'était pas ignorée de la marine des galères ; c'est ce qu'on appelait *le combat au rivage*. Scipion Doria, acculé par les musulmans à l'île de Zerbi, sur la côte nord de

1. Maspero, *Histoire des Peuples d'Orient*, II, p. 462-465.

2. *Revue critique*, 1880, t. I, p. 110.

3. Plutarque, *Themist.*, 7 : Εὐρυβιάδης ἐβούλετο τὴν ταχίστην εἶσω τῆς Ἑλλάδος κομισθεὶς ἄψασθαι Πελοποννήσου, καὶ τὸν πεζὸν στρατὸν ταῖς ναυσὶ προσπεριβαλέσθαι, παντίπασιν ἀπρόσμαχον ἰγούμενος τὴν κατὰ θάλατταν ἄλλην βασιλείῳ. Littéralement, τὸν πεζὸν στρατὸν ταῖς ναυσὶ προσπεριβαλέσθαι : mettre autour des vaisseaux l'armée de terre. C'est-à-dire qu'Eurybiade méditait de se porter à Kenchrées sur l'isthme et de livrer bataille, appuyé sur l'armée de Cléombrote.

l'Afrique, s'écrie : « Et pourquoi fuir? ne serait-il pas plus simple de nous embosser aussi près de terre que possible, et de nous y appuyer pour livrer *combat au rivage*? » ¹.

Ce *combat au rivage* ², dans les guerres des anciens, nous le rencontrons à chaque moment. Agathocle, lors de sa campagne célèbre contre Carthage, rencontré par l'ennemi en haute mer, évite le combat, qu'il ne livre qu'après avoir touché la côte africaine. Il y arrive, occupe le rivage par quelques détachements de fantassins, y adosse sa flotte et repousse victorieusement la flotte carthaginoise ³.

L'amiral Fincati, dans sa *Pugna Navale Antica* ⁴, cite, d'après Appien, un frappant exemple de combat au rivage. Caluisius touchait le rivage avec ses navires formés en demi-cercle dans le fond du golfe, les proues tournées vers la haute mer. Ménécrate se présente soudain, pousse sa flotte contre Caluisius et serre ses navires sur la côte. Polybe cite un cas analogue ⁵ : « Les navires enfin débarrassés, les commandants parvinrent avec beaucoup de peine à les ranger sur la côte, la proue tournée vers la haute mer. » Un autre exemple aussi frappant de *combat au rivage*, nous est fourni également par Appien ⁶, lorsqu'il nous décrit une rencontre entre Romains et Carthaginois devant la passe du port de Cothon, pendant la der-

1. Jurien de la Gravière, *Les Corsaires barbaresques*, p. 273.

2. Le manuscrit de Milan (p. 16) se sert d'un terme analogue : πρόσγειος μάχη. De ce mode de combat Xénophon, dans ses *Helléniques*, I, 1, 6 et 10, nous donne, à propos de la bataille navale d'Abydos, une très curieuse et vivante image. Les navires péloponésiens battus fuient vers la côte. Pharnabaze accourt à la tête de sa cavalerie. Le valeureux satrape de la Phrygie pousse ses escadrons dans l'eau jusqu'au poitrail. Avec l'arc, avec le javelot, les cavaliers perses aident les épibates lacédémoniens qui, sur leurs navires bas, s'efforcent de repousser l'ennemi qui a déjà envahi le tillac, tandis que les trières, se rangeant en ordre serré contre la terre, livraient une nouvelle bataille : « καὶ ὁ Φαρνάβαζος παρεβόηθει, καὶ ἐπεισβαίνων τῇ ἱππῳ εἰς τὴν θαλάτταν μέγρι δυνατόν ἦν ἐμάχετο, καὶ τοῖς ἄλλοις τοῖς αὐτοῦ ἱππεῦσι καὶ πεζοῖς παρεκελεύετο· συμφροδῆντες δὲ τὰς ναῦς οἱ Πελοποννήσιοι καὶ πικρατάχισταί μιν οἱ πρὸς τῇ γῇ ἐμάχοντο.

3. Diodore, XX, 5, 6.

4. Luigi Fincati, *La Pugna Navale Antica*, Rome, 1879.

5. Polybe, I, 49.

6. Appien. *Puh.*, 123.

nière guerre punique. Après un court engagement, l'entrée de la rade se trouva obstruée par les petits navires de la flotte carthaginoise en retraite, ce qui obligea ses plus gros vaisseaux à fuir vers la côte voisine et à s'adosser à la plage ; ils s'y appuyèrent par leurs poupes et se formèrent en bataille, et c'est là que les Carthaginois reçurent l'ennemi en le combattant à la fois et du haut des navires et de la terre.

Un des arguments de Thémistocle fut que par le mouvement inconsidéré d'une retraite vers l'Isthme, la flotte perse ayant besoin d'être constamment soutenue par l'armée aurait été immédiatement suivie par elle, et ainsi les Grecs eux-mêmes auraient précipité l'invasion ¹. C'était la règle, et de cette règle Thémistocle tire un argument irréfutable.

Xerxès, dès qu'il s'approche des parages où le contact avec l'ennemi devient imminent, ne prive pas un seul instant ses escadres de l'appui de son armée de terre. Ainsi, formant son armée en trois colonnes, il tient constamment l'une d'elles à proximité de la mer, et lui fait suivre le littoral à côté de la marine naviguant en vue. Cette armée chargée de soutenir sa flotte, il la confie à ses plus vaillants généraux, Mardonius et Massistès, ce qui prouve l'importance de la tâche ².

Pendant toutes les opérations maritimes de ces guerres, l'esprit des stratèges est constamment hanté par le besoin d'aller appuyer à chaque instant la flotte sur l'armée, et toutes deux s'efforcent de ne jamais se perdre de vue. Lorsque les chefs de la flotte perse apprirent l'appareillage du roi Léotychide, démoralisés, ils décident sur le champ de s'enfuir vers Mycale et de placer leurs navires sous la sauvegarde de leur armée ὑπὸ τὸν πεζὸν στρατὸν, qui campait sur le rivage ³. Ces dispositions, en usage constant dans les guerres maritimes du v^e siècle,

1. Hérodote, VIII, 60 : ἅμα γὰρ τῷ ναυτικῷ αὐτῶν ἔψεται καὶ ὁ πεζὸς στρατός.

2. Hérodote, VII, 121 : Τρεῖς μοίρας ὁ Ξέρξης διατάμενος πάντα τὸν πεζὸν, μίαν αὐτέων ἔταξε παρὰ θάλασσαν ἵέναι ὁμοῦ ναυτικῷ. Ταύτης μὲν δὲ ἐστρατήγουν Μαρδονίος τε καὶ Μασίστης.

3. Hérodote, IX, 96 : ὅπως ἔωσι ὑπὸ τὸν πεζὸν στρατὸν τὸν σφέρτερον ὄντα ἐν τῇ Μυκᾷ... Ὑπὸ τοῦτον μὲν δὴ τὸν στρατὸν ἐβουλεύσαντο καταφυγόντες οἱ τοῦ ναυτικοῦ στρατηγοί...

constituent, pour les marines d'alors, un principe qu'au début même de la seconde guerre médique l'amiralissime Achéménès fait valoir aux yeux du grand roi. « La marine, dit-il, secondera l'armée de terre, et l'armée, la marine, les deux marchant ensemble ¹ ». D'un autre point de vue, sans doute beaucoup plus général et indépendant de toute considération tactique, on peut dire qu'aujourd'hui encore, malgré les endurances de onze et de douze mille nœuds, une escadre de guerre n'est que très peu indépendante de la terre, à laquelle elle doit revenir très souvent pour se ravitailler en combustible. La base terrestre est d'ailleurs indispensable à toute entreprise sérieuse. L'Angleterre, qui s'est ménagé sur toutes les grandes voies stratégiques des points d'attache pour ses flottes, a ainsi préparé des moyens d'offensive navale sur tous les points du globe.

La marine à voiles fut la seule des marines de guerre qui, grâce à ses ailes, pouvait tenir indéfiniment la haute mer, à l'encontre de la marine à rames qui ne pouvait pas se concevoir en dehors d'une base terrestre à sa portée. Un amiral ancien aussi audacieux que le bailli de Suffren n'aurait jamais osé répéter son mot célèbre : « Tant que je n'aurai pas un port sur la côte, mon port sera l'Océan, » et agir en conséquence, c'est-à-dire se livrer à des croisières infinies loin de la terre, et sortir chaque jour de la brume, comme les autres sortent d'un port, pour harceler l'ennemi. Chez Diodore également, nous trouvons des exemples de cette tactique. A l'issue d'un engagement malheureux, tout ce qui reste de navires aux Perses se réfugie sur la terre, où Mégabaze campait avec son armée ². Les engagements navals dégénérèrent souvent en batailles mixtes, moitié sur mer, moitié sur terre, démontrant que la

1. Hérodote, VII, 236 : καὶ πᾶς ὁ ναυτικός στρατός τῷ πεζῷ ἀρήξει καὶ ὁ πεζὸς τῷ ναυτικῷ, ὁμοῦ πορευόμενος. On s'efforce, par contre, d'enlever cet avantage à l'ennemi. D'après Diodore, XI, 17, 2, Xerxès bloque et attaque la flotte grecque à Salamine pour empêcher sa jonction avec l'armée de Cléombrote à Kenchrées : « ἔσπευθε κωλύσαι τὰς ναυτικὰς δυνάμεις τῶν Ἑλλήνων τοῖς πεζοῖς στρατοπέδοις πλησιάζειν. »

2. Diodore, XII, 3 : οἱ μὲν οὖν Πέρσαι ταῖς ὑπολειφθεῖσαις ναυσὶ κατέφυγον εἰς τὴν γῆν καὶ ὃν τύπον ἦν Μεγάβαρος ἐστρατοπεδευόμενος μετὰ τῆς πεζικῆς δυνάμεως.

trière naviguait librement dans les endroits où un homme peut se tenir sans perdre pied. Un soldat armé ne peut pas marcher, agir, combattre, avec une profondeur d'eau supérieure à un mètre. Le tirant d'eau de la trière ne dépassait donc pas, nous l'avons déjà signalé, cette limite.

Les flottes sont plutôt des armées amphibies que des armées proprement navales. Avec quelle facilité les équipages ne se transformaient-ils pas en phalange, débarquant presque en entier ; parfois même, incendiant leurs vaisseaux, ils s'enfonçaient dans les terres et menaient de longues et rudes campagnes. En Egypte, lors de l'insurrection contre Artaxerxès, le siège de la « muraille blanche » levé, et les Athéniens, alliés des Egyptiens, repliés sur l'île Prosopite, les généraux Artabase et Mégabyse ayant fait dévier le courant du fleuve, les trières athéniennes se trouvèrent échouées à sec. Les Athéniens brûlent alors sans hésiter leurs navires, et forment la phalange. L'aspect de leur troupe fut assez formidable pour imposer à l'ennemi qui traita avec eux ¹. Agathocle les imitera plus tard ².

Hérodote raconte comment les Cypriotes, lors de la marche du général perse Artuvios contre Salamine de Chypre, et au moment où la flotte phénicienne apparut au cap de Kléides, demandèrent aux Ioniens, leurs alliés, accourus avec une grande flotte, ce qu'ils préféraient : aller contre les Perses comme infanterie, — en ce cas ce seraient les Cypriotes qui devraient s'embarquer, — ou contre les Phéniciens comme marine ³. C'est seulement dans une marine à rames que de pareils paradoxes sont possibles.

Le manuscrit de la Bibliothèque Ambrosienne sur la tactique navale des anciens nous rapporte les règles d'un débarquement d'équipages transformés, le plus naturellement du monde, en colonne de marche ⁴.

1. Diodore, XI, 77.

2. Id., XX, 5, 6, 7.

3. Hérodote, V, 109 : "Ἄνδρες Ἴωνες, αἴρεσιν ὑμῖν δίδομεν ἡμεῖς οἱ Κύπριοι ὀκατέροισι βούλεσθε προσφέρεισθαι, ἢ Πέρσῃσι ἢ Φοίνιξι. Εἰ μὲν γὰρ πεζῇ βούλεσθε ταχθέντες Περσέων διαπειράσθαι, ὥρῃ ἂν εἴη ὑμῖν ἐκβαίνετε ἐκ τῶν νεῶν τάσσεσθαι πεζῇ, ἡμέας δὲ εἰς τὰς νέας ἐμβάνειν τὰς ὑμετέρας Φοίνιξι ἀνταγωνισαμένους."

4. M. Muller, *Schrift Seekrieg*, p. 1 et s.

Le combat entre escadres de trières une fois engagé, il tourne bien vite à la mêlée générale. On peut comprendre aisément que des navires qui choisissent leur adversaire et courent sus pour l'éventrer, ne puissent pas conserver les lignes idéalement correctes de deux flottes qui évoluent à distance, ou suivent des routes parallèles et échangent des coups de canon. Les lignes de trières jouent plutôt à la scie ; elles

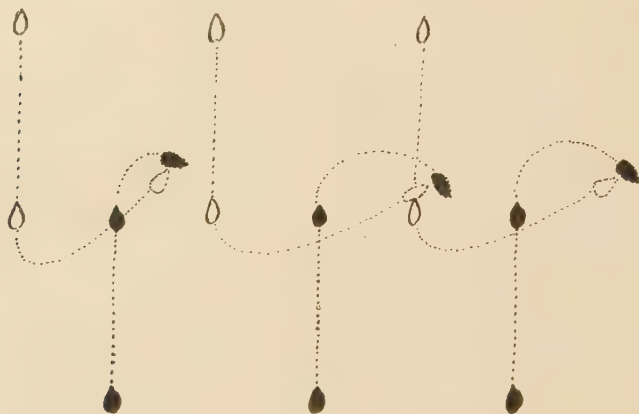


ÉVOLUTIONS DE TRIÈRES ET ATTAQUE PAR ÉPERON

I. Mouvements préparatoires.

nagent à culer jusqu'à cent mètres pour prendre de l'élan, et puis foncent sur l'ennemi. Échappé, elles le poursuivent ; c'est une confusion générale, la lutte est longue. La bataille de Lissa a montré que le choc est difficile ; parmi tant d'attaques, il n'y eut qu'une unique rencontre entre deux navires : le choc du *Ferdinand Max* contre le *Re d'Italia*. La bataille de Pillow offre le spectacle de l'affreuse mêlée d'une bataille à éperons. S'imaginer dans le détroit de Salamine, une fois les premiers coups portés, des ordres de combat tirés au cordeau, c'est une véritable utopie, et surtout croire que ces formations continuèrent à se maintenir entre les deux bords du détroit pendant une journée entière. Les trières alternativement recu-

lant et avançant tant qu'elles ne succombaient pas, continuaient la lutte jusqu'à bout de souffle. Appien ¹ nous apprend exactement à quoi se réduisait souvent leur tactique. C'est d'un combat naval sous les murs de Carthage qu'il s'agit. Les Carthaginois, postés le long de la jetée, avaient, pour assurer leurs communications avec la ville, des vaisseaux légers, très rapides. Les navires des Romains, placés au large, étaient au contraire grands et lourds; ils cherchaient à frapper l'ennemi de l'éperon. De cette façon ils tiraient parti de leur masse.



ÉVOLUTIONS DE TRIÈRES ET ATTAQUE PAR ÉPERON

II. Le choc ².

Mais en rétrogradant pour porter un nouveau coup, ils avaient le désavantage; car les vaisseaux carthaginois, plus légers et plus évolutifs, pouvaient les prendre en flanc. Afin d'obvier à cet inconvénient, les Romains ³ mouillèrent leurs ancres d'arrière à une distance convenable. L'élan contre l'ennemi se produisait à l'aide des avirons, et pendant ce temps, les câbles des ancres étaient filés en douceur, au fur et à mesure de la vitesse acquise. Le coup d'éperon une fois porté, on halait sur les câbles pour rétrograder. On employait concurremment la

1. Appien, *Pun.*, 123.

2. Les schémas sont de l'amiral Serre.

3. Ou plutôt les *Sidètes*, leurs alliés. Ces navires, en effet, provenaient de Σιδῆ du Pont, et étaient montés par des marins grecs. Appien, *Pun.*, 123 : νῆες Σιδητῶν.

vogue à rebours, ou scie à culer, πρύμνην κρούεσθαι; le retour des Romains était ainsi plus rapide que la poursuite des Carthaginois.

Dans la rencontre entre trières, l'attaque n'amenait pas toujours au coup d'éperon à couler bas. Le coup manqué, briser les rames de l'ennemi serait encore un succès ¹. Cette manœuvre consistait à passer assez près du navire de l'adversaire, à glisser le long de son flanc, lui enlever toutes ses rames d'un côté, et paralyser ses mouvements ². Nous savons très bien de quelle manière la galère retirait ses lourdes rames pour les préserver de l'attaque de l'ennemi cherchant à les briser. A un commandement, on les relevait de leur position horizontale pour les dresser haut et vers la proue, puis on passait les poignées dans un anneau spécial, appelé *fourneladou*. Les rames, ainsi, étaient *fournellées* ³! A l'abri de toute attaque, elles étaient alors prêtes, à un signal donné, à s'abattre toutes à la fois sur le navire imprudent qui se serait hasardé à frotter de trop près la galère. A lire Eschyle ⁴, on a l'impression que la manœuvre n'était pas ignorée des marins de son temps et qu'usage en a été fait à Salamine, comme on le verra dans le récit de la bataille.

Malgré la supériorité de l'éperon, et bien que l'issue du combat dépende de lui, il ne faut pas s'imaginer que le reste des moyens de combat ne jouaient aucun rôle dans la lutte, en premier lieu l'abordage les armes à la main ⁵. Thucydide dans un tableau saisissant nous apprend comment, parfois, le

1. Diodore, XI, 48, 6 : καὶ τὰς μὲν ἐμβόλοις ἔτυπτον, ὧν δὲ τοὺς ταρσοὺς παρέσυρον.

2. La manœuvre est connue de toutes les époques de la marine à rames; v. J. César, *De bel. Alex.*, XV, à propos des Rhodiens. De même, Appien, *Guer. Civ.*, V, 106 : καὶ ταρσοὺς τῶν μειζόνων ἢ πηδάλια ἀνέκλων ἢ κώπας ἀνέκοπτον. Id., *Pun.*, 122 : τὰ σκίφη τῶν Λιβύων... εἰς τοὺς ταρσοὺς ὑποτρέχοντα... ἐξέκοπτε πηδάλια καὶ κώπας.

3. Pour les faire abaisser vers la mer ou sur le navire ennemi, on commandait : *Defournelez!* Voy. le Lexique.

4. Eschyle, *Perses*, 424-426.

5. Diod., XIII, 40 : οὐ μόνον ταῖς ἐμβολαῖς διεκινδύνευον, ἀλλὰ συμπλεκόμενοι τοῖς ἐπιβάταις διηγωνίζοντο.

combat naval dégénérait en corps à corps d'infanterie, les navires ne servant plus que de plate-formes flottantes où les divisions d'abordage se portaient des coups de lance et d'épée ¹. Pour la bataille de Salamine, Eschyle nous renseigne suffisamment sur la part qui revient à la lance dans la lutte ². D'ailleurs on conçoit facilement que jusqu'au moment du choc décisif, et pendant toute la durée des manœuvres préparatoires, il était bien naturel que les épibates ne restassent pas inactifs et combattissent — archers et frondeurs — à quelque distance, criblant l'ennemi de projectiles. Même après le choc, si le coup n'était pas mortel, si les navires restaient accrochés l'un à l'autre, c'était souvent aux épibates de vider la querelle et de sauter sur le pont ennemi pour s'en emparer. C'était alors le tour des piques. Un bel exploit de ce genre est raconté par Hérodote ³. Cependant, dans les guerres médiques, on ne voit pas encore l'usage de la main de fer qui servait à attirer le vaisseau ennemi et à le prendre à l'abordage ⁴, méthode annonçant déjà le corbeau des Romains si utile pour eux, et au moyen duquel les valeureux légionnaires bondissaient sur les vaisseaux carthaginois l'épée à la main ⁵.

Le procédé de l'abordage n'était pas recommandable, et ne provenait ordinairement que d'une confusion et du manque d'espace entre navires, qui rendaient les manœuvres impossibles.

Les armées des épibates étaient la lance et l'arc.

Chez Eschyle on trouve l'écho de la confiance que les Perses avaient dans leurs arcs. Dans les *Perses* ⁶, le chœur des vieillards appelle l'armée de Xerxès τοξοδάμαντες, et fait un

1. Thucydide, I, 49. Cf. Appien, *Syr.*; ὅθεν ἦν ὁ ἀγὼν (dans la bataille de Myonnesos), ἀτρεμούντων τῶν σκαφῶν τοῖς ἐπιβάταις ὥσπερ ἐν γῆ.

2. Eschyle, *Perses*, 411 : ἐπ' ἄλλον δ' ἄλλος ἵθυνε δόρυ.

3. Hérodote, VIII, 90.

4. Thucydide, IV, 25, 4. VII, 62, 3.

5. Le corbeau n'était, en fait, que le perfectionnement de l'ἀποδάσπρα grecque, qui, entre autres usages, servait à aborder et grappiner les navires ennemis. V. le Lexique.

6. Eschyle, *Perses*, 26.

éloge ¹ à propos des épibates, fiers de leur supériorité à manier l'arc. L'arc était l'arme nationale ², et Atossa demande avec anxiété au courrier si c'est l'arc, — les Perses, — ou la lance, — les Grecs, — qui eut le dessus ³, ce qui donne à Eschyle l'occasion de dire la supériorité des armures et des lances grecques, en face de l'arc perse. Avec quelle fierté Eschyle ne fait-il pas entendre sur le théâtre de Bacchus la supériorité des armes grecques : « Sont-ce les flèches et l'arc qui arment les mains des Grecs ? — Non, ils combattent de pied ferme avec la lance et le bouclier » ⁴.

Mais, enfin, malgré la valeur des archers ou des acontistes, la flotte perse périt écrasée par le choc ⁵. L'arc cependant n'était pas tout à fait négligé des Grecs, et la renommée des Perses au maniement de cette arme les obligeait à s'en occuper. Ils connaissaient d'ailleurs anciennement son usage. Sur les vases du Dipylon sont figurés des archers combattant soit à pied, soit sur des navires ⁶. Au temps du style géométrique, on emploie en Grèce l'arc comme arme de guerre ⁷. Pendant les guerres médiques, les Grecs prirent soin d'ajouter quelques archers à leurs épibates. A Salamine chacune des trières athéniennes portait quatre épibates archers à côté de quatorze épibates hoplites : c'est un renseignement de Plutarque ⁸. Ces

1. Eschyle, *Perses*, 52.

2. On sait bien que les rois des Perses étaient toujours représentés l'arc en main. Jusqu'aux dariques, ces pièces d'or frappées en Perse, pesant un statère attique, leur effigie du grand roi, coiffé de la tiare, ne manquait pas de le représenter tirant l'arc. Au VII^e siècle de notre ère les Perses passent encore comme les premiers archers du monde (v. Corp. Script. Hist. Byzant. Nicephori *Breviarium historicum*, 13, 20).

3. Eschyle, *Perses*, 147-149 : πότερον τόξου ρῦμα τὸ νικῶν, ἢ δορυκράνου λόγχης ἰσχύς κεραίτηκεν, et 85 : ἐπάγει δορικλύτοις ἀνδράσι τοξόδακμον Ἄρη.

4. Eschyle, *Perses*, 239-240 : ΑΤ. πότερα γὰρ τοξουλκὸς αἰχμὴ διὰ χειρὸς λαοῖς πρέπει; ΧΘ. Οὐδαμῶς· ἔγχη σταδαῖα καὶ φεράσπιδες σαγαί.

5. Id. Ibid., 278 : οὐδὲν γὰρ ἔρκει τόξα, πᾶς δ' ἀπώλλυτο στρατὸς δαμασθεὶς ναίεισιν ἐμβολαῖς.

6. Ἐφ. Ἀρχ., 1898, pl. V, 1 et 1 a; *Monum.*, IX, 40.

7. A. Schaumberg, *Bogen u. Bogenschütze bei den Griechen*, diss. Erlangen, 1910 (Consacré surtout à l'étude technique de l'arme), p. 92.

8. Plutarque, *Thémist.*, 14 : τοὺς ἀπὸ τοῦ καταστρώματος μαχομένους ὀκτωκαίδεκα εἶχεν, ὧν τοξόται τέσσαρες.

archers, d'après le témoignage de Ctésias ¹, provenaient de Crète. Ils devaient sans doute former un corps tout différent des Scythes de police achetés plus tard par Athènes. C'était un véritable corps d'archers militaires. Les pilotes, les matelots, les rameurs dans les trières non pontées, étaient sans défense contre les flèches. Cependant lorsque les épibates en venaient aux mains, la parole était à la longue lance grecque; les piques des barbares étaient plus courtes; même les « Immortels » ne se servaient pas de lances aussi longues que celles des hoplites ².

Malgré tout, avec les trières, c'est uniquement de l'éperon que dépend l'issue de la bataille.

Le grand nombre d'unités dont se composaient ordinairement les escadres à rames, prêtait à des formations de combat multiples, aussitôt qu'elles se détachaient du rivage. Nous n'avons pas à nous en occuper ici, puisque ces formations ne paraissent pas avoir été appliquées au cours de la seconde guerre médique. On en pourrait reconstituer le tableau avec les éléments dispersés dans les pages de Thucydide, de Xénophon et de Polybe, voire même de Jules César, de Lucain, de Silius Italicus, ou recueillis dans les traités de Végèce de l'Empereur Léon et du tacticien de la bibliothèque Ambrosienne. Toutefois, Hérodote, en dehors de la formation habituelle, ἐπὶ κέρως, nous parle des ordres concaves et convexes que nous verrons employés dans les premières rencontres entre escadres grecques et barbares.

1. V. p. 49 de notre texte.

2. Hérodote, VII, 211 : καὶ δόρασι βραχυτέροισι χρεόμενοι ἤπερ οἱ Ἕλληνες.

CHAPITRE IV

LES CHIFFRES

La levée en masse chez les anciens. — La population des contrées classiques. — Les chiffres réels. — Les chiffres de la marine plus faciles à établir que ceux des armées de terre. — Hérodote apporte le plus grand soin à la question des chiffres. — Le tonnage des flottes à rames. — Les chiffres d'Hérodote et les chiffres d'Eschyle. — Le dénombrement des flottes grecques et barbares.

Mieux que les commentaires des érudits, Lazare Carnot et de Moltke nous ont fait comprendre les chiffres formidables de contingents mis en ligne dans les guerres médiques. En effet, avant que ces deux grands organisateurs de la victoire eussent démontré la possibilité d'une levée en masse de toute la jeunesse valide d'un pays marchant à l'ennemi, les chiffres d'Hérodote n'inspiraient pas la moindre confiance à des hommes habitués à voir le nombre restreint de soldats qui constituaient les armées des empires de leur temps. Avec quels sourires d'incrédulité les chiffres des anciens n'étaient-ils pas accueillis ! Le mot d'Eschyle ¹ *κένανδρον μέγ' ἄστυ Σουσίδος*, qui peint exactement les effets d'un appel aux armes général, semblait une hyperbole poétique. Certes, on ne saurait garantir ces chiffres qui paraissent si exorbitants, mais quand on lit chez Eschyle ² en quel désert ont été transformées Suse et la Perse toute entière, à la suite du départ de toute la jeunesse à la guerre, on se rend mieux compte de la gigantesque levée d'hommes accomplie par un immense empire.

Entre deux voies à suivre, serait-il mieux de rejeter entière-

1. Eschyle, *Perses*, v. 118.

2. Id. *Ibidem*.

ment ou d'admettre sous certaines réserves, les chiffres avancés par les anciens, au moins par Hérodote, si clair et si prodigue de détails? On irait loin si l'on entreprenait de modifier, — et sur quelles données, — en les déclarant faux et erronés tous les chiffres contenus dans les relations des campagnes antiques ¹. Grecs et Perses, Carthaginois et Romains ont dû plus d'une fois mouvoir sur terre et sur mer des forces éminemment considérables. Nous ne parlerons pas de ce que l'antiquité raconta des flottes et des armées innombrables de Sésostris ou de ce que Ctésias nous dit de la puissance militaire et navale de Stabrobate, roi des Indiens ². Du reste, Hérodote ne saurait être responsable de l'inexactitude des chiffres perses, du moins de ceux de l'armée de terre; il y avait plusieurs raisons pour que les chiffres même officiels fussent exagérés. Le mode de recrutement de ces innombrables hordes, la cupidité des chefs, — présentant de faux rôles, — favorisée par le chaos qu'entraîne un tel système, les procédés défectueux de dénombrement ³, les fins de la politique perse elle-même, cherchant à imposer aux Barbares, et à effrayer les Grecs, tout cela, grossi par les traditions ayant leur point de départ dans une époque où toutes les imaginations étaient frappées d'un mouvement militaire extraordinaire, concourut à représenter la grande armée du roi plus grande encore ⁴.

1. Citons M. Delbruck (*Die Perserkriege und die Burgunderkriege*, Berlin 1887, pp. 160, 164), qui modifia arbitrairement les chiffres relatifs à la bataille de Platées, où il ne voit du côté perse que 45,000 combattants environ, et du côté grec 40,000. Il arrive par une série de considérations très peu persuasives, en tenant la victoire des Grecs pour digne d'admiration non pas à cause de la supériorité du nombre de l'armée ennemie, mais en raison de l'organisation perfectionnée des troupes perses.

2. Ctésias, frag. II, 15 : Ναῦς δὲ ποταμίας κατεσκεύασε διαιρετάς διαχιλίας... ὁ δὲ τῶν Ἰνδῶν βασιλεὺς Σταβροβάτης... κατεσκεύασε πλοῖα ποτάμια τετρακισχίλια.

3. Hérodote, VII, 60 (Dorisque).

4. Ce fut la même chose lors de la première croisade, malgré la faiblesse relative des effectifs qui se mirent en marche vers les Lieux saints, après le concile de Clermont. Toutes les âmes étaient profondément impressionnées du mouvement extraordinaire provoqué par la parole enflammée de Pierre l'Ermite. On

La monarchie perse dominait de vastes contrées, peuplées sûrement de plus de 40 millions ¹ d'habitants. Une partie même des colonies grecques d'Asie est traînée par le despote à sa suite contre les métropoles, contre ceux qui, aux jours de la seconde guerre médique représentaient l'idée hellénique. Les Perses proprement dits, la race qui gouvernait tant d'états et de villes, ne paraissent pourtant avoir été qu'au nombre d'un million, si l'on en juge d'après le nombre des combattants, évalué à 120.000 par Xénophon ², les Perses servant vingt-cinq ans dans l'armée ³; c'est un chiffre très acceptable ⁴, le Farsistan contenant aujourd'hui 1.200.000 habitants.

De la mer Egée au bassin de l'Indus, et de l'Arabie aux bords de la mer Caspienne, tout ce qu'il existe de pays, — ajoutons encore la Thrace et l'Egypte, — appartenait à l'empire définitivement constitué par Darius et divisé en vingt vastes satrapies. Fondé sur la contribution directe de chaque satrapie, — le tribut perse étant assis sur le sol ⁵, — M. Cavaignac, qui rapporte le chiffre du tribut, donné par Hérodote ⁶ à la superficie approximative de chaque circonscription, arrive à établir la mesure de la richesse naturelle, et à former d'après celle-ci une idée du chiffre de la population libre et sédentaire, en dehors des nomades, esclaves, immigrés des grandes villes et ports. Le chiffre total du tribut des satrapies étant d'environ 50 millions de drachmes euboïques, un taux de 1 1/2 dr. euboïque par tête de contribuable donne, pour le domaine considéré, une population au moins équivalente à la population actuelle, évaluation très modeste, convenons-en. Nous connais-

en trouve l'image dans le récit pittoresque de la princesse Anne Commène, d'après laquelle le nombre des croisés n'était pas plus facile à compter que les grains de sable du rivage et les étoiles du ciel. (An. Com. *Alexias*, X, 5).

1. Je suis ici les chiffres et la manière de raisonner de M. Eugène Cavaignac, — rompu aux études de ce genre, — dans son *Histoire de l'Antiquité*, Paris, 1913.

2. Xénophon, *Cyr.* I, II, 15. Quatre-vingt ans après la seconde guerre médique.

3. Strabon, XV, II, 18, 19.

4. Selon M. Cavaignac, voy. *Op. cit.* p. 3, VI, 42.

5. *Op. cit.* Chap. préliminaire, p. 4.

6. Hérodote, III, 89 et s.

sons par Hérodote ¹ les chiffres du tribut acquitté par chacun des peuples taxés en argent suivant le système babylonien, ou en or suivant le système euboïque, le talent babylonien valant plus que le talent euboïque, on pourrait l'évaluer à 10.000 talents peut-être par an, et déduire de là une moyenne de population de 40.000.000 d'âmes, sans les nomades, esclaves, immigrés, et encore c'est peu, car nous savons que l'Égypte seule, deux ans plus tard, nourrissait sept millions d'habitants. Donc à la vérité, nous nous trouvons en face d'une population plus considérable; mais pour se faire une idée des ressources militaires de l'empire, M. Cavaignac se tient au chiffre de 40 millions qui, divisé simplement par 4, nous donne 9 à 10 millions d'hommes en âge de porter les armes. Mais aujourd'hui même en dépit de la tendance à appliquer de plus en plus rigoureusement le principe dit de la nation armée, on n'est nulle part, quoiqu'on en dise, parvenu à enrégimenter toute la population valide. En tout cas, le chiffre d'Hérodote, 1.700.000 fantassins, 80.000 cavaliers, ne saurait être taxé d'exagération, théoriquement du moins. C'est du reste un fait bien connu, que les rois perses bouleversaient leurs états pour former de grandes armées. Ajoutons 241.400 hommes d'équipages pour la flotte : marins, épibates, rameurs ². Quant au camp adverse, il paraît que les Grecs authentiques, malgré ce qu'on en dit, ne dépassaient pas six millions ³, et encore disséminés en petits états sur un domaine géographique de très peu de cohésion. De ces six millions une seule partie prit part à la seconde guerre médique. Comme on sait, la race grecque, à l'état sporadique, se rencontrait presque partout dans le bassin de la Méditerranée, mais les populations helléniques se trouvaient surtout, ainsi qu'aujourd'hui, tout autour de la mer Égée « comme des fourmis ou des grenouilles autour d'un étang » ⁴. On pourrait porter à près d'un million, esclaves

1. Hérodote, III, 80 et s.

2. Pour l'infanterie, Hérodote, VII, 60, 87. Marine, *ibid.* VII, 89.

3. C'est l'opinion de M. Cavaignac *op. cit.*, p. 38.

4. Platon, *Phedon.*, 109.

compris, la population du Péloponèse. Quelques mois après la bataille de Salamine en 479, la péninsule envoie hors de l'Isthme 30.000 hoplites, sans Argos.

En fait de population des contrées classiques, tout est incertain. Toutefois, avec des données, même approximatives, sur la superficie d'une contrée, nous pouvons, en rapportant à cette superficie le chiffre du tribut payé par la région, avoir une mesure de sa richesse naturelle, et former une idée du nombre des habitants du domaine considéré, au moyen d'un taux adopté par tête de contribuable. Mais là où les documents de ce genre font défaut, nous pouvons être renseignés directement, au moins sur la population libre, par les chiffres militaires, en particulier par les chiffres d'hoplites. Quant aux chiffres des armées de terre rapportés par les anciens historiens des guerres médiques ou d'Alexandre, nous suivons également la théorie de M. Cavaignac, et nous les prenons non comme chiffres réels mis en ligne, mais comme évaluation des contemporains sur ce que le grand roi pouvait lever de soldats.

Il reste à se faire une idée du chiffre réel d'hommes qui, parmi ces nombreuses forces, se concentraient et se mettaient en marche, mais il est très difficile à préciser. A l'encontre des chiffres de l'armée de terre, ceux de la marine des guerres médiques n'ont rien d'in vraisemblable et paraissent bien réels. Il en est de même pour les contingents des forces terrestres des républiques grecques, car chaque état était doté d'une organisation militaire bien établie, bien connue, d'un nombre d'hoplites déterminé ¹. La moindre inexactitude aurait exposé un auteur à des réfutations et même à des désagréments plus fâcheux, au milieu de tant de villes intéressées et rivales, d'une vigilance extraordinaire pour tout ce qui les concernait.

Quant aux forces navales il était très aisé d'établir le nombre des navires. Comme aujourd'hui, il était beaucoup plus facile de savoir de combien d'unités était composée telle escadre, que

1. Au temps où Hérodote prenait ses notes, on estimait que la Grèce, dans l'ensemble, pouvait lever un hoplite pour un soldat armé à la légère (Hérodote, IX, 29.).

de combien de milliers d'hommes une armée. Dans les grandes armées surtout, les effectifs véritables restent pour ainsi dire insaisissables variant et changeant tout le temps d'une campagne. Les navires étaient connus jusqu'à leurs noms ; la capacité de tel ou tel arsenal n'échappait également à personne. Il n'y a pas lieu à contester les chiffres concernant les armées navales en présence pendant la seconde guerre médique. Le chiffre des vaisseaux de guerre perses est sans hésitation précisé par Hérodote, — 1207 trières. Hérodote ne se trouve plus ici devant les incertitudes et les doutes inspirés par les exagérations et le vague des traditions sur le nombre des combattants sur terre, qu'il ne manque pas d'ailleurs de signaler, s'excusant d'avance de l'inexactitude probable des chiffres. Οὐκ ἔχω εἶπαι τὸ ἀτρεκέες, ce qui veut dire qu'il ne garantit pas l'exactitude du chiffre, qui ἐφάνη ἐβδομήκοντα καὶ ἑκατὸν μυριάδες ¹.

Les nations maritimes qui constituent la flotte barbare sont au nombre de douze. Eschyle donne le même chiffre, 1207, tandis que pour la flotte grecque il donne le chiffre 310 au lieu de 378 chez Hérodote. Ctésias donna aux Perses mille trières ² et sept cents aux Grecs ³. Diodore de Sicile attribue aux Perses un peu vaguement « plus de 1,200 navires longs » ⁴, dont trois cent vingt à équipages grecs, le roi fournissant les vaisseaux ⁵.

En général, Hérodote ⁶ apporte le plus grand soin à la question des chiffres. La moindre modification survenue dans les forces des belligérants au cours des hostilités il nous l'annonce. Il revient à plusieurs reprises à ses chiffres. S'il existe des contingents dont il n'a pas les chiffres officiels, il nous le dira. Les chiffres évidemment sont grands, mais les Grecs

1. Hérodote, VII, 60.

2. Ctésias, *Pers.* 20 : Ξέρξης δὲ συναγείρας στρατιὰν Περσικὴν, ἄνευ τῶν ἀρμάτων, ὀγδοήκοντα μυριάδας καὶ τριῖρεις χιλιάς, ἤλαυνεν ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα, et un peu plus loin : Περσῶν μὲν ναῦς ἐχόντων ὑπὲρ τὰς χιλιάς... Ἑλλήνων δὲ ἑπτακοσίας.

3. Thirwall, vol. II, p. 397 de son *History of Greece*, attribue le chiffre de Ctésias 700, à une erreur.

4. Diodore, XI, 3.

5. Id., ibidem.

6. Hérodote, VII et VIII passim.

étaient déjà allés à Troie à bord de 1,100 navires, ce qui ne saurait nous surprendre, puisque environ cinquante petits états grecs armaient à cette époque, où la seule voie importante était la mer.

Combien nombreuses aussi étaient au moyen âge les flottilles armées par Venise, Gênes, ou Pise, et, en général, les flottes de galères? En effet, on ne s'attend pas aujourd'hui à une bataille rangée de cinq cents navires comme à Lépante en 1571. Cependant, vus de près, ces grands chiffres sont moins effrayants. Un contre-torpilleur de 1,300 tonnes a sept fois le déplacement d'une réale et vingt-cinq fois d'une trière du v^e siècle. Les 103 vaisseaux de ligne que la menace de Boulogne obligea l'Angleterre à tenir constamment sur mer les premières années du xix^e siècle, atteignaient un déplacement total de 400,000 tonneaux; nous ne comptons pas les frégates. Les flottes mêmes de la petite Hollande, au temps des Ruyter et des Tromp, étaient en fait de tonnage beaucoup plus considérable que les grandes flottes à rames qui ont illustré Salamine, Ecnome et Lépante.

Les concentrations annuelles de la flotte britannique en vue de manœuvres ¹ peuvent nous démontrer combien injustifiée est la frayeur que nous inspirent les chiffres de ces flottes d'apparence si formidable dont nous parle Hérodote. Elles n'ont que la richesse du nombre, mais le déplacement des unités est réellement dérisoire. Les 346 navires anglais qui se sont réunis l'été dernier dans la Manche et le George's Channel, à savoir 41 dreadnoughts et superdreadnoughts, 32 croiseurs de bataille, 40 croiseurs protégés, 160 destroyers, 40 sous-marins, représentent un déplacement total de 1,600,000 tonneaux. Comment comparer à cette flotte formidable le total infime de 45,000 tonneaux tout au plus de la flotte de Xerxès à Salamine? Ce n'est que le déplacement de deux cuirassés d'escadre. Il n'existe qu'un seul point sur lequel la marine antique l'emporte : c'est le chiffre des équipages. Cette grande flotte bri-

1. Ces lignes étaient écrites avant la guerre actuelle qui provoqua la mobilisation de forces navales beaucoup plus considérables.

tannique de la Manche était montée par 50,000 hommes ; la flotte grecque des guerres médiques par 80,000, celle de Xerxès par 240,000 ! C'était une nécessité imposée par la nature du propulseur.

Il ne faut pas trop s'extasier devant les chiffres des armées navales des anciens, et se laisser entraîner à des modifications arbitraires ¹.

L'importance des armements du grand roi s'explique aisément par les moyens immenses que lui procuraient les provinces maritimes de l'empire. Diodore trace en traits expressifs le tableau des préparatifs de Xerxès : « Des ordres, dit-il, ont été donnés pour que les constructions navales fussent commencées simultanément sur tout le littoral soumis au

1. Pour voir de quelle manière on combat les chiffres d'Hérodote, et de quelles exagérations est capable une critique par trop méticuleuse, il suffit de lire les considérations de M. Beloch, sur l'authenticité de ces chiffres, dans son livre *Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt*, Leipzig 1886, ouvrage très consulté d'ailleurs sur les questions de statistique et d'économie politique du monde ancien. D'abord l'auteur est obsédé de l'idée qu'Hérodote invente de toutes pièces des chiffres pour expliquer le nombre des vaisseaux que lui donne la tradition. Ainsi (p. 508 et suiv.) dans les 53 navires ayant renforcé les Athéniens aussitôt après le premier combat d'Artémision, il voit une manière de compléter le chiffre de 200 que la tradition attribuait aux Athéniens à la bataille de Salamine, à savoir, 127 expédiés primitivement par Athènes, 20 aux équipages chalcidiens, 53 de renfort = 200. Quant au chiffre de 380 vaisseaux ayant participé à la grande bataille, M. Beloch le voit composé de deux chiffres ronds, c'est-à-dire 180 vaisseaux athéniens et 200 du reste des confédérés. De ce dernier chiffre, de la tradition 200, — qui d'ailleurs est erroné, Hérodote citant 198, et ne comprenant pas, dans son catalogue de Salamine, les deux transfuges Lemnien et Tenien, — le détail, selon M. Beloch est de l'invention de l'historien. Hérodote donne toujours et partout, dit-il, des chiffres ronds : 4, 5, 7, 8, 10, 12, 15, 16, 18, et, à partir de 20, il ne donne plus que des multiples de 10. Mais ce chiffre 127 n'est pas un multiple de 10. M. Beloch y voit une exception !

M. Beloch veut de toute façon démontrer quant au nombre de navires grecs, que la vérité se trouve dans le chiffre d'Eschyle : 310. Pour préciser, il donne 110 navires aux Athéniens et 200 au reste des alliés. Mais, justement, Hérodote, pour corriger ce chiffre, dicté par le désir d'exalter la vaillance grecque, en grossissant la différence numérique des deux armées, se donna le labeur, en historien consciencieux qu'il est, de chercher et trouver les chiffres précis et officiels des trières chez les villes ayant participé à la lutte. Il en a fait de même pour les pentécontères qu'il chiffre : 5 pour Locride, 2 pour Céos, 1 pour Kythnos, sans viser à aucune sorte de chiffres ronds ou carrés.

grand roi ; en Égypte, en Phénicie, à l'île de Chypre ainsi qu'en Cilicie, Pamphylie, Pissidique, et encore en Lycie, en Carie, en Mysie, en Troade et dans toutes les villes de l'Hellespont, de la Bythinie et du Pont, on ne faisait autre chose que construire des trières ¹. Tous ces rivages florissants et riches, étaient couverts de ports, de chantiers, de populations maritimes et ce n'est pas un miracle qu'ils aient pu mettre à la mer une flotte militaire de 45.000 tonneaux de déplacement, à laquelle s'ajoutaient les innombrables flottilles de transports, formées des olcades et des hourques, qui desservaient les villes de cet immense littoral. Le grand nombre des navires de guerre dont Xerxès disposa ne doit pas nous étonner, puisque Athènes, dans ses beaux jours, tenait constamment prêtes, dans ses ports, presque quatre cents trières, malgré les faibles subsides de la ligue maritime à laquelle elle présidait et qui en fait étaient loin d'être comparables aux richesses des contrées maritimes de l'empire perse. On pourrait établir la même comparaison entre le trésor royal de Suse et celui de l'opisthodomé du temple d'Athéna ². Pendant la guerre même, si Corcyre, la Crète et Syracuse de Gélon étaient venues au secours de Sparte et d'Athènes, la flotte de trières grecques aurait presque atteint 800 unités ³.

De tout temps les flottilles à rames ont cherché à suppléer par le nombre à la faiblesse des unités dont elles étaient composées. L'empereur Léon envoyait contre les Vandales, Basiliscos à la tête d'une flotte de mille cent trente navires ⁴. Bélisaire marchait contre ces mêmes Vandales, l'an 534 de notre ère, avec 100 dromons et 500 stratiotides ⁵. En 648, Moaviah

1. Diodore, XI, 2.

2. Le contingent athénien maintenu en permanence était de 350 trières (Br. Keil, *An. Arg.*, p. 203).

3. Hérodote, VII, 157 : Ἀλῆς μὲν γὰρ γινομένη πᾶσα ἡ Ἑλλὰς χεῖρ μεγάλη συνάγειται καὶ ἑξιομάχοι γινόμεθα τοῖσι ἐπιοῦσι (paroles des délégués Hellènes à Gélon, tyran de Syracuse, afin de le faire entrer dans la confédération contre les Barbares).

4. Procop. *de Bello Vandalico*, I, 335, 9. Theophan. I, 115, 21. Nicephor. Callist. XV, 27.

5. Procop., *op. cit.*, I, 11, 13-17 : v. J. de la Grav. *Les flottilles des Goths*.

se porta contre Chypre sur 1,700 bâtiments légers. En 717, mille huit cents vaisseaux de guerre et de transport se précipitèrent devant les murs de Constantinople. Un an plus tard, deux grandes flottes arabes, l'une de 400 navires sous Sophian, l'autre de 360 sous Ghédis, appareillaient d'Afrique pour aller renforcer la flotte du khalife. Au temps de Basile le Macédonien, les innombrables flottilles russes d'Igor sont arrivées jusque sous les murs de Constantinople, et Guillaume le Conquérant ne traversa-t-il pas la Manche à la tête de 1,400 de ces pittoresques navires que nous voyons historiés sur les tapisseries de Bayeux ? Dix-huit cents navires portèrent saint Louis et ses croisés vers l'Orient¹.

Cependant d'autres critiques plus sérieuses sont dirigées contre les chiffres d'Hérodote. L'amiral Borckenhagen trouve² « qu'il est très difficile de fixer le chiffre des forces perses à la veille de la bataille de Salamine. Celui que nous fournit Hérodote, savoir 1207 vaisseaux, est généralement contesté, car il ne s'accorde pas assez avec les pertes rapportées déjà par lui. On suppose qu'Hérodote a pris son chiffre chez Eschyle, mais il est en contradiction avec lui-même, les chiffres ne se conciliant pas avec ceux qu'il donne en relatant des événements précédents. D'abord ceux-ci n'égalent que la moitié du chiffre donné par Eschyle, puisqu'ils font perdre aux Perses au cap Sépias quatre cents, et sur les rochers d'Eubée deux cents vaisseaux, afin que, les divinités aidant, les forces opposées deviennent égales³. Mais ensuite les chiffres

1. Joinville, *Histoire de Saint-Louis*, II, 18.

2. Amiral Borckenhagen : *Salamis*, Eine seekriegsgeschichtliche studie, p. 11.

3. D'après Hérodote, les pertes des Perses avant la bataille de Salamine furent : 400 navires (Hérod. VII, 190) à la suite du naufrage de Sépias.

15 — (Ibid. VII, 194) pris par les Grecs en vue d'Aphètes.

30 — (Ibid. VIII, 11) pris par les Grecs au premier combat d'Artemision.

1 — passé aux Grecs pendant le premier combat (Ibidem).

200 trières (Hérod. VIII, 13 cf. 7) que leur a coûté le désastre de la flotte envoyée autour d'Eubée.

1 — Il faut encore ajouter la trière de Ténos passée au camp grec la nuit avant la bataille.

Ce qui fait un total de pertes de 647 navires.

Mais ce ne fut pas tout, car il faut ajouter la perte subie à la suite de l'attaque

perses remontent à leur niveau primitif, grâce aux renforts des îles. Cependant telle est la disproportion entre pertes et renforts que tout devient invraisemblable. M. Raase trouve au moins curieux ¹ le renseignement d'Hérodote, prétendant qu'à Phalère la flotte perse avait le même nombre de navires qu'avant Sépias, où elle toucha après qu'elle se fut adjoint la flotte de Thrace composée de 120 trières ², puisque, suivant les propres informations du père de l'histoire, les pertes des Perses sur la côte de Magnésie ³, s'élevèrent à 400 vaisseaux, en dehors de 45 autres vaisseaux tombés aux mains des Grecs à deux reprises différentes devant Aphètes ⁴. Ajoutons l'anéantissement complet, à Koila d'Eubée, de la flotte de 200 navires ⁵, et la destruction de 100 trières ciliciennes; encore ne savons-nous pas combien de navires avaient été coulés bas dans les combats d'Artemision. Si nous admettons que le vide se combla par les contingents auxiliaires des Doriens, Locriens, Béotiens et des îles des Cyclades, alors il ne serait resté aux Perses que 682 navires ⁶, et cette évaluation est d'accord avec ce qu'Hérodote lui-même rapporte : que Thémistocle chercha à détacher ⁷ les Ioniens et les Cariens dont la flotte s'élevait à 170 navires. Et de ce que les dieux ont détruit la division envoyée pour prendre les Grecs à revers, afin que les deux armées navales

d'une division cilicienne entièrement anéantie. Raase (*die Schlacht bei Salamis*) élève cette perte au nombre de 100 navires. Il est vrai que la flotte de Cilicie s'élevait à cent trières (VII, 91), mais on ne voit pas bien si Hérodote veut parler de la destruction de toute la flotte cilicienne ou d'une seule de ses divisions (VIII, 14). Il reste encore les pertes de la seconde bataille d'Artémision, dont nulle part rien n'est mentionné. Mais quelles étaient les pertes des Grecs avant la bataille de Salamine? Nous ne connaissons que la perte de trois éclaireurs en observation à Skiathos. Cependant, aux deux grands combats d'Artemision, et surtout pendant le second, la flotte grecque fut singulièrement éprouvée; les chiffres manquent toutefois.

1. Raase, *Die Schlacht bei Salamis*, p. 9, not. 1.

2. Hérodote, VII, 185.

3. Id. Ibid., 190.

4. Id. Ibid., 194 et VIII, 11.

5. Id. Ib. 13.

6. 1207, chiffre primitif, 645 pertes, 120 renforts, 682 le reste.

7. Hérodote, VIII, 9.

fussent équilibrées ou du moins que la flotte perse n'excédât pas trop la flotte grecque, il résulte que les Perses n'étaient pas beaucoup supérieurs en nombre aux Grecs. Cette différence n'aurait pas été supérieure à 300 navires. Toutefois Hérodote, pour la plus grande gloire d'Athènes, suit Eschyle. »

Mais à la vérité, pourquoi alors ne suit-il pas Eschyle dans le chiffre des trières grecques, réduites par le poète au nombre de 310 seulement, dans le but de faire admirer la vaillance hellène, sur laquelle la supériorité du nombre n'avait pas de prise ?

Hérodote prétend que les contingents nouveaux fournis par les villes de l'archipel, comme Carystos, Andros, Ténos, compensaient en quelque sorte les pertes subies pendant la tempête du cap Sépias, et celle d'Eubée, ainsi que dans les engagements d'Artemision. Mais ce calcul repose, Hérodote l'avoue lui-même, sur une simple conjecture ¹. On ne saurait pourtant trop insister sur ce qu'Hérodote ne parle pas seulement de quelques îles, mais de toutes : καὶ τοὺς λοιποὺς νησιώτας πάντας, qui réellement pourraient donner d'assez gros contingents au roi. Il est vrai qu'Hérodote, supposant que l'armée et la flotte, au moment d'envahir l'Attique, présentaient la même force qu'avant Sépias et les Thermopyles, commet une erreur ², quant à l'armée de terre au moins. En dehors de ses pertes devant les Thermopyles, elle devait être affaiblie des garnisons d'étapes qu'elle avait dû laisser au cours de sa marche pour assurer ses communications, et des détachements comme celui qu'elle envoya contre Delphes. C'est plutôt une manière de dire d'Hérodote, pour montrer que l'armée se porta en masse contre Athènes. Quant à la flotte, Xerxès donne rendez-vous à Phalère à tout ce qu'il avait de navires. Hérodote cite ³ l'amiral perse Acheménès pour qui les forces perses dépassaient de

1. Hérodote, VIII, 66.

2. Id., Ibidem : Ὡς μὲν ἔμοι δοκέειν, οὐκ ἐλάσσονας ἔόντες ἀριθμὸν ἐσέβαλον ἐς τὰς Ἀθήνας, κατὰ τε ἡπειρον καὶ τῇσι νηυσὶ ἀπικόμενοι, ἢ ἐπὶ τε Σηπιάδα ἀπίκοντο καὶ ἐς Εὐβοίαν.

3. Hérodote, VIII, 236.

trois cents vaisseaux celles des Grecs, ce qui donne aux Perses 700 navires. Acheménès commandait le contingent égyptien fort de 200 vaisseaux. On pourrait en conclure que les trois autres escadres de la flotte étaient de même force. Ceci donnerait, au jour de Salamine, en dehors des deux cents navires détachés autour de l'Eubée, également 600 vaisseaux. Quelques mois plus tard, à Mykale, les Perses n'en avaient plus, d'après Diodore, que quatre cents. Parmi les modernes, Stenzel ¹ et Gavotti ², s'accordent à reconnaître 1000 vaisseaux aux Perses, Duncker ³ oppose 900 vaisseaux perses contre 385 grecs, et Ed. Meyer par contre ⁴, 400 à 500 contre 300 à 400. Busolt ⁵ veut de 600 à 700 vaisseaux perses. Le premier chiffre paraît vraisemblable à l'amiral Jurien de la Gravière ⁶, le dernier à Usslar ⁷. Ce qui précède fait estimer, par l'amiral Borckenhausen, la force des Perses à 500 ou 600 vaisseaux opposés à 300 ou 400 unités grecques. Pour M. Delbruck ⁸, les forces grecques sont supérieures à celles des Perses, mais il reste notre débiteur pour les preuves. C'est toujours cette même frayeur de chiffres réputés formidables, et l'idée encore que les eaux étroites de Salamine ne pouvaient contenir un si grand nombre de vaisseaux, qui ont conduit les modernes à ce chaos de chiffres sans base solide. Hauvette ⁹ est d'avis qu'« en réalité le nombre des vaisseaux perses à Salamine est inconnu, et les calculs des historiens postérieurs à Hérodote ne reposent que sur des probabilités ».

On pourrait enfin, en ce qui concerne les Perses, se contenter, — à défaut d'autres, — des chiffres d'Hérodote et d'Eschyle. Quant au nombre des vaisseaux grecs, la plupart des anciens

1. Stenzel, *Seekriegs-Geschichte*, I, 147, 149.

2. Gavotti, *op. cit.*, p. 25.

3. Duncker, *Geschichte des Altertums*, VII, 284.

4. Meyer, *Gesch. des Altertums*, III, 376.

5. Busolt, *Griechische Geschichte*, II, 651.

6. *Op. cit.*, p. 47.

7. *Marine-Rundschau*, 1900, p. 690 et s.

8. *Gesch. der Kriegskunst in Rahmen der polit. Geschichte*, I. Teil : *Das Altertum*, p. 81.

9. Hauvette, *op. cit.*, p. 408.

comme des modernes, chiffrent la flotte grecque d'après Hérodote ¹ à 380 trières, — comme les amiraux Jurien de la Gravière et Gavotti, et le capitaine Usslar, — et un petit nombre de pentécontères. Ce chiffre se rapproche de celui de Thucydide qui donne 400 navires aux Hellènes. Eschyle précise le chiffre des navires grecs εἰς τριακάδας δέκα, 30 $\times$ 10 et 10 navires d'élite, trois cent dix en tout ². Nous croyons encore digne d'être rapportée la donnée de Stenzel, fondée sur un chiffre officiel retrouvé sur une pierre votive datant de la bataille de Platées et qui porte 347 trières et 7 pentécontères. Malgré le mal qu'Hérodote se donne pour offrir un tableau de la flotte hellénique, la critique s'acharne sur ses chiffres. Si l'on additionne les forces qu'il présente comme réunies alors, on n'obtient que 366 vaisseaux, douze vaisseaux manquent à l'énumération des villes alliées. — Les codes de Sancruft et Wale ne donnent que 358. — Voilà pourquoi on a plusieurs fois proposé de supprimer la différence de 12, en comptant pour les Eginètes, non 30, mais 42, car la donnée de Pausanias ³ sur les mêmes chiffres, selon laquelle ce sont les Eginètes qui, parmi les alliés, ont fourni le plus grand nombre de vaisseaux après les Athéniens, autorise la suppression de la différence de 12 vaisseaux ⁴; ainsi les Corinthiens étant représentés par 40 navires, on trouve bon d'en accorder 42 aux Eginètes. Mais il existe un autre renseignement d'Hérodote, d'après lequel les Eginètes, outre

1. Hérodote, VIII, 82 : Σὺν δὲ ὧν ταύτῃ τῇ νηϊ τῇ αὐτομολησάτῃ εἰς Σαλαμῖνα καὶ τῇ πρότερον ἐπ' Ἀρτεμίσιον τῇ Αἰγινή ἐξεπληροῦτο τὸ ναυτικὸν τοῖσι Ἑλλήσι εἰς τὰς ὀγδῶκοντα καὶ τριηκοσίας νέας · δύο γὰρ δὴ νηῶν τότε κατέδεε εἰς τὸν ἀριθμόν. Avec quelle sollicitude, avec quel soin Hérodote énumère les vaisseaux, et avec quelle vigilance il suit les moindres modifications survenues aux chiffres pour nous les signaler.

2. Eschyle, *Perses*, 339, 340. Il est évident qu'Eschyle diminue le nombre des trières grecques, désirant rehausser le mérite des vainqueurs. Mais δεκάς ἑκκρίτος (vers 340) et ὑπέροποι τάχει ἑκατὸν δις ἦσαν ἐπτά (vers 342, 343) n'auraient pas d'autre raison que de former harmonieusement et pompeusement les vers. M. Raase (*Die Schlacht bei Salamis*, p. 9, not. 1), est du même avis. Cette licence poétique ajoute-t-il, est d'autant plus justifiée que le triomphe aurait paru plus grand avec une flotte moins nombreuse.

3. Pausanias, II, 29, 5.

4. Hérodote, VIII, 14.

les 30 vaisseaux présents dans la flotte, auraient fourni encore d'autres navires pour couvrir leur propre île ¹. Suivant Busolt ², cette lacune de 12 navires, s'explique par ce que, au VIII, 46, où mention est faite de l'escadre éginète, un mot est tombé; c'est après les ἄλλαι πεπληρωμένοι νέες, le mot δουρατίδεα.

Munro ³ tient beaucoup dans ses recherches aux chiffres d'Eschyle. Les désaccords d'Hérodote, il les explique par ce que les trières d'Egine, dont Eschyle fixe le nombre à dix, avaient été complées par erreur deux fois. L'autre différence, 320 contre 380, devait être cherchée dans les 60 vaisseaux de Coreyre qui, d'après Hérodote, n'avaient pas non plus pris part à la guerre. Ils auraient joué le rôle d'un corps d'observation dans la mer Ionienne pour couvrir le Péloponèse contre un détachement ennemi. L'ambiguïté qu'Hérodote reproche aux Coreyréens n'est pas fondée.

Ne serait-il pas plus simple, plus logique et plus rationnel d'incriminer le copiste de la différence de 12 navires en moins, constatée dans le total de navires des alliés fourni par Hérodote ?

En détail, les chiffres d'Hérodote sont les suivants ⁴ : Pour la flotte grecque, lors de sa première concentration à Artémision, les villes confédérées ont participé dans les proportions ci-après :

	TRIÈRES
Athènes.....	127
Corinthe.....	40
Mégare.....	20
Chalcis.....	20
Egine.....	48
Sikyon.....	42
Sparte.....	10

1. Id. VIII, 46 : « Ἔσαν μὲν σφι καὶ ἄλλαι πεπληρωμένοι νέες ἄλλὰ τῇσι μὲν τὴν ἐσωτῶν ἐφύλασσαν.... »

2. Busolt, *Griech. Geschichte*, p. 693, not. 3.

3. I. A. R. Munro, *Some Observations on the Persian Wars, Journ. of Hellenic studies*, v. 22 (1902), p. 322.

4. Hérodote, VIII, 1.

Epidaure.....	8
Erétrie.....	7
Trézène.....	5
Styra.....	2
Céos.....	2
	271

et 9 pentécontères dont 7 de Locris d'Opus et 2 de Céos. Cette flotte augmenta de 53 trières athéniennes aussitôt après les premiers engagements d'Artémision ¹.

Quelques jours après, la flotte grecque, battant en retraite vers Salamine, reçoit de nouveaux renforts concentrés depuis peu dans le port Pogon de Trézène. Ainsi la composition définitive de l'armée avant la bataille de Salamine était la suivante ².

	TRIÈRES
Sparte.....	16
Corinthe.....	40
Sikyon.....	15
Epidaure.....	10
Trézène.....	5
Hermione.....	3
Athènes.....	180
Mégare.....	20
Ambracie.....	7
Leucade.....	3
Egine.....	30
Chalcis.....	20
Erétrie.....	7
Céos.....	2

1. Hérodote, VIII, 14.

2. Hérodote, VIII, 43-48. Hérodote prend la peine de détailler les contingents grecs pour rectifier le chiffre inexact de 310, et donner le véritable. Nous avons maintes preuves de ce scrupule de l'historien, même dans des circonstances d'une moindre importance, comme au IX, 20, où il tient à corriger la prononciation du nom de l'ipparque *Μαξιτιος*, prononcé par les Grecs *Μαξιτιος*. C'est une préoccupation constante chez lui d'établir la vérité exacte sur les détails les plus infimes.

Naxos.....	4
Styra.....	2
Kythnos.....	1
Crotone.....	1
	366
Lemnos.....	1
Ténos.....	1
	368

Le total des navires alliés fourni par Hérodoté est de 380.

	PENTÉCONTÈRES
Kythnos.....	1
Milos	2
Siphnos.....	1
Sériphos	1

lesquelles ajoutées aux neuf déjà mentionnées portent le nombre de pentécontères à quatorze.

L'effort d'Athènes fut vraiment considérable, d'autant plus qu'elle ne bénéficiait pas encore, comme plus tard, lors de la formation de son empire maritime, des contributions des confédérés, *φόροι* et *συντάξεις*, lourds impôts prélevés sur les villes maritimes qui ont formé la première et la seconde confédération athénienne. Mais à présent c'étaient les mines de Laurion qui lui fournissaient l'argent ¹.

Trente-quatre villes formèrent la ligue hellénique contre les Barbares. De ces villes, vingt-deux participèrent aux armements maritimes. Nous en avons donné ci-dessus les noms. Tégéates, Potidéates, Orchoméniens, Mycéniens, Tirynthiens, Phliasiens, Anactoriens, Paléens de Céphallénie, Arcadiens, et Eliens ne concoururent à la défense commune que par leurs forces de terre. Platées toutefois contribua par ses hoplites à la formation des compagnies d'épibates des trières athéniennes pendant la campagne d'Artémision. De ces 34 villes confé-

1. Sur les filons d'argent et le plomb argentifère de Laurion voir l'art. de M. Ardaillon dans le *Dict. des Antiquités*, de Saglio, Daremberg et Pottier.

dérées, 12 appartenaient au Péloponèse, le reste aux îles et à la Grèce continentale. De la Grande Grèce, il n'y avait que le pythionice Phayllos avec ses deux cents volontaires Crotoniates.

Hérodote répartit le nombre des trières entre les peuples maritimes qui constituaient la marine de Xerxès ¹ de la façon suivante :

	TRIÈRES
Phéniciennes.....	300
Egyptiennes.....	200
Cypriotes.....	150
Ciliciennes.....	100
Pamphyliennes.....	30
Lyciennes.....	50
Doriennes.....	30
Cariennes.....	70
Ioniennes.....	100
Insulaires.....	17
Eoliennes.....	60
et du Pont.....	100
	4,207

Il est absurde de supposer que ce chiffre de 4,207, Hérodote l'emprunte à Eschyle. Et même s'il l'a pris chez le poète, il n'a pas fait cela aveuglément, mais après en avoir constaté l'authenticité. Il a même vérifié le chiffre de chaque contingent à part. Selon Hérodote d'ailleurs, à ce nombre de 4.207 trières, Xerxès, une fois en Thrace, obligea les Hellènes du littoral de cette contrée, et des îles les plus proches, à ajouter cent vingt navires ². Pour la journée même de Salamine, il ne paraît pas admettre le chiffre de 4.207 comme Eschyle; il dit simplement que les vides causés aux Perses dans les naufrages et dans les combats furent comblés par de nouveaux renforts, mais il ne donne pas le nombre précis des navires

1. Hérodote, VII, 89-96

2. Id., *ibid.* 185.

ayant participé à la bataille de Salamine; d'où il est permis de supposer que ce nombre n'était pas exactement connu.

Diodore répartit les forces perses comme il suit :

Egypte.....	200
Phénicie.....	300
Cilicie.....	80
Pamphylie.....	40
Lycie.....	40
Carie.....	80
Chypre.....	150
Doriens de Carie, Rhodes et Cos.....	40
Ioniens, Samos, Chios.....	100
Eoliens, Lesbos, Ténédos.....	40
Hellespont et Satrapie du Pont.....	80
Insulaires.....	50
	1,200

Dans ce tableau Diodore n'est pas d'accord avec Hérodote qui donne plus de navires que Diodore aux Ciliciens, aux Lyciens, aux Eoliens, au Pont, moins aux Pamphyles, Cariens, Insulaires.

Diodore, ou plutôt Ephore, ajoute huit cents navires hippagogues, — navires écuries, — et non moins de 3,000 triakon-tères. Hérodote dit *pentécontères*, en leur donnant quatre-vingts hommes d'équipage par bâtiment¹. Ces navires ne participèrent à aucun engagement, ne figurèrent même pas comme éclaireurs, ce qui prouve qu'ils ne servaient qu'à former des convois de ravitaillement. Toutes ces flottilles devaient jauger plus de 50.000 tonneaux.

En résumé, malgré les lacunes que les chiffres fournis par le texte d'Hérodote, tel que nous l'avons, présentent, ses informations nous placent beaucoup plus près de la vérité que nous ne le sommes avec le reste des documents qui prétendent nous renseigner sur la même matière. Pour le total des navires grecs ayant participé à l'action de Salamine, son témoignage

1. Hérodote, VII, 184.

est corroboré de celui de Thucydide et nous avons exposé les raisons pour lesquelles le chiffre d'Eschyle ne paraît pas soutenable. Quant au nombre des unités des flottes perses au début de la campagne les textes ne se contredisent guère ; il n'est pas de même pour les forces barbares présentes au jour de Salamine. Si l'on admet le chiffre d'Eschyle, les Perses disposaient de trois fois plus de navires que les Grecs. Exact ou non ce chiffre, il faut toujours noter qu'une bonne partie de l'armée perse, toute l'arrière-garde, comme on verra, est restée hors des passes et ne participa pas à la bataille, ce qui fait dire avec quelque exagération, à Leake ¹ que les Perses rangés en bataille de l'îlot d'Arpedoni à la côte de Munychie avaient, pendant l'action, leur centre presque en face de Kynosoura. Suivant donc cet avis, des douze cents trières barbares six cents seulement combattirent dans le détroit.

1. Leake, *Topography of Athens and the demi*, Cambridge 1841 ; *Appendix* sur la bataille de Salamine.

CHAPITRE V

LES CONTINGENTS GRECS ET BARBARES

Le mode de recrutement. — Epibates et matelots. — Le rôle des guerriers Perses dans les flottes de l'empire. — Les Phéniciens et les Egyptiens. — Les contingents de l'Asie Mineure et des îles. — Les états-majors et les équipages dans les escadres grecques. — La préparation militaire et navale dans les cités helléniques. — Les institutions fécondes. — Parallèle entre les deux camps.

Le plus vaste et le plus parfait des matériels ne saurait rendre les services attendus, sans un personnel exercé et savant, car enfin, les armes ne sont rien sans une main intrépide et sûre qui les dirige. Pour les rameurs, malgré le nombre considérable d'hommes qu'il fallait mobiliser à cet effet, les difficultés n'étaient pas insurmontables; de sains et robustes paysans qui ne souffraient pas du roulis, pouvaient devenir, après une courte période d'exercices, des rameurs acceptables. Les deux adversaires d'ailleurs avaient des ressources de recrutement immenses, car les travailleurs de la mer fourmillaient dans le littoral très étendu dont ils disposaient. Le nombre relativement restreint des gabiers et des timoniers dont avait besoin la marine à rames, elle le trouvait facilement dans la marine de commerce, ainsi que les capitaines ou *pilotes*, comme on a autrefois appelé les κυβερνήται des Grecs. Mais là était toujours la grosse question pour une armée navale parce que tout capitaine ou tout patron de barque ne pouvait pas faire un bon chef marinier de trière. Il devait être sérieusement exercé à faire évoluer et à lancer contre l'ennemi son navire, véritable guêpe, qui risquait fort de laisser sa vie avec son dard dans le corps de l'ennemi. La vraie supériorité d'une flotte de trières

dépendait dans une large mesure de la valeur de ses capitaines, et c'était là surtout la force des marines phéniciennes et grecques. L'ordre de bataille de la flotte perse donné par Hérodote, nous démontre son infériorité en ce qui concerne les épibates, partant les triérarques, chefs militaires des trières, qui n'étaient pas seulement des nationaux mais aussi des Perses, formant la garnison de chaque navire. Cela nuisait d'abord à l'homogénéité de l'équipage et ajoutait à l'infériorité des contingents qui n'étaient pas armés à la grecque et qui mettaient pour la première fois le pied sur un bâtiment. Les Perses ne faisaient donc partie de la marine que comme garnison de trière et il est peu probable que, malgré leur vaillance, ils aient constitué une bonne troupe de soldats mariniers. Selon une expression de l'amiral Duperré qui a eu à présider au transport des troupes de la conquête en Algérie, et au débarquement de Sidi-Pherouch, les fantassins ont le pied rond et non ce pied carré qui rend les matelots maîtres du pont du navire ¹. Sur les galères, *rambate* et *pavesades* étaient gardées par des troupes prises indifféremment aux régiments des arquebusiers et des mousquetaires, et on voyait à bord les officiers, et même le commandant, porter encore leurs éperons. Toutefois, la galère était d'une stabilité supérieure à la trière et la chiourme était enchaînée. Les malheureux épibates perses, eux, serrés sur les *παρεξίρρησται*, pris de mal de mer en face des chiourmes qui ne devaient pas les aimer trop, se trouvaient dans une situation vraiment peu enviable.

Hérodote se plaît à nous peindre ces vaillants soldats qui avaient donné à Cyrus et à Darius l'Asie, et allaient à présent, partie sur terre, partie sur les agiles trières, donner à Xerxès l'Europe, mais qui en réalité, devaient sombrer piteusement à Salamine. De toute l'infanterie barbare, Xerxès ne confia la défense de ses navires qu'aux Perses, aux Mèdes et aux Saces ². Ces superbes soldats, coiffés de la tiare, couvre-chef

1. Une remarque analogue est celle de Thucydide (VII, 67) sur l'inaptitude des Acarnaniens, d'ailleurs excellents soldats, comme épibates.

2. Hérodote, VII, 96.

qui n'est pas sans quelque analogie avec le bonnet à poil de la vieille garde, ou plutôt avec cette sorte de mître encore en usage chez les grenadiers à Potsdam, portaient sur tunique à manches multicolore la cotte de mailles à écailles de fer, des cuissards, et, au lieu de grands boucliers, des écus tressés qu'on appelait *gherra*. Pour toute arme blanche, des lances courtes et des poignards attachés à droite de la ceinture. Leurs arcs étaient grands et les carquois pendaient derrière, pleins de flèches de jonc. C'étaient là les armes et l'équipement des Mèdes et des Perses, mais les Saces qui n'étaient que des Scythes belliqueux et sauvages, au lieu des tiares portaient une sorte de morion pointu, des culottes tout le long de la jambe et entre autres armes, étaient munis de haches ¹.

C'est par cette infanterie d'élite que les généraux perses s'efforçaient de maintenir la discipline parmi ces équipages plus ou moins récalcitrants qui manœvraient leurs navires. Hérodote ² nous montre la sévérité extrême des chefs perses, en matière de discipline; en vérité ils ne plaisaient pas sur ce chapitre. Le général perse, pendant sa ronde de nuit, c'était à la veille de la révolte de l'Ionie, découvre une trière myndienne sans aucune garde. Pour punir le commandant, il donne l'ordre de le lier devant son équipage sur un banc de thalamite, la tête pendante hors du trou de la rame. Fourrer ainsi la tête, dans un sabord de nage, à un capitaine, et l'exposer à la risée des passants! Ces procédés odieux n'étaient pas faits pour rapprocher l'âme ionienne de l'âme perse.

Combien dangereuse était une pareille composition d'équipages! C'était assez déjà que cette grande armée navale fût composée de flottes de différentes nationalités. L'harmonie ne devait pas y régner complètement avant même que Thémistocle fit tracer, sur le rocher des fontaines de l'Eubée, ses

1. Hérodote, VII, 41, 42, 44. Il est vrai qu'Aristagore, tyran de Milet, dans un colloque avec le roi Cléomène à Sparte (Id., V, 49), s'exprime d'une façon dédaigneuse sur tout cet accoutrement qu'il ne trouve pas pratique. Ils se présentent, dit-il, avec des culottes et des bonnets au lieu de casques et de cuirasses et ils portent de courts javelots. Ils sont faciles à réduire.

2. Hérodote, V, 32.

appels aux Ioniens, et avant que les Phéniciens ne disent du mal d'eux au grand roi à Salamine. Les Phéniciens ne supportaient que difficilement à leurs côtés ces Ioniens rivaux et haïs, pour l'extermination desquels ils avaient avec si grande ardeur travaillé pendant la révolte de l'Ionie. Que dire aussi des sentiments des Egyptiens envers les Perses? C'était dans cette marine comme dans la marine de la Sainte-Ligue, prête à s'entr'égorger une heure avant sa rencontre avec l'amiralissime de Selim II, Ali-Pacha, au large de Lépante, nonobstant la vigilance de don Juan et l'influence modératrice de Pie V, et de son digne amiral Marc-Antonio Colonna.

L'âme de cette grande armée navale qui prétendait fermer la mer aux Grecs, fut le contingent phénicien, élite maritime de ce peuple de vieux Chananéens qui, dans l'histoire est distingué comme le plus foncièrement marin qui ait jamais existé dans le monde.

Combien erronée est l'opinion que la puissance phénicienne ne fut qu'une grande marine de commerce. Certes, leur marine marchande était la plus grande, et ses navigateurs les plus habiles et les plus audacieux de leur temps, mais aussi des ports de Phénicie est sortie une marine de guerre formidable, qui s'usa dans de longues luttes contre la Grèce jusqu'aux temps où Alexandre ayant extirpé le dernier vestige de la thalassocratie phénicienne, la marine grecque n'aura plus, de la mer Noire aux bouches du Nil, sinon jusqu'à Gadès, ni ennemie, ni rivale. De l'invasion asiatique, la marine phénicienne était l'avant-garde, et elle constitua le danger le plus grand pour l'hellénisme. Les Phéniciens ne demandaient qu'à courir sus aux Hellènes¹. Au moment où les généraux perses s'apprêtent à marcher contre Milet, les Phéniciens sont les plus ardents à cingler contre ce boulevard suprême de l'hellénisme en Asie Mineure. Remarquable est la rage avec laquelle les Phéniciens, Milet une fois prise, se jettent contre les villes ioniennes et en général contre les villes grecques du littoral de l'Helles-

1. Hérodote, VI, 6 Τοῦ δὲ ναυτικοῦ Φοίνικες μὲν ἔσαν προθυμότεστοι, συνεστρατεύοντο δέ.

pont et de Propontide ¹. Perinthe, Selybrie, Byzance, sont saccagées et incendiées; puis vient le tour de Prokonèse et d'Artaque. Enfin, ils se tournent contre les villes de la Chersonèse, pillant tout et c'est à grand'peine que Cyzique échappe à la destruction, en appelant dans ses murs le général perse Oubare et en faisant sa soumission au roi. A Ladé, ce sont eux qui battent les Ioniens ². Ce sont encore eux qui jettent sur les plages d'Erétrie et de Marathon les troupes de Datis et d'Artapherne. A la bataille de Salamine, ils reçoivent le choc le plus terrible parmi les alliés, car ce sont eux qu'on oppose aux Athéniens. C'est toujours la même marine qui, anéantie par Cimon, renaît grâce à l'argent des satrapes perses, jusqu'aux jours où Alexandre s'empare de ses ports et bat devant Tyr son dernier navarque et roi Azelmicus.

La Phénicie de la géographie classique, resserrée entre les montagnes et la mer, s'étend tout le long de la côte, de la petite île d'Arvad à la ville d'Acre. Elle avait pour grands centres maritimes, Schimrom, Phano-Baal, Gébal, Béryte, surtout Sidon et Sour ou Tyr; mais une série de cités de second ordre, disséminées sur toute la côte, couvrait presque le rivage comme une ville continue, comme un ruban d'abris maritimes. C'était là, au bord de la mer, qu'étaient concentrés les Phéniciens, et c'est de là que ces hardis navigateurs s'élançaient sur la Méditerranée et même sur l'Océan à une époque où les autres riverains de la Méditerranée ne savaient pas se construire un canot capable de les porter à quelques encablures du littoral. Ils étaient les marins savants de la haute antiquité; ils se guidaient sur la petite Ourse et ils savaient tirer parti de l'étoile polaire ³. Très grand était l'éclat du prestige dont jouissaient ces marins avec lesquels allaient se mesurer les Grecs. Toutes sortes de légendes couraient devant eux annon-

1. Hérodote, VI, 33.

2. Hérodote, VI, 14.

3. Hÿgin, *Astronom.* II, 2, et Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. III, p. 185-186. Sur les causes naturelles qui ont décidé de la vocation maritime des peuples de la côte phénicienne, Pietschnan, *Geschichte der Phönizier*.

cant leur gloire. Le dieu Melckarth leur apprit à fabriquer un radeau avec des branches de figuier¹, Khouzor, leur Vulcain, inventa pour eux le bateau et leur enseigna la manière de le conduire². Dès les temps les plus reculés, c'est déjà à ces Chananéens maritimes que les grands conquérants d'Asie s'adressaient pour les choses de la marine, et Sémiramis appelait auprès d'elle des constructeurs navals de Phénicie³. Le pharaon Necos chargea les Phéniciens du plus hardi et du plus étonnant voyage autour de l'Afrique⁴. Avec le temps ils devinrent des condottiers maritimes à la solde des souverains asiatiques et égyptiens, dont ils constituaient la marine comme plus tard les Génois au temps de Charles-Quint et de François I^{er}. Incorporés à l'empire perse, ils marchèrent volontiers contre les Grecs, leurs rivaux dans la navigation et le commerce, pour qui ils professaient une haine véritable, et qu'ils se flattaient de vaincre et d'anéantir sous l'égide du grand roi. Le contingent phénicien, — Hérodote tient à donner ces détails avec la minutie d'un chef d'intendance militaire, — portait des casques de peau de chien, des cottes de lin, des boucliers sans bordure⁵.

Après les Phéniciens, la plus forte escadre de l'armée est celle de l'Égypte. Elle ne jouissait pas d'une très haute réputation. La reine d'Halicarnasse exprima franchement au roi le peu de cas qu'elle faisait de ce contingent⁶. L'Égyptien ne fut jamais navigateur, il avait même de plus une horreur superstitieuse pour la mer, qu'il considérait comme impure, comme le domaine de Set, l'adversaire d'Osiris. En montant à bord d'un navire, il croyait se lancer sur un élément ennemi, et en même temps contracter une souillure religieuse⁷.

1. Nonnus, *Dionysiakes*, XL, 443, sqq.

2. Philon de Byblos, 2, 7. Muller Fr. *Histor. Graec.* t. III, p. 566.

3. Ctésias, *Assyriac.*, 15.

4. Hérodote, IV, 42.

5. Hérodote, VII, 89, et VIII, 7, 27.

6. Hérodote VIII, 50 : Αἰγύπτιοι τε καὶ Κύπριοι καὶ Κίλικες καὶ Πάμφυλοι, τῶν ὄψεως ἐστὶ οὐδέν.

7. C'était tout de même le contraire pour la navigation sur le Nil. Les

Ce peuple, imbu de telles superstitions ne put jamais à aucune époque se former une véritable marine marchande¹. Malgré tout, l'Égypte a plus d'une fois figuré dans sa longue histoire, avant l'avènement de la Grèce et de la Perse, comme une grande puissance maritime. Déjà Sésostris, — Ramsès II, — sur des vaisseaux longs, subjuguait les peuples de la mer Erythrée². Un ex-voto, dont parle Diodore, vaisseau de bois de cèdre, témoigna de sa reconnaissance aux dieux de la mer³. Si, après Sésostris, la marine égyptienne déclina, il ne s'ensuit nullement que son histoire s'achève à la mort de ce roi, quatorze siècles avant notre ère. Hérodote nous parle d'un contingent⁴, envoyé par les Egyptiens à la flotte phénicienne, destinée à agir contre les Ioniens. Dans la seconde guerre médique, en dépit de l'opinion qu'Artémise avait sur eux, les Egyptiens s'attirèrent des louanges par leur conduite dans les engagements d'Artemision, notamment à la deuxième bataille⁵. L'Égypte, du jour où elle avait aspiré au rang de grande puissance, avait dû se créer une armée de mer bien outillée, et ses navires étaient semblables à ceux des Phéniciens, hormis certains détails de coupe ou de gréement. Les progrès de l'architecture navale ont été suivis, et les vaisseaux qui sortaient des chantiers au commencement du v^e siècle, différaient sensiblement de ceux de l'antique reine Hâtshopsitou, et de Ramsès. Grâce aux représentations figurées sur les murs du temple de Deil-el-Bahari, — la conquête du pays de Pount, au débouché de la mer Rouge sur la côte actuelle des Somalis — on peut tant bien que mal suivre l'évolution

grandes barques aux voiles carrées, fréquemment figurées dans les hypogées, flottaient sur le Nil, instruments d'un commerce dont tout révèle l'extrême activité.

1. Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient*, Tome VI, livr. X, p. 491.

2. Hérodote, II, 102. D'après Diodore, I, 55, 2, ἀπέστειλε στόλον νεῶν τετρακοσίων, πρῶτος τῶν ἐγχωρίων μακρὰ σκάφη ναυπηγησάμενος.

3. Id. *ibid.* 57, 5 : ἐναυπηγήσατο δὲ καὶ πλοῖον κέδρινον τὸ μὲν μήκος πηχῶν διακοσίων καὶ ὀγδοήκοντα, τὴν δ' ἐπιφάνειαν ἔχον τὴν μὲν ἔξωθεν ἐπίχρυσον, τὴν δ' ἐνδὸθεν κατηργυρωμένην· καὶ τοῦτο μὲν ἀνέθηκε τῷ Θεῷ...

4. Hérodote, VI, 6.

5. Id. VII, 89, et VIII, 7-27.

de l'architecture navale en Egypte, à travers les âges antiques. Tahout-mès III fut le premier des souverains égyptiens qui se créa une flotte considérable dans la Méditerranée, sur laquelle il acquérait en peu d'années une supériorité absolue. Cette flotte était sans doute montée par des marins phéniciens, tandis que les guerriers étaient égyptiens. En même temps, Tahout-mès entretenait sur la mer Rouge une flotte dont la station était Adulis. Après lui, la marine fut négligée jusqu'à Rà-mes-sou III. Celui-ci rebâtit la flotte, qui, création toujours artificielle en Egypte, était prompte à dépérir, dès qu'une volonté ferme et persistante cessait de pourvoir à ses besoins. Il dut combattre une confédération des « Pélestes du milieu de la mer », c'est-à-dire des Pélasges de la mer Egée. Le combat naval eut lieu aux embouchures du Nil et il est représenté sur le bas-relief gigantesque de Médinet-Abou. Les navires égyptiens manœuvrent à la voile et à l'aviron¹. Il paraît que l'architecture navale avait accompli des progrès considérables depuis quelques siècles, très probablement sous l'impulsion des Phéniciens. Les lignes générales de la coque demeuraient identiques, mais les façons de l'avant et de l'arrière étaient plus fines. Une bonne moitié de l'équipage, et c'est un fait à retenir, consistait en prisonniers Libyens, marqués au fer rouge ainsi que des bestiaux, afin d'empêcher la désertion², et le reste venait peut-être de la côte syrienne ou asiatique, aussi bien que de l'Egypte. Bien des siècles après, nous trouvons encore l'Egypte forte en navires de guerre. C'était en 574 et 573, un siècle environ avant la bataille de Salamine; Apriès, pharaon, parvint à former avec les nombreux mercenaires, Ioniens et Cariens, à son service, une flotte telle que l'Egypte

1. *Description de l'Egypte*, vol. II, pl. 10, Thèbes, combat naval sculpté sur la face extérieure du palais, exposée au nord. Champollion, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. CCXXII. Nosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXXV-CXXXI. p. 469. La bataille entre la flotte égyptienne et les navires des « peuples de la mer ». Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, II, p. 453 et s.

2. *Le grand Papyrus Harris*, pl. 77, I, 5-6. Cf. Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX^e dynastie*, p. 52-56. Pour la marque au fer rouge, Bragsch, *Abu*, dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 35-38.

n'en avait jamais possédé depuis Tahout-mès III. La flotte des villes phéniciennes jointe à celle des petits royaumes de l'île de Chypre, alliés de Nabuchodonosor II, vint au-devant de la flotte d'Apriès. Une grande bataille fut livrée dans les eaux de Chypre, et la victoire y resta aux vaisseaux ioniens et cariens du roi d'Egypte¹.

De cette époque, il n'y a pas de doute que la marine de guerre égyptienne est formée à l'instar des marines phéniciennes et grecques, elle recrute des matelots un peu partout, et des rameurs chez elle et en Libye, en embarquant comme épibates une élite de ses soldats. Hérodote nous renseigne sur ces épibates de la flotte d'Egypte, qui portaient des casques tressés, des pavois bombés et à grande bordure, des javelots de combat naval et des haches. Pour la plupart cuirassés, ils portaient de grands couteaux², sorte de *kris* malais ou de coutelas des régiments indiens de Gourkas; c'était une arme nationale. Ces *μαχαιοφόροι* une fois la flotte égyptienne en rade de Phalère, Xerxès les fit débarquer et les adjoignit à son armée de terre, ce qui affaiblit singulièrement les équipages égyptiens, car ces soldats, au dire d'Hérodote, étaient, parmi le contingent égyptien, les seuls qui eussent de la valeur guerrière³. Ainsi, les navires égyptiens restent sans épibates indigènes, ils n'auront plus que des garnisons perses.

Phéniciens et Egyptiens constituaient le gros de l'armée navale, mais il y avait d'autres contingents encore qui prirent part à la campagne, et dont nous avons signalé plus haut⁴ le nombre de navires. Hérodote supposant toujours son lecteur très au courant des choses grecques, se contente, chaque fois

1. Les fouilles récentes de M. Ludwig Borchardt dans la pyramide de Sahouri nous donnent une idée assez complète de ce qu'était la puissance maritime des Egyptiens cinq siècles avant l'ère chrétienne. Les bas-reliefs découverts représentent toute une expédition sur mer avec des détails intéressants.

2. Hérodote, VII, 89.

3. Ibid., VIII, 32 : ἐν δὲ καὶ Αἰθιοπῶν τε καὶ Αἰγυπτίων οἱ τε Ἑρμοτύβεις καὶ οἱ Καλασίριες καλεόμενοι μαχαιοφόροι, οἵπερ εἰσι, Αἰγυπτίων μόνον μάχιμοι. Τούτους δ' ἔτι ἑὼν ἐν Φαλήρῃ ἀπὸ τῶν νεῶν ἀπεβιβάσατο ἐόντας ἐπιβάτας.

4. Chap. IV, *Les Chiffres*.

qu'il parle d'une troupe armée à la grecque, de le mentionner sans autres explications. Il se propose surtout de renseigner sur les Barbares dont l'équipement et les armures étaient assez peu connus ¹. Ainsi des Cypriotes, Pamphyles, Doriens, Ioniens, insulaires, Eoliens, et des soldats du Pont, il dit simplement qu'ils étaient armés à la manière hellénique. La même chose pour les Cariens qui, de plus, portaient des faux et des poignards, ce qui n'était pas d'usage chez les Grecs. Les Ciliciens portaient un casque de métal, de petits boucliers de peau de bœuf et une cotte d'armes ; deux javelots dans la main et une épée. Les Lyciens étaient cuirassés et portaient des jambières ou cnémides ; ils avaient des arcs de cornouiller dur et des flèches de roseau non empennées, des javelots, des poignards, des faux, de courtes pelisses à la hussarde, des couvre-chefs de feutre ornés de panaches. Ces contingents marins étaient de bonnes troupes actives, organisées et soldées par des princes qui possédaient le pouvoir grâce à la faveur perse. Parmi les Ioniens il y avait des marins de tout premier ordre ; la carte géographique que le tyran de Milet Aristagore étala à Sparte aux yeux du roi Cléomène, démontre les progrès des marins Ioniens à cette époque ². Les Ciliciens sont la même nation qui, quatre siècles plus tard, donnait, dans la guerre des pirates qui fit la gloire de Pompée, toute la mesure de ses capacités navales. Les insulaires, d'origine pélasgique, étaient les plus anciens et les plus vaillants marins de l'Archipel.

Passons au camp hellénique. Ses éléments sont essentiellement marins. Jusqu'aux épibates eux-mêmes, la mer n'est complètement étrangère à personne, comme cela arrivait à une partie des chiourmes égyptiennes et même asiatiques, et à tous les épibates auxiliaires, Saces, Mèdes et Perses. En effet, comme le dit justement M. Cartault ³, la mer va chercher

1. C'est sa méthode d'ailleurs pour tous les renseignements qu'il fournit. Voy. III, 103 : Τὸ μὲν... ἐπισταμένοισι τοῖσι "Ελλήσιν οὐ συγγράφω· τὸ δὲ μὴ ἐπιστάται αὐτῆς, τοῦτο φράσω

2. Hérodote V, 49 : ἐς λόγους ἦτε,... ἔχων χάλκεον πίνακα ἐν τῷ γῆς ἀπάσης περιόδος ἐνετέμνητο καὶ θάλασσα τε πᾶσα καὶ ποταμοὶ πάντες.

3. Cartault, *La trière Athénienne*, Introduction.

l'Hellène jusque chez lui pour l'engager à s'embarquer, pour le séduire par le miroir brillant de ses flots bleus. On ne saurait reconstituer la physionomie du peuple grec, on ne comprendrait pas son histoire, sans approfondir sa vie et son action maritime. Les Grecs sont avant tout un peuple de marins. Leur sanctuaire d'Apollon, surgissant du milieu des flots, était salué de loin par eux dans leurs courses infatigables sur les routes maritimes, comme de nos jours est salué, de leurs barques légères, par les intrépides marins de l'Archipel, courant les mêmes voies, le drapeau bleu et blanc qui flotte sur le campanile de la Vierge de Ténos. A la vérité, il y a en Grèce des conditions géographiques exceptionnelles ; les Grecs vivent pour ainsi dire sur un élément indéfinissable qui participe à la fois de la terre et de la mer. Une fois initiés dans l'art nautique par les Phéniciens, les Grecs devaient vite les surpasser et à la fin les écraser commercialement et militairement ¹.

Sparte, Athènes, ainsi que les petits états doriens, achéens, ou ioniens, ont une organisation militaire et navale presque identique. Malgré les nuances de race, d'éducation ou de langue, l'homogénéité ne fait pas défaut comme dans la flotte barbare. Tous ces contingents helléniques, le même idéal les guide, et personne n'est traîné à la lutte malgré sa volonté ou contre ses sentiments ². La préparation à la guerre dans ces

1. Les comédies d'Aristophane, bondées d'expressions nautiques, d'une foule d'allusions et de métaphores prises dans la vie des matelots, pièces vraiment faites pour un auditoire de marins, prouvent combien essentiellement marins étaient les peuples hellènes au v^e siècle.

2. A cet entrain, à cette spontanéité des troupes grecques, Hérodote oppose le large emploi du fouet dans les armées barbares. Le grand roi ne se gêne pas pour avouer qu'il conduit ses troupes à coups de fouet (VII, 103). Le percement du canal d'Athos (ib. 22), le passage de l'Hellespont (ib. 56), le combat des Thermopyles (VII, 223) fournissent des exemples. Les idées grecques sur la spontanéité des sentiments des troupes sont résumées par le tacticien de la Bibliothèque Ambrosienne déjà cité. « Bien s'informer, dit-il, si les troupes sont de levée récente ou aguerries ; quelle est la qualité des armes, la disposition du peuple à la guerre imminente » (Eine Griech. geschrift, p. 9) : εἰδέναι καλῶς... τὸ στρατεύμα, ἥ νεόλεκτον ἥ πεπειραμένον πολέμου · εἶτα τὸν καθοπλισμὸν καὶ τὴν τοῦ λαοῦ πρόθεσιν εἰς τὸν προκείμενον πόλεμον.

petits états était parfaite, résultat des sages institutions longuement et patiemment appliquées. Par un frappant exemple, Hérodote nous montre la véritable grandeur ¹ de l'organisation de la guerre en Grèce. Dans une seule nuit, Sparte mobilise cinquante mille combattants, — c'est la veille de Platées, — et le matin, ils sont déjà en route vers la frontière. La machine de guerre était admirablement montée. On peut voir dans Xénophon, « Λακεδαιμονίων πολιτεία », le détail de ses rouages. Aristagore, dans son entretien avec Cléomène ², vingt ans avant la seconde guerre médique, parle comme d'une chose irréfutable, de la supériorité des Grecs sur toutes les autres nations dans les choses militaires. Des guerres incessantes entre les villes, avaient, du reste, merveilleusement aguerri ces petits peuples, et développé chez eux l'esprit et l'art militaire, comme seul, le tableau des guerres intestines du Japon du dernier siècle, peut nous en donner une idée; les luttes acharnées et longues entre les Daïmios et les Samouraï du Sogoun et du Mikado, ont formé ces nouvelles générations nipponnes si belliqueuses, qui ont étonné le monde de leurs exploits.

Pour la marine hellénique, les guerres entre Egine et Athènes furent la grande école de l'art militaire sur mer. Anciennement déjà, les Grecs sont un peuple de navigateurs et de guerriers. Dès le temps du siège d'Ilion, ils ont une marine assez considérable pour leur permettre une grande expédition outre-mer, et l'époque mycénienne a ses conquêtes de mer ³. Mais c'est surtout leur contact avec les Phéniciens qui achève leur éducation navale. Artabane, le sage conseiller de Xerxès, a une juste idée de cette capacité maritime des Grecs. « Sire, tu marches contre un peuple beaucoup plus dangereux que les Scythes, et qui est réputé de premier rang tant pour les choses navales que pour les choses militaires »,

1. Hérodote, IX, 40-41.

2. Id., VII, 223.

3. Voir Tsoundas, *Mycènes et la civilisation mycénienne*, Athènes, 1893, p. 250, des notes intéressantes sur la vie maritime mycénienne, p. 230, sur la forme du navire, p. 247, sur la navigation phénicienne.

et il ne cache pas ses craintes en cas d'une rencontre entre les deux flottes ¹.

Ce qui constitue la force de l'armée navale hellénique, c'est qu'elle est très exercée et très militaire, et que ses équipages sont composés de citoyens conscients de leur devoir, respectueux de la loi, tenus dans une discipline sans exemple. La soumission, l'obéissance des contingents à leurs chefs respectifs, sont absolues. Ce que Démarète dit des Spartiates au grand roi pourrait être appliqué à tous les soldats grecs : qu'ils sont libres, mais ils ne le sont pas en tout ; car leur despote, la loi, est plus redouté d'eux que le grand roi lui-même n'est redouté de ses propres troupes ; et cette loi commande de ne pas fuir devant le nombre, mais de rester ferme dans les rangs et de vaincre ou mourir ². L'admirable serment prêté par le soldat athénien au moment de prendre les armes nous montre toute la grandeur des merveilleuses institutions militaires d'où sont sorties les invincibles phalanges qui, sur terre et sur mer, deux siècles durant, surent écrire les plus belles pages de l'histoire militaire ³. La cité grecque ressemblait à un camp où nul ne pouvait vivre à sa guise, où chacun devait remplir une tâche déterminée en vue du bien public. Les citoyens ne s'appartenaient point à eux-mêmes, ils appartenaient à la patrie, principe qui fut fécond en heureux résultats, le citoyen énergique et bien équilibré en temps de paix, faisant le soldat le plus apte à la guerre. Le citoyen libre dans la cité grecque était surtout un militaire, et des armes, il faisait son métier principal ; toute la jeunesse libre recevait la même éducation, l'hoplomachie et

1. Hérodote, VII, 10.

2. Hérodote VII. 104 : ἐλευθεροὶ γὰρ ὄντες οὐ πάντα ἐλευθεροὶ εἰσι· ἔπεισι γὰρ σφι δεσπότης νόμος τὸν ὑποδειμαίνουσι πολλῶν ἔτι μάλλον ἢ οἱ σοὶ σέ. Ποιεῦσι γὼν τὰ ἄν ἐκείνος ἀνώγει : ἀνώγει δὲ τῷπὸ αἰεὶ, οὐκ ἑὼν φεύγειν οὐδὲν πλῆθος ἀνθρώπων ἐκ μάχης, ἀλλὰ μένοντας ἐν τῇ τάξῃ ἐπικρατέειν ἢ ἀπόλλυσθαι ».

3. Voir le serment dans Stobée, *Florilegium*, XLIII, 48 : Le conscrit jure de ne pas déshonorer ses armes, de ne pas abandonner ses compagnons de guerre ; de défendre les autels et les foyers, d'obéir aux chefs et aux lois, de laisser aux cadets la patrie plus forte et plus grande. Cette haute conception du devoir militaire et civique n'a rien de commun avec la mentalité des troupes mercenaires des monarchies barbares.

l'hoplomaque jouaient un grand rôle dans sa vie ; les palestres et les gymnases, en fait, n'étaient surtout que des écoles militaires où les exercices du corps alternaient avec les travaux intellectuels. Aristophane, dans des vers admirables¹, nous fait entrevoir ce beau soldat athénien, produit de la vieille éducation qu'il regrette, et il se rappelle à cet effet les chants héroïques chantés jadis par la jeunesse : « Une clameur retentit au loin » ; « La terrible Pallas qui renverse les cités », et tant d'autres. Tous servaient d'enthousiasme, tous pliaient à la voix du général représentant la Patrie, qui les conviait à la lutte suprême pour tout ce qu'ils avaient de plus cher et de plus sacré. Sur de pareilles troupes, l'idée de la servitude militaire n'a pas de prise comme sur une troupe mercenaire, et la lassitude est inconnue. C'est pour ces défenseurs du pays qu'Alcée a dit que les hommes sont les meilleurs remparts de la cité². Le parti politique du sage Artabane se rendait parfaitement compte des hautes qualités morales de l'armée grecque, et son fils Tritantechme, un des plus vaillants généraux de l'armée perse, l'a dit sans ambages à Mardonius lui-même, à propos des jeux olympiques où la seule récompense du vainqueur n'était qu'une couronne d'olivier³. Quant à la préparation spéciale au service de la marine de guerre, les républiques prenaient soin d'initier les jeunes gens aux choses de la mer, pendant les études qui occupaient leurs années d'adolescence. A Athènes, c'était l'éphébie, merveilleuse institution qui, en deux années de service et d'exercices consécutives, sous le régime le plus sévère, complétait l'éducation militaire et navale du jeune citoyen. A la fin de ce service, l'éphèbe prêtait serment et revêtait la panoplie. L'éphébie était sa grande école militaire, après laquelle, soldat consommé, il se tenait prêt à entrer en campagne au premier signal. Des institutions analogues existaient dans toutes les républiques grecques ; l'état

1. Aristophane, *Nuées*, 967.

2. Alcée, frg. 23 (Bergk) : ἄνδρες πόλης πύργος ἀρεῦνται.

3. Hérodote VIII, 26 : « παπαῖ, Μαρδόνιε, ποίους ἐπ' ἄνδρας ἤγαγες μαχασομένους ἡμέας, οἱ οὐ περὶ χρημάτων τὸν ἀγῶνα ποιοῦνται, ἀλλὰ περὶ ἀρετῆς ».

dorien ne se contentait pas de diriger les études pendant la période éphébique; il s'en chargeait beaucoup plus tôt. L'éducation maritime consistait en manœuvres à bord, à lancer la trière en mer, ou la tirer à sec sur le rivage. Très en usage étaient les régates, les joutes sur mer, à l'occasion des fêtes si fréquentes chez les anciens; peu à peu, on a créé un véritable système de préparation de la jeunesse à la lutte sur mer, par ces concours nautiques auxquels les éphèbes étaient tenus de participer ¹. Cette éducation se complétait plus tard, pour beaucoup de jeunes gens, par une vie réellement maritime, car l'extension du commerce et des colonies grecques attirait nombre d'entre eux à la navigation ou au service de l'état dans ses possessions d'outre-mer. Auprès d'eux, leurs serviteurs apprenaient à manier la rame, les gouvernails et les voiles et s'initiaient au langage maritime, devenant de précieuses recrues en cas de guerre ².

Le soin que les Grecs portaient à l'éducation militaire et navale, généralement prodiguée à toute la jeunesse libre, rend seul compréhensible la nomination par voie d'élection des chefs militaires. Tout citoyen ayant passé par la filière légale d'exercices et d'études, était considéré virtuellement comme capable d'être élu taxiarque ou stratège, de commander un lochos ou une trière, une armée ou une flotte. Une gymnastique rationnelle formait les soldats les plus endurants et les plus beaux que l'humanité ait jamais connus. Quel merveilleux spectacle ne devait-ce pas être que celui de cette belle infanterie, formée en bataille, silencieuse et immobile, — ἀτρείμας —, les piques hautes, bouclier contre bouclier, dans ses cuirasses étincelantes laissant à peine paraître les basques des tuniques de pourpre, aux cnémides historiées, à la fière aigrette sur le casque de bronze luisant sous les rayons du soleil grec! Ou celui de la place d'armes, lorsque sur un signe du polé-

1. Voir A. Dumont, *Essai sur l'Ephébie Attique*, t. I, chap. III, v et VII contenant d'amples renseignements sur ces institutions qui eurent leur plein développement après la seconde guerre médique.

2. *De Rep. Athén.* I, 19 et 20.

marque, la phalange s'ébranlait, faisant trembler le sol sous ses pas de parade, évoluant, se formant, se reformant avec grâce et précision, d'après ce que nous savons par les écrivains militaires de l'antiquité; — ou cet autre, plus émotionnant encore, de ces superbes épibates, élite d'hoplites, quand, groupés sur la proue de la trière, lance en arrêt, ils attendaient l'ordre de sauter sur le pont ennemi, où, avec leurs longues piques, ils jetaient l'épouvante, dans le corps à corps avec l'infanterie et la chiourme des navires ennemis!

Dans ces troupes de ligne n'entre que quiconque peut acheter et entretenir l'armure lourde; elles ne sont par conséquent accessibles qu'aux classes dirigeantes. L'amiral italien Gavotti ¹, Delbruck ², beaucoup d'autres opposent victorieusement la lance grecque à l'arc perse. Les hoplites, comme plus tard la phalange thébaine et macédonienne, auraient donné le coup décisif. « Cet accord de vues nous engage, fait observer toutefois l'amiral Borckenhagen ³, à chercher si l'agéma d'épibates du vaisseau perse est si différent de celui de la trière grecque; ensuite si les hoplites grecs trouvaient à bord ce qu'il fallait pour rendre fructueuse leur supériorité d'armement. Nous sommes instruits de l'équipement des contingents de la flotte perse par Hérodote, d'après qui, la moitié des équipages perses, composés d'Ioniens, Cariens ou insulaires, était armée comme les équipages grecs. Mais sur tous les vaisseaux, il y avait des Perses, des Mèdes et des Saces. Chaque vaisseau barbare était occupé au moins par une élite de trente soldats de mer, tous tireurs. Par contre, les navires grecs n'avaient qu'un faible équipage de combattants. Un grand nombre d'hoplites étaient restés à Salamine. Ainsi il n'y avait que 14 hoplites et 4 archers par trière. Une grande partie de la flotte était composée de Grecs de l'Asie Mineure qui, par l'armement et la manière de combattre, se distinguaient à peine de leurs compatriotes de la Grèce proprement dite. Dans la mêlée, les sol-

1. *La Tattica nelle Grandi Battaglie Navali*, p. 24.

2. *Die Perserkriege und die Burgunderkriege*, Berlin, 1887, p. 152.

3. *Salamis, Eine Seekriegsgeschichtliche Studie*, p. 10.

datés perses n'étaient pas de la même force que les hoplites grecs cuirassés. Avec leurs armes de défense, légères, calculées pour le combat à distance, avec leur lance courte, le sabre, le poignard et leur arc, les Perses ne pouvaient pas s'opposer à la lance à longue hampe des Grecs, tout à fait cuirassés ». Jurien de la Gravière se prononce dans le même sens. La lance de Salamine aura raison de la flèche, comme à Lépante l'arquebuse espagnole. « Rien ne prévaut contre la supériorité bien établie de l'armement ».

Borckenhagen objecte : « Autant qu'en 1866 le fusil à aiguille a contribué à notre succès, aussi peu le meilleur fusil des Français ne put nous arrêter plus tard, malgré les grandes pertes que le chassepot, qui avait déjà fait ses preuves à Mentana, nous avait infligées. Aujourd'hui toutefois, c'est l'engouement des armes perfectionnées, et on voit un désavantage décisif si on n'introduit pas immédiatement ce qui paraît techniquement le plus achevé. Ce qui nous semble beaucoup plus important cependant, c'est l'emploi tactique le plus avisé des armes. Revenons aux hoplites. Supposons qu'après des exercices de combat, ils étaient suffisamment préparés à leur rôle d'épibates. L'hoplite a besoin autour de lui d'un assez grand espace. Dans la formation de combat de la phalange grecque, on comptait 3 pieds de côté et 2 pieds par derrière. Si cependant le lourd hoplite avait été utile dans un combat corps à corps sur le tillac d'une trière, il reste douteux, aussi longtemps du moins qu'on ne lui donnait pas ce qu'on donna plus tard aux légionnaires romains par les ponts d'abordage (corbeaux de Duilius). On doit aussi observer que le combat ne se faisait pas seulement à l'abordage, et que le combat à distance comme commencement de la lutte jouait un grand rôle. Hérodote nous en donne un exemple très instructif ¹. Une trière de Samothrace coule une trière d'Athènes, mais une autre trière athénienne survenant coule la samothracienne. Or les Samothraces, bons acontistes, lancent, tout en coulant, leurs javelots contre les épibates athéniens, passent à l'abordage, et les

1. Hérodote, VIII, 8.

bousculant par dessus bord, s'emparent du vaisseau athénien. Donc tout à fait comme plus tard, dans les combats des vaisseaux à voile, où souvent une salve des fusiliers balayait le pont ennemi, le préparant à l'abordage, les Samothraces se servirent ici de leurs javelots avec un égal succès ».

Il nous semble qu'à Salamine les armes d'attaque et de défense des épibates n'étaient pas assez supérieures d'un côté ou de l'autre, pour donner une issue décisive au combat ; mais partout où les divisions de l'abordage venaient aux mains, l'avantage restait aux hoplites.

Pour manier la rame, comme pour les troupes légères, il fallait recourir aux éléments inférieurs de la population, car l'hoplite dédaignait le travail servile de la chiourme. C'était dans des cas exceptionnels que l'épibate mettait la main à la rame ; cet équipage à double fonction prenait le nom d'*αὐτεπῆται* « rameurs eux-mêmes ». Cependant les thètes, les îlotes, les serfs de toutes sortes qui constituaient les troupes légères, aussi l'*ἐρέτικον*, les équipages des matelots, les corps de frondeurs ou d'archers, étaient également rompus à leur métier, car les guerres incessantes entre les villes les tenaient constamment en haleine. La cité antique était consciente, dans les heures troubles qu'elle vivait sans cesse, que non seulement la force prime le droit, mais que, hors de là, il n'y a plus de droit pour les peuples, pas même le droit à l'existence.

Matériel à part, il n'y avait pas dans l'antiquité grecque de limites nettement tracées entre armée et marine. Les institutions du présent ne parviennent pas à donner une idée de ce qui existait alors. A proprement parler, il n'y avait qu'une seule armée à double fin, servant indifféremment aux opérations sur mer ou sur terre, armée amphibie, les états-majors surtout.

Les grandes routes de communication dans le monde grec, étant essentiellement maritimes, il n'était pas de stratégie possible dans un cadre exclusivement terrestre. Très rares sont les généraux qui n'ont pas alternativement conduit des opérations sur terre et sur mer. Thémistocle occupe la vallée de Tempé à la tête d'une armée, comme à Marathon il avait com-

battu en qualité de chef d'une division ou tribu. Aristide, à Marathon, à Salamine, à Platées, est général d'infanterie, mais à l'Hellespont et à Byzance, il est amiral, et il en est de même de Cimon, de Nicias, de Démosthène, et plus tard de Chabrias et de Timothée. Alexandre lui-même conduit en personne sa flotte à la victoire devant Tyr. La flotte de Néarque, fameuse par l'exploration du golfe Persique, n'était qu'une division du conquérant macédonien, laquelle, après avoir fait toute la campagne de l'Inde, se construisit des triacontères aux bords de l'Hydaspe et prit par l'Indus la route de la mer.

En dépit des moyens maritimes surabondants de la Grèce, on pourrait cependant observer avec raison, que ces gros contingents embarqués ne valaient pas des équipages exclusivement composés de marins de métier. Au temps de la marine de guerre à voiles, il n'était pas aisé à un peuple de créer une bonne et puissante marine militaire, sans avoir, pour la recruter, une forte et nombreuse marine marchande. L'éducation de l'homme de mer est longue et coûteuse, et aucun état n'aurait pu, à moins de s'imposer des sacrifices énormes, former et entretenir constamment le nombre de marins nécessaire pour garnir ses flottes au jour du danger. Cet apprentissage et cet entretien du matelot, le commerce et la pêche se chargeaient d'en faire les frais, et lorsqu'une guerre éclatait, les navires marchands et les barques de pêcheurs fournissaient à l'état des hommes accoutumés de longue main à supporter les fatigues et les dangers de la mer. Cela toutefois n'a pas trop d'application à la marine à rames. Parmi les innombrables équipages d'une grande flotte militaire à rames, l'élément réellement marin est à la vérité minime. Comptons plutôt. Dans une flotte de cent trières, au v^e siècle, il y a bien 20.000 hommes d'équipage, dont 17,000 rameurs au moins, et 1,800 épi-bates. Ajoutons 200 triérarques, ce qui nous donnerait 19,000 hommes. Il ne reste donc que 1,000 hommes à répartir entre les capitaines ou pilotes, les kéleustes, les prorates, les timoniers, les gabiers, une dizaine tout au plus de véritables marins pour chaque unité, et nous disposons encore d'un excé-

dent de cent triérarques, qui, d'ailleurs, n'étaient que des militaires ¹. Dans les galères aussi, les choses ne se passaient pas différemment. Il n'y avait que très peu de véritables marins à bord. Les rameurs, forçats de toute provenance, étaient pour la plupart des terriens. C'est que dans les vaisseaux à rames, les galériens comme les thètes n'ont pas autre chose à apprendre qu'à ramer; c'est l'affaire d'un apprentissage relativement court. Les travaux à bord incombaient aux matelots; quant à l'infanterie, les capitaines d'arquebusiers et leurs soldats embarquaient au dernier moment comme le triérarque et les épibates. Cervantès de Saavedra qui s'y connaît, donne de désopilantes descriptions de la vie commune des deux éléments si différents qui composaient l'équipage des navires de guerre à rames.

Voici donc ce qui était des deux côtés, en ce qui concerne l'élément humain, c'est-à-dire les équipages qui, à bord d'un matériel à peu près identique, vont se trouver aux prises, après une série d'escarmouches et de combats, pour un suprême engagement dans les eaux de Salamine. Dans le camp grec, l'homogénéité, l'entraînement militaire, une longue et savante préparation des troupes, une exaltation des sentiments nationaux, un idéal déterminé, le but précis de ce que chacun des combattants cherche : l'indépendance du pays. Dans le camp perse, tout est disparate : langue, nationalité, sentiments, mœurs, armes; tout diffère, non seulement de navire à navire, mais dans le même bâtiment entre rameurs et matelots, entre matelots et épibates, entre épibates eux-mêmes; souvent le contraste est déconcertant. Le manque d'harmonie est au comble, grâce à l'idée d'embarquer une infanterie sûre pour maintenir dans la discipline une marine qui n'était pas sûre du tout. Car à la vérité, marine phénicienne à part, tout le reste suivait par crainte les vainqueurs de Ladé. Les Ioniens, pour la

1. Quant aux épibates, la vérité est que ceux-ci, même dans la marine athénienne, n'étaient nullement censés avoir la moindre sorte d'expérience nautique; ainsi (Hérodote, VIII, 1) *Πλατταίεες, ἄπειροι τῆς ναυτικῆς ἐόντες, συνεπλήρουν τοῖσι Ἀθηναίοις τὰς νέας*.

plupart, appareillaient à regret contre la métropole ¹, et les Egyptiens contre ceux dont ils ne tarderont pas à solliciter le secours pour reconquérir leur indépendance, — et cela pour un despote contre lequel ils ressentaient une haine implacable, à cause de l'insulte que Cambyse avait faite à leurs dieux et des atrocités qu'il avait commises contre leur peuple. Le peu de confiance que Xerxès avait en ses équipages est une des raisons qui le déterminèrent à assister à la bataille de Salamine, afin de les retenir dans le devoir ².

La conclusion est facile. — Le moral de la flotte perse ne se trouvait pas au même niveau que celui de la flotte grecque, qui avait conscience d'être le bouclier protecteur de la patrie, du foyer, des dieux de la Grèce. Le résultat est à prévoir.

1. Hérodote, VIII, 10 : "Οσοι μὲν νυν τῶν Ἰόνων ἦσαν εὐνοοι τῇσι Ἑλλησι, ἀέκοντές τε ἐστρατεύοντο.

2. Hérodote, VIII, 69 : τῆδε καταδόξας, πρὸς μὲν Εὐδοίῃ σφέας ἐθελοκαχέειν ὥς οὐ παρεόντος αὐτοῦ, τότε δὲ αὐτὸς παρσκευάστω θηήσασθαι ναυμαχέοντας.

CHAPITRE VI

LES GRANDS CHEFS

Le haut commandement dans les armées du grand roi. — La flotte répartie en trois grandes armées. — L'amiralissime. — Les commandants en chef perses et les chefs d'escadre indigènes. — Le haut commandement grec. — Le navarque spartiate et les généraux des républiques confédérées. — Les deux grandes physionomies de cette guerre, Xerxès et Thémistocle. — Essai de reconstitution de l'ordre de bataille de deux flottes.

Une véritable supériorité des forces navales perses consistait en ce qu'une seule volonté dirigeait leur action. Le haut commandement avait toute la cohésion désirable, présidé qu'il était par le monarque lui-même, dont le titre, Περσέων τε καὶ πάσης τῆς ἡπείρου βασιλεὺς, exprimait si bien la puissance. Xerxès n'embarquant pas, — la revue de Doriskos fut une exception, — dirige la flotte par ses navarques, mais ceux-ci sont de simples exécuteurs de ses ordres, parfois minutieux, précisant le moindre des détails. A Salamine, il vient surveiller lui-même l'exécution des dispositions qu'il a prescrites, avis pris de son état major général, conseil composé de rois et de généraux ¹. Somme toute, il se réserve tout ce qui concerne la stratégie, et ses amiraux ne paraissent disposer d'autre liberté que de celle d'appliquer la tactique de marche et de combat.

Les officiers généraux, commandants en chef des grandes divisions de l'armée navale des barbares, étaient : Ariabigne, fils de Darius, commandant la flotte composée des trières d'Ionie et de Carie ; Achéménès également, fils de Darius, chef de la flotte d'Egypte ; Préxaspès, fils d'Aspathinéos et Mégas-

1. Hérodote, VIII, 67.

baze, fils de Mégabate, amiraux de la troisième armée composée du reste des escadres du roi ¹. Tous Perses, ces superbes généraux de cavalerie qui mettent pied à terre pour aller commander à des navires et à des équipages dont ils ne connaissent ni l'art ni le langage, offrent une analogie frappante avec don Juan d'Autriche qui quitte sur la côte son fier coursier pour aller à bord de la réale d'Espagne commander les flottes de la chrétienté contre le croissant. En lisant dans les *Perses* ², la liste des grands chefs perses tués à l'ennemi on sera étonné du nombre des officiers de cavalerie qui ont trouvé la mort en combattant sur des navires à Salamine : l'hipparque Artemvarès, échoué sur les côtes de Selinies, Artame de Bactres, Pharnouque, précipité de la trière à la mer, chiliarque et myriarque, Dadacès, qu'un coup de lance jette hors de son vaisseau, Chryseus Mattalos, barberousse, s'affaissant sur le pont dans une mare de sang; le brave Ariomarde, les « chefs de cavalerie » Dixxis et Arsamès ³, et tant d'autres chefs de divisions de l'armée de terre. Ainsi à Lépante, deux minutes avant l'engagement, les chevaliers quittent leurs bottes éperonnées pour chausser des espadrilles, afin de ne pas glisser sur le dos arrondi des galères, enduit de matières gluantes. Il y a là Pertew-Pacha, commandant les *orlas* des Janissaires, Requesens, le commandeur de Castille, Alexandre Farnèse, duc de Parme, qui fut plus tard le plus grand capitaine de son temps, et jusqu'à don Miguel de Saavedra Cervantès qui fut un simple combattant comme Eschyle, tous terriens et qui

1. Hérodote, VII, 97. L'expression d'Hérodote dans VII, 236 : Ἀχαιμένης ἀδελφεός τε ἐὼν Ξέρξου καὶ τοῦ ναυτικοῦ στρατοῦ στρατηγός, démontre qu'Achéménès avait le pas sur les autres généraux de la flotte. Une autre tradition recueillie par Plutarque, *Themist.* 14, parle d'un autre amiral de Xerxès, Ariamène, qui, sur un vaisseau de haut bord, lançait sur Thémistocle comme d'une muraille, une grêle de flèches et de traits. Diodore, XI, 12, 2 croit Mégabate amiralissime, qu'il appelle ἀρχιγούμενον τοῦ στόλου, mais il se trompe parce que c'est son fils Mégabaze et non lui qui participe à la seconde guerre médique. Mégabate, père, fut le chef de l'expédition contre Naxos, provoquée par Aristagore avant la révolte d'Ionie. Hérodote, V. 33.

2. Eschyle, *Perses*, 302.

3. Id. *Ib.* 996, 997 : Διτίξιν τ' ἡδ' Ἀρσίμην ἱππιάνανκτας.

auraient préféré à ces plate-formes qui se balancent sur les flots, le sol ferme d'un vaste champ de bataille sur terre. Les stratèges grecs toutefois paraissent mieux doués que les barbares pour cette double besogne. Alcibiade à Lampsaque, après ses prouesses sur mer, bat et poursuit Pharnabaze à la tête de la cavalerie ¹. Démosthène, Eurymedon, Nicias sont aussi parfaits généraux qu'amiraux habiles, et nous font penser à ces brillants marins, les Jaurès, les Jauréguiberry, les Laroncière-le-Noury, qui, aux jours où la France luttait avec un tronçon de glaive pour sauver son honneur et son existence, quittèrent leurs vaisseaux et s'illustrèrent dans des opérations sur terre. Le stratège n'est pas tenu d'être un véritable homme de mer. Le traité de la Tactique Navale, retrouvé dans la Bibliothèque Ambrosienne ², prescrit au chef d'une armée navale d'avoir toujours sous la main les hommes compétents pour tout ce qui regarde la mer. Ce sont des marins de métier qui lui fournissent des renseignements utiles sur la direction des vents, les caprices de la mer, la route du navire, les bas-fonds, la terre qu'il côtoie, les îles à travers lesquelles il navigue, les ports, les distances, les côtes où l'on peut trouver de l'eau potable pour les équipages; « car, ajoute-t-il, nombreux sont ceux qui ont péri par inexpérience de la mer et des côtes. Et non-seulement le général doit avoir ses aides maritimes, mais tous les navires doivent avoir quelqu'un qui sache, surtout quand les bâtiments emportés par la tempête ne peuvent plus suivre le chef, ni naviguer de conserve ». On ne saurait souhaiter plus de lumière sur cette importante question du commandement dans les flottilles à rames de l'antiquité. Ce chapitre de l'anonyme grec porte le titre : « Ὅτι χρὴ τὸν στρατηγὸν ἔχειν μεθ' ἑαυτοῦ πάντοτε τοὺς πεπειραμένους τῶν κατὰ θάλατταν καὶ τὰ παρακείμενα τούτοις χωρία ³. Stratèges d'armée navale, drongaires d'escadres de dromons byzantins, généraux de

1. Xénophon, *Hellen.*, I, 2, 15-17.

2. Müller, *Eine Schrift über Seekrieg*, chap. v.

3. C'est un lapsus. On lit plus loin (v. 22) : καὶ τῶν παρακειμένων αὐτῇ χωρίων.

galères, ne possédaient qu'une science navale fort rudimentaire et tous avaient besoin des *κυβερνήται*, des *protocaraves*, des *comites-réals* pour mener à bonne fin les opérations maritimes ; ils avaient besoin de conseillers techniques.

Sur les grands chefs perses nous sommes fort peu renseignés. Ariabigne de sang royal, frère consanguin du roi, était un des trois fils de Darius que celui-ci eut de la fille de Gobrye avant son avènement. Il était donc plus âgé que Xerxès, mais il ne devait pas avoir dépassé cinquante ans. Il se couvrit de gloire à Salamine, et eut le bonheur de ne pas survivre à la défaite : Achéménès paraît un intelligent et prudent général dont la sagacité supplée au défaut d'expérience des choses maritimes¹. Achéménès est plus jeune que le roi, dont il est un des frères cadets ; Darius l'eut d'Atossa, fille du grand Cyrus, après son avènement au trône. Les deux autres étaient Hystaspe, chef des divisions des Bactriens et des Saces², et Masistès chef de la troisième armée qui devait servir de soutien à la flotte³. Achéménès n'a pas eu, comme son frère Ariabigne, la bonne fortune d'être tué à l'ennemi, et survécut à la défaite pour tomber plus tard, étant lieutenant du grand roi en Egypte, sous les coups de l'africain Inaros de Psamétik⁴, vengeur de son pays humilié et conquis. Nous ne savons rien des autres, ni des amiraux placés sous leurs ordres. En général, ces navarques sont de jeunes princes, très belliqueux malgré leur vie de plaisir à Suse ou à Ecbatane, pareils à ces héros espagnols du xvi^e siècle, qui s'arrachent volontiers au luxe et aux plaisirs d'Aranjuez pour aller gaiement verser leur sang sur les champs de bataille. Les Achéménides sont pleins d'ardeur, d'une bravoure à toute épreuve, et ils ont l'oreille attentive aux sages conseils de l'expérience.

Peu nombreux étaient les Perses ou Mèdes, chefs de divisions des trois grandes armées navales qui constituaient la flotte de

1. Hérodote, VII, 236.

2. Hérodote, VII, 64.

3. Id., Ibid., 82.

4. Id., Ibid., 7.

Xerxès. Hérodote et Eschyle en rapportent quelques noms ¹. Quant aux chefs nationaux, Hérodote dit franchement que ce n'était pas la peine de faire mention des chefs de chaque contingent qui n'étaient que des esclaves comme leurs soldats, puisque les véritables chefs étaient les Perses ². Toutefois il fait une exception pour quelques-uns des chefs indigènes, ἐπιζῶριοι, qui, après les quatre généraux perses ³, étaient les plus renommés. C'étaient : le roi de Sidon, Tétramneste Anysos, le roi de Tyr Matiten Sirom ; celui d'Arad, Merval d'Agbale ; le prince de Cilicie, Syenesis, fils d'Oromédon ; celui de Lycie, Kyverniscos Sika, ceux de Chypre, Gorgos et Timonax, et les Cariens Histiée, Pigrès et Damasithyme de Kandaule ⁴. Quant aux taxiarques, chefs d'escadre, il n'en parle pas et il ne fait qu'une seule exception pour Artemise, reine d'Halicarnasse, fille du tyran Lygdamis, crétoise par sa mère, qui sans y être obligée, marche contre la Grèce, pour être agréable au grand roi et affermir son trône. Il est vrai qu'elle était d'humeur héroïque ; elle était aussi politique avisée et savait bien que le départ des Perses de la côte d'Asie Mineure aurait rappelé à la vie le parti républicain d'Halicarnasse si bien écrasé.

Le haut commandement grec péchait par la base ; c'était, par le fait, la polyarchie. L'amiralissime ne pouvait prendre la

1. Les noms fournis par Eschyle qui rapporte aussi une liste de généraux perses tués à Salamine (vers 21 et s.), n'ont jamais inspiré beaucoup de confiance. Très peu de ces noms se retrouvent chez Hérodote : Ariomardos, Arsamès, Masistès, Syenesis, un Cilicien, c'est tout (Hérodote, VII, 61, 97). Suivant le scoliaste d'Eschyle, beaucoup de noms égyptiens, rapportés par le poète, ne sont pas authentiques, mais d'invention poétique, comme celui du général Adevés. Il ne faut pas oublier, remarque Goodwin (*Battle of Salamis*, Not. 54. Cf. Hermann, not. dans *Perses* 318) que des noms sonnant pompeusement, complétant et ornant le vers anapestique, étaient récompensés d'un grand prix, à l'époque où Eschyle écrivait le parodos des Perses. Ces noms égyptiens sont à la vérité un peu confus. Ne ressemblent-ils pas aux mandarins de Molière ? En tout cas il est très curieux qu'en citant tant de morts, Eschyle omet le plus important de tous, le propre frère du grand roi, Ariabigne.

2. Hérodote, VII, 96.

3. A ces quatre commandants généraux perses, Hérodote donne ordinairement le titre : οἱ στρατηγοὶ τοῦ ναυτικοῦ στρατοῦ (VII, 191 et passim).

4. Ibid., 98.

moindre décision sans qu'elle fût approuvée des généraux de toutes les villes confédérées. La guerre de Crimée nous offre l'image exacte des difficultés de ce genre de coopération. Canrobert et lord Raglan en ont su quelque chose. Le conseil qui entourait Eurybiade n'était pas l'état-major docile qui secondait l'effort du souverain perse ¹. Il faut reconnaître malgré tout, que ces chefs hellènes, isolément considérés, étaient admirables, et une fois sortis des minuties et des rivalités fatales des conciliabules, et mis à la tête de leurs troupes, se montraient des capitaines habiles et zélés.

Cette défectuosité fut peut-être une des causes pour lesquelles l'esprit qui régnait au quartier général grec était exclusivement défensif. C'est en vertu de ce même état d'esprit que, dans les opérations sur terre, on laissait plus tard Mardonius passer le Sperchios, sans l'inquiéter, sans rien entreprendre contre lui, malgré que les voies par mer aboutissaient à ses lignes de retraite ; on ne se soucie même pas d'occuper les points stratégiques afin d'entraver la deuxième invasion d'Athènes. Il est vrai que Pausanias peu après inaugure une stratégie plus hardie en franchissant le col du Cithéron et en forçant Mardonius à sortir précipitamment d'Attique ; mais c'est avec Cimon, avec Agésilas, que commence la grande stratégie préluant à l'offensive à outrance d'Alexandre.

Les confédérés laissent l'ennemi reprendre haleine et souvent, tout est à recommencer. Ils manquent de cette qualité essentielle que Napoléon définissait « l'inspiration de ne jamais laisser se reposer ni les vainqueurs, ni les vaincus ». Thémistocle, par deux fois, ne réussit pas à les faire sortir de cette passivité.

1. On ne saurait prétendre qu'au sein du conseil des navarques barbares, il n'existait pas de querelles entre tant d'éléments disparates. C'était comme dans le camp de don Juan entre Espagnols, Génois, Vénitiens, pontificaux et chevaliers de Malte. Il ne pouvait pas en être autrement. Les paroles de la reine Artémise contre certains des alliés, les accusations des Phéniciens contre les Ioniens le démontrent. Suivant une tradition enregistrée par Hérodote (VIII, 87) la reine Artémise coulant à Salamine le vaisseau de Damasithyme assouvissait une vieille haine contre lui. Mais quoi qu'il en soit, tous courbaient la tête devant le roi ; il n'y avait qu'une seule volonté qui dominait tout.

Les trois grands commandements des armées constituant les ailes et le corps de bataille, qu'on avait institués dans la flotte perse en vue d'un grand engagement n'existent pas dans l'armée hellène; toutefois l'amiralissime commande la droite et le général athénien la gauche. Les Athéniens, les Lacédémoniens avec quelques alliés forment les ailes, le reste des confédérés occupent le centre sous leurs généraux respectifs; chaque ville a son général. Nous ne possédons pas les noms de ces stratèges, excepté celui de l'amiral de Corinthe, Adimantos, grâce à ses tracasseries envers Thémistocle, et celui de Thémistocle lui-même. Quelques noms très rares d'officiers nous sont parvenus. Le général lacédémonien préposé à la direction des opérations maritimes, était, avec les restrictions dont nous avons parlé, le commandant en chef réel de l'armée navale des alliés et pas un des mouvements de la flotte n'a jamais été accompli en dehors de ses ordres. Malgré tout, Eurybiade, fils d'Euryklide n'était pas de sang royal, tandis qu'à la tête des armées de terre, Sparte avait placé ses deux rois, l'un à l'Isthme, l'autre aux Thermopyles. C'est que les Spartiates, tout en ne voulant pas se dessaisir du commandement général de la marine, faisaient moins de cas de celle-ci que de l'armée de terre, à l'intervention de laquelle ils souhaitaient que fût dû le succès final; et ceci s'explique aisément, puisque Sparte était une puissance continentale, et que dès lors, un succès maritime aurait profité surtout à Athènes. Eurybiade a eu le mérite de savoir écouter et ménager les Athéniens; d'ailleurs Thémistocle lui-même s'adresse à lui comme à un chef général, dont pas un instant il ne songe à contester la haute investiture. Dans la flotte de la Sainte Ligue à Lépante, comme dans la flotte hellénique de Salamine, le commandant en chef n'amène avec lui qu'un petit nombre de navires nationaux; les grands contingents dans la flotte des alliés Hellènes, appartiennent aux Athéniens, comme dans la flotte de la Sainte Ligue aux Vénitiens. Mais le chef de ces derniers, Sébastien Veniero n'est qu'un rude soldat irascible et querelleur, et il indispose contre lui don Juan, à l'encontre de Thémistocle qui est un grand politique et un persuasif interlocuteur qui

charme et subjugue de ses arguments éloquentes le chef que les alliés Doriens ont voulu imposer à tous les Hellènes confédérés¹. Cette prépondérance jalousement revendiquée par les Doriens a écarté le roi de Syracuse de la coalition. La cause de l'abstention de Gélon, suivant la tradition enregistrée par Hérodote, se trouve dans ce que Sparte et Athènes ont refusé le commandement en chef à Gélon, qui, lui-même le refusait aux Lacédémoniens. Les Syracusains, tout en admettant une pareille tradition, représentent leur tyran disposé à aller malgré tout secourir la Grèce, avec 200 trières et 20.000 hoplites, mais l'attaque formidable des Carthaginois l'obligea à se borner à défendre la Sicile².

De la cohue des nombreux chefs des deux camps, deux grandes figures se détachent : celle de Xerxès, le prévoyant mais malheureux chef, victime d'un système vicieux et pourri, mal secondé par ses sous-ordres ; celle de Thémistocle, le plus grand homme de son temps, d'un rare courage politique et militaire, d'une adresse et d'une ténacité à toute épreuve, le premier citoyen d'une ville puissante laquelle, par la tournure que Thémistocle a su imprimer lui-même aux destinées de la guerre, devient la force principale de la coalition.

Le grand roi, héritier d'un immense empire et d'une grande gloire militaire, fils de Darius et petit-fils de Cyrus par sa mère Atossa, n'a pas un vain nom de chef ; c'est la volonté dirigeante, c'est le vrai généralissime de l'armée barbare de

1. Hérodote VIII, 2. Οἱ γὰρ σύμμαχοι οὐκ ἔφασαν, ἦν μὴ ὁ Λάκων ἡγεμονεύη, Ἀθηναῖοισι ἔψεσθαι ἡγεμένοισι, ἀλλὰ λύσειν τὸ μέλλον ἔσεσθαι στρατεύμα.

2. On sait que d'après le témoignage formel d'Aristote (*Poétique*, 23), la bataille d'Himère gagnée par Gélon sur les Carthaginois a été livrée en même temps que celle de Salamine. Quant à la prétendue entente entre la Perse et Carthage, c'est seulement Diodore (XI, 1) qui signale l'existence d'un traité prescrivant l'action commune des deux empires. D'après un fragment d'Ephore (*frag. Hist. grec.*, t. I, p. 264), conservé par le scoliaste de Pindare, des envoyés Perses et Phéniciens auraient apporté à Carthage l'ordre du grand roi d'armer contre la Grèce, de débarquer en Sicile et de là dans le Péloponèse. Pindare, dans les *Pythiques* (I, 73-80), rapproche les deux attaques simultanées. Aristote cite aussi les deux batailles comme livrées le même jour, mais non comme le résultat d'une entente dans un but commun. Quant aux ordres du grand roi, Carthage était un état tout à fait indépendant de lui.

terre et de mer. Ce roi, malgré ses défauts et ses infortunes, est une grande physionomie militaire et politique. D'ailleurs, il n'était pas sans histoire avant de passer en Europe. Deux ans après son avènement, cinq ans avant la seconde guerre des Perses contre la Grèce, il avait conduit en personne une campagne assez glorieuse, celle d'Égypte ¹, qui, soumise par Cambyse, révoltée contre Darius, fut complètement réduite par Xerxès. Ce fut aussi une grande guerre pour laquelle ont été utilisés les préparatifs de Darius, en dehors de ceux que Xerxès fit lui-même ². L'expédition de Marathon précéda son avènement au trône. Fatalement, cet épisode de frontière ouvre la grande lutte inévitable que le grand roi ne peut d'aucune manière prévenir. Il prend alors toutes les précautions militaires possibles, sans cesser d'espérer aplanir le terrain par son action diplomatique. Mais il se heurte à la fierté des grandes villes de la Hellade qui ne lui permettent pas les succès politiques qu'il a eus en Asie-Mineure. Les forcer alors à courber la tête devient la raison d'être de l'empire perse, et il marche contre elles. Malgré un effort inouï, il sombre, aux prises avec un nouveau monde, avec une civilisation qui a su organiser la force et faire la guerre, sur terre selon les principes d'une nouvelle science militaire, sur mer, avec une marine nationale, intrépide et dévouée. De ces forces, Xerxès a une juste notion, ce qui fait grand honneur à ce monarque asiatique qui n'est pas aveuglé de sa propre puissance. Il sait apprécier l'ennemi, et dire de lui que les Perses n'auront plus à redouter personne dans le monde le jour seulement où ils auront été victorieux de tels adversaires ³.

Xerxès ne fut pas un dégénéré comme on a voulu le prétendre ⁴, sous l'influence de ce qu'Eschyle fait croire de lui

1. Hérodote, VII, 7.

2. Hérodote, VII, 4 et 7.

3. Hérodote, VII, 53.

4. E. Cavaignac, *Histoire de l'Antiquité*, II, p. 3 : « Xerxès est déjà un type de décadence. Hérodote a pris un malin plaisir à nous raconter les aventures galantes qui l'absorbent au lendemain des journées de Salamine et de Platées » (Hérod., IX, 408-413). Il nous semble qu'Hérodote raconte tout simplement, sans

dans les « Perses », drame des sublimes émotions patriotiques, aussi un peu satire et pamphlet dans ses scènes finales, égayant le public du théâtre de Bacchus au spectacle du grand ennemi vaincu, bafoué de la sorte. On ne prendra pas, sans doute, à la lettre Eschyle représentant Xerxès déchirant sa pourpre, débitant des plaintes, se frappant la poitrine comme une vieille pleureuse. Déjà son physique excluait l'idée de la décadence. Parmi cette innombrable armée, on ne pouvait pas voir, au témoignage des Grecs, un homme plus beau et plus grand que lui, et nous savons si les Grecs en pareille matière étaient bons juges. Il était taillé dans un roc pareil à celui dont fut plus tard le maréchal de Saxe, et la vue de sa mâle beauté transportait les troupes d'enthousiasme ¹. Il était dans toute la vigueur de son âge. Quatrième fils de Darius qui, avant de monter sur le trône, en avait eu trois déjà de la fille de Gobrye, lui ² Xerxès, était né d'Atossa, fille de Cyrus, après l'avènement de son père ³. Or, comme celui-ci régna trente-six ans ⁴, et que Xerxès était né dans les premiers temps de son règne ⁵, il devait approcher de sa trente-cinquième année quand il devint roi, et être âgé de quarante à quarante-deux ans au moment de la bataille de Salamine; car sept ans s'étaient écoulés entre son avènement et la seconde guerre médique ⁶. Eschyle fait dire à Darius : « Xerxès, mon fils, étant jeune, pense en jeune homme » ⁷. Quant à ses facultés mentales, il paraît très équilibré, il estime les bons conseillers, et il apprécie leur franchise. Il a beaucoup des qualités des grands manieurs de

aucune arrière-pensée, les aventures, non seulement galantes, mais tragiques, dans lesquelles a sombré le bonheur de la famille de Xerxès aussitôt après la débâcle de sa politique et de ses armées.

1. Hérodote, VII, 187 : « De tant de myriades d'hommes, aucun par sa beauté et la hauteur de sa taille ne méritait mieux que Xerxès de posséder cette puissance ».

2. Hérodote, VII, 2.

3. Id. ibidem.

4. Id., VII, 4.

5. Id., VII, 2.

6. Id., ibid., 7, 20.

7. Eschyle. *Pers.*, v. 782 : Ξέρξης δ' ἔμῳς παῖς ὢν νέος φρονεῖ νέα.

masses. Prévoyant et bon stratégiste, il a entrepris cette longue et double marche sur terre et sur mer, qui est digne d'être comparée aux plus grands projets stratégiques connus dans l'histoire. Il a fait preuve d'un sang froid admirable après la défaite inattendue de Salamine. Il sait dissimuler et couvrir sa retraite.

Son entreprise ne fut pas folle ; l'histoire en compte de beaucoup plus téméraires, qu'un plein succès ne laissa pas de couronner. Et peu s'en fallut qu'il ne réussît. S'il en eût été ainsi, on l'aurait porté aux nues. De même Antoine, soldat merveilleux, s'il eût eu pour lui la journée d'Actium, aurait, lui aussi, passé pour grand homme. Il n'obtint pas le succès, et on lui jette encore la pierre parce qu'il a aimé Cléopâtre. Les intrigues amoureuses de Xerxès n'étaient pas différentes de celles où ont sombré des hommes d'une supériorité incontestable, Philippe, répudiant sans vergogne Olympiade pour une séduisante jouvencelle, Turenne, mis hors de lui par sa passion pour la duchesse de Longueville, et combattant son propre roi, Nelson se faisant un triste héros de scandale, d'une lamentable histoire conjugale, affichant ses amours adultères avec lady Hamilton, compliquées du meurtre du malheureux prince Caracciolo, en face de la puritaine Angleterre. Malgré cela, quand le coup de canon est tiré, on n'hésiterait pas à souhaiter de pareils dégénérés, à la tête des flottes et des armées.

Il n'est pas non plus fou d'avoir fustigé l'onde amère et de lui avoir passé des chaînes, *πέδας σφυρηλάτους*. Il ne pouvait pas maintenir dans la discipline ses peuples innombrables, disparates, d'une civilisation rudimentaire, s'il ne se posait pas en dieu. Alexandre lui-même a fini par là, et ne craignit pas d'irriter les dieux en proclamant sa propre divinité, à laquelle il était le premier à ne pas croire. C'était un moyen puissant qui réussissait aux yeux des peuples barbares, et assurait la domination d'un conquérant. Il faut se conformer à l'esprit de son temps. Les généraux grecs eux-mêmes ne donnent pas le signal de la bataille avant les présages favorables des sacrifices, car ils ont à compter avec les sentiments de leurs soldats. Mais la

défaite ne tarda guère à présenter sa victime expiatoire : c'est le roi qui, par sa démence, perdit la Perse. Darius, qui eut, lui aussi, à son passif le désastre du Danube, et qui avait passé le Bosphore sur un pont, est regardé comme un sage et Eschyle nous le représente blâmant les actes téméraires de son malheureux fils ; Darius, en modèle de prudence qu'il est ¹, recommande à Xerxès de ne rien entreprendre désormais contre la Grèce, lui qui, pendant trois ans, fit retentir l'Asie de ses armements en vue de cette guerre ², dont, en mourant, il léguait la tâche à son successeur.

A tout prendre, même, Xerxès fut plus prudent que Darius, car tandis que celui-ci, dans sa terrible colère, prépare deux guerres à la fois, et projette par deux campagnes simultanées, de soumettre l'Égypte et la Grèce ³, Xerxès ne désire en aucune façon s'engager dans deux guerres ⁴, et se borne tout d'abord à réduire la révolte de l'Égypte, province perse depuis Cambyse.

Xerxès n'a pas le tempérament d'un conquérant. Il aurait préféré la paix, et il hésite à entreprendre la guerre. Il s'efforce d'amener les Grecs à composition, de les soumettre par une habile diplomatie, par l'intrigue des princes et politiques grecs émigrés. Si les Athéniens lui avaient envoyé l'eau et le feu, il n'aurait peut-être pas bougé de Suse. Il tient des conseils interminables. Il hésite longuement entre les opinions du fougueux Mardonius et celles du sage Artabane. Cependant il ne pouvait pas résister longtemps à la pression du parti militaire, à l'opinion et à l'ardeur de tous les Perses. Tout le monde le pousse à la guerre, qu'il désirait éviter. On en trouve l'écho dans les paroles d'Atossa ⁵. D'ailleurs, c'était son devoir monar-

1. Eschyle, *Perses*, 790. C'est le chœur qui demande, comment les Perses seront plus heureux à l'avenir, et Darius de répondre : « en ne portant jamais la guerre chez les Grecs ».

2. Hérodote, VII, 1 : ἡ Ἀσίη ἐδόνετο ἐπὶ τρία ἔτσα, καταλεγόμενων τῶν ἀρίστων ὡς ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα στρατευομένων καὶ παρασκευαζομένων.

3. Hérodote VII, 1.

4. Id., *ibid.*, 5.

5. Eschyle, *Perses*, 754-758 : λέγουσι δ' ὡς σὺ μὲν μέγαν τέχνους πλοῦτον ἐκτίσω ξὺν αἰχμῇ, τοῦ δ' ἀνδρὸς ὕπο ἐνδον αἰχμαλῆειν, πατρώον δ' ὄλβον οὐδὲν αὐξάνειν...

chique. C'eût été trahir les destinées de la monarchie perse que d'abandonner la politique ascendante de Cyrus, de Cambyse, de Darius ¹. Le sceptre qui devait diriger et pacifier le monde, la « cosmocratorie » qui ne fut définitivement établie qu'avec les Romains, c'est la hantise de toute l'histoire antique. On la retrouve au temps de Charlemagne ; les khalifes Arabes et Ottomans en ont caressé aussi le rêve ; et Napoléon se fût-il contenté de l'Empire d'Occident ?

Ainsi donc, Xerxès, en dépit de ses hésitations, ne revient plus sur sa décision d'agir, une fois qu'il l'a prise, et il déploie une activité, une prévoyance qui font de lui un successeur, non tout à fait indigne de Darius et de Cyrus. Il fait des préparatifs immenses ; il réunit les deux rives de l'Hellespont par les travaux admirables de deux ponts qu'Hérodote nous décrit ; il creuse le canal d'Athos, il prépare de vastes magasins de vivres disposés sur toute la longueur de la route, de Sardes à Abydos, de Sestos à Therma, que devait parcourir son armée, flanquée de sa flotte. On n'avait jamais vu de semblables préparatifs ; aucune autre expédition, dans l'histoire ancienne, ne fut préparée de si longue main et avec des soins si minutieux. Aucune autre campagne avant la seconde guerre médique ne peut être comparée à celle-ci, dit Hérodote ². L'effort, porté également sur mer et sur terre, démontre que Xerxès, bien avant Pierre le Grand, était pénétré de cette vérité que « le potentat qui a une armée a une main, mais celui qui a une armée et une flotte a les deux mains ». Il se met lui-même à la tête de ses troupes. Il comprenait très bien que seule son autorité pouvait tenir en respect ces foules innombrables qui passaient en Europe. Remarquables sont les procédés de Xerxès, à une époque si reculée, et de la part d'un monarque asiatique. Les fréquentes revues, les défilés, les manœuvres de l'armée et de la flotte, comme à Abydos et à Dorisque ³. Il a la

1. Eschyle, *Perses*, v. 763 : ἐν ἄνδρ' ἀπίστης Ἀσίδος μηλοτρόφου ταγεῖν, ἔχοντα σκῆπτρον εὐθυντήριον. Pour assurer cet empire, il fallait soumettre la Grèce.

2. Hérodote, VII, 20 et 21.

3. Hérodote, VII, 44.

main ferme, et il sévit d'une manière terrible contre ceux qui manquent à la discipline ou se montrent incapables d'exécuter ses ordres. D'un naturel magnanime et généreux, il n'aime pas les actes de cruauté inutiles, comme il le démontre en sauvant des mains de ses généraux les espions pris à Sardes, ni les procédés inhumains, en laissant passer les détroits aux navires de commerce qui portaient le blé au sud ¹. Il devient toutefois presque cruel pour ceux qui attentent à la discipline, car il a un profond sentiment du devoir militaire. Hérodote ² nous rapporte l'histoire de Pythios le Lydien, qui avait déjà quatre enfants à l'armée, venu demander au roi l'exemption du service militaire en faveur de son cinquième, la colère du roi et le terrible exemple qu'il a voulu donner à son armée. Machiavel l'aurait pleinement approuvé. Il dit d'Annibal ³ : « Parmi ses admirables actions, on cite qu'ayant mené en pays étranger une très grosse armée, composée de mille sortes de gens, il ne s'y éleva jamais la moindre discussion, ni entre eux, ni contre lui, ni dans la mauvaise, ni dans la bonne fortune ; ce qui ne peut être attribué qu'à son extrême cruauté, qui le rendait terrible à ses soldats, et sans quoi toutes ses autres vertus ne lui auraient pas suffi pour produire cet effet ». Ce n'est pas à l'eau de rose que l'on fait la guerre. Xerxès, en dédommagement, sait reconnaître les services rendus et les récompenser. Il sait honorer ceux qui ont succombé en servant l'Etat, comme cet Artachée, vaillant soldat et savant officier qui succomba, victime d'un labeur excessif, en dirigeant avec un zèle extrême les travaux du canal d'Athos. Il lui fit des funérailles grandioses, qui rappellent les funérailles de Napoléon à Lannes. Ce monarque oriental aime la franchise, et on est surpris de le voir pardonner aux manières et au langage d'Artémise et de Démarate dont la présomption est peut-être plus grande que la sagesse et la valeur des conseils ⁴. Quant

1. Hérodote, VII, 146-147.

2. Hérodote, VII, 38 et 39.

3. Macchiaveli, *Il Principe*, XVII.

4. Plan de Démarate d'un mouvement excentrique vers l'île de Cythère, lan-

aux rigueurs que le pays ennemi eut à encourir de lui, il ne faut pas se dissimuler qu'il était de son époque qui est encore assez loin de Grotius ¹. Mais il n'avait pas cette sauvagerie systématique dans laquelle se sont distingués depuis tant d'autres chefs asiatiques, qui ne savaient cimenter les assises du pouvoir qu'avec du sang humain. Il est vrai qu'il livra Athènes aux flammes et au pillage ; mais abandonné par la victoire, du moins ne se montra-t-il pas cruel et méchant dans la détresse, et il ne fit pas à la Grèce les adieux terribles qu'Annibal fit à l'Italie. Admettons qu'il était meilleur politique que lui qui jetait les peuples de la Péninsule dans les bras des Romains. Ses alliances en Grèce persisteront encore un an après sa défaite à Salamine.

Pendant sa marche à l'ennemi, il use d'une extrême prudence, et prend toutes les précautions. Les bases de ravitaillement, les étapes, sont partout organisées ; il n'engage jamais ses troupes sur un terrain suspect sans être parfaitement informé. Il envoie devant lui des éclaireurs, sur mer et sur terre, il organise le service de sûreté de son armée ; malgré sa supériorité navale, il se ménage à toute éventualité une base solide et un refuge, en faisant occuper par l'infanterie le rivage de Phalère. A la garde des ponts aussi, il laisse une forte division ², et c'est elle, il n'en faut pas douter, qui avait effectué le passage des débris de l'armée avec lesquels le roi regagna l'Asie. Dans un autre sens aussi rien n'a été négligé pour la sécurité de son entreprise ; il a recherché des alliances, des appuis, même des neutralités ; il s'est assuré l'alliance du roi de Macédoine, des Thessaliens, des Thébains ³.

gage de la reine Artémise et propos injustifiés contre les Égyptiens, d'une conduite si valeureuse aux combats d'Artémision.

1. Elle n'est plus, malheureusement, assez loin de nous après Louvain et Aerschot.

2. Hérodote, VII, 93.

3. Sa fuite en Asie n'est pas de nature à le rendre sympathique ; l'empereur le fut moins quand, au lendemain du passage de la Bérésina, il quittait son armée et rentrait précipitamment à Paris. Mais les chefs des dynasties et des gouvernements ne raisonnent pas toujours en soldats.

On pourrait conclure qu'en n'étant pas né grand capitaine, il fut bon général et bon politique, et prépara patiemment et savamment le coup formidable qu'il destinait à la Grèce. Si ce coup a été paré, le mérite en est aux Grecs, qui malgré la faiblesse des moyens en général, le nombre relativement petit des combattants sur terre et le matériel restreint sur mer, surent, par leur capacité, leur abnégation et leur bravoure, conjurer un tel danger.

L'âme de cette héroïque résistance fut Thémistocle. Tant qu'il existera une civilisation telle que nous la concevons et l'aimons encore, on ne cessera de parler avec émotion du héros qui l'a sauvée à Salamine, de ce grand homme d'état et de guerre, à la courte mais si glorieuse carrière, à la fin si tragique. Au moment où toute la Grèce, hors du Péloponèse surtout, allait, épouvantée, se prosterner devant le grand roi et où l'oracle de Delphes préconisait la soumission, Thémistocle, secondé par le patriotisme athénien, sut ranimer les courages, et étouffant tout orgueil, sacrifiant de légitimes revendications, subissait, avec une vue supérieure, l'hégémonie spartiate, pour créer une ligue forte et en état de résister à l'invasion. Puis quand le moment de l'action fut venu, il fit comprendre aux Grecs que c'était dans la maîtrise de la mer que se trouvait le salut ¹, cette maîtrise qu'il avait de longue main préparée, posant du même coup les fondements de la suprématie de sa ville sur la Grèce. Il présida lui-même à la lutte armée et malgré l'absence de l'investiture officielle, ce fut lui l'âme dirigeante des forces grecques.

On ne saurait blâmer Hérodote de sortir de sa réserve coutumière pour le louer au nom de l'histoire, d'avoir, par lui-même, et par la marine qu'il avait créée, assuré le salut de la Grèce ². Avec beaucoup de raison, Hérodote loue l'abnégation des Athéniens en ce qui concerne le commandement de la flotte. Athènes disposait de plus de la moitié du total des forces navales et, vis-à-vis de chacun des alliés, elle a une

1. Hérodote, VIII, 62 : τὸ πᾶν γὰρ ἡμῖν τοῦ πολέμου φέρουσι αἱ νῆες.

2. Hérodote., VII, 139-144.

supériorité écrasante, mais elle sait bien apprécier les efforts d'une coalition solide, et se sacrifie volontiers. Elle s'est réservé l'espoir de lutter pour l'hégémonie après la victoire, et les maladresses de Pausanias l'ont servie à souhait. Thémistocle eut le grand mérite de savoir attendre ¹.

Ce que cet homme eut surtout de génial, c'est qu'il poussa définitivement vers la mer les Athéniens, jusqu'à lui, peuple de cultivateurs. Comprenant tout ce que la mer pouvait donner à son pays de force et de richesse, il fit, comme l'a dit si bien Plutarque, descendre la ville à la mer ². A la vérité, que serait Athènes dans l'histoire sans ce fait capital ?

Anéantir Egine, repousser le barbare, commander à la Grèce, tel fut le programme de cet homme extraordinaire, qui ne se borna pas à le concevoir, mais sut aussi le réaliser. Cimon, Périclès, Aristide lui-même, son adversaire, ont vécu dans son œuvre et de son œuvre. Ce dernier, quand il jetait les bases de l'empire athénien, grâce à la suprématie maritime que Thémistocle avait créée à la ville ; Cimon, quand il remportait à la tête de ses flottes les plus éclatantes victoires ; Périclès, quand sous son impulsion Athènes parvenait à son apogée de force et de civilisation.

Thémistocle, fils de Néoclès ³, est venu à temps et le jour favorable que Napoléon juge indispensable aussi bien pour les grands hommes que pour les chefs-d'œuvre de la peinture, ne lui fit pas défaut, puisque les grandes crises forment la température nécessaire à la croissance de pareils génies. Athènes, pleine de sève et de vigueur, comme toute la Grèce,

1. Hérodote, VIII, 3.

2. Plutarque, *Themist.*, 4. Voy. dans Thucydide, VII, 21, les paroles d'Hermocrate sur les Athéniens qui n'étant pas nés marins, sont devenus tels par leur persévérance : οὐδὲ ἐκείνους πατριὸν τὴν ἐμπειρίαν οὐδὲ αἰδίων τῆς θαλάσσης ἔχειν, ἡπειρώτας μᾶλλον τῶν Συρακοσίων ὄντας καὶ ἀναγκασθέντας ὑπὸ Μήδων ναυτικοὺς γενέσθαι.

3. Suivant Plutarque, *Themist.*, 1, Thémistocle était d'une naissance trop obscure pour qu'elle servît à sa gloire. Son père, Néoclès, citoyen athénien du dème de Phréarres, de la tribu Léontide, n'était pas des plus influents. Comme le vainqueur de Lépante, le vainqueur de Salamine fut bâtard par sa mère, Abrotonne ou Euterpe, originaire de Thrace ou de Carie, ce qui n'est pas sûr. Toutefois, il était parent des Lyscomèdes, famille noble (*ibid.*).

parcourait alors son orbite ascendant ; une civilisation nouvelle venait d'éclorre, le vieux monde asiatique se heurtait à une nouvelle vie, tout contribuait à former l'ambiance nécessaire aux grandes résolutions et aux grands actes. Thémistocle en profita. Voyant juste, il sut devancer de beaucoup les autres cités grecques, dans les choses de la mer, qui ne s'improvisent pas. Il se présenta ainsi la veille de la guerre à la tête de deux cents navires, desservis par quarante mille hommes d'équipage. La perspicacité et la prévoyance furent les principales qualités de cet homme. Non que tout le monde ne vît pas après Marathon le danger d'un nouveau et plus grand conflit ; mais on était plus préoccupé du jour présent que du lendemain, ce qui n'arrive que trop souvent dans la vie politique des peuples. Il fallait d'ailleurs demander des sacrifices, et ce n'est pas là la méthode la plus sûre pour gagner le cœur d'un peuple. La proposition faite aux Athéniens, dans l'*Ecclesia*, de ne plus se partager le produit des mines de Laurion, mais de le consacrer à la construction d'une flotte, fut réellement un acte de courage. Il est vrai qu'il y avait un stimulant plus immédiat que la grande guerre prévue à lointaine échéance ; c'était la guerre dans les eaux attiques mêmes, affaire très sérieuse pour Athènes qui voyait Egine, sa petite, mais puissante rivale, encombrer le golfe Saronique de ses nombreux vaisseaux, couper ses communications par mer, la bloquer et l'affamer. Thémistocle appuyé sur un tel argument fit comprendre sans doute alors à ses concitoyens la nécessité pour Athènes de se préparer le rôle du marteau afin d'éviter celui de l'enclume.

Athènes vivait toujours un peu dans la crainte d'une agression perse ; le bruit des préparatifs d'ailleurs, maintes fois repris, ne manquait pas de venir d'Asie Mineure ; toutefois il ne faut pas perdre de vue que la suprématie navale des Eginètes, dans les eaux même d'Athènes, était un cauchemar de tous les jours, et que Thémistocle, comme autrefois Solon, dans la question de Salamine, devait finir par faire prévaloir sa politique si conforme au sentiment profond du Dèmos.

Athènes s'est trouvée dans le même cas que les Romains des guerres puniques. Elle devait se constituer une puissante marine, si elle ne voulait pas tomber au second rang ou même disparaître. Mais de quelle vigueur extraordinaire devait être doué cet homme, qui a pu entraîner les Athéniens à rompre avec toutes leurs habitudes et traditions, pour devenir un peuple maritime et pour les amener à renoncer au bénéfice de Laurion. La constitution d'Athènes d'Aristote ¹ nous donne les détails de la loi de Thémistocle. C'est seulement un effectif de cent trières que la loi fit construire avec l'argent de Laurion. Aristote atteste aussi que l'Etat donna cent talents pour construire cent trières. La loi est de 483. Plutarque également fixe à cent les trières construites². Hérodote cependant rapporte formellement que Thémistocle engageait ses concitoyens à renoncer à la jouissance personnelle du produit des mines, au profit du trésor public, et, de cet argent, à construire deux cents trières ³. Laurion créait ainsi l'indépendance grecque ; c'était au poète de glorifier ce fait : « Mais ont-ils des ressources, des trésors suffisants ? ils ont les trésors de la terre, des sources d'argent ⁴ ».

Hérodote dit ⁵, des mesures prises par Thémistocle pour la construction de trières nouvelles, que c'était en vue de la guerre d'Egine, il est même très formel en cela, puisqu'il dit que la guerre entre Egine et Athènes a sauvé la Grèce, en obligeant les Athéniens à devenir marins ⁶, mais Thucydide prête à Thémistocle une pensée plus profonde, en ajoutant que déjà le barbare était attendu ⁷.

1. Aristote, *Constitution d'Athènes*, 22.

2. Plutarq. *Thémist.*, 4 : Ἐκατὸν γὰρ ἀπὸ τῶν χρημάτων ἐκείνων ἐποιήθησαν τριήρεις αἱ καὶ πρὸς Ξέρην ἐναυμάχησαν.

3. Hérodote VII, 144 : τότε Θεμιστοκλῆς ἀνέγνωσε Ἀθηναίους τῆς διαιρέσεως ταύτης παυσάμενους νέας τούτων τῶν χρημάτων ποιήσασθαι διακοσίας ἐς τὸν πόλεμον.

4. Eschyle, *Perses*, 237-238 : Αἴ. καὶ τί πρὸς τοῦτοισιν ἄλλος πλοῦτος ἐξαρκῆς δόμοις ; ΧΟΡ. ἀργύρου πηγὴ τις αὐτοῖς θησαυρὸς χθονός.

5. Hérodote VII, 144.

6. Hérodote, VII, 144 : οὗτος γὰρ ὁ πόλεμος συστάς ἔσωσε τότε τὴν Ἑλλάδα, ἀναγκάσας θαλασσίους γενέσθαι Ἀθηναίους, comme quoi le siège de la Rochelle amena les Français à constituer une marine puissante.

7. Thucydide, I, 14, 2 : ἅμα τοῦ βαρβάρου προσδοκίμου ὄντος.

Quoiqu'il en soit, grâce à Thémistocle, Athènes n'eut pas à encourir le sort des vierges folles. Dans la vie des nations, prévoir est la meilleure politique, et celle que l'on néglige le plus souvent. Il est vrai qu'elle est dans toutes les bouches, mais il faut savoir y persévérer, et on n'y persévère pas ordinairement. D'ailleurs il faut un coup d'œil sûr, pour voir ce qu'on doit faire, et comment le faire. Pas une de ces vertus ne faisait défaut à Thémistocle, et Athènes travailla avec méthode et persévérance. De même vingt siècles plus tard, au milieu de la torpeur générale, l'Angleterre fondait son empire maritime, en étendant savamment, patiemment et en silence son filet de conquêtes autour du globe, s'emparant de tous les points stratégiques des grandes routes de navigation mondiale, des Bermudes au Cap, du Cap à Singapour et à Hong-kong, de Gibraltar à Suez et à Babel-Mandew. C'est l'apanage des peuples marins d'aller loin et de voir loin.

Les navires de Mélanthios, expédiés au secours des Ioniens révoltés, prouvent assez que les Athéniens avaient déjà une flotte avant Thémistocle et même avant Miltiade. Mais avant Thémistocle les choses navales d'Athènes n'avaient pas trop prospéré. La vraie formation de la marine athénienne date d'une époque postérieure à Marathon. La loi de Thémistocle fut votée sous l'archontat de Nicodemos ou Nicomédès¹. Après l'ouverture des hostilités entre Egine et Athènes, les Athéniens empruntent à Corinthe vingt vaisseaux, mais ils possédaient déjà une flotte, et purent aller contre les Eginètes avec soixante-dix navires d'escadre, nombre égal à celui que la ville confie à Miltiade après Marathon². L'idée de la création d'une grande flotte n'est pas sortie, sans doute, du cerveau de Thémistocle, comme Athéna de la tête de Zeus, mais c'est le résultat d'une volonté formée peu à peu dans le sein du peuple et que Thémistocle venait de réaliser. Les grands politiques ne sont grands que parce qu'ils ont su incarner et guider la volonté publique. Ne fût-ce que la pensée de faire

1. Aristote, *Constitution d'Athènes*, 22.

2. Hérodote, VI, 82-93, 136.

du petit coin de terre qui est l'Attique un empire maritime, en isolant Athènes du continent par des défenses formidables, en créant un grand arsenal et une flotte, en préconisant une confédération ionienne et maritime, qui suffit à faire de Thémistocle un grand politique de la mer. Grand marin, au sens propre du mot, il ne l'était pas. On ne pourrait le classer sans doute, ni dans la lignée de Drake ou de Denys le Phocéén, ni dans celle de Doria, d'Abraham Duquesne, de Ruyter, de Nelson. Il n'a pas navigué beaucoup, il n'est pas un vieux loup de mer, et très probablement ne sait pas tenir le gouvernail d'un navire aussi bien que le timon du vaisseau de l'Etat, au milieu des fureurs et du tumulte de l'*Ecclesia* démontée. Deux fois général à Marathon et à Tempé, il s'embarque un peu comme don Juan d'Autriche, général également ; mais son génie supplée à tout. Thucydide résume comme il suit les qualités éminentes de ce puissant esprit : « Par la seule force de son intelligence, et sans que l'étude ou l'expérience l'eût instruit, il était du premier coup le meilleur juge des affaires présentes, et il savait mieux que personne prévoir du plus loin les événements futurs ¹ ». Et ce qui était son caractère essentiel en politique, avait aussi son application dans les choses militaires et navales. Envoyé pour occuper Tempé ², il s'aperçoit tout de suite de l'erreur stratégique de cette mesure, et il fait abandonner ce poste périlleux. Sentant bien qu'au point où en était la Grèce, les mesures les plus hardies seront les plus sûres, il fut d'avis ³ d'aller attaquer l'ennemi par mer et de détruire ses armements avant qu'il entrât dans les eaux helléniques. Il montrait ainsi qu'il avait une juste appréciation de ces principes : « tâcher d'infliger à l'ennemi les calamités dont il vous menace ; — sur mer surtout, le rôle de l'assaillant est le plus heureux ». A une époque où la tactique et la stratégie viennent de naître, Thémistocle a la conception nette de la situation stratégique et s'aperçoit que le plan de Xerxès aurait avorté, si le

1. Thucydide, I, 138, 3.

2. Hérodote, VII, 173.

3. Plutarque, *Thémist.*, 7.

grand roi ne réussissait pas à maintenir ses communications par mer. Cependant la retraite de Tempé, l'hésitation des alliés à adhérer à la politique audacieuse de Thémistocle, causèrent un désarroi général et l'œuvre de la résistance semblait perdue. Les villes hésitantes passent toutes au roi. Les alliés se replient vers l'Isthme et la majorité des chefs n'a désormais qu'un plan : la défense du Péloponèse. La route d'Athènes est ouverte. Sombres sont les avertissements de la Pythie prescrivant la fuite aux Athéniens ; deux fois Delphes fit entendre les oracles les plus désespérants et même les plus menaçants ¹ ; mais alors Thémistocle se dresse de toute sa taille. Il prévient les découragements ; il décide Athènes à persévérer dans la lutte, entraîne les alliés à entamer sérieusement les opérations militaires. Les conséquences furent les mesures prises à l'Isthme contre les villes infidèles ², l'occupation du défilé des Thermopyles, l'envoi de la flotte dans les eaux de l'Eubée et du golfe Maliaque. Les idées de défense contre l'invasion ne trouvaient à Delphes que résistance et mauvaise volonté. Delphes et les villes les plus attachées à l'oracle étaient opposées à la résistance et préféraient pactiser avec le grand roi. Le dieu annonce des malheurs terribles pour Athènes ; mais la fierté de ses citoyens, le courage de ses envoyés entraînent à la fin les prêtres et la pythie, qui rendent le second oracle. Ce second oracle fut le triomphe des idées de Thémistocle. Après délibération sur les vers de la pythie, le peuple se décide à recevoir à bord des navires le choc du barbare pour obéir au dieu ³. C'est là le service le plus éclatant que Thémistocle rendait à la Grèce, ayant fait servir l'oracle à l'accomplissement de ses desseins sur l'emploi de la marine. Suggéré par lui ou non, l'oracle relatif à la muraille de bois se prêtait fort bien aux desseins de Thémistocle. Quelle scène admirable, celle qui s'est déroulée dans le sanctuaire d'Apollon entre le

1. Hérodote, VII, 149-143.

2. Hérodote, VII, 131-132.

3. Hérodote, VII, 144 : τὸν βίρβαρον δέκεσθαι τῇσι νηυσὶ πανδημί, τῷ θεῷ πειθομένους.

dieu et les envoyés d'Athènes ! Prêtres et pythie influencés par l'état d'esprit de ceux qui considéraient la résistance comme une folie, conseillent aux Athéniens la fuite devant Arès, conduisant les armées de l'Asie : « Il embrasera les temples, dit la pythie, aux théopropres d'Athènes, les dieux sont saisis d'effroi, la sueur coule de leurs images, et déjà du faite de leurs temples dégoutte un sang noir, présage des maux qui nous menacent. Sortez donc de mon sanctuaire ! » ¹. Mais les Athéniens ne fléchissent pas. Les théopropres, secondés de Timon fils d'Androboule, notable de Delphes, répondent : « Seigneur, dis-nous quelque chose de mieux pour la patrie ; exauce nos supplications, car nous ne sortirons pas et nous resterons ici jusqu'à la mort ». C'est alors la pythie Aristonique qui fléchit, et emportée elle-même dans un sublime élan de patriotisme, elle prédit la victoire par les vaisseaux. Après avoir représenté Pallas-Athénée arrachant, à force d'éloquence, à l'inflexible Jupiter, la promesse de l'expugnabilité des murailles de bois ², elle ajoute : « Un jour viendra où tu tiendras tête à l'ennemi. Pour toi, ô divine Salamine, tu perdras les enfants de femmes, au moment où Déméter sera dispersée ou rassemblée ».

Il convient de remarquer ici que Thémistocle, agissant comme il a agi, n'imposait pas à ses concitoyens une politique personnelle et de son invention, mais qu'il faisait une politique vraiment nationale. Il appartient à un véritable homme d'état de s'élever à la hauteur du sentiment national et de prendre les devants sans se laisser remorquer. Ce qui est le désir général, c'est à lui de le réaliser et d'en assumer la responsabilité. Si à l'époque de la bataille de Marathon il y avait encore dans la ville un parti rêvant le retour des Pisistratides avec l'aide du grand roi, à présent il n'y en avait plus. Ceux qui disparaissent de la scène politique pour laisser toute la place au nouveau personnage, savoir Aristide et Xanthippe, sont également pour

¹ Hérodoté, VII, 140.

² Id., ib., 141 : « τεῖχος Τριτογενεῖ ξύλινον διδοῖ εὐρύοπα Ζεὺς μόνον ἀπόρρητον, τελέθειν..... »

la résistance et marchent à l'ennemi. C'est qu'il n'y avait plus la moindre divergence de vues parmi les Athéniens. Tous voulaient la guerre pour l'indépendance de la patrie.

Thémistocle est un chef d'armée navale que l'on ne pourrait comprendre ni dans une marine à voiles, ni dans une marine moderne, et on ne parviendrait pas à établir son rôle d'amiral par des comparaisons empruntées à l'action des marins de métier comme on pourrait le faire pour Denys le Phocéén, dont Hérodote nous retrace l'image, vieux loup de mer, rigide et intrépide à la façon de Drake, aussi terrible à ses équipages qu'à l'ennemi. A la bataille de Ladé, Denys fait des prodiges et après la défaite qu'il pressent, va porter aux Phéniciens le coup le plus rude et le plus inattendu au milieu de leur victoire. Soupçonnant que la côte phénicienne était déserte de navires de guerre, il court aux grands galions phéniciens qui s'y trouvaient ancrés, les coule après les avoir allégés des trésors dont ils étaient bondés jusqu'aux dalots, et il s'enfuit dans les eaux de Sicile pour se faire corsaire contre les Etrusques et les Carthaginois ¹. Drake l'imitait lorsque, deux mille ans plus tard, il allait enlever les galions espagnols, saccager Valparaiso et Callao sur les bords du Pacifique, tandis que les flottes de Philippe II se concentraient dans l'Atlantique contre Elisabeth. Conon, sans se faire corsaire, montre la même audace et le même coup d'œil. Défait à Aegos-Potamoi, ne pouvant reprendre ses grandes voiles laissées sur la plage, ne se fiant pas à la rame pour traverser toute la mer Egée et se réfugier chez le roi Evagoras, il fonce sur les dépôts de l'ennemi lui-même à Lampsaque, enlève les voiles de Lysandre et passe sous son nez à toutes rames et voiles ². Ce ne sont pas là simplement des stratèges, mais de véritables hommes de mer.

Ordinairement, dans la Grèce antique les politiques, comme certains grands princes, sont les conducteurs du peuple tant en paix qu'en guerre. S'ils conseillent la guerre, il faut qu'ils mènent les opérations eux-mêmes. Un Cléon même a été

1. Hérodote, VI, 17.

2. Xénophon, *Héllén.*, II, 4, 21. -

C. N. Rados, *La Bataille de Salamine.*

obligé de commander les troupes et se fit tuer à leur tête. Il faut descendre jusqu'au iv^e siècle, jusqu'à Iphicrate, Chabrias et Timothée, pour trouver des techniciens de profession. Mais c'est alors la fin de la cité hellénique. L'esprit militaire, thermomètre de la valeur des nations, baissait, annonçant la disparition de l'armée nationale et bientôt après de la patrie. En lisant les anciens, surtout Xénophon, on se rend compte des diverses aptitudes dont l'éducation grecque dotait les classes dirigeantes, le même auteur traitant avec une égale compétence les choses militaires, les choses navales, les choses politiques. Il n'en allait pas autrement dans la pratique, et vu même l'incompatibilité des vertus politiques et des vertus guerrières, on s'étonne comment si souvent elles se combinaient avec tant de bonheur dans la même personne. Thémistocle en est un des plus illustres modèles. L'hypothésis des *Perses* nous donne en deux mots la définition exacte de Thémistocle, chef à la fois militaire et politique : τοῦ Θεμιστοκλέους στρατηγοῦ ὄντος τότε τῶν Ἀθηναίων καὶ ῥήτορος : qui était en même temps général des Athéniens et orateur, c'est-à-dire conseiller et conducteur du Dème.

Thémistocle avait l'avantage de la parole facile, qualité éminente pour un homme d'état, mais aussi qualité auxiliaire très utile à un général en chef; elle rend sa tâche plus aisée, et ajoute à son ascendant sur le soldat. Il est vrai que ce don n'est pas toujours indispensable : Cromwell, Wellington, Turenne et tant d'autres ont pu s'en passer. Médiocre, la rhétorique militaire est dangereuse. Tous ne savent pas parler aux troupes comme le « Petit Caporal »; mieux vaut alors se taire. L'amiral Tromp avait des gestes aussi éloquents que les plus fougueuses harangues. Il faisait arborer au sommet du grand mât, un balai, symbole du balayage de l'ennemi dont il purgeait la surface de la mer; l'enthousiasme des équipages était indescriptible. Cependant j'hésite fort à admettre que l'on eût pu agir ainsi avec les épibates-citoyens. Il faut que le stratège leur parle, leur explique et les exhorte. Hérodote dit que la harangue de Thémistocle à Salamine était faite pour animer

les courages ¹. Nous avons les ordres du jour admirables de Phormion à Naupaete ², et tant d'autres. Les stratèges étaient passés maîtres dans l'art de parler aux troupes.

La ténacité fut la principale vertu de Thémistocle; il faut se transporter dans le milieu où il se débat, cerné par toutes sortes de difficultés, pour bien comprendre sa force. Il était un prodige de ruse, de dissimulation et d'audace. Non qu'il n'eût pas commis de fautes, ou qu'il n'eût pas de faiblesses, — dont, du reste, nous n'avons pas à nous occuper ici; — nul héros n'en est exempt, et il est assez grand pour qu'elles ne parviennent pas à obscurcir sa gloire. Mais il réunissait à un degré éminent et dans une parfaite harmonie, à côté des qualités du politique, toutes les facultés du grand capitaine. Jugement, courage, ambition, ruse et coup d'œil, rien ne lui manquait. A ce grand conducteur d'hommes, lion doublé de renard, la nature avait donné le grand sens, la pénétration, la justesse, la profondeur et toutes les qualités solides. En maintes circonstances, il fit preuve d'une douceur et d'une modération qui paraissaient venir encore plus de la réflexion que du tempérament. On se rappelle le conseil de Salamine et ses réponses à Adimante ³. Cette circonspection fut un don puissant, qui, paraît-il, l'abandonnait rarement, et qui, combiné avec l'amour de la gloire, le portait à calculer ses paroles, ses actions dans l'intérêt de sa renommée, et en vue du succès. C'est à ces moments-là qu'il faut surtout admirer Thémistocle. C'est pour lui qu'il convient de dire « le calme est la vertu des forts ». Il ne faut pas croire toutefois que Thémistocle tolérât les humiliations. Plutarque a ramassé une tradition, qui d'ailleurs n'a pas pu trouver place chez Hérodote, d'après laquelle Eurybiade leva son bâton de commandement dans l'intention de frapper Thémistocle, et celui-ci lui dit : « Frappe, mais écoute ! » Le fait est controuvé. Eurybiade (ou Adimante) ne pouvait se permettre impunément un tel geste au milieu des généraux,

1. Hérodote, VIII, 83.

2. Thucydide, II, 83-90.

3. Hérodote, VIII, 60.

dont une bonne partie étaient chefs de villes ayant des intérêts communs avec Athènes. Au contraire, il paraît qu'Adimante s'étant permis une fois des propos désagréables à l'adresse de Thémistocle, il dut subir en silence la verte réprimande que lui fit le général athénien ¹. Cette habileté lui a servi sans doute beaucoup pour mettre fin aux différends et réconcilier les villes entre elles en face de l'ennemi commun ².

Thémistocle avait la ténacité, l'énergie et surtout la patience, c'est-à-dire les éléments fondamentaux du génie, complétés par une clarté, une netteté de vues extraordinaires, et il possédait la confiance qui annonce la victoire. Il était réellement un optimiste, mais sans légèreté. On a voulu le comparer à Dumouriez, et non sans raison ³. Tous deux ne passent au premier rang que dans l'âge mûr, et ils parcourent des étapes à peu près semblables. Au milieu de l'abattement général ils raniment les courages et sauvent leur pays par des prodiges d'activité. Poursuivis, peu après leur triomphe, par des haines politiques implacables, ils se voient obligés de fuir vers l'ennemi lui-même. Mais ils ne tirent pas l'épée contre leur pays comme Alcibiade et comme Moreau. Cependant, il nous semble que c'est avec Armand Duplessis, le cardinal de Richelieu, que Thémistocle, homme politique, offre le plus d'analogie. Même opiniâtreté, même astuce, même orgueil les caractérisent; même conception vaste et géniale, chez tous deux, des plans politiques. Richelieu vit clairement le profit que la France pouvait tirer de la suprématie maritime, en raison de sa situation géographique, et, comme Thémistocle, il sut créer une marine et la faire vaincre. L'abaissement de la maison d'Autriche, dangereuse rivale, fut le but de son action principale, comme celui de Thémistocle fut l'abaissement de Sparte, dont la force menaçait jusqu'à l'existence même d'Athènes. Si Thémistocle a fait courber la tête aux puissantes familles d'Athènes, et rendu la ville au peuple,

1. Plutarque, *Thémist.*, 22.

2. Plutarque, *Thémist.*, 7.

3. J. de la Gravière, *op. cit.*, voy. ch. *La Bataille de Salamine*.

Richelieu, décidé à faire vivre la France pour la France, fit trembler la noblesse et extirpa les derniers vestiges de la féodalité, concentrant toutes les forces dans les mains du souverain, chef de la nation. Seulement le peuple est un monarque plus capricieux, plus inconstant et plus ombrageux que le roi, et il n'est pas étonnant que la démocratie athénienne abusée, ait chassé et poursuivi son bienfaiteur et son héros, tandis que Richelieu, subjuguant encore une fois Louis XIII, eut le bonheur de mourir sur la brèche.

La fin du héros athénien est émouvante et tragique. Ce suicide du soldat pour ne pas lever les armes contre son pays ingrat, est une scène des plus pathétiques qu'ait eu à enregistrer l'histoire ¹.

Cet homme qui avait la grandeur, l'audace, la fermeté inébranlable d'un Titan, était beau au physique. Dans le temple de Diane Aristobule à Athènes, ce même temple que Thémistocle éleva à sa gloire, comme ayant donné aux Grecs les meilleurs conseils, — Ἀριστοβούλη — il y avait encore du temps de Plutarque, une statuette, — εἰκόλιον, — représentant Thémistocle, d'après laquelle on pouvait juger que ce n'était pas seulement l'âme, mais aussi la physionomie qui était héroïque chez l'homme qui se dressa victorieusement devant le colosse perse. Cette harmonie entre les facultés mentales et la forme physique, si appréciée des anciens ², qui existait chez Thémis-

1. C'est en 470 que Thémistocle fut exilé, banni par l'ostracisme, mais c'est bien avant qu'il a été ruiné politiquement. Né vers 525 avant J.-C., il est mort à Magnésie de l'Asie Mineure en 459; donc à l'âge de 65 ans environ. A la bataille de Salamine, il n'avait pas plus de 45 ans. Plutarque (*Thémist.* 31) donne une très dramatique description de sa mort. C'était au moment des grandes victoires de Cimon. Le grand roi songe à lui opposer Thémistocle. Déjà ses troupes sont en mouvement et les généraux regagnent leurs postes. Des courriers sont expédiés à Magnésie auprès de Thémistocle, mais Thémistocle ne fléchira pas ses immortels trophées. Il promet de rejoindre l'armée, puis il sacrifie aux dieux, rassemble ses amis, leur serre la main et boit du sang de taureau. Il s'affaisse sur l'autel. Plutarque qui, cinq siècles après la bataille, fut le camarade, chez Amonius le philosophe, d'un descendant du héros de Salamine, qui portait aussi le nom de Thémistocle, peut être considéré comme une bonne source pour ces détails.

2. Xénophon, *Mém.*, III, 10, 8.

tole, nous est démontrée également par une monnaie de Magnésie, du temps d'Antonin le Pieux, représentant sur son revers le sacrifice auquel le héros présida, et sa fin ¹.

1. Cette petite gravure (v. ci-contre) insuffisante pour nous donner une idée de la physionomie de Thémistocle, est pourtant la seule sûre représentation parvenue jusqu'à nous ; car ni la tête de marbre de Visconti (*Iconografia graeca*, pl. 4, 3, 4), ni celle de Munich, ne sont admissibles comme figurant Thémistocle (Woltel, *Moulanges en plâtre du Musée de Berlin*, p. 114 et s.) ni les monnaies de cuivre attiques des temps impériaux qui représentent très probablement Thémistocle, ni le buste de l'ancien cabinet Pastoret (moulage au Louvre), ou le sceau publié par Visconti (*Iconografia Greca*, I. pl. 14, 1) ne sont de fidèles représentations (Imhoof-Blumer et P. Gardner, *A numismatic commentary of Pausanias*, pl. E. E. 21, 22). La monnaie de Magnésie confirme la tradition sur le suicide de Thémistocle, ne voulant pas marcher contre son propre pays, et l'assertion de Cornelius Nepos, que le monument de Thémistocle était une « statua in foro Magnesiae ». *Vit. Them.*, 10, 3. Lire là-dessus : Ath. Roussopoulos, *Monument de Thémistocle à Magnésie*, (trad. gr. S. Valvis, Athènes, 1898). Thucydide, I, 158, comme on sait, est le seul à rapporter que la maladie a enlevé la vie à Thémistocle. Il ne conteste pas néanmoins l'autre tradition, déjà rapportée par Aristophane, *Chevaliers*, 83. Cf. Roscher, *Jahrbücher für Philologie*, 1883, p. 153. Sur la mort et les monuments de Thémistocle voir la très complète étude de M. Jacques Dragatsis : *Τὸ Θειστόκλειον*, Athènes, 1910.



MONNAIE DE MAGNÉSIE
REPRÉSENTANT LE SACRIFICE ET LA MORT DE THÉMISTOCLE

(La tête est très endommagée. Malgré tout on peut y distinguer les vestiges d'une couronne, dont les rubans pendent sur la nuque ; le reste du corps est entièrement nu, et ce qui apparaît sous l'épée n'est que l'extrémité du baudrier. L'homme est tourné vers l'autel, au-dessus duquel il tient un récipient de libations. Sa main gauche empoigne vivement la fusée de son épée entre le pommeau et la garde ; à ses pieds git la victime sacrifiée, un *zébu*, le taureau dont il a bu le sang pour mourir. La monnaie porte en exergue l'inscription : **ΕΠΙΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΟΥ ΓΡΑΤΟΥΜΗΤΡΜΑΓΝΗΤ.**, et dans l'espace vide à gauche du personnage le mot **ΘΕΜΙΣΤΟΚΛΗΣ**. Tout cela se trouve sur le revers. La monnaie est à l'effigie de l'empereur Antonin le Pieux (138 à 161 ap. J.-C.), entourée des mots **ΚΑΙΣΑΡ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΣ**. Nous ne savons rien sur ce Dioscoride mentionné sur le revers. La grandeur réelle de la monnaie est exactement, — échelle Mionnet, — 9 3/4 ou 34 millimètres. La monnaie fut pour la première fois publiée par M. Roussopoulos [v. op. cit. dans la note précédente).

Après avoir donné les chiffres des armées opposées, après avoir esquissé la physionomie des contingents dont elles se composaient, et des figures des grands chefs qui les commandaient, il est opportun avant de retracer le combat, de reconstituer l'ordre de bataille, c'est-à-dire le tableau des divisions des deux armées sous leurs commandants respectifs. Ainsi pourra revivre aux yeux du lecteur l'image des flottes dont nous raconterons les hauts faits. Malheureusement, les matériaux font défaut. Nous ne retrouvons dans les textes ni les noms des navires, ni les noms de tous les chefs, ni même la dénomination et le classement tactiques de chaque groupe d'unités. Les historiens de l'antiquité ne ressemblent pas beaucoup aux chroniqueurs vénitiens qui nous initient jusqu'au dernier détail, qui mentionnent jusqu'aux *sopracomites* des flottes de la Sérénissime République et même de celles de ses adversaires. Hérodote n'attachant de l'importance qu'aux officiers perses, a tracé pour l'armée de terre, où l'on voit partout des chefs perses et mèdes, un ordre de bataille assez complet, mais un tableau fort incomplet pour la marine. Moins encore que les noms des chefs barbares nous sont connus les noms des commandants des divisions de la flotte grecque. Malgré tout, avec ce que l'on retrouve dans les traditions recueillies par Hérodote, — Eschyle n'ajoute que très peu et rien de sûr, — on peut essayer la reconstitution d'un tracé susceptible de donner une idée de la majesté des armées navales qui se sont disputé l'empire de la mer en 480 avant notre ère. Nous nous efforcerons de le faire malgré les lacunes considérables des auteurs. Bien qu'incomplet, cet ordre de bataille aura le mérite d'offrir une image d'ensemble des cadres supérieurs et de ces immenses armements.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE NAVALE DU GRAND ROI, 480 av. J.-C.

XERXÈS « ROI DE PERSE ET DE TOUTE L'ASIE »

(Περσέων τε καὶ πάσης τῆς ἡπειρου βασιλεύς)

Commandant suprême des armées de terre et de mer.

ACHÉMÉNÈS, PRINCE DE SANG ROYAL

(Commandant en chef de la flotte égyptienne)

Amiralissime 1

(τοῦ ναυτικῶς στρατοῦ στρατηγός).

AILE DROITE

PRÉXASPE, Fils d'Aspathineos,

MEGABAZE, Fils de Megabate

(Généraux perses)

Commandant en chef 2.

FORCES DE COMBAT

FLOTTE PHÉNICIENNE (300 navires).

a) Escadre de Sidon

TETRAMNÈS ANYSOS

Roi de Sidon

Commandant en chef 3.

b) Escadre de Tyr

MATITEN SIROM

Roi de Tyr

Commandant en chef.

c) Escadre d'Arad

MERVAL D'AGBALE

Roi d'Arad

Commandant en chef.

Troupes embarquées. — Capitaines d'épibates (Perses ou autres Barbares), mentionnés par Eschyle 4: ARTEMBARÈS, DADACÈS, TENAGON, ARCTEUS, ADEVÈS, PHARNOUQUE, MATTALOS, AMISTRIS, AMPHISTÈS, SEISAMIS de Mysie.

CORPS DE BATAILLE

ACHÉMÉNÈS, Fils de Darius

Grand amiral

Commandant en chef.

FORCES DE COMBAT

FLOTTE ÉGYPTIENNE (200 navires).

SOUCISCAMIS

PEGASTAGON

ARSAME DE MEMPHIS

ARIOMARDE DE THÈBES

Chefs d'escadre.

Escadre de Cilicie (100 navires).

SYENNESSIS OROMEDON

Prince de Cilicie

Amiral.

Division de Lycie (50 navires).

KYVERNISCOS SIKI

Chef d'escadre.

THARYBIS DE LYRNESSE

Chef d'escadre 5.

AILE GAUCHE

ARIABIGNE

Prince de sang royal

Commandant en chef

FORCES DE COMBAT

FLOTTE D'IONIE (100 navires).

THEOMISTOR, Fils d'Androdamas

Tyran de Samos,

PHYLAKOS, Fils d'Histiée

Orosange du grand roi,

SANDOKÈS de Tamassis

Gouverneur de Kymé 6,

ARTÉMISE, Fille de Lygdamis

Reine d'Alicarnasse,

Chefs d'escadre.

FLOTTE DE CARIE (70 navires).

HISTIÉE, Fils de Tymnéos,

PIGRÈS Saldom,

Amiraux.

DAMASITHYME de Candaule,

ARIDOLIS, tyran d'Alavandes,

Chefs d'escadre.

Escadre éolienne 60 navires.

— dorienne 30 —

— insulaire 17 —

— pontienne 100 —

— pamphylienne 30 —

Les chefs non mentionnés dans les textes.

Escadre d'Abydos

(Chiffre et chef non mentionnés).
préposée à la garde des ponts.

1. Hérodote, VII, 236.

2. Id., ibid., 97.

3. Id., ibid., 98.

4. D'après Eschyle, *Perses*, 34, 38.

5. D'après Eschyle, commandant une flotte de 250 navires (*Perses*, 323). C'est au centre qu'il faut peut-être placer aussi les trières cypriotes.

6. Hérodote, VII, 195.

7. Eschyle, *Perses*, 304, 322. Ils sont mentionnés par Eschyle comme les plus illustres où comme tués à l'ennemi. Quatorze autres chefs des troupes embarquées sont mentionnés par lui, vers 960 et suiv.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE NAVALE DE LA CONFÉDÉRATION HELLÉNIQUE ¹, 480 av. J.-C.

EURYBIADÉ, Fils d'Euryklidè

(Général spartiate)

Commandant suprême de la marine confédérée ²

Délégué des commissaires des villes, « probules de Grèce » ³, siégeant à l'Isthme

AILE DROITE ⁴

EURYBIADÉ, Fils d'Euryklidè

Chef de l'escadre de Sparte

Commandant en chef.

FORCES DE COMBAT ⁷

ESCADRE LACÉDÉMONIENNE (16 navires).

EURYBIADÉ

Amiral.

ESCADRE D'ÉGÈNE (30 navires).

POLYKRITOS, Fils de Crios

Chef d'escadre (?)

ESCADRE DE CORINTHE (40 navires).

ADIMANTE, Fils d'Okyte

Général des Corinthiens

Commandant général.

DIVISIONS des petites cités confédérées du **PÉLO-**

PONÈSE (sous des chefs d'escadre non

mentionnés dans les textes).

(33 navires).

CORPS DE BATAILLE

THÉMISTOCLE, Fils de Néoclès

Général des Athéniens

Commandant en chef ⁶

FORCES DE COMBAT

ESCADRE DE MÉGARE (sous le commande-
ment d'un chef non mentionné dans les
textes).

(20 navires).

ESCADRE DE CHALCIS (chef non mentionné
dans les textes).

(20 navires).

DIVISIONS des confédérés de la **GRÈCE CONTI-**
NENTALE ET DES ILES (chefs non men-
tionnés).

(29 navires).

FLOTTE D'ATHÈNES. Plusieurs divisions.

(60 navires).

AILE GAUCHE ⁵

FLOTTE D'ATHÈNES. Le reste des divisions
(120 navires) sous leurs généraux et taxiar-
ques respectifs, non mentionnés dans les
textes.

(Les divisions très probablement réparties d'après
l'ordre et le nombre des tribus athéniennes).

PENTECONTÈRES (14) non endivisionnées.

1. Hérodote, VII, 148 : Συνομότῃ Ἑλλήνων ἐπὶ τῷ Πέρσῃ. VII, 145 : Οἱ περὶ τὴν Ἑλλάδα Ἑλλήνες οἱ τὰ ἀμείνω φρονέοντες.

2. Id., VIII, 2 : στρατηγὸς ὁ τὸ μέγιστον κράτος ἔχων. VIII, 42 : ναύαρχος.

3. Id., VII, 172 : πρόβουλοι τῆς Ἑλλάδος, ἀραιρημένοι ἀπὸ τῶν πολιῶν τῶν τὰ ἀμείνω φρονουσέων περὶ τὴν Ἑλλάδα.

4. Id., VIII, 85.

5. Id., ibid.

6. Les divisions athéniennes, détachées au centre, dépassant de beaucoup, en nombre de vaisseaux, chacune des escadres confédérées du même groupe, il est à présumer avec certitude qu'ici également, c'était Themistocle qui commandait et que de ce côté-ci, corps de bataille et aile gauche, il n'y avait qu'un seul signal et qu'un seul commandement. Eurybiade, en réalité, était confiné dans le commandement effectif de l'aile droite. Par la suite des événements, c'est-à-dire l'offensive de la gauche grecque contre les Phéniciens, l'initiative tactique passa tout entière dans les mains de Themistocle qui continua la bataille en maître absolu de la situation, contraignant l'ennemi à la défensive, dégageant l'aile droite des confédérés, et faisant suivre ses mouvements par tout le monde.

7. Voir pour détail des chiffres, Liv. I, chap. iv. Ajouter à l'aile droite 42 trières de plus, d'après le total fourni par Hérodote.

LIVRE II

LES DÉBUTS TRAGIQUES

CHAPITRE I

LES FLOTTES APPAREILLENT

Les armées de terre et de mer du grand roi se dirigent vers les ponts. — Abydos. — La grande revue de la flotte à Dorisque. — Du canal d'Athos au golfe Thermaïque. — Xerxès reconnaît en personne les bouches du Penée. — Les Hellènes se concentrent au nord de l'Eubée. — Les éclaireurs ennemis sont lancés en avant. — Le premier sang coule.

Les préparatifs terminés, l'armée et la flotte concentrées, Xerxès marche contre la Grèce, au printemps de 480. Hérodote ne précise pas les points de la côte de l'Asie Mineure d'où les escadres barbares ont appareillé. Diodore nomme Kymé et Phocée comme points de rendez-vous général des marines devant former l'armée navale perse¹. C'est donc des abords du golfe actuel de Sandarlik que cet immense armement sortit et cingla lentement vers le nord en suivant la côte asiatique, réglant son allure sur la marche de l'armée qui, elle aussi, après avoir levé son camp de la plaine de Sardes se dirigea vers les ponts, établis au prix d'efforts inouïs sur l'Hellespont².

1. Diodore, XI, 2: ὡς δ' αὐτῷ πάντα τὰ πρὸς τὴν στρατείαν ἡτοιμάστο, τοῖς ναυάρχοις παράγγειλεν ἀθροίζειν τὰς ναῦς εἰς Κύμην καὶ Φώκαιαν, αὐτὸς δ' ἐξ ἀπασῶν τῶν σατραπειῶν συναγαγὼν τὰς περὶ τὰς καὶ ἱππικὰς δυνάμεις προῆγεν ἐκ τῶν Σούσων.

2. Hérodote, VII, 36. Le nombre des navires qui constituèrent ces ponts fut de 360 trières et pentécontères pour le pont nord et vers la Propontide, et 314 vers le sud et la mer Égée.

L'armée convergeant vers la côte, y fut apparemment attendue par la flotte, et une fois en vue l'une de l'autre, toutes deux se dirigèrent vers le nord pour envahir la Troade. Le jour, les hauteurs voisines de la côte, les contreforts du mont Ida, fourmillent de troupes en marche, et la mer, d'Assos à Tenedos, est couverte de navires; la nuit, les deux camps découvrent réciproquement leurs feux de bivouac, puisque les trières sorties aussi de l'onde amère se reposent sur leurs lits de sable fin, tandis que les équipages font la cuisine en plein air ou s'endorment derrière la rangée de leurs vaisseaux. Xerxès n'a pas voulu lancer contre la flotte grecque ses navires; il les garde près de lui. Le passage de son armée par l'Hellespont le préoccupe fortement, et avant de l'effectuer, il ne veut pas se priver d'un seul navire, la flotte devant lui assurer l'exécution ordonnée et calme de cette délicate opération. D'ailleurs il ne veut pas hasarder sa marine à rames loin de la côte, en répétant l'aventureuse traversée de Datis et d'Artapherne, lorsque, en 490, de Samos leur flotte se dirigeait en ligne droite vers l'Eubée. Il préfère qu'elle poursuive son voyage de cap en cap jusqu'au rivage de la lointaine Attique, tandis que son armée accomplit la plus audacieuse des randonnées. Pour rassurer ses marins, dans ce périple, il a fait creuser ce canal d'Athos, qui doit dissiper les inquiétudes et les superstitions que le souvenir du terrible naufrage de la flotte de Mardonius ferait naître à l'approche de ces parages dangereux. Les anciens se livraient volontiers à de pareilles entreprises. Un exemple frappant de la rapidité avec laquelle ils creusaient des canaux, c'est la dérivation du Nil, entreprise par les généraux d'Artaxerxès, laquelle eut pour résultat de priver des moyens de naviguer les trois cents trières athéniennes qui relâchaient à l'île Prosopite; l'eau des bras du fleuve, qui la formaient, ayant été retirée, il n'y eut plus que la terre ferme¹. Hérodote pense² qu'en creusant ce canal, Xerxès agit par orgueil, dans le désir de perpétuer sa

1. Diodore, XI, 77.

2. Hérodote, VII, 24.

mémoire et de montrer sa puissance. Faire passer ses navires par-dessus le petit isthme, — douze stades de plaine basse, parsemée de petites collines, — eût été la chose la moins difficile du monde. M. Hauvette ¹ trouve que le transport des bateaux par terre, tel qu'il se pratiquait à Corinthe au v^e siècle, n'était pas applicable aux gros bâtiments qui composaient la flotte perse. Et il ajoute : « Si Xerxès voulait à tout prix éviter la pointe de l'Athos, il n'avait pas d'autre moyen que de percer l'isthme ». Or, cette appréciation est complètement erronée. D'abord, les trières qui constituent la flotte du roi, coques de 35 à 40 tonneaux de déplacement tout au plus, ne peuvent pas être qualifiées de gros bâtiments ; au contraire, c'étaient des navires effilés, bas et légers, se prêtant admirablement à cette manœuvre que les anciens appelaient ὑπερισθί-
ζειν ou ὑπερνωλκίζειν et devant laquelle ils n'hésitaient pas. Les trières qui passaient par-dessus l'isthme de Corinthe ² sur le δίολος et celles qui traversaient l'isthme qui existait alors entre Leucade et Acarnanie et dont parle Thucydide ³ étaient plus pesantes que les trières des guerres médiques, parce qu'elles étaient pontées et cataphractes. Néron a voulu sans doute percer l'isthme de Corinthe, mais il se préoccupait plutôt des lourdes olcades de commerce, auxquelles il voulait épargner le danger d'un voyage par les caps Malée et Ténare. D'ailleurs, les navires de guerre de son temps n'étaient plus les légers bâtiments du v^e siècle. Cependant Cléopâtre avait réussi, un siècle auparavant, à transporter sa flotte égyptienne par dessus l'isthme de Suez ⁴. Nikitas Ooryphas, amiral byzantin, fit traîner en 880, de Kenchrées à Corinthe, ses dromons, moins maniables que les trières, pour surprendre les Sarrasins qui infestaient Patras ⁵. Au commen-

1. A. Hauvette, *Hérodote, historien des Guerres Médiques*, p. 292.

2. Thucydide, VIII, 8. Les Lacédémoniens traînent vingt et un vaisseaux à travers l'isthme de Corinthe.

3. Thucydide, III, 80.

4. Plutarque, *Antoine*, 69.

5. Const. Porphyrogen. *De Adm. Imperio* (éd. Bon.), p. 130, 11. Cf. Cedren. t. II, p. 227, 29. Zonaras, XV, 21. Phrandzès (éd. Bon.), p. 96, 4 et s.

cement du xv^e siècle, les Vénitiens faisaient passer une division entière de galères de l'Adige au lac de Garde. Enfin, Mahomed II, assiégeant Constantinople, faisait passer, sur des glissoires, toute une flotte de soixante-douze galères de Beschik-tas au *tarsana* — arsenal — actuel du Bosphore à la Corne d'Or, et ses navires étaient plus lourds que les trières, et, effilés de carènes, trébuchaient menaçants sur leur quille ¹.

Les opérations, étroitement combinées, de l'armée et de la flotte, devaient porter les coups nécessaires à ouvrir la voie de l'Europe et amener au cœur de la Grèce les intrépides guerriers de l'Iran, sortis de leurs foyers d'Ekbatane et de Suse pour aller si loin affermir de leurs exploits la domination perse sur le monde. Ce plan hardi du quartier général perse était digne des conquérants de la vallée de l'Indus et de l'Egypte, et prouve à quel point leurs généraux possédaient ce qu'on appelle la mémoire géographique ; combien le théâtre des opérations stratégiques s'était bien imprimé dans leur cerveau. D'ailleurs les états-majors des deux partis opposés avaient, pour tout ce qui concerne la conduite de la campagne, un œil géographique parfait, comme pour la direction du combat ils possédaient un œil topographique étonnant. En vérité, ils avaient ainsi la qualité éminente du stratégiste et du tacticien, puisqu'en somme la stratégie n'est que l'art de déterminer les points décisifs du théâtre de la guerre et les lignes ou routes générales suivant lesquelles les armées doivent se mouvoir pour y arriver ; alors que la tactique est l'art d'employer de la manière la plus utile, sur un champ de bataille donné, les forces dont on dispose.

Les Hellènes, après la retraite de Tempé, élaborèrent un nouveau plan de défense. Ils ont toujours leur pivot à Corinthe et préparent un champ de bataille décisive sur l'Isthme, la flotte devant aussi livrer le combat final à Kenchrées, le dos appuyé à l'Isthme et l'armée, mais ils se décident à utiliser en

1. Voir les détails de cet étonnant voyage dans Critobule (*Fragmenta. Histor. Graecor.*, vol. V, Paris, 1870), et dans N. Barbaro, *Giornale de l'Assedio di Constantinopoli*. Edit. E. Cornet, Vienne, 1836.

même temps les défenses naturelles dont la Grèce continentale est dotée, des contreforts de l'Oeta aux monts Géraniens. Eux aussi, ils combinent étroitement l'action de l'armée et celle de la flotte ; ils envoient une avant-garde aux Thermopyles, et tout ce qu'ils avaient de navires prêts au nord de l'Eubée. Derrière ce rempart, ils complètent fièvreusement leurs préparatifs, la marine ayant comme point de ralliement le port de Pogon de Trezène ¹ et l'armée ayant ses quartiers à l'Isthme sous le second roi de Sparte. La défense grecque, passive, sur terre, active sur mer, devait se mouvoir dans le parallélogramme qui se déploie de l'Oeta et de la pointe septentrionale de l'Eubée à Athènes et à l'issue méridionale du golfe de Négro-pont, disposant de deux routes stratégiques, l'une par mer, l'autre par terre, à la tête desquelles Léonidas et Eurybiade se flattaient d'arrêter, du moins pour quelque temps, le flot envahissant des forces barbares combinées. Les deux stratèges devant agir de concert, deux avisos, la triacontère athénienne d'Abronychos stationnée dans la lagune de Sperchios, près du camp spartiate, le navire de Polyas d'Antikyra, les rames parées, *ακτιζόντες*, à Artémision, se tiennent prêts à avertir réciproquement le camp et la flotte des phases et de l'issue de la lutte ². En cas de débâcle, la flotte devait gagner le fond du golfe Saronique. Le réduit qu'on y préparait devait servir de boulevard à la Grèce ; c'était là la volonté nette des Péloponésiens imposée à la confédération, à laquelle les Athéniens étaient obligés d'adhérer, dans l'espoir qu'un dernier effort en Béotie aurait sauvé leur ville. En somme, on ne saurait taxer d'ingénuité ce projet, du moment que les Péloponésiens ne voulaient pas se transporter en masse aux confins de la Grèce continentale pour en disputer l'accès aux Perses. On ne sait en réalité, si l'armée barbare, affaiblie de détachements qu'elle laissait en route pour garder son immense ligne de retraite, éprouvée par tant de maux pendant sa marche de trois mois

1. Hérodote, VIII, 42.

2. Hérodote, VIII, 21.

et les combats des Thermopyles, de Delphes, et d'Athènes, n'aurait pas sombré contre les retranchements de l'Isthme gardés par l'armée du roi Cléombrote, plus forte que celle qui a battu, quelques mois plus tard, Mardonius à Platées. Les travaux de défense établis sur un front de plusieurs kilomètres, suivant la largeur de l'isthme, étaient vraiment considérables; plus de cent mille hommes travaillaient nuit et jour pour creuser des fossés, élever des bastions, fabriquer des briques, amasser du bois, des gabions remplis de terre ¹. Ces lignes infranchissables ayant comme point d'appui la puissante et haute forteresse d'Acrocorinthe, dominant les routes qui vont vers l'intérieur du Péloponèse, devaient présenter un ensemble formidable de défense ².

On ne sait également si la flotte grecque adossée à l'hémicycle de Kenchrées, qui va de l'actuel Kalamaki jusqu'au delà du canal de Corinthe et de la récente bourgade Isthmie, admirable champ de bataille pour une flotte à rames, n'aurait pas le dessus sur l'ennemi comme à Salamine. Quoi qu'il en soit, le cours des événements changeait la dernière partie du plan des confédérés, pour la gloire d'Athènes, et faisait livrer dans ses eaux la bataille décisive. C'est à la suite de cette grande victoire seulement que les Péloponésiens, un peu plus tard, se décidèrent à sortir de leur défensive et à aller défaire l'ennemi en pleine Grèce continentale.

Les précautions des deux adversaires, leurs projets stratégiques, leurs procédés de grande guerre, la manière dont ils menèrent les opérations sur mer et sur terre, tout démontre qu'au début du v^e siècle la guerre, loin d'être une rencontre aveugle et confuse de milices improvisées ou d'escadrilles de

1. Hérodote, VIII, 71.

2. Sur la muraille de l'Isthme, Xénophon, *Hellen.*, IV, 8, 8. Valérien et Justinien refortifièrent l'Isthme. Les vestiges sont encore partout reconnaissables sur une longueur de dix kilomètres. Leake, *Travels in Morea* (Londres, 1840), vol. III, p. 304. Id. *Peloponesiaca* (Londres, 1846), p. 396. Voir également la très intéressante étude de M. S. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημῶν*, t. II (1905), p. 433 et s., t. IV (1907), p. 20 et s., pour ce qui concerne le moyen âge et surtout pour les temps des Paléologues qui, eux aussi, refortifièrent l'Isthme.

rudes flibustiers ignorants, était le choc organisé de troupes ou de flottes savantes et manœuvrières visant à des objectifs déterminés, et qu'elle constituait déjà une science, comme de nos jours. L'opinion que dans l'antiquité la guerre n'était pas encore devenue un problème scientifique ¹, que, vu la faiblesse des engins mis en œuvre, tout dépendait des qualités seules du matelot ou du soldat, de la valeur personnelle du commandement, est une opinion erronée. D'abord, l'énergie morale aujourd'hui aussi, comme par le passé, joue toujours le rôle prépondérant dans les engagements; peu importe la différence des armes et de la tactique; aux terribles corps-à-corps d'autrefois, ont succédé des engins plus terribles encore semant la mort à distance. Ainsi la lutte continue à exiger une vaillance au moins égale à celle de jadis. On ne sait au juste s'il faut plus de valeur personnelle et plus de sang-froid à un commandant de trière, qu'au commandant d'un colosse cuirassé, d'un tirant d'eau de plusieurs mètres et d'une vitesse vertigineuse, échangeant des coups d'Encélade et de Briarée. En revanche, la tactique sans cesse modifiée, n'aurait pour sa partie immuable, — les grands principes d'attaque et de défense, — rien de nouveau pour l'antiquité. Nelson dirigeant tout son effort contre une seule partie de la ligne de bataille de l'amiral Brueys à Aboukir, n'inaugurerait pas une tactique qui eût étonné Miltiade ou Epaminondas, véritables initiateurs des formations ayant pour but de concentrer l'effort principal d'une armée contre une partie des forces opposées. Il ne faisait qu'appliquer au combat sur mer les principes qui avaient guidé sur terre les deux généraux anciens. Les admirables dispositions du général spartiate Xanthippe, condottier à la solde de Carthage, à la bataille où il défit le consul Regulus, offrent un modèle d'emploi judicieux des troupes qu'on a sous la main. La bataille d'Hydaspe, ce Marengo grec où Alexandre ressaisit la victoire par l'arrivée opportune de Cratère, constitue une leçon d'emploi rationnel des réserves sur

1. Cartault, *La trière athénienne*, p. 2.

le champ de bataille. Déborder les ailes ou briser le front étaient deux dogmes qui passionnaient les anciens non moins que les modernes. La formation de la flotte athénienne dans la bataille des Arginuses; les mouvements de Phormion à Naupacte pour déjouer les savantes combinaisons de l'ennemi provoqueront toujours l'admiration des techniciens. Mais c'est surtout dans la stratégie la plus hardie et la plus habile que les anciens excellèrent. Le stratège Démosthène enfonçant une épine dans le flanc de Sparte par l'occupation de Pylos; Agathocle paralysant l'effort de Carthage en Sicile par le transfert subit du théâtre de la guerre en Afrique¹; Alexandre, marchant, inopinément, après la bataille d'Issus, sur la Phénicie pour enlever les bases maritimes de l'empire perse, en font foi. C'est pourquoi Napoléon disait que la stratégie ne s'apprend pas dans un traité, mais dans les récits des campagnes des grands généraux de l'antiquité. Ces récits de guerre, nous les trouvons chez les historiens grecs dans des exposés succincts, mais clairs. On objecte² qu'ils ne sont pas conçus avec cette exactitude scientifique, qui est un des besoins de l'esprit moderne. Mais en vérité, si nous mettons de côté les dissertations toutes spéciales des écrivains militaires ou navals, les grands historiens modernes ne pèchent pas par minutie dans la description des choses militaires, et souvent même ils ne parviennent pas à rendre la véritable image de la guerre que le plus souvent ils ignorent comme si elle était hors du domaine de la vie humaine. Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, eux la connaissent et ils la décrivent de main de maître. Comment donc est-on arrivé à penser³ que les historiens grecs, uniquement préoccupés des causes morales, ont négligé les faits matériels, qui déterminent l'issue du combat? Quand Hérodote, Thucydide, Xénophon, et Thucydide plus encore que les autres, nous font assister à une bataille, ils peignent vraiment les qualités et les défauts des hommes, leur attitude, leur

1. Diodore, XX, 5, 6, 7.

2. Cartault, *op. c.* p. 2.

3. Cartault, *op. c.* p. 18.

caractère; nous voyons par les discours du commandant son influence s'exercer sur ses soldats, et, l'action engagée, nous recevons tour à tour l'impression des sentiments divers, des alternatives de découragement et d'ardeur, par lesquelles passent les combattants. Mais tout cela, il nous semble, n'est pas au détriment des faits dont la description est toujours exacte et très militaire. Les causes, même d'ordre matériel, ne manquent jamais d'être signalées, qualité des navires, supériorité de l'armement, effets de la discipline, tactique employée. Il n'y a donc pas lieu de penser que les historiens anciens insistaient sur les faits moraux en raison de ce que, dans le combat, tout dépendait de ceux-ci, la guerre n'étant pas encore une science. Action morale et action matérielle y avaient leur place, comme elles l'ont aujourd'hui et l'auront toujours, et les historiens anciens ont su nous les décrire toutes les deux d'une manière incomparable.

La flotte perse sortant des détroits, le passage des troupes effectué, et doublant la pointe méridionale de la Chersonèse, se dirigea vers le golfe d'Enos pour aller tirer à sec ses navires sur la plage qui s'étend des deux côtés de l'embouchure d'Eubros, non loin de Dedeagatch de nos jours, et de la plaine immense de Dorisque où les colonnes de l'infanterie et de la cavalerie perses se massaient pour être dénombrées et passées en revue par Xerxès. Les amiraux s'étant arrêtés là, suivant l'ordre du roi ¹, font calfater et rajeunir les coques en attendant le jour de la grande revue royale qui ne tarda pas à venir. Avec son talent descriptif, Hérodote nous peint la toile magnifique de la grande revue navale de Dorisque. La marine, aussitôt après la revue et le dénombrement de l'armée dans la plaine, lance ses trières du rivage à la mer. Xerxès met alors pied à terre et quitte son char pour s'embarquer dans la *réale* sidonienne, dont on peut s'imaginer la beauté et le luxe. A bord, il s'assoit sous un dais couvert d'ornements d'or. Heureux et puissant, il traverse les rangs des escadres

1. Hérodote, VIII, 59.

C. N. RADOS, *La Bataille de Salamine.*

qui, à quelque distance du rivage, se tiennent rangées en bataille. Le navire passe successivement sous la proue de toutes les trières ; le roi les examine attentivement, et s'enquiert du nombre des combattants et des chiourmes, que les secrétaires enregistrent. Les amiraux, faisant appareiller les trières, puis virer de bord, avaient mis en panne à une distance de quatre plèthres, — une encablure, 200 mètres à peu près, — du rivage, cap sur terre, en ordre de front, sonné le branle-bas de combat, et armé les épibates. Le grand roi, faisant route entre le rivage et l'armée, prolonge la ligne des proues tournées vers la terre et passe en revue les escadres ¹. Déjà à Abydos où, assis sur le trône de marbre blanc, offert par la ville, il suivit la joute, les régates, où les Sidoniens furent vainqueurs, elles lui avaient montré la vigueur et l'adresse des chiourmes et des kéleustes. De Doriskos, la flotte cingla vers le canal d'Athos, et doublant le reste des pointes de Chalcidique, se dirigea sur Therma, après avoir embarqué des troupes auxiliaires de toutes les villes du littoral. A Therma l'armée navale, *ὁ ναυτικὸς στρατός*, la troupe maritime, comme l'appelle Hérodote, campe ² sur les plages qui s'étendent des bouches d'Axios à la ville de Therma, pour attendre le roi. Xerxès à son arrivée, alla, à bord du navire sidonien, reconnaître lui-même les bouches du Pénée. Les équipages contenaient leur ardeur attendant l'avance des troupes, de la troisième armée surtout, commandée par Mardonius et Masistès, ayant reçu l'ordre de concerter tous leurs mouvements avec la flotte qui longeait la côte. Toutefois les éclaireurs sont lancés en avant. Dix trières atteignent le groupe des Sporades où elles donnent la chasse à la grand'garde grecque composée de trois trières et croisant devant Skiathos. L'une de celles-ci, trière athénienne, traversant avec audace la ligne ennemie, s'enfuit derrière elle vers l'embouchure du Pénée, et avec la facilité que l'on sait le triérarque Phormos débarque son équipage et en forme une compagnie de marche qui se dirige vers le sud, après avoir tiré et abandonné le navire sur la côte à la

1. Hérodote, VII, 100.

2. Hérodote, VII, 124 : *ἐστρατοπεδεύετο*.

merci de l'ennemi; une autre, trézénienne celle-ci, est réduite après une courte résistance. Les Phéniciens, en fidèles adeptes de Moloch, immolent sur la proue le plus beau des épibates, Léon, augurant une heureuse issue de la guerre entreprise du nom de la victime. La troisième, une éginète, commandée par Asonidès, ne fut réduite qu'après une héroïque résistance pendant laquelle l'épibate Pythès, fils d'Ischenoos, couvert de gloire et de blessures, fut l'objet de l'admiration des guerriers perses servant comme épibates à bord des trières phéniciennes, qui, après avoir soigneusement pansé ses blessures, allèrent montrer au camp perse le beau et athlétique prisonnier¹. Ce n'était pas assez adroit pour rehausser le moral du soldat barbare.

1. Hérodote, VII, 179-182.

CHAPITRE II

LE DÉSASTRE DE SÉPIAS

Les Barbares sur la côte de Magnésie. — La colère du ciel. — Hellespontos. — Trois jours de tourmente. — La flotte perse diminuée d'un tiers. — Les grands naufrages des marines à rames.

Cependant cette échauffourée faillit jeter la panique dans les rangs grecs. Du sommet de Skiathos, les flambeaux des vigies rendirent compte de l'accident aux Hellènes rangés sur les plages du nord de l'Eubée. Ce fut le signal d'alarme. Ils descendirent les trières à la mer et se retirent à Chalcis pour fermer le canal d'Euripe, en laissant des vedettes et des sentinelles perdues sur les hauteurs de l'Eubée ¹. Sur ces entrefaites, trois des dix navires barbares qui avaient attaqué la grand'garde grecque des Sporades, conduits par un pilote indigène explorent le détroit entre Skiathos et Magnésie, découvrent le récif de Myrmex, et donnent l'occasion à la prévoyance toujours en éveil du monarque perse de s'exercer une fois de plus. Une colonne de pierre, érigée sur l'écueil, va signaler le danger à la flotte ², qui, après avoir relâché à Therma, se dirigeait à présent tout entière vers le sud pour gagner le canal de l'Eubée, en culbutant devant elle l'ennemi. A présent la perte des Grecs paraissait certaine. La première partie du plan perse, celle qui justement paraissait la plus difficile, était réalisée ; leur flotte et leur armée étaient arrivées sans encombre aux portes mêmes de la Grèce. Ni l'armée ni la marine hellénique ne paraissaient offrir une sérieuse résistance ; de Tempé, d'Artémision, elles

1. Hérodote, VII, 183.

2. Id. *ibid.*, 184.

s'étaient retirées sans tenter le moindre effort. La coalition donc, loin d'avoir une capacité offensive, ne parvenait même pas à présenter une défense digne d'être prise au sérieux ; les prêtres de Delphes n'avaient pas tort d'insinuer à temps la soumission. Tandis que pleines d'élan les colonnes perses contournent les contreforts d'Olympe, la flotte magnifique et puissante de Xerxès va mouiller sur la côte de Magnésie. L'épouvante et la consternation sont partout sur le littoral. Mais les dieux de la Grèce veillent sur elle, et déjà Borée, sollicité par sa femme, princesse athénienne, Orithye, fille d'Erechthée, fonce sur les barbares ¹.

Cette fois les navires perses ne sont pas tirés sur la grève. Le rivage peu étendu entre la ville de Kasthanée et le cap de Sépias ², n'offrait pas une plage capable de servir à une flotte si nombreuse, ni la côte un mouillage où les trières pussent braver sur leurs ancres les surprises du vent. Les craintes du prudent Artabane qui voyait, en cas de tempête, l'impossibilité d'abriter cette immense flotte, allaient se réaliser ³. A la vérité, la facilité avec laquelle les flottes à rames succombaient à la fureur d'une mer démontée, l'impossibilité de fuir vite et loin pour chercher un refuge, exigeaient à chaque pas l'existence de ports sûrs ou de grèves capables de recevoir les trières. Si les amiraux de la flotte barbare, arrivés sur le tard à la hauteur du cap Sépias, avaient eu sous leurs ordres un autre genre de navires, ils auraient dû continuer leur route pour trouver un mouillage moins exposé. Ils auraient donné très probablement dans le golfe Pagasétique. Mais les chiourmes qui ramaient depuis le matin ⁴ étaient épuisées. Un calme, d'ailleurs trompeur, régnait sur la mer. Le signal de mouiller fut envoyé. Les pre-

1. Borée s'est marié à Athènes (Hérodote, VII, 189). Pouvait-il en être autrement ? Sa salubrité, sa fraîcheur, son climat exquis, Athènes les doit à ces brises du nord qui ne lui font presque jamais défaut. Borée est le grand ami d'Athènes, qui, reconnaissante, lui avait érigé un temple aux bords de l'Ilissus, et fêtait l'anniversaire de la tempête propice soulevée contre l'ennemi.

2. Voir la carte générale du théâtre de la seconde guerre médique.

3. Hérodote, VII, 49.

4. Hérodote, VII, 183 : Πανημερόν δὲ πλώοντες οἱ βάρβαροι ἐξανύουσι τῆς Μαγνησίης χώρας ἐπὶ Σηπιάδα τε καὶ τὸν αἰγιαλόν, τὸν μεταξὺ Κασθαναίης τε πόλεως ἔοντα καὶ Σηπιάδος ἀκτῆς.

nières divisions, la tête de colonne seulement, amarrent leurs navires, mais toutes les autres presque toute l'armée, restent en grande rade sur leurs ancres, formant échelons sur une profondeur de huit bâtiments ¹. Qu'on se représente cet immense échiquier de 1200 trières, encadré de plusieurs centaines de pentecontères, d'olcades, de péniches de toute sorte, qui sont venues pêle-mêle mouiller sous la protection de la flotte. Cependant la nuit étend son aile sombre sur l'immense armement, et le silence le plus profond succède à l'agitation d'une journée fatigante. Plus de bateau qui bouge, si ce n'est la yole de la garde faisant sa ronde de nuit à travers les groupes des navires endormis sur l'eau qui reflète les myriades de brillants de la voûte étoilée d'une nuit sereine des mers helléniques. Tout se tait fors les soldats de garde à la poupe, qui échangent le mot d'ordre. Les *phénicides*, et les pavillons, pendant mollement le long de la gaule d'enseigne, de la *stylis*, indiquent combien est profond le sommeil d'Eole et de ses acolytes. La chaleur cependant devient suffocante et annonce un réveil terrible. Tournée vers l'orient en face de cette fourmilière flottante, s'élevait, inhospitalière et farouche, la côte accidentée et rocheuse. On y voit encore de nos jours la crique cavernieuse où l'amoureux Pelée a fait la conquête de la Néréide Thétis. Les ruines d'un vieux castel byzantin couronnent le village qui continue l'antique Sépias, près du cap dont les deux pointes portent aujourd'hui les noms de saints Georges et Demètre, à proximité des restes d'un bourg jadis opulent, qui, aux jours de la guerre de l'indépendance hellénique, a payé cher son amour pour la liberté. C'est là qu'eut lieu le terrible désastre de la flotte perse.

Au crépuscule, c'était encore la bonace; pas une brise ne ridait encore la surface des eaux; mais avec le lever du soleil les premiers souffles du vent arrivent soudain en tempête.

Celui qui traverse un jour de calme et de ciel serein, les eaux bleues et limpides de la mer Egée, qui offrent l'aspect tantôt d'une nappe interminable à la surface argentée, tantôt

1. Hérodote, VII, 188.

d'une immense mare d'huile, ne pourrait soupçonner de quelles méchancetés est capable cette mer, quand, fouettée par Eole, elle se démène en furie. Tandis que le vent Hellespondias¹ souffle sur elle avec fracas, les vagues affolées, écuman-tes, fuient les côtes de Thrace et de Troade et traversent le peu profond archipel à une vitesse incroyable, grandissant, se dressant plus haut à chaque pas, pour aller se briser en déluge d'écumes, en colonnes fantastiques, avec mille bruits assourdissants au pied des côtes abruptes et inébranlables de la Magnésie, de l'Eubée et des Cyclades, qui, elles, paraissent submergées sous la charge furieuse de ces blancs escadrons. Ces rudes étésiens, qui donnaient aux Corcyréens le prétexte de ne pas renforcer la flotte confédérée de leurs soixante trières, arrêtées, disaient-ils, malgré leur bonne volonté, au cap Malée, furent de tout temps la grande école du marin grec. Au moment où les plus gros paquebots hésitent à quitter le port, il s'élance de gaieté de cœur dans ce tourbillon des vents et des flots sur sa légère sacolève, résistante de coque, haute des joues, fendant bravement les vagues ou s'élevant sans péril sur leur crête. Elle est gouvernée d'une main sûre, sa voile gonflée en ballon lui donnant l'équilibre nécessaire. Il n'en était pas de même, comme nous venons de le dire, pour la trière, presque plate de ventre, qui, surprise par la tempête, avait peu de chances de se tirer saine et sauve du danger. Sa membrure se disloquait aisément, l'eau pénétrait de toutes parts, et le navire était englouti². Sa charpente n'était pas

1. Le nom du vent, la route des épaves, la plupart allant s'échouer sur des points de la côte situés plus au sud que le mouillage de la flotte; ce dieu Boréas, à qui va toute la reconnaissance des Grecs, prouvent que le vent qui détruisit les navires perses, eut son point de départ entre nord-nord-est et nord-est, voire est-nord-est, et il ne fut pas franchement l'est comme pourrait le faire supposer le terme ἀπηνιώς dont Hérodote se sert, VII, 188.

2. V. le récit d'un naufrage. Ov. *Métam.*, XI, v. 480 et s. Non seulement la trière redoutait les assauts de la tempête, mais elle supportait mal un long séjour à la mer; elle fatiguait, faisait eau, et après un temps assez court, elle avait besoin d'être radoubée... V. Thuc., VII, 12, où Nicias se plaint de l'état de sa flotte. Quant à Xerxès, il avait fait, comme on se le rappelle, radoubier quelques jours avant le naufrage à Dorisque.

assez solide pour affronter les fureurs de la mer. Avec ses bords bas et percés d'ouvertures, avec ses formes minces et effilées, et sa cale peu profonde, elle ne pouvait supporter les assauts des vagues, ni même les secousses d'une mer houleuse. Les vents retenant la trière au port, sinon sur la grève¹.

Celles des divisions perses qui avaient amarré à la côte eurent le temps de hisser les navires sur le rivage, malgré l'impétuosité des premières attaques de Borée, qui dans ces parages sont les plus dangereuses, ce qui fait dire aux matelots de l'Archipel dans leur langage pittoresque : « Navigue avec un vieux Nord et un jeune Sud ». Mais les trières qui étaient pour ainsi dire en l'air, furent emportées par le vent et la rage de la mer démontée, et jetées les unes contre les autres et toutes ensemble sur les rochers de Kasthanée, de Sépias, d'Ippni, de Mélibœa, et les abords du mont Pélion², tandis qu'une autre partie, assaillie par les vagues, fut écrasée par des paquets de mer, et navires et équipages disparurent engloutis. Trois jours le vent souffla en tempête, et on n'entendait que les mugissements de la mer en furie. Dans cette calamité, périrent plus de quatre cents trières³, une grande quantité de transports et de navires auxiliaires, une partie considérable des équipages, et beaucoup d'argent de la flotte. La mer rejeta longtemps des coupes d'or et d'argent et d'autres objets précieux des riches épibates perses que les habitants de la côte de Magnésie ramassaient. Les amiraux, craignant, en cette occurrence, une attaque subite des Thessaliens, enhardis par l'étendue du désastre, qui pourrait mettre en péril l'existence même de la flotte sauvée sur le rivage, firent entourer le camp des trières d'une muraille improvisée avec les épaves rejetées sur la côte⁴. Les forces navales du grand roi diminuèrent sensiblement. La flotte grecque tenue au courant par ses vigies du nord de l'Eubée réapparut à Artémision⁵.

1. Thucydide, IV, 4 ; VIII, 31, Démosth. *Philip*, I, p. 48.

2. Hérodote VII, 188.

3. D'après Diodore, XI, 12, trois cents.

4. Hérodote, VII, 193.

5. *Id.*, *Ibid.*, 192.

Les colères du ciel ont dans l'histoire des humains plus d'influence qu'on ne le pense. La tempête est également à l'origine de la grandeur du plus puissant état maritime des temps modernes. Que fût-il advenu en effet, de l'Angleterre, sans la tempête qui en 1588, détruisit, fort à propos, l'Invincible Armada ? A coup sûr, c'est avec la complicité des éléments, favorables à son audace et à son génie, que Francis Drake triompha dans la Manche des vainqueurs de Lépante. Et encore, le brouillard causait de l'événement le plus important de la Guerre de Trente ans, la mort de Gustave-Adolphe, tombé, grâce à lui, dans un parti ennemi. Le coup de foudre qui, le 2 juillet 1503, éclatait auprès de Martin Luther et lui faisait faire vœu d'être moine, a déclanché des choses qui ont remué les peuples pendant des siècles. Le froid, en 1794-1795, permettait à la cavalerie de Pichegru, de prendre d'assaut la flotte hollandaise, captive des glaces à Texel, et, en 1812, chassait Napoléon de Russie, et détruisait la Grande Armée. Mais la tempête ne sauvait-elle pas une première fois Athènes, en faisant disparaître la flotte de Mardonius à Athos ?

Les grands naufrages rapportés par Hérodote, n'ont rien d'insolite dans la marine à rames, où ces malheurs, d'une étendue extraordinaire n'étaient que trop fréquents à cause de la faiblesse du matériel. Entre autres défauts, le bordage du navire n'était pas d'une grande épaisseur ¹, quelquefois huit centimètres, quelquefois seulement six, et rarement plus de quatorze. Sous ce même Athos, redouté de la marine du grand roi, une flotte grecque périssait corps et biens quelque dizaines d'années plus tard. L'amiral lacédémonien Mindare battu à l'Hellespont et retiré à Abydos, mande de l'Eubée en toute hâte des renforts. Son lieutenant Etéocle accourt à la tête de cinquante bonnes trières, mais pendant que cette flotte de secours double la pointe d'Athos, une terrible tempête s'abat soudain sur elle et fait engloutir par la mer tous les cinquante vaisseaux. Il n'y eut de sauvés que douze matelots ². De même

1. Diogène Laërce, I, 103.

2. Diodore, XIII, 40.

en 255, lors des guerres puniques, une grande flotte romaine, trois cent cinquante navires, pentères cette fois, périssait à peu près tout entière. C'est le plus grand désastre maritime connu. Commandée par Marc Emile et Servius Fulvius, la flotte victorieuse rentrait, lorsqu'elle fut surprise, le dernier jour de mai, par la tempête à quarante milles ouest du cap Passaro, — Πάχυνος, — à Camarine, où les consuls se dirigèrent contre l'avis des pilotes qui craignaient la saison et les récifs de la côte sicilienne. Le châtement fût terrible, le rivage fut couvert d'épaves et de cadavres de sinistrés ¹. Un an après, cent cinquante autres pentères romaines, assez téméraires pour vouloir cingler directement de Palerme vers l'embouchure du Tibre, s'élancèrent en haute mer et furent englouties par l'infidèle et capricieuse Méditerranée ². Le même dédain des avis des pilotes amenait à un désastre complet, dix-huit siècles plus tard, l'importante flotte des galères du grand commandeur de Castille don Luiz de Requesens se rendant du golfe du Lion à Barcelone ³. En 718 de notre ère, l'arabe Molesma, battu devant Constantinople par l'empereur Léon, et battant en retraite, fut pris dans une telle tempête que presque toute sa flotte fut détruite et coulée.

L'avénement de la marine à voiles a sauvé les marines militaires de malheurs d'une pareille étendue. Hérodote n'a pas inventé les grands naufrages des guerres médiques.

1. Polybe, I, 36 : « παύτης δὲ μάλῃ περιπέτειαν ἐν ἐνὶ καιρῷ, dit-il, κατὰ θάλασσαν οὐδ' ἵστορεῖσθαι συμβέβηκεν ». En effet, les quatre cents navires engloutis ou brisés à Sépias ne représentaient qu'un déplacement inférieur à 20.000 tonnes ; la flotte des consuls romains offrait au moins le triple de ce tonnage.

2. Polybe, I, 39. Pour le terrible naufrage de la flotte romaine, revenant à Misène de Formes, v. Chapot, *La flotte de Misène*, Paris, 1896, p. 64.

3. *Le Memorie di un uomo da remo* (1565-1576). Manuscrit de la Bibliothèque de Venise, publié par A. Vecchi. Rome 1884.

CHAPITRE III

PREMIÈRES RENCONTRES ET RETRAITE DES CONFÉDÉRÉS.

La rade des Aphètes. — Un premier engagement favorable aux armes grecques. — Nouvelle tempête. — La tentative des Perses de cerner la flotte grecque par Kaphéreus et Geraistos échoue. — Le désastre de Koila. — Les Grecs enlèvent une division cilicienne. — Deuxième combat naval. — L'armée des Thermopyles est tournée. — La retraite de la flotte des Confédérés.

La flotte perse, diminuée et éprouvée de la sorte, semblait une proie facile; les Grecs résolurent de marcher contre elle, et les circonstances les servirent à souhait pour obtenir un premier succès assez considérable, dont nous aurons à parler tout à l'heure.

Le calme rétabli, le gros de la flotte perse fut derechef lancé à la mer, et se dirigea vers le sud, côtoyant la terre ferme ¹. Les navires, après avoir doublé le coude formé par la Magnésie, mirent le cap directement sur le golfe qui conduit à Pagasae ². Mais cela, notons le bien, ne veut pas dire que la flotte perse entra dans le golfe Pagasétique. Elle navigue, cap à l'ouest, dans le couloir qui commence au coude de Magnésie, en face de Skiathos, et aboutit aux issues du golfe de Pagasae et à l'entrée du golfe Maliaque. C'est dans un endroit tout proche et sur la Magnésie, presque ille ayant deux faces, l'une vers le golfe Pagasétique, l'autre sur la mer extérieure, que l'historien place le

1. Hérodote, VII, 193 : Οἱ δὲ βάρβαροι, ὡς ἐπαύσατό τε ὁ ἄνεμος καὶ τὸ κύμα ἔστρωτο, κατασπᾶσαντες τὰς νέας ἔπλων παρὰ τὴν ἡπειρον.

2. Id. ibid. κάμψαντες δὲ τὴν ἄκραν τῆς Μαγνησίης ἰθέαν ἔπλων εἰς τὸν κόλπον τὸν ἐπὶ Παγασέων φέροντα.

rivage des Aphètes, auquel peu après les escadres barbares amarraient leurs navires. Hérodote précise : « Dans ce golfe, existe un endroit en Magnésie où, dit-on, Héraclès, lors de l'expédition de l'*Argo* en Colchide, pour la conquête de la Toison d'or, fut abandonné par Jason et ses compagnons, après avoir été envoyé faire de l'eau ; c'était de là que, la provision d'eau faite, on devait prendre le large, ce qui a donné à cette place, le nom d'Ἀφεταί, *point de départ*. C'est là donc que la flotte perse alla relâcher » ¹. Mais l'indication ἐν τῷ κόλπῳ τούτῳ ne serait-elle pas l'effet d'une interpolation ? Ne serait-ce pas une glose marginale, qui, introduite dans le texte, fait croire qu'Hérodote place Aphètes dans le golfe même de Pagasae ?

On ne sait donc pas si cette baie, rade, ou simple côte est l'actuel Trikeri, un point dans le golfe de Pagasae, ou un point de la côte extérieure de Magnésie. La placer hors du golfe de Volo et en face d'Artemision, ne paraît pas illogique. Le texte d'Hérodote est assez explicite d'ailleurs quand il dit que les Barbares ont quitté Sépias pour se diriger vers le sud en longeant le continent jusqu'au coude formé par la Magnésie, qu'ils le doublèrent, et qu'ils pénétrèrent dans le couloir qui débouche dans le golfe de Pagasae ; mais il ne dit pas que réellement ils entrèrent dans ce dernier golfe.

Il est très clair qu'il établit une distinction entre le golfe de Pagasae et les eaux dans lesquelles les Perses, après avoir doublé la pointe de Magnésie, naviguaient ² ἰθὺς, tout droit, vers le golfe qui conduit à Pagasae. Ces eaux se trouvent entre le cap d'Artémision et la pointe de Magnésie vers l'est, d'une part, et d'autre part, l'issue du golfe Pagasétique, le long canal d'Oréos et les travaux de défense actuels près du cap Stavros, vers l'ouest. Il était naturel pour les Perses, après avoir été cruellement éprouvés par Borée sur la côte de Pélion, de cher-

1. Hérod., VII, 193 : « Ἐπὶ δὲ γῶρος ἐν τῷ κόλπῳ τούτῳ τῆς Μαγνησίας, ἔνθα λέγεται τὸν Ἡρακλέα καταλειφθῆναι ὑπὸ Ἰήσονός τε καὶ τῶν συνεταίρων ἐκ τῆς Ἀργούσ ἐπ' ὕδωρ πεμφθέντα, εὖτ' ἐπὶ τὸ κῶας ἐπλῶον ἐς Αἶξαν τὴν Κολχίδα · ἐνθεῦτεν γὰρ ἔμελλο' ὕδρευσάμενοι ἐς τὸ πέλαγος ἀπῆσιν, ἐπὶ τούτου δὲ τῷ χώρῳ οὖνομα γέγονε Ἀφεταί. Ἐν τούτῳ ὦν ὄρμον οἱ Ξέρξης ἐποιεῦντο.

2. Voy. p. précéd. note 2.

cher un rivage moins exposé à ses méfaits, comme l'est, en effet, la côte, tournée vers le S.-E., entre la pointe de Magnésie, et l'entrée du golfe de Volo, juste en face de l'ennemi campé au nord de l'Eubée. Hérodote, dans le récit qu'il nous donne plus loin, de la nouvelle tempête qui assaillit la flotte barbare à Aphètes même ¹, dit que les épaves échouaient sur cette côte poussées par le vent, qui dut être un vent du sud. Si vraiment la flotte se trouvait dans le golfe de Pagasae, il n'était pas possible aux cadavres et aux épaves provenant du naufrage, qui avait eu lieu à Sépias, d'aller l'y trouver et de frôler les proues et les rames, glaçant les matelots d'épouvante. Enfin, quand il rapporte la légende du plongeur Skylliés, il fixe à une courte distance de 80 stades, soit 15 km. environ, la traversée entre Aphètes et Artémision ². L'historien devait parler d'une distance beaucoup plus considérable, si Aphètes se trouvaient dans le golfe de Volo. Au surplus, il semble peu naturel que les Argonautes, après avoir quitté Iôlcos, se soient arrêtés, quelques instants plus tard, dans le golfe même, pour renouveler leur provision d'eau; et encore ce nouveau point ne serait pas propice pour gagner sans encombre le large ³. Des fouilles n'ont pas encore éclairci cette question.

C'est de cette base, d'Aphètes, choisie par les Perses que ceux-ci allaient porter leurs coups contre les Grecs pour les déloger de leur position ⁴, et forcer l'entrée des golfes Maliaque et Euboïque qui les mèneraient au cœur de la Grèce, en

1. Hérodote, VIII, 12.

2. Ibidem, VIII, 8.

3. S'élever en haute mer : ἐς τὸ πέλαγος ἀπήσειν (VII, 193).

4. On comprend aisément que la position des Grecs n'était pas la pointe elle-même d'Artémision, malgré la dénomination des engagements livrés près de ce promontoire, mais le rivage qui s'étend en deçà et vers l'ouest. Les auteurs sont assez explicites. Hérodote, VII, 175, dit : τὸν δὲ ναυτικὸν στρατὸν πλώειν γῆς τῆς Ἰστυαίτιδος ἐπ' Ἀρτεμίσιον, et au VII, 176 : ἐκ δὲ τοῦ στενοῦ τῆς Εὐβοίας ἤδη τὸ Ἀρτεμίσιον δέκεται αἰγιαλός. Plutarque également, Thém. 8 : Ἔστι δὲ τῆς Εὐβοίας τὸ Ἀρτεμίσιον αἰγιαλὸς εἰς βορέαν ἀναπεπταμένος. Donc, quand on dit Ἀρτεμίσιον on comprend plutôt tout le rivage nord de l'Eubée qui s'étend du cap à la bouche nord du canal d'Oréos. Le colonel grec Pissas, ayant étudié cette question, dans sa « Géographie militaire », Athènes, 1905, place encore plus au sud et dans le canal même d'Oréos l'endroit où furent livrés les combats d'Artémision.

même temps qu'y pénétrerait leur armée, aux prises avec les troupes de Léonidas. En quittant Therma, Xerxès, pour atteindre la vallée de Sperchios en même temps que sa flotte, prend sur elle une avance de onze jours ¹. Il arrive le premier au rendez-vous avec trois jours d'avance ²; ce retard de la flotte correspond aux trois jours qu'a duré la tempête.

Au moment où le gros des escadres barbares se dirigeait vers Aphètes, tout un détachement de quinze trières, égaré, pour s'être trop éloigné de la côte, fut enlevé par les Grecs avec le gouverneur de Kymé, Sandoquès, le roi d'Alavandes de Carie et le général cyprïote Penthyle qui, ayant perdu onze navires dans le naufrage de Sépias ne combattait plus maintenant qu'avec le douzième ³. C'étaient là de bonnes prémices. Les illustres prisonniers furent envoyés à l'Isthme ⁴.

Les combats d'Artémision préludèrent d'une manière très heureuse, pour les Grecs, à la lutte sur mer. Il est vrai que pour un moment ceux-ci furent complètement déçus, s'apercevant qu'à l'encontre de la rumeur répandue d'un anéantissement définitif de la flotte perse, elle disposait encore d'un nombre plus que double de celui des navires grecs, mais ils tinrent bon, et livrèrent des engagements très avantageux, prouvant que la solidité de leurs équipages, l'adresse et l'audace de leurs capitaines, compensaient l'infériorité de leurs vaisseaux en construction et en vitesse. Ce fut Thémistocle qui sut empêcher une nouvelle retraite, s'employant de toutes manières pour faire ramener à ses vues les stratèges péloponésiens, qui d'aucune façon ne voulaient livrer une bataille sans l'appui de leur armée de terre, et rêvaient toujours à l'Isthme où ils pouvaient combattre avec une ligne de retraite, un refuge sûr derrière eux ⁵. A la vérité, à Artémision il n'y avait pas d'infanterie sur la

1. Hérodote, VII, 183.

2. Id., *ibid.*, 196.

3. Id., *ibid.*, 195.

4. Ib. Τούτους οἱ Ἕλληνας ἐξιστορήσαντες τὰ ἐβούλοντο πυθέσθαι ἀπὸ τῆς Ξέρξεω στρατιῆς, ἀποπέμπουσι δεδεμένους ἐς τῶν Κορινθίων ἰσθμὸν.

5. Plutarque, *Thémist.*, 7 : καὶ τὸν πεζὸν στρατὸν ταῖς ναυσὶ προσπεριβαλέσθαι qui, mot à mot traduit, veut dire : *mettre l'armée de terre autour des navires.*

côte et la résistance aux Thermopyles ayant été problématique, ils craignaient de se voir couper la retraite par l'Euripe. Il a fallu toute l'astuce, toute la ténacité de Thémistocle pour vaincre leur répugnance à rester et même à adopter l'offensive, puisque Eurybiade, lui aussi, était convaincu de l'impossibilité de résister aux forces navales du roi ¹. Il a été jusqu'à se servir de moyens dont parlent les traditions recueillies par Hérodote mais dont, vraies ou fausses, nous n'avons pas à nous occuper ici ². Quoi qu'il en soit les stratèges restèrent, et ce succès est encore dû aux Athéniens, qui à juste titre, furent célébrés par Pindare, comme ayant jeté à Artémision les fondements de la liberté hellénique ³. Ils étaient d'ailleurs les plus nombreux et s'étaient le mieux comportés pendant l'action.

Il paraît que les amiraux perses eux aussi ont eu peur un moment. Éprouvés comme ils l'étaient par le terrible désastre de Sépias, la réapparition des confédérés à Artémision les désempara. Mais le petit nombre des adversaires, 271 trières ⁴, et quelques pentécontères, les rassura ; et bientôt ils furent tellement enhardis qu'ils détachaient deux cents navires ⁵, pour contourner Skiathos par le nord afin d'échapper à la vue des Grecs. Ces navires devaient suivre la côte orientale de l'Eubée et doublant la pointe méridionale de cette île venir bloquer la flotte grecque de l'Euripe et l'attaquer par derrière, tandis que le corps principal porterait son effort contre le front de la ligne ennemie ⁶. Pas un Grec ne devait échapper, pas même le *pyrphore*, officier sacré de l'armée, portant dans la « *lagnos* » le feu destiné aux sacrifices ⁷. En attendant l'heure de

1. Plutarque, *Thémist.*, 7.

2. V. Hérodote, VIII, 5, et Plutarque, *Thémist.*, 8.

3. « *φρενὴν κρηπὶδ' ἐλευθερίας* » voy. Plutarque, *Thémist.*, 8.

4. D'après Diodore (XI, 12) 280, dont 140 athéniennes.

5. Diodore rapporte trois cents, XI, 12, 3, que Mégabate, d'après lui, ἐξέπεμψε, προστάξας τοῖς ἡγεμόσι περιπλεῦσαι καὶ τὴν Εὐβοικὴν δεξιὰν λαβόντες κυκλώσασθαι τοὺς πολεμίους.

6. La plupart des écrivains et surtout Busolt, Meyer, Stenzel et du Sein, admettent, d'après Hérodote, l'envoi de deux cents navires autour de l'Eubée comme fort probable. Delbruck renvoie cette tradition au domaine des fables. Pourquoi ? C'est l'effet d'une curieuse mentalité de critique.

7. Hérodote, VIII, 6.

l'action combinée, ils concentraient tout ce qui leur restait de forces à Aphètes, et ils en faisaient le dénombrement. C'est dans cet intervalle que le plongeur Skylliés déserte les rangs barbares, arrive à Artémision, et renseigne les généraux grecs sur le mouvement destiné à les bloquer dans l'Euripe, et sur les détails du naufrage de Sépias. Ces nouvelles déterminèrent Eurybiade à convoquer le conseil des généraux qui décida de laisser les équipages campés et de ne pas aller avant minuit à la rencontre de la division détachée. Cependant, comme le soleil allait se coucher, et qu'ils n'avaient observé aucun mouvement de l'ennemi, pendant toute la journée, ils se décidèrent à appareiller et à aller se mesurer avec lui ; essayer de combattre et rompre la ligne de l'adversaire ¹. Il est curieux que les Grecs, décidés enfin à engager le combat, poussent l'audace jusqu'à la témérité ; car non seulement ils se détachent brusquement de leur base et s'élèvent en haute mer pour attaquer l'ennemi, mais ils se laissent cerner, la pire chose à la guerre, dans l'espoir de lui causer une surprise et de briser son front. Inférieurs en nombre et ayant à lutter contre des trières plus agiles, ce serait tenter l'impossible, mais il paraît que les renseignements précis qu'ils avaient sur la diminution sensible des qualités nautiques des escadres perses à la suite du malheur de Sépias, les enhardirent au point qu'ils laissèrent la prudence de côté. Leur perte paraissait certaine et plus d'un Ionien, dans la flotte barbare, parmi ceux qui furent malgré eux trainés à la guerre, les plaignait sincèrement, pendant que l'armée perse courait sus à eux avec quelque désordre, car chacun s'efforce de capturer, le premier, un navire, athénien surtout, pour être honoré par le roi ². Cependant la flotte hellénique évolue dans un ordre parfait, les rangs serrés. A un premier signal les navires, présentant toujours la proue à l'ennemi, rassemblent leurs poupes vers le milieu du cercle qu'ils forment ainsi ; au second commandement, ils se jettent sur les Barbares, peu distants de leur front. Ils prennent

1. Hérodote, VIII, 9.

2. Hérodote, VIII, 10.

d'assaut trente trières et le frère du roi de Salamine de Chypre Gorgos, un des plus brillants officiers de la flotte. L'Athénien Lycomède, fils d'Eschréos, fut le premier à prendre un navire ennemi et fut honoré de l'*aristeion*. La nuit seule sépara les combattants. Les Grecs se retirèrent à Artémision, les Barbares à Aphètes. Une trière de Lemnos désertant les rangs fuyait vers la flotte grecque. Le vautour perse se retira méditant toutefois de revenir, mais il devait être peu satisfait du résultat de ce rude combat. Une nouvelle calamité allait ajouter à sa mauvaise humeur. La nuit fut terrible pour la flotte barbare; la tempête l'assaillit de nouveau, cette fois, doublée d'une pluie torrentielle, accompagnée de tonnerre. Tout grondait autour d'elle, la mer et le ciel paraissaient embrasés. La foudre tombait comme elle tombe sur la montagne grecque un jour d'orage. Les torrents précipités des flancs du Pélion, sautant de rocher en rocher, bouillonnant, écumant, allaient unir sur le rivage leurs mugissements à ceux des vagues courant furieuses à leur rencontre. Pélion flamboyait d'éclairs dont le reflet faisait voir, surnageant, les épaves et les horribles cadavres des malheureux compagnons d'armes, qui tournoyaient autour des proues, et échouaient sur les avirons des trières. Les équipages saisis d'effroi, croyaient leur fin imminente ¹. Et le pire fut que la tempête, une effroyable tempête d'est-sud-est, surprit les imprudents qui voulurent contourner l'Eubée, et à force de voile et de rame, aller couper la retraite aux Grecs. Au mépris des précautions imposées à une flotte de trières, ils eurent la témérité de continuer leur route, au lieu de tirer, à la tombée de la nuit, les navires sur la grève. La tempête les rejoignit furieuse en face de Koila d'Eubée, et, empoignant de ses mille mains les trières, alla les briser sur la côte abrupte et rocheuse. Ce dut encore être là un des drames les plus épouvantables qui aient jamais eu lieu sur une mer déchainée ². Les navires affreusement bal-

1. Hérodote, VIII, 12.

2. Id., *ibid.*, 13. Hérodote dit combien plus affreuse qu'à Aphètes fut la nuit pour cette flotte surprise par la tempête en haute mer, ce qui pour la trière équivalait à la mort.

lottés par des vagues monstrueuses, leurs coques ébranlées de terribles secousses, cherchent en vain à s'appuyer sur les voiles pour gouverner. Dans cette nuit horrible, sans doute d'héroïques capitaines tentèrent l'impossible pour sauver leurs équipages, en ramenant leurs navires au nord, en les mettant à l'abri derrière un cap, ou en entrant dans une crique et en mouillant une ancre. Mais les éléments déchainés sont sans pitié, et le remous atteignait déjà les bastingages. Ainsi périt cette grande escadre qui portait quarante mille hommes d'équipages, rameurs, nautoniers et fantassins. De pareilles infortunes sont faites pour abattre les courages les mieux trempés. La supériorité numérique de la flotte perse diminuait sensiblement ¹; la flotte grecque n'était pas tournée et même recevait un renfort de cinquante-trois navires athéniens ². L'arrivée de ce renfort et la nouvelle du désastre du détachement barbare la pousse à un nouveau coup de main qui finit par l'enlèvement et la destruction d'une division cilicienne. Hérodote ne rapporte pas le nombre de navires pris ou coulés.

Les vents, à vrai dire, avaient merveilleusement servi la Grèce, en détruisant les vaisseaux ennemis, et en inspirant aux Grecs une confiance invincible dans la protection de leurs dieux ³. Delphes avait déjà pressenti que « les Vents devaient être pour la Grèce de grands alliés » ⁴. Toutes les légendes qui ont trait à ces faits, ainsi que le culte des Vents établi par les Delphiens à Thyia prouvent combien fut grand et propice le secours apporté par la fureur des éléments déchainés. La base des opérations de la flotte hellénique, avait un avantage notoire sur celle des Barbares. En effet, Artémi-

1. « C'étaient les dieux qui l'ont voulu ainsi ». De cet avis d'Hérodote ne paraît pas différer l'opinion de Diodore XI, 13 : ὅτι τοῦ πλῆθους τῶν βαρβαρικῶν νεῶν ταπεινωθέντος ἀντίπαλος ἢ τῶν Ἑλλήνων δύναμις γένηται. Cette expression superstitieuse rend les modernes incrédules à l'égard de ce naufrage. Mais pourquoi admettre le naufrage de Sépias, et rejeter celui de Koila? Hérodote les relate tous deux avec la même assurance.

2. D'après Ephore, cinquante. (Diod. XI, 13).

3. Hérodote, VIII, 13, 14.

4. Hérodote, VII, 178.

sion a un rivage sablonneux ¹, assez étendu, sur lequel on pouvait aisément tirer les trières et faire camper les équipages ², à l'encontre d'Aphètes, où les navires passaient la nuit sur mer, le *tarros* traînant dans l'eau ³, les rameurs cloués à leur poste. Ainsi, leurs vaisseaux en sécurité sur la grève, les Grecs ont assisté, en simples spectateurs aux deux grandes tempêtes qui ont infligé tant de pertes à l'ennemi. D'ailleurs, de ces deux tempêtes, la première, œuvre de Borée, dévastait toute la côte de Magnésie, du pied de l'Ossa à Sépias; la seconde, déchainée par le vent du sud-est, le redoutable *sirocco*, balayait la rade foraine d'Aphètes, exposée à ce vent qui alterne parfois avec le capricieux *étésien*. Ces deux vents toutefois, abondant de biais la plage d'Artémision, ont peu de prise sur elle.

Le coup d'audace contre la division cilicienne exaspéra les amiraux perses et les porta malgré le désarroi de leurs forces à une attaque à fond contre les Grecs pour leur infliger un châtement exemplaire et se justifier aux yeux de Xerxès qui, conduisant en personne les opérations sur terre, ne recevait chaque jour que de fâcheuses nouvelles de son armée navale. Tout faisait prévoir que ce ne serait pas la voie de l'Europe, mais celle des Thermopyles qui serait ouverte la première. Les amiraux se portent donc contre la flotte grecque dans l'espoir d'améliorer leur situation en appareillant d'Aphètes; ils ne sont pas loin de l'état d'esprit qui déterminait, en 1805, Villeneuve à sortir de Cadix pour finir à Trafalgar. Cette fois les Grecs ayant senti que l'ennemi médite un coup décisif ne se détachent pas d'Artémision et attendent l'attaque sans broncher. Les Barbares se forment alors en ordre concavé et cherchent à les déborder et à les envelopper. A ce moment les Grecs avancent à leur tour et attaquent vigoureu-

1. Plutarque, *Thémist.*, 8. On y lit qu'Artémision est tout simplement une plage : "Ἔστι δὲ τῆς Εὐβοίας τὸ Ἀρτεμίσιον ὑπὲρ τὴν Ἑστιάϊαν αἰγιαλὸς εἰς βορέαν ἀναπεπταμένος. (Hérodote écrit Ἑστιάϊα, à l'ionienne au lieu du commun Ἑστιάϊα).

2. Hérodote VIII, 9 : αὐτοῦ μέλαντες τε καὶ ἀλισθέντας.

3. Id., *ibid.*, 12.

sement la ligne ennemie. Les deux grands engagements d'Artémision témoignent d'un progrès très réel de la tactique navale dans ces temps reculés. La tactique qui régla les batailles aux jours du plus grand essor de la marine à rames est déjà formée à peu près complètement. L'ordre de combat appliqué à la première bataille, nous le retrouvons plus tard, lors de la guerre du Péloponèse, dans les combats entre Athéniens et Péloponésiens devant Naupacte ¹. Là l'habileté du stratège athénien Phormion et les mauvaises conditions dans lesquelles combattirent ses adversaires, ont fini par rendre désastreuse cette formation que Polyen ² décrit en lui donnant le nom de κύκλος, cercle. La description d'Hérodote ³ ἐκυκλοῦντο αὐτοὺς ἐν μέσῳ et εἰς τὸ μέσον τὰς πρύμνας συνήγαγον ne permettent guère de douter que les Grecs se servirent à Artémision de cet ordre de combat. Quant à ce qui concerne la tactique des Perses à la seconde bataille, ceux-ci employèrent l'ordre concave si usité chez les anciens, et que les Grecs appelaient μηχανοειδές et les Romains *lunatam* ⁴. Les formations des Perses étaient inspirées par leur supériorité numérique, et il en est de même dans toutes les guerres où fut appliquée une tactique qui tend à déborder et à envelopper l'adversaire inférieur en nombre, auquel il ne reste alors qu'un salut : briser la ligne ennemie ⁵.

À Artémision, le grand nombre de navires nuit plutôt à la flotte perse qui, à ce qu'il paraît, n'avait pas suffisamment déployé son front, ni gardé les distances réglementaires. Une certaine confusion se produisit donc dans ses rangs; néanmoins, elle se battit avec une extrême opiniâtreté et les Grecs subissaient des pertes sérieuses, mais elle-même souffrait beau-

1. Thucydide, II, 48.

2. Polyen, *Stratagèmes*.

3. Hérodote, VIII, 10, 11.

4. Lucain, III, 533. Silius Italicus, XIV, 365 et s.

5. Ce que fut pour les anciens la μηχανοειδής φάλαγξ on peut le voir dans le manuscrit de tactique navale de la Bibliothèque Ambrosienne découvert par M. Müller (*Eine Griechische Schrift über Seekrieg*, Würzburg, 1882; dans la bibliothèque, Cod. Ambr. B. 119 sup.), dont nous avons parlé (liv. I, chap. III).

coup plus. Enfin les adversaires se séparèrent; la journée fut indécise. Les Grecs restèrent dans les eaux de l'action, maîtres des épaves et des morts, mais ils avaient été fortement éprouvés, et la moitié des navires athéniens étaient désarmés ¹. Cependant, la victoire n'avait pas souri aux Barbares, ils revenaient dans leur mouillage sans avoir pu déloger les escadres hellènes. Tous les généraux grecs étaient maintenant disposés à rester à Artémision. Thémistocle triomphait.

Tout à coup, la triacontère de garde sort des bouches de Sperchios, portant haut les signaux de détresse. Les passes de l'Oeta ont été forcées ². L'armée barbare allait maintenant envahir la Phocide, la Béotie, l'Attique; la flotte grecque n'aurait pu dès lors rester en l'air à Artémision. Il fallait battre en retraite le plus tôt possible et avant que l'Europe lui fût fermée, par l'armée perse, qui bientôt allait atteindre le canal de Chalcis.

Les combats d'Artémision se sont livrés pendant les trois jours que dura la lutte soutenue avec tant d'héroïsme par le roi de Sparte ³. Malgré la possibilité d'une résistance efficace aux Thermopyles, les Grecs ne pouvaient se flatter que leurs deux postes avancés auraient pu tenir bon tous les deux avec un égal succès. L'un d'eux devait succomber; si c'était Artémision, Léonidas se verrait obligé de retrograder; si c'était les Thermopyles, la flotte, elle aussi, devait battre en retraite, pour ne pas être bientôt coupée. La défense des Thermopyles était étroitement combinée avec l'action de la flotte à Artémision. De tous les mouvements se dégage un plan général : occuper pour quelque temps l'ennemi à Artémision et aux

1. Hérodote, VIII, 18.

2. Diodore suppose (XI, 12, 3) que c'est à ce moment là que Xerxès ordonne à sa flotte, qui, d'après lui, se trouvait encore sur la côte macédonienne, de se porter contre les Grecs : ἐκ Πυδνῆς τῆς Μακεδονικῆς ἀνήχθη (l'amiralissime Megabate) παντὶ τῷ στόλῳ καὶ κατέπλευσε τῆς Μαγνησίας πρὸς ἄκραν τὴν ὀνομαζομένην Σηπιάδα. Son récit est singulièrement confus. Comment peut-on croire que durant la longue marche du grand roi à travers la Macédoine méridionale et la Thessalie, et les combats de Thermopyles, sa flotte restait inactive dans le fond du golfe Thermaïque ?

3. Hérodote, VIII, 15.

Thermopyles, puis livrer une grande et double bataille à l'Isthme. Thémistocle cependant espérait que la grande armée grecque de l'Isthme se porterait en Béotie. Il n'en fut rien ¹. Du coup, les opérations se trouvaient paralysées. Toute la Grèce ferme était abandonnée à la merci de l'ennemi. Athènes allait tomber dans ses mains. Il n'y avait plus de contact avec les forces de l'adversaire. Les tristes mesures du haut commandement, immobilisant les plus belles troupes de la Grèce à l'Isthme, n'osant pas renouveler dans les plaines de Béotie, avec ses bataillons cuirassés et imbattables, ce qu'avait osé Miltiade à Marathon avec une poignée d'hoplites, donnaient l'image d'une déroute générale des forces, qui, pourtant dans de brillantes affaires sur mer et sur terre, avaient tenu en échec l'ennemi pendant plusieurs jours, et ont montré ce que valait la *pédaille* grecque si dédaignée des cavaliers de l'Iran, ainsi que la marine. Elles ont ébranlé sérieusement la confiance de l'armée perse en elle-même. Mais pour tenir en échec l'ennemi au nord de l'Eubée, Thémistocle avait concentré toutes ses forces à Artémision. Il n'en était pas de même de Cléombrote qui, immobilisé dans l'Isthme, laissait en sentinelle perdue à de longues étapes de lui, la petite troupe de Léonidas.

1. Hérodote, VIII, 40.

LIVRE III

LA BATAILLE DÉCISIVE

CHAPITRE I

LA DATE

Difficulté d'établir avec exactitude le jour de la bataille de Salamine. — Encore les *deux Écoles*. — Le clair de lune et les nuits sombres. — Les témoignages. — L'*Iacchos*. — L'éclipse. — La date probable.

Avant de rapporter les derniers faits qui ont amené les deux flottes à leur rencontre suprême de Salamine, avant de tâcher de tirer des documents le récit de la grande bataille elle-même, arrêtons-nous un instant à considérer les questions chronologiques et topographiques, que soulève ce mémorable événement. La date d'abord. Il ne serait pas aisé d'établir avec toute l'exactitude désirable le jour de la bataille. Les textes anciens ne nous éclairent pas suffisamment, et les auteurs modernes qui se sont occupés de près de la question ne nous conduisent pas à des conclusions satisfaisantes. La discussion très vive, ici encore, entre eux, est dominée par le grand débat sur la question de l'entrée de la flotte perse dans le détroit, la nuit qui précéda la bataille. Ceux qui se refusent à admettre que les Perses aient pu y pénétrer, ne croient pas davantage possible une date qui n'aurait pas permis l'apparition, sur la voûte

céleste, de la pâle Sélène, inondant tout de sa lumière argente; ceux qui pensent le contraire, insistent pour une date à laquelle la chaste déesse se serait oubliée dans la contemplation du bel Endymion éternellement endormi, et aurait laissé dans l'obscurité les mers de Grèce, pour le plus grand avantage de l'ingénieux Thémistocle et au préjudice du naïf Xerxès.

Aussi, certains écrivains, comme M. Goodwin ¹, s'efforcent-ils de démontrer que la bataille eut lieu à peu près à l'époque de la pleine lune, et d'autres comme M. Weehler ² s'y opposent vigoureusement. Busolt admet franchement que dans une nuit de clair de lune les mouvements des Perses dans le détroit n'auraient pas échappé à la vigilance des Grecs; aussi est-ce une question capitale pour lui de prouver que la nuit était profonde et épaisse ³. Il tâche par suite, de démontrer que la bataille n'eut pas lieu avant le 27 ou 28 septembre; donc, quatre ou cinq jours avant la nouvelle lune. Il s'appuie sur Hérodote ⁴ chez qui il est question de l'éclipse du 2 octobre, qui empêcha Cléombrote de marcher avec l'armée de l'Isthme sur la Béotie pour harceler l'ennemi battant en retraite. D'après Hérodote ⁵, Xerxès commença d'évacuer l'Attique et de se retirer par la Béotie vers le nord « quelques jours » après la bataille de Salamine. La détermination de la date dépend donc du nombre de jours qui se sont écoulés de la bataille de Salamine au jour de l'éclipse, c'est-à-dire, au 2 octobre. Si l'intervalle a été de dix jours, c'est au 23 septembre qu'il faudrait fixer la date de l'événement. Busolt donne quatre jours, cinq tout au plus, pour que Xerxès prépare sa retraite, commence son mouvement rétrograde et pour que Cléombrote, après en avoir reçu la nouvelle, se décide à marcher vers la Béotie. Ainsi, pense Busolt, on aurait le 27, ou plus probablement le

1. Goodwin, *Harvard Studies in class. Philol.* Vol. XVII, p. 88, 89.

2. Ide Weehler, President of the University of California, *Herodotus's Account of the Battle of Salamis*, in the Transactions of the American Philological Association. Vol. XXXIII (1902), p. 134.

3. Busolt, *Griechische Geschichte*, II, 702, 704.

4. Hérodote, IX, 40.

5. Id., VIII, 113.

28; comme date de la bataille ¹. En effet, toutes les nouvelles pouvaient être très rapidement portées du camp de Salamine au camp de l'Isthme, par voie de mer, et il ne peut subsister aucun doute que le généralissime grec n'ait été informé de la victoire dans la nuit même qui suivit la bataille, et, quelques jours après, de l'évacuation de l'Attique par les Perses, et de la retraite précipitée du grand roi. Une pentécontère ne devait pas mettre plus de quatre heures à parcourir le trajet de Salamine à Kenchrées. Il se pourrait bien, en conséquence, qu'immédiatement après cette dernière nouvelle, le roi de Sparte se soit décidé à sortir de ses retranchements, et tout en s'y préparant, il sacrifiait aux dieux, quand, tout-à-coup, l'éclipse survint. Alors, il abandonne tout et ramène l'armée dans le Péloponèse.

Hérodote ne précise pas le temps où le camp grec fut levé de l'Isthme, et pour l'armée du grand roi ne dit rien autre chose, sinon que l'armée « quelques jours » après la défaite de la flotte et sa retraite vers l'Hellespont, commença, elle aussi, son mouvement rétrograde et évacua Athènes ². On admet généralement ³ que ce mouvement coïncida avec le jour où le roi Cléombrote, chef de l'armée à l'Isthme, sacrifiait aux dieux à l'occasion de la défaite de l'ennemi, jour obscurci par l'éclipse du soleil, ce qui détermina le roi de Sparte à quitter l'Isthme. Il n'avait d'ailleurs rien autre à faire puisqu'il n'était pas résolu à tomber de suite sur les derrières de Mardonius qui se retirait en convoyant le roi et allait prendre ses quartiers d'hiver en Thessalie. Ainsi le jour de l'éclipse, ce jour où Cléombrote quittait l'Isthme et le jour où Xerxès évacuait l'Attique, ne seraient qu'un seul et même jour. Mais de combien de jours se composa le temps écoulé entre la bataille de Salamine et le départ du barbare, trois, cinq ou dix, nous l'ignorons. Voyons

1. Busolt, dans *Neuen Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*, von Fleckeisen, 135 (1887). Id. *Zur Chronologie und Geschichte der Perser-Kriege*, p. 33 f.

2. Hérodote, VIII, 113.

3. Wecklein, *Ueber die Tradition der Perser-Kriege*, in den Sitzungsberichten der philosophisch-philologischen und der historischen Klasse der kön. bay. Akademie der Wissenschaften zu München.

ce qu'Hérodote nous dit lui-même de ce qu'il advint dans cette période. Lorsque Xerxès s'aperçut de l'étendue de sa défaite, il fit des plans pour sa retraite en Asie par voie de terre, mais craignant que les Grecs ne se hâtassent de détruire les ponts, il essaya d'empêcher soit les Grecs, soit les Perses eux-mêmes de soupçonner ses projets, et il réussit à duper tout le monde, hormis son intime, le général Mardonius. Pendant ce temps, désireux de dissimuler ses intentions, il ne pouvait même pas dicter des ordres pour préparer sa marche. Il commença donc à construire, du bord de l'Attique à Salamine une immense digue, destinée à servir de passage en attachant ensemble des hourques phéniciennes qui devaient être à la fois un pont et un rempart pour les ouvriers qui travaillaient aux substructions de la digue. Il commença aussi de nouveaux préparatifs de guerre pour faire croire aux Grecs qu'il méditait une nouvelle bataille navale et qu'il avait l'intention de rester et de poursuivre la guerre. Mais malgré tout, d'une heure à l'autre, sa situation devenait plus critique, et, craignant de voir soudain coupées ses communications avec l'Asie, il précipita la retraite. Cependant, il est aisé de concevoir la fragilité d'un argument, l'argument de « quelques jours » après la bataille et avant l'éclipse, qui aux uns fournit comme date probable de la bataille le 27 ou le 28 septembre, et permet aux autres de la reculer jusqu'au 21.

L'astronomie a facilement reconnu que l'éclipse qui déconcerta le roi de Sparte eut lieu exactement le 2 octobre 480 avant notre ère, d'après les calculs solides que M. Lamp a faits pour aider Busolt dans ses recherches ¹. Mais de tout cela la date exacte du drame de Salamine ne surgit pas. Une date est chose trop essentiellement positive pour qu'on se laisse aller à des conjectures risquées. Une date favorable à l'une ou l'autre des acceptions envisagées aurait, il est vrai, servi à souhait pour résoudre la question de l'entrée ou de la non entrée de la flotte perse dans le détroit. Fort heureusement, cette question est

1. V. Busolt, *Rheinisches Museum*, 1884, p. 702, 703, note.

susceptible de recevoir une solution pratique sans nul besoin de recourir aux phases de la lune. Nous aurons à en parler de façon tout à fait indépendante de la date, car en tout cas, il ne faut pas oublier que tous les mouvements de la flotte perse pénétrant dans le détroit ou même simplement bloquant par dehors les issues, devaient être aperçus de la côte et des hauteurs de Salamine. Or, ils ne furent pas aperçus, ce qui prouve que pendant les opérations, pendant toute la nuit historique, pour une cause ou pour une autre, absence de lune, ou présence de nuages, les ténèbres entouraient l'île d'Ajax. Cherchons donc à établir, si possible, la vérité chronologique sans être le moins du monde influencé par l'idée que la bataille dût être livrée pendant que notre satellite se trouvait dans son plein ou à son premier quartier, puisque seul un ciel réellement sombre peut expliquer comment les vigies grecques ne furent pas en mesure de se rendre compte de ce qui se passait en dedans ou en dehors des issues du détroit. Faut-il noter aussi que dans la mer Égée, même pendant la nouvelle lune, les nuits sereines et étoilées sont suffisamment claires pour permettre à un œil marin de se rendre compte de ce qui se passe à des distances relativement faibles ? Même un œil peu exercé y distingue les silhouettes des coques naviguant dans la demi-obscurité d'une calme soirée orientale, tant que les navires ne se meuvent pas dans l'ombre projetée d'une terre voisine.

Nombreux sont les avis de ceux qui se sont occupés d'établir la date de la bataille de Salamine. Tous les jours, du 21 septembre au 28, ont été proposés, et même le 20 octobre ¹. Puis c'est le 19 *Boedromion* ; mais selon Busolt ² le 19 *Boedromion* coïncide avec le 21 septembre. C'est la date à laquelle la procession habituelle d'Iacchos sortait d'Athènes pour se rendre à Eleusis par la voie sacrée. Donc, Hérodote ³ rapporte le fait suivant, d'où l'on veut déduire la date probable de la bataille. Un des transfuges politiques grecs auprès du grand

1. Du Sein, *Histoire de la Marine de tous les Peuples*, I, 411.

2. Busolt, *op. cit.*, p. 704.

3. Hérodote, VIII, 65.

roi, du nom de Dikæos Theokydeos, Athénien, celui-là même qui raconte le fait, se trouvait avec Démarate, du côté de Thriasion, qui est la plaine devant Eleusis, lorsqu'il vit tout à coup une chose étrange. Tandis que l'Attique envahie et pillée par les Barbares était complètement déserte et vide de ses habitants, que par conséquent on ne pouvait s'attendre à voir passer la procession que les Athéniens avaient coutume de faire tous les cinq ans, en l'honneur de Déméter et de Perséphone, ni à entendre le mystérieux *Iacchos*¹, un gros nuage de poussière s'élevait sur la plaine et la voie sacrée comme s'il provenait d'une foule de trente mille personnes, et cette poussière roulait vers Eleusis. En même temps, les sons lointains des chants sacrés frappaient leurs oreilles. Peu après, ce nuage s'élevait dans les airs et allait descendre sur Salamine et le camp des Grecs, augurant leur victoire selon l'impression des bannis, Démarate et Dikæos. Aujourd'hui comme au temps jadis, quand le vent débouche furieux des ravins de Cithéron et de Phylé, court retentissant de mille cris à travers la plaine de Thriasion et va raser le sol du littoral et de la voie sacrée; quiconque traverse ces parages voit se reproduire la vision interprétée comme un prodige par l'esprit épouvanté des bannis, ou par la piété du peuple athénien qui, dans sa victoire, voyait avant tout la protection de ses dieux. Oh ! alors, la fine poussière blanche roule en gigantesques colonnes vers Eleusis, et on dirait vraiment la poussière levée sous les pas de trente, de cinquante mille pèlerins, battant le sol argileux et se hâtant vers les mystères.

Hérodote cependant, il me semble, ne précise pas nettement que ce fut la veille de la bataille que Dikæos crut voir la pompe d'*Iacchos*² et on a raison de penser que les calculs fondés sur cet épisode pour établir que la bataille eut lieu

1. Pour la procession d'*Iacchos* voir P. Foucart, *Les Mystères d'Eleusis*, Paris, 1914, p. 324 et s. Au temps des guerres médiques, *Iacchos* n'avait pas encore de personnalité, il désignait les chants et les acclamations poussés par le cortège des mystes (v. id. p. 110). C'est le sens qu'il a dans le récit d'Hérodote.

2. Hérodote, VIII, 65

juste le lendemain du 20 *Boedromion*, manquent de base solide¹. Plutarque toutefois, place aussi la bataille vers le 20 *Boedromion*, lendemain de la procession précédant les mystères d'Eleusis²; mais, rapportant, dans la vie de Thémistocle la vision d'Iacchos, il la place au jour même de la bataille et au moment le plus vif du combat, quand le vaisseau-amiral de la gauche des Perses tombait aux mains des Grecs et que le frère du roi lui-même succombait sous les coups des triérarques athéniens Aminias de Décélie et Sosiclès de Pédiee. C'est alors qu'apparut, rapporte-t-il, une grande lumière du côté d'Eleusis; une clameur s'élevait et roulait par la plaine de Thrias jusqu'à la mer, comme d'une foule nombreuse menant le chœur mystique d'Iacchos³. Or, puisque l'Iacchos était mené le 19 *Boedromion*, c'est au 19 *Boedromion*, vers septembre, qu'il fallait placer la bataille. Mais Plutarque ne veut pas en assumer la responsabilité et il met vaguement : *περὶ τὰς εἰκάδας*. Cela ne l'empêche pas toutefois, dans une autre occasion, de placer la bataille au 16 du mois attique *Munychion*⁴, ce qui affaiblit singulièrement son témoignage. *Munychion*, c'est vers avril; or, en avril 480, c'est à peine si Xerxès était sorti de Sardes. Si la bataille de Salamine fut livrée au mois de *Munychion*, comme plus de quatre mois lui ont été nécessaires pour effectuer sa marche de Sardes à Athènes⁵, les Perses auraient dû quitter leurs quartiers d'hiver au cours même de la mauvaise saison. C'est une regrettable confusion. Plutarque ajoute

1. Hauvette, *Hérodote historien des guerres médiques*, p. 407.

2. Plutarque, *Camil.* 19 : ἐν δὲ Σαλαμῖνι περὶ τὰς εἰκάδας (ἐνίκων). Les Eleusines duraient 9 jours.

3. Id., *Thémist.* 14 et 15 : Ἐν δὲ τούτῳ τοῦ ἀγῶνος ὄντος, φῶς μὲν ἐκλάμψαι μέγα λέγουσιν Ἐλευσινίῳθεν, ἤχον δὲ καὶ φωνὴν τὸ Θριάσιον κατέχειν πεδίων ἄχρι τῆς θαλάσσης.

4. Id., *Moral.* 349. F. Πότερον Ἀθηναῖοι... ἐνδοξότεροι : « τὴν δὲ ἑκτὴν ἐπὶ δεκάδι τοῦ Μουνυχῖωνος Ἀρτέμιδι καθιέρωσαν, ἐν ᾗ τοῖς Ἑλλήσι περὶ Σαλαμῖνα νικῶσιν, ἐπέλαμψεν ἡ θεὸς πανσέληνος ».

5. Hérodote, VIII, 51. Les Barbares ont envahi l'Attique trois mois après le passage de l'Hellespont et après avoir temporisé, un mois entier sur ses bords. Hérodote se contente de rapporter, au lieu de toute autre précision, que le moment de leur entrée en Attique coïncida avec l'archontat de Calliade.

que le 16 *Munychion* était un jour consacré par les Athéniens à Artémis, parce que la déesse, qu'on confondait avec la lune, se montra brillante et πανσέληνος le même soir à pareille date d'avril, pour saluer les vainqueurs à Salamine. On voit combien précaire est la joie de ceux qui, sur la foi de l'assertion de Plutarque, crurent posséder une preuve de l'impossibilité dans laquelle se trouvait la flotte barbare de pénétrer dans le détroit par un pareil clair de lune. Ce témoignage du célèbre polygraphe ne saurait être pris au sérieux. Goodwin lui-même hésite ¹ à admettre l'indication fournie par Plutarque, à savoir que la bataille a été livrée le 16 *Munychion* et à la pleine lune, ainsi que cette autre date plus probable, rapportée également, comme nous l'avons dit, par Plutarque, du 19 ou 20 *Boedromion*, c'est-à-dire vers le 20 septembre du calendrier grégorien. Cependant, pense Goodwin, la tradition selon laquelle une nuit de clair de lune précéda la bataille paraît bien fondée et authentique.

Le calendrier athénien, poursuit-il, est basé en général sur les phases lunaires, et ses mois étaient à peu près exactement des mois lunaires ². Il ne serait donc pas possible que le 19 du mois fût longtemps après la pleine lune. D'ailleurs la lune de septembre, six jours après son plein, se lève avant dix heures du soir ³. Après avoir solidement assis leur avis sur ces raisonnements, M. Goodwin et tous ceux qui ne veulent pas admettre que la flotte perse ait pénétré dans le détroit la nuit, opinent qu'une nuit nuageuse serait chose difficilement conçue à cette saison là de l'année, ce qui prouve qu'ils écrivaient par une belle nuit d'automne et surtout qu'ils n'écrivaient pas sous le ciel attique, qui malgré sa beauté est un ciel fort

1. Goodwin. *Pap. of the Am. Sch. of Clas. Sf. at Athens*. Vol. I, p. 248.

2. Le mois athénien, comme on sait, était lunaire et correspondait à l'intervalle entre deux nouvelles lunes, soit exactement à 29 jours 12 heures 44 minutes et quelques secondes. On ne croit pas que les anciens connurent cette précision, ils admettaient un mois lunaire de vingt-neuf jours et demi, et donnaient pour simplifier vingt-neuf jours à un mois et trente au suivant.

3. Sur cette question, ample dissertation dans l'étude de Boeckh sur les cycles lunaires des Grecs, Boeckh, *Mondcyclen der Hellenen*, p. 73, 74.

capricieux et fertile en surprises. Quant au mois de septembre en particulier, il en est de pluvieux et nuageux en Grèce; cela n'a rien d'extraordinaire ¹. Ainsi, à défaut de témoignages précis, et étant donné que parmi les interprètes modernes, les uns sont disposés à admettre une date très antérieure au 28 septembre ², dans l'espoir sans doute, d'avoir, la veille de la bataille un beau clair de lune, les autres, comme Busolt ³, placent la bataille environ sept ou huit jours après la date du 20 *Boedromion*, il en résulte qu'on ne peut pas avoir une date sûre de l'événement. La bataille eut lieu les derniers jours de septembre 480, mais nous ne savons rien de plus précis et nous n'allons pas en imaginer.

Mais enfin, si l'on est tenu d'exprimer sa pensée intime sur cette question, nous admettrons comme date probable le 28 septembre, déjà proposé par Busolt, et même le 29, voici pourquoi : Laissons d'abord de côté Plutarque et ses contradictions, on n'en pourrait déduire rien de certain. Hérodote est encore ici le guide qui peut nous aider le mieux pour aboutir à une solution possible. D'abord, nous avons de lui la date, la seule qui soit sûre et que l'on soit parvenu à préciser, celle de l'éclipse de soleil, le 2 octobre 480. Il s'agit à présent de déterminer aussi combien de jours se sont écoulés entre ce phénomène et la bataille, puisque, d'après Hérodote, l'armée perse a commencé sa retraite « quelques jours » après la bataille, et qu'à ce moment, le soleil étant obscurci, la poursuite méditée par Cléombrote avortait. Reprenons les événe-

1. Très instructive est la statistique publiée par M. Aeginitis, dans son *Climat de la Grèce*, Athènes, 1908, vol. I, p. 487, sur les jours nuageux en Attique, de 1895 à 1905. Le nombre des jours de ciel nuageux varie de 10 à 26 en septembre. Ce dernier chiffre de 26 est exceptionnel, le mois de septembre ne comptant pas parmi les mois vraiment pluvieux d'Athènes. Si, maintenant, on prend en considération que les premières pluies d'automne, les *πρωτοβρόχια*, comme on dit aujourd'hui en Grèce (v. le *Climat de la Grèce*, p. 408, 409), coïncident presque toujours avec les derniers jours de septembre (Xenoph. *Econom.* I, 17, 1), il n'y a rien d'étonnant à ce que, parfois, le ciel d'Attique reste constamment couvert la dernière semaine de ce mois. Il y aurait là de quoi réjouir M. Busolt.

2. Goodwin, *Harvard Stud.*, p. 89.

3. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 174, note 3.

ments qui se sont déroulés entre la bataille et l'éclipse. Ce qu'Hérodote dit sur le départ de la flotte perse après sa défaite nous paraît très clair ; la flotte ne relâcha pas plus d'une nuit et d'un jour à Phalère après le désastre, puis, la nuit suivante, s'en alla. D'après Hérodote, le combat ayant cessé, les Grecs remorquent sur la côte de Salamine toutes les épaves à portée et se préparent à un nouveau combat ¹. C'est donc la première nuit après la bataille qui est employée à cette besogne. En même temps, la flotte perse retirée à Phalère, Xerxès reçoit le rapport de ses commandants, qui le renseigne exactement sur l'étendue de son désastre ². C'est donc le matin qu'il ordonne le remorquage des galions phéniciens vers le chenal de Saint-Georges et le commencement des travaux de la digue par laquelle, dans l'espoir de couvrir ses projets de retraite, il feignait de vouloir atteindre Salamine ³. Mardonius le devine, et comme il était le promoteur de la guerre, n'osant plus reparaitre à Suse, il lui propose de rester avec une partie de l'armée, et d'achever la conquête. Le grand roi, quoique décidé à accepter, demande conseil à la reine Artémise qui l'approuve : séance tenante elle est chargée de ramener les bâtards du roi à Ephèse. La fuite réellement avait commencé. Et Hérodote ne néglige pas de nous apprendre que ces faits se sont passés le premier jour après la bataille ; la nuit, le roi, étant très inquiet du sort des ponts, ordonne aux généraux de faire appareiller la flotte et de courir à toute vitesse vers l'Hellespont ⁴. Logiquement d'ailleurs, la marine barbare ne pourrait prolonger au-delà de ce terme son séjour à Phalère, sans se voir menacée dans sa ligne de retraite. Elle devait ou attaquer ou abandonner la partie et s'effacer, ce qu'elle a fait, et nuitamment, avant que les Grecs s'avisassent de lui disputer le passage. Deux jours donc après la bataille, Xerxès restait en

1. Hérodote, VIII, 96.

2. Id., Ibid., 97 : Ἐξέρχης δὲ ὡς ἔμαθε τὸ γεγονὸς πάθος.

3. Hérodote, VIII, 97.

4. Id., Ibid., 107 : Ταύτην μὲν τὴν ἡμέραν ἐς τοσοῦτο ἐγένετο, τῆς δὲ νυκτὸς κελεύσαντος βασιλέως τὰς νέας οἱ στρατηγοὶ ἐκ τοῦ Φαλήρου ἀπὸ πῶς ἐς τὸν Ἑλλήσποντον, ὡς τάχως εἶχε ἕκαστος, διαφυλακίζοντας τὰς σκεδίας πορευθῆναι βασιλέϊ.

Attique, privé de toute sorte de ressource maritime. Comment pouvait-il ravitailler son immense armée, il ne fallait pas compter sur l'Est de la Grèce centrale, saccagé, pillé, dépeuplé, à l'exception du territoire thébain. Force fut de prendre le plus tôt possible le chemin de Thessalie, d'où il se dirigea sans temporiser vers la Thrace au milieu de privations inouïes, les soldats réduits à se nourrir d'herbe et de l'écorce des arbres, la dysenterie et la peste les fauchant par milliers ¹. Il est évident que Xerxès, dans de pareilles conditions, menacé surtout de la famine, ne pouvait plus séjourner à Athènes, et il n'y resta que le temps strictement nécessaire pour masquer la retraite qu'il méditait ².

D'un autre côté, la tentative d'établir une digue pour passer à Salamine n'était qu'une démonstration dont la durée ne fut que d'un seul jour. La flotte ayant pris la fuite la seconde nuit après la bataille, les escadres grecques s'élancent à sa poursuite le jour suivant. Il est très improbable que les stratèges se seraient éloignés de Salamine pour une longue course à travers la mer Egée, si les travaux de la digue d'attaque avaient continué dans le détroit, menaçant de plus en plus l'île. L'attaque et la défense de la digue d'Alexandre, contre Tyr, relatées par Arrien, nous donnent une juste idée de cette sorte de travaux et du rôle qu'avait à y jouer la marine. D'ailleurs, Salamine, une fois privée de son rempart de vaisseaux, Xerxès n'y aurait plus même besoin de digue pour y faire passer son armée; les *gaouls* phéniciens étaient très capables de transporter et de jeter rapidement sur le rivage de l'île plusieurs divisions, de former même un pont, dans ce chenal qui n'a ni la largeur, ni le fort courant du détroit des Dardanelles. Ainsi, ils auraient permis à Xerxès d'aller anéantir les hoplites campés sur l'île et de capturer la population athénienne. Pour que les généraux grecs, si circonspects d'ordinaire, se décidassent à sortir du détroit avec la flotte, laissant

1. Hérodote, VIII, 115.

2. Id. ibid. 413 : Οἱ δὲ ἀμφὶ Ξέρξεα ἐπισχόντες ὀλίγας ἡμέρας μετὰ τὴν ναυμαχίαν ἐξήλαυνον ἐς Βοιωτοὺς τὴν αὐτὴν ὁδόν.

Salamine à ses faibles moyens de défense, il est évident que les Perses avaient dû déjà se retirer du mont Aegaléos et des bords du détroit, la nuit où la flotte quittait Phalère. Le matériel même, amassé en hâte sur la rive attique par les Perses, serait à coup sûr abandonné aux mains des Grecs, et les gaouls phéniciens coulés.

Ainsi, les « quelques jours », littéralement les « peu de jours », *ὀλίγας ἡμέρας*, d'Hérodote, ne doivent pas avoir dépassé quatre pour le gros de l'armée ; les détachements occupant le rivage à Aegaléos, Akté, Munychie et Phalère, ont dû, il ne faut pas en douter, avoir été retirés de leurs postes, immédiatement après l'appareillage ou plutôt la fuite de la flotte. Hérodote n'a pas réussi à vérifier le nombre de jours que mit Xerxès pour sortir de l'Attique. Supposer qu'il a négligé de chercher à établir l'exacte vérité sur ce point serait le méconnaître ; mais les traditions qui s'y rapportèrent étaient déjà évaporées. Personne ne pouvait plus le renseigner sur un fait à propos duquel ont dû exister toutes sortes de bruits contradictoires, puisque les Athéniens s'étaient tenus loin de l'Attique pendant la poursuite de l'ennemi et le séjour de la flotte aux Cyclades. En présence de ce vague, Hérodote a employé l'expression « quelques jours », c'est à nous de l'interpréter logiquement. De la sorte, nous arrivons très près du jour de l'éclipse, 2 octobre 480, seule date précise de tous ces événements. Le 28 septembre de Busolt, et même le 29, n'auraient peut-être pas ainsi, moins de droits à figurer parmi les dates probables de la bataille de Salamine que les dates proposées par ses contradicteurs.

LE DÉTROIT DE SALAMINE



L'ISSUE MÉRIDIONALE VUE DE L'AKTÉ

(d'après un croquis).



L'ISSUE VUE DE L'INTÉRIEUR.

LA POINTE DE KYNOSOURA. PSYTTALIE.

CHAPITRE II

QUESTIONS TOPOGRAPHIQUES.

L'île de Salamine. — Son rôle de réduit maritime dans l'histoire d'Athènes. — Les détroits. — Points topographiques mentionnés par les auteurs. — Psyttalie, Kéos, Kynosoura. — Héraclion et Amphialé. — Le siège et la digue de Xerxès. — Le détroit méridional était-il plus resserré dans l'antiquité ? — Le phénomène de la transgression de la mer. — Ses prétendus effets sur la physionomie des détroits.

Il n'y a presque pas d'exemple, dans l'ancienne marine à rames, de batailles engagées loin de la côte, et plus d'une s'est livrée sur des eaux entourées de terres, dans des détroits et même des rades et des ports, comme nous l'avons fait voir ¹. On pourra donc aisément concevoir le rôle de la topographie des côtes dans l'étude de ces événements, dans la description de cette bataille de Salamine qui a eu lieu sur une nappe d'eau resserrée entre deux rivages et dont l'accès est obstrué par l'île de Psyttalie.

Salamine est une île de modestes dimensions, — deux milles de longueur du nord au sud, moins encore de largeur, — cent kilomètres carrés en tout, située vers le fond du golfe Saronique et au nord de l'île d'Egine, qui émerge des flots au milieu du même golfe à deux milles de la première. Le soleil plonge chaque soir derrière les montagnes de Salamine, et des propylées d'Acropole, comme du fond du port du Pirée, en face duquel elle se trouve vers l'ouest, on voit alors, embrasée de flammes, l'île des grands souvenirs. Cette petite île sinuée et rocheuse est d'une configuration insolite ; il faut la voir du haut d'Aegaléos où, à diverses reprises, nous nous sommes

1. Livre I, chap. II et III.

transportés pour étudier ces séduisants problèmes. On dirait une fouine de formes élégantes enroulée et repliée sur elle-même dans sa couche. Cette disposition en spirale lui a fait donner, par le paysan moderne, le nom de Koulouri, l'enroulée¹, nom usité parallèlement avec l'autre, plus officiel, de Salamis.

Salamine porta d'abord le nom de Skiras et celui de Cychrea, Κυχρέα², de son héros Cychreus, Κυχρεύς, vainqueur du terrible dragon qui la ravageait. Elle fut aussi appelée Pityusa à cause du pin maritime qui la couvrait. Elle garda celui de Salamine, nom de la nymphe, fille d'Asopos, mère de Cychreus, que celle-ci eut de Posidon,³ et c'est sous ce nom qu'elle est connue dans l'histoire. A la vérité ce nom phénicien, dérivé de Baal-Salam, le dieu de la paix, atteste un très ancien établissement des marins de Phénicie,⁴. Aux Phéniciens ont succédé les Grecs. L'île colonisée d'abord par les habitants de Phlionte, passa à l'Eacide Télamon, gendre de Cychreus, et c'est pourquoi nous la rencontrons chez Homère comme appartenant à Ajax. Après l'extinction de la maison des Eacides, elle fut disputée entre Mégare et Athènes et resta définitivement à cette dernière à partir de 598⁵. Ce fut là une précieuse acquisition qu'Athènes a faite grâce au patriotisme clairvoyant de Solon. Les événements postérieurs allaient le démontrer. A la seconde guerre médique, Athènes n'était pas encore transformée en une sorte d'île par ces imprenables travaux de défense, qui l'isolaient du reste de la terre ferme pour lui

1. Le verbe est κουλουριαζω, -ομαι, s'enrouler. On a voulu dire que Κούλουρη provient de Κόλουρις, ancien nom de la pointe la plus rapprochée (est-ce alors un autre nom de Kynosoura?) de Psyttalie. Je n'ai pas pu retrouver les traces de ce nom dans les anciens et il me semble une invention.

2. Pausanias, I, 38, 2. Strabon, IX, 1, 9.

3. Voir dans Diodore, IV, 72, 1, la légende.

4. En effet *salam* en phénicien signifie paix, abri, et s'appliquait fort bien à une station de commerce. V. Besnier, *Lexique de Géographie ancienne*, art. *Salamine*.

5. Voir Lolling, *Die Meerenge von Salamis* (Histor. u. Phil. Aufsätz. Ernst Curtius, zu seinem siebenzigsten Geburtstag gewidmet, p. 3, f. Berlin, 1884), et Löschke, neue Jahrbucher 1887, *Ephorus-Studien*, I, *Die Schlacht bei Salamis*.

permettre d'exercer à son aise l'action navale la plus étendue. Ni les murs longs, ni les ports militaires du Pirée n'existaient alors ¹. Salamine était donc le seul refuge au cas d'une invasion en Attique, tant que les Athéniens pouvaient se défendre par leurs moyens maritimes. Plus d'une fois, dans le cours de l'histoire de la Grèce, on verra la liberté hellénique se réfugier dans les îles à proximité de la terre ferme, pour y reprendre pied, une fois le danger conjuré; telles les Echinades, Egine, Hydra, Spetzæe dans les guerres de la Grèce moderne, Salamine elle-même, aux jours où les *delhis* féroces de Reschid, pacha de Kiutaya, chassaient devant eux la population éperdue de l'Attique. Mais c'est de là encore que partaient Karaïskakis ² et Fabvier ³, pour aller se battre contre le pacha et lui disputer Athènes. Les armatoles et les *tacticos*, repoussés, retrouvaient à Salamine un abri sûr sous la protection des « murailles de bois » ⁴.

Salamine, assurée aux Athéniens, sera le boulevard de leur liberté. Ils sont allés là pour se défendre comme d'une place forte et en faire leur base d'opérations maritimes tant que le barbare détenait la Grèce continentale. C'est de là encore que les hoplites d'Aristide sept mois après la bataille navale, se transportèrent en Mégaride pour se joindre à l'armée de Pausanias et aller, par le col de Cithéron, en Béotie, forcer Mardonius par cette belle et audacieuse marche à évacuer l'Attique, pour la seconde fois envahie. C'est donc ce réduit maritime d'Athènes que Xerxès médite de cerner et prendre

1. Thucydide, I, 93, 1-8. Il est vrai que les fortifications du Pirée furent commencées sous l'archontat de Thémistocle (493/2), au nord tout d'abord. Les travaux interrompus par la guerre, ne furent repris qu'après la seconde guerre médique, vers 476 (v. E. Cavaignac, *Etude sur l'histoire financière d'Athènes au V^e siècle*. Le trésor d'Athènes de 480 à 404, p. 21, sqq.).

2. Voy. Jurien de la Gravière, *La station du Levant*. Vol. II.

3. Voy. Debidour, *Le général Fabvier, sa vie militaire et politique*, Paris, 1904, p. 308, 309, 312.

4. Vers la fin du xvii^e siècle le corsaire Mitromaras faisait de Salamine son repaire, et bloquait le voïvode dans Athènes. (Voy. Sathas, *La Grèce sous la domination turque*, Athènes, 1869, pp. 492, 500, 520).

avec la flotte et les hoplites qui y sont campés, prêts à repousser vigoureusement les assaillants ¹.

Salamine n'est pas haute, ses sommets ne dépassent pas quatre cents mètres d'altitude. La courbure très prononcée de son échine vers l'est, crée, vers l'ouest et le golfe Saronique, une baie assez vaste au fond de laquelle respandit, toute blanche, la grosse bourgade qui est le chef-lieu du district actuel. Cette large baie s'ouvre ainsi entre deux presqu'îles, l'une au nord, l'autre au sud, tandis que le dos recourbé de l'île est tourné vers l'Attique, dont la sépare un détroit, long de quelques kilomètres. L'extrémité nord-ouest de l'île touche presque la côte de Mégaride, dont elle est séparée par un faible filet d'eau. Ces deux détroits sont les issues de la baie intérieure d'Eleusis; celle de l'ouest était gardée au temps de la guerre du Péloponèse par une forteresse sise sur la pointe la plus septentrionale de cette double extrémité, et une station navale athénienne, citée chez les auteurs sous le nom de Boudoron ². Les habitants de la côte appellent la passe nord-ouest Trupika, qui n'est pas loin de signifier « Trouée ». Le détroit qui se trouve du côté du Pirée est tourné vers le sud et constitue l'entrée principale de la baie d'Eleusis. On l'appelle communément aujourd'hui le détroit de Salamine, τὸ στενὸν τῆς Σαλαμῖνος, et même Πέραμα, par extension du nom du bac qui sert à passer les voyageurs du rivage attique au rivage salaminien. C'est le « *Salamis-strait* » de la carte de l'amirauté britannique. On pourrait dire de cette entrée méridionale du golfe d'Eleusis qu'elle est formée d'abord d'un double vestibule composé des eaux baignant Psyttalie et encadré à l'est par la côte d'Attique, à l'ouest par celle de Salamine; — ensuite de deux couloirs, dont l'un commence au nord de Psyttalie entre Kynosoura, extrême pointe orientale de Salamine, et un point sur la côte d'Attique, auquel la carte de l'amirauté donne le nom de Keramos, situé aussitôt après la petite crique de Drapetsona très probablement le port

1. Hérodote, VIII, 64, 76.

2. Thucydide, II, 94.

antique de Phoron. Ce « *corredor* » se dirige vers le nord-ouest et arrive à la hauteur de l'îlot de Saint-Georges, se trouvant à mi-chemin du passage. Le second couloir va franchement vers le nord et le golfe d'Eleusis, de l'îlot de Saint-Georges et l'extrémité la plus occidentale du mont Aegaléos, aux petites îles de Léros et de Kyrades, situées au nord de la baie de Scaramanga. Ces petites îles, ainsi que l'îlot d'Arpedoni, flanquent des deux côtés l'entrée, de laquelle on voit déjà surgir, au fond du golfe, le bourg actuel d'Eleusis près des vénérables ruines du sanctuaire de Déméter et de Coré.

Au chenal qui se trouve entre l'îlot de Saint-Georges et la pointe d'Aegaléos, et auquel la carte de l'amirauté donne plus particulièrement le nom de « *Georgio-Channel* », le détroit se resserre au point de laisser un passage de 1130 mètres, et même de 796, à la hauteur de la pointe extrême d'Aegaléos, à cause d'un récif d'une certaine étendue qui obstrue le passage.

La distance, du phare de Pŷyttalie à la pointe de Keramos, c'est-à-dire au bord attique du canal le plus à proximité, s'élève, comme il est facile de le mesurer sur la carte, à peine à mille deux cents mètres. De la presqu'île de Kynosoura, — queue de chien, — dont la configuration justifie à merveille le nom, et dont la pointe porte actuellement le nom de cap Barbare ¹, jusqu'au Kéramos de la côte opposée, la distance ne dépasse pas 2400 mètres. Le détroit se rétrécit beaucoup plus vers Pérama. De Kynosoura à l'îlot de Saint-Georges, en ligne directe, il n'y a pas plus de 2500 mètres. Mais de la pointe extrême de Kynosoura à la côte d'Attique, située tout à fait au nord, c'est-à-dire au pied d'Aegaléos, la distance est seulement de 1500 mètres. Retenons bien ces chiffres en dehors

1. Très curieuse cette dénomination moderne de *κόβο-βαρβάρο*. Provient-elle du voisinage de la petite abbaye de Sainte-Barbe, Ἁγία Βαρβάρα, située à Palukia, derrière l'îlot de Saint-Georges? A la vérité l'église est très loin de Kynosoura, d'où elle n'est pas visible, la vue étant interceptée par la langue de terre qui porte les ruines de l'ancienne ville de Salamine et ferme au nord la baie d'Ambelaki. Leake rapporte que dès son temps la pointe portait aussi le nom de Sainte-Varvara.

desquels on ne saurait se faire une idée exacte des lignes de déploiement des deux armées navales qui vont se rencontrer. De même pour la profondeur des eaux. De Psyttalie à l'îlot de Saint-Georges, sur une ligne allant vers le N.-O., la profondeur atteint en moyenne dix-sept brasses, mais à mesure qu'on approche du chenal de Saint-Georges, la profondeur faiblit à 12, à 8, à 6. Entre la pointe de Keramos, la Psyttalie et le port de Phoron elle s'élève toutefois à 20 et même 22 brasses. De l'île de Salamine, des îlots voisins, du détroit, de la terre ferme située à proximité, plus d'un point se trouve mentionné dans les récits qui nous ont conservé cette page d'histoire. Mais de ces points il en est dont nous ignorons complètement la position. Les points reconnus avec quelque certitude sont : sur le continent, Eleusis, le mont Aegaléos, le Pirée, Munychie, Phalère, le cap Kolias, et Zoster; sur Salamine, ce sont la pointe de Kynosoura; et en face, au nord, sur une proéminence de la côte, l'emplacement de l'ancienne ville, dont nous avons parlé, et que plusieurs vestiges indiquent. Plus au nord encore, derrière les bâtiments de l'arsenal actuel, on peut, sur les hauteurs rocheuses, placer le point où s'élevait le sanctuaire d'Athéna Skiras¹, qui se rattache à la légende rapportée par Hérodote sur la prétendue fuite de la flotte corinthienne. L'échancrure entre Kynosoura et l'emplacement de l'ancienne Salamine formait le port de cette ville, ce qu'on nomme actuellement la baie d'Ambelaki dont la longueur ne dépasse pas le kilomètre sur une largeur de 400 mètres avec le petit bourg d'Ambelaki à l'ouest et à une heure de distance au nord-ouest le bourg actuel de Salamis. Une route part de l'extrémité nord de l'île où se trouvait Boudoron, distant de 4 kilomètres de ce dernier bourg. C'est ici le point où touche le bac destiné au service des voyageurs venant en coche de Mégare situé sur le rivage opposé. Cette route traverse la nouvelle Salamis, et va, par une série de petits ravins, où l'enivrante odeur de thym écrasé flotte autour de vous, parfumant l'air, aboutir au nord des ruines de

1. Lolling, op. cit. Milchhöfer, *Erläuternder Text zu Heft VII-VIII der von Curtius und Kaupert, herausgegebenen Karten von Attika.*

la cité antique, d'où un autre bac vous dépose au pied d'Aegaléos, à Pérama ; de là, vous continuez, en contournant la baie de Keratzini, située en face de Kynosoura, votre chemin sur le Pirée et Athènes. C'est ici, comme nous l'avons déjà observé, au pied d'Aegaléos, aux environs de Perama actuel, sur un point d'où l'on peut apercevoir tout le détroit, qu'il faut placer le centre des forces perses de terre qui sont venues se déployer sur la côte, et le point d'où le grand roi suivit l'action navale. Hérodote là-dessus est assez formel ¹. Mais à quel point précis de la côte de Salamine, à coup sûr situé entre l'ancienne ville et l'agglomération moderne d'Ambélaki, faut-il placer le quartier général des confédérés, où se tenaient les séances tumultueuses des stratèges ?

A l'ouest du bourg de Koulouri s'étend une grande langue de terre, la presqu'île du nord déjà citée, d'une largeur de 2,500 mètres environ et d'une longueur de 6 kilomètres, qui divisée en deux proéminences forme la baie de Trupika, portant le même nom que l'île, d'une longueur d'un kilomètre, située entre la terre ferme et l'île de Salamine. La distance de Trupika à la proéminence méridionale est de 400 mètres. La côte de Mégare avance vers l'île de Trupika par une presqu'île longue et aiguë qui s'arrête à 500 mètres de celle-ci ². Cette petite île est séparée aussi par un goulet de 400 mètres de la côte salaminienne. Là est donc la porte la plus étroite du golfe d'Eleusis.

Si vraiment les Grecs avaient l'intention de fermer les issues de ce golfe, s'ils voulaient intercepter l'entrée de l'ennemi dans les détroits, on ne voit guère la raison pour laquelle ils n'au-

1. Hérodote, VIII, 90.

2. Ce sont là des noms établis par Hans Raase, mais une enquête sur place nous a permis de constater qu'ordinairement l'île de mille mètres, sise au milieu du détroit s'appelle Μαρώνησος, celle en dehors du goulet Περίβοῦσα, nom qu'on trouve d'ailleurs sur toutes les cartes, et les deux îlots avoisinant la côte mégarienne, Μεγαρόνησοι avec les dénominations spéciales Μικρὸ νησί et Μεγὰλο νησί. La baie de Trupika porte réellement le nom de Saint-Georges porté également par la cinquième île, la Μίνωα (et non Μινώα) de Thucydide, changée actuellement en cette presqu'île qui s'avance vers l'île de Trupika.

raient pas envoyé une partie de leurs forces défendre ces passés du nord, si faciles à fermer et se prêtant merveilleusement à un embouteillage. Mais les textes ne font pas la moindre allusion à l'envoi d'un détachement de la flotte grecque vers cette direction, c'est ce qui nous donne à penser que les Grecs ne méditaient pas de s'opposer à une irruption de l'ennemi par les entrées des deux détroits, mais de livrer une bataille dans le grand détroit méridional en deçà de Kéramos et de Kynosoura.

La petite presqu'île septentrionale de Boudoron, n'est, elle aussi, séparée de la côte mégarienne que par un chenal de 400 mètres environ. Des deux bras de mer qui séparent Salamine du continent, le détroit formé avec l'Attique est sans doute, le plus important et celui qui intéresse la reconstitution de la bataille.

La distance de Psyttalie au Pirée est de trois kilomètres environ, et de Munychie, six. La distance de la passe orientale à la passe occidentale est par la grande mer de quatre milles; celle de Trupika ou Macronesos à l'ancienne ville de Salamine, par la baie d'Eleusis, deux milles et demi. Quant aux îlots qui se trouvent devant Salamine comme des sentinelles avancées, on ne peut avec certitude identifier que celui de Psyttalie, malgré ce que dit Beloch qui reconnaît Psyttalie dans l'îlot de Saint-Georges ¹. L'aride Psyttalie, la Lipsocoutala ² des navigateurs modernes du Saronique, est très basse, ne dépassant pas vingt-cinq mètres, disposée du sud-ouest au nord-est. Elle est mentionnée par Hérodote et par Eschyle, lequel, toutefois, ne la nomme pas. Quant aux Kyrades actuelles, situées à droite du débouché du détroit vers la baie d'Eleusis, il est possible qu'elles soient les Χοιράδες des anciens ³. Leake cependant croit ⁴ que ces îlots, sur

1. Beloch, *Die Schlacht bei Salamis*. (Klio, Bd. VIII, p. 479).

2. Comme Salamine, la petite île doit sa dénomination moderne à sa configuration. On lui suppose, en y mettant sans doute une forte dose d'imagination, la forme d'une grande *louche* abimée et tronquée : Λειψοκουτάλα de ἑλείψα, λείψος incomplet. Depuis quelque temps une nouvelle orthographe a surgi ('Ερ. Ἀρχ. 1909), Λυψοκουτάλα, d'une étymologie insuffisamment claire et à rejeter.

3. Voir Milchhöfer, *Erlaut. text-kart. von Attika*. Heft. VII-VIII, p. 31, et S. Lambros, *Athen. Mill.*, XIII, p. 408. *Rev. Hestia*, vol. II, art. Χοιράδες-Κυράδες.

4. Leake, *The Topography of Athens and the Demi*, Cambridge, 1841.

le plus grand desquels on montrait la tombe de Circé ¹, ne sont que les Pharmakoussae, mais rien n'est moins sûr, et puisque Strabon parle des îles Pharmakoussae ² sans préciser leur emplacement, on a été jusqu'à croire que les îlots de Saint-Georges et le récif voisin, supposé par certains « émergé » dans l'antiquité, portaient ce nom. Le Dr Lolling reconnaît dans le récif (*Klippe* ou *Riff*) qui se trouve près de l'extrémité sud-ouest d'Aegaleos, la petite Pharmakoussa, et dans l'îlot voisin de Saint-Georges la grande ³. C'est facile à dire, moins facile à démontrer.

Pour le reste des îlots entourant Salamine, à savoir : Léros, qui paraît pourtant avoir conservé son nom, — Saint-Georges, Atalante (Talandonisi) au sud de Kynosoura, Arpedoni, Revithusa, du côté du détroit de Mégare, ainsi que pour les rochers Schrophae, Pélises, Paranisi, sur la côte méridionale, Peristeria, et l'îlot anonyme se trouvant devant l'extrémité occidentale de l'île, l'autre, encore, de forme oblongue, Macronesos qui coupe en deux le détroit de Mégare, il n'y a que des conjectures. Mais lequel de tous ces îlots, grands ou petits, qui forment à l'île historique une sorte de diadème, est cette Kéos d'Hérodote d'où une partie de la flotte perse appareilla à minuit pour investir, avec le reste de l'armée, le camp naval des Grecs ?

Est-ce bien une île, d'ailleurs, ou un point de la côte sur la terre ferme ? Nous n'en avons pas la moindre notion. En tout cas, il semble que ce soit un point peu éloigné des passes méridionales du détroit. On veut que cette Kéos ⁴ soit une petite île, la troisième citée par Strabon ⁵, actuellement érosée et submergée. Ce serait une manière commode de résoudre la question ; mais on n'est pas sûr de cette donnée. Nous reparlerons de ces phénomènes géologiques qui se seraient produits dans le détroit. Lolling reconnaît Kéos dans l'île de Léros ⁶. Loeschke

1. Strabon, IX, 1. 13.

2. Id., Ibidem.

3. Lolling, *Meerenge von Salamis* (Hist. u. Phil. Aufsätz. Ernst Curtius 1884, p. 7.)

4. Négriis, *Revue Universelle des Mines*, etc. Liège 1903. T. III, 4^{me} série, p. 249.

5. Strabon, IX, 1, 13.

6. Lolling, *op. cit.*, p. 5.

attribue à un *lapsus calami* le mot Kéos au lieu d'écrire Léros ¹. D'autres auteurs ² reconnaissent Kynosoura et Kéos dans deux promontoires de la côte méridionale de Salamine. Raase est plus rationnel : « Malheureusement, dit-il, nous ne connaissons pas un endroit portant le nom de Kéos dans ces parages, mais il est évident que ce point se trouve sur la côte Attique à l'est de Psytalie ». Raase qui a vraiment épuisé les questions topographiques, place Kéos à Drapetsona, mais les raisons qu'il en donne nous paraissent assez peu concluantes ³. Ce n'est pas à Drapetsona que se trouve la côte sacrée d'Artémis, rattachée à Kynosoura par un pont de navires, selon l'oracle de Bacis, mais bien aux environs de Munychie. Il est parfaitement naturel qu'une flotte nombreuse, qui sort de Phalère et double Munychie pour donner dans le détroit, figure une sorte de pont entre Munychie et Kynosoura. L'oracle à coup sûr ne parle pas d'une ligne de vaisseaux entre Drapetsona et cap Barbare, mais d'une ligne reliant Munychie à Kynosoura.

Stein croit que Kéos est simplement une autre dénomination de Kynosoura, ou plutôt d'une partie, la plus orientale, de la minuscule presqu'île. C'est une conjecture un peu hasardée. La structure de la phrase d'Hérodote dénote plutôt qu'il s'agit de deux points bien distincts : ἀμφὶ Κέον τε καὶ τὴν Κυνόσουραν ⁴. Sihler repousse ⁵ la manière de voir de Stein, lequel voit une preuve d'identité de signification dans la conjonction τε-καί, et souligne la répétition de l'article, qui selon Sihler indique plutôt deux localités différentes. Laissons de côté l'opinion de Lolling proposant de substituer ἀμφὶ τὴν Λέρον à l'ἀμφὶ τὴν Κέον. Parmi les bouleversements, que parfois fait subir aux textes une critique par trop hardie, mais qui sont à la vérité commodes, la leçon de M. Lolling est, il faut l'avouer, extrême-

1. Loeschke, *Edhorus Studien*, Jahrbücher der Philologie, 1887, p. 29.

2. Barthélemy et Kruse (Grote, vol. IV, 477 note), Thirlwall, VII, p. 305.

3. Raase, *Die Schlacht bei Salamis*, p. 31.

4. Hérodote, VIII, 76.

5. Sihler, Transaction of the American Philological Association, 1877. p. 109. folg. *On Herodotus's and Aeschylus's Accounts of the Battle of Salamis*, p. 115.

ment incommode. Si l'on admet sa manière de voir, il faut faire entrer l'aile gauche de la flotte perse dans le golfe d'Eleusis par la passe du nord, après investissement préalable de l'île. Cependant les textes manquent de pareilles indications, et on ne voit guère la nécessité de torturer le passage d'Hérodote ¹ pour imaginer des mouvements impossibles.

Goodwin ne reconnaît pas sans réserves Kynosoura dans la pointe généralement admise comme telle. Les noms de Kéos et de Kynosoura, dit-il, ne s'adaptent à aucun point dans le voisinage de Salamine. Mais Kynosoura, *dog's tail*, — queue de chien, — c'est une dénomination générale de toute longue pointe de terre, et, comme le mot anglais *spit*, langue étroite de terre, elle ne concerne pas spécialement une pointe déterminée. Peut-être l'oracle ² : ἄλλ' ὅταν Ἀρτέμιδος γρυπαόρου ἱερὸν ἀκτὴν νηυσὶ γεφυρώσωσι καὶ εἰναλίην Κυνόσουραν, que l'historien croit accompli par la quasi construction d'un pont de navires perses déployés entre Munychie, où il y avait un superbe temple de Diane, et la pointe de Salamine, fut-il cause de la dénomination de Κυνόσουρα, laquelle, quoique peu usitée, s'adapte parfaitement à cette pointe. « Quiconque, du détroit de Salamine, aura porté ses regards vers le Pirée, ne sera pas étonné de l'expression d'Hérodote. De cet endroit, le port du Pirée et toute la partie basse de sa presqu'île s'effacent, et la haute colline de Munychie apparaît comme le point culminant de la contrée. Quant à Kéos qui n'est certes pas l'île très connue de Κέως, — Céos, — ce serait peut-être un endroit quelconque de Salamine, très probablement la pointe de cette même longue extrémité de Kynosoura, quoique la répétition de l'article τήν, suivant la remarque de M. Sibler, s'oppose à ce dernier avis ». Mais alors, où faut-il placer Selinies, où d'après Eschyle échoua le corps du superbe Artemvarès ? Généralement on la place sur cette pointe de Kynosoura, puisqu'elle ne devait pas être trop éloignée du lieu de la bataille; très souvent, hors des passes de Salamine, sous la petite pres-

1. Hérodote, VIII, 76.

2. Hérodote, VIII, 77.

qu'il le ¹. Les cartes annexées aux études des Usslar ², Stenzel ³, Goodwin ⁴, sont muettes sur ce point; la carte très soignée de M. Raase ⁵ la place tout au bout de la pointe vers l'extérieur. Goodwin toutefois, malgré le silence de sa carte, admet que « les rudes rochers siléniens » se trouvent à l'extrémité de la pointe longue et aiguë de Salamine ⁶. Portait-elle donc les deux noms, Kéos et Selinies? Ce qu'on appelle aujourd'hui Selinia est la petite baie au sud-ouest de Kynosoura.

Une dernière opinion place Kéos ⁷ « actuellement immergée », en pleine baie de Keratsini. Nous la portons nous aussi à cet endroit dans notre carte de la deuxième phase du combat de Salamine, afin de montrer l'inconvénient d'une telle supposition pour les partisans de l'hypothèse d'un combat sur les issues mêmes du détroit. On ne parle de Kéos que comme d'un point d'appareillage de la flotte perse. Si donc Kéos se trouvait en deçà des passes et dans la baie de Keratsini, ce serait dire que la flotte perse avait pénétré dans les eaux intérieures, et qu'à minuit, elle était mouillée en un point situé derrière la ligne que la flotte grecque, devait occuper le matin, pour s'opposer à l'irruption de l'ennemi, par l'issue méridionale. D'ailleurs si c'était le matin seulement que la flotte perse devait se présenter devant les passes Kéramos-Kynosoura, il était pour le moins inutile de pousser la nuit jusqu'à la baie de Keratsini. Ce mouvement n'aurait pas sa raison d'être, et moins encore un mouvement rétrograde après avoir passé toute une nuit dans les eaux intérieures, où, d'après cette opinion était située l'île de Kéos.

1. Grote, *map.* II, p. 474. Leake, II, pl. IV, Kiepert, *Top. hist. Atlas von Hellas*.

2. Usslar, *Die Schlacht bei Salamis* (Marine-Runschau, 1900).

3. Stenzel, *Seekriegsgeschichte*, I. S. 158.

4. Goodwin, *Havard Studies in Class. Phil.* Vol. XVII.

5. Raase, *op. cit.*, à la fin du fascicule.

6. Goodwin, *op. c. v.* XVII, p. 75 : The rough Silenian rocks, at the end of the long sharp point of Salamis, where Artembares, leader of ten - thousand horse, found his grave.

7. Rev. « Harmonie », *La bataille de Salamine*, Athènes 1902. Voir la carte annexée à la même étude publiée en brochure, 1941.

Le cours du récit de la bataille, les dispositions prises par les Perses dans la nuit, les mouvements qui s'ensuivirent avant l'engagement, vont nous démontrer que Kéos est nécessairement un point très voisin de Kynosoura, de Kéramos, de Psytalie, sur l'issue même du détroit. Toutefois, malgré l'impossibilité de préciser ce point, il y aurait quelque mauvais vouloir à ne pas voir clair dans le récit d'Hérodote, faisant appareiller des abords de Psytalie à minuit, la division qui avait opéré le débarquement sur cette île. Mais nous allons voir mieux tout cela dans le chapitre que nous consacrons aux dispositions de blocus et de combat prises avant l'engagement.

Aux bords du détroit oriental, deux points, Amphialé ¹ et Héraclion ², sur la rive attique, sont mentionnés dans les sources et ont leur importance en ce qui concerne les positions des deux adversaires le jour de la bataille; mais on n'est pas encore parvenu à déterminer leur emplacement exact. Goodwin place Amphialé ³ à Pérama actuel, c'est-à-dire à l'extrémité sud-ouest d'Aegaléos, et quant à ce qui concerne Héraclion, il est d'avis que c'est un sanctuaire d'Héraclès, servant de trait d'union entre quatre communes d'Attique : la *tétracomie* du Pirée, de Phalère, de Xypète et de Thymœtades ⁴. Ordinairement, on identifie cet Héraclion avec les ruines que Leake vit près de la petite baie de Keratsini au sud d'Aegaléos. Kiepert place aussi le dème de Thymœtades dans son voisinage immédiat. Mais tout ceci n'est pas d'accord avec les témoignages des anciens. Ctésias représente Xerxès, aussitôt après la prise et l'incendie d'Athènes, descendant sur le détroit de Salamine à la passe la plus étroite, qui s'appelle Héraclion, pour construire une digue dans l'intention de faire passer son armée dans l'île ⁵. Ctésias et Diodore nous parlent d'Héraclion, l'un comme du point où Xerxès est venu, méditant de se por-

1. Strabon, IX, 1, 13 : Ἡ Ἀμφιάλη καὶ τὸ ὑπερχαίμενον λατόμιον.

2. Diodore, XI, 18 : ἐξέπλευσαν, καὶ τὸν πόρον μεταξύ Σαλαμῖνος καὶ Ἡρακλείου κατεῖχον.

3. Goodwin, *Papers of the American School*. Vol. I, p. 256.

4. Etienne de Byzance, Ἐγχειρίδιαι.

5. Ctésias, *Pers.* 26 : σπεινότατον τῆς Ἀττικῆς.

ter à Salamine, et c'est l'endroit où ce passage est le plus étroit; l'autre, comme du point de la côte d'Attique où les Grecs sont venus appuyer leur aile gauche¹. Strabon, de son côté, après avoir mentionné la plaine de Thriasion au nord d'Aegaléos, et le dème de Thria, ajoute qu'ensuite vient la pointe d'Amphialé et la carrière de pierres² qui lui est superposée, puis le canal, large de deux stades³, que Xerxès tenta de combler, mais la bataille navale et la fuite des Perses, intervenues, l'en ont empêché⁴. Plutarque, se rapportant au témoignage de Phanodème, place le tertre d'où le grand roi suivit la bataille, au-dessus d'Héraclion, où un étroit passage séparait l'île de l'Attique⁵. De tous ces témoignages, il résulte que cet Héraclion était situé sur l'endroit le plus resserré du canal qui sépare l'Attique de Salamine; que c'était là que le passage des voyageurs s'effectuait anciennement⁶, comme aujourd'hui d'ailleurs; que c'était là l'endroit où Xerxès a commencé de jeter les fondements de sa digue, et que ce point se trouvait au pied d'Aegaléos, sous le trône de Xerxès⁷. Il est impossible de faire concorder ces points avec aucun autre endroit quelconque de la baie, près des Thymœlades par

1. Diodore, XI, 48.

2. Lolling, p. 7, identifie cette carrière qui indique l'emplacement d'Amphialé avec la pointe sud-ouest d'Aegaléos.

3. Lolling, *ibidem*, prétend que le mot *διστάδιος* de Strabon, ne peut être correct, et propose à sa place le mot *δεκαστάδιος*.

4. Strabon, IX, I, 13 : Εἴθ' ἡ ἄκρα ἢ Ἀμφιάλη καὶ τὸ ὑπερκείμενον λατόμιον καὶ ὁ εἰς Σαλαμίνα πορθμός ὅσον διστάδιος, ὃν διάχοῦν ἐπειράτο Ξέρξης, ἔφθη δὲ ἐν ναυμαχίᾳ γενομένῃ καὶ φυγῇ τῶν Περσῶν. Εφθη veut dire que la bataille survenue annihila les projets de Xerxès. L'auteur des dissertations de la Revue *Harmonie*, Athènes 1902, lisant ὁ φθη (pag. 453, Edit. rev. et compl. pag. 16) au lieu de ἔφθη, fait suivre cette erreur de commentaires inutiles.

5. Plutarque, *Thémist.*, 43 : ὑπὲρ τὸ Ἡράκλειον ἢ βραχεὶ πόρῳ διείργεται τῆς Ἀττικῆς ἡ νῆσος.

6. Aeschine, *contre Ctesiphon*, 158.

7. Plutarque, *ibidem*, ne manque pas d'ajouter pour l'endroit où se trouvait placé le trône de Xerxès, que, suivant Acetodore, c'était la limite de la Mégaride, sur les côteaux qu'on appelait Kerata, que le roi était assis. Mais où était au juste la frontière entre Athènes et Mégaride? En tout cas c'est un point assez éloigné de l'issue méridionale du détroit et une preuve que les traditions utilisées par Plutarque placent l'engagement bien avant dans ce détroit.

exemple, et les arguments tendant à démontrer qu'Héraclion était situé dans le territoire de ce dème, sont faibles en comparaison des témoignages des passages cités en faveur du premier endroit.

Il n'est pas probable, dit avec raison Goodwin, que la traversée de la côte d'Attique à Salamine se faisait d'un autre point que de celui-là même d'où part aujourd'hui le bac, c'est-à-dire d'Amphialé; et le seul autre endroit où il ne paraît pas inadmissible que Xerxès pouvait tenter de construire une digue vers Salamine, c'est là où se trouve la pointe d'Aegaleos située un peu plus au nord-ouest de Pérama, et par dessus le brisant du milieu à l'îlot de Saint-Georges, et de cet îlot à Salamine ¹. Si, remarque M. Goodwin, Lolling dit juste, identifiant le brisant qui se trouve près d'Amphialé avec une des îles Pharmakousse, ou si le récif actuel émergeait vraiment aux temps anciens, alors, très probablement, le mot de Strabon, *διεστάντος* ², s'applique seulement à cet étroit canal que Xerxès voulut combler. Mais Goodwin lui-même dit ³ qu'il est difficile d'admettre que ce récif a été formé dans les temps plus modernes, le chenal ayant été élargi par l'action de la mer. Quelques moments d'arrêt, poursuit-il, avec beaucoup de raison, devant les passes de Salamine, par une brise matinale, démontrent l'imprudence de celui qui aurait tenté la construction d'une digue de Kéramos à Kynosoura. Aussi je ne puis douter, dit toujours M. Goodwin, que cet Héraclion, cité par les auteurs, était près de la pointe d'Amphialé; et M. Goodwin fixe l'emplacement d'Héraclion dans sa carte, sur la pointe sud-ouest la plus extrême du grand promontoire que la masse d'Aegaleos, projetée en avant, forme dans les eaux de Salamine. Aussi faut-il abandonner complètement l'emplacement d'Héraclion près de Thymœtades ou admettre avec le Dr Lolling ⁴,

1. Usslar (*Die Schlacht bei Salamis*, Marine Rundschau, 1900) admet également dans cet endroit la construction probable de la digue (indiquée sur sa carte par les mots *mögliche brückenstelle*).

2. Strabon, IX, 1, 43.

3. Goodwin, *Papers of the American School of Class. Stud. at Athens*, v. 1.

4. Lolling, *Die Meerenge von Salamis*, p. 7.

que toute la côte de l'Amphialé jusqu'à Thymœtades, s'appelait Héraclion, c'est-à-dire, *temenos*, terre sacrée, d'Héraclès, dans une acception plus large. En effet, l'expression de Ctésias¹ ἐπὶ τὸ στενόντατον τῆς Ἀττικῆς Ἡράκλειον καλεῖται indique qu'il ne s'agit pas d'un seul point du littoral, mais de toute une rive qui porte le nom Ἡράκλειον. Il n'aurait pas dit assurément, dans le cas contraire, au plus étroit de l'Attique qui s'appelle Héraclion, mais plutôt au plus étroit de l'Attique où se trouve le sanctuaire d'Héraclès.

M. Wilhelm² reconnaît le *tetrakomon* Héraclion dans l'emplacement qui porte actuellement le nom de Saint-Jean Rendis, à mi-chemin du Pirée à Athènes. Il est différent du temenos d'Héraclès qui se trouvait au bord du détroit de Salamine. Une autre opinion veut qu'Héraclion³ se soit trouvé tout au fond de la baie Kératsini, derrière le côté Est de l'église de Saint-Georges où l'on montre quelques vestiges d'un édifice ancien. Pour ceux qui suivent Diodore, c'est donc là-bas que la flotte grecque alla appuyer sa gauche, ou faut-il penser que c'est dans ce recoin qu'alla se blottir Xerxès pour ne rien voir de la bataille, ou voir tout de biais? Topographiquement, Héraclion n'a de valeur que par rapport au récit de Diodore, qui suppose l'une des ailes des Grecs appuyée sur la côte d'Attique, et aussi par le fait que le siège du grand roi était placé près de cet Héraclion. Mais ce n'est ni Hérodote, ni Eschyle qui le disent. Le premier se contente de rapporter que le roi est venu s'asseoir au bas du mont qui se trouve en face de Salamine, et dont le nom est Aegaléos⁴, le second dit tout simplement que le trône se trouvait tout près de la mer, sur un tertre élevé⁵.

Parmi les auteurs qui parlent d'Héraclion, Ctésias⁶, sans

1. Ctésias, *Persica*, 26.

2. Ἀρχ. Ἐφημ., 1904, p. 139.

3. Rev. *Harmonie*, Athènes, 1902, p. 15, tir. à part. Cf. Ἐφ. Ἀρχ. 1907.

4. Hérodote, VIII, 90 : κατήμενος ὑπὸ τῷ οὐρεὶ τῷ ἀντίῳ Σαλαμῖνος, τὸ καλεῖται Αἰγάλεως.

5. Eschyle, *Perses*, v. 470 : ὑψηλὸν ὄχθον ἄγχι πελαγίαις ἁλός.

6. Ctésias, *Persica*, 26 : ὁ Ξέρξης ἔλθων αὐτόθεν ἐπὶ τὸ στενόντατον τῆς Ἀττικῆς (Ἡράκλειον καλεῖται) ἐχώννυε χῶμα ἐπὶ Σαλαμῖνα περὶ ἐπ' αὐτὴν διαβῆναι διανοοῦμενος.

faire mention du trône, rapporte que Xerxès arrivé dans la partie la plus resserrée du détroit qui s'appelle Héraclion, le comblait de terre dans l'intention de passer de l'Attique à Salamine. Plutarque ¹, nous l'avons dit, place le siège à Héraclion. Strabon ² parle du détroit sans parler du trône. A coup sûr la variété des opinions sur l'emplacement du siège de Xerxès est grande. Il y en a qui le veulent, comme Müller, là où se trouvent aujourd'hui les restes d'une tour vénitienne qui s'appelle Keratopyrgos, sur une minuscule presqu'île, limite nord-ouest de la baie de Kératsini. Sans doute ce que pensent Leake ³ et Hauvette ⁴, qui le placent au pied d'Aegaléos vers ce Pérama, à l'emplacement de la batterie actuelle de côte, est plus conforme aux textes et à la logique ; mais pourquoi alors ne pas admettre franchement ce que dit Hérodote ? Xerxès étant venu pour surveiller l'attaque contre Salamine, il était très naturel qu'il se postât sous les puissants contreforts qui se projettent sur le détroit et l'île, et près de l'onde : ἄγχι πελαγίας ἁλὸς d'Eschyle.

En face de ces endroits était situé, peut-être sur Kynosoura, un trophée commémorant la victoire. De l'emplacement de ce *tropaeon* on a voulu déduire des conclusions définitives quant au lieu de la bataille. Est-il besoin de dire qu'on choisissait le promontoire le plus proche du camp d'action pour élever le trophée ? Quelquefois pourtant ce point était assez éloigné. Ainsi, Phormion bat les Péloponésiens en plein golfe de Patras, les poursuit vers Patras et vers Dymé, et élève son *tropaeon* à Antirrhion ⁵. Il est évident que ce qui était le plus commode pour les vainqueurs, c'était d'ériger le trophée là d'où ils avaient appareillé à la rencontre de l'ennemi ⁶ et où ils étaient retournés après la bataille pour relâcher et réparer leurs avaries, donc

1. Plutarque, *Themist.*, XIII.

2. Strabon, IX, 1, 13.

3. Leake, *Topography*. Grote, vol. IV, p. 477 et 584. Kiepert, *Atlas von Hellas*, Goodwin, *Papers*, p. 255.

4. Hauvette, *Rapport sur une mission scientifique*, p. 30.

5. Thucydide, II, 83. Cf. VII, 34 : Les Athéniens érigèrent leur trophée à vingt stades du champ de combat naval d'Erinéos.

6. Id., *ibid.*, 92.

à leur base, à leur côte ou point d'attache. Mais il ne faut pas oublier que les trières d'une grande flotte amarrées ou hissées occupaient des rivages de quelques kilomètres, et que le trophée n'était qu'un seul point, quasi mathématique, sur un endroit saillant de la côte. Ce tropaeon ne pourrait nous être, à la vérité, que d'une utilité médiocre pour déterminer très exactement le lieu de l'engagement, et à plus forte raison, la disposition des lignes des adversaires.

Selon Bauer, l'emplacement du tombeau sur la colline de Magoula, et du tropaeon sur la langue de Kynosoura, un peu plus en avant, démontre, — et à cela nous autorise le passage de Thucydide ci-dessus mentionné, — que l'action eut lieu près de l'entrée du port de Salamine, non loin de Magoula et de Punta. Raase objecte : si les Athéniens dans une bataille de la guerre du Péloponnèse érigèrent un trophée à l'endroit d'où ils appareillèrent pour combattre, il ne suit pas de ce fait une règle générale, le tropaeon étant ordinairement élevé là où l'ennemi avait commencé sa retraite, ἐτράπη. Ainsi puisque nous savons que dans le détroit de Salamine et au nord de Kynosoura eut lieu la déroute, ceci s'accorde bien avec le fait que le trophée se trouvait sur Kynosoura. Il est évident que, dans toute cette controverse, une chose est oubliée, c'est qu'il ne s'agit pas de trouver une palestre de quelques mètres carrés pour y placer le lieu de la rencontre de deux champions, mais la vaste arène où se heurtèrent au moins mille vaisseaux à éperon, et plus de deux cent mille hommes d'équipage, et c'est à peine si tout le détroit, de l'arsenal aux issues, suffit pour donner une lice assez spacieuse à ce colossal tournoi de tant de vaisseaux, qui, comme ailés, couraient les uns contre les autres de tous les côtés en évoluant de toutes les manières pour donner ou pour éviter les coups de leurs terribles becs d'airain. Le tropaeon aurait été érigé à Psytalie, à Kynosoura, à Amphialé, ou près du temple d'Athéna Skiras, et il aurait toujours signalé la même chose, c'est-à-dire que la bataille eut lieu dans le détroit. Bauer croit que ce trophée fut élevé sur Kynosoura, là où plus tard on adorait Zeus le Tropaéos, non

pas sur la pointe, mais un peu vers l'intérieur de la minuscule chersonèse. Ceci, avec l'appui des inscriptions¹. Chandler² cependant, croit retrouver le socle du trophée dans les débris que, lors de sa visite, il a découverts sur l'extrémité de Kynosoura, mais qui, à la vérité n'y sont plus. Vers la base de la petite péninsule, dans la cambrure qui s'appelle actuellement Magoula, M. Milchhöfer voit volontiers le tombeau des Grecs tués à l'ennemi, quoique on y ait fouillé sans résultats concluants, et c'est près de ce tumulus que Bauer place le tropaeon.

Parmi les questions soulevées par la topographie de Salamine, il en est une des plus intéressantes. Au moment de la bataille, le détroit présentait-il la même surface d'eau qu'aujourd'hui ; était-il plus large ou plus étroit ; en quoi sa physionomie s'est-elle modifiée au cours des siècles ? La réponse dépend de la solution d'une question générale et pour ainsi dire préjudicielle : la fixité de la ligne du rivage pendant les temps historiques. Cette fixité, pour la grande majorité des géologues, l'illustre Suess en tête, est un dogme. Toutefois, certains pensent différemment ; nous citerons notre très savant compatriote M. Phocion Négris, ancien directeur des mines de Laurion, qui, par une série d'études remarquables³ voulut s'opposer à cette théorie. Donc, l'avis général n'est pas que du v^e siècle à nos jours l'aspect du détroit resta le même et n'a pas été sensiblement modifié. D'aucuns pensent que l'île de Saint-Georges actuelle se forma après les guerres médiques, que le récif dont nous avons parlé et qui se trouve entre Salamine et la pointe sud-ouest d'Aegaleos, non seulement émergeait de l'eau, mais qu'il formait même une presqu'île ayant son origine à

1. *Corp. Inscr. Attic.*, II, 467, 469, 471.

2. Chandler, *Travels in Greece*, Vol. II.

3. Négris, *Observations concernant les variations du niveau de la mer depuis les temps historiques et préhistoriques*. (Comptes rendus de l'Académie, 20 juillet 1903). — *Régression et Transgression de la mer depuis l'époque glaciaire jusqu'à nos jours*. Revue Universelle des Mines, de la Métallurgie, etc.. Liège, 1903, t. III, 4^e série, 47^e année, p. 249. *Nouvelles observations sur la dernière transgression de la Méditerranée*. (Comptes rendus de l'Académie, 1^{er} août 1914). — *Vestiges antiques submergés*. Athen. Mitteilungen, XXIX, 1904. — *Délos et la transgression actuelle des mers*. Athènes, 1907. — *La régression quaternaire*, Athènes, 1912.

la dite pointe, qu'enfin le niveau des mers, dans le mouvement général d'ascension qu'il a suivi au cours des vingt derniers siècles, aurait submergé, dans notre détroit, les parties basses de ses bords. Ainsi, le détroit, suivant cette théorie, était moins large au temps de Thémistocle qu'aujourd'hui. D'après cette opinion, le niveau des eaux, baignant alors la Grèce, était inférieur de 3 m. 40 au niveau actuel. De plus, spécialement dans le détroit de Salamine, le canal de Saint-Georges qui, d'après Strabon avait une largeur de deux stades (370 mètres)¹, mais qui aujourd'hui est large de 1,500 mètres, se réduisait, au temps du géographe, au chenal qui se trouve entre le récif de Pérama et l'îlot de Saint-Georges, formant à son tour une autre presqu'île unie à la côte de Salamine. Les partisans de cette théorie voient Amphialé dans la langue étroite qui rattachait le récif à la côte d'Attique, avant l'exhaussement du niveau de la mer, et qui fut détruite par l'érosion s'exerçant sur les rivages environnants constitués de couches tertiaires, ayant comme soubassement une formation de schistes, quartzites et serpentines, réellement distincte des terrains secondaires superposés². A cette hypothèse de l'érosion des côtes environnantes, ont également recouru certains archéologues pour découvrir la plus petite des îles Pharmakoussae. Lolling la reconnaît³, nous l'avons déjà indiqué, dans le grand écueil, actuellement caché sous l'eau, qui coupe le canal de Saint-Georges, comme il croit voir, la plus grande dans l'île voisine de Saint-Georges. Ainsi, le canal de Saint-Georges retrouve les deux stades que Strabon lui assigne, et, fait d'importance pour ceux qui espèrent trouver dans cette théorie une base de la leur propre sur la bataille, on acquiert la conviction qu'il n'aurait jamais pu passer par la tête des stratèges athéniens ou des chefs d'escadres phéniciennes, de prolonger leurs ailes occidentales au delà de la pointe sud-ouest d'Aegaléos vers Eleusis, comme le rapporte Hérodote. Les partisans de cette théorie finirent par croire que

1. Strabon, IV, I, 43.

2. L. de Launay, *Études géologiques sur la mer Egée*, p. 104.

3. Lolling, *Meereenge von Salamis*, etc.

ce détroit a complètement changé depuis les temps classiques, où sa largeur était inégale, puisqu'il se rétrécissait entre l'îlot de Saint-Georges, Pérama et l'ancienne ville de Salamis, d'après les témoignages de Ctésias ¹, de Phanodème chez Plutarque ², d'Apollodore chez Strabon ³. Aujourd'hui disent-ils, le détroit, dans toute son étendue, présente à peu près partout la même largeur ⁴. La constatation est tout au moins curieuse, la largeur du grand détroit de Salamine offrant partout, aujourd'hui comme au temps des guerres médiques, des chiffres essentiellement variés ⁵. Ainsi, à l'entrée des passes entre Kynosoura et Kéramos, la distance est de 2.400 mètres; de Kynosoura au pied méridional d'Aegaléos 1.500 mètres; au chenal de Saint-Georges 1.130 mètres. En vérité, si Ctésias, Phanodème ou Apollodore écrivaient de nos jours, ils n'auraient pas à retrancher de leur description les expressions στενωτότατον τῆς Ἀττικῆς ou βραχὺ πέραν, puisque entre Salamine et Attique, aujourd'hui comme jadis, il n'y a pas de passage « plus étroit » que celui entre la pointe sud-ouest d'Aegaléos et l'îlot en face ou la presqu'île qui portait la ville de Salamine. Vu même les profondeurs insignifiantes de cette passe, l'endroit était tout indiqué aux Perses pour y construire leur digue.

Je ne suis nullement qualifié pour intervenir dans le débat sur les variations du niveau de la mer. Je me bornerai à enregistrer les phases. L'*Antlitz der Erde*, le livre célèbre de M. Suess, sur la face de la terre ⁶, résume l'œuvre de tout un siècle, dont il donne l'état des connaissances jusqu'à ce jour acquises sur le globe que nous habitons, partant sur la fixité ou la variation du niveau des mers. C'est dans la Méditerranée dont les bords ont été, pendant le cours de l'histoire, le théâtre de tant d'événements heureux et importants pour la civilisation que nous

1. Ctésias, *Persica*, 26.

2. Plutarque, *Thémist.*, 13.

3. Strabon, D. I. 13.

4. Revue, *Harmonie*, Athènes, 1902. *La bataille de Salamine*. La même étude revue et augmentée, publiée en brochure, 1911.

5. Admiralty Charts, *Salamis Strait*, n° 894.

6. Traduction française de M. Margerie, 4 vol.

pouvons le mieux constater les modifications que la ligne de rivage a subies pendant la période historique, mais il convient en même temps, plus que partout ailleurs, de distinguer soigneusement des traces récentes celles qui appartiennent aux âges antérieurs ¹. Il existe de nombreuses preuves de fixité du niveau de la Méditerranée pendant les derniers millénaires ². Ces preuves de la stabilité des rivages, enregistrées par le savant Viennois, sont vraiment frappantes. Depuis plusieurs milliers d'années, le niveau de la Méditerranée n'a pas varié. Il n'y a qu'une exception pour le sud-ouest de la Crète. En général d'ailleurs la Méditerranée ne nous fournit jusqu'à présent aucune preuve d'un soulèvement lent de la lithosphère datant de l'époque historique. Depuis le temps où vivait Polybe et où fut rédigée la description des pays donnée par Strabon, il ne s'est produit aucun changement notable dans le niveau de la mer. Entre le golfe de Messénie et le golfe de Laconie, les cavernes littorales, les *Θυρίδες* des anciens, creusées par la mer, sont au même niveau qu'il y a deux mille ans ³. M. Cayeux l'éminent professeur de l'école des Mines, ayant repris la question de la fixité du niveau de la mer à la suite de ses recherches de Délos, aboutit aux mêmes conclusions ⁴. Mais d'après M. Négris, pas une ville littorale de la Grèce ancienne n'est exempte de preuves de submersion et même ce phénomène s'étend à toute la Méditerranée ⁵. Quant aux constatations contraires, il observe que des exemples isolés de brusques catastrophes telles que celle d'Héliké, engloutie dans les flots, ont entraîné les géologues à expliquer toutes les submersions par des causes sismiques amenant brusquement des glissements, tassements ou affaissements. Donc, selon M. Négris, la mer, qui à la fin de l'époque glaciaire apparaît au niveau de

1. Suess, *La face de la Terre*, traduction française de M. Margerie, t. II, p. 689.

2. Id. *op. cit.*, p. 738.

3. Id., *Op. cit.* 12 t. I, p. 866. Strabon, 335, 360, 362.

4. *Fixité du niveau de la mer Méditerranée à l'époque historique* (Annales de Géographie 1901, p. 98).

5. Négris, *Délos et la transgression actuelle des mers*.

200 mètres environ au-dessus du niveau actuel, descend ensuite. Ce mouvement de régression ou abaissement de la mer a été suivi d'un mouvement de transgression ; c'est ce mouvement ascendant, si vivement contesté d'ailleurs, qui aurait constitué un des derniers chapitres de l'histoire du globe terrestre. Dans la série des arguments apportés par M. Négriis à l'appui de sa thèse, Salamine joue un certain rôle. Le canal de Strabon, large seulement de deux stades n'est pas oublié d'abord, et on remarque en outre que la carte de l'amirauté laisse voir autour de l'axe du détroit, entre l'île de Saint-Georges et le continent, un chenal plus profond, qui aurait précisément deux stades, 370 m. de largeur. Les terrasses sous-marines qui limitent ce chenal, sont, il est vrai, à trois brasses de profondeur ; cependant, il est probable que, étant formées des mêmes roches tendres que la côte, l'érosion aidée par la transgression a déterminé une surface d'abrasion de chaque côté du détroit. L'érosion ici aurait également fait disparaître la petite Pharmakoussa, le récif connu, le *Klippe* de M. Lolling. Des phénomènes analogues auraient été produits à l'extérieur du détroit. Tandis que Strabon cite ici trois îles, nous n'en retrouvons que deux, Psyttalie et Atalante. La troisième serait représentée par des bas-fonds situés à l'ouest des deux premières. L'une des îles aurait disparu par érosion marine et sous les eaux montantes. C'est probablement la même que cite Hérodote sous le nom de Kéos et que les archéologues n'ont pu encore retrouver.

On ne peut nier malgré tout que tout cela ne soit qu'hypothèses, et que rien n'est certain. Suess s'exprime là-dessus avec une sincérité admirable. « L'éloignement d'un grand nombre d'astres dans l'espace a pu être déterminé, quant à l'éloignement, dans le temps, des lignes de rivage les plus récentes de Capri ou du dernier banc de coquilles de Tromsø il ne nous est pas possible de hasarder un chiffre, même approximatif ».

A la rigueur donc, on peut admettre l'oscillation de la ligne du rivage et rester sceptique devant les théories absolues

d'une augmentation constante et progressive du niveau des mers.

Cependant, à l'encontre du vague de ces théories il est certain que dans les temps historiques presque toutes les côtes de la Grèce ont subi, indépendamment des mouvements du niveau de la mer, plus ou moins de modifications, la terre gagnant presque toujours sur la mer, à cause des alluvions incessantes; une multitude de torrents impétueux, un pays montagneux de toutes parts, brusquement incliné vers la mer en sont les causes. Au surplus l'histoire récente du globe terrestre offre des milliers d'exemples analogues. Les levées de sables et de galets contribuent largement à ces transformations. Remarquable exemple, l'île de Portland dans la Manche, reliée à la côte de Weymouth par une levée de galets, longue de vingt-six kilomètres. Des villes maritimes ne le sont plus, et à la place des ports s'étendent des plaines, et sans nier l'existence d'écueils érosés, il y a des centaines d'îlots, qui au lieu de disparaître, tout au contraire se sont accrus, se sont unis au continent et ont servi à former des presqu'îles. Le port de Carthage, le Δέχαιον de Corinthe, les villes du golfe d'Issus¹, perdus à présent dans l'intérieur des terres, les Thermopyles qui ne sont plus une corniche étroite mais une plage, l'île du Pirée qui est actuellement une presqu'île. Le Pirée était primitivement une île, rattachée plus tard au continent par le retrait de la mer et par les alluvions, qui donnèrent naissance à la plaine basse et marécageuse du Phalère². Dans le nord de la baie de Navarin, la plage qui s'étend de l'embouchure de la rivière Xérias à la passe nord, est de formation récente, et dans cette passe, pour causes d'apport et d'ensablement, il ne reste aujourd'hui que quatre décimètres d'eau. Clazomènes autrefois séparée de la terre ferme, l'île de Phare d'Alexandrie,

1. Toutes les anciennes villes maritimes du golfe d'Alexandrette ont disparu sous les alluvions et les ports sont comblés. Où sont-elles, les cités de Mallos et d'Issus? Tout est enfoui dans les sables et très loin de la mer.

2. Strabon, I, 3, 18. Τὸν Πειραιᾶ νησιάζοντα πρότερον καὶ πέραν τῆς ἀκτῆς κείμενον οὕτω φασὶν ὀνομασθῆναι. Cf. Suidas. ἦν πρότερον ὁ Πειραιεὺς νῆσος, ὅθεν καὶ τοῦνομα εἰληφεν ἀπὸ τοῦ διαπερῆν.

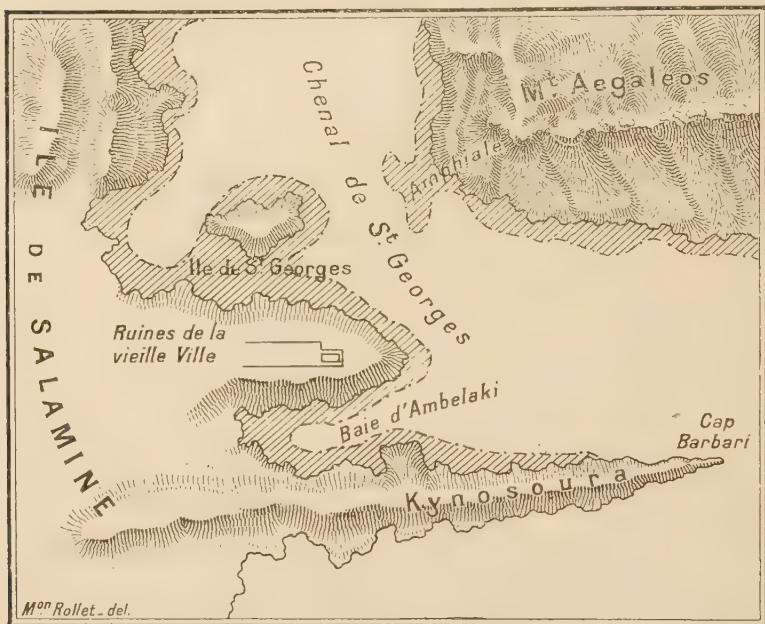
Saint-Malo et Aigues-Mortes¹ peuvent de même servir d'exemple, ainsi que la presqu'île de Giers entre Hyères et Toulon, rattachée au continent par deux longues levées de sables; Quiberon, le cap Sepet. Semblables jonctions se présentent entre îles rapprochées comme les Miquelones, séparées encore en 1783. Laissons de côté les apports continus des grands fleuves; les exemples abondent, et tout le monde sait que la Camargue est fille du Rhône.

Partout, la mer a cédé; Jules César reprenant aujourd'hui ses opérations contre le port d'Itius² ne trouverait devant lui que les terres de Vissan. Pompéi n'est plus au bord de la mer, et sous les cendres et les sables on trouve des débris de quais portant les anneaux pour amarres. Partout où il y a des fleuves, des torrents, où les averses sont très violentes comme en Grèce, le littoral s'accroît aux dépens des sommets qui se dénudent. Il y a peu de rivages qui n'augmentent pas de la sorte, qui ne gagnent pas sur la mer, quelquefois avec une surprenante rapidité. La Grèce, — îles et continent, — est en grande partie entourée d'une bordure de plages, formée tant par les apports des torrents et des rivières, que par la levée des sables. Ce dernier fait est souvent la cause du phénomène autour de rochers isolés qui font office d'appui et d'abri. Bon nombre d'îlots détachés et de terres marines importantes ont perdu leur caractère insulaire, et se trouvent reliés au continent voisin par une levée de sables et de galets, qui les transforment en presqu'îles. S'il y avait réellement des presqu'îles à Saint-Georges et à Amphialé, dans le détroit de Salamine, aux temps classiques, elles auraient très probablement augmenté d'étendue, deux facteurs agissant dans cette direction, la levée de sables et les innombrables petits torrents formés à

1. M. Ch. Lenthéric, *Les villes mortes du golfe de Lyon* (l'auteur rejette l'orthographe *Lion*), Paris, 1889, p. 351 et s., admet seulement dans la période antéhistorique les transformations de la plaine d'Aigues-Mortes, recouverte jadis par les eaux. Cependant lui-même nous informe (p. 360), que l'avancement régulier de la plage proche de l'Espiguette est de dix mètres environ par an.

2. Itius ou Iccius Portus, sur le détroit de Gaule (Pas-de-Calais). César s'y embarqua pour la conquête de la Grande Bretagne.

chaque pluie sur les parois du détroit. A quelques kilomètres de distance, dans le second détroit de Salamine, Minoa ¹, d'île qu'elle était au temps de la guerre du Péloponèse, devenait une presqu'île en l'espace de quelques siècles. Ce n'est pas le courant insignifiant de ces détroits qui aurait pu s'opposer à de pareilles transformations, puisque le torrent impétueux d'Europe n'a pu, pendant le temps de la domination turque,



LE DÉTROIT DE SALAMINE
EN 480, AVANT LA TRANSGRESSION DE LA MER

▨ Configuration hypothétique des bords avant les effets de la transgression.

préserver d'un endiguement presque complet, la seule trouée qui forme le canal de Négropont.

Nous avons eu l'occasion de nous rendre compte par nous-même de ce qu'une pluie torrentielle peut faire descendre de la montagne grecque, de matériaux d'alluvion. Au pied nord-

1. Thucydide, III, 51, IV, 67.

est du mont de Cyllène et au débouché d'une vallée, le torrent, gonflé par une pluie diluvienne, de courte durée pourtant, sortait en furieux de son lit, sautait par dessus les haies des vergers et des vignes, et courait vers la plaine, tandis que Zeus, que la bonne humeur rend volontiers badin, l'accompagnait de tonnerres approbatifs, joyeux des écarts destructeurs de ce torrent, vieux fou mis hors de lui par les agaceries de l'ondée. L'orage passé, on voyait des blocs énormes de grès, des débris de tuf, des milliers de tonnes de terre et de sable quartzeux couvrant les champs près de la route qui mène du petit lac desséché de Kaissari à l'entonnoir gigantesque de Stymphalie. Toute la large bande verdoyante et heureuse qui couronne le littoral nord de la Morée est l'œuvre analogue des torrents qui descendent des contreforts du massif central du Péloponèse vers le golfe de Corinthe. Dans le détroit de Salamine, cependant, les apports provenant des hauteurs qui bordent le canal ne sont pas considérables ; les coteaux qui couronnent les deux bords sont rocheux et d'altitudes modestes, par conséquent, les surfaces inclinées sont insignifiantes. Ce sera même là une des raisons pour lesquelles Saint-Georges reste encore une île, le petit canal qui la sépare de la côte de Salamine n'étant pas encore comblé. Ainsi, il est à présumer que depuis le temps des guerres médiques, le détroit de Salamine ne s'est pas notablement rétréci. C'est pour toutes ces raisons que M. Goodwin peut maintenir cette opinion si judicieusement formulée dans sa première étude ¹ : « Le coup d'œil de terres et d'eaux que présente aujourd'hui ce théâtre d'événements mémorables, est essentiellement le même que celui qui s'offrit au regard de Xerxès, lorsqu'il vint s'asseoir sur les flancs du mont Aegaleos ce matin de septembre 480 avant J.-C. »

Le schéma ci-contre donne l'idée de ce que la théorie de la transgression de la mer laisse du passage entre Aegaleos et Salamine le jour de la bataille. Faire pénétrer une flotte par ce fossé de deux stades à la faveur de la nuit, et à l'insu des ennemis postés si près, ne serait sans doute pas chose facile.

1. *Papers of the American School of Class Stud. at Athens*. Vol. I.

La théorie trop hardie de la transgression de la mer favorise singulièrement la manière de voir de l'école qui exclut tout mouvement de la flotte barbare dans le détroit avant la bataille ¹. Seulement l'histoire ne se fait pas ainsi, et elle a besoin de fondements autrement solides.

Enfin, malgré les divergences de théorie sur l'aspect général des côtes d'Attique et de Salamine aux temps classiques, et sur la largeur du détroit ; malgré les difficultés qui se présentent à propos de plusieurs localités dont les noms sont rapportés par les auteurs, mais que nous ne parvenons pas à identifier sur la carte, il reste heureusement assez de points topographiques reconnus, pour nous permettre de nous orienter dans le vague géographique créé par les distances des temps et l'éloignement des événements et par le manque de documents. Ces points peuvent nous mettre en état de suivre les mouvements et les dispositions des deux flottes avant et pendant la bataille.

1. Voir p. 36 sur la « seconde école ».

CHAPITRE III

DE PHALÈRE AUX DÉTROITS

La suite du récit. — L'armée perse envahit l'Attique. — Les escadres barbares dans la baie de Phalère. — L'assemblée des chefs sous la présidence du grand roi. — La flotte se porte vers Salamine. — Elle offre vainement le combat. — Elle se retire à l'approche de la nuit, en méditant une attaque le lendemain. — Le message de Thémistocle précipite les événements.

Le désastre des Thermopyles, en imposant la retraite précipitée des flottes alliées, rendait la situation extrêmement critique. Tout ce que Thémistocle avait édifié avec tant de persévérance, croulait maintenant en un jour. Il lui fallait donc accomplir un effort surhumain, pour sauver Athènes et la Grèce. Son esprit, heureusement, était plein de ressources. Ce qui était désespérant à ce moment, c'est que les alliés, après avoir garni de troupes insuffisantes les défilés, ne se portaient pas en masse en Béotie pour couvrir Athènes abandonnée à son sort. Les combats d'Artémision, néanmoins, avaient affermi Thémistocle dans son idée que la conquête de la mer était chose réalisable pour les Grecs, et il en déduisait qu'une fois les confédérés en possession de la maîtrise de l'Archipel, Xerxès ne pourrait plus se maintenir en Grèce. Thémistocle sut alors prendre la responsabilité la plus grande qui ait jamais incombé à un chef politique ou militaire : faire abandonner ses foyers à tout un peuple, de la même manière qu'une armée abandonne une position nuisible à la conduite générale des opérations et à l'objectif de la guerre, pour y revenir triomphalement après la victoire. Et avec quelle fermeté il présida à ce douloureux exode ! La presque totalité de la ville le comprit et le suivit ; seuls, quelques vieux braves ne voulurent pas abandonner leur

chère cité, qu'ils vont défendre contre les Barbares jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Cependant la vieille citadelle pélasgique était loin encore d'offrir la résistance des défenses formidables dont Athènes se para après l'issue heureuse de la seconde guerre médique. On ne saurait, dans le récit de ces faits, oublier la part que le héros futur de la ville, Cimon, a prise à ces événements, en entraînant vers la mer la jeunesse athénienne, dont il était le plus brillant représentant. Rappelé de l'exil, aussitôt qu'il mit le pied sur le sol athénien, il court joyeux à travers le Céramique à la tête de ses amis, au temple de la Vierge, dépose sur l'autel le mors de son cheval, pour montrer que c'est d'équipages et non point d'escadrons qu'a besoin maintenant la Patrie. Puis, après une ardente prière à Athéna, arrachant un des boucliers suspendus au sanctuaire, il se dirige vers le port, et toute la jeunesse le suit au milieu d'un ouragan d'enthousiasme ¹. C'est ainsi que la ville, suivant le pittoresque mot de Plutarque, appareilla ².

Avoir fait relâcher à Salamine les confédérés en retraite, sous le prétexte de faire évacuer la population de l'Attique et de la transporter dans cette île ainsi qu'à Égine et à Trézène, tel fut le premier grand succès de Thémistocle. Il s'était promis de faire tout son possible pour ne pas laisser ses alliés sortir des eaux athéniennes avant une grande bataille. Salamine, refuge naturel d'un peuple de marins en cas d'invasion du pays, avant la construction des défenses qui ont fait d'Athènes une forteresse maritime, était tout pour elle en ce moment. Mais revenons à la flotte perse. Après le dernier engagement devant Artémision, il n'y a pas de doute qu'elle regagne, abattue et démoralisée le mouillage d'Aphètes. Les amiraux furent à un tel point énervés, qu'ils maltraîèrent et arrêèrent le citoyen d'Histiée qui leur apporta le premier la nouvelle de la retraite de l'ennemi, à laquelle ils ne voulaient pas croire. Toutefois, des navires envoyés en exploration et rentrés à Aphètes, confir-

1. Plutarque, *Cimon*, 5.

2. Plutarque, *Thémist.*, 10 : ἐκπλοούσῃς τῆς πόλεως.

maient la nouvelle. C'était remonter du coup le moral de cette armée, qui, à la suite de ses efforts infructueux, de ses pertes cruelles, et surtout de l'imprudence et de l'inexpérience des chefs qui avaient exposé la flotte au mouillage forain de Sépias, devait avoir perdu une grande partie de sa confiance dans les amiraux.

La flotte d'ailleurs comme l'armée ¹ s'accroissait de moment en moment, par les renforts affluant de tous côtés ², ce qui, la veille du jour de la bataille suprême, rétablira les chiffres du Dorisque. L'élan maintenant, succède au découragement de tout à l'heure, et la flotte se dirige vers le sud. Après avoir dûment pillé Histiee et les villages du littoral nord de l'Eubée ³, visité le champ de bataille, et les morts des Thermopyles, après avoir relâché trois jours encore à Histiee, pour donner le temps à l'armée de la devancer, elle fit enfin irruption dans le canal d'Euripe. La déroute des Grecs était générale et paraissait irréparable. La soumission de la Grèce n'était plus qu'une affaire de quelques jours. Mais, en réalité pour réduire la Grèce, il fallait réduire d'abord sa flotte et son armée; or, l'une et l'autre étaient encore intactes. Cependant la flotte de Xerxès après avoir pénétré dans l'Euripe, allait doubler le cap Sunium; l'armée approchait à marches forcées, et déjà étendait la main sur Athènes. Quelle nuit d'alarme, celle où les quelques défenseurs de l'Acropole, questeurs du temple, serviteurs et vétérans, virent les feux de bivouac de l'ennemi scintiller de Décelie à Phylé, le long du pied des monts de Parnès et du lointain Cithéron et du reste des hauteurs qui couronnent l'Attique! De Salamine aussi on devait voir avec consternation, dans la nuit, ces longues traînées de feux, avant-coureurs des torches qui devaient incendier et anéantir la noble cité. Dans

1. Hérodote, VIII, 66 : "ὅσῳ γὰρ δὴ προσέβαινε ἐσωτέρῳ τῆς Ἑλλάδος ὁ Πέρσης, τοσούτῳ πλέω ἔθνεα οἱ εἶπεντο.

2. Id. VII, 110 : ἀναγκαζόμενοι εἶποντο. Le quartier général perse était obligé, ou de laisser derrière lui les contingents guerriers des pays conquis, ou de les amener avec lui. Cette dernière mesure évitait un danger, mais elle créait une faiblesse à l'armée barbare, ces contingents étant hétérogènes et suivant contre leur gré.

3. Hérodote, VIII, 23.

le peu de mois qui s'étaient écoulés depuis le départ de Xerxès de Sardes ¹, bien des choses s'étaient passées au détriment de la Grèce, et sa fortune semblait définitivement perdue. La flotte perse, trois jours après son départ d'Histiée, relâchait toute entière à Phalère. Le grand roi descend alors d'Athènes, et convoque en grand conseil tous les amiraux, pour combiner l'attaque finale contre la flotte hellène réfugiée à Salamine ².

La baie de Phalère était vraiment l'idéal d'une station de trières. Le grand hémicycle de rivage sablonneux s'étend en échancrant la côte d'Attique entre les hauteurs de Munychie et le promontoire de Kolias. Les rivières du Céphise et de l'Ilissos, qui traversent la plaine d'Athènes, minces filets d'eau souvent transformés en torrents, déposent en sable fin dans la baie tout ce qu'elles arrachent à la montagne dans leur course impétueuse. A Phalère, donc, les trières pourraient aller s'échouer mollement sur ce rivage hospitalier, qui avait aménagé pour elles de confortables lits ³. Là, les trières barbares pouvaient attendre tranquillement la décision du monarque, tirées sur le rivage, à l'abri des caprices d'Eole, protégées contre toutes surprises de la part de l'ennemi par l'armée campée sur la plage et sur les hauteurs voisines de Castella actuelle et du Vieux Phalère, petit port pouvant à peine contenir dans des hangars provisoires, quelques dizaines de navires; le roi lui-même

1. Xerxès partit de Sardes fin mars 480; il arrivait à Abydos fin avril. Au mois de mai, Evénétos et Themistocle marchent sur Tempé. Le départ de Léonidas pour Thermopyles se place dans les premiers jours du mois d'août. Xerxès avait mis trois mois à venir de l'Hellespont à Athènes, et c'est sous l'archontat de Calliadès qu'il s'empara de la ville. Des calculs qui se fondent sur d'autres indications d'Hérodote précisent davantage cette date et la placent vers le milieu du mois de septembre de l'année 480 (v. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 167, note 1).

2. Hérodote, VIII, 46, 47.

3. C'est sur ce vaste hémicycle de grèves que les amiraux du grand roi ont fait tirer les trières barbares. Le petit port de guerre d'Athènes sur la côte orientale de la baie, ne pouvait contenir que peu de chose; le Pirée n'existait qu'en ébauche; les trois nouveaux ports n'étaient pas encore construits autour de l'Akté, de Munychie à Canthare. Plutarque signale bien le fait quand il dit que la flotte ennemie touchant à la côte de Phalère, couvrit tous les rivages d'alentour : τῶν πολεμίων ὁ στόλος τῇ Ἀττικῇ κατὰ τὸ Φαληρικὸν προσφερόμενος, τοὺς περὶ ἀπέκρυψεν αἰγιαλούς (Plutarque, *Thémist.*, 12).

descendit vers la mer et déploya ses troupes le long du littoral ¹.

Après la prise d'Athènes, Xerxès veut concentrer tout son effort pour enfoncer les lignes de défense de l'Isthme; en même temps, sa flotte s'élancera de Phalère pour aller à la recherche de la flotte ennemie et l'ancantir. Le projet de Démarate, débattu dans les conseils du roi aussitôt après la chute des Thermopyles ², et qui consistait à occuper l'île de Cythère sur la côte méridionale du Péloponèse, a été rejeté. Le traître conseillait d'y détacher trois cents navires et de faire occuper cette île, dont le sage Chilon disait qu'il serait plutôt dans l'intérêt de Sparte, de la voir s'enfoncer dans les abîmes ³. Ce serait là une base d'opérations contre la Laconie, et l'effort sur l'Isthme serait paralysé, les Lacédémoniens obligés de courir défendre leurs foyers. Contre ce projet se dressa l'amiralissime perse Achéménès, propre frère du roi. « Si nous allons, avait-il dit ⁴, après les quatre cents trières que nous avons perdues à Sépias, en prendre encore à la flotte trois cents autres pour les envoyer faire le tour du Péloponèse, c'est comme si nous renforçons notre adversaire en lui offrant des chances de succès. Concentrée au contraire en un corps, notre armée navale sera imbattable. Et encore, ne séparons pas armée et marine, car ce sera à leur détriment réciproque. Marchons tous ensemble ». On ne saurait nier qu'Achéménès fut dans la bonne stratégie. Poursuivant ce dernier plan Xerxès convoque en grand conseil ses généraux, plutôt pour établir l'unité de vue et d'action entre eux, que pour leur demander leur manière de voir. Il leur laisse tout de même le droit de pérorer, et Artémise en profite.

Hérodote nous décrit cette mémorable réunion des chefs de la marine barbare à Phalère sous la présidence du grand roi ⁵. Les rois-navarques et les chefs d'escadre ayant quitté leurs

1. Plutarque, *Thémist*, 12 : αὐτός τε βασιλεὺς μετὰ τοῦ πεζοῦ στρατοῦ κατὰ ἑπὶ τὴν θάλασσαν ἄθρους ὤφθη.

2. Hérodote, VII, 235, 236.

3. Hérodote, IX, 9.

4. Hérodote, VII, 236.

5. Hérodote, VIII, 67.

navires, allèrent s'asseoir chacun selon son rang autour du trône royal sur lequel s'assit Xerxès, descendu d'Athènes tout exprès. On peut s'imaginer le faste asiatique déployé dans une pareille solennité, et le cérémonial dont elle s'accompagnait. Le roi de Sidon était placé le premier, puis le roi de Tyr, puis l'un après l'autre, tous les tyrans des peuples maritimes menant la campagne, et leurs taxiarches. Mardonius alors, conformément au protocole en vigueur à la cour de Suse, faisant fonction du haut dignitaire qui s'appelait « oreille du roi »¹, fit le tour de tous ces princes soumis et vassaux en leur demandant leur avis. Tous, comme on sait, se déclarèrent pour une action immédiate contre la flotte ennemie. Ils connaissaient d'ailleurs le sentiment du roi. Artémise seule, au dire de la tradition recueillie par Hérodote, fut d'un avis contraire, et conseilla d'éviter le combat sur mer, dans la conviction que les forces grecques ne tarderaient pas à se dissoudre d'elles-mêmes. Elle ajouta des paroles peu encourageantes sur l'état de l'armée navale du roi². Mais, toutefois, paraître hésiter à lancer ses navires sur mer, serait en abandonner la maîtrise à l'ennemi, ce qui n'aurait peut-être pas comme résultat la dissolution de ses forces navales. D'ailleurs un tel langage était désastreux pour le moral de l'armée et la discipline. Le roi, malgré tout, pardonna à la reine en raison de sa franchise. Mais, résolu à combattre, il ordonna le soir même à sa flotte de s'approcher de Salamine et d'offrir le combat. Entre temps, il se préparait lui-même à se transporter sur le champ de bataille pour suivre l'action, persuadé qu'il était que sa présence allait retenir dans le devoir certains de ses alliés, et les inciter à combattre avec plus de zèle qu'à Artémision³. Avant, donc, la tombée de la nuit, la flotte appareille et va se déployer en ordre et en silence devant l'entrée méridionale des détroits. Mais il n'était plus temps de mener le combat à bonne fin, et la flotte barbare se retira, remettant l'attaque au jour suivant.

1. Champollion de Figeac, *Histoire de la Perse*, p. 129.

2. Hérodote, VIII, 68.

3. Id., *ibid.*, 69.

Nous sommes à la veille de la bataille décisive. Le lendemain, à coup sûr, les Perses doivent tenter d'entrer dans le détroit. La bataille offerte ne fut pas acceptée. Les Grecs ne sont pas sortis pour l'engager, n'ont pas bougé de la côte de Salamine où ils étaient hissés ou amarrés. Pour les atteindre, il fallait aller jusqu'à eux, autrement les Perses couraient le danger de se présenter tous les matins devant les passes, et tous les soirs, après une vaine attente, de retourner à Phalère. Mais telle n'était pas leur intention ; Hérodote rapporte ¹ qu'ils méditaient une bataille décisive pour le lendemain ; ils devaient forcer les Grecs à l'accepter. Ils allaient les attaquer dans leurs mouillages, dans leurs camps mêmes. Le procédé n'était pas inusité dans l'antiquité, et ce que la flotte perse ne réussit pas à faire contre la flotte grecque, c'est la flotte grecque elle-même qui l'entreprendra quelques mois plus tard contre la flotte des Perses. Pour une telle entreprise, il fallait de toute manière pénétrer dans le détroit. La ruse de Thémistocle dont nous aurons à parler plus loin, ne fit que précipiter et rendre inévitable une action projetée par les Perses, mais qui serait devenue impossible si les confédérés avaient le temps d'abandonner Salamine, ce qui n'eût pas manqué d'arriver aussitôt les stratèges sortis du conseil dans le cas où Thémistocle n'eût pas provoqué à temps le blocus. La flotte barbare reviendra donc, dans la nuit, bloquer l'île et donner dans les passes.

En attendant, quelle est la situation de la flotte hellénique ? Pendant que l'armée perse marchait sur Athènes, et que la flotte barbare allait relâcher à Phalère, toute la flotte grecque : réserves concentrées à Pogon de Trézène, escadres athéniennes attardées à l'évacuation de l'Attique, confédérés dirigés tout droit sur Salamine, tous massés à présent sur la côte de cette île, attendent les ordres des généraux convoqués en conseil par Eurybiade. La question soumise par l'amiralissime à ses collègues est très instructive en ce qui concerne la tactique ancienne. Quel est l'avis des généraux, demanda-t-il, sur le

1. Hérodote, VIII, 70.

point où il faut livrer le combat naval, dans les contrées occupées encore par les Grecs, puisque l'Attique s'en est allée déjà et qu'il ne s'agit plus d'elle? ¹ C'était la nature même de la marine qu'ils commandaient, qui ne permettait pas des entreprises indépendantes et lointaines, une action à distance des côtes amies, solidement occupées. Ce ne sont pas encore les temps où Nelson et Villeneuve se poursuivent à travers l'Océan et se battent pour la maîtrise de la mer à des milliers de lieues de leurs pays.

La majorité des généraux se déclare d'avis de voguer vers l'Isthme et de livrer bataille devant le Péloponèse. Ils justifiaient cette opinion parce qu'une défaite à Salamine les aurait enfermés dans l'île, sans secours possible d'aucun côté. En cas de défaite devant l'Isthme, ils se seraient sauvés vers leur armée ². Ils n'étaient pas poltrons de cœur, et l'avaient suffisamment prouvé à Artémision; ils allaient se comporter plus brillamment encore à Salamine; mais, poltrons de tête, comme aurait dit de Seignelay, ils l'étaient assurément. Ils ne parlaient que de défaite. Thémistocle, lui, ne parlait que de victoire, et c'est grâce à lui que le moral se maintint très haut dans le camp.

Sur ces entrefaites, un messager venant d'Athènes annonce que le barbare envahit l'Attique, incendiant tout sur son passage. Sans coup férir, les Perses occupent la cité déserte, et assiègent l'Acropole en tirant de la colline d'Aréopage sur la muraille de bois improvisée par ses défenseurs de grandes flèches garnies d'étoupes enduites de poix et flambantes. Les questeurs du temple et les quelques prolétaires qui composaient la garde de l'Acropole furent héroïques. Malgré que la barrière fût détruite, tous les assauts furent repoussés. Enfin de rocher en rocher, et par une poterne située à côté du sanctuaire de la fille tragique de Cecrops, les barbares s'étant intro-

1. Hérodote, VIII, 49 : προθέντος Εὐρυβιάδω γνώμην ἀποφαίνεσθαι τὸν βουλόμενον, ὅπως δοκέει ἐπιτηδευότατον εἶναι ναυμαχίαν ποιέεσθαι τῶν αὐτοῖ χωρέων ἐγκρατέες εἰσὶ ἢ γὰρ Ἀττικὴ ἀπέιτο ἤδη, τῶν δὲ λοιπῶν περί προσταίβας.

2. Hérodote, VIII, 49.

duits dans l'Acropole, une partie de ses gardes se donnèrent la mort en se précipitant du haut des murs, tandis que le reste se retirait dans le temple de la déesse, où ils tombèrent jusqu'au dernier. Les Perses font alors irruption de tous côtés ¹. Ce premier Parthénon, dont quelques fragments des bizarres métopes nous restent encore au musée de l'Acropole, fut livré aux flammes après avoir été mis à sac et pillé; les tourbillons gigantesques de l'incendie annoncèrent au camp de Salamine la chute du vénérable sanctuaire. La prise de l'Acropole d'Athènes, quoique chose prévue, jeta dans la consternation le camp des Grecs. Quelques-uns mêmes des généraux, sans attendre aucun commandement, sautèrent dans les navires et déployèrent les voiles comme pour gagner le large, afin de manifester leur sentiment sur la situation. C'est ainsi, nous dit l'amiral Jurien de la Gravière ², qu'aujourd'hui encore les chefs indigènes de l'Océanie recourent à cette sorte de vote pour décider le départ de leurs flottilles. En même temps, le reste des généraux convoqués en conseil, décidaient de se retirer de Salamine et de combattre devant l'Isthme ³. La nuit cependant descendait, et les généraux, la séance levée, embarquèrent. Thémistocle montant à bord dut subir, sur les décisions prises par les généraux, les interrogations d'un vieux combattant. C'était Mnésiphille le Phréarrien, philosophe pratique et maître en politique, dont, d'après Plutarque ⁴, Thémistocle fut disciple et ami. A la nouvelle de la retraite projetée le vieux Cécropide se redresse : « Comment donc ! Ils allaient maintenant abandonner les eaux athéniennes ? A quoi bon alors se battre ! » Il encourage Thémistocle à persister dans son opinion qui est la volonté formelle de toute la ville, et à livrer le combat naval, non devant le Péloponèse, mais devant Salamine, dernier refuge d'Athènes. D'ailleurs, si l'avis contraire prévaut définitivement, la flotte sera dispersée, chacun

1. Hérodote, VIII, 53.

2. La Marine des Anciens, *La bataille de Salamine*, p. 53.

3. Hérodote, VIII, 56.

4. Plutarque, *Thémist.*, 2.

courant défendre son propre littoral, couvrir sa propre ville ¹. Alors personne, ni Eurybiade, ni Thémistocle ne pourra plus les contenir dans les rangs, et la Grèce périra par sa propre folie ².

Mnésiphile, parlant ainsi en ce moment, est l'écho de l'opinion de tous les Athéniens, l'image de la ferme volonté de tous ces citoyens qui ne veulent pas aller à l'Isthme, et Thémistocle est profondément heureux d'être compris et suivi dans son effort. Il va donc rejoindre Eurybiade dans sa trière amirale, et lui fait comprendre la nécessité de convoquer de nouveau les généraux ³. Eurybiade cède et le conseil se réunit. Mais Thémistocle cette fois, enfreint, il faut l'avouer, les lois de la discipline; il était assez maître de lui pour que nous croyions qu'il a été entraîné par sa fougue; mais il a voulu préluder ainsi pour faire sentir qu'il était décidé à rompre enfin en visière et à aller jusqu'au bout, lui chef de la plus grande partie de la flotte, représentant avec les Mégariens, les Eginètes, et les autres Grecs habitant hors de l'Isthme, les trois quarts de la flotte. Il a pris la parole avant que l'amiralissime posât la question, fait qui n'échappa pas à l'acrimonie d'Adimante fils d'Okytos, général des Corinthiens. On connaît le fameux colloque entre les deux généraux; la spirituelle réponse de Thémistocle ⁴. Mais tout ce que relatent les légendes recueillies par Plutarque ⁵ sur les emportements d'Eurybiade et la résignation toute évangélique d'un chef de deux cents trières est, nous l'avons déjà signalé ⁶, parfaitement absurde.

1. Hérodote, VIII, 57.

2. On a contesté la véracité du récit relatif à Mnésiphile comme on a contesté tout ce qui a été rapporté par Hérodote. Hauvette réfute avec succès tous les arguments, notamment ceux de M. Wecklein, contre cette tradition (Hauvette, *Hérodote historien des guerres médiques*, p. 406. Voir Wecklein, *Ueber die Tradition der Perserkriege*, extrait des *Sitzungsberichte der philol. philos. u. hist. Klasse der kon. bayr. Akademie der Wissenschaften zu München*, 1876, p. 63).

3. Hérodote, VIII, 58.

4. Id., *ibid.*, 59.

5. Plutarque, *Thémist.*, II. Le récit diffère essentiellement des assertions d'Hérodote, VIII, 59, 60.

6. Page 185.

Ce qui est vrai, c'est qu'Eurybiade, conscient de sa responsabilité, au lieu de se laisser aller à des mouvements inconsidérés, fait preuve d'esprit conciliant et sait ménager Thémistocle, comprenant bien, ce qui n'était pas malaisé d'ailleurs, que sans les forces athéniennes, il ne pouvait rien. Il laisse donc Thémistocle réprimander Adimante, après quoi le général d'Athènes adresse la parole à Eurybiade lui-même, et tout en évitant de répéter ce qu'il lui avait dit en particulier, c'est-à-dire que les alliés une fois loin de Salamine, vont se disloquer, essaie de le persuader de rester, et de livrer la bataille navale sur les lieux mêmes. « Vers l'Isthme, dit-il, la mer est vaste et ouverte, ce qui est peu favorable à nous qui avons des trières plus lourdes et sommes inférieurs en nombre; et déjà par ce mouvement rétrograde, tu perds Salamine, et Mégare et Egine. Ajoute que l'armée ennemie suivra sa marine, comme c'est la règle, et ainsi, tu conduiras toi-même les ennemis dans le Péloponèse, et tu seras la cause de la perte de toute la Grèce. Au contraire, si tu suis mon avis, tu te battras avec avantage dans une mer étroite, contre une marine plus nombreuse, puisque, vu la composition de nos flottes, la haute mer est avantageuse pour l'ennemi, la mer resserrée pour nous. En couvrant Salamine où la ville d'Athènes s'est réfugiée, tu défends du même coup le Péloponèse, comme si tu étais à l'Isthme, avec l'avantage que tu ne conduis pas l'ennemi toi-même aux portes de la péninsule. Si nous le battons comme j'en ai la certitude, non seulement il n'avancera plus sur terre, mais même il battra en retraite dans le plus grand désordre. Battons-nous à Salamine, où l'oracle nous annonce la victoire, et soyons prudents, car les imprudents ne sont pas aimés des dieux ¹.

1. Les retranchements de l'Isthme seraient-ils capables de sauver le Péloponèse ? Ce n'était pas l'opinion que le si écouté à Sparte Tegeate Chileos faisait dans une autre occasion entendre aux Éphores. D'après celle-ci malgré les murs de l'Isthme, il y avait toujours de grandes portes ouvertes à deux battants pour que le barbare entrât au Péloponèse. Sparte n'ayant pas la suprématie maritime pour en défendre l'accès (Hérodote, IX, 9 : *καίπερ τείχος διὰ τοῦ Ἰσθμοῦ ἐληλαμένου καρτεροῦ, μεγάλα κλισιάδες ἀναπεπτάται ἐς τὴν Πελοπόννησον τῷ Πέρσῃ*).

La tradition athénienne veut que l'irascible et entêté général de Corinthe ait pris de nouveau la parole ¹ et qu'il ait exhorté avec véhémence Eurybiade, à ne pas écouter un homme qui ne représente plus une ville, puisque Athènes est déjà aux mains de l'ennemi; on ajoute qu'il ordonna au général athénien de se taire, ce qui provoqua la belle et fière réponse de Thémistocle, également rapportée par Hérodote et par Plutarque ² : « Notre ville à nous, la plus grande en Grèce, ce sont nos deux cents trières ». Se tournant alors vers Eurybiade, le général athénien lui dit une dernière fois : « Si tu ne veux pas perdre la Grèce, reste et combats ici; tout, dans cette guerre, dépend de la marine. Quant à nous, si tu persistes dans ton opinion de quitter ces eaux, nous n'avons qu'à embarquer nos familles, et à aller nous établir en Italie, à Siris, qui nous appartient. Alors, on verra ce qu'il adviendrait du départ de pareils alliés! » Cette menace n'était pas vaine; on a vu plus d'une fois dans l'antiquité, de pareilles transplantations de villes. Cela se faisait avec une étonnante facilité. La ville, emportant ses pénates, allait créer une nouvelle patrie dans les pays les plus éloignés. Lorsque Arpagos, une vingtaine d'années avant la bataille de Salamine, à la tête d'une grande armée perse, marcha contre Phocée ³, ses citoyens se sentant trop faibles pour lui opposer une résistance sérieuse, lancèrent à la mer leur flotte de pentécontères, puis après avoir embarqué femmes, enfants et meubles firent voile vers Chio. Les Chiotes ayant refusé de leur vendre les îles Œnuses, les Phocéens se dirigent alors vers la Corse où déjà ils avaient fondé une ville, Alalie. Mais battus après quelques années par une coalition d'Etrusques et de Carthaginois, ils émigrent une fois encore. Il vont dans l'Italie méridionale pour fonder Yèle. Les Téiens également, ne pouvant pas se mesurer avec les Perses, émigrent en Thrace et fondent Abdères. La prise de Milet et le désastre ionien furent marqués par d'autres émigrations comme celle d'une grande

1. Hérodote, VIII, 61.

2. Hérodote, VIII, 61; Plutarque, *Thémist.*, 41.

3. Hérodote, I, 164-168.

partie des Samiens qui allèrent à Zangle de Sicile ¹, et celle des Byzantins et des Chalcédoniens qui, ayant à subir trop de vexations des Phéniciens faisant escale chez eux en grande flotte, abandonnèrent leurs villes et allèrent fonder Mésembrie sur la Mer Noire ².

Raase cependant insiste ³ : « Certes, il ne faut pas prendre au sérieux cette menace, il est probable que cela a été inventé après coup et l'idée n'est pas étrangère, comme avec raison Beloch ⁴ le pense, à la fondation plus récente d'une colonie athénienne à Thurii ». Malgré tout, nous préférons nous ranger à l'avis d'Hérodote, convaincu de la gravité de la menace de Thémistocle, et de la profonde impression qu'elle a faite sur l'esprit d'Eurybiade, qui se trouvait, en tout cas, mieux en état de juger les choses que M. Raase et M. Beloch ⁵.

Eurybiade craignant donc de voir l'armée placée sous ses ordres se réduire de plus de moitié, prit sur lui de rester et de combattre à Salamine. Là-dessus, des ordres furent donnés pour se préparer au combat, et des prières adressées aux héros de Salamine, Ajax et Telamon, tandis qu'une trière voguait vers Egine pour invoquer l'assistance des Eacides.

Cependant, lorsque sur le tard, les généraux du Péloponèse virent l'immense front de bataille de la flotte perse se déployer en face de l'issue du détroit et de la côte méridionale de l'île, lorsque surtout ils apprirent que l'armée perse se mettait en marche vers l'Isthme, ils furent au comble de l'inquiétude en songeant que, restés pour défendre la terre athénienne, ils couraient le risque d'être battus et cernés dans une île, et ils allaient laisser sans défense leur propre pays. Il y eut donc au début des murmures, contre ce qu'on appelait la folie d'Eurybiade, et ces murmures ne tardèrent pas à revêtir un caractère

1. Hérodote, V, 12.

2. Id. *ibid.*, 33.

3. Raase, *Die Schlacht bei Salamis*, p. 17.

4. Comp. Busolt, *Grich. Gesch.*, p. 696, n. 4.

5. Hérodote, VIII, 63 : ἀνεδιδάσκετο Εὐρυβιάδης · δοκέειν δέ μοι, ἀρρωδῆσας μάλιστα τοὺς Ἀθηναίους ἀνεδιδάσκετο, μὴ σφας ἀπολίπωσι, τὴν πρὸς τὸν Ἰσθμὸν ἀνάγκη τὰς νέας · ἀπολιπόντων γὰρ Ἀθηναίων οὐκέτι ἐρίνοντο ἀξιόμαχοι οἱ λοιποί.

séditieux, ce qui obligea l'amiralissime à convoquer de nouveau le conseil. Mais le dissentiment paraissait irrémédiable : les Péloponésiens insistaient sur la nécessité d'appareiller pour aller défendre le Péloponèse, et de ne pas rester à se battre pour des territoires déjà perdus. Les Athéniens, Eginètes et Mégariens criaient qu'ils ne bougeraient pas de Salamine¹. Thémistocle alors, se déroband du conseil, envoie Sikinos au camp des Mèdes pour arriver par la ruse au résultat qu'il visait. La ruse était en grand usage dans les guerres des anciens. Les ruses de guerre, stratagèmes, embuscades et guet-apens de toute sorte, étaient constamment de mode ; Onésandre en a composé un recueil qui fait encore les délices des esprits curieux, et un peu le profit des gens de métier. Thémistocle y était, paraît-il, passé maître, puisque d'un même coup de filet, il sut prendre ennemi et alliés. Le fait ne paraît pas douteux, Eschyle, Hérodote, Diodore, Plutarque le rapportent. C'est une tradition très tenace. Si c'est une fable, elle fut enracinée d'une manière réellement très curieuse, pour arriver à évincer de la sorte la vérité.

En somme, Xerxès n'avait pas besoin d'être amené par une ruse à une entreprise que tout lui dictait. Marchant vers l'Isthme, il ne pouvait pas permettre l'existence d'une station de quatre cents navires et d'un camp ennemi sur ses flancs, et pour lui, envelopper et traquer cette force, concentrée à proximité immédiate de ses troupes, était une nécessité urgente. Il avait déjà esquissé ce mouvement, il allait l'exécuter le lendemain. La ruse donc, si ruse il y a eu, n'a précipité les choses que de quelques heures. Mais de quelle façon s'y prit Sikinos pour entraîner Xerxès ? On n'était pas si simple à l'état-major et à la cour perses. Histiée, l'astucieux Histiée, ne put tromper autrefois Artapherne², et on se rappelle combien l'amiralissime perse Achemenès fut méfiant à l'égard de Démarate, qui pourtant avait donné au grand roi maintes preuves d'attachement et de sincérité. Aurait-on si aisément cru Sikinos sur parole ; Sikinos messenger de Thémistocle, chef du parti démocratique,

1. Hérodote, VIII, 74.

2. Hérodote, VI, 1.

sur lequel les émigrés Pisistratides devaient avoir bien éclairé Xerxès ? Il aurait été sans doute très adroit, ce Sikinos, s'il fût parvenu à ne pas éveiller les soupçons de ces généraux ombrageux qui, peu de jours auparavant, emprisonnaient le citoyen d'Histiée-en-Eubée qui leur annonçait la retraite de la flotte grecque, et dont ils considéraient la démarche comme un piège ¹.

D'après Eschyle, le stratagème seul de Thémistocle est ce qui détermina le grand roi à l'attaque ; d'après Hérodote, ce stratagème eut seulement pour effet de décider le grand roi, qui déjà se préparait au combat, à cerner sur le champ de toutes parts Salamine et la flotte grecque. Sans hésiter, il faut opter pour cette dernière version plus conforme à la logique des faits. D'après Hérodote donc, Sikinos ², esclave de Thémistocle, et précepteur de ses enfants, élevé plus tard par celui-là même à la dignité de citoyen à Thespies, et comblé de richesses pour cet éminent service, s'embarque et va trouver les généraux des Barbares pour les informer que les Grecs épouvantés se préparent à fuir, divisés d'ailleurs entre eux, car une bonne partie déjà penche vers la soumission au roi. Mais Sikinos ne s'en tient pas là, il ajoute qu'il est envoyé du général des Athéniens qui est pour le roi, et désire sa victoire. Ce dernier mot affaiblit singulièrement la véracité de la tradition. L'accueil favorable, dont Thémistocle fut plus tard l'objet à la cour perse, tout naturel d'ailleurs et n'ayant rien d'insolite dans la politique des rois perses, donna peut-être naissance à une telle légende. Mais comment admettre que dans un quartier général, entouré des bannis d'Athènes et de Sparte, composé pour moitié des tyrans d'Ionie, de chefs Thébains, de tous les ennemis de la politique dont Thémistocle était l'âme, les assertions de Sikinos pouvaient être prises au sérieux ? Dans les mains du vulgaire, l'histoire subit des transformations vraiment extraordinaires. C'est qu'il cherche sans cesse ces coups de théâtre qui lui paraissent seuls capables de peindre la majesté de ses héros

1. Plutarque pour atténuer un peu l'impression représente Sikinos comme étant d'origine perse.

2. Hérodote, VIII, 75.

favoris. On pourrait donc admettre de cette tradition ce qu'elle a de vraisemblable, à savoir que Sikinos se laissa adroitement prendre par les avant-postes barbares, et, interrogé, fit comprendre aux officiers perses que les Grecs préparaient pour le soir même la fuite, d'ailleurs, attendue¹. Cette information suivant de près le fait que les Grecs n'avaient pas accepté la bataille, fit voir aux Perses qu'il fallait en toute hâte bloquer ou au moins surveiller les issues méridionales du détroit pour empêcher la sortie de l'ennemi. Mais ce blocus ne serait que le prélude de l'action finale qui aurait pour but de s'emparer de la flotte et du camp ennemi. Ce blocus ne pouvait pas durer ; les trières étaient incapables de résister à la houle, les rameurs ne pouvaient pas être indéfiniment assis sur les bancs, les épibates massés sur les gaillards-d'avant, sans danger d'ankylose ; le renouvellement des provisions en vivre et eau potable créait une autre grosse difficulté. Il fallait donc en finir au plus vite en brusquant l'attaque ; il fallait agir pendant que le calme persistait ; si par hasard les confédérés ne prenaient pas la fuite, et par suite, ne sortaient pas du détroit, il fallait aller les y trouver. De tout le récit d'Hérodote se dégage l'impression que jusqu'à minuit il n'y avait que blocus, mais qu'à partir de minuit les dispositions d'attaque commencent, de façon qu'au lever du soleil les Barbares marchent contre les Grecs. Nous allons examiner le détail de ces dispositions.

1. Cf. Diodore, XI, 17.

CHAPITRE IV

LA VEILLÉE DES ARMES

DISPOSITIONS DE BLOCUS ET DE COMBAT

La flotte perse se porte de nouveau vers Salamine. — Le pont de navires de Munychie à Kynosoura. — L'occupation de Psyttalie. — L'appareillage général à minuit. — La flotte sort de la baie de Phalère; elle s'avance, en décrivant une courbe vers les issues. — La tradition sur l'envoi d'une grande division pour fermer le détroit de Mégare. — Les Phéniciens et le corps de bataille (centre) pénètrent dans le détroit. — Formations tactiques. — Le lieu de la bataille.

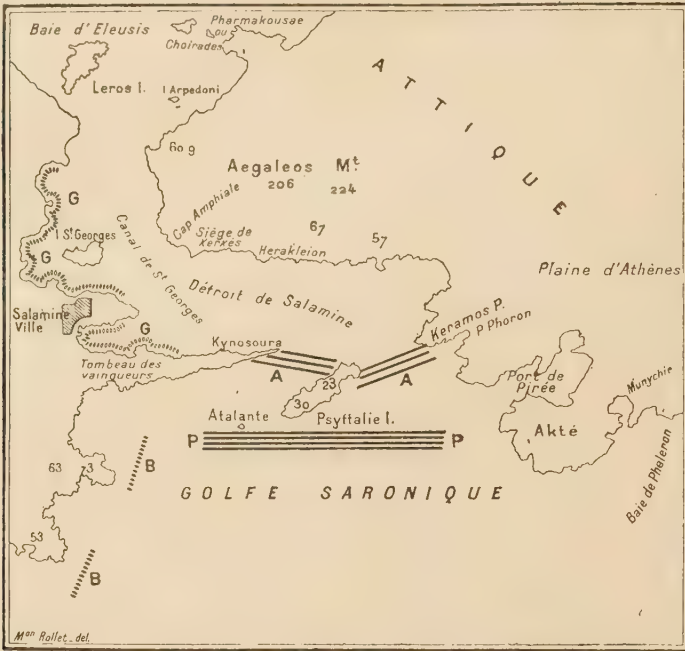
Xerxès, déterminé à une action immédiate, donna l'ordre à sa flotte de se porter de nouveau vers Salamine. Ce ne sera donc plus à l'aube comme il se le proposait tout à l'heure ¹, alors que le déclin du jour ne lui laissait plus le temps d'attaquer, qu'il agira. Ce sera à la tombée de la nuit, afin de bloquer les forces ennemies qui allaient lui échapper comme il le soupçonnait et comme le message remis par Sikinos venait de le lui confirmer. Quelle magnifique toile, Eschyle ne déroule-t-il pas devant nos yeux, quand il fait revivre dans ses vers, les événements de ce soir mouvementé ! La formidable flotte de Xerxès appareille du rivage de Phalère pour aller fermer les détroits, cerner et attaquer les Grecs dans l'île de Salamine ². Le grand

1. Voir page 267.

2. Eschyle, *Perses*, 364 et s., les ordres du roi aux navarques :

365 εὖτ' ἂν φλέγων ἀκτῖσιν ἥλιος χθόνα
λήξῃ, κνέφας δὲ τέμενος αἰθέρος λάβῃ,
τᾶξι νεῶν στίφος μὲν ἐν στοίχοις τρισὶν
ἐκπλοῦς φυλάσσειν καὶ πόρους ἀλιεργόθους,
ἄλλας δὲ κύκλῳ νῆσον Αἴαντος πέριξ·
ὥς εἰ μῦθον ψευδοίῃθ' Ἕλληγες κακόν,

roi, plein de confiance et d'élan, et déjà triomphant, convoque ses amiraux et donne ses ordres. Aussitôt que Phébus cessera



DISPOSITIONS DE BLOCUS D'APRÈS ESCHYLE

Légende. — **AA**, triple ligne des vaisseaux barbares fermant les passes. — **BB**, détachements perses surveillant la côte. — **GG**, la flotte grecque amarrée sur la côte de Salamine.

PP, les Perses en vue des passes offrent le combat (d'après Hérodote) le soir avant la bataille.

- 370 ναυσὶν κρυφαίως ὄρασμένον εὐρόντες τινα,
 πᾶσι στέρεσθαι κρατὺς ἦν προκείμενον.
 τοιχὺτ' ἔλεξε κάρθ' ὅπ' εὐθύμου φρενός·
 οὐ γὰρ τὸ μέλλον ἐκ θεῶν ἠπίστατο.
 οἱ δ' οὐκ ἀκόσμως, ἀλλὰ πευθάρχω φρενὶ
 375 δεῖπνον <τ> ἐπορεύοντο, ναυβάτης τ' ἀνὴρ
 τροποῦτο κώπην σκαλὸν ἀμφ' εὐήρετμον.
 ἐπεὶ δὲ φέγγος ἡλίου κατέφθιτο
 καὶ νύξ ἐπῆλθ'· πᾶς ἀνὴρ κώπης ἀναξ
 ἐς ναῦν ἐχώρει πᾶς θ' ὅπλων ἐπιστάτης·
 380 τᾶξις δὲ τᾶξιν παρεκάλει νεὸς μακρᾶς·
 πλέουσι δ' ὥς ἕκαστος ἦν τεταγμένος,
 καὶ πᾶντοιοι δὲ, δι' ἀπλοῦν καθίστασαν
 ναῶν ἀνακτες πάντες ναυτικὸν λαόν.

d'éclairer la terre, que les ténèbres envahiront l'espace, et que la voûte céleste sera obscurcie, les escadres iront, voguant en silence, établir le blocus par le gros de l'armée, sur trois lignes, devant les issues des détroits dans lesquels la mer bruyante retentit, tandis que le reste de la flotte aura à investir l'île d'Ajax. Si les Grecs échappent, les chefs en répondront sur leurs têtes. Ceci dit, les amiraux procèdent aux opérations. Les troupes d'épibates avec ordre et discipline prennent leur repas, au bord de la mer, et les rameurs ajustent les avirons aux tolets, puis lorsque le soleil éteignit ses rayons, et que la sombre nuit descendit sur la terre, rameurs et soldats embarquent et vont prendre leurs postes, une bordée appelle l'autre, et les matelots s'exhortent mutuellement.

La flotte se détache alors du rivage, et les navires, rangés dans l'ordre prescrit, voguent dans la nuit. On peut s'imaginer cette multitude de longues trières ramant en cadence, glissant sur le dos noir de la baie de Phalère. Elles doublent la pointe de la chersonèse du Pirée, envoient des détachements vers l'ouest, pour surveiller les abords extérieurs de l'île, tandis que la colonne principale de l'armée, rangs serrés, beaupré sur poupe, continue sa route vers les passes méridionales du détroit, et offre l'illusion d'un pont reliant les bords de Munychie à la pointe de Kynosoura¹, devant laquelle les chefs de file sont déjà arrivés. Ainsi, ce que les oracles avaient prédit venait de s'accomplir : « les Barbares, après avoir dévasté la splendide Athènes et dressé un pont de navires², entre le sanctuaire de Diane au carquois d'or, à Munychie, et Kynosoura, baignée par la mer, la haine des dieux méchants assou-

1. Hérodote, VIII, 76.

2. Busolt (p. 702) pense qu'Hérodote, uniquement pour faire valoir l'oracle de Bacis, dit (VIII, 76) *ἵκανται γὰρ τε μέχρι Μουνυχίης πάντα τὸν παρθρὸν τῆσι νηυσί*, puisque depuis longtemps déjà la flotte perse s'était détachée de Munychie et maintenant devait avoir pris ses positions en face de l'ennemi à Salamine. Busolt se trompe. Au moment où la bataille commença, une partie de la flotte barbare ne se trouvait pas dans le détroit, et n'avait pas encore pris ses dispositions de combat (Hérodote VII, 86) ; le mouvement continuait du dehors (Esch., *Perse*, v. 412-414), l'arrière-garde provenant de Phalère doublait Munychie et Akté.

vie tombe, et la parole est à l'éperon d'airain et au terrible Arès qui teint de rouge la mer. Le jour de la liberté arrive alors pour la Grèce, par la grâce de Zeus et de la Victoire vénérée » ¹. Hérodote pouvait-il omettre de rapporter les beaux vers de Bacis qui reflètent l'âme nationale, toute convaincue de la victoire finale et de la délivrance du pays?

La flotte, arrivée à l'issue méridionale du détroit, débarque un fort détachement à Psyttalie et l'occupe dans le double but de préparer un refuge pour ses marins et ses navires maltraités pendant l'action, et d'autre part de préparer un mauvais accueil à l'ennemi échoué sur cette île ². Les Perses, qui s'attendaient à une rupture du blocus qu'on établissait, devaient naturellement songer à une éventualité d'engagement tout près et autour de Psyttalie, mais la suite des événements a rendu leur précaution inutile; les Grecs n'eurent pas à se réfugier sur la petite île, et la flotte perse vaincue et en fuite n'eut pas le temps de reprendre le détachement ³.

Dans le même temps que s'établit le blocus des passes, d'autres navires, d'après Eschyle, cernent l'île de Salamine. Le récit du poète est extrêmement vague ⁴ et ne précise pas suffisamment ce second mouvement. Il est donc arbitraire d'interpréter le ἄλλας δὲ κύκλῳ Ἀἴαντος πέριξ, par : « en envoyant

1. Hérodote, VII, 77. Les vers de Bacis :

Ἄλλ' ὅταν Ἀρτέμιδος χρυσάρεος ἱερὸν ἀκτὴν
νηυσὶ γεφυρώσῃσι καὶ εἰναλίην Κυνόσουραν,
ἐλπιδὶ μαινομένη λιπαρὰς πέρσαντες Ἀθήνας,
διὰ Δίκη σθέσσει κρατερὸν Κόρον, ὕβριος υἱόν,
δεινὸν μαιμῶνonta, δοκεῖντ' ἀνὰ πάντα πυθέσθαι.
χαλκὸς γὰρ χαλκῷ συμμίζεται, αἶματι δ' Ἄρης
πόντον φοινίζει· τότε' ἐλευθερον Ἑλλάδος ἡμᾶρ
εὐρύσπα Κρονίδης ἐπάγει καὶ πότνια Νίκη.

2. Hérod., VIII, 76 : Ἐνταῦθα μάλιστα ἐξοισομένων τῶν τε ἀνδρῶν καὶ τῶν ναυηγίων. C'était très naturel; c'était dans la ligne de retraite des Perses. Tous leurs navires en souffrance dans le détroit pourraient s'y retirer pour panser leurs blessures et continuer leur retraite vers Phalère, s'ils n'étaient pas en état de reprendre l'attaque.

3. Hérodote, VIII, 95.

4. Eschyle, *Perses*, 368.

bloquer la passe entre Salamine et Mégare » ; bien que ceci soit déjà, d'une certaine manière, indiqué par le mot ἔκπλους. C'est pour toutes les issues qu'il s'exprime ainsi, et c'est la seule interprétation naturelle d'ἔκπλους et πόρους ¹. Le Αἴαντος πέριξ a une signification assez claire. L'île fut bloquée de tous les côtés. Hérodote, par contre, comme première partie de l'opération, admet seulement l'occupation de Psyttalie aux premières heures de la nuit, et il parle d'un appareillage général plus tard, à minuit, dans le but d'envelopper les Grecs ; c'est à partir de minuit seulement que les divisions s'ébranlent pour approcher de leur camp maritime. A cet effet, les Perses font appareiller leur aile de l'ouest ; ils font appareiller également les navires rangés entre Keos et Kynosoura ². Avant l'occupation de Psyttalie, Hérodote ne rapporte aucun mouvement général de la flotte. Où donc se trouve-t-elle après l'attaque remise au lendemain, et pendant le débarquement à Psyttalie ? Le fait est déconcertant. Quelle était sa disposition au moment où elle déploie son aile de l'ouest ? Il me semble cependant, — si je suis parvenu à me familiariser avec la manière d'Hérodote — que, si la flotte perse ne se trouvait plus à Phalère, si elle était toute entière déployée en bataille au moment où une de ses divisions procédait au débarquement à Psyttalie, l'historien n'aurait pas manqué de nous le signaler, malgré sa concision. Il est donc à supposer qu'un important détachement de la flotte se chargea de couvrir cette délicate opération de débarquement en un point si proche de l'ennemi, pour parer à toute éventualité, après quoi elle se rangea devant la côte septentrionale de Psyttalie, vers Kynosoura, et attendit. C'est seulement vers minuit que le reste de la flotte appareilla de Phalère où il se trouvait depuis le moment où, faute de temps, la nuit survenue, il n'avait pu réaliser son projet d'attaque, qu'il ajournait au lendemain. Il était très naturel que la flotte retournât à Phalère, d'abord pour manger, ensuite parce que c'eût été mal préparer les équipages au combat du lendemain que de les

1. Eschyle, *Perses*, 367 : ἔκπλους φυλάσσειν καὶ πόρους ἀλιγρόθους.

2. Hérodote, XIII, 76 : ἐπειδὴ ἐγίνοντο μέσαι νύκτες, ἀνῆγον μὲν...

tenir cloués sur les bancs toute la nuit, et occupés à ne pas laisser les navires aller à la dérive. C'était les exténuer, les ankyloser inutilement. Donc, la flotte regagna Phalère; mais les Perses une fois trompés par Sikinos, se préparèrent à appareiller de nouveau, tout en envoyant immédiatement occuper Psyttalie. D'ailleurs, ἀνέγεισθαι, appareiller, terme dont Hérodote se sert pour signaler le commencement de la nouvelle opération, est toujours employé dans le sens de quitter le port ou la côte. Si l'on est en panne au milieu de la mer, on se remet en route, on n'appareille pas.

Ainsi, minuit trouve les forces perses une partie disposée autour de Psyttalie, et entre Kynosoura et Kéos, point situé très probablement en face, sur la côte d'Attique¹, l'autre partie, la force principale, à Phalère. C'est à ce moment que le signal de l'appareillage est lancé, et que les navires s'ébranlent. Voici d'ailleurs le texte même d'Hérodote sur cet événement : « ἐπειδὴ ἐγίνοντο μέται νύκτες, ἀνῆγον μὲν τὸ ἀπ' ἐσπέρας κέρας κυκλούμενοι πρὸς τὴν Σαλαμῖνα, ἀνῆγον δὲ οἱ ἀμφὶ τὴν Κέον τε καὶ τὴν Κυνόσουραν τεταγμένοι, κατεῖχον τε μέχρι Μουνυχίης πάντα τὸν πορθμὸν τῇσι νηυσί : c'est-à-dire : « Comme minuit était venu, les Perses font appareiller, d'abord leur aile de l'ouest, faisant une conversion vers Salamine, ensuite ceux qui étaient rangés entre Kéos et Kynosoura, et ils occupent de leurs colonnes tout l'espace entre Salamine et Munychie ».

Je dis faisant une *conversion vers Salamine* parce que le verbe κυκλούμενοι me semble ici plutôt intransitif. C'est elle, l'aile droite, l'aile de l'ouest de la flotte perse qui κυκλοῦται, qui tourne sur elle-même prenant comme pivot Munychie, exécutant une conversion, c'est-à-dire un mouvement par lequel son front change de direction, et au lieu de voir le sud, comme au moment où elle reprenait ses amarres, elle se porte à présent vers Salamine, mettant par cette évolution le cap vers le nord². Un coup d'œil sur la carte ci-contre rend la chose tout

1. Voir le chapitre traitant les questions topographiques.

2. « Elle s'avance *decrivant une courbe* », traduit justement G. de Montigny (*Histoires d'Hérodote*, Paris, 1883).

à fait compréhensible. Hérodote ne dit pas κυκλούμενοι τὴν Σαλαμίνα : cernant, enveloppant, investissant Salamine ; il dit



MOUVEMENTS DE LA FLOTTE PERSE, AVANT LA BATAILLE, DANS LA NUIT
(Selon Hérodote, après minuit).

Légende. — **AA**, aile droite ou du *ponant* (τὸ ἀπ' ἐσπέρας κέρας), les Phéniciens, « κυκλούμενοι πρὸς τὴν Σαλκιμίνα ». — **BB**, l'escadre de débarquement, qui après avoir jeté les troupes sur Psytalie, attend (entre Kéos et Kynosoura) minuit pour suivre le mouvement général vers le détroit. — **CC**, aile gauche ou du levant, Ioniens, Cariens, devant former la queue de la colonne¹. — **DD**, la flotte grecque amarrée sur la côte de Salamine.

κυκλούμενοι πρὸς τὴν Σαλαμῖνα, et il y a quelque différence. Il a peut-être voulu dire simplement ceci : que l'aile droite décrivant un arc de 180° a quitté le rivage de Phalère pour se porter vers Salamine. On a donné à ces mots d'Hérodote le sens d'investissement de l'île de tous les côtés, prévenu qu'on était par l'expression d'Eschyle : ἄλλας δὲ κύκλω νῆσον Αἶαντος πέριξ,

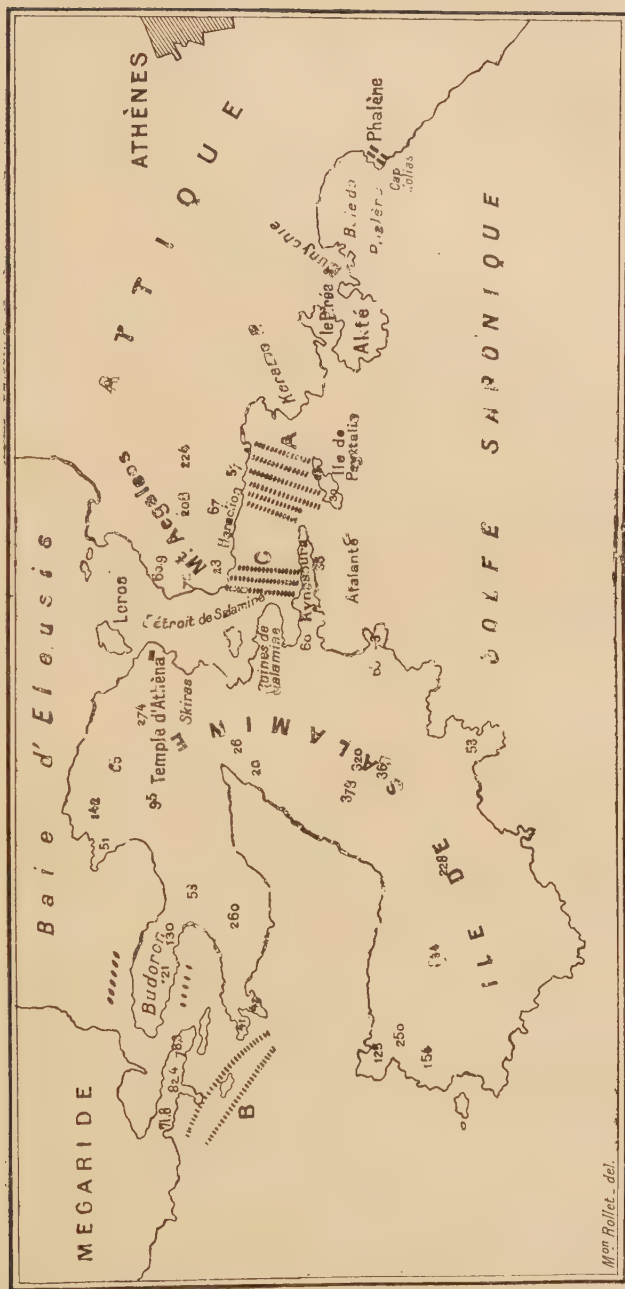
1. Il n'est pas improbable que la flotte perse, avant même de contourner Akté, prit, par un mouvement successif, la formation de ligne de file, sous laquelle pénètre dans le détroit.

et par l'information d'Ephore sur l'envoi d'un gros détachement de deux cents trières au détroit de Mégare ¹.

Qu'il y ait eu surveillance des abords de l'île, il n'y a pas à en douter, mais cela diffère d'un investissement qui n'aurait pas sa raison d'être, et de la fermeture des portes de la baie d'Eleusis du côté de Mégare, dont Hérodote ne dit pas un mot. En effet, poster les navires tout autour de Salamine n'aurait pas eu trop de sens, la fuite des Grecs ne pouvant s'effectuer autrement que par mer, à travers les détroits. Valait-il la peine, pour Xerxès, remarque très judicieusement l'amiral Borckenhagen, d'affaiblir sa ligne de combat en détachant une partie de sa flotte, si cette partie devait à son tour être subdivisée en d'autres détachements qui à eux seuls ne pouvaient opposer une sérieuse résistance? Et ceci, dans quel but? Si la flotte grecque effectuait une sortie du côté du détroit de Mégare, l'escadre de

1. Hérodote, VIII, 76. Goodwin hésite entre deux explications du κυκλούμενοι πρὸς τὴν Σ. Il le rend par « so as to encircle it » pour la cerner, ou par, « by a circuitous movement », suivant un mouvement circulaire. Mais influencé par Diodore, il finit par voir dans κυκλούμενοι πρὸς τὴν Σ., l'envoi d'une division pour fermer le détroit de Mégare. M. Sitzler dans ses quelques dissertations sur la bataille de Salamine et sur Hérodote, publiées dans l'*Annuaire sur le progrès des études classiques de Bursian* (Jahresbericht über die Fortschritte der Klassischen Altertumswissenschaft von Bursian 31 [(1903) : Jahresbericht über die Schlacht bei Salamis. S. 96 folg.), se permet une légère modification du texte d'Hérodote en ce qui concerne la phrase κυκλούμενοι πρὸς τὴν Σαλαμῖνα. « Après le message, dit-il, de Thémistocle, Xerxès envoie l'aile ouest de sa flotte autour de Salamine et ferme le détroit entre l'île et Mégare. Je crois avec Meyer (*Geischichte des Allertums*), que c'est là le fait véritable, rapporté par Eschyle et les auteurs plus récents qu'Hérodote. Il a cependant échappé à Meyer qu'Hérodote (VIII, 76) par ἀνῆγον· μὲν τὸ ἀπ' ἐσπέρας κέρας κυκλούμενοι πρὸς τὴν Σ., n'a pas voulu dire cela. Quant à mon avis, les mots πρὸς τὴν Σ., qui, jusqu'à présent, défient toutes les interprétations doivent être changés en περὶ τὴν Σαλαμῖνα. Ainsi ils seront d'accord avec l'autre tradition ». Il y a aussi des passages dans lesquels κυκλεῖσθαι et κυκλοῦσθαι quoique non combiné avec πρὸς, mais avec ἐπὶ, veut dire tracer un cercle dans la direction d'un point. Ainsi chez Platon, *Politic.*, 270, où il s'agit du centre autour duquel tourne l'univers : τὸ τοῦ παντός τοτέ μὲν ἐφ' ᾧ νῦν κυκλεῖται φέρεσθαι, τοτέ δ' ἐπὶ τάναντία ; de même Platon, *Philebos* 15^e : ἐπὶ θάτερα κυκλῶν, et dans Jean Malalas p. 148, 14 : μὴ κυκλώσῃ ἐπ' αὐτὴν γύρακα. Sur cette question, les propres termes de M. Raase, *die Schlacht bei Salamis*, sont : einen Kreis beschreibend in der Richtung auf Salamis, dessen Zentrum Salamis bildet.

LA BATAILLE DE SALAMINE



DISPOSITIONS DE BLOCUS ET DE COMBAT, D'APRÈS DIODORE

Légende. — **A**, la flotte perse pénétrant dans le détroit. — **B**, divisions égyptiennes bloquant les passes de Mégare. — **C**, la flotte grecque se portant à la rencontre de l'ennemi.

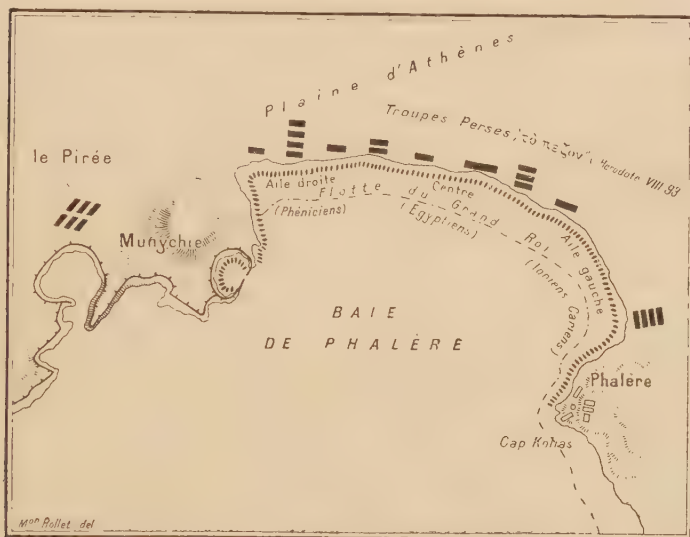
blocus placée de ce côté, aurait dû se trouver en face d'une tâche aussi ardue que celle en face de laquelle se trouva la flotte pénétrée du côté de Psyttalie. Si elle était disséminée, les Grecs auraient une victoire facile à remporter. Cette mesure donc, n'avait de sens que si elle pouvait réellement fermer la dernière issue sur la côte nord-ouest de Salamine.

C'est seulement Diodore qui rapporte l'envoi d'un détachement spécial d'une grosse division de deux cents trières, qui devaient fermer les passes de Minoa et de Boudoron. Ce grand détachement, Hérodote n'en aurait-il pas fait mention comme de celui qui fut envoyé faire le tour de l'Eubée?

A la vérité, pourquoi consacrer une grande partie de la flotte à bloquer toutes les côtes de l'île, lorsque tous les navires grecs se trouvaient sur la seule côte orientale, par dedans les détroits. Les Perses n'y ont employé que quelques trières ou pentécontères, et la faiblesse de cette surveillance explique seule la réussite d'Aristide, qui parvint à débarquer sur la côte méridionale de l'île, selon toute vraisemblance.

Quant à ce qui concerne le gros détachement de deux cents navires qui gardaient l'issue nord du golfe d'Eleusis, d'après Diodore, on ne peut comprendre comment cette force imposante contre laquelle les Grecs n'avaient rien opposé, resta inactive de longues heures mortelles et angoissantes, pendant lesquelles la flotte perse luttait avec désavantage contre la flotte grecque tournée vers le sud, occupée à repousser l'assailant entre Kynosoura et la côte d'Aegaléos, comme le veut Diodore, ou entre Kynosoura et Kéramos. Pourquoi ce détachement n'allait-il pas prendre à revers les Grecs comme il lui était facile? De Boudoron au chenal de Saint-Georges, la distance n'est pas énorme; il n'y a qu'une bonne heure de vogue de combat pour une trière. Les derrières des quatre cents trières grecques, aux prises déjà avec un nombre d'ennemis supérieur, étaient exposés à toute entreprise semblable. Aucun détachement ne l'a tentée, parce qu'il n'en existait aucun, et nous verrons dans la suite de cette analyse que les Grecs, eux non plus, ne pouvaient prendre des dispositions de nature à leur

ménager de désagréables surprises. Il ne faut oublier en aucun moment que leur base, leur appui était l'île de Salamine; se détacher d'elle pour aller se balancer au milieu du détroit, offrant un front mince au coin compact de vaisseaux ennemis faisant irruption dans la passe du sud et exposer leurs derrières à un ennemi nombreux, guettant à l'autre porte des détroits, à la distance de quelques milles seulement, ce ne serait pas là une tactique digne de l'expérience des stratèges grecs.



PLAN SCHÉMATIQUE DES POSITIONS DE LA FLOTTE DU GRAND ROI A PHALÈRE
AVANT L'APPAREILLAGE ET LA MARCHÉ CONTRE SALAMINE.

Une fois la flotte barbare amarrée ou hissée sur la grève de Phalère, il est très aisé de se représenter la manière dont elle devait être rangée sur la côte, répartie en un corps de bataille et deux ailes, comme se formaient d'ordinaire tous les camps maritimes à l'époque des navires à rames. L'aile droite, proue vers la haute mer, appuyée sur Munychie, est τὸ ἀπ' ἐσπέρας κέρασ, l'aile de l'ouest, composée des Phéniciens sous les amiraux Préxaspès et Mégabaze perses, et les rois de Tyr et de Sidon¹. A cette aile Hérodote garde son nom ἀπ' ἐσπέρας κέρασ²,

1. Hérodote, VII, 97.

2. Hérodote, VIII, 83.

en précisant sa place pendant le combat. L'aile gauche composée des contingents Ioniens et Cariens, s'étendait vers le cap Kolias; c'est le frère consanguin du roi, Ariabigne qui la commande. Le centre enfin, entre les deux armées formant les ailes, commandé par l'amiralissime Achemenès, était composé des escadres d'Egypte. C'est vraisemblablement ce centre qui, ayant quitté Phalère avant les autres, a opéré le débarquement à Psyttalie. A minuit, l'aile droite, — les Phéniciens, τὸ ἀπ' ἐσπέρας κέρασ, — après avoir appareillé et changé de direction par un mouvement de conversion, prend la tête de l'armée et vogue droit vers l'issue du détroit, entraînant les divisions qui, après avoir opéré le débarquement, attendaient devant Psyttalie entre Kéos et Kynosoura. Ces deux parties de l'armée qui donnent immédiatement dans le détroit sont suivies peu après par la troisième partie, l'aile gauche, l'armée Ionienne et Carienne qui double déjà Munychie et le Pirée. Ainsi l'armée navale du grand roi va prendre ses postes de combat, si nettement indiqués par Hérodote ¹ quand celui-ci nous donne la description de l'engagement. L'aile droite prolongeait encore son mouvement dans le détroit, effleurant presque la côte d'Attique, le cap tourné vers Eleusis; le reste des navires suivaient, mais ils n'étaient pas encore tous entrés dans le détroit. Par conséquent le front de bataille ne pouvait pas encore se former, quand tout à coup les barbares sentirent qu'ils allaient, contre toute attente, être attaqués. D'un mouvement d'ensemble, ils portent alors la proue contre l'ennemi. Tous les navires décrivent sur place un arc vers la gauche, jusqu'à ce que la direction qu'ils suivaient forme avec la nouvelle, un angle droit. Ils s'efforcent en même temps de serrer les rangs, de combler les vides qu'avait créés dans la ligne un pareil mouvement. Hérodote note cela plus que clairement, quand il dit que les barbares luttent sans être encore formés, τῶν δὲ βαρβάρων οὐ τεταγμένων ἔτι.

Enfin, tant bien que mal, ils parviennent à passer de l'ordre de marche à l'ordre de combat. Sans changer donc leurs places

1. Hérodote, VIII, 85.

respectives dans la ligne, les trois parties de la flotte perse, se trouvèrent en face de la flotte grecque, dont les Lacédémoniens occupent la droite, et les Athéniens la gauche, et qui est déployée devant la côte orientale de Salamine. Quant à ce qui concerne la position de la flotte grecque depuis son arrivée à Salamine, il n'y a pas de divergence de vues; tous admettent qu'elle est amarrée ou hissée sur la côte orientale de l'île, tout le long du détroit, et plutôt amarrée que tirée à sec, comme nous donne lieu de le penser la phrase d'Hérodote : καὶ οἱ διαλυθέντες ἐκ τοῦ συνεδρίου ἐσέβαινον ἐς τὰς νέας ¹.

Πρόκροσσοι, c'est-à-dire massées en face de la côte en plusieurs lignes, et en échelons, il n'est pas du tout probable que les trières grecques l'aient été. Si le détroit était balayé par une tempête, il y aurait trop grosse difficulté à les tirer à sec. Seule la première ligne amarrée pourrait être immédiatement hissée sur la grève. En cas d'attaque soudaine, seules les trières amarrées auraient reçu facilement leurs équipages campés à terre, les moyens d'embarquement faisant presque totalement défaut ². Hérodote a l'habitude de signaler presque toujours si le bâtiment reste à l'ancre, ἐπ' ἀγκυρέων, ou les rames traînantes dans l'eau, κατῆρες ³. S'il n'en dit rien, c'est une preuve que les trières sont tirées sur la plage ou amarrées. En fait, une halte prolongée à l'ancre est un mode de relâche impraticable pour la trière.

Ainsi, logiquement, pas une trière grecque à Salamine n'était ancrée, μετέωρος, toutes étaient amarrées à la côte, sinon hissées sur la grève, puisque nous savons que les épibates rassemblés et harangués par les généraux au dernier moment avant le signal d'appareillage, avaient reçu l'ordre de s'embarquer. Mais la petite baie d'Ambelaki n'offrait pas assez de place aux 380 trières des Grecs et à leurs quelques pentécontères. Elles devaient donc être déployées tout le long du rivage, sur la rive gauche du détroit, et il faut supposer une ligne assez

1. Hérodote, VIII, 56.

2. Voy. pag. 195 et le lexique à la fin du volume.

3. Hérodote, VIII, 26.

étendue pour que cette rangée de trières puisse se déployer à l'aise. Il leur fallait des distances raisonnables entre elles, et sur mer, et sur terre. L'amiral Borekenhagen avec Stenzel et la majorité des auteurs admet que les Athéniens avaient hissé ou amarré leurs navires sur la côte qui borde le nord du détroit, et les autres confédérés sur la côte qui borde la partie méridionale du même détroit.

C'est un fait admis, même par ceux qui suivent Diodore pour les positions respectives des deux flottes pendant l'action; ils ne nient pas que les Athéniens, s'étant attardés à Phalère jusqu'à l'évacuation d'Athènes, et arrivés les derniers à Salamine, n'aient eu qu'à prolonger la ligne des alliés vers le nord, et à occuper le rivage même au-delà de la petite île de Saint-Georges. Le reste des confédérés occupait déjà la petite baie entre Kynosoura et la ville de Salamine, ne laissant plus de place aux Athéniens qu'au nord. D'ailleurs, la droite revenait aux Spartiates et à l'amiralissime de plein droit. Ainsi, par une suite nécessaire des faits, l'aile droite ou de l'ouest de la flotte perse, — les Phéniciens, doublant déjà Aegáléos dans la direction d'Eleusis a fait face aux Athéniens qui formaient l'aile gauche de l'armée hellène. L'aile gauche ou de l'est de la flotte barbare, ayant déjà en partie doublé le Pirée, et entrée dans le détroit se rangea vis-à-vis des Lacédémoniens ou aile droite de l'armée grecque. J'ai dit *en partie*. Hérodote qui, jusqu'à présent parle toujours des Ioniens et des Cariens, comme d'une même armée conduite par le même amiral Ariabigne, porte les Ioniens seuls contre l'aile droite grecque, et laisse comprendre que les Cariens, formant la queue, l'arrière-garde de l'armée, n'eurent pas le temps d'entrer dans le détroit. Faisant force de rames pour y pénétrer à leur tour, une fois la bataille engagée, ils n'auraient pas peu contribué à la confusion effroyable qui brisa l'effort perse, et à l'obstruction de l'issue du détroit. Hérodote précise : Κατὰ μὲν δὴ Ἀθηναίους ἐτετάχατο Φοίνικες (οὔτοι γὰρ εἶχον τὸ πρὸς Ἐλευσῖνός τε καὶ ἐσπέρης κέρας), κατὰ δὲ Λακεδαιμόνιους Ἴωνες · οὔτοι δὲ εἶχον τὸ πρὸς τὴν ἡῶ τε καὶ τὸν Πειραιέα ¹.

1. Hérodote, VIII, 85.

Dans les descriptions des grandes batailles, Hérodote ne manque pas de signaler la position et la composition des ailes. Mais si pour la bataille de Ladé¹ il se contente d'indiquer vaguement que les Milésiens avaient l'aile du levant, et les Samiens celle du couchant, dans la bataille de Salamine, il sent le besoin de préciser mieux, d'expliquer tout à fait la disposition des armées dans le détroit, et il ajoute deux points d'orientation sûrs, Eleusis et le Pirée. On ne pouvait être plus clair. On voit pourtant qu'Hérodote ne dit rien des deux centres, des deux corps de bataille des armées opposées; c'est le comble de la concision, mais il n'est pas difficile de trouver que le centre grec était composé des escadres des petites villes de la Grèce extérieure (transisthmienne), ἔξω Ἑλλάδος, et d'une partie de la flotte athénienne; que le centre perse était constitué par l'armée d'Achémenès, c'est-à-dire par le contingent égyptien. Phéniciens, Egyptiens, Ioniens, c'est l'ordre constant des escadres barbares chez Hérodote. Lorsque Mardonius parle² de la défaite de Salamine et de la conduite piteuse des alliés, il les

1. Dans la bataille de Ladé, VI, 8, il signale tout simplement : Τὸ μὲν πρὸς τὴν ἡῶ ἔχον κέρας αὐτοὶ Μιλήσιοι... τελευταῖοι δ' ἐτάσσοντο ἔχοντες τὸ πρὸς ἐσπέραν κέρας Σάμιοι... A Salamine, il sent, et pour cause, la nécessité de préciser, de souligner par les expressions ; καὶ τὸν Παιραιέξ... τὸ πρὸς Ἑλεοσίους. L'expression que les Phéniciens occupaient l'ouest vers Eleusis, et les Ioniens, l'est vers le Pirée, est certainement inexacte en ce que les premiers avaient une direction nord-ouest, les seconds sud-ouest. Un regard sur la carte montre qu'une ligne tirée de l'ouest vers l'est et continuée vers Eleusis et le Pirée, c'est quelque chose de géographiquement impossible. Mais cette manière de dire est justifiée parce que le détroit, aussitôt après le goulet d'entrée, tourne vers le nord-ouest et le golfe d'Eleusis. D'ailleurs Hérodote montre souvent ce manque d'exactitude en ce qui concerne les points cardinaux, comme quand il représente les Thermopyles dirigées du nord au sud (VIII, 176), ou quand il décrit l'Hellespont comme situé à l'ouest de la mer Egée (VI, 86). De même pour l'armée de Xerxès traversant la Chersonèse dans la direction orientale au lieu de sud-ouest nord-est (VII, 58), et les mines de Panghéeon placées à l'ouest de la rivière Anguitès et au nord de Strymon, tandis que, en fait, l'Anguitès coule au nord-ouest et le Strymon au sud-ouest de ce point. Leeschke (p. 31) a voulu lire πρὸς Σαλαμίνας, au lieu de πρὸς Ἑλεοσίους pour concilier les passages 76 et 85 d'Hérodote, mais cette correction, comme lui-même le fait observer (p. 32) place les Phéniciens dans l'aile gauche, en opposition avec ce que rapporte Diodore lui-même (XI, 17).

2. Hérodote, VIII, 100.

désigne d'après leur ordre de bataille, en commençant par la droite : Phéniciens, Egyptiens, etc. Le même ordre est observé par la reine Artémise quand elle médit des alliés. Elle se tait sur la flotte phénicienne dont elle ne pouvait pas nier la valeur, et elle se met à énumérer les divisions en commençant par les Egyptiens ¹. C'est l'ordre de bataille qu'Hérodote lui-même établit dans son grand exposé sur la marine perse ², et l'observation exacte de cet ordre par les militaires est tout ce qu'il y a de plus naturel.

A propos de la participation de la flotte égyptienne au combat livré dans le détroit de Salamine, on croit trouver une confirmation dans le ch. viii, 100 d'Hérodote et dans les vers 311 et 321 des *Perses* d'Eschyle qui signalent la présence des Egyptiens dans la bataille. Godwin toutefois objecte que l'allusion faite par Mardonius : « Il n'y a pas de déshonneur pour les vrais Perses, si les Phéniciens, les Egyptiens et les autres... ont lâché pied dans la bataille », ne suffit pas à constituer la preuve de la présence réelle des vaisseaux égyptiens. Le témoignage tiré des vers d'Eschyle sur Arcteus, qui résidait près des sources du Nil, est plutôt absurde, puisque dans le vers 44, Arcteus est appelé « chef des Lydiens ». Les noms que portent ses compagnons, Adevēs et Pheressakēs ne sont pas, d'après le scoliaste, des noms égyptiens, mais des inventions poétiques. Ariomarde qui, vers 33, est nommé prince de l'ancienne et vénérable Thèbes, dans le vers 321 est mentionné comme ayant causé par sa mort, le deuil à Sardes ³. Ces noms égyptiens à coup sûr paraissent un peu suspects ⁴. Cependant, malgré tout, il reste certain qu'il y a eu une flotte égyptienne dans le combat, puisque de ses chefs, — de sang égyptien ou non, — ont été tués à l'ennemi. On ne peut nier sa participation à la bataille, et M. Godwin pense que quelques-uns et même tous les vaisseaux égyptiens ont dû tra-

1. Hérodote, VIII, 68.

2. Id., *ibid.*, VII, 89-95.

3. Hermann (*Comm. Pers.*, v. 316) conclut : Quare maneat post hac Aeschyli Ariomardo et imperium Aegyptiorum et patria Sardes.

4. Nous l'avons déjà signalé p. 164.

verser le golfe d'Eleusis pour participer au combat. C'est la même réflexion que Duncker ¹ fait pour la droite perse, constituée par la division phénicienne, envoyée la nuit autour de Salamine par la passe de Mégare pour fermer l'entrée du détroit du côté d'Arapis actuel, faire sa jonction avec le corps principal envoyé par l'issue méridionale, et former l'aile droite de l'armée perse. Lolling est du même avis ². Resterait à prouver que les divisions phéniciennes ou égyptiennes sont entrées dans le détroit après avoir traversé le golfe d'Eleusis.

Mais revenons au moment où la flotte perse reçoit l'ordre d'appareiller, de toutes ses positions dans le but de prendre les Grecs dans un étau. Si réellement une partie de la flotte se trouve en avant de Psyttalie, l'appareillage de minuit aura sans doute pour effet de la porter dans les détroits. Autrement, le mot ἀντήγον, dit pour ceux qui étaient rangés aux abords de Kynosoura et de Kéos, n'aurait aucun sens. Hérodote ne néglige pas de nous dire le but de ces dispositions, qui était d'enfermer les Grecs à Salamine, de les prendre et de les détruire, et la manière dont elles ont été conduites, c'est-à-dire en grand silence pour que l'ennemi ne les sentît pas. Tous les faits confirment que l'avant-garde et le corps de bataille de la flotte principale des Barbares se glissèrent nuitamment dans les détroits.

Pendant que les Perses voguent vers Salamine, et à la faveur de l'obscurité, occupent Psyttalie et prennent leurs dispositions pour investir le camp grec, la discussion continue dans le quartier général des confédérés sans qu'ils arrivent à une décision, sans qu'Eurybiade puisse réconcilier les deux partis. En dehors de Thémistocle cependant, personne ne soupçonnait que le danger était si proche.

De la côte méridionale de Salamine, des hauteurs de l'île, de Kynosoura, même de la ville de Salamine, on pourrait aisément voir tout ce qui se passe à Psyttalie, dans les eaux qui l'entourent, dans les deux chenaux qui existent des deux côtés de

1. Duncker, *Geschichte des Alterthums*, IV, p. 793, ff.

2. Lolling, *Meerenge von Salamis*, (Histor. u. Phil. Aufsätze, etc., 1884), p. 5.

cette île, dans toute la partie de Saronique qui se trouve entre Egine, Salamine et le Pirée. Pour qu'on n'ait rien pu voir, ni même entrevoir ou soupçonner, il a fallu que non seulement la lune n'ait pas éclairé la nuit avant la bataille, mais que l'obscurité, — ζόφος, γνόφος, le *νέφος* d'Eschyle, — ait été si profonde qu'on ne pouvait y voir à deux pas devant soi. Si c'eût été le contraire, Hérodote n'aurait jamais dit que les Grecs supposaient les Perses encore à la même place, où ils les voyaient, rangés en bataille, quelques heures auparavant, c'est-à-dire en face des issues, sous Psytalie. Seule l'obscurité complète pouvait les induire à cette erreur, en les empêchant de voir de la côte de Salamine, à deux portées d'arc de distance, les mouvements des escadres ennemies composées de plus de mille navires. S'il y avait clair de lune, on ne voit pas trop pourquoi les Grecs auraient eu besoin des navires venant du large pour apprendre qu'ils venaient d'être cernés. Si Xerxès ne projetait pas de faire pénétrer la flotte dans le détroit à la faveur de l'obscurité, pourquoi attendait-il minuit? Croit-on qu'il n'y ait pas eu une raison à cela? Si les Perses manœuvraient à grande distance du camp et du mouillage grecs, comme la veille, il n'y aurait pas grand besoin qu'Hérodote mentionne que tout fut exécuté en grand silence pour que l'ennemi ne les soupçonne pas ¹. Ceci combiné avec l'expression ἐπειδὴ ἐγίνοντο μέσαι νύκτες du VIII, 76, démontre que minuit et obscurité comme aussi le silence furent les conditions indispensables du mouvement. Il n'y avait de nécessité à souligner le silence que si le mouvement s'exécutait dans le détroit et à proximité des Grecs. De même pour la durée des préparatifs, « οὐδὲν ἀποκοιμηθέντες παραρτέοντο », car ils ne devaient pas simplement bloquer les issues, mais y pénétrer, et avec une lenteur prudente, et toutes sortes de précautions, aller prendre leurs postes de combat sous le mont Aegaleós, ce qui exigeait du temps.

Les habitués de ces parages savent bien ce qu'y est une nuit

1. Hérodote, VII, 76 : Ἐποιοῦν δὲ σιγῇ πάντα, ὥς μὴ πυνθανοίαιτο οἱ ἐναντιοί.

de clair de lune : tout resplendit. Celui qui débouche du canal de Corinthe pour contourner Salamine, ou celui qui vient du large pour gagner, en côtoyant Egine, le fond du golfe Saronique et le Pirée, a devant lui, par une nuit sereine, un spectacle inoubliable. Des falaises de Sunion au cap Skyllacon, et aux cîmes de l'Hymette et du lointain Pentelikon, la lune, promenant sur les cieux son profil argenté, inonde de clarté un immense panorama. La moindre embarcation est visible à de grandes distances, par une nuit de clair de lune ; de la côte de Salamine, de ses hauteurs, on voit tout ce qui se passe sur mer jusqu'à Egine, jusqu'aux rochers de Zoster. Ce devait être une nuit bien sombre celle qui précéda la bataille, sans quoi, ce fait devient inexplicable. Les confédérés ne soupçonnaient pas qu'ils étaient cernés, et ils croyaient les Barbares à la même place où ils les voyaient le jour ¹. Il est clair donc que les Grecs, qui, des caps et des sommets de Salamine pouvaient voir très bien toutes les évolutions des flottes ennemies, en étaient à présent empêchés par l'obscurité profonde de voir les navires perses, si nombreux qu'ils fussent. Il est donc certain qu'en cette nuit mémorable, il devait faire très noir. Profitant de cette obscurité, Aristide s'embarque sur un léger esquif, glisse à travers les rangs ennemis, et vient, lui, premier, annoncer à Thémistocle qu'on était cerné. On sait par Hérodote comment l'événement a eu lieu : la fameuse entrevue et la réconciliation momentanée de ces deux personnages politiques, sur lesquelles Plutarque a tant brodé et avec tant de succès, dans ses vies d'Aristide et de Thémistocle, ne puisant, c'est évident, dans aucune autre tradition que dans le récit même rapporté par Hérodote.

Aristide sait bien qu'il apporte une bonne nouvelle à Thémistocle en lui apprenant l'investissement, et ses paroles après celles de Mnésiphile sont la preuve que pas un seul Athénien n'aurait pensé que la flotte d'Athènes pût aller combattre hors des eaux nationales. Il n'y avait pas là une inspiration géniale

1. Hérodote, VIII, 78 : "Ἦδεσαν δὲ οὕτω ὅτι σφραγς περιεκυχλέοντο τῇσι νηυσὶ οἱ βάρβαροι, ἀλλ' ὥσπερ τῆς ἡμέρης ὤρεον αὐτοὺς τεταγμένους, ἐδόκουν κατὰ γιῶσιν εἶναι.

de stratège; c'était ce que le sentiment national dictait à tous les citoyens d'Athènes. C'est pour cela qu'Aristide parle comme s'il connaissait déjà le plan de Thémistocle : « Ni les Corinthiens, ni Eurybiade ne pourront plus sortir de ces eaux, puisque j'ai vu de mes yeux que nous sommes cernés de tous les côtés » ¹. Sur quoi Thémistocle le pria de rapporter lui-même la nouvelle à l'assemblée des généraux qui, cependant s'entêtent toujours à n'y pas croire, jusqu'à l'arrivée du déserteur Ténien qui avait quitté les rangs perses pour venir combattre avec les Grecs, et qui confirme la nouvelle ². L'heure était déjà trop avancée, l'aurore allait se lever; néanmoins le νέφας était si épais qu'on ne distinguait rien encore, et Thémistocle disait à Aristide : « Bon gré mal gré les généraux péloponésiens doivent rester, puisque nous sommes de tous côtés cernés comme tu le dis » ³. Donc Thémistocle n'avait aucun autre moyen de vérifier le fait; preuve que les vigies, tant sur mer que de la côte, ne pouvaient rien distinguer. En vérité, les dissertations astronomiques ou météorologiques, ayant pour but d'établir un clair de lune dans la nuit qui précéda la bataille, sont vaines. Hérodote et Eschyle se sont exprimés d'une manière positive. C'est toujours sous le manteau de la nuit que Sikinos parvient à appareiller sur son navire sans être vu du reste de la flotte grecque ⁴, que les Perses jettent des troupes sur Psyttalie et qu'à minuit ils entreprennent l'investissement de l'ennemi.

Le fait d'avoir attendu minuit n'indique-t-il pas l'intention de se porter beaucoup plus près de l'ennemi qui se trouvait dans le détroit, de dépasser les issues sur lesquelles les Perses se trouvaient à la suite de l'occupation de Psyttalie? S'ils ne se proposaient que de surveiller et de bloquer les issues, en réalité, ils s'y trouvaient déjà, et n'avaient qu'à continuer d'y rester. Le nouvel appareillage ⁵ ne pouvait avoir comme suite

1. Hérodote, VIII, 79.

2. Hérodote, VIII, 82.

3. Id., *ibid.*, 80 : ὥς σὺ λέγεις.

4. Id., *ibid.*, 75.

5. Id., *ibid.*, 76.

nécessaire que l'entrée immédiate des Perses dans le détroit, puisque d'après Hérodote ¹, ils appareillaient des bords de Kynosoura. Les mots d'Aristide : περιεχόμεθα ὑπὸ τῶν πολέμιων κύκλῳ ² : nous sommes encerclés, — ceux de Thémistocle : περιεχόμεθα πανταχόθεν ³ : nous sommes cernés de tous côtés, — et ces autres d'Aristide : περιέχεται γὰρ πᾶν τὸ στρατόπεδον τὸ Ἑλληνικὸν ὑπὸ τῶν νεῶν τῶν Ξέρξεω : le camp grec est tout à fait entouré par les navires de Xerxès, — tout cela, rapproché de l'emplacement du camp maritime grec sur la côte orientale de Salamine, dans le détroit, et des positions respectives de combat, qui portèrent l'aile droite perse dans la direction d'Eleusis. ⁴, démontre clairement que la flotte barbare est entrée dans le détroit ; toute autre disposition de ses forces étant d'ailleurs exclue pour les raisons que nous verrons plus loin. Ajoutons encore : si les Perses s'étaient bornés à fermer la passe méridionale Kynosoura-Kéramos, les Péloponésiens n'auraient pas eu à revenir sur leur décision de quitter Salamine. Ils auraient tenté une retraite par l'issue nord du golfe d'Eleusis, qui ne paraît pas avoir été sérieusement bloquée. Même si toute la division égyptienne s'était trouvée là, elle n'aurait pu s'opposer à une flotte supérieure, et il est au moins très curieux que les confédérés, se voyant obligés à la bataille, n'aient pas attaqué du côté nord où leur avantage était assuré. Cependant il nous semble que le détroit de Mégare n'a joué aucun rôle dans ces événements. La tradition hostile à Adimante et à la flotte corinthienne le prouve suffisamment, en les représentant comme ayant, à la faveur de la confusion de l'engagement, fui par cette voie, qui par conséquent n'était pas obstruée. Les alliés furent serrés de près ; cela seul explique la décision des généraux péloponésiens de donner immédiatement l'ordre de se préparer au combat.

Les trières perses qui sont venues pour fermer la passe entre

1. Hérodote, *ibid.*, ἀνῆγον δὲ οἱ ἀμφὶ τὴν Κέον καὶ τὴν Κυνόσουραν.

2. *Id.*, *ibid.*, 79.

3. *Id.*, *ibid.*, 80.

4. *Id.*, *ibid.*, 83.

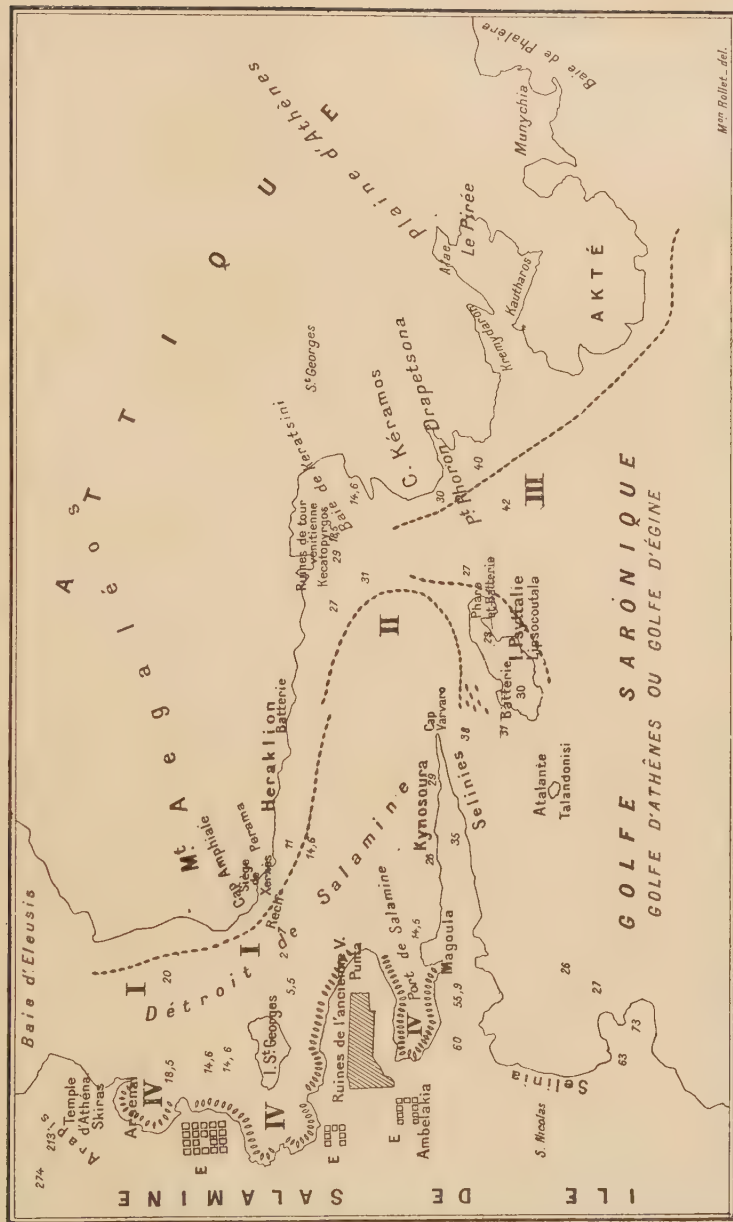
Kynosoura et Psyttalie, devaient se trouver en fait à deux pas des Grecs. Ceux qui nient la possibilité du passage inaperçu d'une file de trières voguant à une distance d'un kilomètre et demi, sont précisément ceux qui admettent que la ligne perse est venue s'appuyer sur Kynosoura ; mais qui de deux est plus facilement vu ou senti ; celui qui touche la côte que vous occupez, ou celui qui en est éloigné de 1,000 ou de 1,500 mètres ? Côtayant l'Attique, les navires barbares étaient vraiment beaucoup plus éloignés, se confondaient avec la côte, et le bruit que pouvait produire leur vogue se perdait dans le tumulte des innombrables troupes perses qui avaient envahi le littoral du Pirée à la baie d'Eleusis, ce qui était déjà connu des Grecs renseignés sur la marche en avant de l'armée perse envahissant Mégaride pour aller attaquer les retranchements de l'Isthme. Les Perses ménageaient aux Grecs une surprise ; ils avaient pris dans ce but toutes les précautions nécessaires. La chose n'est pas tellement rare en guerre, qu'on doive rester là-dessus obstinément incrédule ¹.

Le κρυφαῖος ὁρησμός, la fuite clandestine, implique le κνέφας. D'ailleurs des mouvements préparatoires d'un coup de main n'ont rien de secret s'ils se passent à la lumière. L'obscurité était une condition *sine qua non*. Était-ce absence de lune ou ciel couvert, c'est ce qu'on ne saurait préciser. La manière dont s'exprime Plutarque, θεὸς πανσέληνος ἐπέλαμψε, donne l'impression que la lune est sortie des nuages pour saluer la victoire des Grecs.

C'est Löschke qui se fait l'écho de tous ceux qui n'admettent

1. Lors de la guerre de Sécession la marine fédérale réalisa sur le Mississipi, sous le manteau de la nuit, des passages beaucoup plus invraisemblables que l'irruption des Perses dans le détroit de Salamine. M. Goodwin ne doit pas ignorer ces pages glorieuses de l'histoire de la marine de son pays. Le 4 avril 1862 le cuirassé *Karondelet*, grâce à l'obscurité passa à une encablure et quelques brasses des puissantes batteries de l'île n° 10. Deux jours après, le cuirassé *Pittsburg* répétait l'exploit sans être senti malgré sa bruyante hélice. Et en plein jour la flottille de Porter se portant contre Vicksburg, échappait à la vigilance de l'ennemi perché sur l'autre bord du fleuve, faisant confondre ses mâts avec la lisière du bois de la rive par des branches à feuillage épais dont il les avait couverts.

LA BATAILLE DE SALAMINE



DISPOSITIONS DE LA FLOTTE PENSE APRÈS MINUIT, SELON HÉRODOTE

I, l'escadre phénicienne (aile droite) se portant à travers le détroit dans la direction d'Eleusis. — II, l'escadre de débarquement égyptienne), quittant ses positions autour de Psyllaie, suit l'aile droite. — III, l'armée d'Ionie et de Carie (aile gauche) suit le mouvement; elle n'a que le temps de faire entrer les divisions ioniennes dans le détroit. — IV, la flotte grecque amarrée à la côte de l'île. — EE, les troupes d'épibates harangues par les stratèges avant l'embarquement.

pas que la flotte perse pouvait entrer dans le détroit en rasant la côte d'Attique sans être aperçue ou entendue des Grecs, amarrés à moins de 2.000 mètres de distance ¹. Cependant, ces sortes de ruses n'étaient pas inusitées chez les anciens, ni impossibles à leurs navires de guerre bas sur l'eau, pouvant abaisser leurs mâts et raser de près la côte. Les dernières guerres maritimes d'Athènes et des autres villes de Grèce offrent plus d'un exemple de cette tactique. Xénophon ² raconte l'exploit d'un amiral lacédémonien Gorgopas qui, poursuivi par la flotte athénienne d'Eunome, se réfugie sur la côte d'Egine. Eunome, voyant les navires de Gorgopas tirés sur la plage, s'éloigne, la nuit venue, et se dirige sur le Pirée. Gorgopas alors lance ses navires sur la piste de l'adversaire. Ses feux éteints, il est guidé par le fanal de poupe de l'amiral athénien qui ne le soupçonne pas si près de lui et le conduit ainsi à Zoster sur la côte d'Attique. L'amiral athénien procédait au débarquement de ses équipages pour les faire reposer à terre, lorsque soudain il entend la trompette spartiate sonner l'attaque. Son escadre fut dispersée et perdit quatre trières. Les Lacédémoniens voguant dans les eaux mêmes des navires athéniens avaient pris la précaution de ne pas ramer bruyamment, et au lieu du chant ou des sifres qui rythmaient d'ordinaire la vogue, les kéleustes marquaient la cadence au moyen de deux morceaux de pierre ³. Il n'est pas impossible que pareilles précautions aient été prises par les commandants des divisions perses. Mais peut-être aussi le vent soufflait-il déjà de l'ouest, comme la nuit suivante quand il poussait les épaves vers le cap Kolias, et éloignait tout bruit des oreilles de ceux qui se trouvaient à Salamine ⁴.

1. Löschke, *Ephoros Studien*. I. *Die Schlacht bei Salamis*. (Neue Jahrbücher, t. CXV (1877), p. 23 et s.)

2. Xénophon, *Hellén*. V. 1, 8.

3. Xénophon, *Hellén*, V. 1, 5 sq : λήθων τε φόφῳ τῶν καλευστῶν ἀντὶ φωνῆς γρομμένων.

4. L'entêtement de ceux qui persistent à croire fabuleux que les trières perses aient pu glisser inaperçues, dans l'obscurité, à une distance de 1500 mètres des Grecs est au moins curieux. Traversant, il y a quelques années, par une nuit

L'entrée de la flotte perse dans le détroit pendant la nuit, et la formation des lignes de bataille telle qu'Hérodote l'établit, n'est pas contredite par Eschyle, mais elle n'est pas confirmée non plus. C'est tout le contraire avec Plutarque qui représente le camp grec cerné de près, la mer environnante et la mer plus éloignée¹, occupées par des navires ennemis. Cette double mer, dont Aristide parle aux généraux, ce sont sans doute les eaux qui entourent la ville de Salamine elle-même, où très probablement se tenait le conseil des chefs confédérés, et la haute mer, la *κατόπιον*, la mer hors des passes.

Avec Eschyle, on croirait plutôt que Xerxès se contenta de fermer les issues et d'attendre pour repousser la tentative d'évasion des trières grecques. Hérodote corrige bien cette acception. Les Perses commencent dès minuit à esquisser leur mouvement offensif, mais à l'aube ils sont surpris par les Grecs sans avoir encore tout à fait formé leur front d'attaque. C'est plus rationnel tout d'abord. Xerxès avait hâte de séparer le contingent de Salamine, gros de presque cent mille combattants, — 80.000 équipages et quelques milliers de soldats athéniens sur l'île, — de l'armée de Cléombrote ; d'empêcher par tous les moyens la jonction des deux armées. Aussi, cerner et prendre les forces alliées à Salamine, était de toute urgence pour lui. Son armée allait s'engager, sous peu, dans la difficile voie qui mène de Mégaride à l'Isthme ; il ne pouvait plus différer d'un seul jour l'attaque des forces imposantes qui menaçaient les flancs de ses troupes sortant de l'Attique et s'acheminant vers les portes Skironides.

Le récit de Diodore renverse complètement l'ordre de combat donné par Hérodote. Non seulement il fait appuyer les lignes ennemies d'un côté sur le rivage de Salamine, de l'autre sur un

obscur, le Saronique, notre bateau faillit couler deux *paranzae* napolitaines, naviguant les feux éteints. Seuls, les cris stridents des lazzaroni en détresse révélèrent au commandant l'existence de deux bateaux à vingt pas de son bord. A la vérité, il serait absurde de la part des auteurs de nous parler de nuit, si cette nuit et ce *κνέφας* avaient toutes les vertus du jour.

1. Plutarque, *Aristide*, 8 : τὸ γὰρ ἐν κύκλῳ καὶ κατόπιον ἤδη πέλαιος.

point de la côte d'Attique, mais il place les Athéniens à l'aile droite. Ce dernier point est également inadmissible. C'est une des nombreuses erreurs de Diodore. Les confédérés se déployaient toujours sur mer comme sur terre, en un front dont l'aile droite, poste d'honneur de l'armée, était occupée par les Lacédémoniens, l'aile gauche par les Athéniens, les alliés étant au centre¹. Entre les villes coalisées, les questions de préséance étaient d'une réelle importance. Leur rang dans l'ordre de bataille créait de véritables droits. Hérodote ordinairement concis, nous donne d'amples détails² sur la discussion que Tégéates et Athéniens eurent à Platées pour l'honneur d'occuper l'aile gauche, l'aile droite, occupée déjà comme d'ordinaire par les Lacédémoniens. Les chefs, pièces en mains, défendent chacun les droits de sa cité, jusqu'au moment où le camp lacédémonien d'un seul élan acclame les Athéniens comme ayant des titres de préséance indiscutables. Chacun a sa place; cela constitue un droit, et Hérodote s'en occupe avec attention. Le moindre changement des ailes à Salamine serait pour lui l'occasion d'un rapport minutieux. Pour aucune raison les Athéniens à Salamine n'auraient consenti à occuper une place secondaire, abandonnant leur rang aux Eginètes ou aux Mégariens; comme à Platées, « ils se rangeaient derniers en même temps que premiers, tenant l'aile gauche »³.

M. Goodwin⁴ croit que la petite escadre lacédémonienne de seize navires, pouvait passer inaperçue à côté de cent quatre-vingts trières athéniennes. Le nombre de navires n'est pas une raison, puisque déjà le chef lacédémonien est nommé commandant général de toute la flotte coalisée, de même que dans la bataille de Lépante les neuf galères papales occupent le poste d'honneur et que leur chef, Marc-Antoine Colonna, a le pas sur le Vénitien Sébastien Veniero, chef pourtant de dix fois

1. Hauvette, *op. c.* p. 484.

2. Hérodote, IX, 26, 27, 28.

3. Hérodote, IX, 28 : Τελευταῖοι δὲ καὶ πρῶτοι ἐτάσσοντο, κέρως ἔχοντες τὸ εὐώνυμον.

4. Goodwin, *Papers of the American School of Classical Studies at Athens*, Vol. I, pp. 239, 262. Note 52.

autant de galères et de six grandes galéasses. A Salamine, à Platées, à Mycale, les Athéniens auront l'aile gauche. La manière d'ailleurs dont Diodore place les Lacédémoniens dans l'ordre de bataille prouve la négligence extrême avec laquelle son récit est écrit. En les plaçant après les Athéniens : τὸ μὲ ἐὼνυμον χέρας ἐπέτ' / ον (I) Ἀθηναῖοι καὶ (II) Λακεδαιμόνιοι, il ne place plus en fait les Lacédémoniens à l'aile gauche, mais dans le centre même de la ligne de bataille; car le nombre de trières étant de trois cent quatre-vingts et les trières athéniennes presque deux cents, on peut aisément comprendre que toute l'aile gauche étant occupée par les Athéniens, il ne restait plus là de place pour un autre, et nous ne pouvons pas admettre que les escadres étaient mêlées. Ainsi avec Diodore, les Lacédémoniens ne sont opposés ni aux Ioniens, ni même aux Phéniciens, et il faut chercher à leur trouver d'autres adversaires. Toutefois Hérodote est très circonstancié. Pourquoi les Phéniciens se trouvent-ils en face des Athéniens? Parce qu'ils formaient l'aile vers Eleusis. — Pourquoi les Ioniens se trouvent-ils en face des Lacédémoniens? Parce qu'ils sont placés vers le Pirée et que les Lacédémoniens occupent la droite.

Pour l'occupation de Psyttalie, l'amiral Borckenhagen² trouve « erronée et trompeuse » la conception, d'après laquelle le déploiement des forces perses à l'entrée du détroit et autour de cette petite île et son occupation, sont dues à ce que cette dernière était située dans les eaux où, suivant le plan du roi, la bataille devait avoir lieu. Cette conception est en contradiction avec le développement ultérieur des faits présenté par Hérodote et même par Eschyle. De plus, ajoute-t-il, on ne peut envisager de la sorte la question au point de vue purement militaire. Lorsque Xerxès décida de porter un coup décisif avec sa flotte amarrée à Phalère, il ne pouvait pas prendre des dispositions au-delà d'une première rencontre éventuelle. Mais où et quand, précisément celle-ci devait-elle avoir lieu? C'était encore incertain. Or, la concentration de la flotte perse au sud

1. Diodore, XI, 13.

2. Adm. Borckenhagen, *Marine-Rundschau* (1910), *Salamis*, III, pp. 24-25.

des passes, dans le golfe Saronique, faisait face à plusieurs éventualités, dont la plus probable et la plus avantageuse pour les Perses, aurait été une bataille rangée en ce lieu même, où ils avaient tout l'espace voulu pour déployer leurs escadres et faire valoir leur supériorité numérique. A la suite de l'esprit offensif montré par les Grecs à Artémision, ce n'était pas un calcul par trop erroné que de supposer que ceux-ci sortiraient et accepteraient la bataille. Xerxès aurait dû tenir compte de cette éventualité en formant ses lignes de bataille en rade de Phalère ¹. Mais les Grecs ne sortirent pas et n'acceptèrent pas la bataille ; ce que Xerxès apprenait le soir même, et ici commence le récit de la deuxième phase ². Il pensa d'abord à bloquer toutes les issues, pour prévenir la fuite de l'ennemi. Ainsi l'occupation de Psyttalie était d'une beaucoup plus grande importance pour le blocus que pour la bataille, où elle ne pouvait contribuer tout au plus qu'à augmenter les pertes ennemies et diminuer celles des Perses vers la fin de la bataille. Ces dispositions de blocus vu le manque d'espace, contrecarraient les manœuvres de grand style. Elles ne sont donc compréhensibles que pour la nuit où l'on n'avait pas à craindre un mouvement d'ensemble de la flotte ennemie. Pour le jour, on aurait dû, s'inspirant d'une tactique bien conçue, placer des navires éclaireurs sur les passes, — c'est-à-dire devant les issues du détroit, — mais le gros de la flotte il aurait fallu le placer plus en arrière, ainsi que c'est la règle en face d'un bras de mer resserré entre deux terres. Pour continuer les opérations le lendemain, pour anticiper la troisième phase qui conduisit à la formation des forces adverses décrites dans le ch. VIII, 85 d'Hérodote ³, on n'avait qu'à prendre une formation appropriée aux lieux, par conséquent, peu large de front, mais très profonde, qui n'était pas favorable à une action, puisqu'elle était précisément une formation de marche. A ce moment donc, il s'agit, pour Xerxès, de pénétrer dans le détroit et d'enve-

1. Hérodote, VIII, 70.

2. Id., VIII, 76.

3. : Κατὰ μὲν δὲ Ἀθηναίους ἐτετάχματο Φοίνικας, etc.

lopper les Grecs. On devait ainsi s'attendre ou à une chasse générale ou, si l'ennemi s'opposait et tentait la sortie, à une bataille de rencontre. Le lieu de cette rencontre n'était pas encore certain ; il ne s'agissait donc à ce moment que de se porter en avant.

On pourrait ajouter aux commentaires de l'amiral Borekenhagen les considérations suivantes : même dans le cas où l'on attribuerait à l'occupation de Psyttalie, à l'encontre de ce que dit l'amiral, une importance beaucoup plus grande pour la bataille que pour le blocus, il faut admettre que l'action a eu lieu bien avant dans le détroit, mais de manière à permettre aux Grecs et aux Barbares un accès à Psyttalie ; autrement, ni Hérodote, ni Eschyle, n'auraient dit ce qu'ils ont dit de cette île : « C'est là que Xerxès avait envoyé ses guerriers pour faire main basse sur les Grecs qui s'y réfugierient et pour secourir les Perses que la mer y jetterait » ¹ : « Psyttalie fut occupée dans l'intention de secourir en cas de bataille, les amis, et de détruire les ennemis qui y seraient réfugiés, puisque c'était surtout là qu'hommes et épaves seraient venus s'échouer ² ». Il fallait donc que les deux flottes ne fussent pas coupées de cette île. Si nous admettons avec Diodore que les Grecs vinrent s'opposer aux Perses sur une ligne dont l'aile droite était appuyée sur l'île de Salamine, l'aile gauche sur la côte d'Attique, et qu'en face d'eux les Perses sont venus, le dos tourné vers Psyttalie qu'ils laissaient déjà loin derrière eux, les Grecs ne pourraient avoir aucun accès sur la petite île et son intervention dans la bataille n'aurait aucun sens. M. Goodwin qui suit la tradition rapportée par Diodore, sur la disposition des lignes de bataille des deux adversaires, n'omet pas de remarquer aussi, à propos de l'occupation de Psyttalie, dont, notons le bien, ne parle pas Diodore ³, qu'elle a été faite dans le but de

1. Eschyle, *Perses*, 450 et s.

2. Hérodote, VIII, 76.

3. Le silence de Diodore sur l'occupation de Psyttalie est logique ; en effet, cette opération n'aurait de sens, en ce qui concerne les naufragés grecs, que si les Grecs étaient poussés de l'intérieur du détroit vers l'extérieur, ce qui, avec l'ordre de Diodore était impossible.

« sauver les Perses et de massacrer les Grecs qui pourraient être poussés sur son rivage » ¹. Mais de quelle manière ceux-ci seraient-ils poussés sur ce rivage s'ils combattaient dans le détroit, au-delà et au nord de Kynosoura, séparés complètement de Psyttalie, qui ainsi devait se trouver derrière les lignes perses, lesquelles s'efforçaient de pénétrer dans le détroit, refoulant devant elles les Grecs, dont les navires avariés n'auraient rien à faire avec Psyttalie, puisque leur ligne de retraite se trouvait vers le nord? Donc, l'idée de l'occupation de Psyttalie en vue de nuire aux Grecs, qui s'y seraient réfugiés, est incompatible avec une disposition des forces perses telle que, celles-ci déployées, et même sur plusieurs lignes, entre Kynosoura et Keramos, ou entre Kynosoura et Aegalcós, auraient rendu impossible tout accès de Psyttalie aux Grecs. Il n'en serait pas de même si les flottes ennemies étaient déployées, comme elles le furent, le long des rives opposées du détroit, l'aile droite des Hellènes s'étendant presque jusqu'aux eaux de Psyttalie, de laquelle aucune ligne perse ne la coupait, la flotte barbare étant rangée en face et adossée à l'Attique.

L'amiral Borckenhagen ² tout en critiquant l'opinion de M. Busolt qui admet l'entrée de la flotte perse dans le détroit à la faveur d'une nuit obscure, marque une tendance vers l'opinion qu'après une nuit utilisée toute entière à des mesures de blocus, un combat s'engagea au matin sur les issues qui se prolongea ensuite dans le détroit.

Ce qui l'amène à ce raisonnement c'est qu'il croit qu'Hérodote ne mentionne pas de mouvement portant à minuit les forces perses dans le détroit, — il ne parle que des mesures concernant le blocus à cette heure. — Mais toutefois, Hérodote décrivant la bataille représente les deux flottes engagées dans le détroit, les lignes ennemies étant rangées dans la direction du Pirée à Eleusis. Nous allons suivre l'amiral dans son exposé et tâcher de démontrer son erreur. Nous convenons avec lui que

1. Goodwin, *Pap. of the Am. Sch. of Cl. St. at Athens*. Vol. I.

2. Admiral Borckenhagen, *op. cit.*, p. 28.

la disposition du gros des forces perses pendant la nuit, est le nœud de toute la question, et que la réponse à cette question est étroitement liée à cette autre, à savoir où et quand la bataille a été livrée. D'après Busolt, la flotte barbare, « à la faveur de la nuit profonde ¹, effectua le mouvement par lequel la flotte hellénique fut cernée. Probablement l'aile droite de la flotte perse, destinée à la cerner, entra dans le détroit de Salamine, en serrant de près la côte d'Attique, et poussa jusqu'à l'extrême saillie de l'Aegaléos où elle prit position en face de la baie de Salamine. Ce fut l'aile nord-ouest disposée dans la direction d'Eleusis.... L'aile gauche perse s'avança également dans le détroit au-delà de Psyttalie et prit position autour de Kéos et de Kynosoura. Hérodote la désigne comme l'aile disposée dans la direction de l'est et du Pirée ». A ceci l'amiral Borekenhagen objecte que cette description ne trouve d'appui ni dans Hérodote ni dans Eschyle. « Tous les deux ne nous donnent pas autre chose que l'occupation de Psyttalie et les mouvements en vue de bloquer les détroits pendant la nuit. En ce qui concerne l'entrée en ordre de bataille qu'on ne peut, d'après Eschyle, se figurer avoir été effectuée que le lendemain matin (quoique lui non plus ne nous donne pas de détails), nous n'apprenons par Hérodote que les résultats; savoir, la disposition des principaux contingents après le déploiement en ordre de la bataille, du Pirée à Eleusis ². D'autre part, il est inadmissible de fondre les chap. 76 et 85 d'Hérodote, ainsi que le font Busolt et d'autres, et l'on n'arrive pas par ce subterfuge à combler l'espace de temps écoulé entre le mouvement destiné à bloquer les détroits et le déploiement de la ligne de bataille. Car, comment l'aile droite est-elle arrivée vers l'ouest (nord-ouest), dans la direction d'Eleusis, — l'aile gauche vers l'est et le Pirée, cela reste inexpliqué. L'on se trouve ici en face d'une interprétation du texte d'Hérodote qui n'est d'accord ni

1. Hérodote, VIII, 76. Eschyle, *Perses*, 364, 374.

2. Ici on pourrait peut-être objecter que les résultats enregistrés de main si sûre de la part d'Hérodote devaient avoir été précédés de l'action qui les a produits et cette action est l'entrée à temps de la flotte perse dans le détroit.

avec la lettre ni avec le sens, ainsi que l'a démontré d'une manière convaincante M. Bauer. C'est la façon dont Busolt comprend le mouvement tournant autour de Salamine, décrit par Hérodote et Eschyle, qui le détermine à adopter cette manière de voir. Il ne se représente pas ce mouvement comme étant effectué autour de l'île, mais plutôt à l'intérieur du détroit. Mais le mouvement perdrait ainsi toute ressemblance avec un cercle, et les Phéniciens par qui il le fait exécuter ne pouvaient à ce moment se trouver à l'aile ouest. Ceci place le lieu de bataille à l'intérieur du détroit, et de plus nous explique l'intention de Busolt d'assigner à la colonne d'enveloppement (*Umgehungskolonne*), « dont l'existence ne peut être contestée », un rôle aussi secondaire qu'inefficace. Si, par le fait de la progression de l'aile gauche, on avait déjà obtenu le barrage de la baie de Salamine, toute la colonne qui devait effectuer le mouvement tournant, mais au fond aussi la fermeture des issues du sud, était superflue. La fusion ¹ des chapitres 76 et 85 influe d'une manière encore plus désavantageuse sur la disposition des Perses au point de vue tactique. D'après Busolt, la ligne perse s'étendait d'Aegaléos par Kynosoura, en s'appuyant sur Psyttalie, jusqu'à Kéos. Ce dernier point est placé par Wecklein et d'autres auteurs en Attique. De cette façon, exactement la moitié des forces perses se trouvaient en dehors du détroit, elles n'avaient donc pas d'adversaires en face d'elles et elles étaient dans l'impossibilité de prendre part active au combat ».

« Stenzel lui-même, qui se range du côté de Busolt dans les questions essentielles et il n'en diffère qu'en déplaçant un peu le gros de la bataille, doit en convenir. Aussi ne veut-il empêcher, avec les navires disposés à l'est et à l'ouest de Psyttalie, qu'une fuite éventuelle des navires grecs. Il ajoute textuellement. « A part cela, ils n'avaient certainement pas eu l'occasion de prendre part au combat ».

1. Il veut dire la fusion des passages suivants : VIII. 76, ἀντίγον μὲν τὸ ἀπ' ἐσπέρης κέρας κυκλοῦμενοι πρὸς τὴν Σαλαμῖνα. VIII. 85, Κατὰ μὲν δὲ Ἀθηναίους ἐτεταχато Φοίνικες, οὗτοι γὰρ εἶχον τὸ πρὸς Ἐλευσίνας τε καὶ ἐσπέρης κέρας.

Borckenhagen résume : la majorité des historiens, et les officiers de marine ¹ qui se rangent de leur côté, arrivent, par l'interprétation d'Hérodote (dans cette question ils ne peuvent pas se servir d'Eschyle), au résultat suivant : La deuxième opération des Perses aurait consisté à introduire après minuit le gros de leurs forces dans le détroit, et à former en face du camp maritime des Grecs leur ligne de bataille. Ils déplacent ainsi le lieu de la bataille à l'intérieur et le long du détroit. Il en résulte une situation moyenne entre une position de blocus et une ligne de combat. Toutes les forces placées au sud de Kynosoura auraient été, au moins pour la première phase du combat, inactives. Une minorité d'auteurs ², et nous nous rangeons à leur avis, sauf quelques détails, présument que pendant la nuit les Perses ne prirent que des mesures visant le blocus des passes³, mais qu'ils ne formèrent que plus tard leur ligne de combat, et que le matin les deux flottes commencèrent l'action à l'issue du détroit ».

« Nous croyons utile et nécessaire de séparer en principe et d'une façon stricte les mouvements décrits par Hérodote, VIII, 76, qui menèrent à la fermeture des détroits, de la description

1. De cette majorité sont : Grote, Curtius, Duncker, Wecklein, Bauer, Stein, les marins Jurien de la Gravière, Gavotti, Usslar, Stenzel. On peut ajouter à leur suite tous les historiens modernes qui se sont occupés des temps classiques, entre autres les historiens hellènes Pappariopoulos et Lambros qui ont eu maintes occasions d'étudier sur place cette question. C'est l'opinion généralement admise, basée sur le récit d'Hérodote. Hauvette également conclut que la bataille fut livrée dans le détroit, la flotte grecque adossée au rivage de l'île, la flotte perse développée depuis la pointe de Kynosoura jusqu'au cap Amphialé. Cependant Hauvette s'imagine un quadrilatère dans le bassin formé des eaux qui se trouvent entre la baie de Kératsini et la baie d'Ambelaki. De ce quadrilatère les lignes nord-est et même une partie de celle du sud, seraient occupées par les Perses, le reste, sud et ouest, par les Grecs, qu'il suppose déployés, un peu avant l'engagement, en avant de la baie de Salamine, suivant une ligne qui ne peut guère mesurer plus de 3.500 mètres. Il se laisse ainsi aller à des considérations qu'on ne saurait appuyer sur les textes.

2. Ce sont Beloch, Loeschke, Breitung, Goodwin, Milchhöfer, Raase, et Du Sein (*Histoire de la Marine de tous les Peuples*) avant tous les autres, séduit à ce qu'il paraît, par le récit de Diodore. Le récit d'Hérodote il est vrai sera toujours plus difficile à comprendre, si l'on n'a pas, par préparation spéciale, une notion juste de la marine de guerre à rames.

de la ligne de bataille qui suit plus loin, VIII, 85. Les historiens sus-mentionnés combinent les deux. Cela constitue la différence fondamentale dont toutes les autres découlent. Comme quelques-uns d'entre eux le disent explicitement, ils y sont déterminés par l'expression « aile ouest » qui se trouve dans les deux chapitres en question ; une fois dans le VIII, 76 tout court, une autre fois, VIII, 86, en ajoutant : « dirigée vers Eleusis ». Ceux-ci font avancer cette aile gauche bien loin dans le détroit de Salamine ; mais pour atteindre son point de départ elle devait effectuer une manœuvre longue et compliquée, évolution ou virement dont il n'est question nulle part. Nous laissons par contre se mouvoir cette aile selon Hérodote¹, VIII, 76 et Eschyle 368, circulairement autour de Salamine. On doit donc examiner si « l'aile gauche » du chap. VIII, 76, est identique à celle désignée de la même façon au chap. VIII, 85. A cet effet, il est utile de nous remémorer la situation à la veille de la bataille. Après le conseil des généraux perses, ceux-ci avaient mis à flot leurs navires hissés sur la plage de Phalère et ils avaient pris la mer dans la direction de Salamine. Ils ont dû quitter la rade, le cap vers l'ouest, — direction de sortie, — et ils auraient viré, plus tard, vers le nord ; car c'est de là seulement que les Grecs pouvaient venir ».

« Les Grecs, continue l'amiral Borckenhagen, ne faisant pas mine de sortir et d'accepter le combat, ils durent y renoncer pour ce jour et le remettre au lendemain. Sur le tard, Xerxès reçoit le message de Thémistocle lui dénonçant le projet de fuite des Grecs, et il donne les ordres que nous savons par Hérodote et Eschyle. Il faut se demander ici : « Où stationnait à ce moment la flotte perse et de quelle façon devaient, en conséquence, être exécutés ces ordres ? » D'après les renseignements que nous avons, « elle ne pouvait être postée qu'à une distance plus ou moins grande au sud des issues du détroit. » Car celles-ci, de même que Psyttalie, ne

1. L'auteur suppose que le κυκλούμενοι πρὸς τὴν Σαλαμῖνα d'Hérodote signifie que l'île de Salamine fut entourée par l'aile gauche des Perses.

furent occupées qu'après. Dans quelle formation la flotte se trouvait, cela n'a pas d'importance et peut rester en dehors de nos considérations. Peu importe si elle était formée en pelotons, colonne de marche, ou si elle avait déjà formé son front de bataille. Dans tous les cas, son front et ses proues étaient dirigés vers le nord et vers les issues d'où l'ennemi devait apparaître. Même si nous supposons avec Busolt, à l'encontre d'Hérodote et d'Eschyle, que l'occupation des détroits et de Psyttalie eut lieu pendant le jour, les navires perses n'en étaient pas moins dirigés vers le nord. Ceci étant donné, l'aile gauche perse était dirigée vers la côte sud de Salamine, tandis que l'aile droite devait pointer sur le mont Aegaléos en partant de l'Akté. Dans ces circonstances, l'ordre de Xerxès, qui prescrivait précisément à l'aile gauche d'exécuter le mouvement tournant autour de Salamine dans le but de bloquer le passage nord-ouest de l'île ¹, devient de plus en plus compréhensible ; elle était la mieux placée pour cette manœuvre, et son détachement ne comportait aucune désorganisation pour le reste de l'escadre. On peut conclure avec certitude que l'« aile ouest » mentionnée dans le chapitre VIII, 76, et celle du 85 ne peuvent pas être la même. Car celle dont il est question dans le 76 ne pouvait pas être dirigée vers Eleusis pendant la phase de blocus, mais devait plutôt être maintenue jusqu'au soir dans sa position à proximité de la côte sud-est de Salamine, c'est-à-dire au sud de Sélinies. Elle ne pouvait pas encore avoir dépassé les issues et être entrée dans le canal, parce que nous savons que les passes ne seront occupées que dans le courant de la nuit. Ainsi pendant le jour où l'ordre de bataille des Perses, s'étendait de l'ouest à l'est, son front étant dirigé vers le nord, l'aile ouest des Perses était l'*aile gauche*. Si elle devait être dirigée vers Eleusis, elle aurait dû, après avoir franchi l'issue du détroit, effectuer une conversion importante à gauche, environ 120°. C'est seulement à ce moment que l'ordre de bataille des Perses se trouve au point où Hérodote le décrit au

1. Il faut noter toujours que ce n'est pas Hérodote qui avance pareille affirmation.

C. N. RADOS, *La bataille de Salamine*.

VIII, 83. Maintenant l'aile ouest (plus exactement nord-ouest), des Perses était l'aile droite. L'aile gauche par contre s'étendait, ainsi qu'il est indiqué au même endroit, dans une direction vers l'est (plus exactement sud-est), et vers le Pirée. Les lignes de combat passaient du sud au nord, le cap vers l'ouest (probablement ouest-sud-ouest). Si l'on retient ceci, dit toujours l'amiral, toutes les difficultés et obscurités qui entravaient la tâche des premiers historiens qui ont abordé la question, tombent d'elles-mêmes. Par là il sera désormais possible de mettre Hérodote d'accord avec la topographie, selon l'expression de Goodwin, et, en maintenant en entier son texte, de même que celui d'Eschyle, de tracer un tableau vraisemblable, au moins dans ses grandes lignes, de l'opération qui aura rempli la plus grande partie de la nuit ».

L'erreur de l'amiral de Borckenhagen provient de ce qu'il suppose que la flotte de Xerxès, après son premier mouvement de la veille de la bataille, qui la porta en face des issues méridionales, continue à y rester jusqu'au moment où elle reprend ses mouvements. Il croit que c'est de cette place devant les issues que la flotte perse avance, par l'aile droite, voguant vers le détroit sud ; par l'aile gauche, cernant l'île de Salamine vers le détroit de Mégare. Les généraux péloponésiens supposaient aussi que la flotte perse continuait de stationner devant la côte méridionale de l'île et les issues, mais les choses ne se passèrent pas ainsi, nous l'avons déjà fait entrevoir ; Hérodote nous dit que les Perses ont dû cesser le mouvement qu'ils avaient commencé la veille de la bataille, qu'ils ont tout à fait abandonné leur projet d'attaque, le jour évanoui n'ayant pas suffi à une telle opération. Par Eschyle d'autre part, comme aussi par Plutarque, nous apprenons qu'après l'envoi de Siki-nos, Xerxès dicte de nouveaux ordres, et les équipages perses dînent, se préparent et embarquent de nouveau ¹ ; donc, à ce

1. Eschyle, *Perses*, 375 et s. :

δείπνον τ' ἐπορσύνοντο, ναυβάτης τ' ἀντήρ
τροποῦτο κώπην σκαλμὸν ἄμφ' εὐτρέμενον,
ἐπεί δὲ φέγγος ἡλίου κατέφθιτο

moment-là, les équipages ne se trouvaient plus à bord, ni la flotte en face des issues et de la côte méridionale de Salamine, mais bien à Phalère, d'où une partie de la flotte les précéda pour aller occuper immédiatement Psyttalie. Hérodote ne parle pas d'une opération spéciale de blocus des passes, cela nous l'apprenons seulement par Eschyle et Plutarque, à moins que, pour Hérodote, l'occupation de Psyttalie qui amena autour de cette île et dans les passes une forte division perse, ne constitue le blocus. Mais il parle d'un appareillage général et d'un mouvement en avant à minuit, en ajoutant que ce mouvement dura jusqu'au matin, exécuté sans doute très lentement et avec beaucoup de précaution ¹. Ainsi pendant quatre ou cinq heures un ensemble de mouvements porta les Barbares de la baie de Phalère au pied d'Aegaléos, et l'aube ne les trouva pas encore tous à leurs postes. Quant à ce qui concerne le mot *κυκλούμενοι*, nous avons déjà exprimé l'opinion que ce mot signifie seulement conversion exécutée par l'aile droite et occidentale quittant Phalère pour changer sa direction et mettre le cap vers le détroit de Salamine. Il s'ensuit que « l'aile ouest » dont mention est faite dans le liv. VIII, ch. 76 et 85, est toujours la même aile, droite, quand elle occupait l'ouest de la ligne à Phalère, pendant l'appareillage, *droite* également après la conversion qui porta la flotte dans le détroit et la direction d'Eleusis.

Il nous semble que quand l'amiral dit que les Perses ont dû quitter la rade de Phalère, « le cap vers l'ouest », il se trompe tout de bon, parce que les Perses ne pouvaient se détacher du

καὶ νύξ ἐπῆλθι, πᾶς ἀνὴρ κώπης ἀναξ
 ἐς ν α ὤ ν ἐχώρει, πᾶς θ' ὀπλων ἐπιστάτης ·
 τᾶξιν δὲ τᾶξιν....

C'est une image très exacte de ce qui se passa au camp maritime de Phalère, d'où la flotte est partie. Voir également Plutarque, *Thémist.*, 12 : τὰς μὲν ἄλλας πληροῦν καθ' ἡσυχίαν, διακοσίαις δ' ἀναγθέντας ἤδη περιβαλέσθαι τὸν πόρον ἐν κύκλῳ πάντα, καὶ διαζῶσαι τὰς νήσους. Très explicite, Plutarque représente Xerxès donnant l'ordre de commencer à embarquer tranquillement, tandis que deux cents navires appareillaient immédiatement pour aller établir le blocus entre les îles, Psyttalie, Atalante et Salamine.

1. Hérodote, VIII, 76 : Οἱ μὲν δὲ ταῦτα τῆς νυκτὸς οὐδὲν ἀποκοιμηθέντες παραρτέοντο.

rivage de Phalère que le cap vers le sud, franchement vers le sud, et peu après par une suite de changements de direction successifs autour de l'Akté, se porter vers le nord, c'est-à-dire vers l'entrée du détroit de Salamine. On ne voit pas la nécessité d'un « subterfuge » pour combler des vides qui n'existent pas dans le récit d'Hérodote. Hérodote parle de l'occupation de Psyttalie, ensuite d'un appareillage général pour se préparer à la capture de l'ennemi, enfin, du combat, survenu par l'attaque inopinée des forces grecques, tandis que les Perses s'efforçaient encore de prendre leurs postes de combat. Où est le vide ? Si ceux qui étaient rangés vers Kynosoura, — pour ne pas parler de l'aile ouest — appareillèrent comme le dit Hérodote, à minuit, ils devaient se diriger vers quelque point. Deux voies existaient pour eux, ils devaient ou avancer, et tout naturellement alors ils seraient portés dans l'intérieur du détroit, ou reculer, et ce n'était pas le cas.

L'amiral Borckenhagen fait observer que si la ligne de bataille partait de l'extrémité orientale d'Aegaleos et s'étendait jusqu'aux bouches du détroit, la moitié des forces perses devaient rester hors du détroit sans participer à l'action. Que l'arrière-garde fût restée en dehors, cela est un fait dont les sources nous rendent compte et que nous avons déjà signalé¹. Mais rien ne nous autorise à borner au nord le déploiement des lignes de bataille jusqu'à l'extrémité sud-ouest d'Aegaleos seulement. L'engagement se prolongea sur toute la longueur du détroit, dans la direction d'Eleusis et dans celle du Pirée, offrant une série de combats entre trières, où chacune avait son adversaire, et qui s'étendait sur une ligne de quelques kilomètres. La bataille de Kynos-Sema, dans l'Hellespont, et maints autres combats, livrés par la marine à rames sur des lacs, des fleuves, des lagunes, dans des criques et des détroits offrent le même tableau.

Thucydide nous initie à cette sorte de combat en décrivant avec netteté la bataille de Kynos-Sema². Les Athéniens formés

1. Voyez p. 138.

2. Thucydide, VIII, 104-106.

en ligne de file, serrent la rive européenne, cinglant vers Sestos. Les Péloponésiens, amarrés sur la côte asiatique à Abydos, les ayant sentis, appareillent et se forment en bataille. Les Athéniens alors, à un signal donné, portent tous à la fois le cap vers l'ennemi, soixante-seize trières contre quatre-vingt-huit de l'ennemi déployé d'Abydos à Dardanos, non loin de la ville de Dardanelles actuelle. L'aile droite du Péloponèse est formée de la flotte de Syracuse ; la gauche, de l'escadre du Spartiate Mindare qui est le chef. Dans l'armée athénienne, la droite est commandée par Thrasybule lui-même, la gauche par Thrasyllé. Les Péloponésiens attaquent vigoureusement ; débordent la droite des Athéniens et s'efforcent de leur fermer l'issue du détroit, de réduire leur centre et de les jeter à la côte. Thrasybule devinant le projet de Mindare allonge son front vers le sud, prévient sa manœuvre, et c'est lui à présent qui menace d'envelopper l'adversaire. Déjà les deux ailes engagées dépassent le promontoire de Kynos-Séma. Mais ce mouvement hardi de Thrasybule découvre le flanc du centre, numériquement inférieur à celui de l'ennemi. D'ailleurs le promontoire se projetant à la mer en angle aigu, empêche les Athéniens de Thrasybule de voir ce qui se passe à leur droite ; le centre ne le voit pas davantage. Les Péloponésiens brisent donc le front du centre athénien, et le poussent au rivage, où il combat désespérément sans être soutenu par Thrasybule, ni par Thrasyllé, qui déjà avait affaire à tous les Syracusains. Toutefois, le centre lacédémonien se disperse un peu dans sa rage de poursuite, et enfin Thrasybule averti, fait cesser son mouvement de droite, et, se portant résolument contre la gauche des Péloponésiens, il l'enfonce et court ensuite au secours du centre, tandis que Thrasyllé parvient à repousser les Syracusains. Une chasse générale vers Abydos s'ensuit. Thrasybule prit vingt et une trières, et les Athéniens érigèrent le trophée à Kynos-Séma. Ce récit de Thucydide, qui nous renseigne parfaitement sur la manière dont se vidaient les querelles entre trières dans les détroits, offre plus d'un point de ressemblance avec ce qui s'est passé dans le détroit de Salamine d'après Héro-

dote. D'abord chacune des flottes adverses prend son point d'appui sur la côte amie. Dans l'Hellespont, c'est devant la côte asiatique et laccédémonienne que se déploie la flotte du Péloponnèse; c'est d'Abydos, de la rive asiatique qu'elle appareille et, battue, c'est encore à Abydos qu'elle se réfugie. La flotte d'Athènes se garde de se détacher trop de la côte européenne, de la Chersonèse de Thrace qui est à elle. Même victorieuse, elle ne se hasarde pas à la quitter et à foncer sur la côte asiatique pour défaire complètement l'ennemi.

A Salamine, si nous en croyons Hérodote, la flotte hellénique fut déployée devant la côte salaminienne sur laquelle les hoplites athéniens étaient rangés en bataille¹. La flotte perse devant la rive attique, la côte occupée par le roi en personne et ses troupes. Les Grecs victorieux ne peuvent rien tenter contre cette côte, d'où Xerxès les menace encore par une digue, et il continue à l'occuper. Les trières grecques ne peuvent même pas empêcher les *gaouls* phéniciens du roi d'avancer dans le détroit en frôlant la côte attique, afin d'amener les matériaux nécessaires pour le $\chi\omega\mu\alpha$! Si la configuration du rivage l'avait permis, plus d'une trière barbare s'y serait réfugiée sous la protection de l'armée. Le promontoire d'Aegaléos où l'île de Saint-Georges coupent, peut-être, en deux les lignes repliées sur eux pendant l'action; mais aussi le cap de Kynos-Sema divise en deux la ligne athénienne. Aux Arginusés c'était pire encore². Sur un front immense, composé d'une foule de petites unités, véritable poussière, déployé dans ces champs clos qui s'appelaient Hellespont, Salamine, Erinéos, port de Syracuse, estuaire d'Eurymédon, et où ces flottilles se ménagent toujours derrière elles une côte amie pour refuge³, de pareilles anomalies tactiques n'ont rien de surprenant. Nous verrons d'autres analogies

1. Hérodote, VIII, 95.

2. Diodore, XIII, 98 : καὶ τὰς καλουμένων Ἀργινούσας νήσους συμπεριέλαβε τῇ τάξει.

3. A l'encontre de ce qu'il arrivait à l'époque des vaisseaux à voile, il n'y a presque pas de batailles de marine à rames où le vaincu prenne véritablement le large; une plage pour hisser et sauver ses trières est presque toujours à sa portée; c'est une élémentaire prévoyance.

encore entre les combats de Salamine et de Kynos-Séma au moment de la lutte dans le détroit. Si l'Hellespont ne suffit pas à nous donner une idée exacte des aptitudes de la marine des anciens à combattre sur des champs de bataille de modestes dimensions, les combats livrés dans le port de Syracuse pendant l'expédition des Athéniens en Sicile pourraient nous offrir amplement l'image de ces sortes de tournois. Ce champ clos peu spacieux créait un désavantage aux navires agiles, et ce fut le cas des Perses à Salamine, disposant de navires plus rapides et plus maniables, au grand avantage des Grecs, dont les bâtiments étaient plus lourds. La flotte plus légère de l'adversaire se trouve ainsi privée de sa faculté d'attaquer impétueusement de flanc, manœuvre dont toujours les trières les plus agiles faisaient grand usage, comme celles des Athéniens, plus tard, dans la guerre du Péloponèse ne se portant pas contre l'adversaire, étrave contre étrave, mais évoluant pour le frapper de côté ¹. C'est là l'essence de la tactique des trières.

Elles n'ont rien d'insolite, dans l'antiquité, nous l'avons démontré dans notre chapitre sur la tactique, ces longues files de navires luttant entre deux terres sur un bras de mer resserré, où l'avantage de l'agilité, de vitesse, des vertus de giration se perd à cause du manque d'espace, et où la victoire reste à la cohésion relative de la ligne, à la vigueur des coups, et à la valeur des équipages. C'est à cela que visait Thémistocle préconisant la bataille dans le détroit ². C'est la même théorie, développée plus tard à Naupacte par Phormion, mais dans un sens contraire, les Athéniens possédant alors les trières les plus agiles.

Ce n'est donc pas au seuil de la porte que Thémistocle a voulu aller, afin d'empêcher l'ennemi d'entrer dans le détroit, mais c'est dans le détroit lui-même, qu'il a réussi à l'entraîner pour lui infliger des pertes irréparables.

1. Thucydide, VII, 36 : ἐκ περίπλου ταῖς ἐμβολαῖς χρῆσθαι.

2. Hérodote, VIII, 60 : ἐν στενῷ ναυμαχέειν πρὸς ἡμέων ἐστὶ, ἐν εὐρυχωρίῃ δὲ πρὸς ἐκείνων et : πρὸς μὲν τῷ Ἰσθμῷ συμβάλλων ἐν πελάγεῖ ἀναπεπταμένῳ ναυμαχίσεις, ἐς τὸ ἥκιστα ἡμῖν σύμφορόν ἐστι νέας ἔχουσι βαρυτέρας καὶ ἀριθμὸν ἐλάττωνας.

Cependant, M. Goodwin demande si les Perses, après avoir pénétré dans le détroit, n'auraient pas manqué l'occasion d'attaquer les Grecs avant que leur ligne de bataille pût être formée. Il ne faut pas oublier que les Grecs avaient beaucoup moins de difficultés à encourir pour former leur ligne de bataille, que les Perses. Ces derniers venaient du dehors ; ils s'étaient alignés sur une longue file, et ils se trouvaient justement dans la même situation que Persano à Lissa, un moment avant l'engagement. C'est-à-dire qu'ils avaient nécessairement dans leur ligne, des vides qui devaient devenir fatalement plus grands après le signal de mettre le cap contre l'ennemi, inopinément survenu. Occupés alors de toute leur énergie à serrer leurs rangs, ils n'avaient aucun moyen de tomber sur les Grecs pour « anticiper la tactique de Lysandre à Aegos-Potamoi » comme le craint M. Goodwin. Les Grecs par contre n'avaient qu'à démarrer, et leurs lignes se trouvaient formées d'elles-mêmes. S'ils eussent été moins vigilants, s'ils n'avaient pas été avertis par Aristide et les Téniciens, une fois le soleil levé, les Perses auraient attaqué. Ce ne fut pas comme à Aegos-Potamoi, où les équipages étaient dispersés pour chercher des vivres dans l'intérieur du pays, et où les trompettes sonnaient en vain la générale. Il y eut des navires qui n'avaient qu'un seul rang de rameurs et d'autres tout à fait vides ¹. A Salamine, dès l'aube, tout le monde était à son poste, et les troupes avaient pris les armes pour occuper le rivage. Les Perses ne pouvaient pas entreprendre l'attaque avant de former leur front et avant le jour. L'attaque par petits paquets, et dans l'obscurité pouvait tourner contre l'assaillant.

Nous ne voyons donc pas pourquoi Usslar, Stenzel, Busolt, tant d'autres encore, qui admettent l'entrée des Perses dans le détroit, n'étendent pas l'aile droite perse au-delà de Pérama actuel, la gauche grecque, au-delà de l'ancienne ville de Salamine ou de l'île de Saint-Georges. Il n'y a pas de raisons contre cette disposition, ni du côté de la tactique navale des navires à rames, ni du côté de la tradition relative à la

1. Xénophon, *Hellén.*, II, 1, 22 et s.

bataille de Salamine. Hérodote pousse franchement les ailes des deux armées vers le nord dans la direction d'Eleusis. Les deux flottes pour se déployer avaient besoin de cinq ou six kilomètres, et elles ne pouvaient les trouver qu'en s'étendant sur toute la longueur du détroit, l'armée grecque, de Kynosoura à l'arsenal actuel, l'*armada* de Xerxès, de Kéramos à l'extrémité nord-ouest d'Aégaléos. Si les écrivains sus-mentionnés n'admettent pas cela, l'amiral Borckenhagen a alors grandement raison de s'étonner de ce qu'ils laissent la moitié des forces perses hors des passes et dans l'impossibilité d'intervenir dans la lutte. En réalité ce n'est que l'arrière-garde, (aile gauche), — les Cariens, — qui, venant les derniers, n'ont pas eu le temps d'entrer et en s'efforçant de le faire et de montrer, eux aussi, au roi leur valeur et leur attachement, serrèrent les lignes, tombèrent sur les navires en retraite et produisirent la plus effroyable des confusions ¹.

L'amiral n'admettant pas l'entrée de la flotte perse dans le détroit la nuit, paraît toutefois se ranger à une opinion moyenne, d'après laquelle les Perses passent la nuit à établir seulement le blocus des issues, et ils ne se forment en ordre de combat que le matin. Alors les deux flottes commencent l'action à l'entrée du détroit. C'est une conclusion qui ne peut pas être tirée d'Hérodote. Eschyle de son côté, quoique un peu vaguement, décrit une bataille qui, si elle a commencé aux issues méridionales du détroit, a dû se prolonger vers le sud et hors des passes, puisque, au dire du poète, les Perses furent sommairement repoussés et poursuivis, fuyant en désordre ². Cet aspect des choses ne nous permet pas, après cette première rencontre, de nous en imaginer une seconde, ayant eu lieu dans l'intérieur du détroit, les lignes déployées du sud-est au nord-ouest conformément à la description d'Hérodote. Car enfin, de deux choses l'une : ou il faut admettre que les Perses ont pénétré à temps, c'est-à-dire la nuit, dans le détroit pour se déployer, ou il faut admettre un combat sur les issues

¹ Hérodote, VIII, 89.

² Eschyle, *Perses*, v. 422 et s.

du détroit, où les Grecs naturellement, devraient s'efforcer de refouler l'ennemi, en présentant un front sur toute la largeur du détroit, tandis qu'eux et leurs adversaires étendaient tous les deux leurs lignes de la côte de Salamine à la côte d'Attique, et appuyaient leurs ailes sur les deux rives du détroit, selon la conception de Diodore.

Mais son récit, pour peu que l'on soit initié aux choses des trières, est un véritable paradoxe maritime. Ni Grecs, ni Barbares ne pouvaient se laisser aller à une tactique fantaisiste. Si vraiment Héraclion était situé au pied d'Aegaléos, la ligne grecque, selon Diodore, devait s'étendre de la côte de Salamine à la côte d'Attique ; par conséquent, si les Grecs ne voulaient pas voir leurs ailes débordées par l'ennemi, ils devaient s'appuyer sur ces deux côtes. Mais si leur ligne pouvait s'appuyer facilement et en toute sécurité sur la côte amie de Salamine, garnie de troupes athéniennes, de quelle manière pourrait-elle s'appuyer sur la côte d'Attique occupée par l'armée du grand roi ?

Non seulement, elle ne pouvait pas toucher à ce rivage, mais elle était obligée de se tenir à quelque distance de cette côte dangereuse. L'arc était, comme nous l'avons déjà indiqué, l'arme à laquelle les Perses excellaient, et il n'était pas à dédaigner. Il obtenait des résultats très satisfaisants à deux cent cinquante pas, et les bons archers se comptaient par milliers dans l'armée barbare. D'un autre côté il ne faut pas oublier que les trières de cette époque n'étaient ni pontées, ni cataphractes ; rien ne couvrait les rameurs contre les flèches qu'on pouvait leur envoyer d'un endroit plus élevé, contre un tir plongeant. Cet amas de chair nue qu'offraient les dos de la chiourme, courbés sur les rames, ou les poitrines que découvrait chaque mouvement de la nage à la renverse, présentait une merveilleuse cible aux adroits archers de Babylone et d'Iran, et quand les flèches emportaient des mèches d'étoupe enflammées, comme celles qui ont rapidement détruit les murs de bois de l'Acropole ¹, le jeu devenait plus dangereux encore. La preuve de la

1. Hérodote, VIII, 52. Voir, p. 57, la gravure représentant les rameurs dans la trière non pontée.

supériorité des troupes, occupant la côte, sur une marine privée d'armes de jet sérieuses, c'est le fait qu'après sa victoire même la flotte hellénique n'a aucune prise sur la côte occupée par les Perses, en sorte que ceux-ci font filer devant elle, et tout le long de la côte d'Attique, de lourds gaouls phéniciens, hourques d'un tirant d'eau beaucoup plus important que celui des trières, pour servir au transport des matériaux nécessaires à la construction de la digue; elles ne peuvent même pas s'opposer aux travaux d'endiguement du chenal, parce qu'elles sont obligées de se tenir hors de portée des troupes occupant la côte, à une distance que nous devons compter au moins à cent cinquante mètres du rivage. On aurait à opposer les mêmes objections à toute opinion admettant une ligne perse appuyant sa gauche sur la côte de Salamine occupée par les hoplites grecs, et peut-être par les archers crétois, dont parle Ctésias, mandés à la suite d'un conseil d'Aristide, qui, de son exil ne cessa pas de s'intéresser aux choses de la ville.

Mais, si vous êtes obligé de laisser entre l'extrémité de votre aile gauche et la côte un vide de plus de cent mètres, il est certain que l'ennemi en profitera pour y faire glisser une partie de ses navires, navires que les bas-fonds eux-mêmes n'effrayent que très peu, et ainsi vous serez débordé et enveloppé. Ce fut le cas de l'aile gauche de la flotte chrétienne à la bataille dite de Lépante. Agostino Barbarigo, son commandant, dans la crainte d'une pareille éventualité, pousse, tant qu'il le peut, son extrémité gauche vers les *lidi* des lagunes de Missolonghi. Il se flatte ainsi qu'il ne reste plus de passage aux Turcs entre lui et la terre. Mais le vice-roi d'Alexandrie, Mehmed-Schirocco, qui commande en face de lui l'aile ottomane, dispose de galiotes d'un tirant d'eau plus faible que les galères. Il peut donc passer, et il en profite. Il les fait avancer, et elles glissent entre Barbarigo et la côte étolienne. L'aile chrétienne est cernée, et l'héroïque vénitien tombe sous les coups des infidèles. Il ne faut rien moins que la bravoure de Christophe Canale et de Quirini, jointe au coup d'œil de don Juan, pour sauver l'armée.

La flotte hellénique livrant bataille dans les détroits, pour parer à l'éventualité d'être débordée et enveloppée par l'ennemi dans une rencontre en haute mer, il est plus que probable qu'elle chercha à réaliser des dispositions plus conformes aux exigences de la situation, que celles que Diodore impute aux généraux grecs. Celui-ci ne parvient jamais à comprendre leur tactique; il est toujours obsédé par l'idée que les forces grecques, numériquement inférieures, ne pouvaient réduire celles de l'adversaire, qu'en l'obligeant, par le choix d'un champ de bataille propice, à former un front restreint. Ainsi, il donne des récits fantastiques et imagine des conditions topographiques qui n'ont aucun rapport avec la réalité. De la bataille de Platées, il trace le tableau le plus fantaisiste ¹, attribuant la victoire à ce que les Perses ne purent déployer leurs lignes, et qu'ainsi la majeure partie de leurs troupes ne prirent pas part à la bataille. Rien de tout cela n'est vrai ², et Mardonius passa avec toutes ses forces l'Asopos, ne laissant en arrière qu'une réserve sous Artabase, et trouva devant lui une plaine immense où l'armée grecque en trois tronçons était en train d'évoluer sur Platées où devait s'opérer la jonction. Jamais armée ne fut moins favorisée par le terrain. Elle fut débordée de tous les côtés, mais l'admirable phalange de cinquante mille soldats de Pausanias, — ilotes dans les rangs, — brisa le front des Perses, et donna la victoire ³.

Hauvette, lui aussi, proclame l'impossibilité de s'appuyer sur les deux côtes à la fois. Comment supposer, dit-il, commentant Diodore ⁴, que les Grecs aient pu avoir l'idée de livrer bataille en

1. Diodore, XI, 30 : μετὰ δὲ ταῦτα ἐκ τῆς ὑπὸ ρείας μετεστρατοπέδευσαν εἰς ἕτερον τόπον εὐθετώτερον πρὸς τὴν ὁλοσχερῇ νίκην. ἦν γὰρ ἐκ μὲν τῶν δεξιῶν γεώλοφος ὕψηλός, ἐκ δὲ τῶν εὐωνύμων ὁ Ἀσωπὸς ποταμός· τὸν δὲ ἀνὰ μέσον τόπον ἐπέειχεν ἡ στρατοπεδεία, πεσφραγμένη τῇ φύσει καὶ ταῖς τῶν τόπων ἀσφαλείαις· τοῖς μὲν οὖν Ἕλλησιν ἐμφρόνως βουλευσαμένοις πολλὰ συνεβάλετο πρὸς τὴν νίκην ἡ τῶν τόπων στενοχωρία· οὐ γὰρ ἦν ἐπὶ πολὺ μῆκος παρεκτείνεῖν τὴν φάλαγγα τῶν Περσῶν· ὥστε ἀχρόστους εἶναι συνέβαινε τὰς πολλὰς μυριάδας τῶν βαρβάρων. διόπερ οἱ περὶ τὸν Πausανίαν καὶ Ἀριστείδην θαρρήσαντες τοῖς τόποις προήγον τὴν δύναμιν εἰς τὴν μάχην.

2. Plutarque, *Aristide*, et Hérodote, IX, 59-70.

3. Voy. notre notice sur Diodore, p. 28 du présent ouvrage.

4. Hauvette, *op. cit.*, p. 449.

appuyant leur front d'un côté à Salamine, de l'autre au rivage de l'Attique, alors que ce rivage était occupé par les Perses? Cependant, Diodore, malgré sa crainte de voir les ailes débordées, expose la ligne grecque, qu'il a jetée entre Salamine et Héraclion, à une attaque, par derrière, des deux cents navires que lui-même avait postés dans les eaux du détroit de Mégare. La flotte grecque, déjà aux prises avec la flotte entrée par les issues méridionales, serait ainsi prise, pour ainsi dire, entre deux éperons. Elle ne serait donc pas seulement menacée de voir débordée son aile gauche, qui ne pouvait pas s'appuyer sur la côte occupée par l'armée ennemie, mais aussi, elle serait menacée sur ses derrières où deux heures de vogue suffisaient pour porter contre elle les forces imposantes placées par Diodore sur le détroit nord-ouest. Les considérations de quelques-uns, sur la probabilité d'une entrée de vaisseaux perses par le détroit nord-ouest, pour participer à la bataille, font dire à Borckenhagen ¹ : « Nous nous contentons d'indiquer que la division qui se mettait en route après minuit faisait jusqu'au matin un chemin de 30 milles marins = 54 kil. à travers des eaux inconnues et difficiles. Avec les ressources primitives de la navigation du temps, c'était quelque chose d'impossible pour un nombre de navires considérable », et il ajoute : « Dans son intéressant essai, *Le combat naval de Salamine* ², Ad. Bauer démontre, que l'entreprise était inexécutable, par un exemple historique. D'après Xénophon ³ Alcibiade aurait dû avoir besoin, pour une marche de 50 kil., d'une nuit entière et du jour suivant, — et cela avec la petite force de quatre-vingt six navires. Ici on n'avait pas à disposer de la moitié de ce temps pour un nombre double de bateaux ».

Je ne crois pas que ce seraient ces difficultés qui auraient empêché la division perse de se porter d'abord au détroit du nord-ouest, et ensuite, le cas échéant, sur les derrières de la

1. Adm. Borckenhagen, *Salamis, eine Seegriegesgeschichtliche Studie*. p. 28.

2. Ad. Bauer, *Die Seeschlacht von Salamis* (in den Jahreshften des österreichischen archäologischen Instituts in Wien, Bd. IV, 1901, S. 90 folg.).

3. Xenophon, *Hellen.*, I, 1, 43..

ligne grecque, engagée dans une action générale contre les lignes perses du sud. La flotte barbare dont les rangs comprenaient une bonne partie de la marine de la mer Egée, n'aurait pas manqué de pilotes, et la marine des anciens était très exercée au cabotage qui était sa seule ressource. Le navire, subtil et léger, d'un très faible tirant d'eau, d'une vitesse bien réelle, formant des flottilles très maniables, quelques heures lui suffisaient pour parcourir ces distances très courtes, auxquelles le souffle des rameurs aurait suffi ¹. Il ne faut pas oublier que les trières ont souvent accompli des exploits beaucoup plus difficiles que ceux-là dans les estuaires de fleuves et dans l'Hellespont, dont le courant est si fort, et que leur tirant d'eau était inférieur à celui des *drakar* et des *holker* normands qui, au x^e siècle, infestèrent les bords des rivières peu profondes.

En réalité, si les deux cents navires de Diodore avaient jamais été à Boudoron, ils n'auraient pas eu le moyen de prendre les navires grecs à revers, parce que la ligne de ceux-ci appuyée de son aile gauche sur le promontoire d'Arapis, de son aile droite sur Kynosoura, l'ensemble étant adossé à la côte de Salamine, n'avait pas à craindre d'être enveloppée par un mouvement débordant de l'ennemi. C'est ce que veut faire voir l'amiral Jurien de la Gravière ² dans sa belle toile de la bataille de Salamine quant il peint : « Les dents serrées d'airain s'ouvrent, il est vrai, comme une mâchoire béante devant les Perses, le rivage se garnit d'une longue rangée de lances et de javelines ; des monceaux de galets vont voler en l'air si l'ennemi fait mine de vouloir forcer ce double rempart. La

1. Le plus grand espace parcouru par une galère entre deux *palades* (voy. le Lexique), correspondait à la portion de la longueur de navire occupée par sept bancs ; en d'autres termes, à 9 m. 74, et on est généralement d'avis qu'une galère bien armée devait donner vingt-six palades par minute, quand elle voguait modérément. La vogue à *toucher le banc* aurait pour résultat de faire franchir à la galère un espace de 250 mètres par minute, de 15 kilomètres ou huit milles marins environ à l'heure, allure que nous ne pouvons qu'accorder à la trière, plus subtile, plus légère et dont la vogue était mieux organisée. Nous avons exposé notre manière de voir sur cette question, p. 82.

2. Jurien de la Gravière, *La Marine des Anciens*, V, 1, p. 44.

position est forte. » Selon le témoignage formel d'Hérodote, la côte de Salamine sur le bord du détroit était garnie par l'infanterie athénienne des hoplites, rangés en bataille ¹. On ne peut pas s'imaginer que les stratèges auraient commis l'imprudence de se laisser couper de l'armée du rivage; c'eût été enfreindre les règles les plus communes de la tactique d'alors, qui font penser aux généraux péloponésiens qu'en livrant la bataille devant l'Isthme, ils auraient l'avantage de s'appuyer sur la terre ferme, d'où l'accès de leurs villes serait possible, tandis que acculés à Salamine, ils seraient assiégés et coupés du Péloponèse. Droite ou courbe, la ligne qui va d'Arapis à Kynosoura peut offrir une place suffisante pour ranger convenablement 380 trières. Mais comment déployer en bataille ces navires sur les 1,700 mètres de Kynosoura à Aegaléos (Héraclion)? Hauvette ², et beaucoup d'autres avec lui, supposent que chaque vaisseau, faisant partie d'un front de bataille, la proue tournée vers l'ennemi, devait occuper dix mètres de large. Il ajoute : « La principale manœuvre des Grecs consistait, comme on l'a déjà vu pour Artémision, à se jeter sur la ligne ennemie pour la briser, et pour broyer les rames des vaisseaux en passant rapidement entre eux. » Et il conclut : « Il est certain d'après cela que l'usage était de rapprocher le plus possible les vaisseaux et la distance que nous supposons (9-10 mètres), pour chaque trière ne nous paraît pas trop petite ».

Mais même si l'on admet qu'usage d'une pareille manœuvre a été fait à Artémision, on ne voit pas l'avantage de serrer une palamante contre l'autre et, pour parer l'attaque des rames par l'ennemi, de créer une catastrophe par l'enchevêtrement de trières. Mais Duncker ³, qui, lui, admet la flotte grecque adossée sur la côte salaminienne, de Kynosoura à l'extrémité nord-est de l'île, calcule pour chaque trière un espace de cinquante mètres, ce qui exige pour 380 vaisseaux, un espace de près de vingt mille mètres. Seulement, je ne vois pas où

1. Hérodote, VIII, 95 : οἱ παρατετάχαστο.

2. Hauvette, *op. cit.*, p. 419.

3. Duncker, *Geschichte des Allertums*, t. VII, p. 284, note.

Duncker trouve cette étendue, puisque du pied de Kynosoura au fanal de l'arsenal, il n'y a que 3,800 mètres à vol d'oiseau. Cinquante mètres d'ailleurs, ce serait vraiment trop; la longueur même de la trière à cette époque n'atteignait pas encore quarante mètres. Notons bien toutefois que des navires, dont l'ἔγκωπον seul mesurait quatre-vingt-dix pieds de long¹ avaient sans doute besoin de quelque espace pour manœuvrer aisément. Nous avons déjà donné, dans notre chapitre sur le navire de combat des guerres médiques, la largeur d'une trière au maître bau, quatre mètres en moyenne. Les plus longues des rames des trières ne paraissent pas dépasser les cinq mètres; d'après les *Inscriptions*, 9 coudées soit 14 pieds $1/4 = 4$ m. 393².

Ainsi une trière placée de front dans la ligne, les rames attachées aux tolets, les files horizontales, devait occuper plus de dix mètres; mettons dix seulement. Mais comment manœuvrer, comment faire reculer, puis lancer en avant³ les trières, s'il n'y avait pas de distance suffisante entre elles? Si l'on ne voulait pas⁴ faire entrechoquer les *tarros*, briser les rames, et empêcher la manœuvre, il fallait donner à chaque trière, vingt mètres environ dans la ligne de front. Ainsi, entre Aegaléos et Kynosoura, n'auraient pu se ranger en bataille qu'une centaine de trières tout au plus, sinon, il fallait imaginer une ligne d'embossage⁵ qui pour des trières n'était pas possible, ces navires ne combattant pas à l'ancre. Dans un cas analogue à celui de Salamine, l'amiral Serre⁶, parlant des opérations navales dans la mer de Pylos, baie actuelle de Navarin, lors de la guerre du Péloponèse, dit : « On ne peut pas admettre que les Péloponésiens aient jamais songé à obstruer avec des galères

1. Cartault, *La trière athénienne*, p. 137.

2. Ἐρημ. Ἀρχαιολ., *Inscript.*, 3146, col. I, 1, 13, cf. « περίνεω Ἰ, ἐννέα πῆχυν καὶ σπιθαμῆς ». Ibid., I, 50,

3. Voir L. Fincati, *Pugna Navale antica*, p. 10.

4. Hérodote, VIII, 16. Voir p. 103 du présent ouvrage (note).

5. Ce mode d'embossage, βύζην (v. Thuc., IV, 8), c'est-à-dire dans une ligne très serrée, n'était usité que pour fermer des entrées de ports et de goulets peu profonds et étroits.

6. Amiral Serre, *Le siège de Pylos*, Paris, 1891, p. 7.

LA BATAILLE DE SALAMINE



LA DIGUE DE XERNÈS (VOY. p. 245, 247, 273)
ET LES DISPOSITIONS DE COMBAT D'APRÈS USSAR.

I. Perses. — II. Grecs. — III. La digue ébauchée.



LES COLONNES DE COMBAT AU MOMENT DE L'ATTAQUE, D'APRÈS DU SEIN.

serrées les unes contre les autres une passe de 4,400 mètres de largeur et de 60 mètres de profondeur ». Les chiffres ne diffèrent pas essentiellement. L'empereur Léon dans ses *Tactiques* précise que les navires déployés en ligne de front doivent garder entre eux assez de distance pour que, voguant à leur aise, les rames ne s'embarrassent point les unes dans les autres ¹.

Malgré tout supposons qu'à Salamine, on ait réussi à faire entrer dans la ligne, dans l'espoir de manœuvrer et combattre, deux cents trières. Mais voilà ainsi presque la moitié de l'armée en réserve, contre le témoignage formel de nos sources qui toutes, font engager la totalité de la flotte grecque dans le combat, et ne parlent pas de formation en plusieurs lignes. Raase, à en croire sa carte, donne déjà deux lignes à la formation grecque, cap au levant.

Loeschke ² tout en trouvant la solution du problème dans la manière de voir de Diodore, place le front grec, proues tournées vers le sud, l'aile droite appuyée sur Kynosoura, l'aile gauche vers le port de Phoron, Drapetsona. C'est aussi l'avis de Du Sein ³. Ne parlons pas de Beloch qui, autrefois du même avis, modifia ultérieurement son opinion ⁴. Mais aussi, Goodwin le plus fervent défenseur de la disposition des forces grecques dans le sens de la largeur du détroit, tout en la maintenant, a, paraît-il, abandonné l'idée que la flotte grecque, appuyée d'un côté sur Kynosoura et de l'autre sur Aegaléos, regardait vers l'orient, et, en appuyant l'aile gauche sur Kéramos il fait tourner la ligne grecque vers le sud ⁵. Cette dernière opinion, relatée dans une dissertation, déjà mentionnée ⁶, paraît être inspirée de la manière de voir de Loeschke. L'auteur suppose les Grecs venus à la rencontre des Perses à l'issue méridionale

1. Léon, *Tact.*, XIX, 27. Voy. nos chap. sur le navire et la tactique du ve siècle.

2. Loeschke, *op. cit.*, p. 26.

3. Du Sein, *op. cit.*, I, 112.

4. Beloch, *op. cit.*, I, p. 376, 2, p. 479.

5. Goodwin (Papers Am. Sch. Athen. cf. Harvard Studies in class. Philol. Vol. XVII), *The Battle of Salamis*.

6. La bataille de Salamine, « Harmonie », Athènes, 1902, p. 449 et s.

du détroit. Là, ils ont livré la bataille, appuyant leur aile droite sur Kynosoura, leur aile gauche sur Kéramos. On ne peut pas comprendre au juste la manière dont évolua cette rencontre. Une si longue action ayant duré de l'aurore à la nuit, ne pouvait avoir que plusieurs phases. Ainsi on ne peut pas admettre que les adversaires étaient, pendant une journée entière, confinés entre Kynosoura, Kéramos, et Psyttalie ¹. Il y a eu probablement des deux côtés un peu plus d'élan, ce qui a dû transférer le champ de bataille d'un point à l'autre, vers le sud, ou vice-versa, pendant douze heures de combat. Si la bataille a commencé dans les détroits, il est évident que l'ennemi fut peu à peu repoussé, et finalement bouté hors des passes malgré sa résistance. Si les Grecs avaient fermé, dès le début de l'action, l'entrée du détroit à Kéramos-Kynosoura, et si l'effort avait été borné à repousser les Perses qui avançaient des deux côtés de Psyttalie, un pareil engagement, non seulement n'aurait pas eu de résultat décisif, mais aussi, il n'aurait pas duré. Pour faire entrer dans la ligne tous les navires grecs, l'auteur les range *en hémicycle et en ordre concave* au nord de la passe. Mais il est bien évident que cette disposition ne pourrait remédier au manque d'espace, ces navires à éperon étant obligés, dans leur marche en avant, de parcourir des lignes non parallèles, mais convergentes, ce qui les aurait toujours engouffrés dans les passes. Quatre cents navires à éperon s'élançant contre l'ennemi pour lui interdire l'entrée du détroit, le repoussant et le poursuivant dans les deux étroits couloirs qui existent des deux côtés de Psyttalie, couraient le danger de se faire mutuellement plus de mal qu'à l'adversaire. Ces navires, disposés en croissant appuyé de ses deux pointes sur Kynosoura et Kéramos, incapables de rester immobiles à l'issue du détroit, pourrait-on s'imaginer le moment, où ils auraient poussé résolument en avant? Quel encombrement!

1. Et la dérive! La quille de la trière n'étant pas assez enfoncée dans la mer et par conséquent le navire, n'ayant pas assez de pied dans l'eau, dérivait facilement, puisque sa quille n'offrait pas un plan vertical pour s'opposer aux effets, même les plus faibles, du vent ou des courants.

Quelle confusion ! L'idée des stratèges d'aller engouffrer dans une passe étroite quatre cents navires, serait un contre-sens militaire et naval.

Malgré sa pensée ingénieuse, l'auteur lui-même, n'admet qu'un front d'un peu plus de deux cents, ὑπερδιακόσιαι, trières grecques, contre les deux cents trières de chaque ligne perse qui faisaient impétueusement irruption dans le détroit toutes les dix minutes. Si donc toutes les dispositions prises par Thémistocle avaient fini par condamner une bonne moitié de la flotte grecque à l'inaction, et par permettre à plusieurs lignes ennemies, équivalentes chacune à la force hellène engagée, d'entrer dans le détroit, qu'advviendrait-il du prétendu morcellement des forces perses, imposé par le choix d'un lieu de bataille susceptible de créer un avantage numérique en faveur des Grecs ? On ne voit pas cet avantage, puisque les Grecs ne peuvent pas employer toutes leurs forces à la fois ¹. On ne voit pas d'ailleurs que Thémistocle ait jamais dit que le détroit offrait aux Grecs le moyen de créer en leur propre faveur un pareil avantage de front. L'avantage ne consistait en réalité que dans l'insuffisance d'espace du champ de bataille, qui rendait inutile aux Perses leur supériorité numérique et la qualité d'agilité et de giration de leurs navires. Quant à la formation *en hémicycle*, il faut recourir encore au manuscrit de la Bibliothèque Ambrosienne sur la tactique navale des anciens, pour voir combien aurait été mauvais l'ordre concave, et combien tout l'avantage était pour l'ordre convexe, κυρτοειδὲς φάλαγξ ², « duquel, dit-il, on fait usage quand on cherche à entamer le front de l'ennemi et à briser sa formation. C'est très avantageux surtout lorsque l'adversaire est formé en croissant, en ordre concave ; on donne au milieu, et on le défonce aisément. »

• 1. Ce que l'auteur dit, p. 608, que Thémistocle s'opposait *avec toute sa flotte*, δι' ὅλου τοῦ στόλου του, aux sections de la flotte perse successivement présentées aux issues du détroit, est en complète contradiction avec ce qu'il rapporte à la p. 606, où il dit que seulement un peu plus de moitié de la flotte hellénique combattait l'ennemi.

2. Ed. K. K. Müller, p. 16.

En cas de formation en ordre concave, l'anonyme tacticien, publié par M. Müller, paraît fort préoccupé du sort des ailes ¹, et il prescrit, dans le cas où la première ligne a déjà donné dans l'hémicycle, et où la seconde suit : que les ailes ne s'élancent pas contre les derrières de la première ligne ennemie, aux prises déjà avec le centre, et cela pour éviter qu'elles soient attaquées à leur tour par la seconde ligne de l'ennemi qui allait arriver de suite sur le champ de bataille. Il conseille, ou d'attendre la seconde ligne pour l'attaquer de front, ou de la laisser passer et ensuite de la prendre à revers. Mais s'il y avait une troisième, une quatrième ligne ²? Si l'on en croit la dissertation, Thémistocle se servit à Salamine de l'ordre concave, *μηνοειδής*, et ce furent les rencontres d'Artémision qui lui ont inspiré cette manière de procéder.

1. Ed. K. K. Müller, p. 14.

2. Nous donnons in extenso le passage de l'anonyme indiquant si nettement le désavantage, pour les marines à rames, de l'ordre concave en face d'une formation nécessairement convexe et composée de plusieurs lignes de vaisseaux arrivant successivement sur le champ de bataille. K. K. Müller, *Eine Griechische Schrift über Seekrieg*, Würzburg 1882, p. 16 : *χρώμεθα δὲ καὶ τούτῳ τῷ σχήματι* (savoir l'ordre convexe), *ὅταν διασχίσαι τὴν φάλαγγα τῶν ἐναντίων διανοοῦμεθα καὶ διαλύσαι τὴν τάξιν αὐτῶν · συμβάλλεται δὲ ἡμῖν τοῦτο μάλιστα, ὅποταν οἱ ἐναντίοι τῇ μηχανοειδεῖ κέχρηται φάλαγγι, ὥστε διὰ μέσου ἐκείνης χωροῦσης τῆς κυρτοειδοῦς φάλαγγος ἐν τάξει τὴν μάχην ποιεῖν...* Et p. 14 pour le rôle qu'ont à jouer les ailes d'une armée dans l'ordre concave, c'est-à-dire en *μηνοειδεῖ φάλαγγι*, si elle est attaquée par un adversaire formé en ordre convexe, en *κυρτοειδεῖ φάλαγγι*, et sur plusieurs lignes : *ἵνα τούτοις* (il veut dire les trières de la deuxième et des lignes suivantes) *ὄρῶντες, οἱ παρ' ἐκάτερα τῆς μηχανοειδοῦς φάλαγγος τεταγμένοι, μὴ συνέρχωνται κατὰ τῶν προλαβόντων, ὥς μὴ κατὰ νότου αὐτῶν γενέσθαι τοὺς κατὰ τὸν δεύτερον ζυγὸν τεταγμένους. διὸ δὴ τοῦτον τὸν τρόπον ἀντιπαραταττομένων τῶν ἐναντίων οὐ χρὴ τὰς πλησιαζούσας ταῖς ἄκραις κατὰ τῶν προλαβόντων τῶν πολεμίων συνέρχεσθαι, ἀλλ' ἀναμένειν τὰς ἐπὶ τοῦ δευτέρου ζυγοῦ τῶν πολεμίων, καταλαμβανούσας δὲ ἢ συμπλέκεσθαι αὐταῖς ἢ τὴν εἴσοδον παραχωρούσας κατὰ νότου τῶν ἐχθρῶν γίνεσθαι* ». Mais à Salamine, si nous admettons comme théâtre de toute l'action les passes situées entre Kéramos et Kynosoura, et les Perses formés en plusieurs rangs dans ces passes, les navires grecs des deux extrémités de leur ordre concave seraient mis dans l'alternative ou de se porter sur les derrières de la première ligne ennemie, qui menaçait d'enfoncer leur centre, ou de laisser passer toutes les lignes ennemies de peur d'être pris entre deux de ces lignes. Dans tous les cas, s'ils se détachaient de Kéramos et de Kynosoura pour dessiner une attaque, ils créaient un nouveau danger en laissant des deux côtés des passages dont pouvaient profiter les nombreuses réserves perses.

L'aperçu tactique de l'auteur est singulièrement fautif ¹. Tout d'abord, les Perses à Artémision ne se sont jamais servi de l'ordre convexe, *κυρτή τάξις*, comme il le suppose malgré le texte d'Hérodote, ni les Grecs de l'ordre concave. Hérodote dit, pour le premier comme pour le second combat, que les Perses se sont formés de manière à envelopper les Grecs, qui de suite se rangèrent en ligne courbe, pour se défendre et briser la ligne ennemie concave. Voici ce qu'Hérodote raconte. Les Barbares voyant l'infériorité numérique de la flotte grecque, les entourent de tous les côtés ². Au premier signal, alors, les Grecs tournent la proue vers l'ennemi et ramassent les poupes au milieu, ce qui veut dire qu'ils forment l'ordre *convexe*, sinon un cercle. Au second signal, ils attaquent vigoureusement de front et de près, c'est-à-dire sans reculer pour prendre de l'élan ³. Au second grand combat suivant, les Barbares se forment en un croissant, c'est-à-dire en ordre concave, s'efforçant de cerner les Grecs ⁴. Dans les deux rencontres, les Perses ont essuyé un revers. Comment donc Thémistocle aurait-il été amené, comme le veut la dissertation, à conseiller une formation qui n'aurait pas abouti, et pourquoi d'ailleurs emprunter une tactique à l'ennemi? La tactique doit être uniquement inspirée du matériel dont on dispose. Donc, Thémistocle, en cette circonstance, ne pouvait imiter la tactique d'une flotte plus nombreuse et de trières d'agilité et de qualités de giration supérieures, — *ἄμεινον πλωούσας*, — lui-même ne disposant que de trières moins agiles et inférieures en nombre. Au surplus, tout cet échafaudage des formations concaves ou convexes entre Kéramos et Kynosoura manque

1. *La Bataille de Salamine*, réimpr. de l'Harmonie, p. 85.

2. Hérodote, VIII, 10 : τὰς μὲν γε τῶν Ἑλλήνων ὁρέοντες ὀλίγας νέας, τὰς δ' ἐσωτῶν πλῆθει τε πολλαπλασίας καὶ ἄμεινον πλωούσας καταφρόνησαντες ταῦτα ἐκυκλούντο αὐτοὺς ἐς μέσον.

3. Hérodote, VIII, 11 : Τοῖσι δ' Ἑλλήσι ὡς ἐσήμηνε, πρῶτα μὲν ἀντίπρῳροι τοῖσι βαρβάροισι γενόμενοι ἐς τὸ μέσον τὰς πρύμνας συνήγαγον, δεύτερα δὲ σημήναντος ἔργου εἵλοντο, ἐν ὀλίγῳ περ ἀπολχμφθέντες καὶ κατὰ στόμα.

4. Hérodote, VII, 16 : Οἱ Ἑλλήνες ἀτρέμας εἶχον παρὰ τῷ Ἀρτεμισίῳ. Οἱ δὲ βαρβαροὶ μηχανιστὲς ποιήσαντες τῶν νεῶν ἐκυκλέοντο, ὡς περιλάβοιεν αὐτούς.

de supports solides; les textes n'en parlent pas. On a cru voir cette disposition en hémicycle dans l'expression d'Eschyle : ἔθεινον περίξ. Est-ce là assez pour en déduire une formation tactique? La critique a émis là-dessus son avis ¹. Quand Eschyle parle des Grecs frappant tout autour les vaisseaux barbares, κύκλῳ περίξ ἔθεινον ², ce n'est pas là l'indication d'une manœuvre spéciale; car aussitôt après, le poète continue à rapporter des traits d'un caractère très général ³. Sur la disposition de la flotte grecque devant l'entrée méridionale du détroit en ordre concave, nous n'avons pas, à la vérité, le moindre indice dans les textes. L'ἔθεινον περίξ est trop vague pour justifier une telle acception. Hérodote d'ailleurs n'aurait pas manqué de signaler pareille formation si elle avait réellement eu lieu à Salamine, comme il l'avait déjà fait pour Artémision et la flotte barbare ⁴. Tous les livres d'Hérodote ont pour but de nous préparer et de nous mener au récit des guerres médiques, admettons que ce récit est écrit avec quelque soin par un auteur dont la curiosité et même la minutie n'ont pas d'égaux.

C'est sur le récit d'Eschyle que nous serions portés à croire que la bataille eut lieu sur les issues du détroit. Après avoir décrit le blocus, il ne nous donne le détail d'aucun autre mouvement jusqu'au moment où la flotte hellénique s'ébranle pour aller attaquer et chasser les Perses. On a l'impression qu'il se représente l'action comme ayant lieu sur les issues. Il dit : l'aile droite grecque conduit l'attaque; le reste de la flotte suit. Mais dans quel ordre? Est-ce une formation en ligne de front, en ligne de file, en pelotons? On n'en sait rien. Cette flotte devait être amarrée sur la côte de Salamine. C'est donc par une conversion ou d'une autre manière qu'elle se porte sur les issues? On a dit, qu'il est plus que sûr que les Perses ne se trouvaient pas dans le détroit, mais étaient rangés en bataille sur les

1. Voy. Hauvette, *op. cit.*, p. 422.

2. Eschyle, *Perses*, 417.

3. Id., *Ibid.*, 414-420.

4. Hérodote, VIII, 16. Voy. p. précédente, note 3.

passes, puisqu'au commencement, ils ne voyaient pas le mouvement des Grecs, couverts par Kynosoura, et qu'après, tout d'un coup, ils les virent se présenter devant eux, ἐκφανεῖς ἰδεῖν ¹. C'est, parmi plusieurs autres, une erreur qui a pris pied dans les considérations ordinaires concernant les faits qui nous occupent. Celui qui se trouve entre Psyttalie et Kéramos, voit très bien ce qui se passe dans le détroit, jusqu'au Pérama et l'île de Saint-Georges; jusqu'à Arapis même rien n'obstrue sa vue. D'ailleurs, les Perses se trouvaient sur les bords du détroit, de Kéramos à Aegaléos; Xerxès lui-même était au pied de ce mont, et déjà le jour éclairait le champ d'action. Du sommet même de Psyttalie, plus haut que Kynosoura, on voit tout mouvement qui se produit dans le détroit. Le mot ἐκφανεῖς, s'il ne veut pas dire que les Grecs se détachèrent du rivage, sortirent de l'ombre de la côte, ont apparu, n'est que de la poésie. Busolt ² et Wecklein ³, ont réfuté l'avis de Loeschke, qu'avant la bataille, les Grecs qui se trouvaient cachés par Kynosoura se présentèrent ensuite soudainement à l'ennemi. Busolt fait observer avec raison que si les Barbares avaient attendu sur l'issue méridionale du détroit, ils auraient vu d'abord l'aile gauche grecque se déployer. Dans les *Perses* au contraire et d'après le récit du courrier perse, c'était la droite qui ouvrait la marche, τὸ δεξιὸν μὲν ἑκπρωτον εὐτάχτως ἤγειτο κέρας κόσμῳ ⁴, ce qui n'est pas d'accord avec l'avis de Loeschke.

Wecklein ⁵ ne croit pas qu'il faut avoir beaucoup de confiance dans les mots d'Eschyle : τοῶς δὲ πάντες ἦσαν ἐκφανεῖς ἰδεῖν. Eschyle, poète, décrit la bataille un peu par intuition (*anschau-*

1. Wecklein et Ráase ne veulent pas prendre le mot d'Eschyle au sens littéral. Il aurait plutôt voulu dire « Tout d'un coup ils furent là, en face l'un de l'autre ».

2. Busolt, *Griechische Geschichte*, Band II. Gotha, 1895, p. 701.

3. Wecklein, *Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und der historischen Klasse der k. bayerischen Akademie der Wissenschaften zu München*, 1892, S. 2 folg. : *Themistokles und die Seeschlacht bei Salamis*.

4. Eschyle, *Perses*, 399.

5. Wecklein, *op. cit.*, p. 23.

lich), et semble dire : « Vite, tous se présentèrent ». Si toutefois nous avons essayé d'expliquer les vers mot à mot, nous aurions fini par admettre qu'ils signifient la marche en avant de toute la flotte (πάντες), dont sans doute peu de navires s'apercevaient à peine dans la baie de Salamine, derrière la hauteur de Magoula. Notons bien d'ailleurs que ce mouvement qui devait porter la flotte grecque de la côte orientale de Salamine à l'issue sud du détroit, en faisant parcourir à la gauche athénienne plus de six kilomètres, en obligeant toute la flotte à une série de marches et de contremarches, n'était pas chose faisable en un seul instant. Pendant ce temps-là, que faisait la flotte perse ? Pourquoi se contentait-elle de garder une disposition désavantageuse, qui rétrécissait son front, tandis qu'un pas devait la porter dans un bassin beaucoup plus large, l'εὐρυχωρία, c'est-à-dire dans les eaux qui se trouvent entre Keratsini et Ambelaki ? Ce mouvement imputé à la flotte hellénique aurait nécessité au moins une heure. En pareille occurrence, que devient ce « sur le champ », αὐτίκα, si formel et si précis, par lequel Hérodote signale l'attaque des Perses comme ayant suivi sans un instant perdu la marche en avant des lignes grecques ¹ ?

Cette disposition ne peut trouver d'appui même chez Diodore, car celui-ci dit formellement que les Perses, voguant contre les Grecs, gardaient d'abord l'ordre ², puisqu'ils avaient beaucoup d'espace autour d'eux ; mais ensuite ils sont entrés dans les eaux plus étroites ³. Or, c'est le bassin qui se forme au-delà de l'issue, et entre Kératsini et Salamine qui est spa-

1. Il faut remarquer la cohésion absolue, la continuité qui existent entre la harangue des généraux, l'embarquement, l'appareillage et l'attaque des Barbares qu'Hérodote appuie de cet énergique αὐτίκα = de suite, immédiatement. Hérodote, VIII, 84.

2. Diodore, II, 48 : τὸ μὲν πρῶτον πλεόντες διετῆρουν τὴν τάξιν, ἔχοντες πολλὴν εὐρυχωρίαν · ὥς δ' εἰς τὸ στενὸν ἦλθον ἠναγκάζοντο τῶν νεῶν τινὰς ἀπὸ τῆς τάξεως ἀποσπᾶν, καὶ πολλὴν ἐποίουν θόρυβον.

3. Quant à Eschyle on ne saurait dire le détroit qu'il désigne par ses vers (*Perses*, 413) : ὥς δὲ πλῆθος ἐν στενῷ νεῶν ἤθροιστ'... qui représentent les navires perses passant d'un espace plus large à un plus étroit ; était-ce le détroit Kynosoura-Pérama ou Kynosoura-Kéramos ?

cieux, et Diodore, manifestement, ne veut pas dire autre chose que tant que la flotte perse se trouvait dans ce bassin, elle disposait de l'espace voulu, mais qu'une fois entrée dans le chenal de Saint-Georges, les conditions ont changé.

Il n'est pas aisé de concilier, on le voit, le texte de Diodore avec celui d'Eschyle. On ne pourrait pas dire que εὐρυχωρία indique la mer hors des passes que la flotte perse laissait déjà derrière elle. Si ses divisions avançaient, ce serait pour se porter dans un bras de mer plus large. Il est évident que Diodore supposait la bataille comme ayant eu lieu entre Kynosoura et Pérama.

Avec une telle disposition des Perses entre Kynosoura et Kéramos, on comprendrait plus difficilement encore l'assertion d'Hérodote que les Barbares furent engagés dans le combat tandis qu'ils n'étaient pas encore complètement formés. On aurait vu le contraire : Les Grecs en mouvement et venant de tous les points de la rive salaminienne à la bouche du détroit pour s'y former, et les Perses formés déjà dans les passes depuis des heures.

L'expression que les Grecs ont surpris les Perses en train de se former n'aurait pas de sens si les Perses les attendaient entre Psyttalie et Kynosoura. On ne voit pas d'ailleurs l'infériorité tactique créée aux Perses par la dite disposition des Grecs en hémicycle à l'entrée des détroits. Les Perses, formés en colonne compacte, auraient enfoncé aisément le mince cordon des trières obstruant leur route. Quant à la prétendue faiblesse de la formation perse, provenant de la fraction de leurs forces en plusieurs lignes, elle ne constituerait, en réalité, qu'une grosse supériorité pour eux, leur procurant la faculté d'une suite de renforts arrivant à temps sur le champ de bataille. Ce serait l'arrivée successive d'une série de réserves qui, débouchant de deux passes étroites Kéramos-Psyttalie, Psyttalie-Kynosoura, dans un champ d'action beaucoup plus large, auraient l'aisance d'aller porter leurs coups, par leurs navires plus agiles, au point le plus faible de l'ennemi, déjà aux prises avec les premières divisions. Les Perses auraient anticipé sur la tactique préférée des Romains et qui consiste à se

former en colonne de rangs successifs, quatre ordinairement, dont les trois derniers étaient nommés *naves subsidariae* ¹. La théorie de ces soutiens successifs mentionnée par Hirtius paraît déjà ancienne, et il est vrai que nous trouvons des formations tactiques analogues même dans Thucydide ² dans son récit des combats de Naupacte. Quand il s'agissait d'enfoncer les lignes ennemies, la formation était toute indiquée, et la manœuvre, pour ainsi dire, infaillible, comme à Ecnome où l'armée romaine forma trois lignes précédées d'un coin, d'un *embolon* qui coupa en deux le front carthaginois. La même tactique à peu près fut appliquée par Thegetof à Lissa.

Si les lignes perses, rangées à l'entrée du détroit, étaient battues et repoussées de ce point vers le sud, la poursuite aurait lieu hors des passes et la lutte serait prolongée devant la bouche du Pirée, devant Munychie et Phalère. Or, les sources ne nous autorisent pas à faire de pareilles hypothèses. L'action a eu lieu dans le détroit, et nulle autre part que dans le détroit ³; et elle a duré, avec un acharnement inouï, toute une journée. Pourrait-on imaginer une lutte aussi prolongée entre Kynosoura et Kéramos? Sommairement l'un des deux adversaires serait repoussé et le combat serait transporté sur un autre point, ou dans le détroit, ou hors des passes. Le premier cas n'est pas admissible parce qu'alors les Perses auraient pris l'ordre de chasse et les Grecs l'ordre de retraite, ce qui n'est pas arrivé. Si le second cas se produisait, c'est-à-dire si l'engagement se transportait hors des passes, de quelle manière alors, l'entourage du grand roi aurait-il vu l'exploit de la reine Artémise contre Damasithyme, et y aurait-il attiré l'attention de Xerxès ⁴? On distinguait très bien le guidon de la reine ⁵, d'où il résulte que les choses se passaient à une distance convenable du pied

1. Cesar, *De bell. Alex.*, XIV et s.

2. Thucydide, II, 83.

3. Id. I, 74 : ἐν τῷ στενῷ. Cf. Diodore, XI, 13. Eschyle, 416. Hérodote, VIII, 60.

4. Hérodote, VIII, 88 : δέσποτα, ὁρᾷς Ἀρτεμισίην ὡς εὖ ἀγωνίζεται καὶ νέα τῶν πολέμιων κατέδυσε :

5. Id. ibid. : καὶ τοὺς φάναι σαφέως τὸ ἐπίσημον τῆς νεῶς ἐπισταμένους.

d'Aegaléos, c'est-à-dire dans le détroit, et sous l'Aegaléos même. Autrement, si ces événements se passaient à côté ou au delà de Psyttalie, non seulement les distances seraient trop grandes, mais aussi les lignes grecques chassant devant elles les Barbares entre Kéramos et Kynosoura auraient barré la vue des lignes perses poussées hors des passes. Si la flotte perse n'était pas entrée dans le détroit, mais avait combattu entre Psyttalie et Kéramos, le grand roi aurait eu devant lui la flotte grecque lui tournant le dos, et il n'aurait aperçu que de très loin ses propres navires qui, eux aussi auraient été dans l'impossibilité de le voir, la vue interceptée par les lignes grecques devant eux. Le ch. VIII, 90 d'Hérodote alors, d'après lequel le grand roi, assis au pied d'Aegaléos, en face de Salamine, suivait les actes de ses triérarques et les secrétaires enregistraient leurs noms et leurs villes, n'aurait aucune application de même que le ch. VIII, 86, d'après lequel ils combattirent sous ses yeux.

Si à présent nous voulions faire concorder quelques points des récits d'Hérodote avec les dispositions prises par les flottes, d'après Diodore et même d'après Eschyle, maintes difficultés surgiraient. Les triérarques hellènes, au moment d'engager l'action, font scier aux chiourmes et reculent. Le mouvement rétrograde fut si prononcé que plusieurs trières, dit Hérodote, talonnaient déjà sur la côte ¹. La tradition veut même que la reculade ait été telle qu'Athéna, perdant patience, intervient : « Jusqu'où, ô Athéniens, allez-vous reculer? ». Si donc cette reculade avait été telle, nécessairement les deux ailes grecques se seraient détachées respectivement de Kéramos et de Kynosoura. Que serait-il advenu alors de la ligne grecque restée en l'air? Les lignes perses, en débouchant de tout leur élan de l'issue, auraient pressé la ligne grecque de toute leur vigueur, et la succession des lignes perses, après avoir dépassé le goulet, aurait eu la faculté de s'étendre de deux côtés et d'envelopper la flotte grecque aux prises déjà avec la première ligne perse. En outre, si plusieurs des trières grecques qui avaient reculé, talonnaient déjà sur la côte; et si d'autre part, nous admettons

1. Hérodote, VIII, 84 : ... καὶ ὤκιστον τὰς νέας.

la disposition de la flotte grecque tournée vers le sud, appuyée sur Kéramos et Kynosoura, il faut nécessairement que cette reculade ait eu lieu sur la côte Attique, en bordure du mont Aegaléos. D'abord c'est une reculade de 1.800 mètres, et c'est inadmissible; ensuite, la côte est occupée par les Perses. Peut-on penser un seul moment que des trières grecques allaient s'offrir ainsi aux Perses? et peut-on s'imaginer de pareilles dispositions qui auraient dû placer la ligne grecque entre les positions perses de la côte et de la flotte ennemie?

Il y a un point encore à élucider. La trière de Ténos qui a déserté les Perses pour porter aux Grecs la nouvelle de leur investissement par la flotte ennemie; la trière éginète portant les Eacides, sont-elles ou ne sont-elles pas entrées dans le détroit? Si oui, toutes ces formations qui représentent les issues fermées par plusieurs lignes de vaisseaux perses sont inadmissibles, et la triple ligne d'Eschyle n'est ici encore qu'une expression poétique ¹. Au moment même où la flotte perse serrait ses rangs pour attaquer ou recevoir l'attaque, comment la trière éginète aurait-elle pu pénétrer dans le détroit à travers les trois lignes ennemies? A la vérité, il faut s'efforcer de discerner entre les récits de nos historiens et prendre celui qui est le plus conforme à la vérité et à la logique des faits. Goodwin remarque très judicieusement que ἐν τρισὶ στίχοις ne peut pas être l'ordre dans lequel les Perses engagèrent la bataille, pour la simple raison que la passe de Psyttalie n'ayant que 4.000 pieds de large, il serait tout à fait absurde de supposer qu'une flotte d'environ mille navires fut formée entre ces côtes rocheuses, sur trois lignes. C'est au moins sur huit lignes de profondeur qu'il admet la formation, chaque trière occupant de front, d'après lui, quarante pieds dans la ligne. Il ajoute que la très caractéristique expression d'Eschyle « le courant » démontre que l'on est entré formé plutôt en une seule colonne. L'amiral

1. Lorsque Eschyle dit : περσίδος γλώσσης ῥόθος ὑπηγνίαζεν, il use encore d'une licence poétique. Combien de Perses, à la vérité, se trouvaient à bord des navires portant des milliers d'hommes d'équipage, phéniciens, grecs, égyptiens, etc...?

Jurien de la Gravière voit ¹ « formée sur quatre rangs, la masse noire de la flotte perse, se dégager lentement de l'ombre de Psyttalie », et « les quatre escadres rangées l'une derrière l'autre essayer en vain de combiner leurs mouvements ». Il n'en est pas moins vrai cependant que nos textes ne parlent pas de pareilles formations des Perses.

Quant aux Grecs, rationnellement ceux-ci n'auraient pas eu à s'étendre d'une côte à l'autre, et à fermer le passage, puisque leur objectif n'était pas la défense du golfe d'Eleusis, mais de l'île de Salamine. Mais même s'ils cherchaient à interdire aux Perses le passage du détroit, ils ne l'auraient pas fermé par une ligne de navires disposée de rivage à rivage en ligne droite ou courbe. C'est en vain qu'on cherchera dans l'histoire des passages de vive force, si longue et si variée, l'exemple d'une disposition fermant brutalement en largeur un détroit, afin d'empêcher l'ennemi d'entrer. Une pareille ligne d'embossage serait fatalement exposée à être rompue et détruite. Si ce n'est pas l'embouteillage volontaire comme celui du golfe de Sébastopol en 1854, ou l'obstruction d'un goulet par des navires solidement liés entre eux et formant estacade, comme à la Nouvelle-Orléans en 1864, ce n'est pas le plus intelligent des procédés, que d'aller se balancer au milieu du détroit pour recevoir le coup d'étrave de l'ennemi en plein corps. Dans le détroit de Mobile, les navires confédérés, au lieu d'aller se balancer au milieu du chenal, prolongent la ligne des forts sudistes et les aident de leurs feux. Mais il ne faut pas confondre la bataille de Salamine avec ce qu'on appelle *passage de vive force* en tactique navale, et dont les exemples les plus célèbres sont l'entrée de l'amiral Roussin dans le Tage en 1831, et les exploits de Farragut à la Nouvelle-Orléans, Vicksburg et Mobile, ainsi que du Brésilien Baroso à Humaita sur le Paraguay. L'histoire ancienne n'offre presque pas de faits analogues. L'objectif de ce genre d'opérations diffère complètement de l'objectif perse à Salamine. Le but de Farragut, de Baroso, de Roussin fut d'ouvrir un passage, une voie

1. Voir Jurien de la Gravière, *op. cit.*, vol. I, p. 42.

à travers les lignes ennemies pour se rendre maître d'une mer intérieure ou d'un cours d'eau. Xerxès ne vise pas au golfe d'Eleusis ; tout son effort se porte sur l'île de Salamine, base maritime des Grecs, et côte d'attache de la flotte hellénique. Il veut cerner et enlever flotte et camp, il menace même l'île par une digue. La différence est marquante.

Enfin, quelques auteurs croient de leur devoir de concilier les trois textes qui nous rapportent les dispositions de combat prises par les escadres grecques à Salamine ¹. D'après cette opinion, la disposition décrite par Hérodote n'est que celle de leur ancrage ; celle de Diodore est la formation de combat ; et Eschyle ne fait en somme que décrire le mouvement qui a fait passer l'armée grecque d'un ordre à l'autre, de celui de mouillage à celui de combat, de celui d'Hérodote à celui de Diodore. Est-il besoin de démontrer l'invraisemblance d'une pareille supposition ? Hérodote indique bien la formation de combat, il parle de l'appareillage général des divisions grecques et de leur marche en avant contre l'ennemi, de la contre-attaque des Barbares, de la reculade des Grecs, de l'exploit d'Aminias, de l'engagement général, et c'est même alors qu'il précise que pendant cette action les Phéniciens avaient en face d'eux les Athéniens, et les Ioniens étaient opposés aux Lacédémoniens. Il n'est pas besoin de bouleverser tous les paragraphes d'Hérodote, et l'ordre que lui-même a établi dans son récit, pour démontrer que le « κατὰ μὲν δὴ Ἀθηναίους ἐτετάχματο Φοίνικες » ² ne se rapporte pas au combat, mais bien à un événement antérieur au combat, et qui se place au moment où la flotte grecque n'avait pas encore appareillé. Avant de détacher une partie du ch. VIII, 85, et de la transférer quelques paragraphes plus loin, il convient de tenir compte de la façon très étroite dont Hérodote lie ce passage au récit du combat ; car l'historien après avoir déterminé la position des Ioniens vers l'est, ajoute incontinent la manière dont ces derniers se comportèrent dans la lutte : εἶχον τὸ πρὸς.... τὸν Πειραιέα. Ἡθελοκάρχον μὲντοι αὐτῶν.... La

1. *La Bataille de Salamine*, « Harmonie », p. 349 et s.

2. Hérodote, VIII, 85.

construction même de la phrase indique bien l'intention de l'auteur. Il est beaucoup dans l'habitude d'Hérodote de préciser les postes respectifs des alliés dans la ligne grecque, après avoir signalé le commencement de l'action, quand il pense qu'il y a une raison à cela, comme à Mykale, lorsqu'il veut dire que la gauche est venue aux mains avec les ennemis avant les Lacédémoniens, comme à Salamine où il lui faut indiquer la disposition des forces rencontrées dans le sens de la longueur dans les détroits. Dans la bataille de Ladé au contraire, il donne bien avant l'engagement et d'une façon vague, le détail des dispositions prises. Si ce qu'Hérodote décrit est réellement l'ordre de la flotte grecque avant l'appareillage, tandis que la bataille a été livrée dans une autre formation, au lieu de le confirmer, il aurait signalé comme il le fait pour la bataille de Platées, ce changement si fondamental qui aurait renversé la ligne grecque, transférant sa gauche du nord-ouest et Eleusis, au sud-est et au Pirée, c'est-à-dire adoptant une disposition analogue à celle décrite par Diodore¹. Cette disposition toutefois, d'après Diodore place les Lacédémoniens à l'aile gauche. Il leur faut alors changer de poste en face de l'ennemi !

Hérodote signale bien la place des adversaires pendant le combat, qu'il ne laisse pas à Diodore le soin de décrire, et il ne se borne pas à indiquer seulement la disposition de la flotte grecque le long de la côte avant l'appareillage. Il ne laisse pas davantage à Eschyle le soin de signaler le passage de l'ordre de marche à l'ordre de combat. Dans son récit il n'y a pas de vide du moment de l'appareillage à celui du premier choc commencé par Aminias. Cependant, il y a différence manifeste entre la manière dont les trois textes racontent l'engagement. Diodore veut que la flotte grecque postée entre les deux côtes, ait couru vers l'ennemi qui entraît dans le détroit, et que l'amiral grec se soit élancé le premier contre l'ennemi. Eschyle

1. Combien grandes sont l'exactitude et la minutie d'Hérodote en pareille matière, c'est ce que démontre assez le VII, 87, dans lequel à propos de la place d'une petite division arabe à dromadaires il explique : Ἀράβιοι δὲ ἔσχατοι ἐπιτετάχατο... ἵνα μὴ φοβέοιτο τὸ ἱππικόν.

raconte que « l'aile droite marchait la première en bon ordre ; le reste de la flotte suivait » ¹. Il n'était plus temps d'éviter le combat. « Déjà les proues d'airain se heurtent ; un navire grec commence le choc » ². Il faut avouer que pour la marche en avant au moins, Hérodote rapporte les choses différemment. Il y a eu d'après lui une marche en avant générale du front de bataille tout entier, signalé par un très énergique : « A ce moment les Grecs font porter tous les navires en avant » ³ ; riposte des Perses qui marchent immédiatement contre les Grecs ; ensuite le mouvement rétrograde de ceux-ci, et finalement attaque d'Aminias et engagement général. Les Grecs pendant les premières phases du combat, ne se décolent, pour ainsi dire, presque pas de la côte de Salamine ; c'est manifeste chez Hérodote ; ils ne font pas une conversion pour aller former un front entre Kynosoura et Aegalcéos comme le veut Diodore, leur droite n'avance pas la première comme le veut Eschyle ; tout au contraire, elle se trouve sur la défensive pendant toute la bataille. C'est vers la fin que les Athéniens vont la dégager de l'étreinte des Ioniens.

Il faut se résigner à admettre que le plus ou moins de valeur du récit d'Hérodote, qui se donna la mission d'historien de ces guerres, ne dépend nullement de la possibilité de sa conciliation sur tous les points, avec le récit d'Eschyle, généralement admis comme témoin oculaire de la bataille, avec qui, malgré tout, nous aurions une idée très vague de ce que fut cette rencontre. La valeur d'Hérodote est tout autre, solidement ancrée comme elle l'est dans la suite logique dont il fait preuve et dans sa conformité avec la tactique navale de l'époque.

1. Eschyle, *Perses*, 399-400.

2. Eschyle, *Perses*, 404-410.

3. Hérodote VIII, 83 : Ἐνθαῦτα ἀνῆγον τὰς νέας ἀπάσας οἱ Ἕλληνες.

CHAPITRE V

LE COMBAT

Eurybiade ordonne le branle-bas de combat. — Les généraux haranguent les épibates. — La flotte grecque se détache de la côte. — Les Barbares sont surpris avant d'être formés. — Ils se hâtent de faire front, de serrer leurs rangs et contre-attaquer. — Mouvement de recul des confédérés. — Aminias. — L'engagement devient général. — Le désarroi des Barbares. — La droite, défaite, cherche l'issue du détroit. — Thémistocle la poursuit et dégage la droite grecque serrée de près par Ariabigne. — Déroute générale des Barbares. — Les Éginètes sur les issues, attaquent les fuyards. — Prise de Psytalie par Aristide.

Le triérarque ténien Panétios, fils de Sosimène, ayant confirmé les paroles d'Aristide sur les mouvements des Barbares¹, les généraux du Péloponèse cessent toute opposition désormais inutile; Eurybiade ordonne le branle-bas de combat. C'était une grande victoire pour les Athéniens, les Mégariens, les Eginètes et les Chalcidiens. Les généraux s'élancent pour apporter la bonne nouvelle aux troupes abattues par la longue inaction, les dissidences et les hésitations des chefs. Une explosion d'enthousiasme se produit alors, et de rang en rang gagne toute l'armée. Comme la flotte des confédérés de la Grèce continentale et insulaire était de beaucoup supérieure en nombre aux navires péloponésiens, tout le monde fut entraîné par la joie belliqueuse des premiers. Les chiourmes sautent dans les navires, les rames sont ajustées, les amarres relâchées, une simple corde retient encore la trière au rivage, et la planche,

¹ 1. Hérodote VIII, 82. D'après Diodore (XI, 17, 3-4) ce sont les chefs Ioniens qui avertissent, par un envoyé Samien, les Grecs des projets du roi et du mouvement commencé par sa flotte ainsi que de leur résolution de désertir les rangs barbares pendant l'action.

ἀποβάθρα, par laquelle va monter à bord le lourd hoplite. Les chefs convoquent les épibates sur la plage ¹. Les cuirasses se bouclent alors sur les torses vigoureux; lance, casque et bouclier arrachés des mains des serviteurs, on se précipite pour chercher son poste dans les rangs qui se forment déjà autour des généraux, tandis que la divine aurore se répand sur les flancs escarpés d'Aegaleos et souriante descend vers les rives du détroit. Les généraux alors haranguent cette troupe composée de la fleur de la cité, et Thémistocle, plein de foi, les surpasse tous en éloquence ². Tous les yeux se tournent vers lui, et toute l'armée est suspendue à ses lèvres. Le moment est venu où les navires vont sauver la Grèce et venger les dieux dont les autels furent brisés et les temples incendiés; Athéna veille sur sa ville et déjà a arraché la victoire à Zeus son père. On n'a qu'à se montrer digne de la déesse dans cette Salamine où l'oracle prédit l'avantage par les murailles de bois; du reste on n'a qu'à choisir : mourir libre ou vivre esclave. Après la harangue Thémistocle ordonne de s'embarquer et de prendre le poste de combat; on est l'espoir d'Athènes et de la Grèce; avant la chute du jour, on en sera la gloire et le salut ³!

Au moment où hoplites et archers gagnent leurs places sur

1. Hérodote VIII, 83 : καὶ οἱ σύλλογον τῶν ἐπιβατέων ποιησάμενοι.

2. Ibid., προηγόρευε εὖ ἔχοντα μὲν ἐκ πάντων Θεμιστοκλέης, τὰ δὲ ἔπεια ἦν πάντα χρεῖσσω τοῖσι ἔσσοσι ἀντιτιθέμενα : toutes ses paroles opposaient les choses meilleures (le courage, la vertu, la liberté), aux choses inférieures (la lâcheté, la servitude, la honte). Les traducteurs anglais donnent à peu près le même sens : « Thémistocle contrasted what was base » (Rawlinson, *History of Herodot.*, s. d. 4 v.). On rend ordinairement le sens du court passage dans lequel Hérodote condensa la harangue du stratège Athénien par ce qui suit : « son discours entier roula sur l'opposition entre le bien et le mal, en exhortant (les épibates) en tout ce qui dépend de la nature et de la condition humaine, à choisir le bien ». En réalité le passage est intraduisible, et démontre que les difficultés de traduire Hérodote ne sont pas seulement celles que M. Villemain (*Études de littérature : Hérodote et de la manière de le traduire*, Paris, 1846) entrevoyait.

3. Hérodote VIII, 83 : καὶ καταπλέξας τὴν ὁῆσιν, ἐσβαίνειν ἐκέλευε ἐς τὰς νέας. Plutarque (*Thémist.*, 13) s'écarte ici d'Hérodote et à la place de cette belle scène militaire, raconte la fort invraisemblable histoire (voy. plus haut p. 22, note) empruntée à Phanias de Lesbos, d'un sacrifice humain, offert au cruel et sanguinaire Bacchus, Διονύσῳ Ὠμηστῇ, à l'instigation du devin Euphrantidès et sous la poupe même de la trière amirale d'Athènes.

les *παρεξαιρεσίαι*, la trière qui fut à Égine chercher les Eacides, apparaît, et la présence supposée des héros, redouble l'enthousiasme. Le signal de l'appareillage, le bouclier d'argent ¹, est levé sur le vaisseau amiral; les trompettes éclatent, les chiourmes d'un élan vigoureux détachent la flotte du rivage. Une clameur immense retentit de la plage de Salamine; des milliers de bras sont tendus vers les navires, les femmes, les enfants, l'armée d'Athènes, accompagnent la flotte de leurs vœux et de leurs exhortations.

Les kéleustes et les *τριηράρχαι* marquent la cadence, les rames labourent le dos de la mer frémissante, la proue fend l'onde et fait rejaillir l'écume jusqu'au plat bord. Bientôt le péan s'élève, entonné par des milliers de bouches ², redit par l'écho des rochers de l'île : « Allons, enfants des Grecs, délivrons la patrie, sauvons nos enfants, nos femmes, les temples de nos dieux et les tombeaux des ancêtres; c'est la lutte suprême! ³ »

Les chefs barbares ne peuvent en croire leurs yeux; on leur avait annoncé de tous les côtés, que l'ennemi, complètement démoralisé, ne chercherait qu'à s'enfuir, ou se rendre, et ils le voient courir sus à leurs vaisseaux. Ils comprennent qu'il n'y a pas un seul instant à perdre, ils ordonnent cap vers l'ouest et envoient le signal de l'attaque. Tout en s'efforçant de serrer leurs distances, ils s'élancent contre la ligne ennemie. Alors aux chants guerriers des Grecs, ripostent les hourrahs formidables des Barbares. Nous tenons d'Hérodote ⁴, rapportant une tradition athénienne, qu'à ce moment les chiourmes grecques commencent soudain à scier, en imprimant un mouvement de recul, dont nous avons déjà parlé, aux escadres confédérées. Le

1. Ou un bouclier doré. Voy. Diodore. XX, 51 : ἔρε τὸ συγκαίμενον πρὸς μάχην σύστημα, ἀσπίδα κεχρυσωμένην.

2. Eschyle, *Perses*, 401 et s.

3. Eschyle, *Perses* 402-405 :

... « ὦ παῖδες Ἑλλήνων ἔτε,
ἐλευθεροῦτε πατρίδα, ἐλευθεροῦτε δὲ
παῖδας, γυναῖκας, θεῶν τε πατρῶων ἔδη,
θήκας τε προγόνων · νῦν ὑπὲρ πάντων ἀγῶν ».

4. Hérodote, VIII, 84.

LES FLOTTES COURANT L'UNE CONTRE L'AUTRE DANS LE DÉTROIT

Légende. — **PP**, troupes Perses. **GG**, Hoplites athéniens. escadres barbares, ...

Légende. — **PP**, troupes Perses. **GG**, Hoplites athéniens. **.....** escadres barbares, **.....** escadres grecques.

fait est certain. Hauvette ¹ remarque, très judicieusement, qu'on ne comprendrait pas comment les Athéniens eux-mêmes eussent parlé d'un mouvement de recul, si ce mouvement n'avait pas effectivement eu lieu ². Mais pourquoi les Grecs dessinent-ils un mouvement rétrograde, commencent-ils une reculade? Sont-ce les rameurs ici qui, pris de panique nagent d'eux-mêmes à culer, ou bien les kéleustes font-ils scier par ordre supérieur? L'amiral Borekenhagen émet l'avis que ce mouvement devait être simultané sur toute la ligne, si l'on ne voulait pas que le plus grand désordre se produisît, ce qui aurait complètement annihilé la faculté de gouverner les trières; si réellement un recul eut lieu, ce mouvement n'aurait pu se produire que par une manœuvre simultanée sur l'ordre des chefs. Borekenhagen explique ce mouvement par l'intention de donner au centre le temps de se déployer. Stenzel aussi est d'avis que les Athéniens s'effacent pour un moment pour donner le temps aux marines des petits états confédérés de s'avancer. Rien n'est moins certain, et il vaudrait peut-être mieux se ranger à l'avis de l'amiral Jurien de la Gravière que les Grecs préféreraient livrer bataille à proximité de leur côte où ils sentaient derrière eux leur infanterie ³. On comprend aisément avec Borekenhagen ⁴ qu'on ne pourrait songer à réaliser pareille manœuvre avec des flottes à voile ou à vapeur.

Dans ces sortes de mouvements de recul, il ne faut pas perdre de vue que ce ne sont pas les chiourmes, hormis le cas d'une panique désastreuse, qui, impressionnées d'une manière ou d'une autre, nagent d'elles-mêmes en avant ou en arrière. Les navires ont un cerveau, une volonté qui les met en mouvement, les fait avancer, reculer ou s'arrêter; ce cerveau et cette volonté

1. Hauvette, *Hérodote historien des guerres médiques*, p. 420.

2. Avec Eschyle, 386 à 420, on est en face d'une attaque à fond menée sans hésitation par les Grecs, et les Perses sont réduits à un rôle défensif. Le *peûma* dont il parle perd toute signification d'offensive à la suite du mot *ἀντείχον*, ce qui veut dire : résistaient. Ainsi ce courant n'avait rien d'impétueux et Eschyle n'a en vue ici que le grand nombre des trières barbares.

3. Cf. Thucydide, VII, 69 : ἦγε τὸν πεζὸν πρὸς τὴν θάλασσαν καὶ παρέταξεν... ὅπως ὅτι μεγίστη τοῖς ἐν ταῖς ναυσὶν ὠφελία ἐς τὸ θαρσεῖν γίγνεται.

4. Adm. Borekenhagen, *op. cit.*, p. 48-49. Cf. Stenzel, *op. cit.*, p. 158.

impérieuse et toute puissante, c'est le capitaine, le triérarque, dont l'action est fort différente de celle du capitaine d'une compagnie de fantassins ou d'un escadron de cavaliers. L'ἑρετικὸν dans les trières, même apheractes, ne voit pas l'ennemi, il est en bas, le dos tourné à la proue; il reçoit les ordres par le kéleuste. Il n'est pas possible qu'à Salamine la chiourme se soit mise à scier de son propre mouvement. Les rameurs ont exécuté un ordre reçu; or, ce sont les triérarques et les pilotes qui firent reculer les trières; mais eux aussi, il n'est pas admissible qu'épouvantés, ils se soient laissé aller à un tel mouvement, sans un ordre supérieur. Donc ce recul ne fut pas le résultat de la première surprise des rameurs, ni des triérarques; ce fut plutôt une manœuvre, et l'opinion de l'amiral français qui voit dans ce mouvement entre autres, un procédé pour détacher de la côte la flotte barbare, n'est pas à dédaigner ¹.

Comme le mouvement de recul de la flotte grecque était un peu trop prononcé, la légende veut qu'une apparition de femme, — Athéna — lui ait crié ² : « Jusqu'à quand allez-vous encore scier », « jusqu'où ferez-vous reculer vos poupes ». Ce que la déesse trouvait blâmable, c'est que les Grecs exagéraient, qu'ils sciaient plus qu'il ne fallait. Elle ne blâme pas la manœuvre elle-même, puisque la manœuvre n'avait rien d'insolite ou d'humiliant. C'était un procédé pour prendre sa distance, afin de donner ensuite avec tout l'élan désirable un vigoureux coup d'éperon, mais il ne fallait pas se laisser acculer à la côte. Fincati ³ cite, d'après Appien, l'exemple probant, d'après lequel Caius Calvisius Sabinus, attaqué par Ménécrate fut acculé à la côte, sur laquelle les poupes furent solidement arquées. Goodwin suppose, mais à tort, qu'à Salamine il s'agit d'une panique ⁴. Quoi qu'il en soit les trières grecques reculent et talonnent déjà sur un rivage ami. Une supposition contraire les aurait adossées à la côte attique. Prises entre les Perses de

1. J. de la Gravière, *op. c.*, vol. I, p. 43-45.

2. Hérodote, VIII, 84 : ὃ δαιμόνιοι μέχρι κόσσου ἔτι πρῶμναν ἀνακρούεσθε.

3. L. Fincati, *La pugna navale antica*, p. 43. Cf. p. 109 du présent ouvrage.

4. Goodwin, *Papers of the Amer. Sch. Athens*, vol. I.

la côte et de la flotte, elles auraient été complètement exterminées. L'hypothèse est donc inadmissible. L'anonyme de la Bibliothèque Ambrosienne, qui résume l'expérience de la marine des trières, a formulé la règle de cette tactique si fréquente chez les anciens : « Près de la terre ennemie, évitons le combat au rivage ; près de notre terre, combattons à proximité de la côte pour ne pas en être coupés le cas échéant ¹ ».

Les *Tactiques* de l'empereur Léon — x^e siècle — formulent une pensée différente, très bizarre d'ailleurs, et qui n'a aucune application ici : « Ne combats pas près de ta terre pour ne pas faire naître chez le soldat l'envie de s'y sauver ; mais plutôt près de la terre des ennemis pour que ceux-ci préfèrent la fuite à la lutte » ². Triste *vade-mecum* militaire en effet, qui attend la victoire de pareils paradoxes.

M. Breitung ³ qui suppose que la disposition des deux flottes au début du combat était telle que l'indique Diodore, admet que le mouvement de recul à la première attaque des Perses, eut pour but de les attirer dans le détroit, c'est à ce moment que les Phéniciens s'engagèrent à fond vers l'ouest et que le reste suivit. C'est une solution ingénieuse du problème pour obtenir du même coup le lieu de la bataille, qui était le détroit. Cependant nous sommes tenus de prendre la tradition toute entière telle qu'elle est rapportée par Hérodote, qui nous informe que derrière les navires grecs il y avait la côte, et que plusieurs trières ont talonné, fait impossible avec les dispositions rapportées par Diodore.

Il est certain que dans un nouvel élan les trières grecques

1. Dr K. K. Muller. *Eine Griechische Schrift über Seekrieg*, p. 16 : εἰ μὲν γὰρ τὴν πολεμίαν παραπλέοντες τὴν ναυμαχίαν ποιεῖν μέλλομεν, κατὰ πέλαιος ταύτην ποιῶμεν παραιτούμενους τὴν πρόσγειον μάχην · εἰ δὲ τὴν ἡμετέραν, οὐ πόρρω μακρὰν ἀφ'εστηκότας τῆς γῆς, ἵνα ἡττηθέντες καὶ σώζεσθαι διὰ πελάγους οὐ συγχωρούμενοι ἐπὶ τὴν γῆν καταφεύγωμεν.

2. Léon, *Tact.* XIX, 36 : Μὴ ἐν τῇ ἰδίᾳ σου γῇ πλησίον ποιήσης τὴν μάχην, ἐν ᾗ ἐλπίζουσιν οἱ σιρατιῶται τὸ δὴ λεγόμενον καταξυλώσαντες σωθῆναι, ἀλλὰ μάλλον πλησίον τῆς τῶν ἐναντίων γῆς, ἵνα αὐτοὶ τὴν σωτηρίαν ἐλπίσαντες ἐν τῇ ἰδίᾳ γῇ τὴν φυγὴν παρὰ τοὺς ἀγῶνας προτιμήσωνται.

3. Breitung, *Zur Schlacht bei Salamis*. Neue Jahrbücher, t. CXXIX (1884), p. 859 et s.

vont revenir sur l'adversaire. Mais Aminias prévient tout le monde, et a le premier l'honneur de tomber sur une trière ennemie. C'est une trière phénicienne dont l'aphlaste vole en éclats. Mais les deux navires s'accrochent, le *proembolion* n'ayant très probablement pas bien joué, et la position du vainqueur n'est pas plus enviable que celle du vaincu. D'autres trières grecques accourent, tandis que, presque en même temps, la trière éginète des Eacides, d'une attaque non moins vigoureuse, s'élance contre les Ioniens à l'autre extrémité de la ligne ¹. C'est ainsi que cette grande bataille commença.

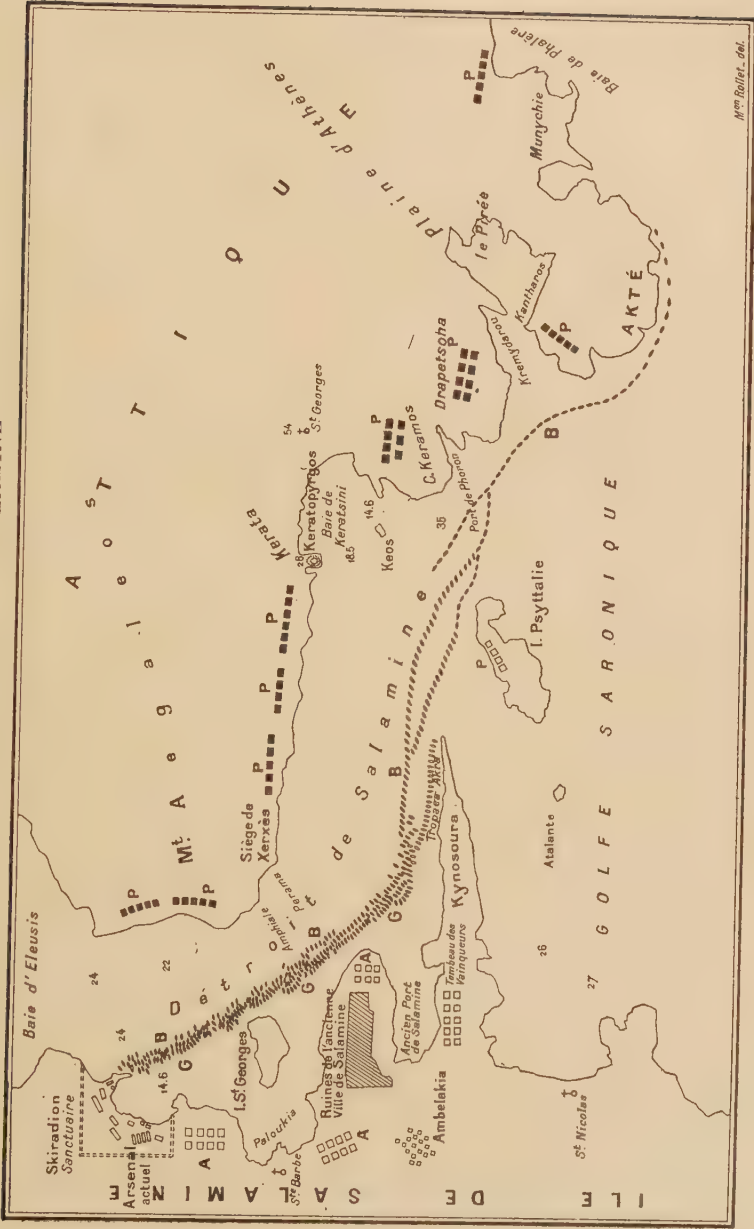
Elle commençait très mal pour les Perses. Leurs équipages sont harassés, exténués de fatigue, d'une longue veillée : premier déploiement pour offrir la bataille, la veille ; rentrée à Phalère, nouvel appareillage, investissement. Ils évoluent, ils voguent pendant toute la nuit. C'est seulement la surprise de l'ennemi qui pouvait compenser cette infériorité ; mais au lieu de le surprendre, ils furent surpris par lui, dont les équipages s'étaient reposés pendant toute la nuit à terre, et se réveillaient le matin sur la joyeuse nouvelle de l'offensive tant désirée ; c'était le réveil du lion !

Plutarque, qui recueille une autre tradition, ne fait commencer la bataille ni à la même heure, ni de la même manière : « Thémistocle, dit-il ², semble n'avoir pas été moins habile à choisir le moment que l'emplacement du combat. Il prit garde de ne tourner ses proues contre les trirèmes barbares qu'à l'heure où il souffle régulièrement de la mer un vent très fort qui soulève les vagues dans le détroit », puis il raconte comment le frère du grand roi, qu'il appelle Ariamène, presse le navire de Thémistocle et comment il est réduit par l'impétueuse attaque des triérarques athéniens Aminias de Décélie et Sosciès de Pédée. Il est très difficile de concilier cette tradition avec Hérodote et Eschyle. Quant au vent, ceux qui l'ad-

1. Hérodote, VIII, 84.

2. Plutarque, *Themist.*, 14.

LA BATAILLE DE SALAMINE



LE COMBAT (2^{me} phase)
LES ARMÉES AUX PRISES

Légende. — **AA**, troupes athéniennes sous Aristide, rangées en bataille sur la côte de Salamine. — **BB**, escadres barbares. — **GG**, escadres grecques. — **PP**, troupes perses sur la côte d'Attique.

mettent ¹ doivent le prendre comme Plutarque lui-même le donne, c'est-à-dire comme un vent venant du sud ², vent provenant du golfe Saronique, parce que pour quelqu'un qui se trouve dans le détroit, πέλγος, haute mer, dont parle Plutarque, n'est pas la baie d'Eleusis, mais la mer Saronique ³.

1. De leur nombre n'est pas Végèce nous l'avons déjà cité dans notre chap. II (liv. I) sur le navire de combat. Les batailles navales (entre marines à rames), se livrent, dit-il (V, 13), en temps calme, où il n'est pas question du souffle des vents pour faire agir les navires, lesquels ont besoin de toute la force des rames pour choquer de leurs éperons l'ennemi. Textuellement : «... quia navalis pugna tranquillo committitur mari, Liburnarumque moles, non ventorum flatibus sed remorum pulsu adversarios percutit rostris ».

2. Plutarque, *Thémist.*, 14 : πνεῦμα λαμπρόν ἐκ πέλγους.

3. Dans son bel ouvrage, sur le climat d'Athènes et de la Grèce, le distingué directeur de l'Observatoire d'Athènes, M. Aeginitis (t. II, p. 307), émet l'avis que le témoignage de Plutarque ne serait peut-être pas tout à fait absurde, à l'encontre de ce qu'on croit, notamment Leake (*The demi of Attica*, London 1841, t. II, p. 266), et malgré le silence désapprouvateur de Grote et de Curtius. D'après Leake, sur le rivage d'Attique, la brise de mer, vers la fin de l'été, se lève assez tard dans la journée, tandis qu'Hérodote et Eschyle rapportent que la bataille commença aussitôt après le lever du jour. Mais selon les observations météorologiques faites en Attique, cette brise se lève ordinairement sur le littoral à 10 heures du matin, quelquefois pourtant beaucoup moins tard, même à 8 heures. Ainsi les assertions d'Hérodote et d'Eschyle, sur le commencement du combat, tout de suite après l'aurore, ne lui paraissent pas formelles. M. Aeginitis ne considère pas comme inadmissible la thèse de Plutarque. Il lui semble même qu'Hérodote place entre le lever de l'aurore et le début de l'action une série de faits exigeant beaucoup de temps pour se dérouler (Hérod. VIII, 83, 84) : « Ἡώς τε δὴ διέφαινε καὶ οἱ σύλλογον τῶν ἐπιβατέων ποιησάμενοι... etc. ». « Les Grecs, traduit-il, convoquèrent à l'aurore le conseil des généraux, et bien après ce conseil (on n'en connaît pas au juste la durée) l'engagement commença fort probablement à une heure assez avancée ». Toutefois l'expression σύλλογον τῶν ἐπιβατέων ποιησάμενοι ne signifie nullement la convocation d'un conseil, mais le rassemblement des épibates, soldats mariniers, en vue de les haranguer, manœuvre très rapide, suivie d'une harangue, qui n'aurait pu dépasser les dix minutes sans risquer de tomber dans le bavardage. Elle ne serait plus une harangue militaire. C'est aussitôt après, selon Hérodote, que Thémistocle ordonna l'embarquement. Voilà donc quinze à vingt minutes, au plus, pour la durée du fait. Il demeure donc avéré que selon Hérodote la bataille a commencé à la pointe du jour. L'impression que nous donnent les vers d'Eschyle, *Perses*, 378-387 n'est pas différente ;

« ἐπεὶ γε μέντοι λευκόπωλος ἡμέρα

πᾶσαν κατέσχε γαίαν εὐφραγῆς ἰδεῖν... »

ne veut pas dire autre chose, nous pouvons en être sûrs, sinon que la bataille a bien commencé dès la première heure du jour.

Le détail, d'après Hérodote, de l'attaque d'Aminias et des trières athéniennes accourant à son secours, indique assez que la mêlée fut la physionomie générale du combat. « Dès que la bataille fut engagée, remarque très judicieusement Hauvette ¹, à l'aile gauche entre les Athéniens et les Phéniciens, à l'aile droite entre les Lacédémoniens et les Ioniens, toute ligne régulière dût être brisée, et la confusion régner partout dans le détroit ». Les combats à éperon ne ressemblent point aux combats à armes de jet puissantes. Pour que le vaisseau à éperon attaque, il faut qu'il sorte de la ligne. Chaque vaisseau doit pour ainsi dire manœuvrer séparément, quoique dans le même but général, ce qui n'exclut pourtant pas la cohésion et l'ensemble de l'attaque grecque, Hérodote attribuant ² les causes de la défaite des Perses au désordre produit par leur tardive formation, et à leur manque de coup d'œil, les causes du succès grec, au bon ordre et à l'adresse. Le sentiment d'Eschyle est le même. Si l'attaque générale s'analyse dans une série d'attaques particulières, si chaque triérarque grec choisit son adversaire et combat, cela ne veut pas dire « qu'il n'y a pas un plan d'ensemble ni pour l'un ni pour l'autre des deux partis », engagés dans un si étroit espace. Les Grecs, appuyant leur aile droite sur la pointe de Kynosoura, leur aile gauche sur Arapis actuel, poussent devant eux la ligne ennemie, comme le fait le côté athénien, — ou lui résistent, comme le fait le côté péloponésien, jusqu'au moment où la gauche hellénique repousse définitivement les Phéniciens. C'est alors la fuite de ceux-ci vers le sud, la confusion dans leurs rangs, la course éperdue vers les issues méridionales du détroit, le choc entre les fuyards et ceux qui venant encore du dehors continuent à surgir des passes. Ce sont les Athéniens qui pressent les fuyards et passent sous la pointe d'Aegaléos où se tient le grand roi. Les détails donnés par Hérodote démontrent l'ensemble du mouvement tactique des Grecs, qui leur a été dicté par la nature même des parages dans lesquels se déroule l'action.

1. Hauvette, *op. cit.*, p. 419.

2. Hérodote, VIII, 76.

La formation grecque n'est pas du tout disloquée pendant la lutte. Au début, sa ligne s'appuie sur le rivage ; ensuite les trières commencent leur mouvement de scie, en avançant, reculant encore pour prendre de l'élan, en ramant de toute leur force pour donner de l'éperon ; mais tout cela ne veut pas du tout dire que la confusion règne dans leurs rangs. Les Barbares entrés dans les détroits pour surprendre les Grecs, sont surpris eux-mêmes. Attaqués avant d'avoir achevé leur mouvement, ils sont jetés en plein désarroi, le commandement est paralysé, « οὔτε σὺν νόῳ ποιεόντων οὐδὲν » ¹, et à la fin ils sont enveloppés et fuient vers la bouche du détroit.

Voyons Hérodote dans ses détails. Il parle d'abord de l'aile droite ¹. Les Ioniens qui lui sont opposés n'ont pas tous la même ardeur. Il y en a quelques-uns qui, travaillés par les paroles de Thémistocle gravées sur les rochers des fontaines en Eubée, se montrent mous et esquivent le combat. Mais la plupart par contre sont très zélés et ils combattent avec grande vaillance. Ce sont les partisans des tyrans leurs maîtres et chefs politiques, qui ont fait leur fortune avec les Perses et qui préfèrent tout au monde au retour du régime exécré de la république, qu'aurait ramenée la victoire des Grecs pour faire leur ruine. Ceux-là combattent avec acharnement, et plus d'une trière grecque, prise à l'abordage est tombée entre leurs mains ¹. Les chefs samiens Theomistor, fils d'Androdamas, et Phylakos, fils d'Histiée, récompensés après la guerre, le premier par la tyrannie de Samos, Phylakos, par de vastes propriétés et le titre de bienfaiteur du roi, — *orosange*, — se sont particulièrement distingués. Les Eginètes cependant qui forment l'élite de la droite grecque commandée par Eurybiade en personne, opposent la plus vigoureuse résistance aux Ioniens d'Ariabigne, et font merveille. Ils étaient vraiment les plus habiles et les plus intrépides marins de la Grèce de ce temps, qui par leurs hardies navigations avaient fait de la

1. Hérodote, VIII, 77.

2. Id., VIII, 83.

1. Hérodote, VIII, 85.

petite et peu fertile Egine, la splendide et opulente cité maritime, l'*emporium* du Péloponèse ¹ qu'on aurait à juste titre surnommée la Venise du Saronique du v^e siècle. Avec eux, c'est l'éperon qui joue le premier rôle et les coups portés à l'adversaire sont terribles. Il en est de même avec les Athéniens à gauche, qui, beaucoup plus nombreux et conduits par Thémistocle lui-même, coulent un très grand nombre de navires ennemis, et amènent des résultats décisifs. Ici les Phéniciens malgré la supériorité de leur architecture navale, leur nombre et la haine qui les anime, sont si bien serrés de près qu'ils perdent contenance; le désordre est dans leurs rangs. Le grand roi cependant est là, suivant de son tertre l'action et chacun des combattants croit que c'est lui que le roi regarde. Sa présence anime les courages, et tous se battent beaucoup mieux encore que dans les combats d'Eubée ². Xerxès entouré de ses principaux officiers, suit attentivement les faits d'armes de ses marins et de ses guerriers, et à chaque moment se renseigne auprès de ses généraux sur les combattants et leurs exploits, tandis que les scribes assis à ses pieds retiennent le nom de la cité et de la famille du triérarque distingué ³. Mais déjà les inquiétudes commencent. La lutte continuait furieuse; mais la droite perse est bien battue ⁴; les trières phéniciennes coulaient bas sous les yeux du roi, et quelques-unes allaient finir leur existence sur le rivage d'Aegaleos baigné des eaux du détroit, sous les pieds même du trône de Xerxès. C'est là que les officiers de ses trières phéniciennes échouées, sautant à terre, sont allés crier au roi que c'est grâce à la gauche de l'armée, grâce à ces maudits Grecs d'Ioniens que la bataille est perdue. Qu'il y ait eu des défec-

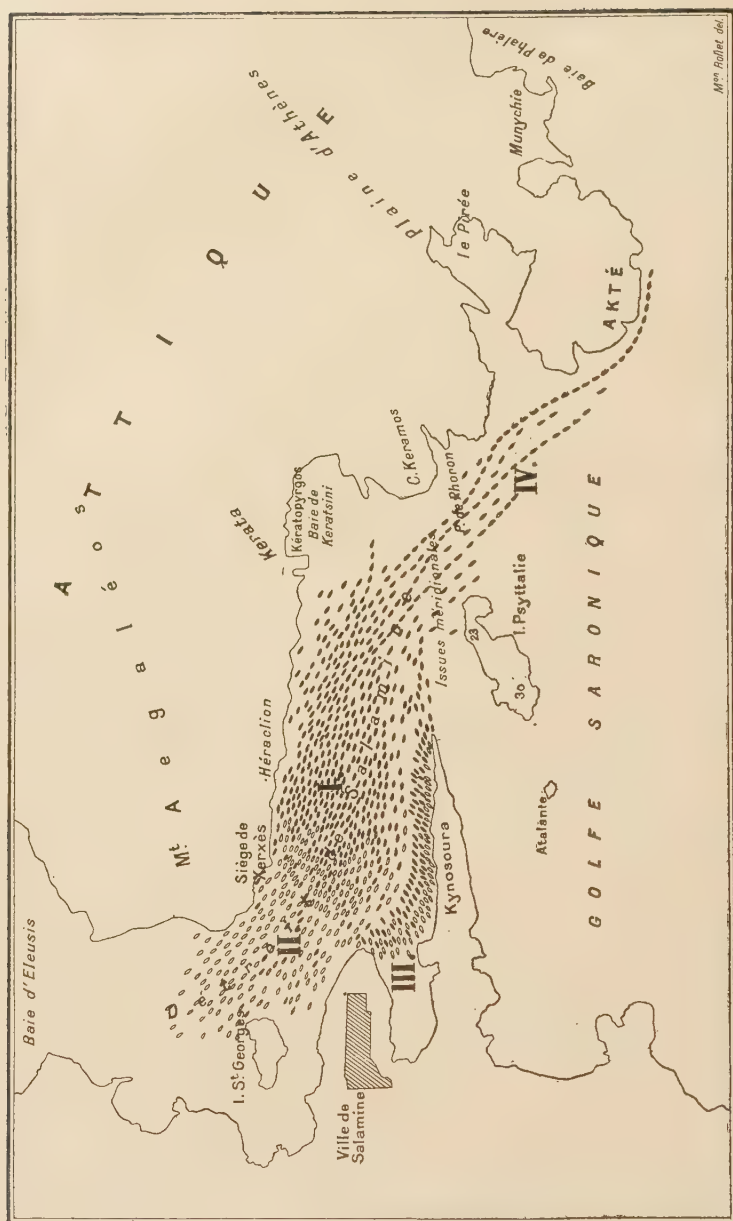
1. Hérodote, VII, 147.

2. Id., VIII, 86.

3. Id., VIII, 90.

4. Parmi les exploits athéniens Plutarque cite la prise d'un navire barbare par le triérarque Lycomède, le premier, dit-il, qui prit un vaisseau ennemi, dont il enleva les ornements de la proue, τὰ πρῶτα, pour les consacrer à Apollon Daphnéphore (*Thémist.*, 45). Plutarque se trompe. D'après Hérodote, Lycomède fut le premier à enlever une trière perse (Hérod., VIII, 11), non pas à Salamine, mais à la première bataille d'Artémision, ce qui lui valut l'ἀριστήριον.

LA BATAILLE DE SALAMINE



LE COMBAT (3^{me} phase)

LA MÊLÉE. — DÉFAITE DES PHÉNICIENS

Légende. — I, les Phéniciens en déroute passent derrière la flotte d'Ariabigne, et cherchent l'issue du détroit. — II, les Athéniens poursuivant l'ennemi. — III, la droite grecque serrée de près par les Ioniens. — IV, l'armée carienne se portant au secours de la flotte se heurte aux divisions en fuite. (Les troupes de terre ne sont pas représentées sur cette planche).

tions de la part des Ioniens c'est certain; mais le hasard a voulu que les généraux Ioniens l'échappassent belle, et les Phéniciens ont payé cher leur verbiage. Car les Phéniciens parlaient encore lorsqu'un événement fit pencher la balance tout à fait du côté des Ioniens, qui d'ailleurs, résistaient toujours, pressant de leur mieux Lacédémoniens et Éginètes. Déjà les Athéniens, une fois les Phéniciens en déroute, balayaient le nord du détroit, et poussaient devant eux les débris de la droite et le centre perse vers les issues méridionales. Ils arrivèrent ainsi à la hauteur de la droite grecque, acculée par les Ioniens sur la côte de Salamine devant la baie d'Ambelaki, et allaient dégager cette droite de l'étreinte de la gauche perse. C'est de la sorte que les Athéniens sont arrivés en face de la baie de Salamine, et c'est alors, tandis qu'une partie des Ioniens tient tête aux Athéniens, et que le reste se bat contre les Lacédémoniens et les Éginètes, qu'une trière de Samothrace s'élançant contre une trière athénienne, la frappe et la coule. Mais Athéniens et Éginètes sont déjà tout près, ils serrent les Ioniens de deux côtés; une trière éginète attaque le navire de Samothrace victorieux. Mortellement blessée, la trière de Samothrace fait eau, s'incline et dans quelques moments va disparaître de la surface de la mer. Mais ses braves épibates ne perdent pas la tête; bons acontistes, maniant merveilleusement bien la lance, ils se groupent, et d'un bond sautent de leur gaillard d'avant sur la *parexeiresia* ennemie, en culbutant hors de leur navire, par des coups de hallebarde furieux, la garnison surprise de la trière éginète, qu'ils enlèvent à l'abordage, tandis que derrière eux disparaît sous les flots leur propre navire ¹. Le spectacle émeut le roi et le remplit d'admiration. Il s'indigne contre les Phéniciens et plein d'amertume et de chagrin, il s'en prend à tout le monde, et ordonne de

1. Cet exploit avec celui du premier combat d'Artémision où les Grecs l'épée à la main prirent trente trières barbares (VIII, 11) et l'expression d'Hérodote : "Εγω μὲν νυν συγγῶν οὐνόματα τριτηράρχων καταλέξει τῶν νέας Ἑλληνίδας ἐλόντων (VIII. 86) nous démontrent assez qu'à côté de la lutte par l'éperon, la marine des guerres médiques pratiquait parallèlement l'abordage et la lutte par l'infanterie comme modes de combat.

couper la tête aux triérarques phéniciens, pour apprendre à tous à ne pas dire de mal de ceux qui valent mieux qu'eux-mêmes¹. Cet exploit des épibates Samothraces est un des plus beaux exemples d'abordage, de *πεζομαχία*, de la marine à rames. Mais toute l'infanterie marinière de la flotte perse ne ressemblait pas à cette élite. Les montagnards Perses, les Mèdes ou les Saces n'avaient pas les qualités requises pour pareille besogne, et l'opinion que la flotte du grand roi cherchait la victoire dans la *πεζομαχία*, est complètement erronée. Par l'augmentation du nombre des soldats mariniers, elle ne cherchait qu'une compensation à l'infériorité de qualités de ses troupes ; mais le nombre n'est pas tout. Non moins complètement erronée est l'idée que le choix, par les Grecs, du détroit comme champ de bataille, visait à rendre impossible la *πεζομαχία*, si désirée par les Perses. On peut aisément comprendre que les évolutions, l'attaque à long élan, devenaient difficiles, sinon impossibles, dans le détroit. La flotte perse ayant en général une mauvaise infanterie, mais des navires agiles et rapides, n'aurait pas dû trouver dans ce champ clos un champ de bataille idéal. Le premier combat d'Artemision, où les Grecs d'un seul coup avaient pris à l'abordage trente trières perses était d'ailleurs très instructif.

Déjà cependant, la détresse est aussi dans la gauche perse composée des Ioniens, qui avaient offert jusque-là une résistance plus opiniâtre que le reste de la flotte barbare. Les trières attiques la prenant à revers, la dispersent. Toute la flotte perse n'a plus qu'une pensée : comment fuir, comment sortir de la souricière. La confusion est extrême ; on ne voit de tous côtés que des navires fuyant vers les issues. Ceux qui sont hors d'état de fuir, l'étrave enfoncée, la coque crevée, partent à la dérive et de seconde en seconde, s'enfoncent davantage, disparaissant avec leurs équipages.

La fortune des armes semble avoir décidément abandonné le grand roi. Artémise, la brave et opiniâtre reine d'Halicarnasse, elle-même perd courage et veut s'échapper de la mêlée,

1. Hérodote, VIII, 90.

mais comment? Du sud, les navires perses d'arrière-garde continuent à se précipiter pour prendre part au combat, et ne font qu'obstruer les issues. On se rappelle que la gauche n'a pas eu le temps d'entrer toute entière; que, si sa première partie, les Ioniens, est entrée, la seconde, l'armée carienne, n'avait pas encore pénétré dans le détroit et la confusion était au comble. Il ne restait d'autre parti à la trière de la reine que de passer sur le corps des navires amis ou périr sous les coups de la trière athénienne, qui lui donnait la chasse. La reine se décide alors à diriger son éperon contre le vaisseau de Damasithyme, roi de Kalynda de Carie, qui lui obstruait la voie, ennemi personnel, à ce qu'on disait, de la reine, ayant eu des démêlés avec elle, lors du passage de l'Hellespont ¹. Elle attaque donc et coule l'infortuné roitelet, ce qui amène le triérarque athénien, Aminias de Pallène, qui se portait contre elle, à rebrousser chemin et à chercher un nouvel adversaire, prenant la réale d'Alicarnasse pour une trière hellène ou pour une trière barbare en train de désertir les lignes ennemies. Ainsi la reine s'échappe à Phalère. Aminias perdait de la sorte le prix de dix mille drachmes offert par la ville pour la capture de cette femme qui osait, comme autrefois les Amazones, faire l'affront à Athènes de marcher contre elle. Dans l'entourage du roi cependant, on avait reconnu le guidon de la reine et on se répandait en éloges sur le beau fait d'armes de l'héroïne ². On avait pris le navire du roi Damasithyme pour une trière de la droite hellène.

Tout l'effort des Grecs est donc porté maintenant vers le sud et on peut s'imaginer ce qui se passa alors entre Aegaléos et les passes méridionales du détroit, les Athéniens courant du nord vers le sud, poussant devant eux les Phéniciens et le centre, qui, en pleine déroute, et affolés de terreur cherchaient à s'échapper par les issues de Kynosoura et de Psyttalie. Mais ces issues étaient presque fermées de la manière que l'on sait, par les navires perses restés dehors et qui, nageant avec furie, voulaient pénétrer. Les lignes des Ioniens sont brisées à leur

1. Hérodote, VIII, 87.

2. Voy. plus haut p. 336.

tour et les tyrans des villes grecques d'Asie-Mineure cherchent à fuir comme Artémise. Eux aussi ont déjà à leurs trousses les Athéniens et toute la marine des petits états confédérés qui formaient le centre de la ligne grecque, qu'on ne peut supposer inactive et stationnaire sur la côte de Salamine. Mais les fuyards barbares non seulement trouvaient devant eux les issues du détroit obstruées, ils se heurtaient encore sur les passes aux trente trières éginètes les plus agiles et les plus ardentes de toute la flotte, qui, ayant repoussé, avec le reste de la droite hellénique, les Ioniens, avaient à présent les mains libres pour accueillir comme il convenait ceux qui cherchaient à fuir par les bouches du détroit.

Le tableau d'ensemble est éclairé par Hérodote dans tous ses recoins, et il faudrait être aveugle pour ne pas distinguer la scène qu'il retrace. Après nous avoir dit que les Athéniens ont battu les Phéniciens qui étaient en face d'eux, et en ont rejeté une partie sur le rivage même où se trouvait Xerxès, le reste prenant la fuite vers le sud ; après nous avoir appris que la poursuite fut poussée si loin que les trières athéniennes avaient déjà touché les rangs où se trouvait Artémise, c'est-à-dire la gauche des Perses, — les Ioniens, — il ajoute : « Comme les Barbares en déroute s'échappent du détroit pour s'enfuir à Phalère, les Eginètes s'étant postés sur la passe, accomplirent de mémorables exploits, car tandis que les Athéniens, dans cette tourmente, brisaient les navires ennemis, tant ceux qui tenaient encore tête que ceux qui fuyaient, les Eginètes recevaient et brisaient ceux qui sortaient du détroit. Ainsi les trières qui fuyaient les Athéniens tombaient sur les Eginètes » ¹.

Les mouvements décrits par Hérodote ont un cadre topographique bien précisé par l'auteur lui-même. Ils se déroulent dans le détroit, à travers lequel les Barbares fuient poursuivis par les Athéniens, tandis que le roi, du pied d'Aegaleos, est

1. VIII, 91 : Τῶν δὲ βαρβάρων ἐς φυγὴν τραπομένων καὶ ἐκπλώντων πρὸς τὸ Φάληρον Αἰγινήται ὑποστάντες ἐν τῷ πορθμῷ ἔργα ἀπεδέξαντο λόγου ἄξια. Οἱ μὲν γὰρ Ἀθηναῖοι ἐν τῷ θορύβῳ ἐκερδίζον τὰς τε ἀντισταμένας καὶ τὰς φευγούσας τῶν νεῶν, οἱ δὲ Αἰγινήται τὰς ἐκπλωούσας ὅπως δέ τινες τοὺς Ἀθηναίους διαφύγοιεν, φερόμενοι ἐπέπιπτον ἐς τοὺς Αἰγινήτας.

LA BATAILLE DE SALAMINE



LE COMBAT (4^{me} phase)

LA DÉROUTE

Légende. — I, les Egéniotes prolongeant la droite grecque, occupent le S.-O. de la passe et prennent en écharpe les trirèmes ennemies battant en retraite. — II, les Athéniens poursuivant l'ennemi. — III, le gros de la flotte perse, fuyant en un affreux désordre vers Phalère, s'engouffre dans les passes étroites de Psittalie. — AA, hoplites athéniens. — BB, Aristide attaque et prend Psittalie. — PP, troupes perses.

témoin de la scène tumultueuse et déchirante. Le passage cité est vraiment la clef de la question du lieu où a été livrée la bataille et de la disposition des armées. Le combat ayant eu lieu dans le détroit, c'est-à-dire dans le couloir sinueux qui mène du golfe Saronique à la baie d'Eleusis, la flotte perse dût être entrée dans le détroit avant l'engagement, et dans la nuit, ce mouvement nécessitant plusieurs heures pour être effectué. De ces eaux étroites, devenues vraiment pour eux le lac de Charon, les Barbares peu à peu s'éliminent; qui n'est pas coulé ou jeté à la côte peut réussir à s'échapper pour courir à Phalère sous la protection de l'armée qui y campe ¹. Ainsi entre Athéniens et Eginètes il n'y a plus que très peu de navires barbares pour les séparer. Les Athéniens qui, le matin occupaient l'extrémité de la ligne vers Eleusis, donnent à présent la main aux Eginètes sur les passes de Kynosoura et de Psyttalie. C'est à ce moment que Thémistocle lui-même poursuivant l'ennemi passe devant les Eginètes, dont l'intrépide triérarque Polycrite, fils de Krios, venait de prendre la trière sidonienne, la même qui, à Skiathos, lors du commencement de la guerre avait pris la trière éginète de grand'garde, et le superbe épibate Pythès, fils d'Ischenoos, qui recouvre maintenant sa liberté. Le triérarque Polykritos, reconnaissant au guidon la trière amirale d'Athènes, crie à Thémistocle : « Voilà comme les Eginètes sont pour les Mèdes! » et au même instant se jetant contre le navire poursuivi par Thémistocle, il le coule. Ce fut le dernier épisode de la grande bataille. Les Grecs ne sortirent pas du détroit pour continuer la poursuite. Ils ne tentèrent même pas d'approcher la côte opposée du détroit, occupée par l'armée perse, et se tenaient prêts à tout événement. Toutefois, vers la fin de la bataille, Aristide, à la tête d'une élite prise parmi les hoplites athéniens rangés sur la côte de Salamine, débarqua à Psyttalie, cerna les Perses qui l'occupaient, et qui maintenant, y étaient abandonnés par la flotte qui fuyait éperdue, et il les fit exterminer. Ce fut un épouvantable car-

1. Hérodote, VIII, 93.

nage ¹. La maison du roi y périt presque en entier, ce fut le grand deuil de Suse et d'Ecbatane. Eschyle ² consacre une dizaine de vers à ce sanglant épisode que fut la rencontre de la jeunesse noble des Perses avec les eupatrides Athéniens, et dont le souvenir flattait particulièrement la haute bourgeoisie athénienne, car ses fils y avaient participé sous le chef vénéré du parti conservateur auquel corps et âme elle appartenait. Ce fut pour elle une compensation en face de la grande victoire maritime de la démocratie et de son intrépide chef. L'amiral Jurien de la Gravière décerne force éloges à l'initiative d'Aristide ³. « S'il y eut une inspiration de génie dans la grande journée de Salamine, dit-il, on doit la chercher là où elle existe réellement, c'est-à-dire dans la décision d'Aristide ». A vrai dire, le cours même des événements conduisait à l'occupation de l'îlot qui a amélioré la position des Grecs s'attendant à une nouvelle attaque.

Ainsi finit cette longue bataille, commencée au lever du soleil, par une attaque générale et inopinée de la ligne grecque, et prolongée jusqu'à la tombée de la nuit ⁴. La bataille de Lépante n'avait duré que quatre ou cinq heures. Résumons les faits. Après les premiers mouvements de surprise, les Perses se ressaisissent. Ils mettent le cap contre l'ennemi. Mais malgré tout les Athéniens, — la gauche, — profitent de la faiblesse relative de la droite perse, — Phéniciens, — dont les navires virant de bord, tous à la fois, avaient laissé des vides, la refoulèrent vigoureusement avant que rien de décisif ait pu se produire dans le reste des lignes opposées. Sur les entrefaites, la droite grecque, placée à proximité de l'entrée du détroit, court de grands périls, en raison de l'arrivée ininterrompue des réserves perses, qui, venant du golfe Saronique, comblent les intervalles causés par le mouvement des trières portant le cap vers l'ennemi. Mais après quelques heures de combat, les Athéniens, ayant purgé le

1. Hérodote, VIII, 95 : κατεφόνευσαν πάντας.

2. Eschyle, *Perses*, 447-465.

3. Jurien de la Gravière, *op. cit.*, v. I, p. 57.

4. Plutarque, *Thémist*, 15 : μέχρι δειλης αντισχόντας.

détroit des Phéniciens, arrivent, en poursuivant encore leurs derniers débris, à la hauteur des positions de la droite grecque ; ainsi la gauche perse, — Ioniens, — se trouve prise entre deux éperons et écrasée. Le prince Ariabigne trouve la fin héroïque, digne de ses illustres origines. De ce moment toute résistance est brisée.



Kaulbach.

LA BATAILLE DE SALAMINE

CHAPITRE VI

LES LENDEMAINS DE LA VICTOIRE

Les pertes des belligérants.— La suprématie navale des Asiates est anéantie. — La défaite du grand roi sur mer amène la retraite de son armée. — La poursuite. — Le retour des alliés à Salamine. — Le partage du butin ; les offrandes aux dieux nationaux. — La question du *πρωτεῖον*. — Le triomphe de Thémistocle. — La commémoration du grand événement. — Le souvenir chez les générations postérieures. — L'art et la littérature modernes et la bataille de Salamine.

La bataille de Salamine fut particulièrement sanglante. Tous les témoignages la représentent comme telle ; elle dura toute la journée, de l'aube au soir, à une heure avancée. Les pertes furent énormes, mais nous n'avons pas les chiffres des vaisseaux qui ont péri, — à part les chiffres de Diodore, — ni des hommes mis hors de combat, tués, blessés, ou noyés. Le nombre, d'après Hérodote, fut considérable chez les Perses, leurs équipages ne sachant pas nager. Tout le contraire, dit-il, arriva chez les Grecs qui, bons nageurs, se sauvaient à Salamine ¹. On ne peut pas admettre cette assertion sans la discuter. Il y aurait très probablement une certaine analogie dans le nombre des nageurs et non nageurs des deux flottes, puisque la majeure partie de la flotte perse était composée des escadres de Phénicie, d'Ionie et de Carie, dont les équipages devaient être aussi marins que les équipages grecs. Cependant, le mode de recrutement des chiourmes, leur préparation sommaire, leur nombre élevé, indiquent plutôt que les nageurs ne se rencontraient pas en grande proportion dans toutes les deux flottes. Quand on a besoin,

1. Hérodote VIII, 89 : ὀλίγοι δέ τινες τῶν Ἑλλήνων (périssent). ἄτε γὰρ νέειν ἐπιστάμενοι... Τῶν δὲ θαρβέρων οἱ πολλοὶ ἐν τῇ θαλάσῃ διεφθάρησαν, νέειν οὐκ ἐπιστάμενοί.

pour faire valoir une grande escadre, de cent ou de deux cent mille rameurs, et que les chiourmes se forment du jour au lendemain, et se complètent par des levées faites souvent parmi la population qui n'habite pas le littoral, les nageurs doivent être nécessairement très peu nombreux. Même les grandes flottes de guerre à voile ont souffert de cette pénurie de nageurs, et jusqu'aux équipages modernes, si soigneusement recrutés et longuement entraînés, les statistiques ne sont pas entièrement satisfaisantes à cet égard. Il y a tel capitaine qui ne sortirait pas du port sans une provision sérieuse de bouées de sauvetage. Quant aux épiques des escadres du grand roi, Perses ou Mèdes, une fois dans l'eau devaient descendre directement dans les abîmes comme des soldats de plomb; mais les hoplites grecs qui savaient nager, vu leur perfection dans tous les sports, pouvaient-ils se débarrasser assez vite de leur pesante armure pour ne pas plonger définitivement avec elle? Néanmoins, pour le reste des équipages des trières grecques, on ne saurait repousser complètement le témoignage d'Hérodote, et il faut admettre sur ce point, une certaine supériorité des équipages grecs. Le manuscrit de tactique navale de la Bibliothèque Ambrosienne ¹, nous démontre assez qu'à bord des escadres grecques on sentait la nécessité d'apprendre aux équipages à bien nager : « Il est nécessaire, dit l'auteur, d'exercer les rameurs, entre autres choses et en premier lieu, à la natation, et non seulement, de leur apprendre à nager à la surface de la mer, mais aussi entre deux eaux », et il cite comme preuve de l'utilité de l'exercice le plongeur qui coupa les câbles des bateaux Perses, en sorte que la tempête survenue, les jeta contre les rochers de la côte. Ayant quitté peu après la flotte barbare pour passer aux Grecs, il fut poursuivi par un vaisseau ennemi, mais lui échappa, tantôt plongeant, tantôt apparaissant sur les flots, grâce à son extraordinaire habileté de nageur. C'est Skylliès, mentionné par Hérodote ². Bons ou mauvais nageurs, les Barbares à Salamine étaient saisis comme dans un étau; ils rece-

1. K. K. Muller, *Eine Griechische Schrift über Seekrieg*, p. 4.

2. Hérodote, VIII, 8.

vaient des coups de tous les côtés. Par derrière, c'étaient les Athéniens, par devant, les Eginètes, d'autres alliés et leurs propres navires. Ils en étaient arrivés à un tel degré de confusion que, d'après l'image si vivante d'Eschyle ¹, serrés les uns contre les autres, ils ne pouvaient plus se secourir mutuellement et par contre s'entreblessaient, leurs éperons d'airain s'entrechoquaient, leurs rames s'enchevêtraient et se brisaient, pendant que les Grecs les frappaient tout autour avec une justesse merveilleuse. Ils étaient pris comme dans un verveux, cette sorte de filet à entonnoir et à ailes qui a la propriété de séduire et d'attirer le poisson, lequel, une fois qu'il y a pénétré, se débat en vain pour en sortir. Au choc, les coques se renversent, et on ne peut plus voir la mer, couverte d'épaves et de morts qui vont s'échouer sur les rivages et les rochers, tandis que les navires barbares, échappés au désastre, fuient dans un désordre indescriptible.

Sur les navires désarmés se passent alors d'épouvantables scènes. Lorsque la trière grecque aborde la trière ennemie et que les deux coques se frôlent, les thranites grecs tenant haut leurs longues rames les abattent avec vigueur sur le malheureux *eretikon* ennemi qui, pris comme les thons dans le filet, se débat vainement pour se soustraire à cette mortelle étreinte. Les coups terribles des rames et de tronçons de toute sorte d'épaves lancés contre lui, blessent les dos, brisent les crânes, hachent la chair de la malheureuse chiourme, tandis que la mer retentit des clameurs des vainqueurs mêlées aux gémissements des vaincus ². Cela dura jusqu'à la nuit. Cernés à peu près de tous les côtés, même les bons nageurs parmi les Barbares n'avaient pas grande chance d'arriver au rivage avant d'être épuisés. A ce point de vue les Grecs étaient plus favorisés, car il n'existait pas d'obstacles en poupe de leurs navires,

1. Eschyle, *Perses*. V. 419-427.

2. Eschyle, *Pers.*, v. 424 : τοὶ δ' ὥστε θύνοους ἢ τιν' ἰχθύων βόλον | ἄγκισσι κωπῶν θράγμασιν τ' ἐρεσιπίων | ἔπαιον, ἐρράχμιζον, εὐχολή δ' ὁμοῦ | κωκύμασιν κατεῖχε πελαγίαν ἄλκx. Nul doute qu'il s'agit ici du terrible procédé, si usité dans la marine des galères. Avec la rame *di scaloccio*, le carnage devenait plus terrible encore. Les galères des chevaliers de Malte y excellaient. (V. p. 115 et *Glossaire*, art. *fournellées*)

entre eux et la côte de Salamine, d'où sans doute les pentécontores et quelques cabotiers qui ne devaient pas manquer au port de la ville de Salamine, des barques et des bachots à godille, faisaient bonne besogne de sauveteurs. Toutefois, la perte corps et biens était, fréquemment, l'issue du duel à l'éperon. Pas un homme sur les deux cent trente de l'équipage du roi de Kalynda n'échappa pour dénoncer au grand roi le méfait de la reine d'Halicarnasse ¹. Diodore donne un chiffre de pertes dans cette bataille : deux cents trières pour les Perses, et soixante pour les Grecs. Ctésias fait monter les pertes perses à cinq cents navires ², mais ni Hérodote ni Eschyle ne rapportent de tradition relatant le nombre des navires coulés ou pris, ce qui prouve qu'à aucun moment il ne fut possible d'établir le chiffre exact des pertes, sur lequel, paraît-il, on avait de tous les côtés, des raisons de dissimuler la vérité. Tout concourt cependant à montrer que l'étendue du désastre des Perses fut très considérable, la flotte barbare n'ayant pas réussi à effectuer en temps utile sa sortie du détroit. Le courrier dit : « Jamais tant d'hommes n'ont péri dans un seul jour » ³, et tout le drame d'Eschyle retentit de ce revers irréparable, inouï, épouvantable ⁴. Malgré l'exagération poétique, il faut en déduire que la journée fut extrêmement meurtrière et qu'un très grand nombre de navires périrent. Les expressions d'Hérodote, VIII, 86 et 93, prouvent qu'une grande partie de la flotte barbare fut anéantie. Les engagements de navires à rames entraînèrent de tout temps semblables effets. Les grands combats de mer, bien-plus sanglants qu'aujourd'hui, étaient, la plupart du temps, des combats corps à corps, d'où grande perte de vaisseaux coulés ou capturés. La grande bataille de Cimon livrée aux Perses à Eurymédon, finit par l'anéantissement complet de la flotte vain-

1. Hérodote, VIII, 88.

2. Ctésias, *Persic.*, 20.

3. Eschyle, *Perses*, v. 431-432 : μηδ'αμ' ἡμέρᾳ μιᾷ, | πλῆθος τοσοῦτ'αἶθμον ἀνθρώπων θανεῖν.

4. Id., *ibid.*, v. 372 : πλῆθους νεκρῶν δυσπότηως ἐφ'αρχμένων Σαλαμῖνος ἀκταὶ πᾶς τε πρόσχωρος τόπος.

cue¹. A Cnide, contre Conon, Pisandre perdit toute sa flotte², et deux ans auparavant, Leptine, l'amiral de Denys de Syracuse, perdait toute son armée, c'est-à-dire cent navires et vingt mille hommes d'équipages, contre le Carthaginois Magon³ qui lui aussi, quelque temps après, voyait toute sa superbe flotte de deux cents navires, détruite par Denys, et se suicidait⁴. Dans cette terrible rencontre que fut la bataille de cette autre Salamine, de Chypre, entre Démétrios Poliorcète et le roi d'Égypte Ptolémée, ce dernier perdit en tout cent quarante navires⁵. Dans les combats navals des guerres puniques, les navires romains et carthaginois périrent par centaines. A Ecnome, — c'est le Monteserato actuel, sur la côte méridionale de Sicile, — les Carthaginois perdent quatre-vingt-quatorze grandes pentères⁶. Les guerres maritimes de l'empire grec de Byzance contre les Arabes sont marquées par les plus extraordinaires hécatombes de vaisseaux. Ici, le corps à corps devient plus effroyable encore par l'usage du feu grégeois lancé à siphon ou à grenade. A la bataille de Lépante, en 1571, les Turcs comptent deux cent huit galères et soixante-six galiotes et fustes. A l'issue du combat, dont la durée fut de cinq heures, quelques-uns seulement de ces bâtiments échappèrent sous la conduite habile et audacieuse du vice-roi d'Alger Oulouch-Ali; tout le reste fut pris ou coulé. Les conditions dans lesquelles a été livrée la bataille de Salamine, sa longue durée, l'acharnement des combattants, cette sorte de filet dans lequel les Perses étaient tombés et se démenaient pour en sortir, tout enfin donne lieu de croire que les traditions n'exagèrent pas et que cette bataille égale en fureur et en carnage les autres grandes rencontres de la marine à rames dont l'histoire nous a transmis le souvenir.

1. Diodore, XI, 61, 62.

2. Xénophon, *Hell.*, IV, 3, 10 et s. Diod., XIV, 83, 84.

3. Diodore, XIV, 61-62.

4. Id., *ibid.*, 72-76.

5. Diodore, XX, 49-52.

6. Polybe, I, 26 et s.

L'expression d'Hérodote ¹ sur les Barbares « sauvés à Phalère à bord de ce qui leur restait de navires » est assez significative et dénote que les pertes des Perses surpassaient les chiffres qu'en donne Diodore. Peu après d'ailleurs, et c'est Hérodote lui-même qui nous l'apprend, Xerxès parvient à peine à réunir trois cents trières, sous ses nouveaux amiraux Mardonte et Artaynte, dans l'intention de tenir l'Ionie en respect et de garder l'Asie Mineure ². Trois cents navires, voilà ce qui restait de l'immense armement qui, quelques mois auparavant, quittait les ports d'Asie pour aller soumettre la Grèce. Ce sont les mêmes vaisseaux qui, arrivés haletants sur la côte d'Asie ³, eurent le temps, grâce à l'extrême circonspection des confédérés et d'Eurybiade ⁴, peut-être aussi d'Aristide ⁵, de se remettre, au grand désappointement de Thémistocle, et de servir à faire passer de Chersonèse à Abydos, le roi, et les divisions qu'il ramenait en Asie. Ils sont allés ensuite relâcher à Kymé d'Asie Mineure, et au printemps, se portent vers Samos. Mais la défaite de Salamine avait complètement ruiné le moral de cette armée. Cent dix trières seulement du roi Léotychide et du général Xanthippe lui donnent la chasse. Fuyant vers Mykale, elle hisse ses vaisseaux sur la grève, se retranche, et subit sur terre une bataille aussi désastreuse que celle qu'elle appréhendait sur mer ⁶. Les Grecs prenant d'assaut le camp perse, incendièrent la flotte, toutes les trières ennemies périrent dans les flammes ⁷, excepté quelques divisions phéniciennes que les généraux perses jugèrent inutile de garder auprès d'eux, et renvoyèrent dans leurs ports. Ainsi, avant ce désastre final qui anéantit la marine de Xerxès, et donna définitivement l'empire de la mer aux Grecs, sur 1,207 trières qui appareillèrent de Kymé et de

1. Hérodote, VIII. 93 : Οἱ δὲ βάρβαροι τῶν αἰ νέες περιεγένοντο, φεύγοντες ἀπίκοντο εἰς Φάληρον.

2. Ibid., 130 : νέας ἔχοντες (les Perses) σὺν τῇσι Ἰάσι τριηκοσίαις.

3. Id., ibid. Ὁ δὲ ναυτικὸς στρατὸς ὁ Ξέρξεω περιγενόμενος.

4. Id., ib., 108-109.

5. Plutarque, *Themist.*, 16.

6. Hérodote, IX, 99-103.

7. Hérodote, IX, 96-106.

Phocée au moment où l'armée perse se dirigeait vers les détroits, 907 avaient disparu, une partie détruites à Salamine ou capturées ou coulées dans les combats du nord de l'Eubée, les autres naufragées à Sépias et à Koila, quelques-unes ayant déserté, d'autres réfugiées sur la côte de Syrie. A ce nombre, il faut encore ajouter les renforts qui comblèrent les vides causés par la tempête, pour se faire une idée de cet écroulement inouï de la toute puissance maritime du grand roi. On ne trouve guère de fait comparable dans l'histoire, que la chute de l'empire maritime de Philippe II, aussi inattendue et aussi rapide ¹, et de nos jours, l'anéantissement des escadres du czar dans les mers de l'Extrême-Orient, où, à une série de défaites, est venue s'ajouter encore la terrible journée du 27 mai, où les canons de l'escadre de Togo sonnèrent le glas de la marine impériale de Russie en 1905.

Après Salamine et Mykale, les Grecs auraient pu se dire avec un juste orgueil, de la flotte perse, ce que les Anglais et les Hollandais frappèrent sur leurs médailles au lendemain de la fin de l'invincible *Armada*. « Elle est venue, elle s'en est retournée, elle n'est plus » ². La mer fut à ce point purgée des flottes perses que, deux ans après Salamine, un an après Mykale, au printemps de 478, Pausanias, le « chef des Hellènes », Ἑλλάνων ἀρχαγός, à la tête seulement de cinquante trières péloponésiennes et de trente athéniennes, n'eut qu'à paraître dans l'Archipel et fut le maître absolu du bassin oriental de la Méditerranée. Pas un bâtiment

1. Ce fut l'anéantissement de toute la flotte, une des plus grandes et des plus magnifiques qu'aient jamais vues les mers. C'était : la division commandée par Medina-Sidonia lui-même, celles de Biscaye, de Castille, d'Andalousie, de Guipiscoa, de l'Orient, avec 2,000 canons. Et ce n'était pas tout ; il y avait de plus une escadre légère, une immense flotte de transports, une division de galères et de galéasses, enfin, les vaisseaux de la station de Dunkerque. De tout cet armement, le malheureux monarque ne vit rentrer en Espagne que quelques navires.

2. C'est lord Byron qui réussit le mieux à exprimer l'immense catastrophe (*Don Juan*, III, 86, « l'hymne grec ») : « Un roi s'assit sur la croupe du rocher qui domine Salamine, fille des mers. Tout lui appartenait, à ses pieds étaient ses flottes, ses guerriers. Il les compta à la pointe du jour ; — au coucher du soleil où étaient-ils ? »

phénicien, égyptien ou carien ne se présenta pour lui disputer le passage, quand il mit le cap sur Chypre, et de nombreux vaisseaux Ioniens le suivirent contre Byzance, où il entra à la fin de 478 ¹, avec Aristide et les chefs ioniens Uliade et Antagoras qui devaient le renverser ², et hâter la constitution de l'empire maritime d'Athènes, dessiné déjà sur l'horizon le soir de la bataille de Salamine.

Beaucoup d'années se sont écoulées jusqu'à ce que le grand roi pût refaire en partie ses forces navales anéanties, et ce ne fut que vers l'an 465 ³, qu'il se trouva en état d'envoyer 350 trières phéniciennes pour défendre ses droits de suzeraineté sur Chypre; Cimon et un nouveau désastre l'y attendaient. Cependant, le lendemain de sa défaite à Salamine, Xerxès disposait encore à Phalère d'un nombre de navires au moins égal, sinon supérieur, à celui de la flotte grecque, et les stratèges ne jugèrent pas prudent d'aller compromettre, hors des détroits, les résultats acquis. Navires et équipages grecs d'ailleurs, étaient très éprouvés, et lorsqu'après quelques mois, l'hiver passé, ils se décidèrent à entreprendre une campagne offensive, ils ne parvinrent pas à rassembler, sous Léotychide, plus de 110 bonnes trières ⁴. Du dernier combat d'Artemision la plupart des trières athéniennes étaient sorties déjà couvertes de blessures aussi bien que de gloire. Ainsi dès que tout combat cessa, les Grecs tirèrent sur la côte de Salamine les épaves qui se trouvaient à leur portée, et se tinrent prêts à une seconde bataille ⁵.

Malgré la terrible défaite, malgré la fuite des escadres bar-

1. Thucydide, I, 94.

2. Plutarque, *Aristid.*, 23.

3. Thucydide, I, 137.

4. Hérodote, VIII, 131. L'objection que le petit nombre de navires est dû au besoin des confédérés d'envoyer en Béotie une grande armée ne me paraît pas sérieuse. Les 110,000 combattants qui prirent part, sous Pausanias, à la bataille de Platées, présentent déjà un chiffre inférieur au nombre des défenseurs de l'Isthme sous Cléombrote, quelques mois auparavant; de même, les 22,000 hommes d'équipages de la flotte de Léotychide, par rapport aux 80,000 hommes de la flotte des confédérés à Salamine. C'était la pénurie des unités, peut-être aussi de l'argent, qui obligea les villes alliées à restreindre au possible leurs effectifs, lesquels, toutefois, gagnaient ainsi en qualité.

5. Hérodote, VIII, 94,

bares de Phalère, les Perses ne sauraient pas encore être tenus pour avoir perdu définitivement la maîtrise de la mer; les grands résultats restent pour ainsi dire latents, les Perses détiennent encore les îles, et Mardonius, au printemps suivant, lors de la deuxième entrée des troupes perses à Athènes, est en état de signaler par des feux, d'île à île, à travers la mer Egée, au roi qui campait à Sardes, la seconde prise d'Athènes ¹. La victoire de Mykale confirme la maîtrise grecque sur mer, virtuellement acquise après la sortie des eaux grecques, de la flotte du roi. Hérodote nous explique ² comment Xerxès, disposant encore d'un nombre de navires supérieur à celui des Grecs, vu également les pertes de ceux-ci, se décide à se retirer de la Grèce, craignant un coup de main contre ses lignes de communication avec l'Asie, et la rupture des ponts. Voulant masquer sa retraite, il fait semblant de combler le passage d'Amphialé, et de préparer la flotte à une nouvelle attaque ³.

Les milliers de mains, les vastes moyens de transport dont disposait Xerxès, rendaient vraisemblable sa tentative de combler le détroit d'Aégaléos à Saint-Georges. Ce procédé, utilisé à des fins stratégiques, était usité chez les anciens, et plus d'une fois fut appliqué avec succès. Motyé ⁴, sur la côte occidentale de Sicile, a été prise par Denys l'Ancien au moyen d'une digue; Tyr, de même, par Alexandre. L'îlot qui porte cette dernière ville est séparé du continent asiatique par un détroit un peu moins large que le chenal de Saint-Georges de Salamine, mais un peu plus profond ⁵. Les anciens se livraient à ces travaux gigantesques avec une facilité étonnante. Ils appelaient cette sorte de digue séparant deux mers et reliant deux terres, *χωμα*, terre. Diodore ⁶ nous a conservé la description des digues colossales par lesquelles Chalcis tenta de fermer le canal d'Euripe pour relier l'Eubée à la Grèce continentale. Les habi-

1. Hérodote, IX, 3.

2. Id., VIII, 97.

3. Id., Ibid.

4. Diodore, XIV, 47-52.

5. L'îlot de Motyé est à six stades de la côte. (Diod. XIV, 48).

6. Diodore, XIII, 47.

tants de Chalcis et le reste de l'Eubée détachés d'Athènes et craignant d'être bloqués dans leur île, appelèrent à leur secours les villes de Béotie, et firent construire par des milliers d'ouvriers une double digue, dont la partie béotienne partait du voisinage d'Aulide; la partie eubéenne, de la ville de Chalcis, et il n'a été laissé qu'un goulet juste suffisant pour le passage d'un navire. Ils élevèrent des forts pour surveiller le passage, là où, il y a quelques années, on voyait encore un château vénitien, et jetèrent des ponts là, où se trouve actuellement le grand pont tournant. Strabon¹ parle de la construction de la digue, comme Ctésias, avant, non après la bataille. Wecklein est d'avis qu'ils sont dans le vrai. Duncker² jugeant que la bataille de Salamine ne fut pas un désastre définitif pour les Perses, parce que les Grecs s'attendaient à être de nouveau attaqués, et que Xerxès disposait encore d'une grande armée de terre intacte, veut que la construction de la digue n'ait pas été une feinte. Plutarque, d'ailleurs, rapporte une tradition analogue. Selon lui³, Xerxès, voulant lutter encore malgré sa défaite, entreprit de combler le détroit pour faire passer à Salamine son armée de terre et y attaquer les Grecs. Xerxès ainsi, aurait eu bien réellement l'idée de faire passer ses troupes à Salamine et d'exterminer à la fois la flotte des confédérés et la population athénienne réfugiée sur l'île. Les inquiétudes sont venues plus tard, et réflexion faite, le grand roi se décide à envoyer dans l'Hellespont sa flotte pour protéger les ponts. Mais la vérité est que le désastre fut terrible et Xerxès sentit de suite qu'il était menacé d'être enfermé en Grèce. Et en réalité, il l'était avec sa nombreuse armée, qui ne pouvait plus compter sur aucune sorte de subsides ou de secours du côté de la mer, et c'était la mer Egée qui constituait sa véritable voie de communication avec la mère patrie. Perdant la mer, il fut subitement isolé : c'est le sort de tous les envahisseurs de la Grèce. En traits de

1. Strabon, IX, p. 395.

2. Duncker., *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 294, note 3.

3. Plutarque, *Thémist.* 16 : Μετὰ δὲ τὴν ναυμαχίαν, Ξέρξης μὲν, ἔτι θυμομαχῶν πρὸς τὴν ἀπώτευξιν, ἐπὶ χεῖρει διὰ χωμάτων ἐπάγειν τὸ πεζὸν εἰς Σαλαμίνα τοῖς Ἕλλησιν, ἐμφορῆας τὸν διὰ μέσου πόρον.

feu, l'amiral Jurien de la Gravière ¹ a décrit le terrible désastre de l'armée turque qui, en 1824, tenta de reconquérir la Grèce révoltée. Le pacha de Drama traverse la Grèce continentale, l'Isthme, et pénètre dans le Péloponèse où il va tendre la main à Nauplie assiégée. Mais la flotte ottomane, mise en déroute par la flotte hellénique en vue de cette place, le téméraire pacha se voit isolé. Payant d'astuce, il esquisse un mouvement vers Tripolitza, mais le général Colocotronis le devine, concentre ses milices sur ses derrières et il l'anéantit à Dervenakia; la Grèce est libre.

Contrairement à ce que dit Eschyle, Xerxès, tout en se rendant compte de l'étendue de son malheur, prend de sang-froid toutes les mesures nécessaires pour ne pas paralyser complètement le moral si ébranlé de ses armées. Seul Mardonius pénètre ses projets et ses angoisses. Aussi, tandis qu'à Suse on était rapidement renseigné sur la véritable situation des choses, au moyen d'un ingénieux système de relais ², et qu'on s'alarmait des dangers extrêmes qui menaçaient l'armée et la personne même du roi, dans le camp et dans la flotte même règne la quiétude, jusqu'au moment où est donné le signal du départ, différé quelques jours. Ce signal cependant, quand il fut hissé, comme il était la confirmation officielle de la défaite, jeta le désarroi dans la flotte. Chacun sentait alors que c'était bien vrai qu'ils étaient vaincus sans retour, puisqu'ils abandonnaient tout, et fuyaient devant l'ennemi vainqueur. L'heure de l'appareillage, dans la nuit, augmentait encore la consternation générale. Ils mettent précipitamment les navires à l'eau, et l'ordre de se hâter pour aller sauver les ponts en danger énerve de plus en plus commandants et équipages. Ils sortent de la baie pêle-mêle et mettent le cap au sud-est, voguant en plein Saronique; ils s'imaginent une embuscade des Grecs à la hauteur du cap Zoster, où dans l'obscurité, — l'obscurité joue un rôle pendant toute cette campagne, — les pointes effilées des écueils sont prises pour des navi-

1. *La Station du Levant*, t. I.

2. Hérodote, VIII, 99.

res ¹. C'est alors un déclanchement frénétique des chiourmes nageant sans cadence, à perdre haleine, les rameurs se blessant l'un l'autre, se renversant mutuellement, les kéléustes hors d'eux ne parvenant plus à faire entendre le commandement. Les trières affolées se dispersent dans toutes les directions et c'est à grand-peine que les chefs parviennent à rétablir l'ordre et la cohésion. Au matin, les Grecs, voyant l'armée perse dans ses postes en face de Salamine, supposèrent que la flotte ennemie se trouvait encore à Phalère, méditant une nouvelle attaque ; ainsi ils se préparèrent activement à la repousser ². On voit bien que Salamine, base navale des Grecs, se tient sur la défensive, pendant que les forces barbares sont présentes ; elle est isolée et comme bloquée. C'est très tard qu'ils ont appris enfin, sans doute par des éclaireurs envoyés hors des passes, que la flotte ennemie avait disparu. Quelle émotion aurait dû provoquer cette grosse nouvelle dans les rangs des alliés, quel désarroi elle aurait dû y jeter. L'ennemi s'avoue donc vaincu et fuit, mais il nous échappe ! Les équipages se ruent vers les trières pour s'embarquer et déjà le signal d'appareillage est frappé sur les mâts des vaisseaux amiraux. Ils s'élancèrent à la poursuite de l'ennemi, mais il était un peu trop tard ³, le contact était perdu. Avec quelle furie devaient nager les chiourmes dans ces gigantesques régates de quatre cents vaisseaux, de 65.000 avirons, labourant à coups répétés le dos de la mer Egée, et couvrant d'écumes blanches sa surface bleue. Cependant les rameurs ne sont pas des machines de fer et finissent par se lasser. Exténués de fatigue, ils gisent sur les bancs ; force fut de s'arrêter, et ils s'arrêtèrent à Andros. Le lendemain tout le monde était remis et les rameurs prêts à recommencer. Le conseil des stratèges fut convoqué, mais il ne fut pas d'avis de continuer la poursuite. Thémistocle n'a pas réussi à entraîner Eurybiade dans une offensive à outrance ⁴. Une fois le barbare repoussé sur mer, les Pélopo-

1. Hérodote, VIII, 107.

2. Hérodote, VIII, 108.

3. Id., Ibidem.

4. Id., VIII, 121.

nésiens se demandaient déjà s'il n'était pas temps de porter toute leur attention vers la terre, où une belle résistance contre Mardonius devait contrebalancer la victoire navale toute au profit des Athéniens. Thémistocle toutefois ne perdait pas son temps, et essayait en commençant par Andros ¹ d'habituer l'archipel à ce tribut, qui plus tard solidement établi, et réparti en tribut d'Ionie, de Carie, de Thrace, de l'Hellespont et des îles, forma le puissant empire maritime d'Athènes. Le stratège athénien aurait vu avec plaisir la retraite générale de l'armée de Xerxès, et il fit son possible pour l'amener, en dépêchant chez le grand roi le fidèle et adroit Sikinos, pour l'épouvanter du projet de l'attaque des ponts ²; mais Mardonius resta, et la nécessité d'un grand effort sur terre, suivi de la belle victoire de Platées ³, nuisit à la politique de Thémistocle et fut le point de départ de sa chute et de ses malheurs.

Ainsi se termina pour le moment cette grande lutte sur mer; comme Philippe II, comme Napoléon, le grand roi, mal secondé par sa marine, fut obligé de lâcher prise, et il ne tardera pas à se voir attaquer sur son propre continent, comme les Espagnols, après la destruction de l'*Armada*, le furent par Essex et par Effingham à Cadix; comme le fut le premier empire qui, n'ayant pas réussi à commander sur mer, vit les Ecossais gris et les Highlanders de Wellington venir grossir les rangs de ses adversaires, et porter des coups de Jarnac au géant, à Torres-Vedras et à Toulouse, et le coup mortel à Waterloo. Il y a de ces grands avertissements à toutes les époques de l'histoire. A bien scruter cette merveilleuse éducatrice, on se rendra compte que presque toujours les grandes ères ont été ouvertes ou fermées par la clé mystérieuse que détiennent les escadres dominatrices des flots qui entourent les continents. En vain Annibal, privé de la mer, dépense son génie en cette formidable entreprise qui porta son armée jusqu'au cœur de l'Italie. D'une course rapide, Scipion, sur ses escadres, put

1. Hérodote, VIII, 111, 112.

2. Id., Ibid., 110.

3. Eschyle, *Perses*, 817 : "Δωρίδος λόγχης ὕπο." »

aborder aux rivages de l'Afrique. Carthage avait vécu!

De retour à Salamine, les confédérés reconnaissants, font, avant tout partage de butin, leurs offrandes aux dieux nationaux, entre autres riches présents, trois trières phéniciennes, prises à la guerre, dont l'une à l'Isthme, où Hérodote lui-même l'a vue ¹, l'autre à Sunium, et une troisième à Salamine même, en l'honneur d'Ajax, fils de Télamon. Après quoi ils distribuèrent les prises, en prélevant pour Delphes la partie la meilleure. De celle-ci ils ont fait sculpter une statue colossale de douze piques (7 m. 68), tenant dans les mains l'éperon d'une trière ². Mais Apollon ne se déclarait pas complètement satisfait s'il ne recevait une offrande spéciale des Eginètes; c'était une manière de rehausser les services réellement brillants rendus par les Eginètes pendant la bataille; c'était aussi un trait de l'envie des alliés doriens contre Athènes. Les Eginètes érigèrent en l'honneur du dieu et en souvenir de leurs exploits à Salamine, trois mâts d'airain surmontés de trois étoiles d'or. Hérodote nous laisse entrevoir avec un art consommé d'historien relatant impartialement les faits, toutes ces noirceurs. Athènes, âme de la résistance, fondatrice de la ligue, ayant rangé en bataille une flotte de deux cents trières, victorieuse déjà du barbare à Marathon avant Salamine, n'est jugée digne que d'un second laurier. Le premier fut pour la petite Eginé. On fut plus équitable pour la vaillance personnelle, et les triérarques athéniens, Eumenès Anagyrasios, et Aminias de Pallène, celui qui poursuivit Artémise, reçurent les mêmes distinctions honorifiques que l'Eginète Polykrite.

A l'Isthme, vers lequel les alliés cinglèrent aussitôt la distribution des prises terminée, chaque ville se garde bien d'avouer qu'un autre fit plus pour le salut commun de la Grèce, et qu'Athènes fit plus que toutes. Les généraux, rassemblés dans le temple de Neptune pour acclamer celui qui fut le plus grand en ce jour mémorable qui a sauvé la Grèce, déposèrent leurs

1. Hérodote, VIII, 121.

2. Id., *ibid.*, 121. D'après Pausanias, X, 14, 5: "Ἕλληγες δὲ οἱ ἐναντίον βασιλέως πολεμήσαντες ἀνέθεσαν Δία μὲν ἐς Ὀλυμπίαν χαλκοῦν, ἀνέθεσαν δὲ καὶ εἰς Δελφοὺς Ἀπόλλωνα ἀπὸ ἔργων τῶν ἐν ταῖς ναυσὶν ἐπὶ τῇ Ἀρτεμισίῳ καὶ ἐν Σαλαμῖνι.

suffrages sur l'autel, mais comme chacun réserva pour lui-même, stratège de sa ville, la première voix, tout en conservant la seconde place à Thémistocle qui ne fut inférieur à personne, il advint que, les suffrages comptés, les généraux de toutes les autres villes confédérées se trouvèrent n'avoir obtenu qu'une seule voix, chacun la sienne propre, tandis que le général d'Athènes les réunit toutes, quoique secondaires. Les flottes alors se disloquèrent et chacun regagna son port sans que la question du *proteion*, eût reçu une solution satisfaisante, à cause des rivalités des villes et même des chefs. Toutefois, remarque Hérodote ¹ la Grèce entière acclama Thémistocle, comme le principal et génial artisan de l'indépendance grecque.

Mais Thémistocle croyait de son devoir d'apporter à Athènes un témoignage consacrant pour ainsi dire officiellement la gloire de la ville et le succès de sa propre politique. Il va le demander à Sparte elle-même. N'ayant pas réussi à l'obtenir, comme il en avait le droit, à l'Isthme, il se rend chez la grande rivale d'Athènes pour le réclamer de sa loyauté. Sa visite inattendue force la fière cité à saluer, — geste digne d'elle, — le grand vainqueur des Barbares. Rois, éphores, citoyens, pour la gloire de leur propre ville, honorent Thémistocle de la couronne d'olivier, prix de sagesse et d'habileté; ils lui font présent du plus brillant équipage de Sparte, ils le comblent de louanges, et à son départ, ils le font accompagner jusqu'aux frontières de Laconie par l'élite de la jeunesse Spartiate, les *trois cents* à cheval. C'était la première fois que Sparte rendait un pareil honneur à un haut personnage ².

Ce grand fait de guerre qui non seulement sauva la Grèce du *v^e* siècle, mais lui livrait aussi la Méditerranée, en face de la suprématie phénicienne qui s'en allait, et qui inaugurerait pour elle une ère d'éclat et de prospérité, était digne d'une commémoration exceptionnelle. Aussi, en dehors du souvenir vivace conservé dans la mémoire des peuples helléniques³, de

1. Hérodote, VIII, 124.

2. Hérodote, VIII, 124.

3. On en trouve l'écho jusque chez les Romains, disciples des Grecs, et Lucain a soin d'enrichir son vers du souvenir de Salamine. (*Pharsale*, III, 181-183).

nombreux monuments commémorèrent-ils le grand événement. Les générations postérieures vénéraient dans des sanctuaires élevés par la piété nationale, les monuments ou les reliques ayant trait à la bataille, et admiraient des trophées rappelant la gloire des ancêtres, tels que le siège de Xerxès, ou l'acinaque de Mardonius. Du temps de Pausanias, tout cela existait encore. L'auteur de *Periegesis* parle aussi des restes des temples incendiés par les troupes perses¹, auxquels maintes légendes s'attachaient, propres à attiser le patriotisme; d'autres légendes circulaient autour de monuments et prouvaient l'attachement général à ce souvenir qui exaltait toutes les imaginations. D'après ces légendes, l'Odéon de Périclès imitait la forme de la tente de Xerxès, et ses colonnes intérieures soutenant le toit, provenaient des mâts de navires pris aux Phéniciens; les hauts-reliefs d'un des portiques de l'*Agora* de Trézène, représentaient les femmes et les enfants d'Athènes réfugiés dans cette ville lors de la seconde guerre médique. Longtemps après la bataille de Salamine, on érigait encore des monuments, comme ce portique de Sparte, décrit par Pausanias, aux colonnes portant des statues représentant des Perses, Mardonius et la reine d'Halicarnasse, et qui datait peut-être d'une époque postérieure au v^e siècle. De tous ces monuments et de toutes ces offrandes, Hérodote ne parle pas, et peut-être ils n'existaient pas encore de son temps. Hérodote ne parle pas non plus de l'érection d'un trophée, de ce *tropaeon* confirmant la déroute de l'ennemi, que les Grecs n'oubliaient jamais d'ériger sur le lieu où avait été livrée une bataille, et qu'ils n'auraient pas omis d'élever à Salamine en consécration d'un si grand succès; et en effet, il y en a eu un. Pausanias en parle, il en cite même un second sur Psytalie². Mais est-ce le lendemain de la victoire que ce *tropaeon* fut érigé, ou est-ce un monument commémoratif que plus tard le patriotisme athénien a élevé à la gloire des défenseurs du pays? Thucydide et Xénophon ne racontent presque pas une bataille décisive sans

1. Pausanias, I, 4, 5.

2. Pausanias, I, 36-2.

mentionner le trophée qui a été, aussitôt après, élevé par le vainqueur; parfois même, ils parlent de deux trophées, à l'issue d'un engagement indécis, les deux côtés prétendant à la victoire. Hérodote, lui, ne parle jamais de tropaeon, et il est tout à fait curieux de la part d'un esprit comme Hérodote, de parler de la statue commémorative de Delphes, des étoiles éginètes, de trois trières prisonnières offertes aux dieux, et de ne pas dire un mot du tropaeon qui confirmait la victoire. Quoi qu'il en soit, c'est à ce trophée que plus tard les éphèbes allaient tous les ans sur des vaisseaux pour fêter l'anniversaire de la grande bataille ¹. D'autres fêtes encore, ayant trait à la journée de Salamine étaient les Αἰώνια en l'honneur d'Ajax, qui a aidé les Grecs dans la bataille, et les fêtes de Munychie, le 16 Munychion ².

Enfin, le nombre des souvenirs et des monuments commémoratifs de la bataille de Salamine fut considérable, et parmi les victoires des temps modernes, on ne trouverait guère que la bataille de Lépante à lui comparer. Pour elle aussi, toute grande ville sise dans les états de la Sainte Ligue, voulut se faire une gloire en élevant un monument ou en acquérant un souvenir de la grande bataille qui a sauvé la chrétienté ³.

Avec la renaissance de l'hellénisme, avec la civilisation définitivement refleurie sur les bords de la Méditerranée, les regards se portèrent de nouveau vers les exploits des ancêtres qui sont au seuil d'une nouvelle vie, dont l'humanité profite et profitera encore. L'art rendu à la vie s'est inspiré des souvenirs classiques. Grâce à son auréole poétique, à la grandeur de la lutte

1. A. Dumont, *Essai sur l'Ephébie attique*, t. II, VI, 71 : ἀνέ [πλεοσεν δὲ καὶ] ἐπὶ Τρόπαι[ον καὶ] ἔθυσεν [τῷ Διὶ τῷ Τ[ροπ]αίῳ].

2. Id., *Ibid.*, t. II, VIII, 53, et VI, 71.

3. On peut voir encore de ces souvenirs, en fresques ou sur toiles, à Rome, au palais des ducs de Colonna, à la Sala Regia du Vatican, à Gaète, à Venise, dans le palais des doges, à Barcelone, à Salamanque. Une église dédiée à Notre-Dame des Victoires, élevée par les combattants eux-mêmes à Céphalonie, tomba en ruines et il n'en reste qu'un tableau de la bataille conservé dans le musée des Antiquités Chrétiennes à Athènes, un lion, ornement de poupe d'une galère grecque de la bataille de Lépante se trouve dans la résidence de Komoutos à Zante.

et à la noblesse de la cause, aux fiers aphlastes et aux beaux guerriers, aux couleurs enchanteresses de la nature grecque qui encadrent ce drame émouvant, la bataille de Salamine ne cesse pas d'intéresser l'art, et d'engendrer des chefs-d'œuvre. Plus d'un peintre moderne exerça son pinceau à faire revivre l'admirable scène, et s'efforça de représenter la sanglante rencontre. La grande toile qui couvre un des murs de la salle des fêtes du Maximilianeum, dans la ville si hellénisante de Munich, est de toute beauté. Elle est de Kaulbach. Le peintre a fait dominer toute la scène par les figures des deux grands acteurs du drame, Xerxès et Thémistocle, mais surtout par celle de Thémistocle, qu'il sut détacher avec un art parfait de la foule des combattants, et montrer comme le symbole vivant de la défense suprême du pays, au secours duquel accourent déjà les divinités du ciel. C'est de la belle poésie, et c'est là sans doute le pinceau d'un puissant maître. La critique cependant fut trop sévère pour ce tableau ¹. Elle a été jusqu'à en induire que la représentation d'une bataille navale sur toile est impossible. En effet, si l'on voulait établir un panneau décoratif en guise de plan topographique, on n'y arriverait guère. Laissons donc les artistes à leurs caprices et à leur liberté, et efforçons-nous de les comprendre et de vivre quelques moments de la lumière dont ils vivent.

Beaucoup plus soucieuse de la vérité historique, très consciencieuse en ce qui concerne le détail du navire, est la toile du « *Muséo Naval* » de Madrid ; mais celle qui représente vraiment une rencontre des polyrèmes dans une étreinte suprême de fureur et de destruction, c'est le panneau du peintre grec Volonakis, actuellement dans le ministère de la marine à Athènes. Volonakis n'avait pas une juste idée de la marine ancienne ; on ne lui en tiendra pas rigueur. Ayant lu Plutarque, il oppose les navires grecs, qu'il s'efforce de peindre autant que possible comme trières, à de colossales jonques à avirons, sur l'une desquelles il eut la charmante idée de représenter la reine d'Halicarnasse, belle et cruelle dictant des ordres de mort à ses

1. Frits von Ostini, *Kaulbach*, Leipzig, 1906.

triérarques, sous un dais richement brodé, au milieu des fleurs, les châles à franges d'or couvrant la poupe et traînant dans l'eau. C'est le moment où son vaisseau attaque le malheureux Damasithyme. La mer agitée, la confusion de ce fouillis de vaisseaux engouffrés dans le détroit est de toute vérité. Au premier plan les navires des Barbares dans un affreux pêle-mêle, et un peu plus loin les trières grecques donnant en ordre, c'est la partie la plus réussie de cette saisissante conception. Des navires perses désarmés, pantelants ou chavirants, des équipages épouvantés et battant la chamade, des sinistrés les mains crispées sur les épaves ensanglantées. Quel élan, quelle vie, quelle vigueur de coloris ! La fière silhouette de Thémistocle sur la capitane d'Athènes se dessine admirablement, au milieu des épibates aux cuirasses étincelantes se préparant à l'abordage. En dernier plan, au fond, au pied du mont d'Aegaleos, on entrevoit Xerxès abattu sur son trône, enveloppé d'un nuage de douleur et de terreur, au milieu de son état-major consterné également. On ne regarde pas ce tableau sans émotion ; enfant de Grèce, le peintre y mit toute son âme ¹.

M. F. Cormon cependant, fit mieux encore, dans sa belle toile « Les Vainqueurs de Salamine » qui a figuré au Luxembourg jusqu'en 1898, et qui nous semble remarquable par la grâce de l'invention, le choix des formes, l'effet pittoresque de l'ensemble. Par un trait de génie, M. Cormon sut enlever la première place au navire pour la donner à l'homme. Il nous met face à face avec cette vaillante jeunesse qui remporta la victoire, et qui reconquiert maintenant son sol natal dans un délire d'enthousiasme qui nous fait tressaillir nous-mêmes pour peu que nous ayons du cœur. Les trières ayant accosté au rivage si désiré de l'Attique, les guerriers sautent lestement à terre, ou plutôt se jettent dans les bras des mères, des épouses, des

1. Présentée à l'exposition internationale maritime de Bordeaux en 1907, cette magnifique toile décorative eut le grand prix le même jour où son auteur quittait ce monde au Pirée. Volonakis fut un grand peintre de marines, qui n'a pas encore sa place dans les fastes de l'Art, son œuvre étant impitoyablement dispersée. La bataille de Lissa a également trouvé en lui son peintre. La toile de Schoenbrün, si chère au vieil Habsbourg, est de Volonakis.

enfants, des parents. Toute la population athénienne est là ; vieux et jeunes, ayant quitté Egine, Trézène et Salamine, ont devancé la flotte et vont au devant des héros qui leur reviennent après avoir battu et poursuivi l'ennemi. L'allure martiale, entonnant le péan, ceux-ci avancent à présent d'un pas cadencé, faisant, de leurs jarrets de fer, trembler le sol jonché de lauriers, marchant vers la ville immortelle qu'ils vont faire renaître de ses cendres ! Quelle scène pleine de vie ! Oh ! les beaux visages grecs, les vigoureux athlètes, les armes étincelantes. Les hoplites, pentacosiomédimnes ou chevaliers avancent, fraternisant avec les rameurs pauvres thètes, mais également défenseurs de la patrie ; les longues trompettes sonnent l'attaque comme le jour de l'effort suprême. Et cette scène avec un art admirable, le peintre sait la multiplier en faisant sentir que ce n'est là qu'un épisode mille fois répété le long du rivage de Phalère et du Pirée, où de tous les côtés les subtiles trières courent déposer sur la grève le flot des guerriers au milieu de la foule délirante. Le même mouvement et le même transport se dessinent dans la brume lointaine.

Et les détails aussi ne sont pas moins heureux. Ce vieux guerrier, au premier plan, chargé de son butin, riche caban et acinaque qui sait de quel prince iranien ou indou ; ce superbe taxiarque à cheval, son fier coursier stylé d'après l'hippique de Xénophon, ou les frises du Parthénon, et qui paraît conduire le péan ; ce vieux loup de mer dont les muscles d'acier imprimaient à la trière la vitesse d'une flèche ; ce jeune hoplite blessé à la jambe, mais qui serait mort plutôt que de ne pas regagner triomphant Athènes en ce jour, et qui s'avance, appuyé sur un compagnon d'armes et sa femme, laquelle, tout en serrant contre son sein son enfant, regarde son époux d'un œil de fierté et d'amour ineffables ; ces divines vierges d'Athènes courant au devant du cortège, des palmes à la main, agitant des sistres et de petits tambourins à grelots ; tant d'autres charmants détails font de ce tableau un chef-d'œuvre, et prouvent une fois de plus les affinités qui existent entre l'âme française et la Grèce immortelle.



Common.

LES VAINQUEURS DE SALAMINE

La littérature et la poésie modernes furent également éprises de ce beau sujet, comme jadis Phrynicus et Eschyle, et un des plus grands poètes qui ont jamais existé, sut évoquer par des accents sublimes son souvenir, le jour où il souhaita le réveil d'une race, courbée alors sous le plus affreux des jougs, et qui répondait bientôt aux vœux du poète par une résurrection miraculeuse, et des actions d'éclat dignes de l'héroïque journée de Salamine.

Tant que les sociétés humaines sauront honorer les vertus civiques et l'amour du pays, tant qu'elles seront peuplées de cœurs généreux, les vers de lord Byron ¹ les feront tressaillir d'enthousiasme, et vibrer des mâles et saines émotions du patriotisme qui élèvent et purifient l'âme. Elles continueront d'aller s'asseoir, avec le poète, près du tombeau de Thémistocle, pour entendre la vague du glorieux détroit, qui meurt à ses pieds, lui murmurer les grands souvenirs; elles continueront de rêver avec lui aux héros de Salamine!

1. Lord Byron, *Giaour*, « A fragment of a turkish tale », p. 1. Il faut lire dans son texte anglais, et en entier le *Giaour*, pour goûter toute la saveur de cette mâle poésie, dont ces quelques vers laborieusement traduits donnent à peine une idée :

Nul souffle, nul sillon sur le miroir de l'eau,
Là où git l'héroïque Athénien au tombeau;
Monument éclatant au bout de la presqn'île
D'où son salut s'adresse au nautonier habile,
Qui, joyeux du retour, et debout à son bord,
Ramène son navire, et regagne le port.
.....
Pays, que le héros sauva jadis en vain,
Un Thémistocle, un jour, paraîtra-t-il enfin ?
.....
.....
Approche, lâche esclave, amoureux de tes chaînes.
Connais-tu cette mer, cette île, cette ruine ?
C'est la mer, la cité, le roc de Salamine !
Aux armes, Grecs ! Debout, fils du héros, du sage !
Allons briser les fers du honteux esclavage !
Debout ! Debout ! marchons ! Allons reconquérir !
Ce sol dont le renom ne peut jamais périr !

APPENDICE

LES FOUILLES SOUS-MARINES DANS LE DÉTROIT DE SALAMINE

Les difficultés de l'exploration. — Son utilité. — Ce qui peut subsister encore dans le fond du détroit après vingt-quatre siècles. — La fragilité du matériel naval des anciens. — Ses objets résistants. — La perspective d'une découverte de grande valeur historique.

Beaucoup d'historiens et de critiques ayant désespéré de déterminer, à l'aide des textes, le point des détroits où la bataille de Salamine eut exactement lieu, attendent la lumière désirable des fouilles sous-marines.

Une pareille exploration serait à souhaiter; non pas que, pour des raisons qu'on verra plus loin, elle puisse résoudre définitivement cette question, même au cas où l'on retrouverait intactes les coques des trières perses et grecques coulées bas pendant le combat, mais l'exploration du fond des détroits de Salamine rendra assurément quelque service, non seulement à la reconstitution de la marine qui combattit à Salamine, mais à l'archéologie et à l'histoire navales en général. Que peut-on savoir des bonnes et agréables surprises que ces fouilles nous réservent! En 1884, la Société archéologique d'Athènes, par un de ses membres les plus actifs, a fait un commencement d'exploration, mais vu les piètres moyens dont disposait ce savant, celle-ci resta infructueuse; puis on fut arrêté par l'hiver, et on n'y est plus revenu. Il faut reprendre ce grand et difficile travail avec des moyens sérieux. C'est une coûteuse entreprise et qui nécessitera l'organisation

de tout un système d'appareils *ad hoc*, mais qui pourraient servir à maintes autres explorations de même nature ¹.

Les fouilles sous-marines sont tout indiquées dans les détroits de Salamine, et il serait rationnel d'explorer tout le détroit est, de l'arsenal aux issues méridionales et même autour de Psyttalie, où, engouffrées, les trières en fuite, ont dû subir, vers la fin de la bataille, les plus grandes pertes de toute la

1. Ce n'est pas seulement les eaux d'Antikythéra, de Mahdia, de Salamine qui cachent des trésors archéologiques. Convenablement armé, pour explorer et pour faire renflouer sans détériorer, on peut aller partout où il y a des indices que le fond conserve des objets précieux pour l'art ou l'histoire. A Actium, à Rhodes, à Cnide, à Halicarnasse, comme à Tyr, à Misène, au golfe de Tarente, à Ravenne, — où Auguste avait creusé le second grand port militaire, *portus classis*, de l'empire, — à Syracuse, à Carthage et à Carthagène, partout enfin où il y aurait quelque espoir bien fondé de trouver quelque chose, l'archéologie pourrait exercer son activité. En 1839, sir Howard Douglas étant haut commissaire dans l'État ionien, le musée britannique eut la bonne fortune d'acquérir un grand et bel acrotère de navire romain, portant, en bronze, comme figure de proue, un guerrier ou Minerve. La relique fut trouvée dans la baie extérieure de Prevesa. De grandes ancrs en plomb, du 1^{er} siècle avant notre ère (*Boletín de la Real Academia de la Historia*, Madrid, XL, VIII, 1906, p. 155, et Cecil Torr, *Ancient ships*, p. 139), ont été retirées il y a quelques années du fond de Carthagène. Le musée d'Athènes contient plusieurs objets marins. Mais tout cela, ce sont des trouvailles de pur hasard. Il n'y a pas eu encore, nulle part, organisées des explorations systématiques de la mer, pour la forcer, là où il est possible, de nous rendre ce qu'elle cache. A quel point de la mer Égée auraient coulé bas les deux bateaux de lord Arundel, partis surchargés de Délos et Paros, de cet Arundel dont on disait qu'il allait « transporter la Grèce en Angleterre ». Et comment croire qu'on a tout repêché, — 1803, 1806, — de ce troisième ou quatrième transport des rapines de lord Elgin, naufragé près de la côte méridionale de la Morée (Documents de la Société historique et ethnologique de Grèce, publiés par A. Miliarakis, « Hestia », Athènes, tome XXVI, 1888); toutes ces questions sont à étudier. Des ports, des villes entières s'écroulèrent dans la mer, et des batailles navales semèrent le fond d'épaves. Partout sur les lignes de cabotage de la navigation antique et médiévale, du golfe Issique à Gadès, tout autour des côtes de la Méditerranée, de la mer de Marmara, de la mer Noire même, couronnée jadis de tant de colonies grecques, il y a un champ d'exploration. Les moyens d'exploration sous-marine et de renflouage étant aujourd'hui très perfectionnés, il y a espoir que peu à peu ces recherches seront plus systématiques. Il faut que les fouilles sous-marines n'aient pas lieu seulement lorsqu'un scaphandre de pêcheur d'éponges heurte par hasard un monceau d'antiquités gisant sur le fond, mais encore ne pas les opérer par des moyens de fortune.

journée, enveloppées de toutes parts, leur ligne de retraite obstruée par leur arrière-garde accourant à leur secours.

Mais est-il bien sûr qu'une trière éperonnée coule bas toujours sur place? Il y en a eu, sans doute, qui ont voulu aller mourir le plus loin possible de l'ennemi, et parmi celles qui ont coulé là sur place, plus d'une a dû naviguer pour ainsi dire entre deux eaux, effleurant à peine le fond, poussée peu à peu par des courants sous-marins à des distances assez grandes. Nous en avons des exemples vraiment stupéfiants, et non pas de subtiles trières, mais de grands bâtiments à voiles qui ont cheminé ainsi plusieurs milles entre deux eaux. Ainsi, un trois-mâts hollandais ayant coulé bas au milieu du détroit de Gibraltar, non loin de Tarifa, dériva, flottant entre deux eaux, et échoua près de la côte africaine à une distance de douze milles du point où il a été coulé. Il avait été entraîné par un courant. Il est bien connu parmi les marins, et surtout parmi les sauveteurs que les épaves font parfois de longs voyages dans la mer, à quelques mètres de la surface, et sont par conséquent susceptibles de présenter pour la navigation des dangers considérables dans les cas où ces épaves naviguent à un ou deux mètres sous la surface. Par les soins du bureau hydrographique, on a pu retracer l'histoire et les pérégrinations de quelques-unes des épaves, bâtiments en bois pour la plupart. Tous les navires naufragés ne sont pas également aptes à faire le métier d'épave, accrochés qu'ils sont à un récif sous-marin ou voguant entre deux eaux, emportés par les flots ou les courants. Toutefois, excepté ceux qu'une lourde cargaison cloue sur le fond, il n'y a presque pas de bâtiments submergés qui reposent sur le fond correspondant au point où ils ont été engloutis. Leur chute d'abord à travers l'eau est lente; et à coup sûr elle ne peut pas être verticale. Les mers fermées n'ont pas les forts et grands courants des océans, mais elles en ont toujours et elles présentent autant de courants d'eau superposés que l'atmosphère représente de courants d'air situés à des niveaux différents et dirigée en sens divers. Dans les mers profondes, le vaisseau noyé, en traversant un premier

courant, le plus superficiel, doit être porté, entraîné dans un sens, puis dans un autre par le second, et ainsi de suite; sa chute doit être figurée par une ligne brisée, un zig-zag, dont les différents éléments sont très inégaux. Où la chute prendra-t-elle fin? où l'épave connaîtra-t-elle le repos? on ne peut pas le prédire. Elle peut très bien aller s'échouer assez loin, sur des fonds peut-être très éloignés, mais aussi sur des fonds assez rapprochés du lieu du sinistre. La pente qui se dessine du chenal de Saint-Georges aux issues méridionales du détroit, comme la progression des sondages le fait voir, la nature du fond très lisse dans ces endroits, le courant du détroit, quoique fort seulement de deux milles, mais se dirigeant du nord au sud, pourraient déterminer des glissades qui dans quelques années seraient capables de nettoyer complètement le fond des détroits, de leurs épaves, les précipitant hors des passes dans les profondeurs plus grandes du golfe Saronique. Quoi qu'il en soit les navires coulés à fond à la suite de la bataille de Salamine doivent sans doute avoir été dispersés sur le fond du détroit oriental, le fond des passes de Psyttalie et sur le fond des eaux qui vont de ces passes vers Munychie, ligne de retraite de la flotte perse, très peu servant ainsi à indiquer le lieu exact où eut lieu la lutte et furent prises les dispositions de combat définitives.

Mais coulées bas dans le détroit et au pied d'Aegaléos ou autour de Psyttalie et vers le Pirée, ensevelies toutes ensemble sous l'arène peu vaste sur laquelle elles combattirent ou disséminées sur une grande distance, je doute fort qu'on puisse retrouver une vaste nécropole de trières. Nous allons voir ce qu'il pourrait rester encore des épaves de Salamine.

Les phases de la bataille que nous avons eu à étudier démontrent abondamment que c'est entre Kynosoura et Phoron qu'auraient eu lieu les naufrages les plus fréquents de navires de Barbares en déroute. Aussi, c'est par là qu'il est naturel de commencer l'exploration et il convient ensuite de s'acheminer vers l'extrémité du mont Aegaléos et l'île de Saint-Georges. Les profondeurs dans cette direction sont en moyenne de

dix-sept brasses, et à mesure qu'on approche du récif de Saint-Georges, elles tombent à 12, 8 et 6. De l'autre côté entre Kéramos, Psyttalie et Phoron elles montent à 20 et 22 brasses. La besogne ne serait pas facile, surtout si le vent du sud qui interrompt quelquefois les communications entre le Pirée et l'arsenal venait à se déchaîner¹. La brasse anglaise, *fathom*, dont je me sers ici, ayant sous les yeux la carte de l'amirauté britannique, équivalant à un mètre huit cent vingt-neuf millimètres, et si l'on prend en considération qu'au-delà de quinze mètres de profondeur les difficultés pour les scaphandres deviennent sensibles et qu'à vingt-cinq et trente mètres la pression s'élève à trois et quatre atmosphères, la tâche serait vraiment rude et on ne saurait arriver à de bons résultats, sans appareils puissants et ingénieux analogues à ceux dont autrefois l'ingénieur Bazin sut organiser le système le plus rationnel pour des fouilles sous-marines, capables de rechercher et renflouer sans les détériorer les objets historiques².

Mais que va-t-on redemander au fond du détroit de Salamine, et que pourra-t-il nous restituer ? Les constructions navales dans l'antiquité, — du moins les constructions des longues coques du type triérique, — ne brillaient pas par la solidité

1. Ces coups de vent sont subits et dangereux. C'est là qu'en voulant étudier sur place les problèmes de la bataille, périt, enveloppé d'un coup de vent, le lieutenant Pâris, fils de l'éminent fondateur du musée de la marine au Louvre, amiral Pâris.

2. A ma connaissance, on n'a effectué jusqu'à présent qu'une seule grande et méthodique exploration du fond sous-marin en vue de fouilles. Elle fut organisée par l'éminent ingénieur français M. Bazin, qui explora le port de Vigo. Vingt-deux galions ont été coulés bas en 1702 dans ce port, pendant la guerre de Succession, emportant aux abîmes les 450 millions en *tortas* d'argent mexicain qu'ils portaient, d'après les assertions du très crédule historien Modesto Lafuente (*Historia de España*). Pour cette vaine entreprise, M. Bazin organisa le plus parfait et le plus remarquable des systèmes, qui, présenté à l'Exposition de 1878, a fait l'admiration de tous ; observatoire, puissants extracteurs, brise-épaves, treuils, lampes, toutes sortes d'appareils enfin, rendirent très facile la tâche. 1500 mètres cubes furent déblayés dans un très court espace de temps. Des blocs énormes s'extraient aisément, et les objets fragiles ont été renfloués avec une délicatesse extrême. L'histoire très instructive de cette campagne de huit mois d'exploration, fut relatée en détail par MM. Forest et Noalhat, dans leur ouvrage très documenté *Les bateaux sous-marins*. Grâce à son observatoire, M. Bazin pouvait diriger l'exploration en personne.

de leur membrure, la perfection de la couture du bordage. Les trières se trouvent très loin de la cohésion admirable d'une frégate en bois du dernier siècle. La cohésion était si défectueuse qu'on sentait la nécessité d'y remédier en renforçant la coque par une série de préceintes auxiliaires et des câbles fixés horizontalement autour du bateau, les deux extrémités de chaque câble étant jointes ensemble de façon à former une ceinture complète qui s'étendait sur chaque côté, de la proue à la poupe ¹. On appelait ces câbles ὑποζώματα.

Les peu coûteuses trières mises sur les chantiers étaient construites avec une rapidité incroyable ². Très légères, pour être hissées facilement sur la grève, elles étaient subtiles et fragiles. Quille et étrave cependant, servant de support à l'éperon, étaient fort solides. Le reste, les membres, la carcasse en somme, les bordages, les bancs, tout ce qui enfin supportait le propulseur, c'est-à-dire les rameurs, qui imprimaient la poussée nécessaire à la force offensive du bâtiment, étaient si délicats et fragiles qu'ils croulaient pour ainsi dire au premier fort coup de pied. Les qualités défensives de la coque étaient nulles; tout était sacrifié à la force offensive. Dans de pareilles conditions, on peut se représenter aisément, que ce bâtiment, sous le terrible choc de l'éperon, se disloquait presque en entier avant même de descendre aux abîmes, et, très souvent, il arrivait à ces constructions légères et mal lestées, au lieu de gagner le fond, d'être renversées et de continuer à flotter quille en l'air ³. Les parties en bois de la trière si facile à disloquer, qui avec le temps se détachaient une à une du squelette du navire coulé, devaient naturellement remonter à la surface et aller s'échouer sur quelque côte. Ce qui enfin, pour une cause ou pour l'autre, est resté dans le fond, subsiste-t-il encore après 2,400 ans? La grosse hourque d'Antikythéra qui a coulé devant cette ile, malgré qu'elle fût prise

1. Vitruve, X, 15, 6. Athénée, *Mechan*, 6.

2. Voy. Polybe, I, 38 : τὴν συντέλειαν ἐν τριμήνῳ λαβόντων. Deux cent vingt coques construites en trois mois!

3. Eschyle, *Perses*, 418, 419 : ὑπτιοῦτο δὲ σκάφη νεῶν, θάλασσα δ' οὐκέτι ἦν ἰδεῖν, ναυαγίων πλήθουσα...

sous le poids des objets d'art encombrants qu'elle transportait, n'a pas laissé d'autres traces que sa cargaison, et quelques débris, une véritable poussière, de ses bordages, où l'on peut heureusement distinguer encore son très original et curieux clouage. A Mahdia aussi, les restes du navire furent insignifiants, tandis qu'on retrouvait toute la cargaison en marbre ou métal ¹. Les bois retirés du fond bourbeux de Mahdia tombent en poussière au moindre contact; ils proviennent de l'arbre résineux épicéa. Il est vrai qu'à Gokstad, en Norvège, on a retrouvé, à côté d'un fiord, dans un mausolée, dans un tumulus colossal d'un roi de mer ², un navire des *vikings*, datant du x^e siècle de notre ère; dans une plaine irlandaise, une barque enfouie dans les terres depuis des siècles; enfin à Glastonbury, une coque préhistorique, quasi pétrifiée. Tous ces objets ont conservé leur forme à peu près intacte, grâce à la terre glaise qui les a protégés. Ce n'est pas sur le fond d'une mer qu'ils gisaient, exposés à l'action de l'eau, des courants, du taret, de plusieurs autres influences destructives. Il est vrai également qu'on a retrouvé des traces des habitations lacustres et préhistoriques, mais c'étaient des restes de pilotis bien enfouis dans la vase, et à Venise les pilotis se trouvent mi-partie dans la vase, mi-partie dans le mortier.

Il est incontestable que les milliers de torrents qui se forment à chaque pluie pour précipiter vers le fond du détroit les fines couches de terre qui couvrent les hauteurs environnantes, élèvent le fond par un lent travail poursuivi à travers les siècles. Si donc ces sortes d'alluvions ont eu le temps de couvrir certaines des épaves dues à cette bataille, avant leur dispersion ou leur destruction, alors on aurait chance de se trouver devant une quille ou une étrave qui seraient de précieuses acquisitions, grâce à la vertu que possède la vase de bien conserver les objets en bois qui lui sont confiés. En dehors de ces grandes couches de sable accumulées lentement et qui donnent

1. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *Comptes rendus*, 1909, p. 650.
(Fouilles sous-marines de Mahdia. Exposé du directeur des fouilles M. A. Merlin).

2. Les *vikings* inhumaient leurs chefs avec leurs navires et leurs chevaux.

au fond du détroit la forme d'une gouttière, toutes sortes d'obstacles, pierres ou récifs, ont permis au sable de former des collines, espèces de tumuli qui ont déjà, parmi les pêcheurs et les plongeurs, leur légende, la légende des vaisseaux de Xerxès.

Voici maintenant à peu près, l'action de la mer sur les matériaux de construction navale ¹. Les bois entièrement enfouis dans le sable ou la vase se conservent bien. Sous ce rapport la nature du fond du détroit de Salamine n'est point mauvaise, le rocher se rencontrant exclusivement dans la région des bas-fonds, c'est-à-dire près des côtes. Constamment immergés dans la mer, les bois sont attaqués par les vers marins. La pelouze, *limnoria terebrans*, et le taret *teredo navalis*, sont les xylophages habituels de nos mers. L'activité du taret est d'autant plus grande que le climat est plus chaud. Ses progrès sont parfois très rapides. Les bois des régions tempérées sont tous attaqués par le taret et la pelouze, mais le chêne l'est moins que le sapin. Entièrement sous l'eau, mais l'eau douce, les bois se conservent bien. En 1858, sont retrouvés dans le Danube près des Portes de Fer, les supports du pont de Trajan, construit il y a 1,800 ans. Dans la Méditerranée, les seuls animaux xylophages sont le taret et le petit ver. La destruction par le taret est très prompte. En une seule année, sont détruits des débarcadères entiers de bois. Cependant le taret ne vit pas dans la vase et n'attaque pas les bois couverts de boue. Il ne vit pas également dans l'eau douce.

La coque était généralement bâtie de sapin pour les vaisseaux de guerre, quelquefois aussi de pin, de cyprès ou de cèdre ². La quille, épine dorsale du bâtiment, était faite de chêne, puisqu'on avait coutume de le hâler souvent à terre ³. Le hêtre était souvent employé pour les fausses quilles ⁴. Les mâts, rames et vergues, de sapin et de pin ⁵. Il est bien impro-

1. Quinette de Rochemont, *Travaux maritimes*, Paris, 1900. Tome I^{er}, p. 118.

2. Théophraste, *Hist. Plant.*, V, 7, 1. Végèce., IV, 34.

3. Id., 5, 8 (7, 2 et 3) : τὴν δὲ τρόπιν τριήρασι μὲν δρυϊνήν ἵνα ἀντέχη πρὸς τὰς νεωλίκας.

4. Théophraste, *Hist. Plant.*, V, 72, 83.

5. Id., *ibid.*, v. 16. *Aliade*, VII, 5, 6. *Odyssée*, VII, 171, 172 ; XV, 289, 290. Pline, XVI, 39 (76), 195, 40 (76), 201, 202.

bable que les anciens se soient servis des procédés de conservation des bois comme le mailletage ou le créosotage. Bien improbable aussi qu'ils se soient servis de bois mieux résistants que les bois d'Europe, comme le bois de teck, et pourtant, chose étonnante, le navire d'Antikythéra paraît avoir été construit d'un bois tout à fait semblable au bois Guayaquil ¹, sans fibres, de l'Amérique centrale. Ces bois mieux résistants étaient ignorés des anciens, comme on peut l'apprendre de Théophraste ². Toutefois le père de la phytologie admet des bois incorruptibles, ἀσπῆ, relativement sans doute, comme le cyprès, le cèdre, l'ébène, le lotos, le πυξός, l'olivier. Les bois en usage dans les constructions navales antiques étaient ordinairement, pour les trières, le pin et le sapin. D'après Strabon, le bois de construction naval qui provenait de Cilicie, était surtout le cèdre, résistant et durable ³. Ce qu'Hérodote dit de l'épine, ἄκανθα ⁴ ne se rapporte pas aux trières, mais aux grands navires marchands.

Les vaisseaux de Tyr étaient construits de sapin de Sanir, leurs mâts, de cèdre du Liban, les rames, de chêne de Vassan, et les bancs des rameurs, de bois précieux de Chypre, de buis, incrusté d'ivoire ⁵.

Végèce ⁶ nous indique les bois généralement employés pour la construction des navires dans l'antiquité : « ex cupresso et pinu domestica sive silvestri et abiete praecipue liburna contextitur ». Souvent la charpente était en osier et on la recouvrait d'une solide épaisseur de cuir. Ce n'était pas l'habitude chez les Grecs du v^e siècle. Quant aux objets en fer, plongés dans l'eau de mer, ils sont rapidement attaqués à la surface ⁷ ; cette action extérieure connue de tous, se manifeste

1. Voir, de l'auteur de cet ouvrage, *Pages d'archéologie navale*, Athènes, 1910, p. 24.

2. Théophraste, *Hist. Plant.*, liv. III.

3. Strabon, XIV, 5, 6. Diodore (XIX, 58, 3) exalte la qualité des cèdres et des cyprès du Liban comme bois de constructions navales.

4. Hérodote, II, 96.

5. Ezéchiel, XXVII. Orgie de somptuosité que le prophète châtie et prédit la chute de l'orgueilleuse cité.

6. Végèce, IV, 33.

7. Quinette de Rochemont, *Travaux maritimes*. Paris, 1900, tome I, p. 416.

par la production de la rouille, l'exfoliation et la dénudation des fibres. En dehors de cette action, il se produit dans toute la masse une action intérieure. Le fer se rouille plus vite au contact de quelques bois comme le chêne. La fonte est attaquée par l'eau de mer d'autant plus profondément qu'elle est plus poreuse.

Le cuivre et le bronze se maintiennent bien dans l'eau de mer. C'est ainsi que des pièces de bronze qui sont restées plus de trois cents ans dans la rade de Brest, n'ont subi que des altérations superficielles. La résistance de ces métaux est constatée d'ailleurs d'une façon éclatante par la figure de proue de l'épave de la bataille d'Actium dont nous avons parlé plus haut¹. Mais il est vrai également que les objets les plus résistants ne peuvent pas se conserver à perpétuité et que tout cela est relatif. Ainsi, Antikythéra nous a démontré que non seulement les objets en bois, mais aussi ceux en marbre ou en bronze, exposés sans défense à l'action de la mer sur le rocher, se trouvèrent complètement détériorés par les perforations des mollusques lithophages. Les acides corrodent les métaux.

Des agrès des trières, coulées bas dans les eaux de Salamine, tous les objets d'armement que les anciens appelaient *κρεμαστά*, *ξύλινα* ou *πλεκτά*², rames, gouvernails, échelles, crocs, mâts, vergues, voiles, *ὑποζώματα*, cordages, *παραρρύματα* ou pavesades, câbles, de tout cela il n'y a plus espoir de retrouver quelque chose. Hérodote nous représente déjà une grande partie des objets en bois, naviguant vers le cap Kolias, sous la poussée du zéphyre, secondé sans doute du courant faible mais constant, qui coule imperceptible du golfe d'Éleusis au golfe Saronique. Il ne reste donc en somme que les objets en bronze, qui promettent d'être relativement bien conservés; les objets en pierre aussi, s'il y en avait, à la condition d'être enfouis dans le fin gravier du fond qui peut les protéger avec efficacité contre l'action de la faune et de la flore sous-marines.

1. P. 288, note, à propos de l'acrotère de navire romain trouvé à Prevesa.

2. Pollux, I, 93. Xénoph., *Econ.*, VIII, 42, 2. Cf. Boeckh, *Urkund.* et 'Εφ. 'Αρχ. *Insc. Nav.*

A part les petites images consacrées au culte, il n'est pas impossible que des ancres en pierre, *εὐναί*, aient été encore en usage. L'ancre de fer toutefois, comme nous l'avons dit, était connue au début du *v^e* siècle, et même la chaîne qui fut définitivement introduite dans la marine au temps d'Alexandre le Grand, puisque Hérodote parle de chaînes de bronze, d'ancres en fer ¹. Mais les ancres de Salamine étaient-elles en fer et à un ou plusieurs bras : ἀμφίβολοι, ἀμφίστομοι, ἑτερόστομοι ² ou en bois plombé ³? C'est une série de questions intéressantes, auxquelles le fond du détroit nous réserve la réponse. La généralisation cependant de l'usage de l'ancre de fer a été retardée dans la marine grecque, puisque le vaisseau colosse d'Hiéron, portait encore quatre ancres de bois ⁴. Aurions-nous encore là chance d'apprendre si les ancres portaient réellement le jas qui forçait le bec de la patte à mordre le fond et sans lequel l'ancre tomberait à plat sans s'accrocher au fond? Les armes des épibates étaient, comme on sait, également construites de métal. Pour ceux-là, les infortunés guerriers, une fois engloutis, ils n'ont plus bougé de la place qui leur fut assignée dans les abîmes. Leur lourde armure avait du moins la vertu d'offrir une résistance à toute épreuve aux éléments destructifs. Quelle serait la joie de l'archéologie, si la panoplie d'un de ces preux revenait à la lumière. On peut s'imaginer le cas que ces belles troupes faisaient de leurs armes. Les fouilles ont prouvé que le bouclier d'Achille n'était pas de pure fantaisie. Et puis les acinaques, les bracelets, les riches parures des guerriers perses dont nous parle Hérodote dans sa description du camp barbare, faisant ressortir le luxe perse, qui doit sans doute

1. Hérodote, IX, 74. Parmi les objets en pierre, des plaques en forme de grands yeux servaient à décorer la proue. On en a trouvé dans le port de Zéa et en réalité elles sont les seuls restes que nous possédions d'une trière. Leurs dimensions varient : 0,465 sur 0,165 et 0,540 sur 0,240. Ces ὀφθαλμοὶ avaient l'iris en rouge et bleu et au centre de la pupille un clou doré qui les fixait sur le navire (*Corp. Insc. Att.*, t. II, 791, I, 68, 75 : ὀφθαλμοὺς κατέαγεν. Cf. Boekh, *Seewesen*, p. 102).

2. Pollux, I, 93.

3. Diodore, V, 35, 4.

4. Athénée, V, 43.

avoir suivi à bord les seigneurs et les princes du sang ¹. Massistios avait une armure toute d'or ². Ariabigne ou Artemvarès qui ont péri à Salamine, devaient en porter de semblables. Tout porte à croire que les trières phéniciennes portaient des objets de luxe ³. Le goût des belles choses était déjà depuis longtemps développé chez les Phéniciens, et il suffit de lire l'Odyssée, pour apprendre de quels objets d'art Sidon était la source, avec quel orgueil Ménélas offre à son hôte Télémaque une coupe ciselée en or, dont les bords étaient en argent, qui lui venait d'un roi de Sidon. Parmi les tyrans grecs de l'Asie Mineure, c'est presque la même chose, et si Vulcain est occupé dans ses ateliers à fabriquer sans relâche agrafes, bracelets, chaînes et colliers : πόρπας τε γναμπτάς θ' ἑλίκας, κάλυκας τε καὶ ὄρμους c'est surtout, après les dieux, pour les Grecs asiatiques.

Une bonne partie des équipages barbares portait des armes grecques; les Egyptiens, des cuirasses ⁴, beaucoup d'épibates des autres nationalités des casques de bronze, des haches, appelées sagares, des masses d'armes ⁵, des piques, de grandes faux tranchantes, de longues trompettes qui ont donné le signal de l'attaque, tout le râtelier d'armes enfin de la marine de guerre d'alors. Mais combien d'autres objets aurait recelé le sable parmi ceux que leur propre poids aurait cloués au fond vaseux : escopes à main pour vider la cale, ἀνελκτῆρια, gueuses de lest, ou saumons de plomb, fers de gaffes, feuilles de doublage en cuivre, que sais-je encore. Et ces riches trières sidoniennes et tyriennes des plus hardis navigateurs du monde

1. Voir sur les richesses perses Eug. Cavaignac, *Hist. de l'Antiquité*, t II, chap. préliminaire : « Le Monde ancien vers 480 ».

2. Hérodote, IV, 83.

3. Hérodote, VII, 190 : χρημάτων τε πλῆθος ἄφθονον, ὥστε Ἀμεινοκλέϊ τῷ Κρητίνεω ἀνδρὶ Μάγνητι γηροσόντι περὶ Σηπιδά μινάλωσ ἡ ναυηγία χρηστὴ ἐγένετο, ὅς πολλὰ μὲν χρύσεια ποτήρια ὑστέρῳ χρόνῳ ἐκθρασσόμενα ἀνείλετο, πολλὰ δὲ ἀργύρεα, θησαυρούς τε τῶν Περσέων εὔρε, ἅλλα τε χρύσεια ἄγαθα χρήματα περιεβίλετο.

4. Id., *ibid.*, 89. Parmi les contingents maritimes, Cypriens, Pamphyles, Doriens, Cariens, Ioniens, Pélasgiens, Eoliens, étaient armés à la grecque. Il ne reste que les Phéniciens, les Egyptiens, les Ciliciens et les Syriens qui diffèrent quelque peu, en armement, des Grecs.

5. Hérodote, VII, 63.

antique, ne pouvaient manquer d'avoir le plomb et le touret de sonde, un loch analogue à ce loch mécanique d'Héron d'Alexandrie ¹ et qui servait à mesurer leurs pas vers Thoulé ou les pays de l'étain, ou des lames de cuivre portant gravée la rose des vents, le rôle de combat ou le cahier de signaux, une carte encore, pareille à cette table d'airain que vingt ans avant la bataille de Salamine le tyran de Milet ² apporta à Sparte, et que les Grecs d'Ionie devaient très probablement aux élèves de Marin de Tyr.

De métal également était construit le « dauphin », mais nul indice qu'il existât sur les trières de Salamine. Cependant, la plus importante, la plus précieuse des découvertes serait celle de l'éperon. Jusqu'à présent nous ne connaissons l'éperon que par des monuments figurés, des monnaies, des vases, des bas-reliefs, et le piédestal de la Victoire de Samothrace, représentant une proue, cruellement mutilé. Une seule proue d'airain retrouvée serait, en effet, une large compensation aux sacrifices qu'aurait imposés l'exploration difficile que nous proposons.

En somme, on le voit, le délicat et très artistique matériel des flottes antiques, ne présentait pas la solidité, les qualités de résistance des monuments élevés sur la terre ferme. Il est bon d'ajouter maintenant l'influence de l'élément liquide sur ces débris, moins destructive que la barbarie humaine, mais à la longue, aussi funeste, pour ne pas se laisser aller à des illusions exagérées et se préparer des déceptions. Le mouvement des eaux, la rouille, l'action de la faune sous-marine ont eu tout le temps qu'il leur fallait, pour exercer leurs ravages sur le piètre matériel que la mer engloutit il y a vingt-quatre siècles. Sur plusieurs points cependant, si nous en jugeons par ce que nous savons en pareille matière, une couche protectrice de gravier et de glaise n'aura pas manqué de couvrir et conserver jalousement des débris qui sont de véritables trésors.

Minoa n'est pas loin pour faire comprendre l'immense tra-

2. A. J. H. Vincent, *Extraits des manuscrits relatifs à la géométrie pratique des Grecs*, Paris, 1844. Voir la restitution de ce dromomètre dans nos *Pages d'archéologie navale*, p. 33.

3. Hérodote, V, 49.

vail que les alluvions ont accompli depuis vingt siècles. Aussi, une exploration superficielle par des scaphandres ne saurait-elle être admise et ce n'est qu'avec de puissants moyens analogues à ceux mis en usage par Bazin à Vigo, que l'on pourra faire une sérieuse recherche. Il faut remuer, gratter bien le fond. Fort heureusement, toutefois, des changements géologiques importants n'ont pas eu lieu depuis des milliers d'années dans le détroit, de grands tremblements de terre, des séismes orogéniques, ou des éruptions volcaniques, capables de provoquer des cataclysmes qui eussent profondément modifié la côte, faire surgir ou disparaître des îles comme récemment encore à Ambrym des Nouvelles-Hébrides et au cours du dernier siècle dans la mer Egée, à l'île de Théra, — Santorin —.

Cependant, une réflexion s'impose. Les anciens n'ont-ils jamais fouillé le fond de Salamine peu profond dans sa plus grande partie? Aussitôt après la destruction de l'*Invincible Armada* en face des côtes hollandaises et anglaises, les marins de la reine Elisabeth ont entrepris avec persévérance et longuement l'exploration de vastes étendues sous-marines pour retrouver les épaves des magnifiques vaisseaux de Philippe II, et cela au xvi^e siècle. Pourquoi, au v^e avant notre ère, au cœur de pays très civilisés, au milieu de populations maritimes d'une grande activité, n'eût-on pas exploré une mer qui couvrirait des restes si riches des escadres barbares, là au moins où les plongeurs pouvaient travailler? Et ce n'étaient pas les habiles plongeurs qui manquaient; Hérodote nous rapporte les exploits du plongeur Skyllies Skionéos, qui au début de la guerre, servait dans la flotte perse¹, plongeur merveilleux, qui, après le grand naufrage de Sépias, retira du fond, avec succès, beaucoup de richesses des Perses, dont plus tard, il déserta l'armée pour se joindre aux Grecs comme nous l'avons déjà mentionné. Le même Hérodote² nous apprend qu'après la

1. Hérodote, VIII, 8 : ἦν γὰρ ἐν τῷ στρατοπέδῳ τούτῳ Σκυλλίης Σκιωναῖος δούτης τῶν τότε ἀνθρώπων ἀριστος ὅς καὶ ἐν τῇ ναυηγίῃ τῇ κατὰ τὸ Πήλιον γενομένη πολλὰ μὲν ἔσωσε τῶν γρημάτων τοῖσι Πέρσῃσι, πολλὰ δὲ καὶ αὐτὸς περιέβαλετο.

2. Hérodote, VIII, 96 : ὥς δὲ ἡ ναυμαχίη διελέλυτο, κατειρύσαντες ἐς τὴν Σαλαμῖνα οἱ Ἕλληνες τῶν ναηγίων ὅσα παύτῃ ἐτύγχανε ἔτι ἐόντα...

bataille, les Hellènes ont repêché toutes les épaves qui flottaient encore dans le détroit ; une grande partie, dit-il, fut poussée par le vent d'ouest hors des passes, et prit la route du cap de Kolias. Mais il y a eu aussi des plongeurs. Plongeurs de navires corps et biens comme celui du roi des Kalyndéens, et plongeurs d'épibates cuirassés comme celui des hoplites athéniens jetés hors du gaillard d'avant de leur trière par les piques des soldats du navire de Samothrace, dont nous avons parlé.

Soyons optimistes. Si nous mettons côte à côte le pour et le contre en vue des fouilles sous-marines, que tout le monde savant réclame, la crainte de ne rien retrouver de tout ce qui, il y a deux mille quatre cents ans, disparut sous les eaux bleues de Salamine, ne saurait l'emporter sur l'espoir d'en remettre au jour une partie. Des études circonstanciées, de grandes explorations d'essai, peuvent, si elles sont conduites avec persévérance, mener à la découverte d'objets d'une grande valeur historique.

Vu et admis à soutenance :

Le 26 août 1914.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

GLOSSAIRE

Abrasion, (ab-radere). s. f. Action d'enlever par grattage. *Géolog.* Sorte d'érosion agissant sur les côtes ou déterminant la formation de terrasses sous-marines. Le géologue de Richthofen se servit, le premier, de ce mot, (créé par la médecine : *abrasion des os cariés*), pour désigner le travail particulier de dénudation produite par la mer sur une côte en voie d'affaissement.

Acinaque, s. m. Voy. Ἀκινάκης.

Acontiste, s. m. Voy. Ἀκοντιστής. ἈΚΑΤ(Ε)ΙΟΣ (ιστός), s.m. Le mât d'artimon. La plupart des commentateurs s'accordent à donner ce nom au plus grand mât et celui d'ἀκίτ(ε)ια aux plus grandes voiles du naviré. Hésychius, appelle « ἀκίτ(ε)ια τὰ μέγιστα ἄρμενα », lesquels d'après Isidore étaient établis au milieu du bâtiment. Toutefois les *Inscriptions navales* distinguent nettement entre grands mâts et mâts ἀκίτιοι et Pollux nomme ἀκίτιον l'artimon. On peut en déduire qu'il s'agit d'une brigantine, voile trapézoïdale envergée sur la corne d'artimon et d'un second mât analogue au mât d'artimon. La marine moderne en Grèce a repris ἀκίτιος pour désigner le mât de misaine, *fore-mast*.

ἈΚΙΝΑΚΗΣ, s. m. Sorte de glaive court à lame peu large, plate et non recourbée, suspendu à la ceinture du côté droit, très en usage dans les armées perses (Hérodote, Xénophon, *Anab.*)

ἈΚΟΝΤΙΣΤΗΣ, s. m. Soldat armé de javelot et exercé à le lancer à distance.

ἈΝΑΚΟΗΤΕΙΝ, [κώπας], v. a. Briser les

rames d'une trière en passant rapidement le long de sa *vogue*. (Appien, « κώπας ἀνέκοπτον οὐ ἀνέκλων », Plutarque, *παρέσυρον*).

ἈΠΟΒΑΘΡΑ, s. f. Planche d'embarquement et de débarquement (Thucyd. IV, 12, *scolie*) ; un ais résistant par lequel on pouvait embarquer ou débarquer à pied sec. On la fixait aux bastingages. D'après Breusing une échelle serait mal appropriée à un embarquement, à propos de navires mouillés ordinairement contre le rivage. Le mot κλίμαξ (littéralement *échelle*), employé parfois au lieu de ἀποβάθρα, n'aurait pas dû être traduit par *échelle*. On clouait sur cette planche des tringles transversales servant de marches et pour empêcher le pied de glisser. Ce sont les κλιμακτῆρες (Euripide, *Hél.*, 1585). Les κλιμακίδες des trières n'étaient que des planches de débarquement (Boeckh, *Urkund.*, p. 125), servant aussi à aborder et grappiner le navire ennemi.

Arbre, s. m. Le mât d'une galère. La terminologie de la marine de galères diffère essentiellement de celle de la marine à voiles. On disait *couverte*, *arbre*, au lieu de *pont*, *mât*, etc.

ΑΡΡΗ! Interjection analogue au ρυπαρὰ! (v.) On s'en servait pour accélérer la *vogue* (Suidas). Crie par le keleuste (v.) toute la chiourme la répétait en chœur.

ἈΣΚΩΜΑ, s. n. Accessoire de la rame, sorte de grande poche de cuir, une outre, qui, adaptée au sabord de nage empêchait les lames de pénétrer dans la trière. Les avirons sortant des

sabords, pour aller à la mer, traversaient ces bourses en cuir dont l'extrémité était percée pour laisser passer la pale et qui se resserraient après autour de la hampe. Les rames retirées, ces sacs pendaient vides le long du navire et empêchaient encore l'entrée des eaux. (v. Jal, *Gloss. naut.*, art. Ἀσκωμα, et Cartault, *Tr. Athén.* p. 157-159, qui a épuisé la question).

ΑΥΤΕΡΕΤΑΙ, s. m. pl., combattants et rameurs à la fois, à bord d'une trière qui n'avait pas sa chiourme au complet. (On retrouve le terme et l'usage dans la marine byzantine. Procop. de *Bello Vandalico*, I, 11, 13-17 : ἐν τούτοις δὴ Βυζάντιοι δισχιλιοὶ ἔπλεον, αὐτέρετοι πάντες).

Bau, s. m. Poutre qui soutient le pont du navire et lie l'un à l'autre les deux côtés du bâtiment, en les empêchant en même temps de se rapprocher. On appelle *maitre-bau* la plus longue de ces poutres, placée à peu près à la moitié de la longueur du navire. Le maitre-bau mesure la plus grande largeur d'un bateau.

Boghaz, s. m. (turc et arabe, très probablement de l'italien *Bocca*). Goulet, canal, embouchure d'un fleuve.

Bonevoglie, s. m. (fr. anc.) Rameur volontaire, s'engageant pour ramer, dans un navire de guerre, contre une solde convenue. « Une galère de *bonovoglies* », de rameurs de bonne volonté (en it. *galera di bonevoglia* par opposition à la *galera forzata* dont les rames étaient maniées par des forçats).

Brigantin, s. m. (Bas lat. Brigantinus, ital. Brigantino, ven. Bergantine). Petit navire de forme de galère, plus petit que la *galiote* (v.), ponté, de 8 à 16 bancs à un seul rameur.

ΓΕΡΡΑ, s. n. pl. Boucliers légers faits de tiges d'osier entrelacées. Ils étaient manœuvrés à l'aide d'une poignée, par la main gauche; munis d'une pointe à leur extrémité inférieure, ils pouvaient se ficher en terre et servir

d'abri. D'après Strabon les γέρρα avaient la forme d'un losange, ρομβοειδῆ.

ΓΩΛΕΟΣ (et Γαῦλος) s. m. Sorte de *hourque* (v.) ou d'*olcade* (v.) pour le transport de grosses cargaisons. *Gaouls* phéniciens ou égyptiens.

Calcet, s. m. (esp. *calcés*, portug. *garcez*, lat. *carchesium*, καρχήσιον). Pièce de bois à l'extrémité de l'*arbre* (v.) d'une galère. Il y avait des ouvertures dans les parties qui regardaient la poupe et la proue dans lesquelles on plaçait des poulies pour la manœuvre des antennes. (Voir Καρχήσιον).

Capion (de proue), s. m. Allonge de l'étrave d'une galère.

Chiourme, s. f. (ital. *ciurma*). Équipage de rameurs d'une galère ou de tout autre grand bâtiment à rames. Cet équipage était composé des forçats et il était enchaîné, ce qui établit une différence entre la chiourme et l'*érétykon* grec, constitué de *thèles*, de *mèlèques*, quelquefois d'esclaves, mais jamais enchaîné.

Comite, (bas lat. Comitatus). Le véritable chef marinier de la galère; tout ce qui était de la manœuvre de la galère le concernait, et le nerf de bœuf à la main il gouvernait les forçats. Le comite embarqué sur la *réale* (v.) s'appelait *comite-réal*. Il obéissait au chef militaire de la galère. C'est le *καλευστής* de la marine antique, avec la différence qu'il accomplissait en même temps les fonctions du κυβερνήτης ou pilote.

Corbeau, s. m. *Corvus*, κόραξ, machine de guerre, perfectionnement du grappin d'abordage, σιδηρὰς χειρὸς. Polybe (I, 22) nous donne la description détaillée du κόραξ qui consistait en un poteau, haut de sept mètres, d'une épaisseur de quatre palmes. Planté sur le gaillard d'avant, il tenait par des cordes une sorte d'échelle qui le dépassait de deux mètres; au moyen d'une poulie on élevait ou l'on baissait cette échelle et on pouvait l'abattre à volonté sur le navire ennemi. Elle s'y accrochait par un fer de forme de *mil*

ou inassue de gymnastique dont le bout s'enfonçait dans le plancher. Par ce pont-levis alors les légionnaires passaient se couvrant de leurs boucliers.

Corredor, m. s. term. géogr. (esp.) Détroit, goulet, ou estuaire resserré comme l'entrée nord du Tage. Le nom a été donné à cette sorte de long couloir par les marins espagnols par analogie de la galerie de proue, *corredor* de *proa*, des galions.

Coursie, s. f. (ital. *corsia*). Couloir large de deux pieds, entre les deux rangées des bancs du navire à rames, pour faciliter le passage de la poupe à la proue dans les galères. Ce couloir existait également dans les trières entre les deux rangées des bancs des thranites et s'appelait *σελῖς*, d'où les termes homonymes usités en paléographie et bibliographie.

Créosotage, s. m. Action d'injecter le bois de créosote, — liquide antiseptique, caustique, extrait du goudron de hêtre, — pour le rendre résistant à l'humidité.

ΔΕΛΦΙΣ, s. m. Masse de fer ou de plomb, en forme de dauphin, hissée à l'extrémité de l'antenne pour le moment de l'abordage. On la laissait tomber sur le navire ennemi pour le couler. Toutefois Pollux (I, 84), place le dauphin sur la proue au-dessus de l'éperon. Ce que nous savons sur cet engin est fort incomplet et vague.

ΔΙΟΑΚΟΣ, s. m. L'appareil sur lequel glissaient les vaisseaux pour passer d'une mer à l'autre par dessus d'un isthme. Celui de Leucade était célèbre dans l'antiquité (Strabon, Thucydide). Il consistait en une seule file de madiers ajustés bout à bout, enduits de matière gluante.

Dauphin, s. m. Voy. *Δελφίς*.

Defourneler, v. a. Délier la rame fixée au banc de la galère avec le *fourneladou* (v.).

Delhis, s. m. pl. Cavalerie légère turque avant l'introduction de la tactique européenne dans les armées du sultan.

Double-Enders (Biprora nav. *Am-*

phisdrome) s. m. Canonnière à roues la poupe aussi effilée que la proue pour marcher de l'avant ou de l'arrière avec la même rapidité, — construite pour les étroits confluent et les *bayous* du Mississippi (guerre de Sécession).

Drakar, s. m. (dans l'usage *singulier*, quoique en réalité *pluriel* de *Drakr* ou *Drake* scandinav. en relation évid. avec *Draco*, *Δράκων*, serpent). Nom donné par les Normands à leurs navires de guerre à cause de la forme de leur proue.

Dromon, s. m. Navire de guerre byzantin à rames, et d'une grande rapidité. Procope (de Bello Vandalico, I, 11, 13-17) nous donne à peu près sa définition : « ἦσαν δ' αὐτοῖς καὶ πλοῖα μακρὰ, ὥς ἐς ναυμαχίαν παρεσκευασμένα..., μονήρη μέντοι καὶ ὀροφὰς ὑπερθεὶν ἔχοντα, ὅπως οἱ ταῦτα ἐρέσσοντες πρὸς τῶν πολεμίων ἤμιστα βάλλοιτο : Δρόμωνας καλοῦσι τὰ πλοῖα ταῦτα. Πλεῖν γὰρ κατὰ τάχος δύνανται μάλιστα ». Léon le sage (*Tactiq.* XIX, 1) croit à tort que ces navires ne différaient pas des trières : τῶν ποτὲ λεγομένων τριηρῶν νῦν δὲ δρομῶνων καλουμένων. L'équipage variait de 100 à 300 hommes (Léon *Tact.* XIX, Const. Porph. *Cerem.*). Ils portaient tout une machinerie à l'avant pour lancer le feu grégeois.

Drongaire, s. m. (gr. moy. âge *δρουγγάρης*, bas lat. *Drungarius* classis). Commandant d'une flotte, de *drungus*, *globus militum*, gros de soldats (Végèce. Comp. Léon, *Tact.* : *δρουγιστί*, en rangs serrés, en masse).

ΕΓΚΩΒΟΝ, s. n. La partie du plat-bord garnie des rames. Dans la trière non seulement le plat-bord portant les tolets, mais toute la partie du flanc du navire d'où sortaient les rames.

Embolon, s. m. — 1. *Ἐμβολον* et *ἐμβολος* v. *éperon*. — 2. Term. tact., *ordre de chasse*.

Embossage, s. m. Action d'embosser, c'est-à-dire, placer un navire dans une position qu'il ne pourrait garder retenu seulement par les ancres de proue. On y arrivait par un fort cor-

dage, qu'on amarrait à un des câbles du navire, et qu'on faisait venir à l'arrière du bâtiment où il était raidi pour que le vaisseau présentât son flanc à une direction voulue.

Embouteillage, s. m. Le mot est passé dans l'usage maritime depuis la guerre hispano-américaine et les événements de Santiago. Il signifie l'action d'obstruer l'issue étroite d'un port ou d'un golfe, en coulant dans le goulet un gros bâtiment pour rendre impossible la sortie d'une escadre.

Eperon, s. m. Partie saillante, garnie d'une pointe ou recouverte de métal, en avant de la proue d'un navire. Il y avait plusieurs sortes d'éperons dans l'antiquité. L'éperon de la galère moderne n'est pas l'*embolon* ou le *rostre* des anciens, un dard placé ordinairement sous l'eau et destiné à percer le flanc du navire ennemi. C'est une flèche de bois de sapin, fixée au-dessus de la flottaison à la face extérieure du *capion* (v.) de proue, supportée par une courbe désignée sous le nom de *taille-mer*. Elle pourrait être retranchée, sans que la défense ou la solidité de navire en souffrit. Dans les temps modernes et pendant la guerre de Sécession plusieurs *rams* (v.) portaient des éperons en fonte, lourds engins, fixés à l'étrave, qui ne constituaient pas réellement une sérieuse arme d'attaque. L'*embolon* du v^e s. av. J.-C. restait type de cette arme formidable.

Épibates, s. m. pl. (Ἐπιβάται). Soldats embarqués, constituant la garnison du navire, les divisions de l'abordage ou les compagnies de débarquement d'une flotte. Sur le rôle de ces soldats marins, voir Thucydide, VII, 61, 67, 70, et en général les faits de combat dans le g. port de Syracuse.

Ἐπισείων, s. m. Sorte de flamme. Le mât était surmonté d'une hampe ou petit mât de pavillon (ἄρρακτος) sur lequel flottait une flamme; c'était l'*ἐπισείων* (Pollux).

Epontilles, s. f. (ital. *Puntello*). Pilier de bois ou de fer qui sert à supporter le pont du navire comme

une colonne ou une caryatide supporte une corniche.

Épotide, s. f. pl. (Ἐπωτίς). Pièces de bois placées sur les joues d'un vaisseau en guise d'oreilles et parallèlement à l'éperon pour servir de défense au navire contre les chocs violents pendant le combat. Lorsqu'une des épotides servait à suspendre les ancres on l'appelait ἀγκυράια ἐπωτίς : « Οἱ δ'ἐπωτίδων ἀγκυραν ἐξανήπτων ». La marine moderne en Grèce a repris le mot sous cette dernière acception ainsi que pour signifier les porte-manteaux ou potences servant à hisser les embarcations.

Erétikon (Ἐρετικόν), s. n. Voy. Chiourme.

Espalier, s. m. (fr. anc. provenc. bas lat. *spadularius*). Rameur maniant la poignée de la première rame de la galère, attachée au tolet le plus voisin de l'*espale*, c'est-à-dire de la partie du pont comprise entre les premières rames et l'entrée du *tabernacle*, château d'arrière. Analogue au τοίχρχος, maître de bordée.

Étambot, s. m. Forte pièce de bois élevée à l'extrémité de la quille d'un vaisseau et terminant l'arrière de sa carène. On y suspend le gouvernail par des pentures de fer.

ERNH, s. f. Ancre primitive, c'était une grosse pierre en forme de tronc de pyramide, trouée et liée aux câbles, qu'on jetait à la mer, pour arrêter le navire. Hom. II., 436 : Ἐκ δ' εὐνάς ἔβαλον, κατὰ δὲ προμνήσι' ἔδρσαν : ils jetèrent les pierres (ancres) et attachèrent les amarres de la poupe. On voit une série très variée δ' εὐναὶ dans la collection d'antiques du Pirée.

Fanal de commandement, s. m. (Phanal, Φανός). La grosse lanterne qui hissée à la tête du mât de la galère capitane ou réelle (v.) ou placée sur la poupe du vaisseau amiral était le signe du commandement pendant la nuit, comme le pavillon pendant le jour. Ce riche fanal était la marque du chef d'une escadre.

Fourneladou, (provenç.) s. m. (ital. Fornello de remo, *Frenum*). Nom d'un cordage attaché au banc d'une galère, et au moyen duquel on tenait hors de l'eau la rame qu'on ne voulait pas rentrer dans le navire, quand on avait cessé de voguer. Au moyen de fourneladou les rames se tenaient haut comme des ailes ouvertes, ou plutôt comme les ailes du cygne. C'était l'aspect du navire. A chaque banc il y avait un crampon de fer auquel était fixé ce cordage, dont un bout était garni d'une cheville. On en entourait plusieurs fois le genou de la rame.

Fournellées, a. f. pl. Les rames liées au banc de la galère avec le *fourneladou* (v.) prêtes à s'abattre sur l'ennemi.

Fuste (*Fusta*, du bas latin *Fustis*, bois et par métonymie navire), s. f. Petite galère de pirates.

Gabie, s. f. (ital. *Gabia* et *Coffu*). Cage, faite de barrots croisés, au sommet de l'*arbre de maître* (grand mât) de la galère, pour des vigies ou des combattants. Elle avait quelque analogie avec la hune des navires plus modernes. Sous le nom *xylocastron* très usitée dans la marine de Byzance, d'où elle provient.

Galéasse (et galéace) s. f. Grosse galère cataphracte, d'un déplacement dix fois plus grand que celui d'une galère, avec soixante-dix bouches à feu. Elle avait dix forçats par rame et par banc. Beau modèle au musée du Louvre.

Gaillard, s. m. (étymol. incert.) *Gaillard d'avant*, *gaillard d'arrière*. Planchers partiels qui ne recouvrent que les extrémités du pont supérieur d'un bâtiment, très analogues aux *παρεχειρσεις* des anciens. Ils ont remplacé les châteaux de la marine du moyen âge. Rabelais dit (*Pantagr.* IV, 33) : chasteau-gaillard.

Galère, s. f. ital. *galéra*, bas lat. *Galéa*, bas gr. *Γαλέα*, et *Γαλία* (Emp. Léon), vieux fr. *galée* gr. mod. *γάλιον*. Le mot *Γαλέα* procède de *Γαλήν*, belette, et beaucoup plus de *Γαλέος*, le poisson dit *espaddon*. Bâtiment de

guerre à rames et à plusieurs rameurs par banc et sur le même aviron. Ce fut le principal instrument de domination sur mer, du moyen âge à l'avènement de la marine à voiles. Maquettes au Louvre, au *Muséo Naval* de Madrid, et dans l'arsenal de Venise.

Galion, (bas lat. *Galeo*). Navire de construction mixte, du x^v^e siècle. Il tenait du vaisseau rond et de la galère (v.), dont il n'avait pas pourtant la longueur. Les petits galions bordaient des avirons. Mûture : trois et quelquefois quatre mâts debout. (V. Bartol. Crescentio, « *Nautica Méditer.* ». A. Jal. *Gloss. Nautique*). Dans le xvi^e siècle les galions espagnols atteignent 1.000 tonnes. Riche collection de maquettes et d'estampes dans le *Muséo Naval* de Madrid.

Galiote, s. f. (bas lat. *galeota*, *galeida*, gr. moy. âge *γαλιότα*, *μεσοκάτερον*). Petite galère de seize à vingt-cinq rames à trois rameurs par banc, très usitée dans les flottes ottomanes du x^v^e et xvi^e s. C'est à tort que le Père Fournier (1643) la rapproche de l'antique trière.

Gaoul, s. m. sorte de bâtiment de charge. Voy. *Γωλέος*.

Gaule d'enseigne, s. f. Le bâton de pavillon à l'arrière du navire (voy. *στυλὶς*) n'ayant aucun rapport avec le *mât à pibles*.

Ghera, v. n. pl. voy. *Γέρρα*.

Héméroscope, s. m. *ἡμεροσκόπος*. Vigie, homme chargé à terre de surveiller le large pendant le jour, la *vedette*.

Holker, s. m. (scandinav. *Holk*), canot ou petit navire fait d'un arbre creusé). Petit bâtiment de guerre sur lequel les corsaires Normands remontaient les fleuves, là où leurs plus grands navires ne pouvaient naviguer; c'est sur des holkers qu'ils sont venus en 886, jusqu'à Paris en ravageant toute la vallée de la Seine.

Hoplomachie, s. f. *ὀπλομαχία*. L'art de combattre en armes.

Hoplomaque, s. m. *ὀπλομάχος*. Maître d'armes, un des principaux

fonctionnaires de l'éphébie à Athènes.

Hourque, s. f. (esp. *Urcá*). Gros bâtiment de charge, à fond plat, l'avant et l'arrière arrondis. Très en usage en Hollande ce navire d'aspect primitif semble donner une idée du γωλεός, sinon de l'olcade (v.).

Inlet, s. m. (mot angl.) Bras de mer qui s'enfonce dans les terres. Très fréquent sur la côte orientale des Etats-Unis sert d'entrée aux lagunes. Dans ces *inlets* plus d'un engagement naval eut lieu pendant la guerre de Sécession.

ΙΣΤΟΔΟΚΗ, s. f. D'après Suidas : Ἰστοδόκη ἡ ὑποδεχομένη τὸν ἱστόν; d'après Eustathe, plus spécialement, la pièce de bois placée à la poupe sur laquelle on inclinait le mât (voy. Mesodme) : Εὐλον κατὰ πρύμναν, καθ' οὗ κλίνεται ὁ ἱστός.

ΙΣΤΟΘΗΚΗ, s. f. voy. ἱστοδόκη.

Jas, s. m. (étymol. incert.). Partie de l'ancre, au dessous de l'organeau (l'anneau où l'on attache le câble) et au bout de la tige. Traverse composée de deux pièces de bois ou de fer accolées et liées, qui, étant dans un plan perpendiculaire à celui des pattes, contraind l'ancre à mordre par un de ses becs le sol sur lequel elle est tombée.

ΚΑΡΧΗΣΙΟΝ, s. n. signifie la même chose que *calcet* (v.); quelquefois par extension la construction, qui en forme de corbeille ou de vase, entourait ou surmontait le calcet, une sorte de hune. Eustathe, (*Odyss.* T.) dit tout simplement : « Τὰ ἄκρα τῶν ἱστῶν καρχήσια », les identifiant avec la flèche ou même la pomme du mât.

ΚΑΤΗΡΗΣ (καῦς), adj. Se dit du navire qui, les rames dehors, se tient prêt au premier signal pour s'élancer.

Kéleuste, s. m. (on écr. aussi *céleuste*). V. Κελευστής.

ΚΕΛΕΥΣΤΗΣ, s. m. Officier commandant la chiourme sur un bâtiment à rames de la marine antique, analogue au *comile* (v.) de la marine des galères.

ΚΥΒΕΡΝΗΤΗΣ, s. m. Capitaine ou pi-

lote. Premier officier marinier, commandant technique de la trière, le triérarque, chef militaire, n'étant pas obligatoirement un homme de mer. Le κυβερνήτης n'était pas dans les trières ce que dans les galères vénitiennes étaient le *governator di galera* ou le *sopracomito* (v.) qui réunissaient dans leurs mains doubles fonctions, et il serait le *comile* (v.) s'il exerçait en même temps les fonctions du *keleuste* (v.). Il était le second mais c'est sous sa direction qu'on naviguait. Entre triérarques et pilotes existait la même différence qu'entre officiers blancs et officiers bleus de la vieille marine royale de France. Les premiers étaient les directeurs du combat, les seconds détenaient l'art nautique.

ΛΙΒΥΡΝΙΚΑΙ, a. f. pl. Voy. *Liburne*.

Liburne, s. f. (Λιβυρνίς). Bâtiment à rames (en un seul rang de rames) à deux rameurs par banc. D'après Zosime, « les vaisseaux liburniens, aussi rapides que les pentécontères, étaient moins grands que les trières, qui sont hors d'usage depuis de longues années ». D'après Appien « les Liburniens » étaient une peuplade d'Illyrie qui désolaient la mer et pillaient les côtes avec des navires légers et rapides.

Lidi ou **Lido** (ital.), s. m. Nom donné aux rangées d'îles basses et marécageuses qui séparent une lagune de la mer.

Lochos, s. m. (Λόχος). Troupe d'infanterie analogue à la compagnie d'aujourd'hui. Le nombre de combattants dont il se composait différait sensiblement selon le système militaire, athénien, spartiate ou macédonien, auquel le *lochos* appartenait. Il était commandé par le λοχαγός.

Mailletage, s. m. Action de garnir de clous à large tête toute la partie immergée d'un navire.

Main de fer, s. f. (σιδηρά χεῖρ). Le grappin d'abordage. C'est le devancier du *corbeau*, qui n'était qu'une combi-

naison ingénieuse de la *main de fer* et de l'ἀποβάρη (v.).

Maitre de hache, s. m. Le directeur de constructions navales. On écrivait : *Maitre dache* ou *maistre datche*, aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, pour désigner les maîtres charpentiers des chantiers navals.

Mesodme, s. f. Voy. Μεσόδμη.

ΜΕΣΟΔΜΗ, s. f. Pour dresser ou baisser le mât on pratiquait une ouverture qui traversait les baux (v.) et le pont situés à l'arrière du navire. Des madriers, aujourd'hui *épontilles* (v.), soutenaient par dessous les baux ainsi tranchés. Cette sorte de fosse ou de cage pour le mât se nommait μεσόδμη (Apollonius de Rhodes) ou ἱστοθήκη (Hésychius) et parfois ἱστοδόκη (Apoll. de Rh.). Le mât une fois abaissé devait avoir la tête appuyée sur un bilot ou madrier muni d'une fourche à son extrémité.

Minium, s. m. Oxyde de plomb, d'un rouge-jaune éclatant. Le minium des anciens, μίλτος (Hérodote) était le produit de la combinaison du mercure avec le soufre (*cinabre*, κιννίβαρι).

Monitor, s. m. Puissante batterie flottante fortement cuirassée et à tourelles, créée aux États-Unis pendant la guerre de Sécession, d'après les plans du Suédois Éricsson (1803-1889).

Navarque, s. m. Navarchus, ναύαρχος, ὁ τῶν νηῶν ἄρχων (Suid.). Commandant d'une escadre ou d'une flotte. Le mot est usité chez les Spartiates. La flotte athénienne était sous le commandement des στρατηγοί.

Olcade, s. f. (ὀλκίς). Bâtiment de charge. Nous n'avons aucune notion précise sur la capacité et la forme de ce navire. Ses œuvres mortes, d'après les témoignages qui existent, devaient être considérables. C'était une sorte de *hourque* (v.). Par opposition aux navires de guerre longs on appelait les olcades *navires ronds*, στρογγύλα πλοῖα. Hésych. : Ὀλκίς πλοῖον, ναῦς φορτηγός. Jal n'admet aucun rapport

entre le nom Hourque et Ὀλκίς. Hourque d'après lui est une continuité du Holk scandinave.

Orosange, s. m. (mot perse). *Orosange du grand roi* : bienfaiteur du grand roi (ὀροσάγγης). Le plus grand titre conféré en Perse pour des services militaires éclatants.

Ortas (turc, le milieu), s. m. pl. Les régiments des Janissaires.

ΠΑΡΑΒΑΗΜΑΤΑ, s. m. pl. (Xénophon) et plus souvent παραρρύματα (*Inscr. Nav.*). Des bandes de cuir, τρίχινα, ou de toile, λυυκά, servant, dans les trières cataphractes, à fermer les grands sabords derrière lesquels étaient assis les thranites, et à préserver ceux-ci des traits lancés par l'ennemi. Παραρρύματα παραβάλλειν : l'expression technique qui désignait la manœuvre par laquelle on abaissait ces agrès aussitôt le branle-bas de combat sonné.

ΠΑΡΑΡΥΜΑΤΑ, s. sg. pl. Voir Παραβάλλειν.

ΠΑΡΕΞΕΙΡΕΣΙΑ, s. f. Littéralement, lieu hors (des bancs) de nage. Les parties du pont nommées ordinairement *gaillards d'avant* et *d'arrière* étaient comprises dans le mot παρεξειρσία. Sur le sens de ce terme cf. Polyen. *Strat.*, III, xi, 14. Thucyd., IV, 42 et VII, 34.

ΠΕΡΙΘΡΑΝΟΣ, s. m. Balcon étroit tout le long δ' ἔγκωπον (v.) à la hauteur des rames thranites dont il supportait les tolets. Il servait aussi de plate-forme aux épibates dans certains cas d'abordage. Beaucoup des monuments figurés donnent une idée de περιθρανός.

ΠΡΟΕΜΒΟΛΙΣ, s. f., appelée également προέμβολος προέμβολον (Lexicogr.) et προεμβόλιον (*Inscr. Nav.*). Petit éperon placé, au dessus de l'engin d'attaque principal, à l'extrémité supérieure de l'étrave (*Monum. fig.* et Pollux), ayant surtout pour fonction d'arrêter le navire une fois le coup d'éperon porté et ne pas le laisser s'engager profondément dans la plaie qu'il ouvrait dans le flanc du navire attaqué.

ΠΡΟΤΟΜΗ, s. f. La figure de proue.

Dans les navires de guerre primitifs tout l'avant affectait la forme d'une tête de fauve. (Suidas, Apoll. de Rhodes).

Palade, s. f. Le coup d'aviron ou plutôt de la *palamante* (v.) dans l'eau et par extension l'espace parcouru par une galère entre deux coups d'aviron. *Parcourir tant de palades*. Cet espace était presque de dix mètres.

Palamante, s. f. (catalan *Palament*, ital. venit. *Palamento*. Ταρὸς ou Ταρὸς, lat. *remigium*). Les rames, l'ensemble, la totalité des rames d'une galère. (Pantéro-Pantéra, *vocabul. naut.* [1614] : « Palamento è l'università di remi »).

Pamphyle, s. m. (πάμφυλος). Navire que les critiques supposent avoir été inventé dans la Pamphylie; le nom d'ailleurs s'y prête. C'était un navire à rames de la famille des dromons dont l'équipage atteignait cent quarante hommes (Const. Porph.).

Panne (en), l'état où est un navire, lorsque, une partie de ses voiles tendant à le faire aller en avant, et l'autre partie le poussant vers l'arrière, il reste presque immobile, dérivant un peu mais ne faisant pas de route. *Mettre, rester ou être en panne* : s'arrêter sous voiles dans une disposition telle que le navire reste en place, ἀνὰ πωχεύειν (Suidas).

Paranza, s. f. Bateau de pêche napolitain.

Pavesade, s. f. (ital. *Pavesada*). Étoffe, toile étendue le long du plat-bord pour cacher à l'ennemi le pont du navire et protéger forçats et arquebussiers, anciennement c'était une rangée de boucliers ou pavois placés autour du navire pour faire un rempart aux combattants. Les pavesades de galères ont une certaine analogie avec les *παρχελάματα* (v.) de trières antiques.

Phénicie, s. f. v. Φοινικίς.

Pilote, s. m. (étym. incertaine). On traduit ordinairement par ce mot le t. gr. κυβερνήτης (v.). C'est conforme au sens de ce mot pendant le x^e et xvi^e siècle (*pitote de nef*). Il ne faut pas le confondre avec le sens actuel

du mot *pilote*. Il y avait au moyen âge des *pilotes hauturiers*, qui à côté d'une étude particulière des côtes, des ports, des courants, tâchaient d'acquérir des notions d'astronomie pratique et de tout ce qui touche la conduite du navire au large. Dans chaque navire de guerre le capitaine était le premier, le pilote le second mais en réalité le chef marinier du bâtiment.

Protocarave, s. m. (byzant. πρωτοκάραβος). Premier ou patron de κάραβος, navire. Le directeur de manœuvre et de navigation dans un dromon (v.) ou dans un autre bâtiment de guerre. Officier que l'on peut comparer au comite (v.) des galères sinon au κυβερνήτης des trières ou au pilote (v.) de nef. Cependant d'après Léon (Tact.) ces officiers marins étaient de simples maîtres de timonerie : Δύο κυβερνήται τῶν τοῦ δρόμωνος αὔχενῶν (des barres du gouvernail) οὓς καλοῦσι καὶ πρωτοκαράβους.

Prorate, s. m. πρωράτης (Xenoph.) *L'homme de l'avant*, mais plus particulièrement dans la marine antique le gradé commandant à l'avant du navire, le « maître d'équipage ».

Ram, s. m. Navire de guerre cuirassé et à éperon, avec longue batterie centrale fortement blindée. Très bas sur l'eau. (Créé pendant la guerre civile des États-Unis par les Sudistes. Modèle au Louvre, Mus. de la Mar.)

Rambate (esp. *Arrombada*, étym. incertaine) s. f. Sorte de châtelet, quelquefois de simple plate-forme, élevé à la proue d'une galère, au-dessus de la batterie. C'est sur la rambate qu'on rangeait en bataille le meilleur de l'infanterie d'une galère. Très analogue au ψευδοπάτιον des dromons byzantins du ix^e siècle, faux plancher élevé au-dessus du *siphon*, qui lançait le feu grégeois. C'était bastingué pour la protection des combattants (Emp. Léon).

Ramberge, s. f. francisation de l'angl. Row-Barge (Row, ramer, Barge, barque). C'est la galère anglaise, du x^e au xvii^e siècle, vaisseau naviguant à

voiles et à rames, de forme longue, plus étroit que les galères et d'une vélocité extraordinaire, approprié à la mer qu'il parcourait.

Réale (lat. *Regalis*), s. f. galère-amirale, dénommée ainsi non seulement quand elle portait le roi, mais même quand elle arborait le pavillon du *général des galères*. Dans la marine vénitienne la *réale* bat pavillon du *generale da mar*. Les galères de commandement se divisaient en *réales*, *capitanes* et *patrones*.

ΡΟΘΙΟΝ, s. n. Le contraire de la vogue sourde qui ne fait pas de bruit. Nage accélérée et bruyante. En usage dans toutes les époques de la marine à rames des anciens. (Voy. Dion Cassius, LXXXVII, 53. Cf. Appien *Pun.* 123).

ΡΥΗΑΠΑΙ, interj. Cri poussé par les rameurs pour s'exciter (Scol. Aristoph. ἐπιψοθεγμυ ναυτικών παρασκευαστικών κοπηλασίαις). On disait aussi « τὸ ρυπαῖ » pour signifier « les rameurs ».

ΣΑΓΑΡΙΣ, s. f. Hache de combat (Hérodote, Xénophon, *Anab.*) à manche long, en usage dans les armées asiatiques.

Sopracomite, s. m. (venit. *sopracomito*). Officier supérieur au comite et dans la marine de Venise capitaine de galère (bas grec Σοπρακόμης). C'était un triérarque, mais en même temps commandant marinier de son bâtiment.

ΣΤΑΔΙΑΣΜΟΣ, s. m. Guide de cabotage chez les anciens, analogue aux routiers et aux portulans plus modernes. Il indiquait les distances par stades d'où son nom. On disait σταδισμός ou περίπλους : περίπλους τῆς μεγάλης θαλάσσης (Méditerranée).

ΣΤΥΛΙΣ, s. f. (et στύλισκος d'après Eustathe). Étai, soutenant l'aphlaste et portant la flamme (v. gaule d'en-seigne).

Scaloccio, (ital). s. m. dans l'expr. *Remo di scaloccio* (étymol. incert). La grande rame de galère manœuvrée par cinq et dans les plus grandes unités par sept forçats. (La langue de la marine des galères était un com-

posé de mots castillans, catalans, provençaux, vénitiens, en usage chez tous les peuples maritimes de la Méditerranée. Grands vestiges dans le vocabulaire des marins grecs et turcs).

Scier, v. a. (ital. *sciare* (gr. vulg. σιῶω du venit. *siare*). Nager à culer, πρόμναν κρούειν, ramer de façon que le navire fende les eaux par la poupe.

Sensile ou **Senzille**, n. f. Galère ordinaire. On désignait sous ce nom dans les flottes de galères les unités ordinaires, celles qui n'étaient ni réales ni capitanes, ni patrones et avaient cinq rameurs seulement par banc.

Stratitide, s. f. Στρατιώτης, ἰδός (Xen. Thuc.) Transport de guerre autrement *hoplitagogue*, ὁπλιταγωγός, navire propre à transporter des troupes ou des munitions.

Tacticos, s. m. pl. Les soldats de l'armée régulière formée en Grèce par le général Fabvier pendant la guerre de l'Indépendance par opposition aux *armatotes* dont les bandes se servaient de la vieille tactique des estradiots. Le mot grec est *τάξις*.

Talar, s. m. Le support de la palamante (v.) composé de deux poutres latérales, reposant par leurs extrémités sur deux fortes traverses, les *jougs*, — joug de poupe et joug de proue. — La galère moderne n'était pas un rectangle et affectait, comme tout corps flottant destiné à fendre l'onde, la forme d'un fuseau ; les rames de longeur égale étant posées sur une préceinte, qui se courbe à la façon d'un arc, les rameurs rapprochés de la poupe ou voisins de la proue, n'agissant pas sur le même bras de levier que les rameurs du centre, on a posé sur le bord fuyant du navire un cadre rectangulaire destiné à offrir aux rames un point d'appui qui était partout à une distance égale de la ligne médiane du navire. Ce cadre était soutenu au dehors par tout un assemblage de supports. Une galère de six mètres de largeur au *maître bau* (v.) était surmontée d'un talar large de huit mètres.

Les anciens préféraient à cette manière, de munir leur trière, qui d'ailleurs était plus rectangulaire, de rames décroissant en longueur des extrémités au centre.

Tarros, s. m. Voy. *ταρρός*.

TAPPOΣ ou **TAPΘOΣ**, s. m. L'ensemble des avirons rangés et attachés aux tolets « comme des ailes sur chaque bord du navire » (Suidas). V. Palamante.

Taxiarque, s. m. (*ταξιάρχος*). L'officier le plus haut gradé, après le stratège, dans les armées grecques, chef d'une *τάξις*, et à Athènes d'une tribu, c'est-à-dire du contingent fourni par la tribu.

TEAEA, s. n. pl. du *τέλος*, peloton, bataillon ou toute autre division de troupe : *τὸ τῶν ἱππέων τέλος*; plus usité pour la cavalerie que pour les autres armes. *Κατὰ τέλεα*, expression tactique.

TPATA (gr. mod.) s. f., provient très probablement du *Tarta* (bas lat). autrement *Tareta*, *Tareda* et *Tarida*, qui en somme n'était qu'un navire long à rames (v. Marino Sanudo, *Secreta fidel.*, liv. II, part. IV, ch. II) actuellement un bateau de pêche à rames, en usage dans la mer Égée, surtout dans le golfe de Laconie. Voy. *Tarete*, dans C. Veludo, *Cenni storici sull' Arsenal di Venezia*, p. 40.

TPHPAYAHΣ, s. m. Le joueur de flûte à bord de la trière, qui, de sa musique fortement rythmée soutenait les rameurs dans leur fatigant travail et guidait la vogue cadencée.

TPHPHKON, s. n. L'air joué par le *τερηροκύλης* (V.) pendant la durée de la vogue pour exciter et encourager les rameurs et surtout pour rythmer leur nage.

ΥΠΟΖΩΜΑ, s. n. Préceinte de corde superposée à la préceinte de bois; en général, le câble dont on entourait un

navire pour donner plus de cohésion, à sa membrure.

ΦΟΙΝΙΚΙΣ, s. f. La flamme portée par les navires de guerre antiques au bout du mât ou de *stylis* (v.) Elle s'appelait ainsi à cause de sa couleur rouge. Les anciens avaient la flamme, le guidon ou le pavillon amiral, le *σημῖον* (Hérodote, J. César) mais ils ne paraissent pas avoir ce que nous appelons aujourd'hui les *couleurs*, les *pavillons de nation*, la *grande enseigne* ou *pavillon de poupe*, si ce n'est les Romains qui commencèrent à en faire usage par leur *aquila*. Dans la marine grecque de nos jours on appelle *φοινικίς* le pavillon des poudres (Onomastikon de la mar. roy. grecque, p. 85).

Vikings, s. m. pl. ou *rois de la mer*. Chefs de corsaires scandinaves, qui du *x^{ie}* au *xiii^e* siècle ravagèrent toutes les contrées maritimes de l'Europe.

Vogue, s. f. (*εἰρεσία*), nage, action de ramer, « nage vigoureuse » (esp. *Boga* et *Bogada*; variantes de *Voga*, étymol. incert). Elle signifie également l'ensemble des rames d'un navire, le *ταρρός* (v.) ou *palamante* (v.).

XPATΣIΣ, s. f. Le grappin. Petite ancre à quatre bras ayant devancé l'ancre à jas, mais toujours en usage dans les grosses barques.

Xyston naumachon, (*ξύστον ναύμαχον*, Iliade), s. n. Longue poutre fixée aux bouts et pendant au mât en manière de vergue. Quand les navires s'abordaient on mettait en branle cette sorte de bélier qui abattait les soldats et perçait les vaisseaux. Nous n'en trouvons des vestiges que dans la marine d'Homère et la marine des liburnes (Végèce, V, 15, Monum. fig. *Vase d'Agriente*, décrit par Raphaël Politi, 1837).

INDEX

DES NOMS HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES¹

- Abdères, 272.
Aboukir, 197.
Abou Simboul, 96.
Abronychos, 195.
Abrotonne, 176.
Abydos, 47, 172, 191, 200.
Acarnanie, 193.
Achéménès, 160, 163, 274.
Acheménides, 163.
Achille, 397.
Acre, 143.
Acrocorinthe, 196.
Acropole, 50, 85 (prise de l'), 269.
Actium, 102, 170, 388.
Adévès, 292.
Adige, 194.
Adimante, 166, 185, 270.
Adulis, 146.
Aegaléos (mont), 37, 50, 327.
Aegos-Potamoi, 26, 183, 318.
Afrique, 144, 198.
Agathocle, VIII, 109, 112, 198.
Agamemnon, 99.
Agésilas, 165.
Agrippa, 22.
Aigues-Mortes, 257.
Ajax, IV, 234.
Akté, 264, 279.
Alalie, 272.
Alavandes (roi d'), 212.
Alcibiade, 162, 186.
Alexandre (d'Amyntas), 9, 47.
Alexandre, II, p. 6, 49, 142, 198.
Alexandrette, 42.
Alexandrie, III.
Alger (vice-roi d'), 369.
Ali-pacha (amiralissime de Selim II), 142.
Amazones, 359.
Ambelaki, 238 (baie d'), 289, 334.
Ambracie, 134.
Ambrym, 400.
Aminias, 12, 14, 227, 350, 378.
Aminoclès de Corinthe, 53.
Amistris, 190.
Amonius (le philosophe), 187, 188.
Amphialé, 245, 247.
Anactoriens, 135.
Andalousie, 371.
Androdamas, 354.
Andros, 376.
Angleterre, 111, 125, 179.
Anguités (î.), 291.
Annibal, 173, 174.
Antagoras, 372.
Antikythéra, 64, 387, 391.
Antirrhion (château de Roumélie), 106.
Antoine, p. II, 22, 170.
Antonin le Pieux, 188.
Aphètes, 108, 209, 210, 211.
Apollon (Daphnéphore), 355.
Apollon (sanctuaire d'), 149, 181.
Apriès (pharaon), 146, 147.
Arabes, 369.
Arabie, 121.
Aranjuez, 163.

1. Les numéros des pages suivis de la lettre *s* (suivantes) marquent les endroits où le personnage, le pays ou l'événement cités sont particulièrement étudiés.

- Arapis**, 324, 325.
Arcadiens, 135.
Arcteus, 293.
Ardée, 84.
Arès, 182.
Arginuses, 26, 198, 316.
Argiopion, 28.
Argo, 210.
Argonautes, 211.
Argos, 123.
Ariabigne, 160, 163, 334 (mort d'), 364.
Aridolis d'Alavandes, 190 (ord. de bat.)
Ariomarde, 161, 190 (ord. de bat.).
Aristagore (tyran de Milet), 141, 148, 150.
Aristide, 19, 176, 182, 286 295, 363.
Ariston, 75.
Aristonique (pythie), 182.
Aristote, 178.
Armada (Invincible), 207, 371.
Armée (grande), 207.
Aromes (côte des), 97.
Arpagos, 272.
Arpedoni (îlot), 35, 138, 237.
Arsame, 161, 190 (ord. de bat.).
Artabane, 150, 203.
Artabase, 112.
Artachée, 173.
Artame de Bactres, 161.
Artapherne, 43, 143, 192.
Artaque, 143.
Artaynte, 379.
Artaxerxès, 18, 20, 192.
Artemis, 228.
Artemise, 8, 106, 164, 173, 359.
Artemision, 47, 101, 211, 217, 331.
Artemvarès, 161, 243.
Artyvios, 9, 142.
Arundel (lord), 387.
Arvad (île d'), 143.
Asie, 144.
Asie (Mineure), 42, 43, 191.
Asonidès, 201.
Asopos, 234, 322.
Assos, 192.
Atalante (Talandonisi), 241.
Athéna, 179, 182, 337 (temple d'), 127.
Athéna (Skiras), 238, 250.
Athènes, III, 11, 133, 174, 186,
Athènes (musée d'), 388.
Athéniens, 4, 46, 48, 166, 175, 362.
Athos (mont) 2, (canal d'), 172, 173, 191, 192, 199.
Atlantide, 93.
Atlantique, 183.
Atossa, 117, 169.
Attilius Regulus, p. v.
Attique, I, 37, 48, 180.
Auguste, p. II, III, 22.
Aulide, 374.
Autriche (maison d'), 186.
Axios (Vardar), 75, 200.
Azelmicus (roi de Tyr), 143.
Babel-Mandew, 179.
Babylone, 320.
Bacchus, 344.
Bactriens, 163.
Barbare (cap), 237.
Barbares, 202, 214.
Barbarigo (Agostino), 96, 321.
Barcelone, 208, 381.
Baroso, 339.
Basile le Macédonien, 128.
Basiliscos, 127.
Bazin, 390.
Bayeux, 128.
Bélisaire, 127.
Béotie, 195, 219.
Béotiens, 129.
Beresine, 174.
Berlin (Musée de), 188.
Bermudes (îles), 179.
Bertin (E.) *Déd.*
Béryte, 143.
Beschik-tas, 194.
Biscaye, 371.
Bithynie, 127.
Bordeaux (Exp. Mar. Inter. 1907), 383.
Borée, 203, 206, 217.
Bosphore, 171, 194.
Boudoron, 236, 238, 286.
Boué de Lapeyrère, *Déd.*
Brest, 396.
Briarée, 197.
Brueys, 197.
Byzance, V. 66, 143 (emp. grec de), 369.
Byzantins, 58.
Cadix, 217.
Callao, 183.
Calliade, 227.

- Caluisius**, 109, 348.
Camargue, 257.
Camarine, 208.
Cambridge (Musée du Corpus Christi Collège à), 85.
Cambyse, 20, 159.
Canale (Christophe), 321.
Canthare, 264.
Canrobert (maréchal), 165.
Cap (de Bonne-Espérance), 179.
Capri, 255.
Caracciolo (prince), 170.
Caracodja, 99.
Carie, 127, (tribut de), 377.
Cariens, 319.
Carnot (Lazare), 119.
Carthage, II, VIII, 46, 109, 114.
Carthagène, 388.
Carthaginois, 6, 29, 183.
Caspienne (mer), 121.
Castella, 264.
Castille, 371.
Céos (cyclad.), 134.
Céphalonie, 381.
Céphise, 264.
Céramique, 262.
Cervantès (Miguel), 16, 161.
Chabrias, 184.
Chananéens, 142 (maritimes), 144.
Chalcidiens, 343.
Chalcidique, 200.
Chalcis, 133, 202, 219, 373.
Charlemagne, 172.
Charles-Quint, 144.
Chéronée, 21.
Chersonèse, 66, 143, 291.
Chiléos, 271.
Chilon, 265.
Chio, 272.
Choirades, 237.
Chryseus Mattalos, 161.
Chypre, 127.
Cilicie, 127, 395.
Cimon, p. II, V, 56, 143, 165, 262.
Circé (tombe de), 241.
Cithéron, 263 (col. de), 47.
Clazomènes, 256.
Cleombrote, 48, 196, 220.
Cléomène, 141, 150.
Cléon, 183.
Cléopâtre, II, 22, 193.
Clinias, fils d'Alcibiade, 48.
Cluny (musée de), 83.
Clytemnestre, 99.
Cnide, 55, 369, 388.
Colchide, 210.
Colias ou **Kolias** (cap), 238.
Codrington (amiral), *Déd.*
Colocotronis, 375.
Colonna (ducs de), 381.
Conon, 18, 183.
Colonna (Marc-Antoine), 142.
Constantinople, 128, 194.
Copaïs (lac), 47.
Corcyre, 78, 127.
Corcyréens (marine des), 60, 205.
Coré, 237.
Cormon (F.), 382.
Corne d'Or, 194.
Corinthe, 59, 133, 166, 179, 193 (canal de), 196.
Corinthiens, 46.
Cos, 137.
Cothon (port de), 109.
Courbet, *Déd.*
« Covadonga », 95.
Cratère (le vainqueur d'Hydaspe), 197.
Crète, 19, 127, 254.
Cromvell, 184.
Crotone, 135.
Cunaxa, 18.
Cyclades, 205, 232.
Cychréa, 234.
Cychreus, 234.
Cylène (mont de), 259.
Cynegire, 12.
Cypriotes, 112.
Cyrus, 169.
Cythère, 265.
Cyzique, 6, 102, 143.
Dadacès, 190.
Daïmios, 150.
Damasithyme, 164, 359.
Danube, 171.
Dardanelles, 96.
Dardanos, 315.
Darius, 2, 44 (Codoman), 21.
Datis, 19, 43, 192.
Décélie, 263.
Décharge, 59.
Dedeagatch, 199.
Deil-el-Bahari (temple de), 145.
Délos, 388.

- Delphes, 175, 181, 203, 216, 378.
 Delphiens, 216.
 Démarate, 151, 173, 226, 265.
 Démétrios Poliorcète, p. II, 369.
 Déméter, 182, 226.
 Demètre (Saint), 204.
 Démosthène (stratège), 71, 198.
 Denys l'Ancien, p. II, 373.
 Denys de Phocée, 11, 160, 183.
 Dervenakia, 375.
 Diane Aristobule (temple de), 187.
 Diane (sanctuaire de) à Munychie, 279.
 Diphile, 106.
 Dikaeos, 226.
 Dipylon (vases de), 61.
 Doria, 180.
 Doria (Scipion), 108.
 Doriens, 148, 167.
 Dorisque, 160, 172, 191, 199.
 Douglas (sir Hlosward), 388.
 Drake, 43, 180, 183, 207.
 Drama (pacha de), 375.
 Drapetsona, 236.
 Dumouriez, 186.
 Dunkerque, 371.
 Duquesne (Abraham), 180.
 Duperré (amiral), 140.
 Dupuy de Lôme, p. VII, 27, 55.
 Duquesne (Abraham) *Déd.*
 Dymé, 249.
 Eacides, 273.
 Ebro (fl.), 199.
 Ecbatane, 11, 194.
 Echinades, 235.
 Ecnome, 125, 336, 369.
 Ecossais *gris*, 377.
 Efhingam, 377.
 Egée (mer), 122, 183.
 EGINE, 133, 178, 235.
 Eginètes, 10, 360.
 Egypte, 144.
 Egyptiens, 145.
 Eleusis, I^{er} (golfe d'), 49, 239.
 Elgin, 89, 388.
 Eliens, 135.
 Élisabeth (d'Angleterre), 43, 183.
 Encélade, 197.
 Endymion, 222.
 Enos (golfe d'), 199.
 Eole, 204.
 Eoliens, 137.
 Epaminondas, 6, 197.
 Epidaure, 134.
 Érétrie, 134.
 Erinéos, 102, 106.
 Erythrée (mer), 145.
 Essex, 377.
 Espiguette (plage de l'), 257.
 États-Unis, 58.
 Etéocle, 207.
 Etrurie, 56.
 Etrusques, 183.
 Eubée, 102, 191, 215.
 Euboïque (golfe), 211.
 Eumenès Anagyrasios, 378.
 Eunome, 300.
 Euripe, 47, 202, 258.
 Europe, 172.
 Eurybiade, 29, 166, 185.
 Eurymédon (fl.), 56, 102, 368.
 Euterpe, 176.
 Evagoras (roi de Salamine en Chypre), 183.
 Evenetos, 47.
 Fabvier, 235.
 Farnèse (Alexandre), 161.
 Farragut, 339.
 Farsistan, 121.
 « Ferdinand Max », 105, 113.
 Forfait, *Déd.*
 France, 186, 187.
 François I^{er}, 144.
 Fucin (lac), 63.
 Gadès, 142, 387.
 Gaète, 381.
 Garde (lac de), 194.
 Gaule (détroit de), 257.
 Gébal, 143.
 Gélon, 6, 29, 167.
 Gènes, 125.
 Génois, 44, 144.
 Georges (Saint), 204 (îlot), 237.
 Georgio-Channel, 125, 237.
 Géraistos (cap), 209.
 Géranie (monts), 47, 195.
 Ghedis, 128.
 Gibraltar, 179, 388.
 Giers (presqu'île de), 257.
 Glastonbury, 392.
 Gokstad, 392.
 Gobrye, 169.

- Gorgos**, 164, 215.
Gorgopas, 300.
Gourkas, 147.
Grèce, 4, 47, 50, 56 (continentale), 47, 196 (centrale), 231 (grande), 136.
Grecs, 7, 49, 122, 149, 153, 214, 263.
Guillaume le Conquérant, 128.
Guipiscoa, 371.
Gustave-Adolphe, 207.

Habsbourg, 383.
Halicarnasse, 8, 539.
Hamilton (lady), 170.
Hampton-Road, VI, 78.
Hâtshopsitou (reine d'Égypte), 145.
Hébrides (Nouvelles), 400.
Heiden (amiral), *Déd*.
Hellade, 25.
Hellènes, 194.
Hellespont, 107, 127, 191 (tribut de l') 377.
Heliké, 254.
Héraclès, 210.
Héraclion, 245, 247, 248.
Héraclius (empereur), 42.
Héraclides, 1.
Hermione, 134.
Hiéron (vaisseau d'), 397.
Highlanders, 377.
Himère, 167.
Histiée (de l'Eubée), 108.
Histiée (chef d'escadre carien), 164.
Histiée (tyran de Milet), 60.
Hollande, 125.
Hong-Kong, 179.
Humaïta (sur le Paraguay), 339.
Hydaspe, 157, 197.
Hydra, (île), 235.
Hyères, 257.
Hystaspe, 163.

Iacchos, 221, 225, 226.
Ida (mont), 192.
Igor (flottilles d'), 128.
Inaros (fils de Psametik), 163.
Indes, 18.
Indus (vallée de l'), 194.
Ionie, II, 2, 43 (tribut d') 377.
IONIENS, 137, 148, 179.
Iphicrate, 184.
Ippni, 206.
Iran, 194, 320.

Ischénoos, 201.
Issique (golfe), 388.
Issus, 43, 198.
Isthme, 47, 181, 194.
Isthmie, 196.
Italie, 174.
Itius (ou Iccius portus), 257.

James River, VI.
Japon, 43, 150.
Jarnac, 377.
Jason, 210.
Jauréguiberry, 162.
Jaurès (amiral), 162.
Juan (don) d'Autriche, p. v. 142, 180.
Juan (don), Cardonna, p. 99.

Kaissari (étang), 259.
Kalamaki, 196.
Kalynda (roi de), 359.
Kaphéreus, 209.
Karaiskakis, 235.
« Karondelet », 298.
Kasthanée, 203, 206.
Kaulbach, 382.
Kenchrées, 48, 108, 194, 196, 223.
Kéos, 241, 242.
Keramos, 236, 237, 244, 328.
Kerata, 246.
Keratopyrgos, 249.
Keratsini (baie de), 239, 244, 249.
Khouzor, 144.
Kiutaya (pacha de), 235.
Kléïdes (cap), 112.
Koila, 209 (le naufrage de), 215.
Kolias (cap), 264, 288, 400.
Komoutos, 381.
Kondell (Carlos), 96.
Koulouri, 234 (baie de), 239.
Krios, 362.
Kymé, 97, 191, 212.
Kynosoura, 35, 38, 238, 242, 244.
Kynos-Séma, 102, 314.
Kyrades (îles), 237, 240.
Kythnos, 135.
Kyverniscos Sika, 164.

Lacédémoniens, 166, 357.
Laconie, 379.
Laconie (golfe de), 94.
Ladé, VI, 11, 54, 101, 183.
Lampsaque, 2, 106, 162, 183.

- Lannes** (maréchal), 173.
Laroncière-Lenoury, 162.
Laurion, 178, 251.
Lemnos, 135, 215.
Léon (épibate), 201.
Léon III, l'Isaurien, p. V.
Léonidas, 29, 195, 212.
Léontide (tribu), 176.
Léotychide, 110.
Leptine, 369.
Lépante, VI, 16, 41, 125, 153.
Léros (de Salamine), 237, 248.
Lesbos, 137.
Leucade, 134, 193.
Liban, 394.
Libyens, 146.
Lindos, 62.
Lion (golfe du), 208.
Lipsocoutala, 237, 240.
Lissa, VI, 105, 336, 383.
Locriens, 129.
Locris d'Opus, 134.
Longueville (duchesse de), 170.
Louis XIII, 187.
Louis (saint), 128.
Louvre (musée du), 83, 84.
Luther, 207.
Luxembourg (musée), 383.
Lycie, 127.
Lycomède, 215, 355.
Lygdamis, 8.
Lysandre, 106, 183.

Macédoine, 219.
Macronesos, 240.
Madrid (*Muséo naval*), 382.
Magnésie (Asie Mineure), 187.
Magnésie (Thessal.), 202, 289.
Magon (*suffète* de Carthage), 369.
Magon (amiral fr.), *Déd.*
Magoula, 250, 334.
Mahdia, 387.
Mahomed II, 194.
Manche, 25, 128, 207.
Malée, 193.
Maliaque (golfe), 47, 181, 209.
Mallos, 256.
Marathon, 4, 24, 177, 179, 220.
Marc Emile, 208.
Mardonius, 2, 9, 200 (flotte de), 192.
Mardonte, 370.
Marmara (mer), 387, 392.

Massistès, 9, 163, 200.
Matiten Sirom (roi de Tyr), 164.
Mèdes, 93, 141, 154.
Medina-Sidonia, 371.
Médinet-Abou (bas-relief de), 146.
Méditerranée, 56, 208, 253. -
Megabate, 30, 219.
Megabaze, 111, 160, 287.
Megabyse, 112.
Mégare, 29 (passe de), 49, 133.
Mégaride, 236.
Mégariens, 11, 46.
Melanthios, 60, 179.
Melckarth, 144.
Meliboea, 206.
Memphis, VI.
Ménécrate, 109, 348.
Ménélas, 398.
Mentana, 153.
Merval d'Agbale, 164.
Milésiens, 291.
Milet, 142.
Milos, 135.
Miltiade, 6, 43, 179, 197, 220.
Mindare, 207.
Minerve, 388.
Minoa, 258, 286.
Miquelones (îles), 257.
Misène, III, 387.
Mississipi, VI.
Missolonghi (et plus cor. Messolonghi), 321.
Mitromaras, 235.
Mnésiphile, 269.
Mobile, 339.
Moharem (amir. turc), *Déd.*
Mohaviah, 127.
Molesma, 208.
Moloch, 201.
Moltke (de), 119.
Montecuculli, 45.
Monteserato, 369.
Morbihan, 87.
Moreau, 186.
Morée, 388.
Motyé, 49.
Munich, 382.
Munychie, 38, 238, 242 (fêtes de), 381.
Mycéniens, 135.
Mykale, 42, 370, 373.
Myrmex (récif de), 202.
Mysie, 127.

- Napoléon**, 165, 173, 198, 207.
Naupacte, 28, 106, 185, 317.
Nauplie, 375.
Navarin (bataille de) *Déd.* (baie de), 256.
Naxos, 135.
Néarque (flotte de), 157.
Necos (pharaon), 144.
Negropont, 195 (canal de), 258.
Nelson, 170, 180, 197.
Néoclès, 176.
Néron, 193.
New-Port-News, 78.
Nicias, 80, 205.
Nicomédès, 179.
Nil, 142, 192.
Nisée, 18.
Noire (mer), 388.
Notre-Dame des Victoires, 381.

Oenuses, 272.
Oeta (mont), 47, 195.
Olympe, 47, 203.
Olympiodore, 9.
Onésile, 9.
Onophas, 20.
Ooryphas (Nikitas), 193.
Orchoménien, 135.
Oréos (canal d'), 210, 211.
Orient (Extrême), 371.
Orithye, 203.
Orleans (Nouvelle), 339.
Osiris, 144.
Ossa (mont), 217.
Oubare, 143.
Oulouch-Ali, 369.

Pacifique (guerre de), 95.
Pacifique (océan), 183.
Pagasae, 47, 209.
Pagasétique (golfe de), 203, 209.
Palerme, 208.
Paléens de Céphallénie, 135.
Paléologues, 196.
Pamphyles, 148.
Pamphylie, 127.
Panétios, 343.
Panghéon, 291.
Paranisi, 241.
Paraguay, 339.
Paros, 388.
Parthénon, 269.

Passaro (cap), 208.
Pastoret, 188.
Patras, 193, 249.
Pausanias, 165, 175, 371.
Pegastagon, 190 (ordr. de Cat.).
Pélasges, 58, 146.
Pelée, 204.
Pelestes, 146.
Pelion, 206, 210, 215.
Pelises, 241.
Peloponèse (guerre du), 24, 25, 26, 175.
Peloponèse, II, VIII, 6.
Péloponésiens, 48, 195.
Penée, 200.
Pentelikon, 295.
Penjab, 97.
Penthyle, 212.
Perama, 247.
Périclès, 89, 175.
Perinthe, 143.
Peristeria, 241.
Perse, 119.
Perses, 4, 141, 154, 210.
Persique (golfe), 60, 157.
Persephone, 226.
Pertew-Pacha, 161.
Phalère, 238.
Phalère (baie de), 50, 174, 264.
Phano-Baal, 143.
Phare d'Alexandrie (île de), 256.
Pharmakoussae (îles), 241, 252.
Pharnabaze, 109.
Phayllos de Crotone, 48, 136.
Phénicie, 44, 198.
Phéniciens, 42, 45, 60, 183, 290.
Pheressakes, 292.
Philippe II (d'Espagne), 183.
Philippe de Macédoine, 6, 66, 170.
Phlasiens, 11, 135.
Phlonte, 234.
Phocéa, 191.
Phocéens, 59, 77, 272.
Phocide, 219.
Phormion, 28, 65, 101, 104, 107, 185, 198, 218.
Phormos, 200.
Phoron (port de), 237.
Phréarres, 176.
Phrynichos, 12.
Phylakos, 354.
Phylé, 226.
Pichegru, 207.

- Pie V**, 142.
Pierre le Grand, 172.
Pigrès, 164, 190 (ord. de bat.).
Pilow, p. **VI** (bataille de), 113.
Pirée (le), 235.
Pirée (presqu'île du), 50.
Pisandre, 369.
Pisistratides, 182.
Pissidique, 127.
« Pittsburg », 298.
Pityousa, 234.
Platéés, 4, 6, 9, 24, 135.
Pogon de Trezène, 134, 195, 267.
Polyanthe, 106.
Polyas d'Antikyra, 195.
Polykritos, fils de Krios, 48, 362.
Polyxenidas, 87.
Pompéï, 257.
Pont (satrapie du), 137.
Port-Arthur, 43.
Portland, 256.
Poulasati, 108.
Pount (pays de), 145.
Potidéates, 135.
Potsdam, 141.
Préxaspés, 160, 190 (ord. de bat.), 287.
Prokonèse, 143.
Propontide, 143.
Prosopite (île), 112, 102.
Psytalie, 22, 39, 238.
Ptolémée, 369.
Puget (Pierre), 89.
Punta, 250.
Punta Gruesa, 95.
Pylos, 198.
Pythès, fils d'Ischénoos, 201, 362.
Pythios (le Lydien), 173).
- Quiberon**, 257.
Quirini, 321.
- Raglan** (lord), 165.
Râ-mes-sou III, 146.
Ramsès, 45, 108.
Ravenne, III, 388.
« Re d'Italia », 113.
Regulus, 197.
Requesens (don Luiz de), 161, 208.
Reschid, 235.
Revithusa, 241.
Rhodes, 388.
Richelieu (cardinal), 186, 187.
- Rigny** (de), amir. *Déd.*
Rion, 101.
Rochelle (la), 49, 178.
Romains, 58.
Rome, II, 56.
Rouge (mer), 145.
Roussin, *Déd.*, 339.
Ruyter, 125, 180.
- Saces**, 93, 141, 154.
Sahouri (pyramide de), 147.
Saint-Georges (îlot de), 237.
Saint-Jean (Rendis), 248.
Sainte-Barbe, 237.
Sainte-Ligue, 142.
Saint-Malo, 257.
Salamanque, 381.
Salamine, I, III, IV, VI, IX, 4, 22, 24, 27, 39, 41, 48, 175, 182, 233 s.
Salamine (de Chypre), 112, 267.
Samiens, 59.
Samos, 192.
Samothrace, 153, 400.
Samothraces, 357.
Samourai, 150.
Sandarlik (golfe de), 191.
Sandauké, 22.
Sandoquès (gouverneur de Kymé), 212.
Sané, *Déd.*
Sanir, 395.
Santorin, 400.
Sardes, 2, 172, 191, 264.
Saronique (golfe), 47, 176.
Sarrasins, 193.
Sassanides, 42.
Saxe (maréchal de), 169.
Scaramanga (baie de), 237.
Schimrom, 143.
Scipion, 377.
Schoenbrün, 383.
Scrophæ, 241.
Scythes, 141 (de police ath.), 116.
Sébastopol (golfe de), 339.
Sécession (guerre de), 58, 298.
Seignelay (de), 268.
Selinia, 244.
Selinies, 243.
Selybrie, 143.
Sémiramis, 144.
Sennacherib, 60.
Sepet (cap), 257.
Sépias (cap), 29, 98, 202, 206.

- Sériphos**, 135.
Servius-Fulvius, 208.
Sésostris, 120, 145.
Sestos, 172.
Set, 144.
Sicile, 44, 183, 198.
Sidètes (du Pont), 114.
Sidi-Pherouch, 140.
Sidon, 67, 143 (roi de), 287.
Sidoniens, 200.
Sikinos, 276, 282.
Sikyon, 133, 134.
Singapour, 179.
Siphnos, 135.
Siris, 272.
Skiathos, 99, 200, 202.
Skiras, 234.
Skironides (portes), 301.
Skylleaeon, 295.
Skyllies, 102, 211, 214, 366.
Sogoun, 150.
Solon, 234.
Somalis (côte des), 145.
Sophian, 128.
Sosiclès, 227, 350.
Soult, 16.
Sour (Tyr), 143.
Sparte, 43, 48, 133, 134, 150, 186.
Sperchios, 165, 212.
Spetzæ, 235.
Sphactérie, 6.
Sporades (septentrionales), 98, 200, 202.
Stabrobate, 120.
Stavros (cap), 210.
Stoerneck, 101.
Strymon, 291.
Stymphalie, 259.
Styra, 134.
Succession (guerre de), 390.
Suez, 179, 193.
Suffren (bailli de), *Déd.*, 111.
Sunium, 263, 295.
Suse, 11, 44.
Sybota (bataille de), 92.
Syenesis, 164, 190 (ord. de bat.).
Syracuse, 6, 44.

Tage, 339.
Tahir (amir. turc), *Déd.*
Tahout-mès III, 146.
Tarente (golfe de), 388.
Tarifa, 388.

Tégéates, 135.
Teghetof, 96.
Téiens, 272.
Télamon, p. iv, 234.
Télémaque, 398.
Tempé (pas de), 47, 180.
Tenagon, 190.
Ténare, 193.
Ténédos, 192.
Ténos, 135 (Vierge de), 149.
Tetramneste Anytos, 164, 190 (ord. de bat.).
Texel, 207.
Tharybis de Lyrnesse, 190 (ord. de bat.).
Thémistocle, II, 11, 19, 23, 47, 60, 167, 175 s., 212 (loi de), 179.
Theomistor, 190 (ord. de bat.), 354.
Théra, 399, 400.
Therma, 75, 172, 200, 212.
Thermopyles, 19, 47, 195, 209.
Théron, 6.
Thessalie, 47, 231.
Thessaliens, 206.
Thétis, 204.
Thoulé, 399.
Thrace, 121, 205, 231 (tribut de), 377.
Thrasymbule, 315.
Thrasylle, 315.
Thria, 246.
Thriasion, 226.
Thurii, 8, 273.
Thyia, 216.
Thymoetades, 245, 246, 247.
Tibre, 87, 208.
Timon (fils d'Androbule), 182.
Timonax, 164.
Timothée (général), 184.
Tirynthiens, 135.
Titarésios (vallée du), 47.
Togo (amiral), 371.
Torre-Vedras, 377.
Toulon, 257.
Toulouse, 377.
Tourville (amir. fr.) *Déd.*
Trafalgar, 217.
Trajane (colonne), 55.
Trente ans (guerre de), 207.
Trézène, 134.
Tripolitza, 375, 380.
Tritantèchme, 45, 152.
Troade, 127, 192, 205.

Tromp, 125, 184.
Tromsøe, 255.
Trupika, 236, 240.
Turcs, 369.
Turenne, 45, 170, 184.
Tyr (Sour), 49 (roi de), 287.

Uliade, 372.

Valérien, 196.
Valparaiso, 183.
Vandales, 127.
Vassan, 395.
Vatica, 94.
Vatican (Sala Regia), 381.
Venètes, 87.
Veniero (Sébastien), 166.
Venise, 125, 381, 392.
Vénitiens, 44, 83.
Victoire, 280.
Vigo (port de), 390.
Viksborg, 298, 339.
Villeneuve, 217.
Vissan (terres de), 257.

Volo (golfe de), 210, 211.
Volonakis, 382.
Vulcain, 398.

Waterloo, 16, 377.
Wellington, 184, 377.
Weymouth, 256.

Xanthippe, 182.
Xanthippe (général lacéd. à la solde
de Carthage), 197.
Xerias, 256.
Xerxès, 4, 42, 44, 160, 167 s., 192, 199
(trône de), 246.
Xypète, 245.

Zakkala, 108.
Zangle, 77.
Zante, 94, 381.
Zea, 82.
Zerbi (île de), 108.
Zeus, 179, 280, 344 (*Tropaeos*), 250.
Zoster, 233, 375.

INDEX DES AUTEURS CITÉS ¹

- Abbott (Evelyn), 38.
 Academia de la Historia (*Boletín de la Real*) 387.
 Acestodore, 246.
Admiralty Charts, 253.
 Aeginitis, 229, 352.
 Aeschine, 246.
 Alcée, 152.
 Annales (de Géographie), 254.
 Anne Comnène, 421.
 Appien, II, 109, 142, 408.
 Apollodore, 253.
 Apollonius de Rhodes, 84, 86, 87, 409.
Archaeol. Zeitung, 90.
Archeologique (Revue), 63, 85.
 Ardaillon, 135.
 Aristophane, III, 70, 89, 152.
 Aristote, 68, 167, 178, 179.
 Arrien, 45, 231.
 Ἀρχαιολογικὴ (Ἐφημερίς), 64, 74, 84, 85, 248, 326.
 Athénée, 71, 396.
 Auquier, 90.
 Bacis, 279, 280.
 Barbaro (N.), 194.
 Barthélemy, 242.
 Bauer (Ad.), 24, 27, 250, 309, 323.
 Bekk (I.), 71, 91.
 Beloch, 32, 126, 240, 309, 327.
 Bergk, 34.
 Bertin (Émile), 81.
 Besnier, 234.
Bibliothèque des Écoles franç. d'Athènes et de Rome, 77, 79.
 Beulé, 188 (voy. *Errat.*).
 Blanco (A.), 87.
 Blumer (Imhoof), 188.
 Bœckh, VII, 54, 64, 87, 92, 228, 393.
 Borchardt (Ludwig), 88, 147.
 Borckenhagen (Admiral), 16, 35, 107, 128, 154, 303, 323, 347.
 Boucher (Arthur), 6.
 Bragsch, 146.
 Breitung, 15, 39, 309, 349.
 Breusing, VIII, 73, 86, 88.
 Busolt, 2, 32, 35, 131, 133, 243, 222, 223, 224, 225, 229, 232, 264, 273, 279.
 Byron (lord), 374, 385.
 Canale (Cristoforo), 83.
 Cartault, VII, 65, 71, 74, 83, 86, 92, 148, 197, 198, 326.
 Cavaignac (Eugène), 121, 122, 123, 168, 235, 397.
 Cayeux, 254.
 Cedrenus, 193.
 César (Jules), 78, 87, 401, 336.
 Cervantès de Saavedra, 158.
 Chabas, 146.
 Champollion de Figeac, 146, 266.
 Chandler, 251.
 Chapot, 208.
 Charon de Lampsaque, 2.
 Choerilos de Samos, 30.
 Corazzini (Francesco), VIII, 33, 98.
 Cornelius Nepos, 30.
Corp. Inscr. Attic., 251.
 Crescentio (B.), 407.
Critique (Revue), 108.
 Critobule, 194.
 Croiset (A.), 3, 34.

1. On trouvera les titres des ouvrages modernes dans les notes placées sous le texte.

- Croiset (M.), 3.
 Ctésias, 17 s., 49, 120, 245, 248, 253, 368.
 Curtius (E.), 32, 35, 37, 309.

 Damaste de Sigée, 61.
 Debidour, 233.
 Delbrück, 4, 120, 131, 154, 213.
 Démosthène, 66, 73.
 Denys d'Halicarnasse, 81.
 Diodore, III, 48, 27 s., 56, 109, 112, 145, 191, 192, 245, 246, 316, 322, 334, 369, 383, 394, 395.
 Diogène Laërce, 207.
 Dion Cassius, 78, 88, 411.
 Dragatsis (Jacques), 188.
 Drapeyron (L.), 42.
 Dumont (A.), 153, 381.
 Duncker, 32, 33, 107, 131, 293, 309, 325, 374.
 Duruy (Victor), 32.

 Empédocle, 30.
 Endemman, 30.
 Éphore, 1, 27, 28, 30.
 Eschyle, III, 2, 8, 12 s., 43, 51, 52, 99, 117, 164, 169, 171, 172, 248, 277, 280, 281, 305, 312, 319, 332, 333, 338, 342, 345, 347, 363, 367 et passim.
 Étienne de Byzance, 245.
Études grecques (Revue des), 6, 19.
 Euripide, 55, 403.
 Eusèbe, 8.
 Eustathe, 80, 406, 408.
 Ezéchiel, 394.

 Fincati (Luigi), VIII, 83, 87, 100, 103, 109, 326, 348.
 Forest, 390.
 Foucart (P.), 226.
 Fougères (G.), 3.
 Fournier (père), 407.

 Galien, 17.
 Gardner (Percy), 37, 188.
 Gavotti, 35, 131, 154, 309.
 Glottin, 67.
 Gobineau (de), 32.
 Goodwin, 36, 38, 164, 222, 228, 229, 244, 245, 247, 249, 259, 302, 309, 327, 348.
 Gravière (Jurien de la), VI, VII, 14, 33, 88, 99, 109, 131, 186, 235, 269, 309, 324, 339, 347, 363, 375.

 Graser, VII, 62, 64, 72, 76, 77, 78, 80, 82, 83, 93.
 Grote, 32, 35, 37, 244, 249, 309.
 Grotius, 174.
 Grundy, 37.
 Guglielmotti (abbé), VIII, 63, 83.
Harmonie (Revue), 7, 38, 103, 244, 246, 253, 327, 331, 340.
 Harris, 146.
 Harpocraton, 2.
 Hauvette (Améd.), 3, 7, 21, 29, 33, 107, 131, 193, 227, 249, 270, 309, 322, 332, 347, 353, 370.
 Hécatee de Milet, 2.
 Heil, 2.
 Helbig, 61.
 Hellanicus, 2.
 Heller, 67.
 Herbst (L.), 24.
 Hermann, 67, 164, 292.
 Hérodote, III, 1, 2, 3, 5, 6, 7 s., 46, 47, 49, 50, 54, 55, 75, 86, 110, 112, 175, 176, 178, 179, 181, 183, 198, 199, 210, 279, 280, 281, 284, 287, 289, 291, 292, 294, 297, 302, 205, 307, 316, 317, 319, 320, 325, 331, 332 et passim.
 Héron d'Alexandrie, 399.
 Hésychius, 14, 55, 86, 403.
 Hirtius, 87, 100.
 Holm, 38.
 Holzapfel, 21.
 Homère, 86.
 Houssaye (Henri), 16.
 Hygin, 143.

 Ion de Chios, 12.
 Isidore, 403.
 Isocrate, 30.

 Jal (Auguste), VIII, 64, 404, 405.
 Joinville, 128.
 Josèphe, 3, 29.
Journal of Hellenic Studies, 37, 39, 133.

 Kaupert, 238.
 Kiepert, 244, 245, 249.
 Kinqh, 63.
 Kinkel, 30.
 Kopecky (J.), VIII.
 Kruse, 242.

 Labrousse (contre-amiral), VI.

- Lafuentes (Modesto), 390.
 Lambros (S.), 196, 240, 309.
 Lamp, 224.
 Launay (de), 252.
 Leake, 35, 138, 196, 240, 244, 249, 407.
 Le Bas, 8.
 Lemaître (Raoul), VII, 67, 85.
 Lenormant, 145.
 Lentheric, 257.
 Léon (le Sage), 118, 327, 349.
 Live (Tite), 88.
 Loeschke, 36, 234, 241, 242, 291, 298, 309, 327.
 Lolling, 234, 237, 240, 241, 246, 247, 252, 293.
 Lucain, 101, 379.
 Lucien, 5, 18, 25.
 Lycurgue, 72.
 Macchiaveli, 173.
 Malalas (Jean), 284.
 Margerie, 253, 254.
Marine-Rundschau, 107, 131.
 Maspero, 108, 146.
 Merlin (A.), 392.
 Meyer (Ed.), 131, 213, 284.
 Milchhöfer, 37, 240, 309.
 Miliarakis (A.), 387.
 Mionnet, 189.
Mnemosyne (Revue), 2.
 Montigny (de), 282.
 Movers, 143.
 Muller (C.), 2, 27.
 Müller (K. K.), 76, 98, 99, 104, 112, 162, 218, 330, 349, 366.
 Munro, 7, 37, 39, 133.
 Negris, 241, 251, 254.
 Nepos (Cornel.) 188.
 Nicéphore Calliste, 127.
 Niebuhr, 4.
 Nitzsch, 4.
 Noalhat, 390.
 Nonnus, 144.
 Nosellini, 146.
Odyssée, 398.
 Ostini, 382.
 Panofsky (H.), 3.
 Pantéro-Pantéra, 100, 103.
 Pappariopoulos, 309.
 Pâris (amiral), 83.
 Pastoret, 188.
 Pausanias, 12, 234, 378, 380.
 Phanias de Lesbos, 22, 344.
 Phanodème, 246, 252.
Philologus, 67.
 Philon de Byblos, 144.
 Photius, 17.
 Phrandzès (G.), 193.
 Phrynichos, 12.
 Pindare, 31, 213.
 Pietschnan, 143.
 Pisidès (Georg.), 42.
 Pissas (colonel), 211.
 Plassart (A.), 19.
 Platon, 93, 122, 284.
 Pline, 61, 393.
 Plutarque, III, 20 s., 54, 175, 178, 269, 185, 186, 227, 249, 253, 262, 264, 265, 272, 301, 322, 350, 355, 363, 270, 372, 374 et passim.
 Politi (Raphaël), 412.
 Pollux, 66, 67, 76, 80, 396, 403.
 Polybe, 87, 97, 109, 369, 391.
 Polyen, 97, 198, 218.
 Porphyrogénète (Const.), 193, 403, 405.
 Procope, 127, 402, 403, 405.
 Quinette de Rochemont, 393, 395.
 Quinte-Curce, 45, 49.
 Raase (Hans), 34, 39, 129, 132, 239, 242, 273, 284, 309, 333.
 Rabelais, 407.
 Rados, 65, 98, 395, 399.
 Rawlinson, 344.
 Rédiadès, 38.
 Richthofen (de), 403.
 Roscher, 188.
 Roussopoulos (Athanase), 188, 189.
 Sanudo (Marino), 412.
 Sathas, 235.
 Schaumberg (A.), 117.
 Sein (du), 32, 213, 225, 309, 327.
 Serre (amiral), VIII, 67, 102, 103, 326.
 Seyce, 4.
 Sihler, 39, 242.
 Silius Italicus, 118.
 Simonide de Céos, 31.
 Sitzler, 284.

- Sophocle, 55.
 Stein, 242, 309.
 Stenzel (A.), 35, 107, 131, 213, 244, 309.
 Stobée, 151.
 Strabon, 17, 121, 241, 245, 246, 247,
 249, 252, 253, 256, 374, 404.
 Suess, 253, 254.
 Suidas, 8, 256, 403.

 Théophraste, 127.
 Théophraste, 393, 384.
 Thirlwall, 32, 38, 124.
 Thucydide, III, 7, 23 s., 59, 60, 178,
 180, 185, 193, 198, 249, 258, 314, 317,
 336, 372, 403 et passim.
 Torr (Cecil), VIII, 56, 387.
 Tsoundas, 150.
 Tzetzés, 17.

 Usslar (von), 35, 131, 244, 247, 309.
 Valvis (S.), 188, 189.

 Vars (Jules), VIII, 73, 86.
 Vecchi (Augusto), 33, 208.
 Végèce, III, 88, 118, 352, 394.
 Veludo (C.) 412.
 Villemain, 344.
 Vincent, 398.
 Visconti, 188.
 Vitruve, 68, 82.

 Waddington, 8.
 Wecklein, 223, 270, 309 333.
 Wheeler (Ide), 38, 222.
 Wilhelm, 248.
 Wollé, 188.

 Xénophon, III, 20, 55, 70, 72, 87, 105,
 121, 150, 184, 198, 300, 369, 395.

 Zombolidès, 36.
 Zonaras, 80, 193.
 Zosime, 408.
-

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

OBJET DE CE TRAVAIL. — DIFFICULTÉS TECHNIQUES.....	1
--	---

LES SOURCES

I. DOCUMENTS ANCIENS : <i>Hérodote, Eschyle, Ctésias, Plutarque, Thucydide, Diodore</i>	1
II. LES INTERPRÈTES MODERNES : Les deux écoles.....	32

LIVRE I

LA SECONDE GUERRE MÉDIQUE

CHAPITRE I

LA LUTTE SUR MER

Le rôle de la marine dans les conflits entre Grecs et Asiatiques. — Les arsenaux phéniciens fournissent au grand roi les moyens de la suprématie maritime. — Importance des armements des cités helléniques. — L'offensive perse. — Les plans de défense des confédérés grecs. — Le point de vue athénien; celui du Péloponèse.....	41
---	----

CHAPITRE II

LE NAVIRE DE COMBAT DES GUERRES MÉDIQUES

La marine à rames. — Les variations de types de ses constructions. — Τύπος et τρόποι. — La reconstitution du navire de combat du commencement du ve siècle est possible. — Les sources d'information. — Sa capacité militaire, les traits essentiels de ce navire servent à expliquer ses exploits à Salamine. — L'organisation de la vogue. — Les armes. — Les dimensions. — La partie esthétique. — L'équipage.....	53
---	----

CHAPITRE III

LA TACTIQUE NAVALE AU V^e SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE

La tactique navale à la seconde guerre médique n'est plus dans l'enfance. — Un traité ancien de tactique des marines à rames. — Le livre des signaux. — L'exploration. — Les manœuvres en escadre. — Les formations de marche et le combat. — L'attaque. — *Le combat au rivage* 93

CHAPITRE IV

LES CHIFFRES

La levée en masse chez les anciens. — La population des contrées classiques. — Les chiffres réels. — Les chiffres de la marine plus faciles à établir que ceux des armées de terre. — Hérodote apporte le plus grand soin à la question des chiffres. — Le tonnage des flottes à rames. — Les chiffres d'Hérodote et les chiffres d'Eschyle. — Le dénombrement des flottes grecques et barbares. 119

CHAPITRE V

LES CONTINGENTS GRECS ET BARBARES

Le mode de recrutement. — Épibates et matelots. — Le rôle des guerriers Perses dans les flottes de l'empire. — Les Phéniciens et les Égyptiens. — Les contingents de l'Asie Mineure et des îles. — Les états-majors et les équipages dans les escadres grecques. — La préparation militaire et navale dans les cités helléniques. — Les institutions fécondes. — Parallèle entre les deux camps..... 139

CHAPITRE VI

LES GRANDS CHEFS

Le haut commandement dans les armées du grand roi. — La flotte répartie en trois grandes armées. — L'amiralissime. — Les commandants en chefs perses et les chefs d'escadre indigènes. — Le haut commandement grec. — Le navarque spartiate et les généraux des républiques confédérées. — Les deux grandes physionomies de cette guerre, Xerxès et Thémistocle. — Essai de reconstitution de l'ordre de bataille de deux flottes..... 160
 Ordre de bataille de l'armée navale du grand roi, 480 av. J.-C..... 190
 Ordre de bataille de l'armée navale de la confédération hellénique, 480 av. J.-C..... 190

LIVRE II

LES DÉBUTS TRAGIQUES

CHAPITRE I

LES FLOTTES APPAREILLENT

Les armées de terre et de mer du grand roi se dirigent vers les ponts. — Abydos. — La grande revue de la flotte à Dorisque. — Du canal d'Athos au golfe Thermaïque. — Xerxès reconnaît en personne les bouches du Pénée. — Les Hellènes se concentrent au nord de l'Eubée. — Les éclaireurs ennemis sont lancés en avant. — Le premier sang coule..... 191

CHAPITRE II

LE DÉSASTRE DE SÉPIAS

Les Barbares sur la côte de Magnésie. — La colère du ciel. — Hellespondias. — Trois jours de tourmente. — La flotte perse diminuée d'un tiers. — Les grands naufrages des marines à rames..... 202

CHAPITRE III

PREMIÈRES RENCONTRES ET RETRAITE DES CONFÉDÉRÉS

La rade des Aphètes. — Un premier engagement favorable aux armes grecques. — Nouvelle tempête. — La tentative des Perses de cerner la flotte grecque par Kaphéreus et Geraistos échoue. — Le désastre de Koila. — Les Grecs enlèvent une division cili-cienne. — Deuxième combat naval. L'armée des Thermopyles est tournée. — La retraite de la flotte des Confédérés..... 209

LIVRE III

LA BATAILLE DÉCISIVE

CHAPITRE I

LA DATE

Difficulté d'établir avec exactitude le jour de la bataille de Salamine. — Encore les *deux Écoles*. — Le clair de lune et les nuits sombres. — Les témoignages. — *I'acchos*. — L'éclipse. — La date probable..... 221

CHAPITRE II

QUESTIONS TOPOGRAPHIQUES

L'île de Salamine. — Son rôle de réduit maritime dans l'histoire d'Athènes. — Les détroits. — Points topographiques mentionnés par les auteurs. — Psyttalie, Kéos, Kynosoura. — Héraclion et Amphialé. — Le siège et la digue de Xerxès. — Le détroit méridional était-il plus resserré dans l'antiquité? — Le phénomène de la transgression de la mer. — Ses prétendus effets sur la physionomie des détroits.....	233
---	-----

CHAPITRE III

DE PHALÈRE AUX DÉTROITS

La suite du récit. — L'armée perse envahit l'Attique. — Les escadres barbares dans la baie de Phalère. — L'assemblée des chefs sous la présidence du grand roi. — La flotte se porte vers Salamine. — Elle offre vainement le combat. — Elle se retire à l'approche de la nuit, en méditant une attaque le lendemain. — Le message de Thémistocle précipite les événements.....	261
---	-----

CHAPITRE IV

LA VEILLÉE DES ARMES

DISPOSITIONS DE BLOCUS ET DE COMBAT

La flotte perse se porte de nouveau vers Salamine. — Le pont de navires de Munychie à Kynosoura. — L'occupation de Psyttalie. — L'appareillage général à minuit. — La flotte sort de la baie de Phalère; elle s'avance, en décrivant une courbe vers les issues. — La tradition sur l'envoi d'une grande division pour fermer le détroit de Mégare. — Les Phéniciens et le corps de bataille (centre) pénètrent dans le détroit. — Formations tactiques. — Le lieu de la bataille.....	277
--	-----

CHAPITRE V

LE COMBAT

Eurybiade ordonne le branle-bas de combat. — Les généraux haranguent les épibates. — La flotte grecque se détache de la côte. — Les Barbares sont surpris avant d'être formés. — Ils se hâtent de faire front, de serrer leurs rangs et contre-attaquer. — Mouvement de recul des confédérés. — Aminias. — L'engagement devient général. — Le désarroi des Barbares. — La droite, défaite, cherche l'issue du détroit. — Thémistocle la	
---	--

poursuit et dégage la droite grecque serrée de près par Ariabigne. — Déroute générale des Barbares. — Les Éginètes sur les issues, attaquent les fuyards. — Prise de Psytalie par Aristide.....	343
---	-----

CHAPITRE VI

LES LENDEMAINS DE LA VICTOIRE

Les pertes des belligérants. — La suprématie navale des Asiates est anéantie. — La défaite du grand roi sur mer amène la retraite de son armée. — La poursuite. — Le retour des alliés à Salamine. — Le partage du butin ; les offrandes aux dieux nationaux. — La question du <i>πρωτεύων</i> . — Le triomphe de Thémistocle. — La commémoration du grand événement. — Le souvenir chez les générations postérieures. — L'art et la littérature modernes et la bataille de Salamine.....	365
---	-----

APPENDICE

LES FOUILLES SOUS-MARINES

Les difficultés de l'exploration. — Son utilité. — Ce qui peut subsister encore dans le fond du détroit après vingt-quatre siècles. — La fragilité du matériel naval des anciens. — Ses objets résistants. — La perspective d'une découverte de grande valeur historique.....	387
GLOSSAIRE.....	403
INDEX DES NOMS HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.....	413
NOMS DES AUTEURS CITÉS.....	423

CARTES ET GRAVURES

La bataille de Salamine, par Volonakis	<i>Frontispice.</i>
Carte générale du théâtre de la seconde guerre médique. 480-479 av. J.-C. Itinéraire de Xerxès.....	40
Les rameurs dans la trière non pontée (vue perpendiculaire).....	57

Bronze de l'Erechtheion.....	62
Bel aphlaste du navire de Lindos	63
Disposition de l'évétikon en rangs superposés.....	68
Coupe verticale d'une trière, armée de ses avirons.....	70
Évolutions de trières et attaque par éperon. → I. Mouvements préparatoires.....	113
Évolutions de trières et attaque par éperon. — II. Le choc.....	144
Monnaie de Magnésie représentant le sacrifice et la mort de Thémistocle.....	189
Le détroit de Salamine. — L'issue méridionale vue de l'Akté. (D'après un croquis)	233
Le détroit de Salamine. — L'issue vue de l'intérieur. (Vue prise du pied d'Aegalcôs).....	233
Le détroit de Salamine, en 480 av. J.-C. avant la transgression de la mer.....	258
Carte des issues méridionales du détroit de Salamine. Dispositions de blocus d'après Eschyle.....	278
Carte du détroit. Mouvements de la flotte perse avant la bataille. Le centre après avoir occupé Psyttalie, attend le reste de la flotte qui appareille à minuit et, doublant Munychie et Akté, se dirige vers les passes.....	283
Carte d'ensemble. Le Pirée, le détroit et l'île de Salamine. Dispositions de blocus et de combat d'après Diodore de Sicile.....	285
Plan schématique des positions de la flotte du grand roi, à Phalère, avant l'appareillage de minuit.....	287
La bataille de Salamine. Dispositions de la flotte perse après minuit, selon Hérodote.....	299
La digue de Xerxès (voy. p. 245, 247, 373) et les dispositions de combat d'après Usslar. — I. Perses. II. Grecs. III. La digue ...	327
Les colonnes de combat au moment de l'attaque, d'après Du Sein.	327
<i>La bataille de Salamine.</i> — Le combat (première phase). Les flottes courant l'une contre l'autre dans le détroit.....	346
<i>La bataille de Salamine.</i> — Le combat (deuxième phase). Les armées aux prises.....	351
<i>La bataille de Salamine.</i> — Le combat (troisième phase). La droite perse, battue, est poursuivie par les Athéniens.....	356
<i>La bataille de Salamine.</i> — Le combat (quatrième phase). Déroute générale des Perses.....	361
La bataille de Salamine, toile de M. W. Kaulbach	364
Les vainqueurs de Salamine, par F. Cormon	384

ERRATA

Pages.

- π, note, ligne 2, lire : *τριηρικόν* au lieu de *τοιηρικόν*.
vii, ligne 3, lire : *axiome* au lieu d'*axione*.
14, ligne 18, lire : *leurs* (clameurs) et non *leur*.
36, ligne 20, lire : *erronée* et non *erronnée*.
37, ligne 25, lire *erronée* au lieu d'*eronné*.
54, ligne 4, lire : *de celles* au lieu de *celle*.
84, note, ligne 2, lire : *ou y ont-ils jamais été* au lieu de *n'y ont-ils etc.*
127, ligne 4, lire : *Bithynie* au lieu de *Bythinie*.
149, note 2, lire : *ῥι νεόλεκτον ῥι* et non *ῥι*.
188, note, ajouter à la liste des mon. fig. Thémistocle les deux monnaies de bronze publiées par Beulé (*Monnaies d'Athènes*, p. 305-306) qui probablement représentent le stratège revenant triomphant de Salamine avec la couronne qu'on lui a décernée et le trophée qu'il consacra à Artémise.
293, ligne 25, lire : *Psyttalie* et non *Psyttallie*.
333, note 3, lire : *historischen* et non *historiscben*.
334, note 2, lire : *ῥιλθον* et non *ῥιλθον*.
352, note 3, lire : *ιδεῖν* et non *ιδεῖν*.
363, ligne 23, lire : *profitant* au lieu de *profitent*.
374, note 3, lire : *ἐπεχείρει* au lieu de *ἐπέχειρει*.

